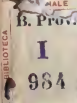
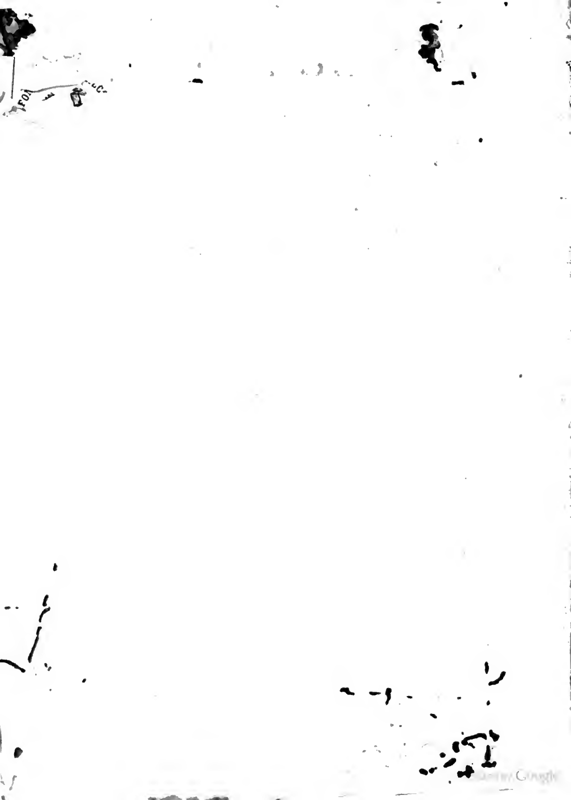



FONDO PIZZOFALCONE


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XVI
Palchetto
Num.° d' ordine 22
5-428

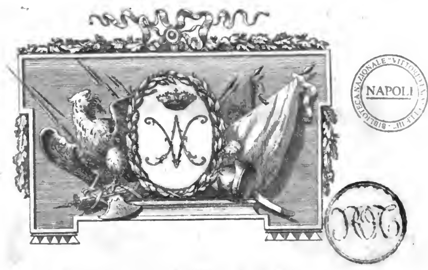

B. Prov.
I
984
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI





PENSÉES
SUR
LA TACTIQUE, ET LA STRATÉGIQUE
OU
VRAIS PRINCIPES DE LA SCIENCE MILITAIRE

PAR LE MARQUIS DE SILVA
OFFICIER DANS L'ÉTAT MAJOR DE L'ARMÉE
DU
ROI DE SARDAIGNE.



TURIN MDCCLXXVIII.

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

AU ROI

SIRE

Un ouvrage militaire peut-il paraître ſous de meilleurs auſpices que ceux d'un Monarque éclairé, qui a ſoigneuſement cultivé & approfondi la ſcience des héros? L'approbation de VOTRE MAJESTÉ eſt le plus ſûr garant de l'approbation publique. Heureux ſi je puis la mériter! Heureux encore ſi parmi mes idées il s'y en trouvait d'utiles pour ſon ſervice! En attendant daignez, SIRE, en agréer l'hommage, accompagné, non d'un inſipide encens, mais de cette vénération tendre & ſincere, que l'éclat du Trône n'inſpire point, & qui n'eſt due qu'aux ſeuls Rois juſtes & bienfaiſans, dont on admire le cœur autant que le génie.

C'est d'une source si pure que dérivent tous les sentimens de zèle & de soumission, avec les quels je suis

SIRE

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-obéissant, & très-dévoué serviteur
DE SILVA.

AVERTISSEMENT.

Tout homme qui dans ses écrits ne cherche que la vérité, & n'a d'autre but que de la répandre, doit commencer par ne se point dissimuler ses préjugés & ses erreurs: il doit même les avouer franchement, & se corriger. On peut s'attirer la considération du Public par d'autres voies, mais il n'y a que celle-ci qui puisse nous rendre dignes de sa confiance. Voilà ce qui me détermine à être le censeur de mes propres ouvrages, & un censeur vrai & rigide.

Il y a plus de huit ans qu'on publia mes pensées sur la Tactique, nullement faites pour être publiées, & fruit de quelques veilles consacrées au silence & à l'amitié. Depuis ce tems-là j'ai fait mon étude principale & continuelle de cette partie, qui est la base de la Stratégique * & de toute la Science militaire. Mes connaissances se sont multipliées, mes doutes se sont éclaircis, & mes idées se sont rectifiées sur quelques objets, que je n'avais pas assez bien vus. J'ai eu d'ailleurs le tems de recueillir les voix des militaires éclairés, & de savoir ce qu'ils approuvaient ou désapprouvaient dans mon livre; & j'ai en conséquence jugé nécessaire de refondre, pour ainsi dire, l'ouvrage d'une maniere qui pût être agréable & utile à ceux qui s'intéressent aux progrès d'une science qui est la seule aujourd'hui, dont les principes trouvent la plus grande peine à s'établir.

* La Stratégique est proprement la science du Général. Elle enseigne à former les projets des opérations, & à bien employer & combiner tous les moyens que lui fournissent les différentes branches de la Tactique.

Puiſque mon deſſein, lorſque je me mis à ecrire ces obſervations, ne fut point de faire un ouvrage abſolument didactique, je ne m' aſſujettirai pas non plus à cette heure aux entraves d' une forme ſcrupuleuſe, & & me contenterai d' un certain ordre que je crois ſuffiſant pour la nétteté des idées, & pour la clarté & l'intelligence des principes. Il m' était bien venu dans l'imagination de travailler, par une ſuite d'enthymêmes, ſur un plan éxactement méthodique ; mais j' ai mieux aimé corriger les défauts de mon ancien ouvrage, qu' en compoſer un nouveau, d' autant plus qu' il contenait déjà tous les germes des connaiſſances propres à développer, & mettre dans le plus grand jour, quelques vérités fondamentales depuis longtems découvertes, mais toujours auſſi aveuglement que dédaigneuſement rejetées par d'orgueilleux incrédules, dépoſitaires de la routine & des illuſions. Il leur eſt plus commode de nier ces vérités, que de s' en inſtruire.

Il faut bien cependant les connaître, il faut bien qu' elles nous ſervent de guides, puiſque ſans elles on n' a que trop vu comme l' on s' égare, même avec de la ſcience & du génie. On a vu avec regret des auteurs militaires, doués d' ailleurs des plus rares talens, & non moins inſtruits dans les parties ſublimes que dans les élémentaires, faute de bien diſcerner ces principes généraux & invariables, travailler infructueuſement, comme des hommes qui auraient bâti ſans aucune ſolidité, & ſur le ſable mouvant.

Pour trouver le vrai, il n' y a qu' à le chercher avec un eſprit libre de préjugés & de toute prévention, à raiſonner ſenſément & conſéquemment, & à ne ſe rendre qu' à l' évidence. En ſuivant cette méthode on

abandonnera promptement les routes frayées par l'aveugle habitude, l'ignorance, & l'erreur. La lumière paraîtra : elle dissipera les prestiges des faux principes comme le soleil dissipe le brouillard; nos machines frêles & compliquées s'écrouleront; notre constitution militaire posera sur des fondemens solides; le système entier sera fixé; & s'il y aura dans la suite des changemens à faire relatifs aux qualités morales ou physiques des nations, ces changemens, n'étant que des émanations de loix lumineuses, sûres, & immuables, seront toujours nécessaires ou utiles; au lieu qu'aujourd'hui, la base étant fausse, toute variation est une nouvelle inconséquence, nouveau résultat d'idées contradictores & absurdes, nouveau palliatif, nouvelle preuve d'égarement & de l'incertitude dans la quelle on fluctue.

Il serait à désirer qu'on se déterminât à faire des expériences pour mettre sous les yeux du grand nombre les vérités, que le petit nombre découvre ou apperçoit par la méditation & par une pratique réfléchie. Ces expériences, plus persuasives que tous les raisonnemens, convaincraient quiconque n'aurait pas un intérêt particulier à soutenir obstinément le parti de l'erreur, & à se refuser à l'évidence; & dissiperaient les doutes de bien de personnes, qui, pour être parvenues aux grades militaires les plus élevés, n'en sont pas moins dans le cas d'avoir besoin de ces images sensibles, pour déterminer leurs opinions, ou affermir leurs connaissances.

En attendant ces épreuves tâchons, mes dignes & courageux amis *, de repandre le plus que nous pouvons les lumières qui doivent les amener. Continuons à dé-

* On sent bien à qui je m'adresse.

velopper les principes d'une Tactique simple & savante, & repoussons les contradictions absurdes, les sophismes captieux, & les brillantes frivolités, qu'on lui oppose. Déjà la plus saine partie de nos militaires nous rend justice, & avoue que nos principes sont liés entr'eux comme les parties d'un édifice régulier & solide. Et certes on ne pourra jamais perfectionner ses connaissances à moins qu'on ne les range dans l'ordre convenable, qu'on ne mette tous les objets à leur place, & qu'on n'en découvre les véritables rapports. Sans cela quelle confusion dans les idées!

Vérité, utilité; voilà, je le répete, le but de mes recherches. Si cet ouvrage dissipe les préjugés dans les quels on croupit, si faisant mépriser ce qui est frivole & absurde il inspire du gout pour ce qui est raisonnable & solide, s'il ajoute de nouveaux dégrés de force & de lumière à des vérités déjà connues, s'il excite enfin les militaires éclairés à découvrir celles qu'on ignore, il aura rempli toutes mes vues, & je me croirai assez récompensé de mon travail.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans cet Ouvrage.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA GUERRE DE 1769

ENTRE LES RUSSES ET LES TURCS.

PENSÉES SUR LA TACTIQUE, ET LA STRATÉGIQUE

CHAPITRE PREMIER

RÉFLÉXIONS PRÉLIMINAIRES.

Il eſt vrai, mon cher ami, qu'au milieu des armées qui déſolent & enſanglantent l'Allemagne, je ſuis bien à portée de faire les obſervations que vous me demandez, & que vous feriez mieux que moi, ſi vous étiez à ma place. Il n'eſt pas moins ſenſible, qu'on ne ſaurait avoir, & par le caractere des Généraux, & par la qualité des troupes, une plus belle occaſion de méditer ſur un art, duquel dépend la proſpérité, & ſouvent le ſort des Etats. Que nous ſerions heureux, ſi ces méditations pouvaient contribuer à l'établiſſement d'un meilleur ſyſtème de Tactique, qui rendit les combats moins meurtriers & plus déciſifs, & par conſéquent les guerres moins longues & moins ruineuſes! Quel bien ne ferait-ce pas pour l'humanité!

Quels maux au contraire ne doit elle pas attendre d'un ſyſtème auſſi odieux qu'abſurde, qui ne tend qu'à s'entre-détruire inutilement ſans rien décider, qu'à prolonger les guerres, & qu'à rendre l'Europe un vaſte théatre d'horreur & de ſang!

Eſſayons donc, pour vous ſatisfaire, de raſſembler & de mettre dans un certain ordre quelques réfléxions que j'ai faites, il y a pluſieurs mois, aſſez à la hâte, auxquelles j'en ajouterai d'autres ſur les matieres, que vous m'avez indiquées.

Vous vous attendez, peut-être, à quelqu'éloge de la Tactique moderne, mais je dois dès à-préſent vous annoncer, que mes obſervations ne m'ont pas conduit à être ſon panégyriſte. Je crois, qu'elles vous feront voir auſſi, que cette Tactique n'eſt appuyée que ſur de faux principes, & qu'on n'y ſuit,

quant au fond, que des idées peu claires, & une routine peu méditée.

Les connaiſſances les plus ſimples ſeront toujours incertaines & ſtériles, faute de connaître les vraies loix, auxquelles les manœuvres ſont ſoumiſes, & deſquelles une théorie ſavante & une expérience réfléchie tirent les inductions les plus ſûres, & les vues les plus étendues. Il eſt douc ſenſible, que ceux auxquels le commandement des troupes eſt confié, doivent, s'ils ne veulent agir au hazard, ſubſticuer ces loix lumineuſes & préciſes aux faibles tâtonnemens d'une pratique chancelante, à laquelle même beaucoup d'officiers ne parviennent jamais, quoiqu'ils ayent blanchi ſous les armes, * parce qu'elle dépend d'un enchaînement d'occaſions, dont il n'y a qu'un petit nombre qui puiſſe profiter. Et puis ces praticiens ſans principes, qui ne connaiſſent que ce qu'ils ont vu, & cela encore aſſez mal, comment ſe tireront-ils d'affaire dans ce qu'ils n'ont jamais vû? La pratique eſt ſans contredit néceſſaire; mais abandonnée à elle même, ſa ſphère eſt bien étroite. Si elle veut en franchir les bornes, comme elle marche ſans guide, elle s'égare à chaque pas, & ſûrement elle ne produit jamais rien de bon, du moins rien de parfait.

Les hommes naturellement routiniers réfléchiſſent rarement ſur leurs habitudes. Pourquoi la Tactique trouve-t-elle tant d'obſtacles à ſe perfectionner? C'eſt que la plus part des militaires cherchent les faits, & très-peu cherchent les principes. Ceux-ci ne regnent donc jamais, & il n'y a que les erreurs & les abus qui s'enracinent.

* „ Un mulet qui aurait fait dix „ campagnes ſous le Prince Eugène, „ dit le Roi de Pruſſe, n'en ſerait „ pas meilleur Tacticien, & il faut „ avouer, à la honte de l'humanité, „ que ſur l'article de cette pareſ- „ ſeuſe ſtupidité, beaucoup de vieux „ officiers ne valent pas mieux que „ ce mulet. Suivre la routine du ſer- „ vice, s'occuper de ſa pature & de „ ſon couvert, manger quand on man- „ ge, ſe battre quand tout le mon- „ de ſe bat, voilà ce qui pour le „ grand nombre s'appelle avoir fait „ campagne & être blanchi ſous le „ harnois. De là vient ce nombre „ de militaires rouillés dans la mé- „ diocrité, & qui ne connaiſſent, „ ni ne s'embarraſſent de connaitre „ les cauſes de leurs triomphes ou „ de leurs défaites. Cependant ces „ cauſes ſont très-réelles.

Mais il ne suffit pas de suivre des principes de nom, ou trop légérement adoptés. * Il faut que ces principes soient d'une évidence inconteſtable, & l'on doit par conſéquent ſe bien garder d'en admettre d'illuſoires ou arbitraires, & même d'équivoques ou mal digérés. Que de gens qui ſe meublent la tête d'idées très-fauſſes, & reçoivent des erreurs comme des verités!

Puiſque j'écris pour un ami qui poſſede les ſciences exactes auſſi bien qu'aucun militaire, je ne ferai aucune difficulté de me ſervir de cet inſtrument lorſque les matieres l'exigeront. Vous jugez bien que ce n'eſt pas pour étaler un peu de géométrie à vos yeux, mais c'eſt que réellement on ne peut rien démontrer, rien ſtatuer, pas même parvenir à un certain degré de clarté & de préciſion, ſans le ſecours de cette ſcience.

Rien d'hypothétique dans ces réfléxions. Si vous croyez y entrevoir un certain air de ſyſtème, faites-y bien attention, vous verrez que ce n'eſt que l'ordre naturel & l'enchaînement des idées. En un mot, je n'ai pas imaginé un ſyſtème étayé ſur des fondemens arbitraires, pour y accommoder enſuite les obſervations & les faits par une analogie forcée; mais des faits & des obſervations émane le ſyſtème, fondé ſur des principes ſuſceptibles de démonſtration géométrique. Si ce que je vous préſente n'eſt que légérement ébauché, il peut vous éxciter au moins à produire quelque choſe de plus parfait. Un petit deſſein mal crayonné a quelquefois fait naître l'idée d'un grand tableau.

* On peut appliquer à notre ſujet ce qu'un Auteur politique dit ſur un autre. *On ne ſait point ſe méfier de ſes lumières, & parcequ'on a commandé on n'imagine pas pouvoir ſe tromper. Voilà pourquoi une faute qui a été faite ſe fait encore, & ſe fait longtems. Elle devient maxime, & les préjugés gouvernent.*

A 2

CHAPITRE II.

Du principe fondamental d'une bonne Tactique.

Un peuple pour qui la guerre, à l'exemple des Romains, est depuis le commencement de ce siècle une méditation, & la paix un exercice, a attiré sur lui l'attention de toute l'Europe. * La réputation de sa discipline, & ses victoires, fruit de cette discipline, ont fait naître chez les autres nations une forte envie de l'imiter. Quelque imparfaite, & même souvent quelque absurde & ridicule que soit cette imitation, on en a du moins tiré cet avantage, d'avoir commencé à connaître que ce n'est pas en laissant languir les troupes dans des garnisons, & en les exerçant sur une place d'exercice, ou sur la pelouse d'un glacis, qu'on peut se flatter de les avoir bien dressées, & l'on est aujourd'hui convaincu, que de telles troupes seront toujours battues par celles qu'on aura exercées en pleine campagne aux grandes manœuvres & à toutes les opérations militaires, ou que ce ne sera qu'après des défaites réitérées qu'elles apprendront les élémens de la guerre: triste maniere d'instruction!

Si l'envie d'imiter un peuple militairement constitué a dessillé les yeux de ceux qui gouvernent sur quelques objets, elle les leur a fascinés sur d'autres non moins importans; ensorte, qu'à la bien considérer, cette envie a fait autant de mal que de bien. Tout le monde s'est imaginé, & cela dans un tems

* Il n'y a point de troupes, qu'on se soit plus empressé de voir, & qu'on ait plus mal vues que les Prussiennes. C'est que pour les connaître il falait une intelligence, un discernement, une finesse de tact, que les observateurs n'avoient ordinairement pas. Ils y allaient imbus de leurs fausses opinions & pétris de leurs préjugés, & ne voyaient, ou ne croyaient voir, que ce qui semblait s'y rapporter, quoique ce ne fut très-souvent qu'un accessoire, ou un véritable prestige, employé pour cacher l'esprit & l'objet des dispositions & des manœuvres. Voilà l'origine de tant de fausses notions sur les exercices, les feux, & les évolutions des Prussiens. Ces fausses notions, dans les quelles on flotte presque partout en Europe, ont rendu les troupes le jouet de continuelles innovations aussi fatigantes que frivoles, tandis qu'on a laissé régner les vices d'une Tactique absurde, & les abus d'une ignorante routine.

qui produisait quelques ouvrages assez propres à le désabuser, que cette Tactique si estimée devait être exempte de défauts, & dès-lors on n'y en a point vus, & tout ce qui n'y était pas conforme n'a plus été écouté. Un peu plus d'attention & d'examen eut fait connaître, que c'était par tout le même ordre, employé d'un côté avec tout l'art imaginable & toute la vivacité dont il pouvait être susceptible, & de l'autre avec plus d'inertie & beaucoup moins de finesse & de combinaison; * que cette Tactique tant vantée ne différait donc point essentiellement de celle des autres nations; qu'une autre encore plus défectueuse eut opéré des prodiges en d'aussi habiles mains; & que même le Roi de Prusse serait moins admirable, s'il avait eu des instrumens plus parfaits. On aurait vu qu'il ne fallait pas confondre le génie du Monarque, les talens & la science du Général, l'instruction & l'exercice des troupes, la supériorité & les détails de la discipline, avec le fond de la Tactique.

La formation d'une troupe ne saurait être censée véritablement bonne, si elle ne réunit la simplicité & la solidité; si elle n'est susceptible de toutes les manœuvres; & si elle n'est si bien combinée avec son armement, qu'il en résulte la plus grande force numérique, physique, & morale. C'est sur quoi il faut tabler, & à quoi on a très-peu songé depuis les Grecs & les Romains, par ce qu'on n'a point cherché à proportionner les effets de l'armement aux principes & au but des manœuvres. Les Romains surtout, qu'on cite si souvent & qu'on étudie si peu, ne sont parvenus à avoir une Tactique supérieure à celle des autres nations, qu'en perfectionnant toujours leurs armes, & les rendant analogues à une ordonnance simple & solide. La forme & les dimensions de leurs épées, de leur *pilum*, de leurs javelots, de leurs piques, de leurs boucliers, ont varié autant de fois que l'expérience leur a découvert leur défectuosité, ou les

* Depuis que ce-ci est écrit les Troupes Autrichiennes ont bien changé. Leur constitution est devenue plus solide, leur discipline plus nerveuse, leur Tactique plus savante, & un continuel exercice les a stylées aux grands mouvemens de la guerre, & les a rendues très-manœuvrières. Elles doivent tous ces avantages aux soins infatigables de l'Empereur, dont les vertus & les talens annoncent un Prince aussi capable de conduire ses armées, que de les former & de les aguerrir.

avantages des armes qui les avoient battus, car ces armes ne les battirent jamais plus d'une fois. Les Gaulois au contraire, non moin braves ni moins belliqueux, mais beaucoup moins réfléxifs, & ne profitant par conféquent jamais des lumières & des fautes, n'ont été fubjugés, que parce qu'ils avaient une mauvaife Tactique; & ils avaient une mauvaife Tactique, parce qu'ils avaient de mauvaifes armes, auxquelles ils n'ont jamais voulu renoncer. Tous les peuples en général ont imité les Gaulois, & je n'en vois pas un feul qui ait ofé être Romain.

L'exemple de tant de fiècles fert affez de réponfe à l'objection triviale qu'on ne manque jamais de faire à toute innovation utile, qu'on propofe dans le militaire. L'ennemi, vous dit-on toujours, fera les mêmes changemens que vous, il adoptera les mêmes armes, & la même Tactique. L'expérience nous fait voir le contraire: mais fuppofons qu'il les adopte, cela ne peut certainement pas arriver qu'après avoir reconnu leur perfection à fes dépens, & après des défaites réitérées, qui auront donné au premier, qui s'en fera fervi, une fupériorité décifive, & bien difficile à lui ôter.

CHAPITRE III.

Des objets de la Tactique.

Le but des principes de la Tactique doit être de faire agir un corps de troupes avec le plus d'ordre, de célérité, & d'impulfion, qu'il foit poffible. Il eft donc à propos de voir quels font les défauts qui s'oppofent à ces trois objets. Pour l'ordre & la célérité, c'eft la trop grande étendue du front & le peu de profondeur; & pour l'impulfion, c'eft l'imperfection des armes; imperfection qui rend toute profondeur inutile. Comme l'ordonnance moderne a tout ces défauts, l'on a beau fe tourmenter pour augmenter la vîteffe & la maffe des troupes, on n'aura jamais ni maffe ni vîteffe. Ce fera toujours ou des corps minces fans légéreté, ou des corps lourds fans poids.

Les cohortes Romaines étaient formées dans un bien meilleur efprit que nos bataillons. La petiteffe du front faifait leur

vîteſſe en ſupprimant tout flottement, toute ondulation; & la gradation des armes proportionnée à une certaine profondeur des files donnait le poids & la force d'impulſion. Voilà ce qui à la fin a fait triompher la Légion de l'ordonnance des Carthaginois, des Grecs, des Aſiatiques, en un mot, de cette formidable Phalange qui paraiſſait être faite pour balancer la fortune de Rome.

Si on conſultait un peu le cœur du ſoldat, l'on verrait combien les ſuccès & les malheurs à la guerre doivent être attribués à cette diſpoſition d'eſprit qui le rend audacieux ou timide, & combien cette diſpoſition eſt une ſuite néceſſaire de l'ordre bon ou mauvais qu'on a choiſi. Cela eſt ſi fort lié enſemble, & l'ame du ſoldat tellement dépendante de l'ordre du combat, lequel dépend lui-même de la qualité des armes, que dès qu'il en apperçoit le faible, & il l'apperçoit preſque toujours, il eſt à demi-battu, & incapable de cette courageuſe réſolution qui pourrait ſouvent réparer les fautes du Général. Puiſque la valeur des troupes dérive ſi fort de la maniere de les armer & de les former, on ne ſaurait uſer de trop de ſoin pour choiſir celle qui eſt la plus propre à leur inſpirer cette confiance qui contribue tant à la victoire.

Jettons un moment les yeux ſur la méthode ordinaire. Des battaillons longs, minces, & flottans, en un mot incapables d'action, qui ne voient rien devant eux pour les couvrir, ni rien derriere eux pour les ſoutenir; une Infanterie deſtituée de force de front & de flanc, entierement ſéparée de ſa Cavalerie; des armes qui rendent inutiles les meilleures diſpoſitions, & bornent aux chefs de file toute la force impulſive; des lignes arrangées de maniere que la défaite de l'une entraine néceſſairement celle des autres: avouons le de bonne foi, quelques déçus que nous puiſſions être par les préjugés, y a-t-il dans tout cela de quoi raſſurer les troupes & leur inſpirer le courage?

Pour avoir la baſe d'une bonne Tactique, l'on doit bien méditer & ſagement combiner ces trois objets. La qualité des armes rélativement au choc & au feu; la maſſe, l'arrangement, & la ſolidité des corps; la ſimplicité, la ſureté, & la vîteſſe de leurs mouvemens. Mais avant que d'entrer dans cet examen, il faut que nous donnions à l'Infanterie une forme plus

ſimple, mieux cimentée, & plus analogue aux bons principes, que celle qui eſt actuellement en uſage, & que nous commencions par établir quelques règles ſur le nombre, la levée, & le recrutement des Troupes.

CHAPITRE IV.

Nombre, levée, recrutement.

Le nombre des Troupes doit être en proportion de la grandeur de l'Etat, de ſes moyens, de ſa population. Il doit être encore calculé ſur la conſtitution & la nature du pays, ſur la puiſſance & le caractère des nations voiſines, & ſur le ſyſtème politique. Une milice trop faible ne ſuffirait pas, même dans la paix la plus profonde, à la ſûreté & à la tranquillité intérieure, ni à la conſidération extérieure de l'Etat; trop nombreuſe elle lui ſerait à charge. La compoſition la plus ſolide la diſcipline la plus ſavante doivent ſurtout ſuppléer au nombre, & ſoulager les peuples.

La force militaire doit-être auſſi calculée ſur trois pieds d'effectif. Le pied de paix, le petit pied de guerre, & le grand pied de guerre. L'eſſentiel eſt de paſſer de l'un à l'autre avec facilité, & ſans la moindre atteinte à l'ordre & à la diſcipline. Il eſt pour cela de toute neceſſité d'avoir une bonne pépinière de ſoldats, & de pouvoir faire toutes les augmentations d'hommes inſtruits & diſciplinés, car ce n'eſt qu'autant que les recrues ſont de cette eſpèce, que les augmentations accroiſſent la force des corps. Des recrues priſes au hazard & ſans choix, & qu'on n'a point préparées à la diſcipline, bien loin de produire cet effet, ne font qu'occaſionner le déſordre, affaiblir les corps en multipliant le nombre, & détruire leur liaiſon & leur ſolidité. * La

* Rien n'eſt plus nuiſible à la bonne conſtitution des corps que le mélange de ſoldats formés & de nouvelles recrues. Celles-ci retardent en tems de paix l'inſtruction des autres, & cauſent en tems de guerre des déſordres de grande conſéquence dans les poſtes, les manoeuvres, & les combats.

La véritable force du militaire consiste donc dans la sagesse de sa constitution, & dans les moyens, qu'elle procure, de faire sur le champ avec ordre & facilité les augmentations nécessaires par des hommes pliés à la discipline, & instruits de leurs devoirs.

Ces moyens sont 1.° Etablir un système d'éducation militaire, qui accrédite & honore la profession du soldat, qui inspire le courage & flétrisse la mollesse, qui prépare la nation à former une milice nerveuse & patriotique. * 2.° Avoir des corps provinciaux tellement constitués, que la jeunesse des campagnes recherche avidement l'honneur d'y être enrôlée, ** & qu'ils soient comme des reservoirs pour la guerre, & en même tems des dépôts généraux, qui versent les hommes pliés à la discipline dans les dépôts particuliers des Régimens. 3.° Attacher un dépôt de recrues à chaque Régiment, qui fournisse les soldats dressés à d'autres dépôts des bataillons que je nomme pelotons surnuméraires, d'où ces soldats parfaitement instruits & formés entrent enfin dans les compagnies.

Il sera très-utile d'attacher un grand point d'honneur au passage d'un dépôt à l'autre jusqu'à l'entrée dans les bataillons, & d'augmenter la paye progressivement. Par ces deux véhicules on flattera l'amour propre, on excitera l'émulation, & on aura des soldats qui estimeront & chériront leur état.

Il faut imaginer tous les moyens possibles de rendre la profession du soldat respectable. Il doit y avoir une progression de marques honorifiques pour toutes les classes depuis les nouveaux enrôlés jusqu'aux vétérans. Une tenue vraiment militaire influe aussi beaucoup sur le recrutement, & il ne faut pas négliger cet appas.

Chaque ville, & village, doivent avoir un drapeau & un étendart aux armes du Souverain, & de la province. On plantera le drapeau pour la levée de l'infanterie, & l'étendart pour

* Nous dirons ailleurs quel devrait être ce système.

** Il faut exercer tous les ans ces corps provinciaux pendant un mois de suite. Ce tems suffit à leur instruction. Au lieu donc de deux revues on ne leur en donnera qu'une. En les exerçant ainsi sans interruption, & les faisant camper, on facilitera beaucoup leur école, on la rendra plus solide, & on remplira mieux l'objet de leur institution.

celle de la cavalerie, dans un endroit entouré d'une palissade, & consacré à cet usage par des cérémonies imposantes. Ceux qui se présenteront pour être enrôlés seront admis dans l'estacade où l'Enseigne militaire est arborée. On y choisira les plus propres au service, & les préférés seront sur le champ revêtus de la marque d'enrôlement, & jouiront dès-lors de certaines distinctions dans leurs villages.

Il y aura deux espèces de recrues. L'une de ceux qui voudront entrer dans les corps provinciaux *, & l'autre de ceux qui voudront passer directement dans les dépôts particuliers des Régimens.

Les recrues étrangères feront à part une troisieme classe, & entreront immédiatement aux dépots respectifs des corps, pour lesquels elles se seront engagées.

Les détails des levées demandent beaucoup d'intelligence, & l'on doit apporter la plus grande attention au choix de personnes qu'on y employe.

Il est essentiel de n'y jamais souffrir de violence, de surprise, ni de supercherie. Ces voies odieuses peuvent bien vous fournir quelques ressources légeres & momentanées, mais elles tarissent à la longue celles qui seraient permanentes & inépuisables. Le sort même a quelque chose d'opposé à l'esprit militaire, & c'est un assez mauvais expédient. Il nous faut des gens de bonne volonté, & qui ayent un gout décidé pour le service. S'il peut être quelque fois nécessaire d'employer la contrainte, ce n'est que pour ces fainéans dont les grandes villes regorgent, & dont il est bon de les purger. Encore faut-il savoir colorer cette contrainte, & lui laisser, pour la forme, quelques apparences de liberté.

Voulez-vous avoir de bonnes troupes? voulez-vous que la qualité supplée au nombre, & que ce nombre ne soit jamais

* Ces corps provinciaux devront fournir tous les ans un certain nombre d'hommes aux dépôts des Régimens de leurs districts respectifs, car chaque Régiment national aura un district qui lui sera affecté. Mais les hommes ne seront choisis que parmi ceux qui se présenteront volontairement. Toute idée de contrainte en sera bannie & absolument défendue, & même s'il y en aura qui veuillent entrer dans d'autres Régimens, cela leur sera accordé.

onéreux à l'Etat? Choisissez soigneusement l'espèce dont vous formez & recrutez les corps. Je me répete, mais dans les choses utiles il faut se répéter sans cesse pour se faire entendre. Dans les frivoles on vous entend à demi mot.

Il ne faut enrôler que des hommes sains & robustes. On doit moins s'attacher à la taille, qu'à la bonne conformation. La taille cependant doit être prescrite par l'ordonnance relativement aux différentes espèces de troupes, mais d'une maniere toujours analogue aux moyens de la levée.

Il n'y a point de meilleurs soldats, que ceux qu'on leve dans les campagnes; parce qu'ils sont endurcis à la fatigue, habitués à remuer la terre, & faits à une nourriture grossiere, & aux rigueurs des saisons. Mais l'espèce la plus propre à fournir de bons soldats, & la vraie pépiniere des troupes, la classe des cultivateurs, est en même tems celle qui veut être ménagée le plus, & dont il faut se servir avec circonspection, puisque c'est de leur travail que dépend la vie des citoyens, & l'opulence de l'Etat. Le nombre des recrues destinées aux Régimens d'ordonnance *, qu'on prend parmi les laboureurs, doit être par conséquent proportionné à l'étendue du pays, & calculé avec sagesse sur la population des campagnes, & leurs différentes especes de culture. Cela n'empêchera pas que tout laboureur ne devienne promptement soldat en tems de guerre, & dans le besoin; pourvu que la constitution soit telle que je l'indiquerai ailleurs, & que ceux qui gouvernent sachent voir & combiner les différens objets d'utilité publique.

Après les laboureurs, les hommes les plus propres dans les campagnes au métier de soldat sont ceux qui en exercent de durs & pénibles, tels que les chasseurs, les forgerons, les bucherons, &c., & dans les villes ce sont tous les gens adonnés à des professions qui exigent de la force, de l'adresse, & ce travail continuel qui préserve de la mollesse & du libertinage.

Un des vices remarquables de plusieurs constitutions militaires c'est d'avoir des corps entierement formés d'individus,

* Je dis destinées aux Régimens d'ordonnance, car pour celles qui restent dans les corps provinciaux il n'y a nul inconvenient, puisqu'elles ne font aucun vuide dans l'agriculture.

qu'aucune propriété n'attache à leur patrie.* Il faut donc tâcher, ce me semble, que dans chaque bataillon il y ait au moins un cinquième de soldats, qui possedent quelque chose en propre. Les congés d'absence, qu'on leur donnerait, seraient pour lors utiles à ceux qui restent au Régiment, & qui n'ont pas les mêmes ressources. On établirait, moyennant cette précaution, un équilibre & une égalité, d'où résulteraient l'avantage du corps, & le bien-être des individus, deux objets qu'on ne saurait concilier, lorsque le bataillon est tout composé de soldats indigens, auxquels il est impossible de se rien fournir de ce que les sémestriers doivent rapporter de chez eux.

L'absence de tout officier & de tout sergent, qui s'éloignent du corps pour leurs affaires particulieres, doit être utile au recrutement. Il sera à cet effet réglé, que les officiers & les sergens, allant en sémestre, seront tenus d'envoyer ou amener à leurs bataillons réspectifs autant de recrues, qu'ils auront passé de mois hors du Régiment. Les hommes, qu'ils présenteront, doivent avoir toutes les qualités requises; autrement on ne les recevra point aux dépôts, les officiers ou les sergens en seront pour les fraix, & ils subiront encore par-dessus des retenues sur leurs appointemens.

Disons à cette heure quelque chose de l'engagement. Il doit être pour le moins aussi fort que chez vos voisins, mais il ne faut jamais le donner tout entier à la fois. Cette précaution vous dédommagera amplement du peu dont vous l'aurez augmenté. Si la capitulation est, par exemple, de six ans, on le divisera en trois parties, dont la premiere sera délivrée au soldat au moment qu'il entre dans le corps, la seconde au commencement de la troisième année, & l'autre restante à l'expiration du terme. Voilà un moyen de prévenir la perte des engagemens, d'empêcher même la désertion, en convertissant ce

* Chez les Romains, du tems de la République, il fallait avoir des foyers pour obtenir le droit de les défendre. Cela n'est aujourd'hui applicable à aucun peuple moderne. Mais n'y aurait-il pas quelque tempérament à prendre? car enfin il est hors de doute qu'on défend ses propres foyers avec plus de courage, que ceux d'autrui : & Xénophon avait bien raison de dire, *une terre n'inspire-t-elle pas de la bravoure au possesseur?* L'amour de la patrie n'est guere la vertu des citoyens indigens.

qui était une espece de provocation pour elle en appas capable de retenir & fixer les inconstans. Les épargnes, qui en résulteraient, pourraient servir à rendre les engagemens des soldats étrangers encore un peu plus forts, ce qui vous donnerait la supériorité sur vos voisins dans le recrutement.

Les capitulations des soldats doivent être sacrées. En les violant on est bientôt réduit à l'affreuse alternative ou de laisser dépérir la discipline, ou de commettre des injustices criantes. Si toutes les conditions de l'engagement étaient religieusement remplies, il y aurait plus de rengagemens; & si l'on accordait aux rengagés des marques distinctives & préparatoires à celles de la vétérance, avec une légere augmentation de paye, qui ne leur serait délivrée qu'à l'expiration du rengagement, les corps ne souffriraient pas tant de variations, & acquerraient une bien plus grande solidité.

CHAPITRE V.

Formation & ordonnance de l'Infanterie.

J'ai vû presque toutes les troupes de l'Europe, & je n'ai vû que des constitutions imparfaites, modélées & calquées les unes sur les autres par cet esprit d'imitation peu méditée, qui est la suite naturelle de l'aveugle & paresseuse habitude. J'ai trouvé dans quelques unes des choses admirables, d'excellens détails de discipline, d'administration & de manœuvre, qu'on a généralement méconnus, tandis qu'on s'est amusé à copier servilement certains dehors indifférens ou frivoles. Mais en vain ai-je cherché par tout une Tactique sûre, lumineuse, complette, qui posât sur des principes fondamentaux & invariables, sans les quels tout flotte au gré de l'opinion & du caprice. C'est pourquoi j'estime nécessaire de commencer par fixer ces principes, & voici ceux que j'établis au sujet de la formation.

1.er Principe. Il faut déterminer le nombre, la force, & l'organisation des corps sur de telles proportions, qu'ils ne soient ni faibles, ni lourds, ni compliqués, mais faciles à manier sans rien perdre de leur consistance, & organisés avec la plus grande simplicité possible; que le nombre des officiers soit en raison de celui des soldats qu'ils commandent, & les états-majors en raison de la totalité des corps. Moins il y aura de grades supérieurs plus ils seront estimés, & plus on s'efforcera de les mériter.

2.me Principe. La formation bien établie sur cette base, doit être invariable relativement au nombre des Régimens, des bataillons, des compagnies, & de leurs officiers. Toute nouvelle formation ne vaut rien au commencement d'une guerre, & ne fait qu'augmenter le nombre & la dépense sans accroitre les forces. Tout bien calculé, on ne peut faire quelque fond sur de nouvelles levées, qu'après cinq ans, & quelquefois elles ne sont bonnes à rien, comme dit le maréchal de Saxe, au bout de dix campagnes. On se trouve donc avoir payé des troupes inutiles, & on est à la paix aussi embarassé de leur réforme, qu'on l'a été pendant la guerre de leur entretien.

3.me Principe. Il s'ensuit du précédent principe, que les augmentations pour mettre le militaire sur le pied de guerre, ainsi que les reformes, ne doivent regarder que la force des compagnies relativement au nombre des soldats, & que la quantité d'officiers qui sont les dépositaires de la discipline & des manoeuvres, doit être la même en tout tems, proportionnée au service de chaque arme, & toujours calculée sur le pied de guerre. Voilà la base ferme & solide de l'Infanterie, & le vrai moyen que le fond de sa constitution & de sa Tactique ne varie jamais.

4.me Principe. Il est sensible que si ces augmentations se faisaient de recrues prises au hazard, & non préparées à la discipline, elles affaibliraient les corps, bien loin d'en accroître la force. Il faut donc qu'il y ait des dépôts de recrues attachés aux Régimens, pour compléter les compagnies de soldats dressés, & instruits de leurs devoirs ; & il est évident que ces dépôts doivent éxister toujours en paix comme en guerre, puisqu'autrement on entrerait en campagne avec des corps faibles & mal constitués, & il serait alors impossible non seulement de les rendre tels qu'ils devraient être, mais même de remédier en partie aux défauts de leur composition.

5.me Principe. L'arrangement intérieur des corps doit être simple & solide, leurs divisions & subdivisions nettes, bien marquées, & aussi propres à faciliter tous les détails de discipline, que ceux des mouvemens & des évolutions.

6.me Principe. Les soldats accoutumés à vivre ensemble doivent aussi combattre ensemble, & être rangés de façon à reconnaître facilement leur rang & leur file, & à se trouver continuellement sous le yeux de leurs commandans ordinaires.

7.me Principe. Pour donner aux Bataillons l'ordonnance la plus avantageuse, il faut qu'elle soit établie sur une proportion juste & bien combinée d'étendue, de profondeur, de légereté, & de force impulsive, & il faut que la nature des armes ne s'oppose point à l'accord de toutes ces propriétés. *

* „ La loi fondamentale de la Tactique, dit M. de Maizeroy, est „ de compasser la mobilité avec la „ solidité de telle sorte que l'une „ ne nuise point à l'autre : l'avan„ tage des corps doit aussi se mesu„ rer par le degré de vitesse & le „ nombre des parties qui sont utiles.

8.me Principe. Il eſt inconteſtable, & l'expérience le prouve continuellement, que tout bataillon, qui a plus de cent vingt hommes de front, & moins de ſix de profondeur, eſt difficile à mouvoir, ſujet au flottement & au déſordre, & n'a aucune ſolidité pour le combat. Il eſt auſſi à obſerver, que ſi les bataillons ont plus de cent vingt files, il n'eſt pas bien aiſé à ceux qui commandent, ſurtout dans une affaire, d'être vus & entendus de tout le Régiment.

9.me Principe. La diviſion intérieure du bataillon doit être proportionnée à ſa force. Le peu & le trop de parties ſont deux extrêmes qu'il faut éviter, pour prévenir la confuſion & les fautes. Le nombre des compagnies ou diviſions doit être impair pour la facilité des manoeuvres centrales, toujours à préférer lorſque rien ne s'y oppoſe; mais il faut que celui des pelotons ſoit pair, & que leurs fronts ſoient toujours parfaitement égaux.

10.me Principe. Il eſt eſſentiel que chaque bataillon ait une compagnie d'élite, & que cette compagnie ſoit au centre, non ſeulement parce que c'eſt la place des drapeaux, & par conſéquent le poſte d'honneur, & qu'elle doit y donner continuellement l'exemple de la bravoure de la diſcipline & des autres vertus guerrières, mais auſſi parce qu'elle doit avoir toujours la tête des manoeuvres, & être le point d'alignement & de ralliement de tout le bataillon.

11.me Principe. Toutes les actions à la guerre ſe réduiſent à deux eſpèces; actions de choc, & actions de feu. Il eſt impoſſible que le même ordre ſoit également propre à ces deux manieres de combattre abſolument différentes. Il eſt donc de toute néceſſité d'avoir deux ordonnances diſtinctes, & des moyens de paſſer de l'une à l'autre par des mouvements ſimples & rapides. Celle du choc ou de la charge, doit être appellée, ce me ſemble, l'ordre ſolide, en oppoſition de l'autre, qu'on nomme l'ordre mince. L'ordre ſolide eſt inconteſtablement le meilleur, non ſeulement pour le combat, mais auſſi pour tous les mouvemens, & pour toutes les opérations & circonſtances de la guerre,

Cette vérité eſt évidente; auſſi ne veux-je point de parties inutiles dans mon bataillon; mais ce n'eſt que par mon armement qu'on peut remplir cet objet.

re, excepté une seule, celle du feu. L'ordre mince au contraire n'est bon que pour cette seule circonstance, & exclut toutes les autres. Il est donc bien évident que le premier doit être l'ordonnance primitive fondamentale & habituelle de l'Infanterie, & le second l'ordonnance momentanée & accidentelle.

12.me Principe. Le front & la profondeur de l'ordre solide ne peuvent être toujours les mêmes, parce qu'il faut que la disposition des troupes se prête à toutes les variétés du local, au but des manoeuvres, & à toutes les combinaisons d'une Tactique hardie & savante. L'ordre solide doit avoir par conséquent deux modifications, que je nomme ordre déployé *, & ordre en colonne. L'ordre déployé doit être toujours en premiere ligne, & l'ordre de colonne en seconde ligne, & dans toutes les positions & circonstances, tant en premiere comme en seconde, qui exigent diminution de front & augmentation de profondeur, & de plus grandes forces sur certaines parties décidantes dans la disposition du combat.

13.me Principe. Toutes les fois qu'on peut aborder l'ennemi c'est pour les bataillons une action de choc. Or on ne peut vouloir ni exécuter deux choses contradictoires à la fois, charger & combattre de pied ferme. On ne peut marcher à l'ennemi avec la rapidité & l'ordre nécessaire, & en même tems se trainer lentement, ou s'arrêter pour tirailler, & se mettre en butte à tout ce qui peut détruire la résolution du soldat, & occasionner l'affaiblissement, le désordre, & des pertes inutiles. Les bataillons par conséquent ne doivent jamais tirer, lorsqu'ils vont à la charge.

14.me Principe. Mais avant d'aller à la charge, & allant à la charge, l'ennemi peut les incommoder par son feu, quoique beaucoup moins que s'ils s'arrêtaient, ou rallentissaient leur marche pour lui répondre. ** Il faut donc que dans cet éspace

* L'ordre mince à trois de hauteur ne doit plus être appellé ordre déployé, mais ordre alongé.

** On craint le feu sur toutes choses; cependant on approche à la bonne portée, & là on se passe réciproquement par les armes des jours entiers, au lieu d'aller droit à l'ennemi pour le faire taire & le renverser, ce qui ferait presque toujours l'affaire de deux minutes; quelle inconséquence!

Mais pendant ces deux minutes, dira-t-on peut-être, l'ennemi fera sept ou huit décharges. Et si vous ne bougez pas, en essuyerez vous

intermédiaire, où se passera ce prélude d'armes de jet, il y ait une troupe qui masque vos bataillons, qui attire à elle tout le feu de l'ennemi, & qui en lui ripostant par un feu encore plus vif mette dans ses rangs un désordre propre à faciliter l'effet de la charge. Cette troupe doit être légérement armée, rangée dans un ordre fort alongé, & dressée à cette façon de combattre, à charger vîte, & à bien tirer. Il est donc absolument nécessaire d'attacher des compagnies de chasseurs aux bataillons.

Conséquemment à tous ces principes, & afin que les corps ayent une consistance à être toujours les mêmes, malgré les pertes & les accidens de la guerre, je formerai mes Régimens de deux bataillons de campagne, & d'un bataillon de recrues. Par cette constitution il y aura toujours deux tiers de l'Infanterie prêts à marcher, camper, & exécuter toutes les opérations des armées, & l'autre tiers servira de dépôt pour recruter & compléter continuellement les deux qui sont à la guerre.

Chaque bataillon de campagne sera composé de cinq compagnies factionnaires, nommées divisions en bataille, dont une d'élite placée au centre, de deux pelotons surnuméraires derriere les ailes, & de deux compagnies de chasseurs sur les flancs.

La compagnie factionnaire sera de 16 files à six de hauteur sur le pied de paix, de 20 files sur le petit pied de guerre, & de 24 sur le grand pied de guerre, ainsi qu'on le verra distinctement par les détails qui suivent. Elle se divisera en deux pelotons, & chaque peloton se subdivisera en deux sections.

Le nombre cinq, base de la division primitive, fournit, comme on voit, la subdivision de dix, & ce nombre dix toutes sortes de nombres pairs, par lesquels on peut subdiviser les plus petites parties du bataillon, & lui donner toutes sortes de formes & d'arrangemens.

Les pelotons surnuméraires seront chacun de huit files à six de hauteur, ainsi que ceux des bataillons.

moins ces huit décharges? & après celles-ci n'en essuyerez vous point cent autres, qui seront bien mieux ajustées & auront tout autre effet si vous restez immobile comme une butte, que si vous lui donniez le change à chaque instant, & lui en imposiez par une marche hardie & rapide? La chose est évidente & palpable.

Les compagnies de chasseurs seront de 40 files à deux de hauteur, lorsqu'elles feront rideau devant le bataillon, ou qu'elles seront alongées sur ses flancs dans une action de mousquéterie. Elles seront au contraire de vingt files sur quatre de hauteur quand elles rempliront les intervalles d'une ligne de bataillons disposés pour la charge. Cela s'entend du pied de paix, car pour celui de guerre elles seront augmentées dans la même proportion que les compagnies factionnaires.

Les dépôts ou bataillons de recrues seront composés de quatre compagnies de 96 hommes chacune sur le pied de paix, & de 144 sur le grand pied de guerre. *

Deux Régimens formeront la Brigade, & deux Brigades une des grandes Divisions de l'Infanterie.

Il y aura de plus à chaque Brigade un bataillon de grenadiers, & un Régiment de dragons, placés derriere en interligne, car il faut toujours que les armes s'entr'aident & se soutiennent mutuellement. L'usage moderne de les séparer tout-à-fait est absurde, & contraire à tous les bons principes.

* Chaque compagnie de recrues sera commandée par un capitaine, & un premier lieutenant, & elle aura 12 bas-officiers, & cinq vétérans, qui auront obtenu les invalides, mais qui seront encore en état d'exécuter certains détails, & d'instruire les recrues. Toutes les compagnies & lieutenances de ces bataillons de recrues seront données, comme une retraite honorable, à de vieux officiers des compagnies de chasseurs, ou à d'autres également sortis de la classe des chefs-sergens. Le commandant du bataillon sera un homme de détail, très-entendu & expérimenté dans l'art de former & dresser les recrues. Pendant la guerre ces bataillons, s'établissant dans les places frontieres les plus à portée de leurs corps respectifs, serviront à la fois de dépôts de recrues, & de troupes de garnison.

Voici les états & détails de ma formation

Compagnie factionnaire.

Capitaine	1.	26.
premier Lieutenant	1.	
fecond Lieutenant	1.	
chefs-fergens	2.	
fergent d'affaire	1.	
fergens de peloton	4.	
fourrier	1.	
caporaux	8.	
cadets	2.	
chirurgien	1.	
charpentier	1.	
trompette	1.	
tambours	2.	

Soldats y compris les fous-caporaux & anfpeffades	fur le pied de paix	96.
	fur le petit pied de guerre	120.
	fur le grand pied de guerre	144.
	premier total	122.
	fecond total	146.
	troifième total	170.

Le peu & le trop d'officiers ont également leurs inconvéniens. Trois fuffifent pour une compagnie de 170 hommes, parceque j'y mets deux chefs-fergens, qui font des êtres intermédiaires entre les officiers & les fergens, & qui feront moins couteux, & bien plus utiles que des fous-lieutenans. Il faut cependant leur donner une paye honnête, afin qu'ils s'entretiennent décemment, & toute la confidération néceffaire, pour qu'ils

ſoient autant reſpéctés que des officiers. Ils vivront avec les bas officiers & les ſoldats, dont ils ſeront les protecteurs immédiats, toujours occupés de leur bien-être, & ſoigneux qu'il ne leur ſoit fait aucun tort, & par-là ils s'attireront leur confiance. Ils pourront veiller par conſéquent ſur tous les petits détails de diſcipline & de ſervice beaucoup mieux que des officiers, qui, ſuppoſé même qu'ils ne ſe négligent en rien, ne peuvent pas avoir, comme eux, cette aſſiduité continuelle, qu'exige l'exactitude de la diſcipline. On avancera à ces emplois les ſergens qui les auront mérités par leurs talens, leur conduite, & leurs ſervices. Ce ſera de cette claſſe de chefs-ſergens, & jamais d'aucune autre, qu'on tirera les aides-enſeignes, & les officiers des compagnies de chaſſeurs, en choiſiſſant les plus capables. Cette voie leur ſera entierement réſervée, & aucun officier gentilhomme ne pourra prétendre d'y entrer, ni eux d'avoir de l'avancement ailleurs. Une telle carrière ouverte au mérite & au talent deſtitués de naiſſance, excitant l'émulation dans toutes les claſſes, augmentera le nombre des bons officiers, & réparera le tort que faiſaient à ces hommes eſtimables le préjugé & la fortune.

Je place deux cadets gentilshommes dans chaque compagnie, parce qu'aucun ſujet, de quelque naiſſance qu'il ſoit, ne pourra parvenir au grade de ſous-lieutenant des pelotons ſurnuméraires, qu'après avoir fait le ſervice de cadet * pendant ſix mois, celui de ſous-caporal trois, & celui de caporal cinq, & qu'après avoir rempli pendant une année entiere les fonctions d'officier adjoint dans les compagnies de chaſſeurs.

Je ſubſtitue un trompette au fifre, parce que rien n'eſt ſi inutile que ce fifre. La trompette au contraire eſt le ſeul inſtrument qui ſe faſſe bien entendre, & dont le ſon élevé perce dans le tumulte du combat, & au milieu du bruit de l'artillerie, & de la mouſquéterie **, & par conſéquent le plus propre aux ſignaux rélatifs aux évolutions. Je conſerve néanmoins deux fifres, que j'attache à la compagnie d'élite, ainſi que les haut-bois.

* Le ſervice de cadet ſera exactement le même que celui de ſoldat, à la reſerve des corvées.

** Les batteries mêmes des tambours ſe confondent aiſément avec ce tintamarre des armes à feu, ſurtout quand il y a beaucoup d'artillerie.

Les soldats de la compagnie d'élite seront choisis dans les autres parmi les plus vigoureux, les plus instruits, & les plus intrépides, indépendamment de la vétérance; car on laissera les vétérans répandus dans toutes les compagnies, étant essentiel qu'il y ait dans chacune un certain nombre de soldats expérimentés & d'une bravoure reconnue. Ce sera des compagnies d'élite qu'on extraira les hommes pour compléter les bataillons de grenadiers attachés aux Brigades.

Compagnie de chasseurs.

Capitaine	1.	24.
Premier Lieutenant	1.	
second Lieutenant	1.	
Officiers adjoints	2.	
Sergent d'affaire	1.	
Sergens sectionnaires	4.	
Fourrier	1.	
Caporaux	8.	
Chirurgien	1.	
Charpentiers	2.	
petits cors de chasse	2.	

Soldats y compris sous caporaux & anspessades	sur le pied de paix	80.
	sur le petit pied de guerre	100.
	sur le grand pied de guerre	120.
	premier total	104.
	second total	124.
	troisième total	144.

Tous les officiers de ces compagnies de chasseurs seront tirés, comme on l'a déjà dit, de la classe des chefs-sergens, & les officiers adjoints de celle des bas-officiers gentilshommes.

On y place ces jeunes gens pour leur instruction particuliere, & pour avoir plus d'officiers dans une troupe qui est souvent dans le cas de se morceler. Ils aideront & seconderont les officiers dans toutes leurs fonctions, & leur obéiront avec la plus grande exactitude. Il en résultera en même tems le double avantage de donner du relief à ces compagnies, & d'apprendre aux jeunes nobles à respecter ces vertueux militaires, que leur seul mérite a fait parvenir au grade d'officier.

Tous les soldats chasseurs doivent être jeunes, vigoureux, lestes, & bien exercés à tirer, courir, nager &c., moyennant quoi on aura une troupe légère excellente, & propre a toutes les entreprises d'une prompte & vive exécution. Il y aura aux équipages du Régiment une flamme, dont on fera usage lorsque plusieurs compagnies s'uniront pour former des bataillons de chasseurs.

Peloton surnuméraire.

Sous-Lieutenant	1.	7.
Sergens	2.	
Caporaux	4.	

Soldats y compris sous caporaux & anspessades	sur le pied de paix . .	48.
	sur le petit pied de guerre	60.
	sur le grand pied de guerre	72.

premier total 55.

second total 67.

troisième total 79.

Le grade de sous-lieutenant des pelotons surnuméraires sera le premier, auquel monteront les officiers adjoints, pour rentrer comme officiers dans les compagnies factionnaires du bataillon.

Chaque sous-lieutenant se donnera tous les soins possibles, afin que le peloton qu'il commande, & dont il est responsable, soit parfaitement instruit & dressé. Lorsqu'on joindra les deux pelotons surnuméraires pour l'exercice, ce sera l'aide-major du bataillon qui les commandera.

On ne pourra admettre dans les pelotons surnuméraires aucun soldat qui n'ait été bien préparé au bataillon de recrue, & qui n'ait toutes les qualités requises. Les non-recevables y seront renvoyés sur le champ, & le capitaine de la compagnie dont seront ces recrues en payera tous les fraix.

Les deux pelotons surnuméraires seront toujours sur six de hauteur derriere les ailes du bataillon, où ils serviront à la fois à réparer ses pertes & à fortifier ses flancs. *

Bataillon.

Planche I.

Cinq compagnies factionnaires, dont une d'élite.
Deux compagnies de chasseurs.
Deux pelotons surnuméraires.
Deux enseignes, & deux aides-enseignes attachés à la compagnie d'élite. . . .
Deux caporaux d'aile attachés aux compagnies des ailes.

Total du Bataillon	sur le pied de paix . . .	937.
	sur le pied de guerre . . .	1117.
	sur le grand pied de guerre	1280.

Les enseignes seront pris dans la classe des seconds lieutenans gentilshommes. Il appartient à la Noblesse d'être chargée d'un dépôt qui est le signe d'honneur du Régiment, de le porter, & de le défendre **. On les choisira parmi ceux qui auront

* Ils peuvent faire front à l'ennemi, qui se présenterait sur le flanc, par un quart de conversion, ou même par un simple à droite ou à gauche, s'il ne s'agit que de tirer. Ces surnuméraires peuvent être aussi employés à plusieurs autres fonctions, suivant les besoins & les circonstances du service.

** La lame du drapeau ne doit pas être un simple ornement, mais une arme capable de défense. Il faut donc qu'elle soit longue au moins dix pouces, large à proportion, bien pointue & tranchante.

auront la force néceſſaire, & qui feront d'une valeur & d'une intelligence reconnue; car ils doivent ſavoir faire le meilleur uſage poſſible du drapeau dans les différentes circonſtances d'alignement, de marche, de combat, & de ralliement. Les aides-enſeignes, choiſis dans la claſſe des chefs-ſergens, ſeront placés, comme il ſera dit enſuite, dans la file des drapeaux, à la défenſe deſquels il contribueront auſſi de tout leur pouvoir.

Les deux bas-officiers, que je nomme caporaux d'aile *, ſeront chefs de file ſur les flancs du Bataillon, armés d'une longue pique de la hauteur du drapeau, ſur lequel ils régleront leurs mouvemens. Il eſt clair, qu'en établiſſant ſur le front du bataillon trois points auſſi viſibles qui en déterminent l'étendue, & en règlent l'alignement & la direction, on ne ſera jamais embaraſſé à lui faire conſerver l'ordre & les diſtances, ou à les lui faire reprendre, ſi les difficultés du terrein ou les accidens du combat les avaient altérées.

Il n'en eſt pas de même de ces longs & frêles bataillons formés contre tous les principes, car à peine ont-ils fait quelques pas, que le flottement commence, & le déſordre s'y met, ſurtout ſi le terrein eſt un peu coupé ou couvert. Les ſoldats, qui n'ont aucun point de direction, ſe jettent ſur la droite ou ſur la gauche, avancent ou retardent, & les rangs ſe courbent & ſe confondent, en un mot vos bataillons rompent ou crèvent. Si l'ennemi charge alors, vous êtes battu. Suppoſons que vos troupes rompues ayent aſſez de courage pour vouloir ſe rallier. Comme il n'y. a nulle étendue de front marquée, il ſe forme autour du drapeau un tourbillon, que l'ennemi n'a qu'à appercevoir pour l'enfoncer, & le diſſiper totalement.

Chaque bataillon aura deux pièces de canon, & le nombre de canonniers qui ſera jugé néceſſaire pour leur ſervice. Comme cela dépend de la qualité des pièces, je n'en ai point fait mention dans l'état.

* Ces deux caporaux ſeront du bataillon, comme des caporaux chargés de faire les états & affaires majors.

RÉGIMENT.

Etat Major du Régiment.

Colonel	1.	6.
Lieutenant-Colonel	1.	
Major	1.	
Aides-majors	2.	
Sous-aide major	1.	

Individus attachés à l'Etat Major.

auditeur	1.	14.
quartier-maitre	1.	
chirurgien major	1.	
tambour major	1.	
hautbois	6.	
armurier	2.	
ouvrier en monture.	1.	
prévôt	1.	

Deux Bataillons.

Total du Régiment	ſur le pied de paix	1894.
	ſur le petit pied de guerre	2254.
	ſur le grand pied de guerre	2580.

N.B. Aucun officier ſupérieur n'aura de compagnie, comme aucun officier général n'aura de Régiment. Par la ſuppreſſion des intérêts particuliers, qui rétréciſſent les vues, on les mettra dans le cas de n'enviſager que l'intérêt général.

BATAILLON DE GRENADIERS.

Etat Major de ce Bataillon.

Major avec grade de Lieutenant-Colonel commandant le Bataillon	1.	13.
Aide-major	1.	
Enseignes	2.	
Aides-enseignes	2.	
deux caporaux d'aile	2.	
auditeur	1.	
quartier-maitre	1.	
tambour major	1.	
armurier	1.	
prévôt	1.	

Cinq compagnies, dont une d'élite, composées exactement comme celles des Régimens, excepté qu'il n'y aura point de cadets.

Total du Bataillon de Grenadiers.	sur le pied de paix	611.
	sur le petit pied de guerre	731.
	sur le grand pied de guerre	840.

On a déjà dit comment ces bataillons doivent être recrutés. Pour la compagnie d'élite on choisira les grenadiers les plus braves & les plus connus.

Les chefs-sergens grenadiers auront leur avancement dans le bataillon. A cet effet les seconds lieutenants, les aides-enseignes, & l'aide-major, seront pris dans leur classe, & aucun individu, de quelqu'autre que ce soit, ne pourra jamais prétendre à ces emplois *; mais tous les autres officiers du bataillon seront gentilshommes.

* Après y avoir demeuré longtems, & lorsqu'ils seront dans le cas d'obtenir leur retraite, on les placera dans les bataillons de recrues, ou dans les états majors des places, leur donnant le grade qui leur sera dû selon leur ancienneté de service.

Brigade.

Planches II.

Général Brigadier . . .	1.	3.
Major de Brigade	1.	
Aide-Major de Brigade .	1.	

Deux Régimens.

Un Bataillon de Grenadiers.

Total de la Brigade.	fur le pied de paix	4399.	
	fur le petit pied de guerre . .	5239.	
	fur le grand pied de guerre . .	6000.	

Il y aura, ainfi que nous l'avons déjà indiqué, un Régiment de dragons attaché à chaque Brigade, dont il portera le nom. Je n'entrerai point dans les détails de fa formation, & me bornerai à obferver, que je crois celle par cinq tout au moins auffi bonne pour la cavalerie que pour l'infanterie. La rapidité étant la qualité éffentielle & décidante de fes manœuvres, elle fe procurera fupérieurement cet avantage en ployant & déployant fur le centre. *

Les Brigades feront nommées Premiere, Seconde, Troifieme &c., ainfi que les Romains nommaient leurs Légions. Elles feront ftables, & toujours compofées des mêmes Régimens, afin qu'il y règne un efprit de corps, que les différentes parties compofent un tout bien cimenté, & qu'elles ayent les unes pour les autres un attachement & une confiance réciproques. Par la même raifon le Général Brigadier ne changera jamais de Brigade, & fera l'infpecteur de la fienne, dont il répondra au Géneral de Divifion. Il n'attendra donc plus la guerre pour éxercer les fonctions de fa charge, & connaîtra toujours parfaitement le corps qu'il commande.

* Quant aux efcadrons je les voudrais tels que le Marquis de Brezé les propofe. Je renvoie donc le lecteur à fon ouvrage où il pourra s'inftruire de leur formation, de la maniere de les faire agir & combattre, & de tout ce qui regarde la Tactique de la Cavalerie, que ce favant officier établit fur des principes évidens & folides.

Chaque Brigade, outre les pieces des Régimens, aura en tems de guerre deux pièces de canon de douze, des pontons avec l'attirail respectif, des canonniers, des charpentiers, & plusieurs autres ouvriers nécessaires.

Il est sensible, qu'une Brigade ainsi composée sera, à l'instar de la Légion Romaine, un petit corps d'armée, qui aura en elle même toutes les armes avantageusement disposées pour l'action, & toute espèce de moyens & de ressources pour les différentes opérations de la guerre.

Division d'Armée.

Deux Brigades formeront une grande Division d'Armée, qui sera sous les ordres & l'inspection d'un Lieutenant-Général.

Résumons. P.° L'ordonnance primitive & habituelle des bataillons sera sur six de hauteur, ainsi que nous l'avons déjà annoncé dans les principes, & on n'y sera aucun changement pour les parades & les revues, parce que ces changemens seraient inutiles, & qu'il est dangereux de faire pratiquer des choses inutiles aux troupes. Elles s'y accoutument si bien pendant la paix, qu'elle ne savent plus que cela, lorsqu'elles entrent en campagne, où l'ennemi leur montre enfin un peu chèrement ce qu'il faut faire à la guerre.

2.° L'ordre en colonne fait partie de l'ordre primitif, & n'en est qu'une modification, qu'on se procure par le doublement des files dans tous les cas qui éxigent diminution de front & augmentation de profondeur.

3.° L'ordre sur trois de hauteur n'est propre qu'aux actions de feu, & il est incapable de toute autre, comme nous l'avons suffisamment prouvé. Ce ne peut donc être, conformément aux principes d'une Tactique raisonnée, qu'une ordonnance accidentelle, qu'il faut quitter dès que la cause cesse, parce qu'il est clair que de l'ordre mince & faible on doit toujours revenir à l'ordre solide le plus promptement qu'il est possible.

Quant à l'arrangement particulier des parties du bataillon, la compagnie d'élite sera toujours au centre comme premiere division, & les deux divisions paires seront à la droite, les impaires à la gauche, dans l'ordre numérique par le centre. Le

premier peloton de chaque division aura la gauche dans les paires, la droite dans les impaires; & les pelotons dans les paires seront formés par la gauche, dans les impaires par la droite, car il faut que les premieres moitiés des divisions soient les plus voisines du centre pour suivre le fil des évolutions. Il résulte de cet arrangement très-simple, que les premieres troupes en ont toujours la tête, & que les divisions n'invertissant pas leur ordre, & ne se mêlant point dans les manoeuvres, il ne peut jamais y avoir d'équivoque, ni de confusion.

Afin que la troupe soit éxactement disposée selon les vues de notre système de formation, & d'armement, voici comme on formera la compagnie. On mettra les soldats en haie par rang de taille de droite à gauche, & on divisera le tout en six parties. Les deux premieres, composées des plus grands hommes, formeront le troisieme & quatrieme rang, les deux suivantes le second & le cinquieme, & les deux dernieres, composées des plus petits, le premier & le sixieme.

A l'égard des postes des officiers & bas-officiers dans le bataillon, rélativement à l'ordre dans lequel il est disposé, il n'y a qu'à voir les planches, qui les indiquent nettement. On a eu pour principe de les placer de maniere, qu'ils se trouvent toujours aux endroits où ils sont le plus utiles, & que dans les manoeuvres ils ne soient point sujets aux déplacemens. Les mêmes planches démontrent l'ordre & la position des compagnies de chasseurs, & des pelotons surnuméraires.

CHAPITRE VI.

Habillement & équipement.

Il est inconcevable que presque par tout on ne sache pas encore habiller le soldat, & qu'après une si longue expérience on soit sur ce point si peu instruit, & toujours si frivole. L'habillement du soldat semble fait exprès pour lui faire sentir toutes les incommodités des différentes saisons. En eté il est accablé d'un poids aussi embarrassant qu'inutile. En hiver, quoiqu'

affublé d'un habit à plis & à pans, il n'eſt point couvert. Cet habillement n'a pas même l'air martial, & quoique le coup d'œil ait été l'objet principal & continuel de la plupart des inſtituteurs modernes, il eſt, je crois, permis de douter de leur ſuccès.

Voici les parties de l'habillement que j'eſtime devoir donner au ſoldat, afin qu'il ſoit toujours bien vêtu ſelon le tems & les ſaiſons.

Une veſte, un gilet, une culotte, & un ſurtout.

La veſte ſera en drap bleu pour tous les régimens d'infanterie & pour les bataillons de grenadiers, & en drap verd pour les chaſſeurs. Sa longueur ne dépaſſera que de trois pouces le ceinturon. Elle ne ſera point ouverte par derrière, & ne formera point de baſques. Elle aura par devant deux poches arrondies ſans pattes, dont l'ouverture ſe trouvera cachée ſous le ceinturon. Elle ſera garnie d'un collet & de petits paremens de la couleur tranchante qui doit diſtinguer l'uniforme du Régiment *. Il y aura en tems de guerre ſur chaque épaule une épaulette défenſive d'acier; elle ſera en queue d'écreviſſe, qui ſe replie & s'étend ſelon les mouvemens de l'épaule, afin de ne point gêner le ſoldat. *Planche III.*

Le gilet ſera du même drap que la veſte, ſans doublure & ſans manches, & aſſez long pour entrer dans la culotte.

Celle-ci ſera de drap ou de tricot blanc, remontera fort haut, & deſcendra aſſez au deſſous du genou, pour le couvrir entierement. On fournira auſſi aux ſoldats des culottes de toile blanche en eté.

Le ſurtout ſera façonné en drap couleur de la veſte, colleté & parementé de même. Il dépaſſera de deux pouces le genou. Il ſera aiſé, ſans être trop large ni flottant. Il faut ſeulement qu'il ſoit aſſez ample pour ne point gêner le ſoldat, pour être mis & ôté facilement, & pour le boutonner juſqu'au deſſous de la ceinture, & crocheter dans toute ſa longueur. Il aura une poche de chaque côté; point de doublure, excepté aux manches, & aux endroits où elle doit ſervir de contrefort; des agraffes ou crochets aux angles, pour le tenir retrouſſé dans le beau tems.

* Les corps d'une même Brigade auront le même uniforme, & ne ſeront diſtingués que par les boutons blancs ou jaunes.

En eté le soldat ne portera que la veste, avec quoi il sera légerement & très-lestement habillé. Dans l'arriere-saison on y ajoutera le gilet *, qui le mettra à l'abri des premieres impressions du froid. En hiver enfin on lui donnera le surtout, qui le garantira entierement de toutes les rigueurs de la saison *2.

Cette espece d'habillement concilie trois objets, pour lesquels on s'est donné tant de peines inutiles, & qui, peut-être, ont enfin paru imcompatibles: la santé du soldat, la parure militaire, & l'économie. *3

A l'égard de la chaussure je suis d'avis de donner au soldat des demi-bas de toile, qu'ils graisseront dans les marches. *4 Par dessus ces demi-bas, qui monteront seulement jusqu'à moitié jambe, des bas de fil; *5 & sur ces bas des guêtres noires de drap ou tricot en hiver *6, & de toile en eté, lesquelles ne monteront qu'à la pointe du genou, couvrant seulement la rotule. Toute jarretière & ligature sera supprimée, & la guêtre sera fixée par deux boutonnières à la culotte.

Les

* Comme on n'aura pas au commencement des vestes usées, les premiers gilets seront neufs, mais dans la suite les vieilles vestes serviront à faire les gilets.

*2 On fera porter le surtout, même en eté, dans les tems de pluie & d'orage, mais dès le premier remplacement on se servira pour ces occasions des vieux surtous, & on gardera les neufs pour l'hiver. Moyennant ces surtous, qu'on fait sécher à l'air, le soldat se garantira toujours des pernicieux effets de l'humidité, qui sont inévitables, lorsque son habit lui séche sur le corps.

*3 Comme en substituant de très-courtes vestes aux habits on épargne une grande quantité de drap, & puisque les surtous dureront pour le moins six ans, la dépense de cet habillement, dont j'ai exactement calculé tous les détails, sera après le premier remplacement beaucoup moindre, que celle de notre habillement actuel.

*4 Rien n'est si homogène que la toile, & avec la précaution de graisser ces demi-bas les soldats ne s'écorcheront jamais les pieds dans les marches, outre qu'ils seront impénétrables à l'humidité, parce qu'elle n'a point de prise sur la graisse.

*5 Jamais des bas de laine, qui estropient les soldats en leur faisant venir des ampoules, des loupes, & autres maladies de la peau.

*6 Les guêtres de drap sont préférables à celles de cuir non seulement parce qu'elles garantissent mieux du froid, & se prêtent davantage, mais aussi parce qu'étant mouillées elles séchent promptement à l'air, au lieu que les autres ne séchent que très-difficilement, & se racornissent.

Les souliers seront faits du meilleur cuir, & à triple semelle, dont la dernière, ainsi que le talon, sera garnie de clous à tête plate, bien rabattus & rivés.

Remontons à la tête du soldat. Pour la frisure, on coupera les cheveux du devant & des faces en vergette, & le reste sera attaché en queue fort courte, afin qu' elle soit moins incommode, & qu' elle garantisse la nuque & le cou de la pluie, & quelque fois même d' un coup de sabre.

Quant à la coiffure, il faut renoncer à ces ridicules chapeaux, qui après avoir longtems incommodé le soldat finissent par pourrir sur sa tête. Nous leur substituons des casques très-légers, qui garantissent des coups de sabre, du soleil, de la pluie, & de toutes les injures des saisons. * Les casques des bataillons de grenadiers, & des compagnies d' élite, auront des panaches de crin de la couleur affectée au Régiment, & une petite aigrette aussi de crin, ou de plumes d' oie de la couleur générale de la cocarde au côté gauche, mais ceux de toutes les autres compagnies n' auront que l' aigrette.

Chaque soldat aura aussi une espèce de pokalem ou bonnet de drap avec un retroussis, qui rabattu formera un capuchon à lui couvrir la plus grande partie du visage, & le cou. Il s' en

* J' en ai imaginé un qui a tous ces avantages, & pas un seul des inconvéniens de ceux, qu' on a essayés jusqu' à cette heure. Le Chevalier de Butet, savant officier d' artillerie à notre service, en a aussi proposé un autre qui est peut être le meilleur de tous. C' est une dépense peu considérable, faite pour longtems & presque pour la vie, que celle de ces casques, au lieu qu' il faut renouveller très-souvent les chapeaux. L' économie s' y trouve donc ainsi que tous les autres avantages. Le soldat aurait à peu de fraix la tête bien couverte, bien défendue, & ornée militairement. Un grand chapeau, nous le répéterons sans cesse, est une caricature incommode. Un trop petit ne l' est guère moins, quoiqu' il ne gêne pas tant le soldat; encore faut-il qu' il soit tout à fait panché sur le côté droit, & qu' il ne tienne par conséquent point dans sa tête, pour ne pas l' embarrasser dans le port & maniement du fusil. Mais aucun chapeau du monde ne le défend ni de la pluie, ni du soleil, ni des rigueurs des saisons; tous sont déformés après deux nuits de bivac, & parfaitement pourris dès la premiere campagne. D' ailleurs est-il raisonnable de laisser sans arme défensive la partie du corps la plus noble, la plus délicate, la plus exposée? On ne saurait croire combien un soldat qui a sa tête garantie est audacieux.

ſervira dans le quartier, & dans les camps. Il ſera encore pourvu d' un petit bonnet de nuit. *

Les fournimens des gibernes & les ceinturons ſeront en blanc. La bandoulière ſera fort large, non ſeulement parcequ'elle pare davantage, mais parce qu' elle peut ſervir d' une eſpèce de défenſe à des ſoldats, qui ont la poitrine entierement nue. Les gibernes ſeront luſtrées ou verniſſées avec un vernis compoſé à-peu-près comme celui des Ruſſes, qui coute fort peu, & qui en leur donnant un grand éclat les conſerve très-longtems. On ſe ſervira de ce même vernis pour les caſques.

Les chaſſeurs n' auront point de bandoulière porte-giberne, mais leur petite giberne non luſtrée ſera attachée au ceinturon, & le ceinturon coloré en verd, ainſi que leur caſque, qui n'aura point d' aigrette, mais à la place un bouquet de feuilles.

Les havreſacs ſeront de peau de veau à poil, & leurs bretelles de buffle. La patte qui en couvre le deſſus ſera faite de maniere à bien garantir le dedans de la pluie.

Pour peu qu' on ſe donne la peine de réfléchir ſur l' habillement & équipement que je propoſe, on ne pourra s' empêcher de convenir qu' il ne ſoit beaucoup plus commode, plus ſain, plus parant, & moins couteux, que tout ce qu'on a pratiqué ou imaginé juſqu' àpréſent. **

** On ſera ces deux ſortes de bonnets avec les vieux gilets & ſurtous qui ſeront à leur dernier degré de réparation.

** Je ne détaillerai point l' habillement de l' officier. J' obſerverai ſeulement, qu'il ne doit différer que le moins poſſible de celui du ſoldat, & n' admettre d' autres ornemens que ceux qui peuvent être des marques diſtinctives des grades. Il eſt auſſi néceſſaire d' en exclure tout ce qui peut donner priſe à l' ennemi. Il faut avoir vu la guerre, pour ſavoir dans combien d' occaſions le trop de différence entre l' uniforme de l' officier & celui du ſoldat eſt nuiſible. Chez les Romains les officiers des Légions ne ſe diſtinguaient des ſimples ſoldats, que par la longueur du *Sagum*. Ils n' avaient qu' à prendre celui du ſoldat pour n'être point connus de l'ennemi, & c' eſt ce qu' ils faiſaient dans quelques circonſtances qui rendaient cette eſpèce de déguiſement utile. P. Decius voulant reconnaître la poſition des Samnites avec quelques tribuns & centurions, ſans que l' ennemi pût ſoupçonner ſon deſſein, prit lui-même, & fit prendre à tous ces officiers le *Sagum* des ſoldats, & de cette maniere il fit ſa reconnaiſſance ſans être découvert. *Hæc omnia ſagulo gregali amictus*, dit Tite Live, *centurionibus item manipularium militum habitu ductis; ne ducem circumire hoſtes notarent, perluſtravit.*

CHAPITRE VII.

Armement.

Quelques militaires éclairés ont senti & connu l'imperfection de nos armes; & on la sent bien généralement tous les jours sans la connaître. Plusieurs changemens, qu'on y a faits, sont à la vérité utiles, mais comme ils ne portent que sur des détails accessoires, & qu'on n'a pas donné toute l'attention nécessaire à l'objet principal en se rapprochant des véritables principes, l'armement est resté dans le fond aussi défectueux qu'il l'était. Quel est donc cet objet principal universellement méconnu ou négligé? C'est la juste combinaison des effets des armes avec le but de l'ordonnance & des manoeuvres, c'est en un mot l'impulsion simultanée des rangs, qu'il faut se procurer par une gradation bien calculée de ces armes, & qu'on ne peut se procurer autrement.

Il y a eu des Généraux, qui ayant entrevu la nécessité d'augmenter la force numéraire & physique, ont cru ne pouvoir mieux faire, que de revenir aux piques depuis long-tems abandonnées; mais cherchant des armes de longueur pour la résistance plutôt que pour le choc, ils n'ont point envisagé leur usage principal & décisif, ni par conséquent leur gradation *.

* Il parait cependant que le Maréchal de Saxe a eu cette gradation en vue, lorsqu'il a voulu armer les deux premiers rangs de ses centuries de fusils de cinq pieds de longueur, & les autres de piques de quinze pieds.

Quant aux sarisses de la Phalange on m'objectera peut-être, que Polybe en parle comme si elles étaient toutes d'égale longueur; car il dit, sans faire aucune distinction, que la sarisse fut d'abord longue de seize coudées, & ensuite de quatorze, après le racourcissement qu'on jugea à propos d'en faire. Il est cependant sensible qu'on ne saurait concilier cette uniformité dans les sarisses avec l'effet qu'il attribue à celles du troisième & du quatrième rang dans le choc. On pourrait donc croire avec fondement, qu'il y a ici du mal entendu, & d'autant que Xénophon fait dire à Cyrus; *pensez vous qu'une profondeur où les armes des derniers rangs ne peuvent atteindre jusqu'aux ennemis soit de grand effet?* Quoiqu'on objècte, il faut né-

L'ancienne Tactique en avait mieux connu l'importance, & il n'y a qu'à examiner avec un peu de soin les sarisses de la Phalange, & les armes de la Légion, pour s'en convaincre.

Si nous voulons aussi donner à nos troupes cette force d'impulsion, qui est le plus grand avantage d'un ordre & d'un armement bien combinés, nous devons réunir dans nos armes toutes les propriétés nécessaires pour produire un effet si décisif. Nos fusils armés de bayonnettes toutes égales en sont absolument incapables.

cessairement m'accorder de deux choses l'une. Ou il y avait gradation dans les sarisses de la Phalange, & dès-lors tout ce qu'on nous dit de la violence de son choc est aisé à comprendre; ou il n'y en avait point, & c'était-là un de ses défauts essentiels, car elle se privait par l'égalité des sarisses du plus grand avantage qu'elle pût se procurer sur la Légion. Quoique celle-ci n'eût pas des armes comparables pour la longueur à celles de la phalange, il ne devait pas en ce cas lui être si difficile de soutenir son choc, puisque le contact physique ne pouvait jamais être, qu'avec un seul rang de la Phalange à la fois. S'il avait été avec trois rangs, ou même avec deux seulement, il faut avouer que ce choc eût été irrésistible, & que la Légion n'aurait jamais pu attaquer de front la Phalange, tant que celle-ci aurait conservé son ordre.

A l'égard puis de la Légion on objectera peut être encore, & même, je l'avoue, avec plus de raison, que les hastaires & les princes n'étant armés que de pilons & d'épées, & seulement les triaires de piques, il n'y avait aucune espèce de gradation, qui augmentât la force impulsive, car, le *pilum* aussitôt lancé, ils mettaient l'épée à la main, & fonçaient sur l'ennemi. *Ad pila, & spathas ventum est.* Mais je répondrai, que ces mots peuvent se rapporter aux pilons qu'on ne lançait point comme à ceux qu'on lançait, car il n'y a qu'à lire les anciens avec attention pour voir que les hastaires & les princes en avaient de deux espèces. L'un très-léger & semblable au javelot des vélites, qu'ils jettaient à une certaine distance, & l'autre beaucoup plus pesant & plus long, qui était proprement une demi-pique, & qu'ils ne jettaient, pour ainsi dire, qu'à bout touchant. Il est donc sensible, qu'il n'y avait que le premier rang qui pût à une si petite distance lancer une arme d'une telle longueur, & que cela était très-difficile pour le second, & impossible pour le troisième. Ces deux rangs ne pouvaient donc mieux faire, que de baisser leurs pilons pour protéger le premier qui combattait l'épée à la main, & dès lors il est clair qu'il s'établissait une certaine gradation dans les armes, qui augmentait la force impulsive.

Que la nécessité de se procurer cet avantage ait été reconnue par les Romains, plusieurs de leurs actions, où ils ont fait des changemens rélatifs à cet objet, le prouvent évidemment. Je n'en veux cependant d'autre exemple, que la bataille d'Adda narrée par Polybe, qui dit que pour

J'alonge donc les bayonnettes graduellement, & leur donne trois différentes dimensions rélatives à mon ordonnance, qui est dispofée de manière à préfenter toujours un double front. Les fusils feront les mêmes pour tous les rangs, mais la longueur des bayonnettes fera pour le premier & le fixième de quatorze pouces; pour le fecond & le cinquième de deux pieds trois pouces; & pour le troisième & le quatrième de trois pieds & demi. La douille n'entre point dans ces dimensions; je ne les entends que de la lame. La forme & la largeur feront de même dans les trois bayonnettes, mais la qualité & l'épaisseur feront différentes, car les deux plus grandes feront d'acier tout pur, & beaucoup plus évidées, afin d'être aussi folides, & presqu'aussi légères que la plus petite *, qui ne fera que d'étoffe.

Je m'attends bien que dans un tems où les armes courtes font en vogue, fans qu'on puisse trop en donner de raifon, je m'attends, dis-je, qu'on fe recriera contre la longueur de mes bayonnettes, fans fe donner la peine de l'examiner. Il faudra bien qu'elles fubiffent le fort de toutes les nouveautés, d'autant plus fujettes à être décriées qu'elles font plus utiles. C'est ce qui arriva aux premieres bayonnettes, qui furent d'abord rejettées.

s'oppofer au choc des Gaulois les tribuns des Légions avaient fait quitter le *pilum* à quelques rangs des hastaires, & leur avaient donné les piques des triaires, troc d'armes qui produifit l'effet le plus décifif, & donna la victoire aux Romains.

Mais que les anciens euffent une espèce de gradation dans les armes, comme je le crois avec l'illustre Montecuculi, ou ne l'euffent point, peu importe. Il faut feulement voir fi elle est avantageufe, & dès que cela est inconteftablement démontré, ne plus héfiter à rendre notre armement plus parfait. Est-ce, que par cequ'ils n'ont connu ni le fufil ni la bayonnette nous aurions dû, par refpect pour l'antiquité, nous en tenir toujours aux javelines & aux piques? Imitons mieux leur efprit, faifons ce que les Romains ont toujours fait, & ce qu'ils feraient encore; perfectionnons nos méthodes, & corrigeons leurs défauts.

* Je n'exagère rien en difant presqu'aussi légères, puifque dans une feconde épreuve, les deux bayonnettes étant d'acier & affez bien évidées, la moyenne ne péfait que deux onces & un tiers de plus que la petite, & la plus grande feulement quatre, & je fuis fûr que dans un troifième effai je pourrais les alléger encore davantage fans faire tort à leur folidité.

« Nos plus grandes bayonnettes ne paraitront pas certainement trop longues à ceux qui sauront apprécier les avantages immenses qui résultent de cet alongement, & qui n'ignorent point que les piques avaient jusqu'à vingt pieds de long, & que d'éclairés militaires & de très-grands Capitaines ont voulu rétablir l'usage de ces piques. Je ne vois pas quel inconvénient on pourrait attribuer à la longueur beaucoup moindre de mes bayonnettes. Bien loin d'en avoir quelqu'un, elle remédie à ceux des courtes bayonnettes, souvent dangereuses dans l'action pour les rangs qui les précedent, & pour les soldats mêmes qui s'en servent, & qui appréhendent toujours, en chargeant le fusil, de s'en percer la main.

On jugé bien que mes bayonnettes sont destinées à être presque toujours au bout du fusil, & qu'il ne faut pas qu'elles y tiennent si mal, que celles d'àprésent. Elles doivent être bien assûrées au canon, & j'ai imaginé pour cet effet un ressort très-simple, solide, & bien peu couteux *, qui, supprimant les crans de la douille devenus inutiles, facilite l'action de mettre & d'ôter la bayonnette en un seul tems, sans tour de poignet, & sans exiger la moindre attention.

Je fis faire, il y a quelques années, des armes telles que je les propose, & les donnai à une file de soldats, que j'opposai à une autre file armée à l'ordinaire. Je puis assûrer, que le seul aspect de ces deux files disposa en faveur de mon système tous ceux qui étaient présens. Un officier de distinction s'écria, qu'il lui semblait voir des géans contre des hommes ordinaires. En effet, l'on voyait d'un côté l'impulsion simultanée des trois soldats qui composaient la file, & de l'autre le seul chef de file, ayant trois bayonnettes en tête, obligé de soutenir cette impulsion avec une arme qui n'était jamais à portée de donner un coup, & avec laquelle, si par hazard il lui arrivait de parer celui d'une bayonnette, il se découvrait & donnait entrée aux deux autres; outre que le coup paré n'était jamais perdu, car détourné de sa direction il avait toujours assez de longueur pour aller dans le rang ennemi, au défaut du soldat à qui il était destiné, en frapper un autre.

* Il ne coute que cinq sous.

Si l'on se figure donc une troupe armée de la sorte, l'on conçoit d'abord, que lorsqu'elle baissera ses bayonnettes, celles du second rang déborderont le premier, & celles du troisième les deux rangs précédens, dans la proportion nécessaire pour frapper toutes ensemble le corps opposé *; & puisque nos bataillons par leur arrangement intérieur, & par la distribution des armes, seront toujours des corps à double front, ils opposeront par conséquent de tous côtés à l'ennemi la même quantité de résistance & de force impulsive. Lorsqu'allant à la charge les trois premiers rangs feront *armes basses*, les trois derniers inclineront leurs bayonnettes vers le front, moyennant quoi vous aurez la ligne dans toute sa hauteur hérissée de pointes dont l'aspect doit paraître formidable, & aussi propre à effrayer l'ennemi qu'à rassûrer vos soldats.

En adoptant ces armes, le plus zélé partisan des piques n'aurait assurément pas lieu de les regretter, puisque mes fusils seraient beaucoup plus redoutables, étant à la fois armes de main & armes de jet, ne causant par conséquent aucune diminution de feu, & ayant plusieurs autres avantages que les piques n'ont point, & pas un des inconvéniens de ces piques, qui étaient sujettes à fouetter & à se casser, & dont on pouvait gagner le fort, & éluder les coups.

Si l'on m'objectait qu'elles seraient trop pesantes, je le nierais bien positivement, parce que j'en ai fait & répété l'expérience, &, comme je l'ai dit ci-dessus, tout l'excédent du poids de la grande bayonnette sur la petite n'était que de quatre onces. Aucun de ceux, qui assisterent à l'épreuve, ne fut

* A cet effet, lorsque les trois rangs bien serrés auront baissé les bayonnettes, le premier tiendra le fusil à hauteur de la hanche, y appuyant fortement la contreplatine; le second à hauteur du flanc, la crosse un peu plus avancée; & le troisième l'aura élevé jusqu'au défaut des côtes, la crosse encore plus avancée que le second. Tous les fusils doivent être dans une situation horisontale contre l'infanterie, mais contre la cavalerie le chef de file dirigera sa bayonnette aux naseaux du cheval, tandis que les soldats du second & du troisième rang la lui enfonceront dans le poitrail. Les coudes dans tous les rangs doivent être dans l'attitude la plus propre à donner aux soldats la facilité d'empoigner leurs fusils avec force & sans gêne, & à les tenir fermes dans la position prescrite.

donc surpris de voir manier ces armes par les trois soldats avec autant d'aisance que leurs fusils ordinaires. Mais, supposant même ce qui n'est pas, que la plus grande bayonnette pésât, par exemple, une livre de plus, ce qui serait tripler l'excédent de sa pesanteur réelle, y aurait-il quelque mal à cela? ne serait-ce pas plutôt un bien, puisque des armes trop légères ôtent à l'Infanterie de sa solidité & de sa force impulsive? Consultez les tems où la discipline Romaine était dans toute sa vigueur, vous verrez quel était le poids des armes des soldats légionnaires, & dans leurs exercices ils en prenaient d'une pesanteur double de celles dont ils se servaient contre l'ennemi. Est-ce que la nature aurait tellement dégénéré chez nous, qu'ayant des armes beaucoup plus légeres l'augmentation d'une livre dans le poids de ces armes ferait un objet?

Toute mon Infanterie sera armée comme je viens de le proposer *, à l'exception des chasseurs, qui auront des fusils différens avec des canons rayés & bronzés **, & avec des bayonnettes égales, & semblables à celles du premier rang des bataillons.

Outre les armes longues il faut des armes courtes aux soldats, qui ont souvent besoin de s'en servir dans certaines circonstances, mais elles doivent être d'une forme à ne les point gêner ni embarrasser dans les marches & les manoeuvres. Je leur donne donc un sabre fort court & large, peu courbé & à deux tranchans, avec une arrête au milieu, afin de s'en servir également comme de serpe, & de hache. Il aura une empoignure à la

* Les bas-officiers seront armés de mêmes fusils que les soldats, & dans les rangs ils auront des bayonnettes égales à celles de leur rang respectif.

Les officiers n'auront d'autres armes que l'épée. En tems de guerre seulement & dans le combat ils auront encore un pistolet attaché au ceinturon derrière le côté gauche, & caché par l'habit.

** On les bronzera avec le vernis de sang dont se servent les braconniers, & qui est le plus propre à leur ôter tout éclat, & à les préserver de la rouille.

Je voudrais que les chasseurs eussent aussi des frondes, & fussent bien exercés à s'en servir, afin de pouvoir lancer des pierres contre l'ennemi dans le cas de manquer de munitions, ou de devoir les ménager. C'est une arme bien peu embarrassante puisqu'on peut la mettre à la poche ou dans la giberne, & pour s'en servir il n'y qu'à être sur un terrein pierreux.

à la turque, pour qu'on puisse le manier des deux côtés avec la même aisance & la même force.

Quant aux armes défensives, l'usage est de n'en point donner aux troupes; mais cet usage, qui ne s'est établi chez tous les peuples que par la mollesse & le relâchement de la discipline, me paraît également contraire à l'humanité & au bien de l'Etat. Je ne suis pas moins éloigné d'approuver l'excès contraire de ces tems barbares où les hommes accablés par des armures massives pouvaient à peine se remuer. Ce n'est pas ainsi que les Grecs & les Romains étaient armés. Leurs armes défensives seraient néanmoins trop lourdes pour nous, & ne sauraient d'ailleurs nous convenir à cause de la différence des offensives. J'ai déjà indiqué la maniere dont on doit garantir la tête & les épaules du soldat. Je pense qu'il serait aussi nécessaire de ne point laisser tout-à-fait nuds son ventre & sa poitrine. J'ai imaginé pour cela un plastron très-léger, & peu couteux, qui n'incommode & ne gêne nullement le soldat, & résiste cependant aux premiers coups d'armes blanches, & à ceux de fusil tirés à plus de cent soixante toises, & même à une moindre distance, s'ils étaient obliques. Pour le dos, bien loin de le couvrir d'une armure défensive, je voudrais l'en priver s'il l'avait, afin d'ôter au soldat toute envie de le jamais tourner à l'ennemi.

CHAPITRE VIII.

De l'impulsion, ou du choc.

On prétend que la Tactique doit être fondée sur la nature des armes qui sont en usage. Je dis, au contraire, qu'il faut choisir des armes, sur la nature desquelles on puisse fonder une bonne Tactique. Ces armes ne peuvent être que celles qui nous procurent la plus grande force impulsive, & qui dans un corps de troupes ne laissent aucune partie inutile, comme nous venons de le voir, & comme nous le verrons encore mieux dans cet article.

Je vous ai déjà fait observer, que tous nos militaires parlent du choc, mais qu'ordinairement ce ne sont que des mots vagues, aux quels ils n'attachent aucune idée, ou n'en attachent que de fausses & d'obscures. En effet qu'est-ce que cette impulsion unanime de tous les rangs dont un corps de troupes est composé, si non une supposition absolument précaire & gratuite, une imagination toute pure? figurons-nous deux corps A & B qui se meuvent l'un contre l'autre avec un certain degré de vitesse; on ne pourra jamais dire, que le corps A reçoit le choc du corps B; ou le corps B celui du corps A, si les deux corps ne parviennent point au contact physique; & quoiqu'ils soient doués d'une certaine force impulsive, on n'avancera pas que sans contact ils emploient cette force, & qu'ils se choquent mutuellement: cela est clair. Cependant on s'y trompe tous les jours, puisque l'on fait entrer en considération la force impulsive de tous les rangs à la fois. Mais comme les armes sont toutes d'une même longueur, il est évident que celles du second rang ne pourront jamais atteindre au même point que celles du premier, & celles du troisième encore moins; par conséquent le contact réciproque des deux corps ennemis ne saurait être qu'entre les deux premiers rangs. Evaluer l'impulsion des rangs postérieurs, armés comme ils le sont aujourd'hui, c'est donc la même chose qu'évaluer une impulsion imaginaire, c'est un sophisme en Tactique. Mais dans le système de la gradation des armes, cette impulsion simultanée de trois rangs au moins, n'est plus une chimère, c'est une réalité, que tout ennemi n'éprouverait que trop dès le premier abord, c'est en un mot le plus haut degré de perfection de l'armement, & le point où l'on devrait se réunir pour ne plus suivre des illusions au lieu de principes.

Il n'est pas possible d'évaluer avec la dernière exactitude la quantité d'impulsion d'un corps de troupes, parce que cela dépend de la connaissance d'une infinité d'actions, qui y concourent. Pour les connaître, ces actions, il faudrait savoir parfaitement la force de chaque soldat, laquelle dans tous les individus est aussi différente que leur constitution. Mais pour s'approcher le plus qu'on peut de cette exactitude, sans s'engager dans des calculs trop minutieux, il faut, ce me semble, considérer l'impulsion sous trois aspects divers.

On peut conſidérer premierement le ſoldat de pied ferme, dans l'action de repouſſer un obſtacle avec la ſeule force muſculaire des bras & d'une partie du corps. Cette force met dans les membres où elle s'exerce, ſuivant telle ou telle autre attitude, une vîteſſe déterminée, dont le quarré multiplié par la maſſe des bras, des armes qu'on a à la main, & de la partie du corps qui ſe meut, donne la meſure de la force vive, ou de l'action. Poſons que la maſſe de la partie du corps employée ſoit m, celle des armes n, la vîteſſe v; l'action ſera $\overline{m+n} \times vv$.

On peut le conſidérer en ſecond lieu dans l'action de s'élancer contre l'objet oppoſé avec la force muſculaire, non ſeulement des bras & d'une partie du corps, mais auſſi du reſte. Il eſt évident qu'il y aura pour lors augmentation de maſſe & de vîteſſe. Nommons M la maſſe totale du corps, n les armes comme ci-deſſus, V la vîteſſe augmentée; l'action de ce ſoldat exercée contre l'objet ſera $\overline{M+n} \times VV$.

On peut enfin le conſidérer dans l'action de parcourir un certain eſpace avant que de s'élancer contre l'objet. L'action dont nous avons parlé ci-deſſus dans le ſecond cas eſt à peu près celle d'un ſaut horizontal, interrompue par la rencontre immédiate de l'obſtacle. Or il eſt démontré que le ſaut ou l'élancement eſt plus grand & a beaucoup plus de force s'il eſt précédé de la courſe, ou d'une marche rapide, car la vîteſſe imprimée au corps par l'action muſculaire dans la marche n'eſt pas détruite par celle de l'élancement; mais l'une ſe joignant à l'autre, l'élancement en eſt bien plus impétueux. Le ſoldat donc qui parvient au choc en marchant avec célérité, outre la vîteſſe imprimée par l'action muſculaire de l'élancement, aura l'autre acquiſe par la marche. Déſignons celle-ci par u, & celle de l'élancement par V comme ci-deſſus, la force vive de ce ſoldat ſera $\overline{M+n} \times \overline{V+u}^2$.

On eſtime communément le poids de l'homme environ 150 livres. Or, pour évaluer l'impulſion du ſoldat qui, étant de pied ferme, heurte ou repouſſe l'obſtacle qu'on lui préſente,

il faut observer qu'il n'emploie pas à cela tout le corps, mais une partie seulement. Supposons donc la masse du corps employée, pour dire beaucoup, de 100 livres. Soit la vîtesse des membres employés 2 : l'action sera donc $\overline{100 + n} \times 4$. Ici n désigne l'arme, & si on la suppose du poids commun de 14 livres, la force vive sera $= 456$, pour le soldat qui agit de pied ferme.

Pour évaluer l'impulsion du soldat qui s'élance contre l'objet, on doit remarquer qu'il emploie tout le corps $= 150$ livres. La vîtesse est plus grande, non parce qu'il y a plus de muscles qui agissent, puisqu'il y a aussi à proportion plus de masse à mouvoir, mais parceque les puissances musculaires, dans l'élancement horizontal, sont mieux appliquées, que dans l'action de l'homme de pied ferme. Si donc l'on a mis la vîtesse $= 2$ dans le premier cas, on devra la mettre un peu plus grande dans celui-ci, par exemple $= 3$, & par conséquent son quarré $= 9$: la force vive sera donc $= \overline{150 + 14 \times 9} = 1476$, pour le soldat qui s'élance contre l'objet.

Pour évaluer enfin l'impulsion du soldat qui parcourt un certain espace avant que de s'élancer, ce qui est le choc proprement dit dans le militaire, l'on n'a qu'à augmeuter encore la vitesse & la mettre $= 4$: & par conséquent son quarré $= 16$.

La force vive sera donc $= \overline{150 + 14} \times 16 = 2624$.

Cela posé, cherchons la force vive d'une file de notre bataillon. Elle est composée de trois hommes, & leur masse est par conséquent $= 450$ livres. Les armes sont plus pesantes que celles dont on se sert aujourd'hui, & leur pesanteur diverse pour les trois soldats. Celle du chef de file $= 15$ livres, celle du second $16 + \frac{1}{2}$, & celle du serre-file 18, * le tout fait $49 + \frac{1}{2}$,

* J'entends parler de livres de 12 onces. Cette arme péserait donc une livre & demie de plus que le fusil Prussien, qui avec sa bayonnette pèse 12 livres, la livre de 16 onces poids de marc. Le fusil Autrichien avec sa bayonnette, sa bretelle, & le couvre-batterie, ne pèse que 9 livres 11 onces, la livre pareillement de 16 onces. Le calcul qu'on voit dans cet article fut fait d'après la premiere épreuve, mais ayant depuis allégé dans la seconde le fusil & la bayonnette, l'arme du troisième rang ne doit péser, tout compris, que 14 livres de 12 onces, ou

lesquelles, jointes au poids des hommes, formeront la masse de la file $= 490 + \frac{1}{2}$. Sa vîtesse, puisqu'elle parcourt un certain espace pour exécuter le choc, sera $= 4$, & son quarré 16. La force vive de la file entière sera donc $\overline{490 + \frac{1}{2}} \times 16 = 7848$. Si on voulait l'expression de la force vive totale d'une division, ou du bataillon, il n'y aurait qu'à multiplier 7848 par le nombre des files.

Un seul soldat ennemi devra donc soutenir le choc $= 7848$, si sa troupe est armée selon l'usage d'àprésent; car il est certain que pour lors il n'y a que le chef de file, qui parvienne dans le choc au contact physique.

Si l'on considère dans l'homme, qui s'oppose au choc, la seule force d'inertie, il est évident que celle-ci étant une force morte, sera surmontée par celle du choc, qui est une force vive par une infinité. Si donc le choc était même infiniment petit, il vaincrait la résistance de l'inertie du corps opposé, en le mouvant par un infiniment petit; effet proportionné à l'action infinitésimale. Mais dans le soldat qui reçoit le choc, on doit considérer aussi l'action de la force musculaire; car pour soutenir l'impulsion, ou il fait effort avec partie de ses membres, ou il s'élance contre l'aggresseur, ou il avance lui-même, afin d'éluder le choc par le choc. Imprimant donc par la force musculaire une certaine vîtesse à une partie du corps, ou au corps entier, il détruit une égale portion de force vive dans l'aggresseur; de sorte que s'il avait autant de force vive que lui, les actions contraires se détruiraient, & aucun ne serait vaincu dans le choc, considéré simplement & précisément comme choc.

De tout cela il résulte que l'expression de la résistance du chef de file ennemi serait $= 456$, comme nous l'avons vu plus haut, s'il était de pied ferme; qu'elle serait $= 1476$, s'il s'élançait contre l'assaillant; & qu'enfin elle serait $= 2624$, s'il avançait lui même pour attaquer. Mais soit 456, ou $= 1476$, ou $= 2624$, elle serait toujours trop inférieure au choc de notre file, qui, moyennant la gradation des armes,

à-peu-près dix & demie de 16, & ces de moins en proportion.
celles des autres rangs quelques on-

agit toute entière, & qui est égale, ainsi qu'on l'a vu, à 7848. *

Comme l'on a nécessairement senti qu'il ne pouvait y avoir de choc sans le contact physique des corps, & reconnu l'insuffisance des armes pour produire ce contact, l'on s'est imaginé, qu'en serrant les rangs & les files autant qu'il était possible, non seulement on augmenterait l'impulsion du premier rang, mais on ferait en même tems éprouver au corps ennemi celle de tous les rangs postérieurs, quelque grand que fut leur nombre. Ce que nous avons déjà dit a dû répandre sur cela assez de lumière, & peut même paraître suffisant pour dissiper l'illusion. Malgré cela ajoutons-y quelques remarques pour faire voir que cette condensation de rangs & de files, quoique nécessaire par une infinité de raisons, & dans notre système surtout, est par elle-même incapable de cette force de choc qu'on lui attribue, & qu'elle ne peut l'acquérir par aucun autre moyen que par celui de la gradation des armes.

Afin que la force impulsive des rangs postérieurs pût être communiquée par leur serrement au premier, & par celui-ci au

* Il faut remarquer, que dans tous les cas d'impulsion dont nous avons parlé, l'action d'une autre puissance, outre la musculaire, y entre toujours plus ou moins pour imprimer la vitesse. Dans l'impulsion de pied ferme, une partie du corps est certainement mise hors de la perpendiculaire à l'horizon, en l'inclinant vers l'obstacle. La vitesse avec laquelle celui-ci est repoussé, produite par l'action musculaire, est en ce cas augmentée par la gravité, qui agit sur le corps dans sa descente totale, ou partiale. Dans le choc par élancement cela est encore plus manifeste. Le saut ou l'élancement horizontal se fait toujours par une parabole, & le corps décrit cette courbe, quoique l'obstacle qu'on rencontre empêche qu'on n'acheve le mouvement. Par la vîtesse qu'impriment au corps les forces musculaires, que nous avons évalu'es, le corps ne décrirait qu'une parallèle à l'horizon; mais la gravité agissant aussi sur lui, non seulement il change de direction & suit une parabole, il augmente même sa vitesse, comme cela est évident. Il en résulte donc, que pour avoir une mesure exacte des forces vives dans le choc des troupes, il faudrait calculer ces vîtesses. Mais je ne les évalue point, parce que ces élémens sont de peu de conséquence, & ne feraient d'ailleurs qu'augmenter nos avantages, & nous devons être assez contens de ceux qui dérivent des actions considérées ci-dessus, les quelles démontrent évidemment l'immense supériorité de nos armes sur celles qui sont en usage.

corps ennemi, il faudrait qu'ils fussent dans le cas des corps physiques, lorsqu'on veut qu'un de ces corps communique à l'autre son impulsion par le moyen de quelque corps intermédiaire; c'est-à-dire, qu'il devrait y avoir entre les rangs la même densité, la même cohésion; que le second devrait, non seulement toucher immédiatement, mais adhérer fortement au premier, le troisième au second, & ainsi de suite. Comment est-il possible cependant d'obtenir, je ne dis pas cette adhérence, mais le simple contact des rangs, puisque la plus grande densité, qu'ils puissent avoir lorsqu'ils vont à la charge, laisse entr' eux plus d'un pied de distance? Mais quand même on pourrait les serrer davantage au moment du choc, & faire marcher ou manœuvrer le soldat sur six ou quatre pouces, quand il n'y en aurait que deux: (densité qui, bien loin de contribuer au choc, le détruirait, anéantissant le mouvement) toujours serait-il vrai qu'il ne peut y avoir de contact physique entre les rangs dans l'action de la charge. Supposons néanmoins une chose entierement chimérique, qu'il y eut ce contact physique entre les rangs. De quelle espèce, je vous prie, sera leur impulsion, sans armes qui puissent la faire passer à l'ennemi? Croit-on que le premier rang pourra la lui transmettre? Mais il est certain qu'on ne pousse pas les hommes comme les corps physiques dont nous avons parlé. Si votre premier rang était obligé de soutenir la pression de tous les rangs postérieurs, il employerait toute sa force à soutenir cette pression, ou il serait lui-même renversé par leur poids, bien loin de pouvoir charger l'ennemi. Cette pression, au lieu d'être utile, serait donc très-pernicieuse.

Nous voulons aussi toute la densité possible dans les rangs; nous exigeons que les rangs soient serrés encore plus qu'ils ne le sont d'ordinaire, parce qu'en donnant par-là plus d'ensemble & de solidité à l'ordonnance, cela facilite l'usage de nos armes; mais c'est uniquement de la gradation de ces armes qu'on obtient la réunion des forces séparées des rangs, c'est d'elle seule que résulte cette impulsion que la plupart des tacticiens ont cherchée vainement ailleurs, parce qu'ils ont substitué à des faits avérés la fable de leur imagination.

Le contact physique qui ne saurait éxister entre les rangs, on l'a entre les files, qui doivent être serrées de façon que

les bras se touchent dans toute l'étendue du rang. Outre l'adhésion & l'espèce de ténacité, que par-là on se procure, on diminue la force résistante de l'ennemi, car il est clair que cette résistance diminuera en proportion que ses files seront moins condensées, & que votre choc tombera sur une moindre partie de ses forces.

Puisqu'il est assez prouvé, que cette impulsion physique dépend sur-tout de la nature des armes & de leur gradation, il est évident qu'elle n'existe que dans les trois rangs de nos divisions, armés à cet effet, & qu'il serait difficile d'employer des armes capables d'y faire également coopérer un plus grand nombre de rangs. Comme nos bataillons sont sur six, ils se trouvent naturellement en état de faire face des deux côtés, & présentent toujours un double front hérissé de bayonnettes, qui conservent par-tout même gradation, & par conséquent même force impulsive.

Ce que je viens de dire n'infirme cependant point ce que j'ai avancé ailleurs sur la nécessité de former souvent des corps d'une plus grande profondeur, pour se procurer les avantages qui dans bien des circonstances résultent de cette disposition; mais, pour ne parler ici que du choc, quoique des rangs destitués d'armes propres à combiner, & réunir leurs forces avec celles des rangs qui les précédent, ne puissent guère le produire, ils ne laissent pourtant pas que de lui donner un appui & un soutien qui en rend l'effet plus décisif; car, s'agissant de corps animés & doués de raison ou d'instinct, il y a, outre l'impulsion physique, une impulsion morale qui influe considérablement sur l'autre en inspirant au soldat cette disposition d'ame & cette confiance dont nous avons parlé dès le commencement. Or quoique ce choc moral soit déjà dans les trois rangs où réside le choc physique, sur-tout par le sentiment de force que leur impriment la qualité & la gradarion des armes, il reçoit néanmoins une forte augmentation des rangs qui les suivent. Eh comment, quelques braves & déterminés que soient les premiers rangs, ne le deviendraient-ils pas davantage en voyant dans les autres leur appui, la sûreté de leurs flancs & de leurs épaules, un obstacle insurmontable à leur fuite, un éguillon à leur valeur, & une prompte & inévitable punition de

leur

leur lâcheté? Il n' y a point de soldat si pusillanime qui ne devienne courageux par nécessité, pressé de front par l' ennemi & en queue par ses camarades. Fuir est alors beaucoup plus dangereux que combattre, car les rangs postérieurs suffiraient pour s'y opposer, quand même nous n' aurions pas en interligne des corps prêts à faire main basse sur tout ce qui lâcherait le pied.

Mais l' impulsion morale n' est pas l' unique objet d' une certaine profondeur des files: cette profondeur est encore nécessaire jusqu' à un certain degré pour donner à un corps de troupes assez de consistance, & le rendre aussi mobile, & maniable, que fort & solide. Je dis jusqu'à un certain degré, parce que l' utilité de la profondeur a des bornes. En l' augmentant trop on n' augmente pas la force de l' infanterie dans la même proportion, & on rend beaucoup de troupes inutiles. Voilà pourquoi celle de six rangs m' a pauru suffisante pour mes bataillons de première ligne, d' autant plus qu' elle s' accorde admirablement bien avec le système de mon armement, ainsi que celle de mes colonnes ou ailes-colonnes pour la seconde ligne, & pour d'autres circonstances qui exigent cette disposition.

CHAPITRE IX.

Du choc entre infanterie & cavalerie.

Nous avons considéré jusqu' àprésent le choc de l' infanterie rélativement à d' autre infanterie. Il faut que nous l' examinions àcetteheure par rapport à celui de la cavalerie.

La plupart de nos militaires prétendent que la force de l' infanterie contre la cavalerie ne consiste que dans son feu, quoiqu' ils voyent assez souvent que ce feu n' arrête pas la cavalerie. * Ils assurent même qu' il y a une telle disproportion

* „ A la bataille de Belgrade, „ dit le Maréchal de Saxe, j' ai vu „ tailler en pièces deux bataillons „ dans un instant: voici comme l'af- „ faire se passa. Un bataillon de „ Lorraine & un de Neüperg se „ trouverent sur une hauteur que „ nous appellions la batterie, & „ dans le moment qu' un coup de „ vent dissipa un brouillard qui nous

entre le choc de ces deux troupes, qu'il est impossible à l'infanterie de soutenir celui de la cavalerie. On ne saurait disconvenir que cela ne soit vrai, quant au choc, de la manière dont l'infanterie est armée àprésent, & que sa crainte d'être renversée, & foulée aux pieds des chevaux, ne soit très-bien fondée. Mais si cela était constant avec toute sorte d'armes & de formation, il en résulterait que l'infanterie pésamment armée des Grecs & des Romains, n'ayant pas des armes de jet, n'aurait pu résister un moment à la cavalerie ennemie, ordinairement mieux armée & mieux montée que plusieurs des modernes au lieu que les vélites, qui avaient des armes équivalentes à nos armes à feu, auraient été les seuls en état de se défendre. Puisque donc ce n'étaient pas les armes de jet des anciens qui garantissaient

„ empêchait de rien distinguer, je „ vis ces troupes sur la crête de la „ hauteur séparées du reste de notre „ armée. Le *Prince Eugene* me demanda si j'avais bonne vue, & ce „ que c'était qu'une troupe de cavaliers qui faisaient le tour de la „ montagne. Je lui répondis que „ c'était trente ou quarante Turcs: „ il me dit, *ces gens sont renversés*, voulant parler des deux bataillons. Je ne voyais cependant „ pas qu'ils fussent attaqués, ni „ qu'ils dussent l'être, parce que „ je ne pouvais voir ce qu'il y avait „ de l'autre côté de la montagne. „ J'y poussai à toutes jambes; dans „ le moment que j'arrivai derrière „ les drapeaux de Neüperg, je vis „ les deux bataillons présenter les „ armes, coucher en joue & faire „ une décharge générale à trente pas „ sur un gros de Turcs qui les attaquait. Le feu & la mêlée ne furent qu'une même chose, & les „ deux bataillons n'eurent pas le „ tems de fuir, car tous furent „ étendus sur le carreau à coups de „ sabres dans un terrein de trente à „ quarante pas: il ne s'en sauva que „ M. de Neüperg, qui heureusement pour lui était à cheval, & un „ Enseigne avec son drapeau, qui se „ jetta aux crins de mon cheval, & „ m'embarrassa fort, avec deux à trois „ soldats. „ Je cite cet exemple parcequ'il est frappant, & je pourrais en citer bien d'autres, & même de cavaleries fort inférieures à la Turque.

Montécuculi à la bataille de Saint Gothard mit les mousquetaires aux deux premiers rangs de ses bataillons, & trois rangs de piquiers derrière. N'est-il pas évident qu'il voulait se procurer par là une espèce de gradation dans les armes, qui rendit sa petite armée capable de résister au choc de la cavalerie Turque?

Le Maréchal de Schulembourg en usa à peu près de même dans sa fameuse retraite, & dans la plaine de Punitz, où Charles XII. avec toute sa cavalerie ne put jamais entamer ses bataillons. Je tiens ce fait d'un vieux officier Saxon, dont le pere avait servi sous Schulembourg, & c'est une nouvelle preuve bien parlante en faveur de la gradation des armes.

leur infanterie de l'impulſion de la cavalerie, & que la Légion & la Phalange, nullement effrayées par la maſſe des chevaux, ni par la violence & la rapidité de leur choc, ſe croyaient en état de le ſoutenir, il eſt évident que cette différence ne pouvait venir que de la qualité des armes, & de la maniere de combattre.

Dans celle qu'on ſuit aujourd'hui, l'infanterie n'oppoſe réellement à la cavalerie que ſon premier rang, muni d'armes qui n'ont qu'une très-petite force de répulſion, & ne peuvent produire aucun effet conſidérable. La maſſe de ce premier rang étant fort inférieure à celle du premier rang de la cavalerie, & ſa vîteſſe infiniment petite en comparaiſon de celle des chevaux, il eſt impoſſible qu'elle ne ſoit renverſée au premier choc. Mais donnons-lui nos armes & notre ordonnance, on verra auſſitôt diminuer prodigieuſement ces avantages de la cavalerie, & évanouir des préjugés qu'elle ne doit qu'à l'imperfection des armes de l'infanterie, & à l'abſurdité de ſa Tactique. Notre infanterie pourra alors non ſeulement ſoutenir le choc de la cavalerie, mais lui faire à ſon tour redouter le ſien; & oſer l'attaquer dans quelque ſituation que ce ſoit, en plaine découverte auſſi-bien qu'ailleurs, & ce qui ſerait la plus grande témérité pour d'autres troupes, ne ſera pour elle qu'une action conforme aux règles ordinaires.

Pour faire voir cependant que je n'avance rien qui ne ſoit fondé, il eſt à propos d'entrer dans quelque détail. Nous avons dans notre infanterie trois rangs qui agiſſent à la fois, & tous avec une force égale, car je n'évalue ici, comme on le ſent bien, que l'action de ceux qui operent le choc phyſique, faiſant abſtraction des trois autres, & à plus forte raiſon ne doit-on avoir égard qu'au premier rang de la cavalerie. Il y aura donc, ſuivant notre ſyſtème, trois rangs d'infanterie contre un ſeul de cavalerie. D'abord la longueur de nos armes retiendra à une plus grande diſtance la cavalerie, qui par conſéquent ne pourra jamais être à portée de donner un coup, ni de ſe faire jour à travers cette forêt de bayonnettes, ce qui doit bien raſſûrer nos ſoldats. Mais en même tems la gradation de ces armes ſera, qu'au lieu d'une bayonnette, il y en aura ſix qui arrêteront chaque cheval: voyons comment. Chaque maître, quoiqu'on

lui donne ordinairement trois pieds de front, n'en prend guère moins de trois & demi lorsqu'il court à la charge. Chaque file d'infanterie au contraire peut fortbien n'occuper que dix-huit pouces de front, & moins encore. Deux files par conséquent n'occuperont que trois pieds tout au plus quand il sera question de combattre à armes blanches, parcequ'alors elles doivent être plus serrées que pour les feux, qui demandent plus d'aisance dans les rangs. Chaque maître rencontrera donc la résistance de deux files, & si elles sont en mouvement, il devra soutenir à la fois le choc de six soldats, & de six bayonnettes. Examinons un peu la quantité de cette impulsion. Nous avons six hommes de masse dans l'infanterie, un homme & un cheval dans la cavalerie. Si l'on estime la masse d'un cheval équivalente à celle de trois hommes armés selon notre méthode, comme cela doit être à-peu-près, la masse dans l'infanterie sera de six & dans la cavalerie de quatre, & par conséquent la première surpassera l'autre d'un tiers. Si donc ces deux troupes se heurtaient avec le même degré de vîtesse, le choc de l'infanterie serait d'un tiers supérieur à celui de la cavalerie.

Mais on pourra m'objecter avec raison que si l'infanterie, à cause des armes que je lui donne, a l'avantage de la masse, la cavalerie de son côté conserve celui de la vîtesse, qui, balançant le défaut de masse, peut rendre son choc égal pour le moins à celui de l'infanterie. Et en effet l'on ne pourrait pas dire qu'on a dans l'infanterie la vîtesse de six hommes, & dans la cavalerie celle d'un cheval. Car dans le mouvement total d'un corps quelconque chacune de ses parties se meut avec la même vîtesse que tout le corps; en sorte que si on le divisait en six parties, ces six parties prises ensemble n'acquérraient pas une vîtesse sextuple, mais elles continueraient à se mouvoir avec la même vîtesse qu'une seule partie.

L'on ne saurait donc nier que la vîtesse de la cavalerie ne soit beaucoup plus grande que celle de l'infanterie, & qu'elle ne balance le défaut de masse. Mais qu'on y fasse bien attention: cette rapidité des chevaux, si redoutable pour votre infanterie mal armée, au lieu d'être une chose à craindre pour la mienne, est au contraire à desirer, parcequ'elle se tourne toute au désavantage de la cavalerie. Afin que cette

rapidité fût dangereuse pour l'infanterie, il faudrait qu'elle agit immédiatement sur les soldats, ou sur des armes courtes, sans gradation, & de différente nature des miennes. Mais celles-ci sont telles, que plus les chevaux auront de vîtesse, plus elles auront de facilité à les percer. Elles sont des coins d'une hauteur redoutable. Or dans le coin la force qui le pousse est à la résistance qu'il rencontre, lorsqu'il pénetre dans un corps, comme la hauteur du coin est à la base, ou, ce qui est la même chose, la force impulsive est à la force résistante comme la largeur des armes est à leur longueur. Nos bayonnettes étant donc fort longues, & peu larges à proportion de la longueur, il est clair que pour les enfoncer dans le poitrail des chevaux l'on n'a besoin que d'une très-petite force impulsive. Celle de notre infanterie est fort grande, non moins grande celle qui précipite les chevaux sur ses bayonnettes; il en résulte donc évidemment, qu'elles auront une étonnante facilité à percer les chevaux qui oseront en approcher, étant dirigées par une force infiniment supérieure à celle que la nature du coin éxige. *

Mais quelle impression ne fera pas sur le cheval & sur le cavalier l'aspect formidable de tous ces rangs hérissés de pointes, & celui de la réunion terrible de six de ces pointes contre chaque cheval? Y en aura-t-il quelqu'un qui osera se précipiter dans cette forêt de bayonnettes? Et quelle sécurité, au contraire, quel courage n'inspirera pas à l'infanterie cette barrière, ce mur impénétrable? On n'aura plus à craindre que les troupes fassent aucune de ces mauvaises & honteuses manœuvres qui sont si fréquentes aujourd'hui par la crainte qu'elles ont des chevaux; car elles verront alors clairement que tout le danger n'est que dans de pareilles lâchetés, & qu'il n'y en a point à combattre.

* Une infanterie si avantageusement armée pourra attaquer elle même la cavalerie, ou la charger sans attendre le choc de pied ferme. J'ai vu & essayé que rien ne trouble tant les chevaux, que de voir une masse de troupes venir résolument sur eux. Ils aborderont avec impétuosité cette masse tant qu'elle sera immobile, sans être même intimidés par son feu, mais si elle se met en mouvement & marche avec rapidité & d'un air menaçant contr'eux, ils en sont à coup sûr effrayés.

Rien n'eſt donc plus évident, que l'énorme ſupériorité, qu'acquiert par ce ſyſtème notre infanterie ſur toute cavalerie; d'où l'on peut tirer une conſéquence bien remarquable. C'eſt que quand nous n'aurions que très-peu de cavalerie, dont cependant j'avoue la néceſſité dans une certaine proportion pour l'entiere défaite de l'ennemi & pour profiter de la victoire, nous ne laiſſerions pas de battre une armée qui en aurait beaucoup, ou que ſi notre cavalerie était battue, notre infanterie ne ſe trouverait expoſée à aucun danger, comme aujourd'hui, qu'elle eſt preſque certaine d'être enveloppée & hachée en pièces. Je ne veux pas en conclure, je le répete, qu'on doive ſe paſſer entierement de groſſe cavalerie; mais il eſt hors de doute, que n'ayant pas beſoin d'en entretenir une ſi grande quantité, l'on pourrait y faire une réduction conſidérable, & que cette réduction ſerait un gran ſervice rendu à l'Etat. Ce ſerait le décharger d'un ſurcroît de troupes, ſouvent inutiles, & toujours extrêmement couteuſes & embaraſſantes, qu'on pourrait, s'il était néceſſaire, remplacer par d'autres de cavalerie légere, & d'infanterie, propres a ſervir en tout tems, & en tous lieux.

CHAPITRE X.

De la réſiſtance.

Après ce que nous avons dit de la réſiſtance au chapitre où nous avons traité du choc, il peut vous paraître ſuperflu d'y revenir. Obſervez cependant, je vous prie, qu'il y a une choſe uniquement propre de la réſiſtance, dont nons n'avons point parlé, & qui mérite d'autant plus d'être éclaircie, que l'idée fauſſe ou incomplette, qu'en ont généralement nos militaires, peut avoir des ſuites pernicieuſes dans les manœuvres.

Cette preſſion des rangs, ce contact phyſique, que nous avons vu impoſſible dans l'action du choc, a lieu dans la réſiſtance conſidérée comme telle purement & ſimplement; car les rangs étant alors dans ce parfait repos, qu'exige le contact mu-

tuel, ils peuvent être ferrés tout-à-fait, & pour ainsi dire collés & emboités les uns sur les autres.

Qu'on fasse donc serrer ces rangs jusqu'au contact, qu'on leur procure toute l'adhésion, toute la pression possible, voyons quelle sera la force résistante de chaque file.

On ne peut supposer ici ni marche ni élancement: donc on ne peut calculer dans chaque soldat que la seule force vive d'un homme qui agit de pied ferme, la quelle nous avons vu être = 456. En prenant celle-ci trois fois, la force vive de la file entiere sera = 1368, qu'on devra opposer à la force de notre file attaquante = 7848.

Autre réflexion encore: nous avons trouvé ci-dessus que la force opposée du seul chef de file, qui parcourt aussi un certain espace pour venir nous charger, est = 2624. Il en résulte donc, qu'un seul soldat en mouvement a presque le double de la force vive d'une file de bataillon, dont les rangs sont serrés jusqu'au contact physique; & il est par conséquent bien clair que la maniere la plus sûre de résister au choc d'un ennemi c'est de le charger soi-même avec toute l'impétuosité possible, & que de l'attendre de pied ferme & sans mouvement, ou de s'amuser à faire feu, lorsqu'on peut l'aborder, c'est toujours le plus mauvais parti, & le vrai moyen de se faire battre. César, qui s'y connaissait parfaitement, avait donc bien raison de trouver étrange la conduite de Pompée à Pharsale, lorsque celui-ci ordonna à ses troupes d'attendre, sans bouger, le choc de l'ennemi: *Quod nobis quidem* (dit-il) *nulla ratione factum a Pompeio videtur*.

CHAPITRE XI.

Des feux.

Le peu d'attention, qu'on a donné jusqu'àprésent aux vrais principes de la Tactique, l'imperfection des armes, l'imitation peu réfléchie de certaines méthodes illusoires, une habitude aveugle enfin ont également contribué à accréditer plus qu'il

n'aurait fallu l'ordre du feu. Il eſt donc inſenſiblement devenu l'ordre excluſif, le ſeul connu depuis longtems, le ſeul qu'on employe dans les cas qui ne lui conviennent pas, ainſi que dans ceux qui lui conviennent; & cet ordre incapable d'action, & qui ne vaut rien ni pour marcher, ni pour manœuvrer, ni pour charger, ayant l'unique & belle propriété d'expoſer les bataillons comme des buttes ou des cibles à la mouſquéterie, il en devait néceſſairement réſulter qu'on éprouvât tous les effets poſſibles du feu, qu'on ne s'occupât par conſéquent que de ces effets, qu'on les exagerât même étrangement, & qu'on vit naître là-deſſus tous les fantômes, que peut produire une imagination errante, ſans guide & ſans principes, dans les ténèbres de la routine. La réunion dans nos fuſils de deux propriétés abſolument ſéparées & diſtinctes dans les armes anciennes, d'être à là fois armes de main, & armes de trait, (ce qui ſemble un grand avantage, & l'eſt réellement lorſqu'on n'en abuſe point) cette réunion, dis-je, devenue ſi néceſſaire par la ſuppreſſion des piques, nous a fait inſenſiblement décliner des bons principes, & a beaucoup ſervi à nous induire en erreur, ou à completer l'illuſion. * Le fuſil preſque jamais conſidéré comme arme de choc, mais toujours comme arme de jet, a prévalu en cette qualité dans l'opinion vulgaire, qui s'accoutume ſi aiſément à ſubſtituer l'acceſſoire au principal, ſi rien ne la ramène à l'eſprit des inſtitutions primitives.

Suppoſez qu'un meilleur ſyſtème fut adopté, qu'on donnât aux troupes ma formation & mes armes. ** Il eſt certain qu'il en

* A voir l'uſage qu'on fait aujourd'hui du fuſil on dirait, que toute la force de l'armement conſiſte dans les cartouches qu'on brûle, & que cette force ſe diſſipe avec leur fumée. L'armement que je propoſe a au contraire une force intrinſèque, permanente, inamiſſible, déciſive.

** Si nous ſommes réſolus, „ dit mon ami Maizeroy, à ne „ jamais approcher de l'ennemi, „ je dois convenir que l'on a raiſon de ne pas lui laiſſer trop „ d'avantages en ne l'imitant pas; „ & que de deux armées qui ſe „ battent en lignes minces, ſans „ penſer à s'aborder, celle qui a „ le plus de bouches à feu, & dont „ la mouſqueterie eſt la mieux ſervie, doit prendre la ſupériorité. „ Mais ſi l'une des deux vive & „ impétueuſe eſt formée en corps „ courts & aſſez profonds pour réunir la force & la légéreté, elle „ penſera bientôt à joindre l'ennemi, „ & lui enlevera tout l'avantage de „ ſon feu.

en résulterait un sentiment universel, une persuasion intime de leur propriété principale, de leur aptitude pour la charge, de leur supériorité immense & décisive dans le combat. Le fusil devenu une arme de choc formidable, n'en serait pas moins arme de jet, mais le feu de la mousquéterie serait apprécié & compté pour ce qu'il vaut. Il en arriverait qu'on ne s'attacherait plus dans la tirerie à une célérité outrée, qui ne fait qu'augmenter le bruit & la fumée, consumer inutilement plus de cartouches, & mettre promptement les armes hors de service; mais bien à la simplicité, à la justesse, & à l'éxécution la plus sûre & la plus avantageuse.

Conformément aux principes que nous avons déjà établis, les actions de feu seront essentiellement l'affaire des compagnies de chasseurs. Je ne veux pas dire avec ça que les bataillons ne doivent point avoir part à ces sortes d'actions. Il y a au contraire beaucoup d'occasions où ils doivent faire usage de leur feu, & être dans l'ordre du feu, & nous dirons quelles sont ces occasions. Mais il est incontestable, qu'ils ne doivent jamais tirer allant à la charge, & que pour lors il ne doit y avoir d'autre feu de mousquéterie que celui des chasseurs; dont le métier est d'être surtout excellens tireurs, & leur principale fonction dans une bataille de former devant leurs bataillons un rideau * qui les masque entierement. En les garantis-

* Le rideau de vélites, ou d'armés à la légere, par lequel les Romains masquaient leurs Légions, & les Grecs leur Phalange, est d'autant plus nécessaire à nous, que nos armes de jet sont supérieures à celles des anciens pour la justesse & pour la longueur des portées, car n'est-il pas incontestable qu'il faut aller à la charge, & que ce n'est qu'en marchant à l'ennemi & en renversant ses bataillons, qu'on peut se procurer des victoires promptes, décisives, & peu couteuses? mais comment aller à la charge avec un succès infaillible & complet sans une troupe qui couvre les corps chargeants? Je suis persuadé que même sans cette troupe on battrait un ennemi, qui s'amusant à tirailler attendrait de pied ferme. Mais nous voulons, je le répete, des victoires sûres, & entieres, nous voulons beaucoup gagner & ne rien perdre, ou du moins très-peu. Voilà comme pensaient les anciens, & à leur exemple nos plus grands Généraux modernes, qui ont eu, ou désiré d'avoir des armés à la légere, nommément Turenne, Condé, Montecuculi, Luxembourg, & le Maréchal de Saxe. M.rs de Menildurand & de Maizeroy ont donc raison de les vouloir aussi, &, comme mes deux amis le savent,

sant par là du feu de l'ennemi, & lui faisant souffrir le leur de

j'ai toujours été de leur sentiment.

„ On s'est habitué à croire, dit„ le premier, que les vélites étaient „ fort nécessaires à l'infanterie des „ anciens, armée pésamment, & „ n'ayant que peu ou point d'ar„ mes de jet: mais que celle des „ modernes, toute armée de fusils „ & assez légerement, n'a pas be„ soin de ce secours. Avec un peu „ de réflexion pourtant, on peut „ voir que ce n'était pas là, pour „ la Phalange & la Légion, les seu„ les ni même les principales rai„ sons d'avoir des vélites. Ces grands „ corps ne pouvant, sans beaucoup „ de danger, rompre leur ensemble, „ devaient toujours être *mur de fer*, „ comme dit Végece; conséquem„ ment n'étaient point en état, „ comme il dit encore, de pour„ suivre ni de se replier facilement. „ Si la Légion avait ce défaut, la „ Phalange était encore tout autre„ ment *immobilis & unius generis*, „ comme dit Tite Live. Il fallait „ donc des troupes d'un autre genre „ & plus mobiles, qu'on pût porter „ en avant, si vîte & si loin qu'on „ le jugerait à propos, sans que leur „ départ fit dans l'ordre de bataille „ une brèche dangereuse, ni que „ leur retour précipité y pût mettre „ la déroute. Or je demande s'il est „ moins nécessaire aujourd'hui à une „ ligne d'infanterie d'être mur de „ fer; s'il y aurait moins de danger „ pour des bataillons à sortir de la „ ligne, que pour des cohortes, ou „ des divisions de Phalange; si les „ flancs qu'ils découvriraient seraient „ plus difficiles à culbuter; si la brè„ che qu'ils laisseraient serait moins „ dangereuse; s'il y aurait moins à „ craindre que, dans le cas où ils „ seraient ramenés plus vîte que le „ pas, ils entrainassent un morceau „ de la ligne dans leur déroute; en „ un mot, si l'infanterie moderne „ est plus propre que celle des an„ ciens à poursuivre & à se replier, „ & si la cavalerie est plus à portée „ d'y suppléer, & dans un ordre „ plus commode pour cela.

„ Rien n'est si important que „ d'être en état de faire une bonne „ charge . . . Ce n'est qu'en mar„ chant à l'ennemi, renversant ses „ bataillons, & entrant dans sa li„ gne, qu'on peut espérer des vi„ ctoires promptes, decisives, & point „ trop achetées. A tirailler de loin, „ on tue long-tems du monde, n'en „ perdant pas moins soi-même; & si „ par bonheur l'ennemi s'ennuie le „ premier, l'affaire n'est pas si bien „ engagée, ni le vaincu si près du „ vainqueur, qu'il ne fasse sa re„ traite à peu de fraix. Il faut donc „ aller à la charge.

„ Mais on est aujourd'hui fort „ partagé sur la maniere, & même „ sur la possibilité d'aller à la char„ ge. Les uns disent, que le feu „ étant toujours très-mal ajusté, sur„ tout contre ceux qui marchent „ résolument aux tirailleurs (Réve„ ries du mar.l de Saxe) *la tirerie* „ *fait plus de bruit que de mal, &* „ *fait toujours battre ceux qui s'en* „ *servent &c.* . . . J'ajouterai à ce-ci, „ que quand l'ennemi ne marcherait „ point, on ferait toujours dupe de „ tirer allant à la charge. Car si „ dans l'approche vous faites trois „ décharges, & que marchant sans

f

la maniere la plus destructive, ils préparent les voies pour la charge.

„ tirer vous en eussiez essuyé quatre; „ au moyen du tems que vous avez „ pris pour la mousqueterie, & que „ vous avez donné de même à l'ennemi, vous en essuyerez sept. Si „ donc l'ennemi perd par vos trois „ décharges, vous perdez vous même autant, en sus de ce que vous „ auriez perdu ne tirant pas, & en „ cela le jeu n'est pas égal: car il „ n'est pas nécessaire que l'ennemi „ perde de loin, pour que vous soyez sûr de le battre si vous arrivez „ sur lui; & il l'est beaucoup que „ vous perdiez dans l'approche le „ moins que faire se pourra, pour „ être plus sûr d'arriver. En vain on „ dirait, que le feu de l'ennemi, „ qui en essuye lui même, en est „ plus mal-assuré. Il le ferait bien „ plus mal encore, s'il vous voyait „ arriver sur lui plus résolument & „ plus vîte. Il faut observer d'ailleurs que, si vous arrêtez votre „ troupe pour tirer, vous n'êtes pas „ du tout sûr de la faire repartir, & „ cesser le feu une fois commencé, „ jusqu'à ce qu'elle ait brûlé sa derniere cartouche.

„ Mais si une moitié des militaires conclut de ces raisons, qu'il „ faut aller à la charge sans tirer; „ l'autre moitié soutient qu'il n'est „ point aisé de déterminer l'infanterie à marcher en avant si vigoureusement; qu'il n'est pas plus aisé „ de contenir son feu; que quand on „ y parviendrait il ferait bien difficile d'aborder l'ennemi, essuyant „ sans répondre une si grande quantité de coups de fusil .... en un „ mot qu'il n'y a rien de si rare que „ les cas où il soit avantageux, où „ il soit possible même d'aller à la „ charge absolument sans tirer.

„ Tout cela mûrement pesé, il „ faut convenir que les deux partis „ ont raison, & qu'il n'y a rien de „ mieux que d'aller à la charge; „ mais qu'il s'y trouve une grande „ difficulté, en ce qu'on ne peut, „ qu'avec beaucoup de danger, y „ aller en tirant ou sans tirer. Que „ faire donc? Le problème est embarrassant; & ç'en ferait une solution pitoyable que de n'y point „ aller du tout. Cherchons en donc „ une meilleure.

„ La même troupe, comme disait tout à l'heure le Maréchal de „ Saxe, ne pouvant en même tems „ remplir deux objets tout opposés, „ il faut, comme il le demande avec „ raison, qu'une troupe qui charge „ ne tire point. Mais on craint de „ ne pouvoir sans feu arriver jusqu'à l'ennemi; il faut donc que la „ troupe qui charge sans tirer soit „ accompagnée, soutenue, masquée „ par une autre qui tire & ne charge point. Par là les deux objets „ sont remplis, & tous les inconvéniens évités. Pour cela il ne „ s'agit pas d'avoir des bataillons „ qui chargent, & d'autres qui tirent. Chacun d'eux ayant en tête son bataillon ennemi que seul „ il combattrait, les corps chargeants se retrouveraient dans le „ cas que nous voulons éviter; sans „ compter l'inconvénient pour des „ bataillons minces de se trouver „ au moment du choc en ligne tant „ pleine que vuide. Il n'y a qu'un

Une ligne au contraire, qui n'est point couverte par un semblable rideau, & une ligne mince surtout, comment ira-t-elle à l'ennemi? est-ce en ne faisant point feu du tout? mais après avoir essuyé celui de nos chasseurs, elle arriverait en très-grand désordre sur des bataillons en ordre, & dans un ordre formidable. Est-ce-en faisant feu? mais elle retardera encore sa marche, déjà par elle même trop lourde, & trop lente, ce qui l'exposera davantage à un feu plus vif, & de bien plus grande exécution que le sien.

Et qu'on ne s'imagine pas que le feu des bataillons sur trois rangs sera plus nourri, & plus nombreux, que celui des chasseurs sur deux. Il le sera beaucoup moins, parceque le feu d'un troisième rang en marche est à compter pour peu de chose, ou même pour rien, & parceque nos chasseurs par un feu libre & ajusté les passeront par les armes, tous les coups portant, avant même qu'ils puissent leur faire aucun mal.

Mais pourrait-il se faire qu'il vint dans la tête de quelqu'un la folle & ridicule idée de faire tirer les bataillons ennemis sur les nôtres par dessus le rideau? cette imagination serait de toutes la plus pitoyable, car, outre que ce feu exécuté sous des angles de projection trop élevés n'aurait aucune justesse, ni aucun effet, qu'il serait même impraticable avant que la ligne se fut bien raprochée de son rideau, rien ne serait si absurde que de négliger ceux qui les détruisent, & dont ils doivent par conséquent se défendre, pour s'attacher à des corps que leur position rend invulnérables, & jeter ainsi leurs cartouches au vent.

Il est hors de doute que tous les corps d'infanterie doivent être éxercés aux feux sur des principes raisonnés & certains, pour ne plus tirer au hazard & machinalement; mais les chasseurs doivent l'être d'une façon encore plus particuliere, parce-

„ moyen. C'est d'opposer dans l'étendue du front d'un bataillon ennemi, outre le corps qui va le charger sans tirer, d'autres troupes destinées à la mousquéterie. Alors le soldat chargeant sera distrait par son feu, quoiqu'il n'en fasse pas lui même; feu moins nombreux que celui de l'ennemi, mais plus bruyant, & qu'il entendra de plus près. Ce ne sera plus alors charger sans tirer, mais combattre la même troupe par les deux armes à la fois, les employant de la maniere la plus avantageuse. „

que, comme nous venons de le dire, c'est là surtout leur métier. On leur fera donc aquérir la plus parfaite habitude de charger promptement leurs armes en marchant, ainsi que de pied ferme, * & de tirer de même, en ajustant bien aux objets qu'ils doivent atteindre, suivant leurs différentes positions & distances.

C'est non seulement aux exercices des cibles & des toiles, qui doivent être communs à toute l'infanterie, mais encore à ceux des buts les plus mobiles, & même des hyrondelles, qu'il faut habituer les chasseurs, seuls ou en corps, éparpillés ou en ordre. C'est eux qui doivent être de grands brûleurs de poudre.

Avant de passer aux détails des actions de mousquéterie, il est, je crois, à propôs d'observer ici, qu'on n'aura jamais de bonne théorie sur les feux, si on n'oblige pas les officiers, qui doivent instruire les soldats, à s'instruire eux mêmes de la nature des armes, de leurs effets, & des moyens de s'en servir avantageusement selon les circonstances.

Il faut premierement qu'ils connaissent les différentes portées du fusil, qui dépendent de trois choses; 1.ere de la ligne de mire par la quelle on voit l'objet que la balle doit atteindre, 2.me de la ligne de tir qui est l'axe supposé au calibre ou cylindre du fusil, 3.me de la trajectoire ou de la courbe que décrit le mobile.

Comme la ligne de mire & la ligne de tir sont l'une & l'autre deux lignes droites, les officiers peu instruits de la construction de l'arme sont naturellement portés à les croire parallèles, & lorsque les effets se trouvent en contradiction avec leurs idées, ils ne soupçonnent pas même la cause qui les induit en erreur.

Pour leur faire voir combien ils se trompent, il n'y a qu'à observer, que si la ligne de tir se trouvait parallèle avec la ligne de mire, jamais la balle ne pourrait arriver qu'au dessous du but, car chaque instant après la sortie elle s'éloigne de la ligne de tir, & tend à se raprocher de la terre. Loin donc d'être parallèles, la ligne de mire & la ligne de tir sont sé-

* Il faut que les fusils ayent des baguettes cylindriques comme celles que le Roi de Prusse a données à son infanterie, non pas tant parcequ' on charge plus vite, mais parcequ'on charge mieux.

cantes entr'elles en raison des différentes épaisseurs de la culasse & du bout du canon, & la trajectoire ou ligne courbe, que décrit le mobile, coupe d'abord la ligne de mire, s'éleve au dessus, & descend ensuite la recouper suivant les loix de la force centripete, ou de la gravitation. Le point où cette parabole recoupe la ligne de mire est la portée du fusil de *but en blanc*, & la distance plus ou moins grande de ce point est en proportion de l'amplitude de l'angle, que forment les deux lignes droites dont nous venons de parler, & en raison composée de la longueur du calibre, de la force qui chasse la balle, de sa masse, de son volume, & de la densité du milieu qu'elle traverse. Il s'en faut bien qu'on ait la même certitude sur la longueur des courbes & la vîtesse des mobiles, mais ce qu'on a d'approximatif suffit pour le feu de la mousquéterie. Nous savons, qu'avec un fusil de munition, ayant sa charge ordinaire, la balle se trouvera à 60 toises élevée au dessus de la ligne de mire d'environ deux pieds, ce qui sera sa plus grande élévation, & qu'à 120 toises elle recoupera cette ligne en continuant de décrire sa parabole ou trajectoire. Voilà pourquoi on a déterminé entre 120 & 140 toises la ligne de défense dans la fortification, & pourquoi j'estime pouvoir commencer à cette distance, & même à 160 toises de l'ennemi, le feu de mes chasseurs, qui, ayant des fusils rayés, & étant tireurs de profession, habitués à prendre toutes sortes de visées, & presque sûrs d'atteindre telle partie du but à la quelle ils visent, peuvent l'exécuter avec justesse & succès à une pareille distance, au lieu qu'on ne peut, à mon avis, compter sur celui des baillons au delà de 90 toises, si on veut qu'il ait quelqu'effet considérable.

Les feux à la guerre ne sauraient être trop simplifiés. J'ai évidemment prouvé, je présume, qu'allant à la charge il ne doit jamais y avoir d'autre feu que celui des chasseurs. Ce sera la même chose en rétrogradant ou dans une retraite, dont l'objet est de gagner une position, & de ne point perdre de tems, car les chasseurs feront toujours rideau & couvriront les bataillons, dans quelqu'ordre qu'ils soient, ne devant ceux-ci avoir part à la fusillerie, que dans les affaires défensives de poste, & dans certaines circonstances que nous indiquerons ci-après.

Les chaſſeurs feront toujours un feu de volonté, ſuivi, & vivement ſoutenu *, chargeant vîte, & ajuſtant bien, à quoi ils ſeront ſi parfaitement dreſſés, qu'ils ne lâcheront point de coup qui ne porte. Ce feu, lorſqu'on ira à la charge, commencera à 140, & même, comme on vient de le dire, à 160 toiſes de l'ennemi, ayant été précédé de celui des pièces de bataillon que les chaſſeurs auront avec eux, car à 300 toiſes le rideau ſera déjà tendu. Lorſque les bataillons ſeront au point où ils doivent baiſſer leurs bayonnettes, & être démaſqués, les deux compagnies de chaſſeurs, s'écoulant de droite & de gauche, iront reprendre leurs places dans les intervalles, où elles continueront à faire feu juſqu'au moment du choc, & où, ſi elles n'ont pas dans ce moment la même force que les compagnies factionnaires, elles en ont du moins une toujours ſupérieure à celle de l'ordre mince de l'ennemi, par l'avantage d'une plus grande épaiſſeur, & d'une plus grande adreſſe. En chargeant l'ennemi, on peut, ſi on le juge à propos, faire lâcher ſon feu au premier rang des bataillons, qui, tirant preſqu'à bout touchant, lui mettra à la fois la bourre & la bayonnette dans le ventre. Dès qu'enfoncé ou battu il aura tourné le dos, les deux premiers rangs de nos bataillons tomberont bruſquement genou à terre, & les deux du milieu ſeulement feront promptement feu, enſuite de quoi les deux premiers ſe relevant leſtement, on le ſuivra en ordre, ou l'on manœuvrera ſelon les circonſtances. Voilà le ſeul cas où des bataillons marchant à l'ennemi pourront tirer. Après cette ſalve les chaſſeurs reſſortiront des intervalles, & reformeront le rideau, pour attaquer la ſeconde ligne ennemie ſi elle oſait tenir ferme, tandis que les dragons, traverſant ces intervalles laiſſés par les chaſſeurs, tomberont ſur les débris de la premiere, & acheveront de la detruire ou diſſiper totalement.

Si des obſtacles inſurmontables nous ſéparent de l'ennemi qui nous attaque, ſi nous ſommes dans des retranchemens, ou des poſtes, que nous voulons défendre, l'action pour lors étant réduite à un combat de mouſquéterie, les bataillons doivent faire feu, & ſe mettre dans l'ordre du feu, s'alongeant ſur trois

* Ce feu libre & celui de billebaude ne doivent jamais avoir lieu pour les bataillons.

rangs, ainſi que les chaſſeurs ſur deux, s'ils ne ſont point détachés en avant dans des haies, bois, buiſſons, maiſons, & autres endroits, d'où ils puiſſent ſe procurer toutes ſortes de feux obliques, & battre l'ennemi en flanc & de revers.

Je ne veux point alors d'autre maniere de faire tirer les bataillons, que par diviſions, & dans l'ordre le plus ſimple. Elle tiendra lieu de toutes les autres compliquées, ridiculement ſymétriſées, & peu rélatives à la guerre. La compagnie d'élite ou diviſion du centre commencera le feu, & le continuera indépendamment des autres, avec vivacité, mais ſans précipitation, viſant & ajuſtant bien. Dès qu'elle aura fait ſa première décharge, les diviſions des ailes tireront l'une après l'autre, les plus voiſines du centre les premières. Les deux diviſions de chaque aîle continueront enſuite à faire feu alternativement, chacune des ailes ſe réglant ſur elle même, ſans s'embarraſſer de l'autre, ni du centre. Un ſeul commandement fera commencer le feu, & un roulement accompagné des trompettes le fera ceſſer. Il y aura des circonſtances où les deux premiers rangs tireront, & le troiſième point, & d'autres où les deux derniers feront feu, & le premier conſervera le ſien. Dans ce dernier cas, & lorſque les trois rangs tireront enſemble, il faut néceſſairement que le premier ſoit genou à terre. On a imaginé tous les moyens de faire tirer trois rangs de bout, mais ſi l'on veut être de bonne foi, on avouera qu'ils ont tous été inſuffiſans. Le feu d'un troiſième rang, le premier étant debout, eſt évidemment inutile ou dangereux. Ou ce troiſième rang éleve le fuſil, & alors il tire en l'air; ou il le baiſſe, ou même le tient ſeulement horizontal, & il caſſe à coup ſûr des têtes dans le premier rang. On cherchera vainement les moyens d'éviter ces deux inconvéniens, & cette vérité ne me ſera conteſtée que par ceux qui n'ont vu des feux qu'à l'exercice, & jamais à la guerre.

Il eſt auſſi néceſſaire de ſimplifier le chargement du fuſil, afin qu'il s'éxécute bien, & vîte. Les nouvelles baguettes Pruſſiennes facilitent beaucoup l'un & l'autre. Mais il faut outre cela une méthode aiſée & ſûre. La voici. Dès qu'on aura amorcé on tournera ſimplement la croſſe à gauche, le corps reſtant à droite pour charger dans la même poſition, qui eſt la plus commode & avan-

& avantageuſe, épargne des mouvemens ſuperflus, fait gagner du tems, & donne moins de priſe à la mouſqueterie ennemie.

Il y aura encore un feu pour le bataillon en colonne, ſe faiſant des flancs ainſi que du front, de deux en deux rangs par les quatre premiers, dans le cas où abandonné de ſa cavalerie il ſerait attaqué par celle de l'ennemi; & un autre feu de chauſſée, dont on pourra ſe ſervir utilement au paſſage d'un défilé, ſi celui des chaſſeurs n'eſt pas ſuffiſant, ou s'ils ſont occupés ailleurs.

CHAPITRE XII.

De l'Artillerie.

Les partiſans de l'ordre mince prétendent, que l'artillerie ſeule décide les batailles, & ne s'apperçoivent point, qu'ils avouent par là non ſeulement la faibleſſe & l'inertie, mais même l'abſurdité de leur ordonnance. Nous prétendons au contraire, que ce qui doit décider c'eſt la manœuvre des troupes, l'ordre, & la bayonnette, & ne regardons l'artillerie que comme un acceſſoire utile & néceſſaire, fait pour ſeconder les opérations, mais non pour les décider excluſivement.

Nous ne voulons pas déprimer l'artillerie, mais il eſt inconteſtable qu'elle ne fait de mal qu'en raiſon du tems qu'on y reſte expoſé. Ses effets ſont de toute autre conſéquence en trente minutes, qu'en deux. Mais dès que vous pouvez joindre l'ennemi, ne dépend-il pas de vous de lui donner trente minutes de tems, ou de ne lui en donner que deux?

Il faut cependant convenir, que les partiſans du ſyſtème actuel ne ſont que trop fondés à donner tant de préférence à l'artillerie. Car auſſitôt qu'on s'eſt mis ſur trois rangs, c'eſt-à-dire dans une ordonnance incapable d'action, & qui n'a d'autre propriété que celle du feu, il fallait bien multiplier les armes à feu, les ſeules avec les quelles on peut ſe battre de loin, & cette maniere de combattre, adoptée uniquement & excluſi-

vement, cette multiplicité de canon, qui à la vérité a paſſé un peu les bornes, doivent à leur tour produire un aminciſſement plus grand encore, de ſorte que, ſi l'on eſt conſéquent, on ſe mettra bientôt en bataille ſur deux rangs, & enfin ſur un ſeul rang.

Mais ce que les minciſtes les plus outrés ne peuvent nous conteſter par aucune bonne raiſon, c'eſt l'avantage immenſe de l'ordre ſolide contre l'artillerie, avantage auſſi évident qu'éloigné de l'opinion vulgaire, & des préjugés qui la déterminent, lorſqu'on admet aveuglement des erreurs pour principes, & qu'on raiſonne ſur les idées le plus fauſſes.

On ſe méprend d'une maniere étrange ſur les effets de l'artillerie dans les combats, & tous ceux qui ont examiné la choſe foncièrement, & qui ont un peu vu la guerre, ſavent combien on les exagère. Ce ne peut être que faute d'être ſorti de l'école, & d'avoir vu ces effets ſur des champs de bataille, qu'on fait tant de fauſſes ſuppoſitions ſur la vîteſſe & la juſteſſe des canonades.

Les différences & les mépriſes ſont très-conſidérables même à l'égard d'une ordonnance contigue, découverte, lourde, & inactive; mais elles ſont énormes relativement à un ordre extrémement léger & mobile, parfaitement maſqué, & avec des intervalles où bien des coups doivent néceſſairement ſe perdre.

Nous prions donc de conſidérer 1.° combien le feu de mouſqueterie & d'artillerie de notre rideau troublera les canonniers ennemis, & mettra d'inéxactitude & de lenteur dans le ſervice de leurs pièces. 2.° Que la marche vive de nos bataillons, diminuant très-fort la diſtance à chaque coup, les obligera à les baiſſer continuellement. 3.° que le moindre changement de direction, & le recul qui ne peut jamais être bien parallèle ſur un terrein qui n'eſt pas parfaitement de niveau, obligeront auſſi de toucher aux flaſques, & de ramener la pièce, ce qui diminuera conſidérablement la vivacité du feu, & ſes effets.

Il eſt certain, que même contre une troupe d'un très-grand front, immobile, & bien découverte, le canonnier le plus habile ne ſaurait compter ſur le premier coup, qui ne fait que régler le ſecond, & ſi ce ſecond rectifié lui fait atteindre le

but au troisieme, il peut être justement réputé bon pointeur *. Mais contre des bataillons qui ont moitié moins d'étendue **, qui marchent avec célérité, & changent par conséquent à chaque minute la distance, qui sont couverts par le rideau & par la fumée de sa mousqueterie & de son canon, tous les coups sont premiers, l'incertitude est toujours la même, le point poudrant ne peut jamais être apperçu, & les effets du canon sont ici bien loin, non seulement des épreuves & calculs de l'école, mais aussi de l'éxécution qu'il peut faire, comme nous l'avons dit ci-dessus, sur des troupes immobiles, découvertes, & mal disposées.

Habitué, comme on l'est, à ces longues canonades, que des longs & pesans bataillons sont obligés d'essuyer, on ne peut pas concevoir que les notres ayent la faculté de faire taire le canon quand ils veulent, ou de ne lui laisser qu'un instant pour agir. Cela est néanmoins évident. Je veux accorder aux pièces dont on se sert dans les batailles trois cens toises pour commencer à canonner avec fruit, & c'est assurément leur faire bonne mesure, puisque le savant & expérimenté M. de Gribauval lui-même, dont l'authorité est la plus respectable & la plus sûre en fait d'artillerie, s'exprime en ces termes. *On inquiète l'ennemi par des canonades éloignées, mais on ne décide rien par là: c'est entre la bayonnette & deux cens toises que se décident les actions.*

Le tems de la justesse & de l'effet du canon serait donc tout au plus celui de parcourir trois cens toises. Mais quand nos bataillons seront à cette distance, les chasseurs ne seront qu'à cent cinquante toises de l'ennemi, & le feu de leur mousquéterie & de leur canon, dirigé contre ses batteries, en dérangera la justesse, & rallentira beaucoup le service. Ce sera donc contr'eux que l'ennemi fera agir son artillerie, & certainement il ne cherchera pas même à pointer vers des bataillons plus éloignés, couverts par le rideau, qu'il ne voit par consé-

* On fait abstraction ici de toutes les causes physiques d'aberration, qui rendent les tirs incertains, & différens, même sous des angles de projection semblables, & avec des circonstances égales.

** Et à plus forte raison contre des colonnes.

quent point, ou qu'il voit mal, & contre les quels le pointage n'aurait aucune justesse.

Accordons néanmoins encore que les bataillons, se trouvant rapprochés du rideau, & parvenus à cent toises, l'artillerie ennemie puisse agir contr'eux avec succès; quel tems leur faudra-t-il pour parcourir ces cent toises? pas plus de deux minutes. Mais croit-on que l'ennemi, nous voyant marcher bien déterminés, ne s'étonnera, ne chancelera point, & attendra que nous soyons à cinquante toises pour sauver son canon? ce serait vouloir absolument le perdre. Il est donc bien difficile qu'il y ait un seul instant, où son feu soit bien dangereux pour notre ordonnance, & où elle éprouve le moindre des effets que l'ordre mince en essuye continuellement *. Ce que je viens de dire suffit pour donner des idées plus justes de ces effets, & pour prouver que le canon, fort à craindre pour une troupe immobile ou lente qui veut bien l'essuyer long-tems à découvert & à bonne portée, n'est pas fort redoutable pour une troupe constituée comme la nôtre, qui n'y est exposée que quelques instans, & qui marche résolument pour le faire taire & le prendre. **

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que la grande quantité d'artillerie, qui embarrassera l'ennemi, n'inquietera guère nos troupes stylées à agir & combattre toujours sur les principes d'une Tactique savante & bien dirigée, qu'elles n'auront pas besoin de trop multiplier elles-mêmes cette artillerie ***, qui augmente les dépenses & surcharge l'armée

* Nos troupes, allant à la charge, n'auront à faire ordinairement qu'aux petites pièces des bataillons ennemis, dont le boulet n'emporte que trois hommes de file, car la célérité de nos manœuvres ne donnera pas le tems aux pièces d'un plus gros calibre d'arriver & d'agir. S'il y en avait de placées d'avance dans la partie attaquée, nous en aurions aussi pour les réduire au silence avant même que nos bataillons fussent à bonne portée.

** Si l'on veut avoir de plus grands éclaircissemens sur un sujet déjà si clair, ou plutôt toutes les démonstrations que fournissent la raison la science & l'expérience réunies, on doit lire les observations sur le canon de M. de Menildurand, ses fragmens de Tactique, & sa réponse à la brochure intitulée *l'ordre profond & l'ordre mince.*

*** N'avoir pas assez d'artillerie dans une armée c'est un désavantage; en avoir trop c'est un grand embarras, qui cause des inconvéniens encore plus considérables. Le Roi de

d'attirails ſuperflus, mais qu'elles ſauront l'employer relativement aux différens objets d'attaque & de défenſe avec tous les avantages, que leur facilite une ordonnance ſuſceptible des manœuvres les plus hardies, & des combinaiſons les plus utiles.

Une telle ordonnance éxige une artillerie, qui par ſa légereté ſoit en état de ſuivre les mouvemens des troupes, & d'être manœuvrée avec facilité & promptitude. Je n'entrerai point dans les détails de cette manœuvre, ni de l'allégement des pièces, ni de la conſtruction des affûts. Je dirai ſeulement qu'il faut combiner les avantages qui ſe rapportent à ces objets avec la ſimplicité, la ſolidité, & la juſteſſe, & que dans une artillerie de campagne tout cela doit être rélatif à la guerre de campagne. Ce n'eſt pas à moi à décider entre l'ancienne & la nouvelle artillerie, mais l'ancienne était certainement trop peſante, elle demandait des changemens, & ces changemens ont été exécutés par des mains bien habiles. J'obſerverai encore, que ſi on a rempli l'objet de l'allégement des pièces, on doit n'en point trop multiplier le nombre, car ce ſerait perdre les avantages qu'on avait en vue, ſubſtituer l'inconvénient de la quantité à celui de l'eſpèce, & vouloir éviter un embarras par un autre encore plus grand.

Je donne à mes Régimens quatre pièces de canon, deux de 6 livres de balle, & deux de 3; les premières toujours attachées aux bataillons, les autres aux compagnies de chaſſeurs. Le canon de 6 ſera ſur le flanc droit du bataillon, & celui de 3 ſur le gauche, tant que les chaſſeurs y ſeront. Mais lorſqu'on les détachera pour quelque opération, ou que leurs quatre compagnies réunies ſe formeront en bataillon, ils améneront leurs

Pruſſe avoue lui-même cet embarras énorme dans une lettre qu'il écrit au Général Fouquet, & ſon commentateur ajoute très-bien, qu'une artillerie trop nombreuſe eſt auſſi inutile qu'elle eſt embarraſſante; inutile parceque dans une bataille il n'eſt pas poſſible de faire uſage de cinq cens pièces de canon; embarraſſante, parcequ'elle exige une quantité prodigieuſe de voitures, de chevaux, de conducteurs, de fourrages &c.

Auſſi quoique le Monarque Pruſſien eut, de même que les autres Puiſſances belligérantes, une immenſe quantité d'artillerie, il en avait cependant toujours moins dans ſes armées, & beaucoup plus en réſerve dans les dépôts & dans les places à portée des opérations, avec tout ce qui était néceſſaire pour remplacer promptement ſes pertes.

pièces avec eux, à moins que des raisons particulieres ne les retiennent au régiment..

On voit d'abord quel est mon but. C'est, en donnant à l'infanterie des pièces d'une portée plus longue & plus décisive, de diminuer le nombre des petites, dont l'utilité en ligne est certainement bien médiocre. Mais si les petits calibres sont peu à considérer en certe occasion, ils peuvent être d'un excellent usage pour des troupes légères; & voilà pourquoi j'ai jugé à propos de les attacher aux chasseurs, & pourquoi j'estime également nécessaire d'en donner aux dragons des Brigades *.

Chaque bataillon de grenadiers aura aussi deux pièces de 6, qu'on avancera en ligne avec les autres quand on marchera à l'ennemi.

La Brigade, outre les pièces des Régimens, aura deux canons de 12; ainsi toute son artillerie consistera en seize pièces, dont deux de 12, six de 6, & huit de 3.

Supposons maintenant une Armée composée de six Brigades, ce qui fera à peu-près 40000 hommes, sans compter la grosse cavalerie, & les hussards, s'il y en a. Ajoutons à l'artillerie des Brigades trente pièces de parc du calibre de 12, ce qui est à raison d'une pièce par bataillon, & quinze obusiers: toute l'artillerie de cette armée sera de 135 pièces, ce qui ne fait pas même la moitié de celle qu'aurait une armée de pareille force suivant le systême généralement adopté.

En diminuant ainsi l'artillerie, & combinant mieux les calibres relativement aux différens objets de la guerre, nous nous donnons une grande supériorité sur l'artillerie ennemie, qui trop nombreuse ne fera qu'embarrasser & appésantir son armée, réduire tous ses mouvemens à des transports lourds & ruineux, & soumettre toutes ses opérations à des calculs de subsistance. Ajoutez à cela, que pour s'opposer à nos entreprises hardies & rapides, l'ennemi sera souvent obligé dans les marches d'en abandonner une partie au hazard, & comme il pourra, & que

* Chaque Régiment de dragons aura quatre pièces de 3 fort allégées, comme celles des chasseurs, sur des affûts aussi très-légers & à hautes roues, pour rouler plus facilement. Les canonniers seront à cheval, & auront des harnois, afin de pouvoir atteler leurs chevaux dans des terreins difficiles, ou autres circonstances, où cela serait nécessaire.

dans les batailles, plus cette artillerie sera nombreuse, moins elle sera bien servie, outre que beaucoup de pièces nécessitées à l'inaction deviennent inutiles, car quelle armée pourvue de quatre cens canons a jamais pu les faire agir tous, a même pu en faire agir la moitié dans une affaire?.

Mais nous, ayant moins d'artillerie, & l'ayant par conséquent mieux constituée, mieux attelée, servie par des canonniers habiles, nous la porterons facilement sur tous les points d'attaque, ou de défense, nous lui ferons seconder les mouvemens des troupes les plus manœuvrières, nous l'employerons sans embarras dans toutes les dispositions de marche & de combat, &, ne surchargeant point l'armée de pièces trop fortes ni trop faibles, nous n'en aurons que d'utiles, & tirerons parti de toutes. Pour le remplacement des pertes, ou pour les renforts que pourraient exiger des opérations défensives, nous nous ménagerons les réserves nécessaires dans plusieurs dépôts bien distribués, & dans les places le plus voisines de l'armée.

Quant à l'exécution de l'artillerie, je n'entrerai point dans des détails & calculs qui appartiennent aux officiers de ce corps. Je me contenterai d'établir seulement quelques règles générales à cet égard.

P.re règle: Les pièces des bataillons, qui à 350 toises de l'ennemi se porteront 80 toises en avant avec le rideau des chasseurs *, pointeront toujours contre les batteries ennemies pour leur imposer silence, ce qui est bien plus utile & plus décisif que de tirer sur les troupes.

2.me Les pièces de parc doivent être renforcées d'attelages, pour leur transport rapide aux points principaux de l'ordre de bataille, où leur supériorité est nécessaire. Il faut que les batteries ne soient ni faibles ni trop fortes, mais proportionnées aux effets qu'elles doivent produire. Elles doivent tirer aussi aux batteries ennemies, à moins qu'elles n'ayent des revers à

* Ces pièces seront toujours dans la direction des intervalles, & jamais devant les troupes, moyennant quoi elles auront toute liberté & toute aisance pour les attelages, & pour les manœuvres à bras, suivant le besoin. Rien d'ailleurs n'est moins sensé que de masquer ses troupes avec de l'artillerie. C'est leur attirer le feu de l'ennemi, & embarrasser leurs mouvemens.

prendre sur les troupes. Les officiers d'artillerie, profitant du local, chercheront à se procurer ces revers, & à prendre des prolongemens sur la ligne qu'ils veulent battre.

3.me Dans les batteries destinées à écharper sur l'ennemi, il faut avoir attention que l'obliquité ne fasse point trop perdre sur la longueur des portées. Il est donc essentiel de bien combiner celles-ci avec les distances, & l'amplitude des angles, que la batterie doit former avec la ligne ennemie. Sans cela on se méprend très-fort sur les effets, & l'on consomme des munitions inutilement.

4.me Par la même raison il ne faut jamais tirer à des portées excessives, ou incertaines, ni préférer la vîtesse à l'exactitude du pointage, qui doit être plus grande à proportion de l'éloignement; comme la vivacité du feu doit augmenter en raison de la diminution des distances. Je crois que les plus considérables, où les pièces des bataillons puissent agir avec quelque fruit, sont de 300 toises, chargées à boulet, & de 160, à cartouches; & pour les pièces de douze 400 toises à boulet, & 200 à cartouches.

5.me Il est essentiel de se procurer des positions rasantes, ou des commandemens peu élevés, parceque les tirs horizontaux sont toujours préférables aux tirs plongeans, qui ne peuvent avoir aucune justesse, ni donner des ricochets, ni battre l'ennemi parvenu en deçà de la ligne qui forme le plus grand angle avec l'horizon.

6.me Il faut savoir faire usage des obusiers, arme très-utile, & trop peu employée dans les combats. C'est sur-tout en ricochant, & pointée sous des angles depuis 6 jusqu'à 11 degrés, que ses effets sont redoutables, en lui donnant toujours une obliquité proportionnée à la distance, afin que sa bombe ou son obus écharpe bien la ligne ennemie, & parcoure la plus grande étendue possible sur le terrein qu'elle occupe.

7.me Les emplacemens actuels des batteries doivent être combinés avec les emplacemens consécutifs, & les manœuvres ultérieures. Si elles se font en avant, & mènent à d'autres positions offensives, il faut que le terrein intermédiaire soit dégagé d'obstacles, mais dans tous les cas les derrières doivent être libres, prenant garde de ne pas se fourrer dans des

endroits,

endroits, d'où l'on ne puisse que très-difficilement retirer son canon.

8.me L'artillerie doit se conformer en tout aux opérations des troupes. Il faut donc que sa disposition dans l'ordre de marche soit combinée avec l'arrangement des différentes armes, que ses divisions formées en conséquence, & attachées aux colonnes, puissent par des mouvemens simples & rapides suivre leurs déployemens, passer de l'ordre de marche à l'ordre de bataille, & y prendre les emplacemens rélatifs aux objets qu'elles doivent remplir. Il faut en un mot que tous les mouvemens de l'artillerie soient analogues à ceux des troupes, & toujours éxecutés sans confusion, & avec la plus grande célérité possible.

CHAPITRE XIII.

Ecole du Soldat.

L'éducation particuliere des troupes couterait moins de travail, & aurait plus de succès, si elle était précédée de cette éducation générale de la nation, qui chasserait la mollesse, l'oisiveté, & les vices, & qui ferait la chose du monde la plus facile, quoiqu'elle soit la plus négligée. *

Mais puisque ce systême d'éducation nationale, quelqu'important qu'il soit, parait aussi peu intéresser les gouvernemens modernes, qu'il intéressait beaucoup les anciens, ne considérons ici les hommes, que comme ils sont ordinairement lorsqu'ils entrent dans les troupes. Il est certain, qu'il faut commencer par dégrossir & assouplir les uns, & par fortifier & endurcir les autres, & qu'il faut, pour ainsi dire, former le courage & les préjugés de tous.

On a déjà vu comment de la constitution que nous avons imaginée il en résulte nécessairement une instruction progressive pour le soldat, de sorte que, si l'on s'y prend bien, il ne

* On trouvera mes idées sur cette éducation dans le dernier chapitre de cet ouvrage.

peut entrer dans le bataillon de campagne que parfaitement instruit & dressé.

Le premier objet c'est de plier son corps aux travaux, & son esprit à la discipline. Assoupli & formé par des méthodes aisées & naturelles, il faut lui donner l'air soldat, la démarche militaire, & cette noble assurance, qui est une suite de l'élévation de l'ame, & de l'estime qu'elle fait de son état.

Il faut que sa position sous les armes en rang & en file, ne soit ni forcée, ni contraire au mécanisme du corps. Il doit avoir la tête haute, les épaules effacées, la poitrine ouverte, la main gauche pendante, les genoux tendus sans roideur, les talons joints en portant le fusil, & écartés de trois pouces dans toutes les autres positions, les yeux attachés sur son point de vue sans cesser de faire quarrément face, & ainsi placé garder imperturbablement l'immobilité & le silence.

Le port de l'arme doit être commode pour le soldat, point contraire à l'ordre de son rang & de sa file, & tellement assuré que le fusil ne chancelle point dans les mouvemens les plus vifs. L'arme ne doit donc pas être dans un équilibre que le moindre soufle dérange; sa pesanteur ne doit pas toute porter sur la paume de la main, qui ne saurait longtems la soutenir; le bras enfin ne doit pas être raccourci, ni le coude faire un angle qui augmente le diamètre du soldat, & l'empêche de rester quarrément devant lui: défauts qui rendent le port de l'arme si gênant, qu'il devient à la longue une vraie torture.

Il m'a toujours paru absurde, que le soldat dût se fatiguer beaucoup plus à porter ses armes, qu'à les manier. Il y a long tems que j'ai dit, qu'on devrait porter le fusil comme les anciens portaient leurs piques, alongeant tout-à-fait le bras, empoignant & embrassant bien la crosse, & serrant la sous-garde contre le corps. L'arme est de cette façon toujours perpendiculaire, ferme, & inébranlable, elle ne gêne ni ne fatigue jamais le soldat, & ne peut causer le moindre dérangement dans sa position. *

* Le Prussiens se sont depuis raprochés de cette méthode, mais les Autrichiens l'ont adoptée entierement.

Quant au maniement des armes, le plus simple & le plus court est le meilleur. Tout ce qui est compliqué & minutieux doit en être banni, parcequ'il absorbe un tems considérable, & substitue une instruction inutile & frivole à l'instruction nécessaire & solide. Il faut que les positions ne soient point contraintes, & que l'on passe facilement d'un mouvement à un autre. Ces mouvemens doivent être en petit nombre, & tous rélatifs à la guerre, leurs tems brusques & brillans, & s'il y en avait un seul qui fit perdre sans fruit une seconde il faudrait l'exclure. Les principaux objets du maniement des armes sont incontestablement l'action des bayonnettes, le chargement du fusil, & l'exécution des feux. De mouvemens de parade il n'en faut que ce qui est indispensable, car, je le répete & le répeterai long tems avant qu'on se corrige, il y a tant de choses à enseigner aux troupes, qu'on ne saurait admettre le superflu qu'aux dépens du nécessaire. On ne doit jamais donner à la futilité un tems précieux, dont on manque souvent pour les choses les plus importantes.

Mais la partie essentielle, & ce qu'on peut appeller la base de l'instruction du soldat, c'est sans contredit la marche. Depuis que le Maréchal de Saxe a avancé que *tout le secret de l'exercice est dans les jambes*, & depuis que le Roi de Prusse a fait voir de quoi sont capables des troupes qui savent marcher, & conséquemment manœuvrer, on s'est fort occupé dans presque tous les services de cet important objet.

Il faut avouer que les troupes Allemandes, & généralement toutes celles du Nord, marchent parfaitement bien aujourd'hui, lorsqu'elles sont dans l'ordre propre à la marche, & que dans l'ordre opposé elles marchent encore aussi bien que ses difficultés peuvent le permettre. Il n'en est pas de même jusqu'àprésent de celles de l'Europe méridionale, où l'on fluctue encore sur le mécanisme du pas, où une longue paix laisse ignorer ce qui est praticable & utile à la guerre, où enfin des prétendus tacticiens se forgent, par cette même ignorance, des principes faux & entierement contraires à ceux de la nature, & de l'expérience raisonnée.

La marche du soldat est de deux espèces: de manœuvre, & de route. Dans le premiere les troupes manœuvrantes doi-

K 2

vent être considérées comme des corps solides. Or la solidité de ces corps ne peut subsister dans le mouvement, que par l'étroite union des hommes qui les composent, & il est clair qu'on ne peut obtenir cette union que par l'accord & l'uniformité la plus parfaite dans le mécanisme, l'étendue, & la vîtesse de leurs pas.

Comme les mouvemens des troupes doivent être exécutés avec plus ou moins de vîtesse, selon les circonstances, il faut qu' il y ait plusieurs sortes de pas, qui ayent tous le même mécanisme, & ne différent que d'étendue, ou de vîtesse.

J'ai dit un même mécanisme, parceque la nature n' en a qu'un seul, & les principes de la marche ne peuvent être justes, s' ils n' y sont conformes. Mais quel est ce mécanisme que la nature enseigne? c'est de porter déterminément la jambe en avant sans secousse, sans roideur, & sans décliner de la ligne droite; c'est de laisser agir librement la hanche d'où part tout le mouvement, de seconder ce mouvement par le transport du corps sur la jambe qui avance, & de lever dès qu'elle pose à terre le pied opposé pour exécuter sans retard le pas successif; c'est enfin de porter le pied à plat & parallèle au terrein, & de conserver constamment l' à-plomb naturel & nécessaire, sans lequel la marche serait toujours lourde & chancelante.

Voilà quelles sont les loix physiques, selon les quelles marchent naturellement tous les hommes bien conformés, & qui n' ont pas contracté de mauvaises habitudes. Mais comme il y en a beaucoup qui ont pris de ces habitudes vicieuses, & un plus grand nombre encore, en qui avec le même mécanisme on remarque néanmoins de légères différences occasionnées par les différentes constitutions, le genre de vie, & d'autres causes accidentelles, il faut dans l'instruction des troupes une méthode simple, aisée, invariable, qui ramène toujours le mouvement à ces principes naturels, qui doivent rendre le mécanisme de la marche exactement & constamment le même pour tous les soldats.

A l'égard des différens pas, j'ai fait sentir ci-dessus, que la différence peut être dans l'étendue, ou dans la vîtesse. Je sais bien que dans tous les services on la fait consister dans la vîtesse; car quoique les Prussiens & les Autrichiens ayent un

pas alongé, leur pas doublé est de la même mesure que le pas ordinaire. Mais je présume qu'on pourrait utilement substituer à cette méthode celle de changer l'étendue, & de conserver toujours la même vitesse, & j'établirais conséquemment trois sortes de pas, dont on ferait toujours 90 par minute.

1 les pas ordinaire de 26 pouces.

2 le pas alongé de 30 pouces.

3 le grand pas de 36 pouces.

Avec le premier on pourrait parcourir dans la minute 32 toises; avec le second 37; & avec le troisième 45; ce qui est, me semble, tout ce qu'on peut éxiger d'une troupe obligée d'éxécuter ses mouvemens avec précision, & assujettie à la plus grande uniformité de mécanisme, d'étendue, & de vîtesse. Après cela il n'y a que la course, où il n'est plus question de cette uniformité, mais qui peut cependant être soumise à de certaines règles, & à laquelle il faudrait aussi dresser le soldat, à l'exemple des Romains, afin qu'ils sussent l'éxécuter dans le besoin avec cette espèce d'ordre, dont elle peut être susceptible.

Je ne fais si l'ami * qui m'a suggéré cette idée, & moi, nous nous trompons; mais il me semble qu'en employant pour toute sorte de pas la même vîtesse (à laquelle on habituerait si bien le soldat par le moyen de la cadence, qu'il la garderait toujours, même sans intention & machinalement) il me semble, dis-je, qu'on simplifierait l'école de la marche, qu'on obtiendrait plus facilement cet ensemble & cette précision si nécessaires dans les mouvemens des troupes, & qu'on les soulagerait beaucoup, parcequ'il est sensible qu'une augmentation de vîtesse & de nombre de pas essouffle & fatigue davantage, qu'une augmentation d'étendue, à laquelle les plus petits soldats peuvent aisément s'accoutumer.

* C'est le Comte de Bellegarde ci-devant officier dans les troupes de Saxe, & actuellement au service du Roi de Sardaigne. Je saisis cette occasion pour rendre justice à ses talens & à ses connaissances. Je lui ai communiqué plusieurs de mes idées, & j'ai toujours trouvé entre nous une conformité de sentimens, qui, dégagée de toute prévention, ne pouvait venir que de la solidité de nos principes. J'en ai été d'autant plus satisfait, que je connais très-peu d'officiers en état d'en juger aussi sainement que lui.

Quelque méthode qu'on suive, la marche doit être cadencée. Il est donc évidemment utile que la batterie le soit d'une maniere bien marquée, ce qui délasse le soldat, & conserve ou rétablit l'ensemble & l'égalité du mouvement. Il faut cependant en faire un usage bien modéré, & presque la bannir de l'école, car j'ai vu des troupes ainsi exercées ne savoir plus marcher dès que la batterie cessait, tandis que les Prussiens marchent supérieurement bien battant toujours contre mesure. Il faut que la cadence soit dans la tête du soldat, & qu'il s'accoutume de lui même & sans secours à l'accord du pas. Il y a bien des circonstances à la guerre où l'usage des batteries aurait de grands inconvéniens, comme il y en a d'autres où l'on doit se servir des tambours & de tous les instrumens militaires, & ces sont principalement celles où il faut soutenir & enflammer l'ame du soldat. * Il y faudrait alors des instrumens plus sonores & plus éclatans que ceux qu'ont ordinairement les troupes, & voilà encore une des raisons, pour lesquelles j'ai cru devoir donner des trompettes à l'infanterie.

Comme je n'écris pas un réglement d'exercice, je n'entrerai point dans les détails & moyens d'instruction dont il faut se servir pour dresser le soldat à la marche, premierement par individu, ensuite par rang & par file, & enfin par troupe. J'observerai seulement, que, soit de front, soit de flanc, le pas doit être toujours éxécuté sur les mêmes principes; mais dans le pas de flanc, par lequel presque tous les déployemens s'opèrent, le soldat doit, en pliant un peu le genou, remplacer exactement le pied de l'homme qui le précede.

A l'égard du pas oblique, bon à être employé dans quelques circonstances où l'on ne veut point cesser de faire front à l'ennemi, ni interrompre la marche en avant, il faut observer que l'obliquité ne soit jamais assez grande pour gêner & raccourcir considérablement le pas, & que le soldat marche de

* La musique guerrière serait aussi d'un grand secours dans les marches rapides ou forcées, où il faut donner de la gayeté & de la vigueur au soldat. C'est pourquoi j'estime nécessaire d'en faire usage dans les promenades militaires, & dans les routes, alternativement avec les tambours, afin qu'il y ait pour tous le tems du repos. Les effets d'une semblable pratique étaient prodigieux chez les anciens.

façon à faire toujours quarrément face, & à ne causer aucun désordre dans sa file.

Le pas en arrière ne peut servir qu'à l'alignement d'une troupe, & à la remettre à hauteur d'une autre sans faire de demi-tour à droite. Il n'est donc praticable que pour rétrograder de cinq ou six toises tout au plus, & pour des fronts d'une médiocre étendue.

Dans toute sorte de pas, & de marche réglée, les chefs de file auront la tête un peu tournée vers le côté d'où vient l'alignement, sans avancer une épaule plus que l'autre, ni cesser de faire quarrément face. Les soldats des autres rangs couvriront bien leurs chefs de file, sans jamais tourner la tête ni à droite ni à gauche, & tous sentiront toujours également les coudes de leurs voisins.

Les divisions étant affermies dans les pas de la marche, on les transportera des esplanades & des terreins unis en plein champ, & lorsqu'elles seront suffisamment dressées, on les réunira pour former le bataillon, qu'on éxercera de même dans les terreins les plus difficiles. Mais ce n'est pas encore le tems de parler de cette marche par bataillons entiers. Nous en traiterons après avoir établi quelques principes qui doivent la précéder.

Tout ce que nous venons de dire regarde la marche uniforme & réglée des troupes dans l'exécution des manœuvres. Mais il faut aussi éxercer le soldat à la marche de route dans toutes sortes de chemins, son havresac & tout ce qu'il doit porter en campagne sur le dos. Quoique le soldat prenne alors son pas libre, & qu'on lui donne toute l'aisance nécessaire, il est cependant toujours assujetti à un certain ordre rélatif au corps dont il fait partie, afin que les rangs & les files ne se confondent jamais, que les distances s'observent, & qu'il n'y ait point d'alongement dans la colonne. C'est à l'officier qui la conduit, & qui doit marcher à pied à sa tête, à régler la vitesse de la marche relativement à la nature & à la longueur des chemins, à la profondeur de la colonne, & à l'espèce d'hommes dont elle est composée. Ce n'est qu'en s'habituant à ces marches qu'on peut acquérir la connoissance du tems nécessaire à parcourir tel espace dans tel terrein avec tel degré de vitesse, connaissance & combinaison indispensables, si on veut

ſavoir bien compaſſer les différentes opérations, & pouvoir compter ſur leur ſuccès. Il faut lire dans Végece ce qu'il dit des promenades militaires des Romains, & de ces marches longues & rapides des Légions, dont la préſence inopinée glaçait les eſprits. *

Outre les éxercices dont nous venons de parler, il y en a bien d'autres qui appartiennent à l'école du ſoldat. Il faut l'accoutumer à porter d'aſſez lourds fardeaux, car il y a ſouvent des expéditions à la guerre qui ſans cela ne ſauraient être éxécutées. La charge ordinaire d'un ſoldat Romain dans les marches était de ſoixante de nos livres, & il faut remarquer que ſes armes n'étaient point compriſes dans ce poids. Il compte, dit Ciceron, que ſon bouclier, ſon épée, ſon caſque, ne font pas plus partie du fardeau, que ſes épaules, ſes bras, & ſes mains, car il regarde ſes armes comme ſes membres.

Il eſt abſolument néceſſaire que le ſoldat ſache remuer la terre, travailler avec adreſſe & promptitude à toutes les parties d'un retranchement, faire des gabions, des faſcines, des claies, & qu'il ſe rende familiers tous les travaux du pionnage. Dans les armées Romaines il y avait autant de pionniers que de ſoldats, & c'eſt une des cauſes qui donnaient à leur petit nombre une ſupériorité déciſive ſur le grand nombre de leurs ennemis.

Il eſt encore eſſentiel d'apprendre aux ſoldats à nager. Il n'y a preſque point de garniſon qui n'ait quelque rivière à portée. On choiſirait pour cet éxercice, qui contribuerait beaucoup à leur ſanté, le tems des grandes chaleurs, lorſqu'on eſt obligé de ſuſpendre tous les autres. On les y éxercerait d'abord ſéparément, & puis en troupe, & les officiers devraient y être dreſſés auſſi bien que les ſoldats. C'eſt quelque-fois un point déciſif dans une expédition, que de paſſer une rivière à la nage. On n'a pas toujours un pont, ou on n'a pas le tems d'attendre qu'il ſoit conſtruit. D'ailleurs des torrens s'enflent tout-à-coup par la fonte des neiges, ou par les pluies, & des troupes qui

* Pluſieurs marches du Roi de Pruſſe nous ont rappellé ces marches anciennes, & nous en ont fait voir la poſſibilité. Elles doivent auſſi nous convaincre, qu'on ne peut guère entreprendre de grandes choſes, ſi l'on n'approche beaucoup de la maniere de marcher des Romains.

qui ne savent point nager, se trouvent dans des positions périlleuses dont elles ne peuvent point se tirer. Toutes les institutions des anciens pour apprendre à leurs soldats à nager prouvent de quelle importance ils jugeaient cet exercice pour des militaires. Ils portaient leur attention jusqu'à creuser des bassins uniquement pour cet objet, lorsque l'endroit n'était à portée ni des rivières, ni de la mer. Malgré le relâchement de la discipline, les armées Romaines conserverent long tems l'usage de nager, puisqu'on voit que Jovien en guerre contre les Perses fit traverser le Tigre à la nage à un gros corps, qui surprit & battit l'ennemi; événement qui détermina le Roi de Perse à demander la paix.

Je ne ferai point mention ici de plusieurs autres exercices propres à donner au soldat l'agilité, la souplesse, & la dextérité, qu'il doit avoir. Je dirai seulement que ces exercices ne devraient lui être présentés que comme des jeux, car il n'y a rien de si pénible qu'on ne lui fasse gouter par cette méthode, & à quoi on ne le forme promptement. On pourrait les assembler les dimanches & les autres jours de fête pour disputer des prix de saut, de course, de force, & d'adresse. Ces prix seraient peu de chose en eux-mêmes, mais les idées qu'on y attacherait en feraient des objets d'émulation piquans ou intéressans. Voilà la maniere de former en tems de paix des hommes endurcis & guerriers, des soldats en un mot que rien n'étonne quand la guerre arrive, & qui ayent contracté l'habitude de tous les travaux qu'elle exige.

Mais tout systême d'éducation militaire ne saurait être solide, s'il n'est fondé sur une parfaite discipline. On dit à cet égard, & on le répete souvent, sans avoir des idées claires de ce qu'on dit ou qu'on répete, qu'il n'est pas possible de faire de telle nation ce qu'on fait de telle autre. Il est incontestable que chaque peuple a son génie, son caractère. Cependant, quelque différence ou conformité qu'il y ait entr'eux, la discipline doit être essentiellement la même pour tous; exacte, austère, uniforme, immuable. Il n'y a que les moyens & les ressorts qui doivent varier, & être rélatifs au génie national. C'est sur celà qu'il ne faut jamais prendre le contre-pied. La douceur, la sévérité, l'ambition, l'émulation, l'honneur, le genre des

peines & des récompenses, des égards même pour les opinions & les préjugés utiles, voilà les vehicules dont il faut savoir se servir tour-à-tour selon les circonstances. Mais le résultat doit être le même pour toutes les troupes du monde; même exactitude dans le service, même obéissance aux ordres, même habitude aux éxercices & aux travaux, même précision dans les manœuvres, même régularité à remplir tous les devoirs; en un mot même discipline. Quand cesserons nous de confondre les idées, & quand commencerons nous à voir les choses telles qu'elles sont?

CHAPITRE XIV.

Principes des manœuvres.

Le plus habile Général se trouverait fort embarrassé avec des troupes qui n'auraient point de manœuvres, car elles seraient des masses sans mouvement, incapables d'agir selon les circonstances, d'attaquer, & même de se défendre.

Mais il ne suffit pas d'avoir des manœuvres; il faut les avoir bonnes, parce que les troupes qui ont les meilleures, & qui les exécutent le mieux, gagnent presque toujours les batailles, & décident par conséquent des guerres, à moins qu'elles ne soient tout-à-fait mal conduites.

On ne peut cependant pas avoir de bien bonnes manœuvres, si on n'a pas une ordonnance qui en soit susceptible, & puisqu'il est démontré que l'ordonnance actuelle ne l'est nullement, il s'ensuit que lorsqu'elle veut y acquérir une certaine aptitude, elle se trouve toujours en contradiction avec ses principes, & il faut qu'elle commence par y renoncer. *

* Les manœuvres Prussiennes sont certainement simples & rapides, mais quand est-ce qu'elles ont cette simplicité, cette rapidité? C'est tant que les troupes sont sur moins de front & plus de profondeur, c'est dans leur marche en colonne & dans leurs déployemens. Dès que les bataillons sont entierement déployés ou alongés, ces avantages cessent; on les voit embarrassés de leur étendue, & lutter contre l'ondulation & la lenteur. Mais le développement fait, & les troupes en bataille, la célérité

Avec un ordre qui n'eſt point du tout fait pour manœuvrer il n'eſt donc pas ſurprenant, que les manœuvres ſoient incertaines, difficiles, compliquées, & qu'elles n'ayent le plus ſouvent aucun des caractères diſtinctifs de leur perfection.

Voici quelques principes qui déterminent ces caractères, & préſuppoſent néceſſairement une ordonnance qui ne les contrarie point, & leur ſoit analogue: car ſi une machine eſt mal compoſée, ou trop compliquée, il eſt impoſſible d'en maintenir l'harmonie, & une erreur d'en attendre de bons effets.

Premier principe. Toute manœuvre doit être ſimple, prompte, facile, & ſûre. Si elle n'a pas ces propriétés auſſi complettement qu'il eſt poſſible, elle eſt mauvaiſe.

2.me principe. Preſque toutes les manœuvres doivent ſe faire pas des mouvemens directs, & on ne doit admettre les converſions, ni la marche oblique, que pour de petits fronts, & pour de certaines circonſtances.

3.me principe. Il ne faut jamais employer différens moyens par une ſeule fin, différentes manœuvres pour un ſeul objet. Les manœuvres ſynonymes doivent être par conſéquent rejetées.

4.me principe. Toute manœuvre doit être couverte, c'eſt-à-dire, que les troupes qui manœuvrent encore doivent être toujours couvertes par celles qui ne manœuvrent plus.

5.me principe. Toute manœuvre doit ſe faire par le centre, ce centre ayant la tête du corps manœuvrant, à moins qu'une impoſſibilité bien rare ne s'y oppoſe, parceque les manœuvres centrales ſont toujours plus courtes de moitié, plus ſimples, plus faciles, & mieux couvertes.

6.me principe. Dans toutes les manœuvres, les différentes parties manœuvrantes doivent être dans le même ordre & arrangement entr'elles, & on ne doit ſe permettre des inverſions que lorſqu'elles ſont abſolument néceſſaires, ou du moins très-utiles pour le moment.

n'eſt elle pas plus néceſſaire que jamais, quiſqu'il faut marcher à l'ennemi, ne lui point donner le tems d'employer ſon feu, & décider promptement l'affaire? Il faut donc ſe trouver dans une ordonnance qui au moment le plus intéreſſant ne rallentiſſe point l'action, mais conſervant ſa vélocité & ſa force vous mène rapidement au but déciſif.

7.me principe. Toute manœuvre, qui a pour objet d'avancer, doit se faire toute entiere en avant, comme celle qui a pour objet de rétrograder, doit toute se faire en arrière.

8.me principe. Tout changement de front doit s'éxécuter avec la plus grande célérité, & de maniere à dérober promptement les flancs à l'ennemi, & à les garantir de toute insulte.

9.me principe. Les mouvemens des troupes doivent être combinés de façon à faciliter l'emploi des différentes armes, & leur soutien réciproque, sans confusion, & avec la plus grande simplicité.

10.me principe. Comme il faut toujours tâcher d'induire l'ennemi en erreur, on ne doit démasquer la disposition, qu'au moment où il lui est impossible d'y rien opposer, ni par conséquent développer les colonnes que fort près de lui. Si on lui étale de loin une disposition, ce ne doit être que pour lui donner le change, & le tromper sur celle qu'on veut réellement employer pour le combattre.

Les dix principes fondamentaux, que nous venons d'établir, sont comme les bases de toutes les manœuvres. * Les autres, dont on fera mention dans la suite, en découlent tout naturellement, & n'en sont proprement que des corollaires.

* On trouvera que mes principes sur les manœuvres ressemblent beaucoup à ceux de mon ami Menildurand. Mais oui vraiment ils sont dans le fond les mêmes que les siens, & que ceux de tous les partisans de la raison, dont le nombre n'est pas grand. Des principes vrais, & par conséquent immuables, peuvent-ils avoir entr'eux quelque différence?

CHAPITRE XV.

Récapitulation de l'ordonnance.

Avant de passer au détail & à l'éxécution des manœuvres, il est, je crois, à propos de se rappeller ici, que le bataillon aura deux manieres d'être en bataille: déployé, & en colonne. *

Il sera déployé en premiere ligne selon l'ordre habituel; colonne en seconde ligne, & dans tous les cas où cette disposition sera préférable.

Dans le bataillon déployé la compagnie d'élite, toujours tête des manœuvres, est au centre, ainsi qu'on l'a déjà vû; les compagnies paires sont à la droite, & les impaires à la gauche.

Dans la colonne la tête est la même que le centre du bataillon déployé, la queue la même que sa droite & sa gauche.

De même que le bataillon déployé se divisera en deux ailes, la colonne se divisera en deux ailes-colonnes, ou colonnes de combat, qui manœuvreront & combattront réunies ou séparées suivant les circonstances.

Des deux drapeaux du bataillon l'un sera au premier rang, & l'autre au dernier, ayant la tête & la queue de la même file au centre de la compagnie d'élite, l'un suivi & l'autre précédé de leurs aides-enseignes respectifs.

On place le second drapeau au dernier rang parce que, le bataillon marchant en retraite par un demi-tour à droite, il pourra diriger la marche, sans qu'il soit besoin d'aucun déplacement. Il y sera également bien posté dans le cas de devoir,

* Un bataillon alongé n'est pas en bataille, car il ne doit jamais prendre cet ordre que derrière un obstacle, ou dans une position qui l'empêchera d'agir, & ne lui permettra d'autre action que celle du feu. Je ne nomme troupe en bataille, que celle qui peut marcher à l'ennemi, & exécuter des mouvemens offensifs. Un bataillon dans l'ordre du feu est un bataillon posté, & non en bataille. L'ordre fort alongé des chasseurs n'implique point contradiction, car il est propre à cette espèce de troupe, & n'est propre qu'à elle, qui peut même s'alonger sur un seul rang, ou combattre éparpillée, suivant les occasions.

former un double front, & d'ailleurs toujours très-utile, de quelque côté qu'on se dirige, puisqu'il formera avec le premier drapeau une espèce d'axe du bataillon, où l'officier major chargé de la direction prendra le prolongement de son point de vue.

Dans la colonne, les drapeaux restant toujours à leurs places ordinaires, le premier se trouvera à la tête, & le second au sixième rang. Les deux caporaux d'aile se trouveront aussi tout naturellement réunis à la queue, où leurs piques serviront à diriger la colonne, quand elle devra marcher en retraite par un demi-tour à droite.

Dans les ailes-colonnes le premier drapeau sera à la tête de l'aile-colonne droite, & le second à la tête de l'aile-colonne gauche, & les deux piques chacune à la queue de son aile.

La grandeur des intervalles sera habituellement comme elle est représentée dans les planches, mais dans les ordres de bataille elle sera souvent augmentée, ou même quelque fois diminuée; en un mot elle variera selon les vues du Général, & les différentes combinaisons des manœuvres.

CHAPITRE XVI.

Manœuvres de détail.

Planche V. fig. 1. La compagnie étant en haie par rang de taille de droite à gauche, on divisera le rang en six parties égales. Celle de la droite formera le troisième rang, & les suivantes formeront les autres rangs dans l'ordre indiqué par la planche. On commandera ensuite de former la compagnie, & tous les rangs faisant à droite iront prendre leur place devant & derrière le troisième, qui ne bougera pas. Au commandement *front* ils feront face en tête & s'aligneront.

On ouvrira & serrera les rangs de pied ferme, & en marchant. Si c'est de pied ferme le premier rang ne bougera pas, & tous les autres feront brusquement en arrière le nombre de

pas prefcrit à chacun pour s' ouvrir. Ils ferreront de même brufquement fur le premier quand il s' agira de ferrer. Si c' eft en marchant, le premier rang continuera de marcher, tous les autres s'arrêteront en marquant le pas, & puis marcheront fucceffivement au troifième pas du rang qui précède, afin de s' ouvrir à la diftance néceffaire. Pour ferrer ils prendront le pas redoublé, & auffitôt que chaque rang aura ferré il fe remettra au pas ordinaire.

Pour augmenter ou diminuer fucceffivement le front d' un bataillon qui marche en colonne, voici comme on exécutera les doublemens & les dédoublemens. Les premiers pelotons des divifions paires marcheront obliquement à gauche, & les feconds obliquement à droite, ferrant fur les premiers, tandis qu' on exécutera l' inverfe dans les divifions impaires, les premiers pelotons marchant obliquement à droite, & les feconds obliquement à gauche. Dès que les feconds pelotons feront démafqués, ils s' avanceront vivement à côté des premiers, avec lefquels ils s' aligneront & reprendront leur pas. Le dédoublement fe fera par le mouvement contraire.

Le doublement des files, pour augmenter la profondeur du *fig.* 2. bataillon en diminuant fon front, s' exécutera de cette maniere. Tous les premiers pelotons feront fept pas en avant, après quoi les feconds pelotons des divifions paires feront à gauche, & ceux des divifions impaires à droite, & tous doubleront fur les premiers. Le doublement fait, les divifions qui fe trouvent féparées fe ferreront par le pas de flanc, & s' aligneront fur le centre.

L' alongement pour mettre le bataillon dans l' ordre du feu fe fera par files, les trois derniers rangs de l' aile droite faifant à droite, & ceux de l' aile gauche à gauche. Chaque file en arrivant au point où elle doit tourner fera une demie-converfion *fig.* 3. à pivot mouvant, ce qui la placera dans l' ordre où elle doit être, inverfe de celui où elle était. Elle fera alors immédiatement front, & s'alignera. La manœuvre achevée, les chefs-fergens de l' aile droite, & les bas officiers derrière eux, fe mettront à la droite de leurs pelotons, & ceux de la gauche à la gauche. Pour fe reformer en bataille on fera de même à droite & à gauche, chaque file exécutant fucceffivement fa demie-

converſion, & reprenant ſa place, où elle fera *halte front*, & s'alignera.

Voilà toutes les manœuvres de détail que je crois néceſſaires. Celles qui ſont ſynonymes ou ſuperflues doivent donc être ſupprimées.

CHAPITRE XVII.

Des converſions.

J'avoue d'avoir été autre fois bien prolixe, & même exceſſivement minutieux, en traitant des mouvemens de converſion. On me trouvera peut-être à cette heure trop concis, mais j'ai réſolu de renoncer à tout ce qui eſt puéril & compliqué, pour ne m'occuper que de ce qui eſt ſimple & ſolide.

Il n'y a que très-peu d'années, que cette évolution était regardée comme la baſe de toutes les autres, & comme le principal objet d'inſtruction & d'exercice. * On ne parlait alors que de parallèlogrammes tournans ſur leurs pivots, & j'ai connu des gens qui dans leurs chimériques ſuppoſitions faiſaient ainſi pivoter des armées entieres. Le Roi de Pruſſe nous fit voir dès ſa premiere campagne que des bataillons ne ſont pas des parallélipipedes, & ſubſtituant à la lenteur & aux abus des mouvemens de converſion la célérité & l'exactitude de ſes déployemens, il réduiſit les premiers à leur juſte valeur, & aux ſeules circonſtances où l'uſage en eſt véritablement utile.

Voici les principes, que je préſume devoir établir, conformément à l'expérience, & à l'attention ſuivie que j'ai donnée à cet objet.

1. Il

* On ſuivait même des très-fauſſes règles pour les quarts de converſion, & le Chevalier de Pictet, officier diſtingué par ſon ſavoir & ſon mérite, actuellement colonel dans nos troupes, fut le premier qui en fit connaitre l'abſurdité.

1. Il ne faut admettre les converſions que pour des fronts d'une médiocre étendue, & dans certaines circonſtances, comme on l'a déjà dit au chapitre XIV.

2. On s'en ſervira pour rompre un bataillon & le mettre en colonne ſur le prolongement de la ligne qu'il occupe, afin de le reformer enſuite par d'autres quarts de converſion.

3. On s'en ſervira auſſi pour des fronts plus étendus, tels qu'un bataillon, ou deux, mais ſeulement dans le cas où formant pointe d'aile, & débordant l'ennemi, il leur ſera aiſé de le prendre en flanc ou de revers.

4. Les mouvemens de converſion ſeront ſurtout propres aux colonnes, pour changer de front ou de direction.

Les règles eſſentielles pour l'exécution de cette manœuvre ſont d'avoir la tête vers l'aile qui converſe parcequ'elle détermine la vîteſſe du mouvement, & le coude appuyé vers le pivot, afin d'en être toujours à la même diſtance; d'obliger l'officier qui conduit l'aile mouvante de tenir toujours un certain nombre de files alignées ſur le pivot, moyennant quoi la ligne eſt aiſément prolongée par les autres; de commencer par faire marcher cette aile, conformément à la règle des tangentes, droit devant elle, à raiſon d'un pas ſur huit files de front; de prendre enfin, après la converſion, l'alignement ſur le pivot, en faiſant faire un inſtant halte à la troupe qui a converſé, & qui a un peu augmenté à cet effet la vîteſſe converſante. *

Dans une marche de route, où les diviſions & ſubdiviſions d'une colonne ſuivent les différens contours des chemins, il ne s'agit pas de quarts de converſion faits exactement en règle, comme ceux de manœuvre. C'eſt aſſez alors que dans chaque peloton, qui tourne, les ſoldats alongent naturellement le pas à proportion de la vîteſſe de la marche, pour ne point trainer,

* La meſure de l'arc de cercle eſt eſtimée égale à-peu-près une fois & demie à celle du rayon. Si donc les diviſions de ma colonne ont 24 pas de front, & par conſéquent de diſtance entr'elles, il faut que les ailes mouvantes en parcourent 38. Mais ſi elles n'accélerent point leur vîteſſe, les diviſions qui ſuivent auront achevé les 24 pas de la diſtance intermédiaire avant que le pivot ſoit dégagé, ce qui produira l'altération des diſtances, l'alongement de la colonne, & pluſieurs autres inconvéniens.

M

ou confondre les rangs. Toutes les fois qu'une colonne, étant en halte, se remettra en marche, on aura grand soin que toutes les divisions s'ébranlent en même tems, & afin que l'avertissement & l'ordre parviennent à la queue aussitôt qu'à la tête, au lieu de la voix, ou des tambours, on se servira des trompettes. Une colonne en marche libre doit être un corps fléxible, qui dans les directions les plus serpentantes ne laisse pas de suivre toujours son allure, sans que la tortuosité des chemins retarde son mouvement, ni lui cause aucun alongement ou désordre. Cet objet est plus important qu'on ne pense, & quand les troupes n'y sont pas bien stylées on se trompe souvent sur les mesures & les calculs des opérations.

CHAPITRE XVIII.

Des points de vue.

La position d'une troupe ne doit jamais être prise au hazard, mais doit être déterminée par celui qui la commande, & bien choisie relativement à l'objet qu'il se propose. Il faut donc, quelque mouvement qu'il lui fasse éxécuter, qu'il choisisse toujours sur la circonférence de son terrein deux points de vue de droite & de gauche bien saillans & distincts, & s'il se peut isolés, qui déterminent la direction qu'il veut donner à sa ligne.

Un bataillon ne se formera donc jamais sur son terrein d'exercice, que les points de vue de sa position n'ayent été auparavant déterminés. Dès qu'ils le seront, un aide-major se portera au centre de la position, & les deux caporaux d'aile se porteront aux ailes, moyennant quoi le bataillon, entrant dans ses points de vue, trouvera toute l'étendue de son front exactement marquée.

S'il s'agit de marcher en ligne, le bataillon prendra un point de vue en avant. L'enseigne sera à six pas du front, & un aide-major lui indiquera le point de vue, prenant, s'il le faut, des points intermédiaires. Il y aura un officier derrière le second drapeau sur le prolongement du point de vue, pour ob-

ſerver ſi l'axe du bataillon formé par la file des drapeaux n'en décline point, & avertir des moindres dérivations. Les deux caporaux d'aile ſeront de même ſix pas en avant de la droite & de la gauche, & auront attention de ſe bien aligner avec le drapeau.

Si la ligne eſt compoſée de pluſieurs bataillons, il ſuffira que celui qui eſt déſigné bataillon d'alignement prenne ſon point de vue. Tous les autres ſe régleront ſur lui ſans prendre garde aux déviations des intermédiaires. Mais de cela nous aurons occaſion d'en parler plus amplement ailleurs.

Ce que nous venons d'établir ſuffit pour donner à une troupe, de quelque nombre de bataillons qu'elle ſoit compoſée, la direction la plus juſte, & pour la faire marcher en ligne ſans dériver ni ſerpenter, même dans les terreins les plus difficiles, ou pour réparer les déviations qui auraient été inévitables. L'on a donc multiplié les attentions inutilement, & compliqué les moyens dans quelques réglemens d'exercice * par les points de vue qu'on a voulu y donner pour marcher en avant, car chaque bataillon devant prendre le ſien, il ne faut pas être fort ſavant en optique pour ſentir, que les conducteurs reſpectifs ſe blouſeront certainement, & qu'ils n'apprécieront pas comme il le faudra la diſtance des objets réciproques.

Une colonne aura toujours ſon point de vue indiqué. L'officier major chargé de la direction de la marche choiſira les points intermédiaires les plus directs & les plus faciles, & ſe tranſportera ſucceſſivement au centre des différens alignemens. Si, par exemple, celui déterminé par les points de vue A B *Planche VI.* n'eſt point parallèle au front de la colonne arrivante, dès que le drapeau rencontrera le point A ſur l'alignement A D, l'officier major ira ſe placer au centre de la nouvelle poſition,

* On doit le premier uſage des points de vue au Roi de Pruſſe. Par cet excellent moyen, toujours employé avec beaucoup de ſimplicité, il a ſu habilement diminuer les difficultés, les lenteurs, & pluſieurs autres inconvéniens de l'ordre mince. Dans quelque ordre que l'on ſoit, ce moyen d'aſſurer la direction & la marche des troupes eſt très-utile, & même néceſſaire; mais l'ordre ſolide peut l'employer moins minutieuſement, avec plus de vivacité, plus d'aiſance, & plus de ſuccès.

& la tête de la colonne déclinant à gauche y dirigera sa marche.

CHAPITRE XIX.

Ployemens & Déployemens.

Puisque les bataillons, ainsi que nous l'avons déterminé bien nettement, doivent avoir dans l'ordre solide deux manières d'être en bataille, déployés & en colonne, il leur faut une manœuvre pour passer de l'une à l'autre avec la plus grande facilité, & avec toute la promptitude & toute la sureté possibles. Cette manœuvre, si nécessaire d'ailleurs pour les marches, & si utilement & savamment employée par les Grecs & les Romains, était presqu'ignorée, ou du moins oubliée par nos Généraux modernes, lorsque le Roi de Prusse la reproduisit d'une façon à pouvoir en être regardé comme l'inventeur, en tira des avantages immenses, & en fit le principal instrument de ses victoires.

Une telle manœuvre mérite donc bien, ce me semble, qu'on s'applique à la perfectionner, ce qu'on ne peut faire qu'en la simplifiant, sans diminuer son aptitude aux différentes combinaisons dont elle est susceptible.

A cet effet nous voulons, que le ployement & le déployement soit toujours central, & que la tête de la colonne soit toujours centre du bataillon déployé. La compagnie d'élite sera par conséquent l'un & l'autre dans toutes les circonstances.

Il est, je crois, inutile d'observer, qu'il n'est point du tout question ici d'un bataillon qui se rompt en colonne par la droite ou par la gauche, afin de marcher sur le prolongement de la ligne qu'il occupe, & se remettre ensuite en bataille: car les divisions ou pelotons ne peuvent marcher alors que dans l'ordre où ils se trouvent après leurs quarts de conversion; & jamais bataillon ne se rompra par les divisions de droite & de gauche, que dans ce cas d'une marche de flanc, décidée telle par l'objet de se porter sur la droite ou sur la gauche à tel point déterminé, pour y faire front sur le même alignement.

Toutes les fois donc qu'il s'agit de marcher en avant ou en arrière, ou dans quelque direction diagonale entre la perpendiculaire & la parallèle au terrein qu'on occupe; s'il s'agit même d'une marche de flanc qui vous mène à des changemens de direction prémédités, ou à des manœuvres ultérieures & délicates, le bataillon doit toujours se ployer en colonne par le centre, & exécuter cette évolution de la maniere suivante.

Avertissement

En avant formez la colonne

Commandement

Marche-marche.

A ce commandement la premiere division, ou la compagnie d'élite, continuera toute entiere à marcher, ou, si elle est de pied ferme, avancera au pas ordinaire. Les pelotons de l'aile droite marcheront dans leur ordre numérique obliquement à gauche au grand pas, ceux de l'aile gauche à droite. Dès que les deux pelotons correspondans des deux ailes se joindront ils prendront le pas ordinaire, & tous les pelotons avançant ainsi successivement formeront les deux ailes-colonnes, dont la colonne doit être composée. * *Planche VII. fig. 1. & 2.*

Tous les bas-officiers de serre-file entreront dans les rangs entre les pelotons des deux ailes qui se joignent. Les premiers lieutenans restent en serre-file de leurs divisions respectives. Les caporaux d'aile se trouvent derriere leurs pelotons, qui font les pointes des ailes, & par conséquent à la place où leurs piques peuvent servir à diriger la *Planche VIII. fig. 1.*

* Il me semble que cela est assez nettement expliqué, & que l'on conçoit d'abord que les pelotons des deux ailes se joignent derriere la compagnie d'élite, les premiers avec les premiers, & les seconds avec le seconds, en sorte que toutes les parties de la droite du bataillon forment l'aile-colonne droite, & toutes les parties de la gauche l'aile-colonne gauche, ce qui facilite & simplifie de la maniere la plus complette le déployement de la colonne.

colonne, lorsqu'elle marche en retraite. Les tambours suivent, & puis les surnuméraires à la queue de tout. La colonne ainsi formée, on s'en servira également pour attaquer, pour manœuvrer, ou pour faire route, & elle agira toute ensemble, ou coupée en deux ailes-colonnes, selon les circonstances.

Il n'y aura donc point d'autre colonne de manœuvre, ou d'attaque, que celle-ci composée d'un seul bataillon, & divisée en deux ailes-colonnes, qui seront presque toujours mes colonnes de combat. Une colonne de deux bataillons serait plus longue à former & développer, moins légère, & plus en prise au feu de l'ennemi. Elle ne produirait d'ailleurs jamais un plus grand effet; elle ne ferait que renverser ce qu'elle chargerait, chose que la colonne d'un seul bataillon, &, qui plus est, mon aile-colonne fera tout aussi bien, & mieux encore. Il est donc beaucoup plus utile, que non seulement chaque bataillon forme sa colonne, mais que de chaque colonne il en naisse encore deux colonnes de combat. Pour lors autant de colonnes autant de bréches dans la ligne ennemie, au lieu qu'une seule, quelque nombre de bataillons qu'elle eût, ne pourrait faire que sa trouée, outre que l'effort de six bataillons, par exemple, à la queue l'un de l'autre, ne serait que comme celui d'un seul, ou même comme celui d'un demi bataillon.

A l'avertissement de former la colonne, les compagnies de chasseurs se porteront en avant par le pas oblique de droite & de gauche, pour couvrir la manœuvre, tendre le rideau, faire usage de leur mousquéterie s'il est nécessaire, & se replier enfin sur les flancs, lorsque la colonne sera à portée de la charge. Dans une marche les chasseurs seront ou entièrement à la tête de la colonne comme avantgarde, ou partagés entre la tête & la queue, ou sur ses flancs, selon les circonstances, & la position de l'ennemi.

Lorsqu'on voudra séparer les ailes-colonnes, on l'exécutera *Planche VIII. fig. 2.* par un à-droite & un à-gauche, le second drapeau suivant l'aile-colonne gauche & se mettant à sa tête, & les bas-officiers qui étaient dans la file suivant chacun son drapeau. Pour donner aux ailes-colonnes la même étendue de front, qu'à la colonne entiere, & en former ce que j'appelle colonnes de combat, on fera mettre, en se servant de la manœuvre par file, le peloton

de la tête sur trois de hauteur, & tous les autres pelotons formeront les divisions par le pas oblique, ou par le pas de flanc, fig. 3.
moyennant quoi la profondeur de l'aile-colonne sera de quinze rangs, sans compter les surnuméraires, ni les chasseurs. Si on fig. 4.
juge à propos de laisser le peloton d'élite sur six, comme cela peut quelque fois convenir, la colonne de combat sera sur dix-huit. C'est ainsi que les ailes-colonnes seront ordinairement formées pour manœuvrer ou combattre, & lorsqu'elles devront se réunir pour reformer la colonne entiere de bataillon, elles reprendont leur ordre primitif par pelotons.

La colonne & les ailes-colonnes conserveront soigneusement entre les pelotons des intervalles de trois pas, pour la netteté de l'ordre & l'aisance de la marche. Elles ne les serreront phalangiquement qu'au moment du choc, & reprendront aussi-tôt après leurs petites distances. Je ne m'arrête point actuellement aux différens moyens de faire illusion à l'ennemi en ouvrant beaucoup ces distances, ou en les serrant, parceque ce n'est pas ici l'endroit de parler de ces stratagèmes de Tactique, qui dépendent de la volonté du Général, & de la combinaison des manœuvres. J'observerai seulement qu'on doit y éxercer la colonne, ainsi qu'à changer de front plusieurs fois coup sur coup, à séparer les ailes-colonnes, à racourcir par division, à les réunir, à faire face de tous côtés, & à marcher en tous sens ensemble & séparément, ce qui la mettra en état de faire devant l'ennemi tout ce qu'elle voudra, & d'opposer à tous ses mouvemens des contre-manœuvres aussi aisées que solides.

Lorsque la colonne devra soutenir isolée une charge de cavalerie, * & une attaque environnante, les pelotons s'ouvriront à moitié distance, excepté ceux qui suivent immédiatement la premiere division, lesquels prendront la distance entiere de leur front. La compagnie d'élite continuera de faire face en tête,

* C'est-à-dire d'un gros corps de cavalerie, car si ce n'était que de petites troupes, la colonne est assez forte dans son ordre naturel & de marche, sans être obligée de prendre d'autre disposition, puisque tous les pelotons se trouvent à double front, avantage qui résulte de notre armement, & qui fait aussi que l'ordre communément le plus faible contre la cavalerie, le déployé, devient dans notre système très-redoutable à cette arme.

Planche IX. fig. 1. les quatre pelotons de l'aile-colonne droite feront à droite un quart de converſion, & ceux de l'aile-colonne gauche le feront à gauche. Les tambours entreront dans le vuide de la colonne. Les pelotons des ſurnuméraires ſerreront ſur ceux de la queue, & feront tout de ſuite par un demi-tour à droite face en dehors. Si les deux compagnies de chaſſeurs ſont avec le bataillon, on diſtribuera leurs quatre pelotons ſur les flancs de la compagnie d'élite, & des ſurnuméraires, pour les couvrir, & ſe procurer des feux obliques, en écharpant un peu à cet effet leur poſition. La colonne ainſi diſpoſée préſentera de tous côtés à l'ennemi la même force, la même gradation dans les armes, & ſix bayonnettes par conſéquent à chaque cheval. Pour ſe remettre en marche après avoir fait face des quatre côtés les pelotons des ailes-colonnes rompront par des quarts de converſion à droite & à gauche, puis ſe rejoindront par le pas oblique, tandis que la tête avancera au pas ordinaire, & que les pelotons de la queue ſerreront leurs diſtances. *

Planche IX. fig. 2. Si, le bataillon étant déployé, il était néceſſaire de former ſur le champ les ailes-colonnes ſéparées, ſans autre évolution préliminaire, chaque aile ſe ployera par le pas de flanc ſur ſon dernier peloton, & lorſqu'on voudra de nouveau déployer, on joindra par un à-droite & un à-gauche les deux ailes-colonnes, moyennant quoi, le bataillon ſe trouvant alors en colonne entiere, le déployement s'exécutera toujours de la maniere expliquée dans le chapitre ſuivant.

La

* La diſpoſition, que je viens d'indiquer contre la cavalerie, eſt bonne pour un bataillon, ou deux, mais ſi on en avait un plus grand nombre, quatre par exemple, il vaudrait mieux former huit ailes-colonnes, qui à la facilité pour la marche joindraient celle de prendre les diſpoſitions les plus ſûres & les plus ſolides relativement au terrein & aux circonſtances. Un ordre quarré, octogone, ou circulaire, formé par des ailes-colonnes, avec des chaſſeurs & de l'artillerie dans les intervalles, ſerait certainement bien reſpectable. Voyez la diſpoſition octogone de la planche XII. Tout ce qui doit être couvert & éloigné de l'ennemi ſera placé dans le vuide. Les chaſſeurs, juſqu'au moment de prendre poſte, ſeront en avant, en arriere, & ſur les flancs, pour découvrir l'ennemi, & éloigner ſes coureurs.

La colonne de retraite ne différera en rien de celle dont nous venons de donner la formation, si ce n'est que la manœuvre s'éxécutera en arriere, & par la marche de flanc. Planche X. fig. 1.

Il n'y aura donc qu'une seule colonne également propre à tous les différens objets de marche, d'attaque, ou de manœuvre, & il n'y aura qu'une seule maniere de la former. Il faut par conséquent supprimer toutes ces formations particulieres ou synonymes, si lentes, si découvertes, & si compliquées, qu'on enseigne aux troupes pendant la paix, & qu'on est enfin obligé de leur interdire à la guerre.

CHAPITRE XX.

Exécution du déployement.

Lorsqu'une colonne approchera de l'alignement, sur le quel elle devra se déployer, sa tête se dirigera exactement vers le centre de la nouvelle position, ce qui le plus souvent sera au moins tout aussi facile & naturel, que d'aller chercher la droite ou la gauche.

Si la colonne arrive au centre de son terrein, la compagnie d'élite qui en a la tête s'arrêtera, se trouvant à la place où elle doit être. Tous les pelotons serreront sur elle, & au commandement ceux de la droite feront à droite, & ceux de la gauche à gauche, & se déployeront par le flanc, chaque peloton faisant face en tête dès qu'il aura dépassé la derniere file de celui qui le précede & le couvre. Planche X. fig. 2.

Si la colonne arrive sur son terrein par la droite, elle fera à gauche par homme; si elle arrive par la gauche elle fera à droite, & marchera toute entiere jusqu'au centre, pour s'y développer de la façon qu'on vient de dire, & qu'on va rendre encore plus sensible par l'exemple suivant.

Exemple.

Les points de vue choisis, & la direction du déployement déterminée, dès que la tête de la colonne, qui est toujours division d'alignement, se trouvera à sa place, on commandera

1. *A droite & à gauche déployez*
2. *marche-marche*

Au premier commandement, la tête ne bougeant pas, les pelotons de la droite feront à droite, & ceux de la gauche feront à gauche.

Au même instant le bas-officier de serre-file, qui se trouvera au flanc extérieur de chaque premier peloton, se portera derriere celui qui le précede, & au commandement *halte* fait à celui-ci, il comptera vivement un nombre de pas égal au front de sa division entiere, & lui servira de jalon d'alignement.

Les commandans des pelotons se placeront promptement en dehors de la premiere file du côté où leur peloton déboite, afin d'en bien conduire le déployement.

Au second commandement les pelotons se mettront en marche au pas doublé ou au grand pas, gardant entr'eux la moindre distance possible, & tous les seconds pelotons observant de bien diriger leur diagonale sur le bas-officier d'alignement.

Comme les divisions trouvent en arrivant l'étendue de leur front exactement marquée, les pelotons qui les composent n'ont besoin de s'arrêter qu'un instant pour le commandement *halte front*, au quel faisant brusquement à droite ou à gauche ils s'aligneront avec vivacité sur le centre.

On déployera une brigade, ou une division d'armée, quelque nombreuse qu'elle soit, & on la réployera en colonne, de la même maniere qu'un seul bataillon. Après le serrement tous les bataillons de la droite marcheront par leur droite, tous ceux de la gauche par leur gauche. Dès que les premiers de chaque côté auront pris la moitié de leur terrein, ils s'arrêteront, feront face en tête, & déployeront. Les seconds, avant de s'arrêter, parcourront de plus par la droite ou par la gauche l'étendue du bataillon déployé, & ainsi des autres successivement,

qui, arrivant au centre de leur terrein par des diagonales proportionnelles, exécuteront tout de suite leur développement particulier, tel qu'il a été détaillé.

Il est clair, & géométriquement démontré, que ce déployement central par la tête de la colonne, toujours centre du bataillon déployé, est le plus prompt, le plus couvert, & le plus simple, & qu'on peut l'exécuter en toute sorte de terrein avec une facilité, une sureté, & une vélocité surprenantes. * Il s'ensuit donc qu'on doit totalement supprimer les autres qui sont synonymes quant à l'objet, & très-inférieurs quant à l'exécution, parcequ'il faut toujours revenir au principe, que nous avons établi, de ne jamais employer différens moyens pour une seule fin, & de retrancher de l'exercice ce qui est inutile, pour mieux apprendre le nécessaire.

Dans le cas très-rare où la nouvelle position n'aurait aucune profondeur, ni d'autre entrée qu'un seul débouché sur sa droite ou sur sa gauche, voici de quelle maniere il faudrait déployer. Supposons que ce soit par la gauche. L'aile-colonne droite fera halte tandis que l'aile-colonne gauche continuera à marcher, & entrera par le débouché dans son nouveau champ de bataille, où par des à-droite & des à-gauche elle exécutera son déployement. L'aile-colonne droite avancera aussi-tôt, & exécutera le sien, protégé & couvert par l'aile déjà déployée.

Ce sera la même manœuvre lorsqu'un obstacle, ou quelqu'autre raison obligera la colonne de se développer toute entiere sur la droite, ou sur la gauche. Dans l'un & l'autre cas si la manœuvre n'est pas entierement couverte, elle l'est du moins autant qu'elle peut l'être, & plus qu'aucune autre qu'on voudrait lui substituer, puisqu'une aile se déploie toujours en arriere de celle qui est déjà formée.

Il est, je crois, superflu de faire observer, que si la colonne est composée de plusieurs bataillons, chacun d'eux se portera sur son terrein de manœuvre le plus-tôt possible, & exécutera son développement particulier, sans qu'il y ait un instant

* Toutes les objections, qu'on pouvait faire contre l'universalité du déployement central, ont été réfutées dans *les Fragmens de Tactique* d'une maniere qui ne laisse rien à désirer.

de perdu pour le mouvement général. Il eſt vrai, que l'ordre des brigades ſera inverti dans les deux cas que je viens de ſuppoſer; mais je ne ſuis pas plus attaché qu'il ne faut au préjugé d'inverſion. C'eſt un avantage, peut-être unique, de notre formation, & de nos manœuvres, de n'avoir jamais beſoin de cette inverſion relativement aux parties du bataillon; mais ſi le cas arrivait qu'on pût ſe procurer dans le moment quelque utilité réelle en invertiſſant l'ordre, je ne balancerais pas à faire une pareille inverſion, & le beſoin paſſé je reprendrais avec facilité & promptitude mon ordre primitif & habituel. A plus forte raiſon je n'héſiterais point d'invertir l'ordre moins ſcrupuleux des bataillons entiers, des régimens, ou des brigades, dans un déployement, où cet ordre pourrait contrarier ou ralentir les mouvemens des troupes.

CHAPITRE XXI.

Marche en ligne.

On a déjà vu de quelle maniere un bataillon marche de front, & comment ce front eſt toujours déterminé & entrainé par les trois jalons établis au centre & aux ailes. On a dit auſſi, que lorſqu'une ligne de pluſieurs bataillons devra marcher, le commandant en chef déſignera le bataillon d'alignement. Il en dirigera lui même la marche ſur le point de vue, & indiquera les points intermédiaires, afin que les drapeaux, qui conſtituent l'axe du bataillon, ne dérivent jamais. L'officier major qui ſera derrière à cheval, ſe tiendra avec exactitude dans le prolongement du point de vue pour obſerver ſi l'axe en décline, & en rectifier autant qu'il peut les déviations.

Les chefs & les officiers majors de tous les autres bataillons ſe régleront avec une attention continuelle ſur le bataillon d'alignement tant qu'ils pourront appercevoir ſes drapeaux *,

* Toutes les fois que la ligne aura plus de quatre bataillons on attachera aux drapeaux du bataillon d'alignement, & aux piques de ſes caporaux d'aile, des branches avec leurs feuilles, pour les faire mieux diſtinguer.

ne tenant aucun compte des intermédiaires, & prenant bien garde de ne point répéter leurs erreurs.

Si le bataillon d'alignement était obligé par des circonstances locales de sortir de mesure & de direction, il renversera presqu'à plat ses drapeaux, & ses piques, pour avertir les autres de ne pas faire attention à lui pour le moment, & de ne se régler que sur l'ensemble de la ligne.

Lorsque le bataillon d'alignement devra marcher obliquement, ou changer de direction, pour avancer la droite ou la gauche de la ligne, & l'entrainer dans son mouvement, ses drapeaux & ses piques s'inclineront sensiblement du côté où il marche, jusqu'à ce que le prolongement de tous les drapeaux soit dans l'alignement déterminé par la nouvelle déclinaison.

Dans la marche en retraite il n'y a aucun déplacement à faire après le demi-tour à droite, si ce n'est celui des piques, car le second drapeau indicateur de la direction est déjà tout placé. Le commandant aura cherché d'avance le point de vue, sur le quel ce drapeau du bataillon d'alignement devra être dirigé.

Lorsque le terrein sera trop embarrassé ou trop difficile pour marcher en ligne déployée, & qu'on devra pourtant y tenir la même étendue de front, on y marchera en ligne de colonnes. Chaque bataillon formera la sienne. Tous les drapeaux se régleront toujours de même sur celui du bataillon d'alignement, & les commandans des colonnes observeront bien leurs distances. Si quelques obstacles les obligent de les altérer, & de changer leur direction, ils seront très-attentifs à les reprendre dès qu'ils auront franchi l'obstacle, & à remettre leurs drapeaux à hauteur de la ligne, accélérant la vîtesse de la marche autant qu'il sera nécessaire. Si les colonnes devront marcher en retraite par un demi-tour à droite, les piques des caporaux d'aile du bataillon d'alignement serviront à régler la marche, l'officier major placé devant elles dirigeant le nouveau front sur le point de vue déterminé.

Dans une marche de flanc par files sur le prolongement du premier front, la ligne filant, par exemple, par sa droite le long d'un ruisseau, ou d'un bois, pour se trouver, en s'arrêtant, déployée comme elle l'était, tous les drapeaux confer-

veront le même alignement, & se régleront sur celui qui a la tête de la marche.

CHAPITRE XXII.

Changemens de front.

Une troupe en bataille change de front pour faire face à l'ennemi dans une autre direction. Il est donc nécessaire que ces mouvemens soient prompts, simples, solides, couverts, & d'un mécanisme propre à toute sorte de terreins, quelques coupés ou difficiles qu'ils puissent être. Il faut par conséquent proscrire toute manœuvre qui morcelant & éparpillant une troupe sur une grande étendue, & la mettant en prise à tout ce que l'ennemi peut faire, a besoin d'un terrein uni, entierement ouvert, & tel qu'on n'en trouve que très-rarement à la guerre; & si on le trouve tant pis, parceque, comme nous venons de l'observer, l'ennemi peut alors tout entreprendre sur un corps qui n'a plus de liaison, ni de force.

Planche XI. Les changemens de front ne s'exécuteront par conséquent que de deux manieres. Par le déployement, & par des mouvemens de conversion. *

La premiere doit être d'un usage presqu'universel, & est la seule qui convienne à de grands fronts. La seconde ne peut convenir qu'à des petits fronts, qui peuvent manœuvrer tous d'une pièce.

La manœuvre par déployement s'exécutera ou en colonne de front, ou en colonne de flanc. On rompra en colonne de flanc, lorsque la nouvelle position étant perpendiculaire à l'an-

* Il est sensible que pour faire front en arrière, ou du côté opposé au premier front, nos bataillons n'ont qu'à faire un demi-tour à droite. Ils n'ont besoin ni de la contremarche par files, ni d'aucune autre manœuvre, car ils ont l'avantage unique, ainsi que nous l'avons démontré, d'être constamment des corps à double front, & dont les deux fronts sont aussi bons l'un que l'autre.

cienne, on devra faire front à droite, ou à gauche, sur quelque point que ce soit de la ligne, ou de son prolongement. Si on fait front à droite par la droite en avant, la quatrième division sera division d'alignement, & l'on se déployera entierement par la gauche. Ce sera l'inverse si on fait front à gauche.

Mais si le point d'intersection de la nouvelle ligne est sur le centre de la première, où sur quelque point intermédiaire entre le centre & les ailes, si même étant sur les ailes, son prolongement est en tout ou en partie en arrière de l'ancienne position, il faut que le développement, pour être prompt couvert & sans inversion, soit central, & si la compagnie d'élite ne se trouvait pas précisément dans la direction des points de vue, & trop en avant ou en arrière, trop à droite ou à gauche du terrein sur le quel la colonne doit se déployer, on fera marcher la masse en tel sens qu'il sera nécessaire pour porter au centre de la nouvelle position les parties qui doivent s'y trouver.

De quelque nombre de bataillons qu'une ligne soit composée, il est clair que c'est par les mêmes procédés qu'elle doit changer de position. D'abord chaque bataillon fera son ployement particulier, ou rompra par son flanc, selon que les circonstances l'exigeront. Dans le premier cas chacun prendra sa diagonale vers le centre de son terrein de développement marqué par l'officier major qui s'y sera promptement rendu. Dans le second tous se rapprocheront du bataillon d'alignement, & se réglant sur lui déboiteront & marcheront du côté par le quel la ligne doit s'étendre jusqu'aux points où ils doivent se déployer; ce qu'ils exécuteront conformément aux règles qui ont été détaillées. *Planche XII.*

Si le commandant en chef, qui dirige la totalité du mouvement d'une colonne, est obligé par des circonstances imprévues de prendre sur le champ une position différente de celle qu'il avait d'abord projettée, il peut par les moyens indiqués changer la direction à tous les instans du mouvement, & même faire face aux points les plus opposés au premier début de la manœuvre.

Le changement de front par des mouvemens de conversion en totalité, n'aura lieu, s'agissant d'une troupe déployée, que pour un seul bataillon, ou deux tout au plus, & dans le cas

où l'ennemi étant en mesure par son feu de mousqueterie, une pareille manœuvre serait nécessaire pour l'attaquer avantageusement, ou s'opposer à son attaque, pour couvrir un flanc, ou le prendre en flanc lui même. Il faut alors une manœuvre qui ne rompe & ne désunisse point le bataillon, & par la quelle on puisse l'arrêter à tel point du mouvement qu'on veut, selon le plus ou le moins d'obliquité qu'on estime devoir donner à cet écharpement.

Quant aux colonnes, il est clair que les changemens de front par conversions leur conviennent particulierement à cause de la petitesse de leurs fronts, & de la facilité avec la quelle toutes les divisions peuvent suivre les mouvemens de la tête, ce qui est une chose si simple & si évidente qu'elle n'exige aucune explication.

CHAPITRE XXIII.

Passage du défilé.

Un défilé est en avant, ou en arrière, vis-à-vis du centre, ou des ailes, ou sur le prolongement de la position qu'on occupe, ou enfin sur quelqu'une des directions diagonales.

Pour le passage du défilé en avant, & vis-à-vis du centre, on ployera le bataillon en colonne à l'ordinaire, sans qu'il soit besoin d'aucun changement dans la manœuvre.

Si le défilé est vis-à-vis de la droite, la première division marchera toute entiere par le pas oblique, ou par son flanc, vers la droite pour former la tête de la colonne. Toute l'aile gauche, suivant aussitôt le mouvement de cette division, doublera derrière par peloton, & formera son aile-colonne. L'aile droite formera la sienne à proportion que la tête avancera de son côté, & qu'elle couvrira successivement la manœuvre de ses pelotons. Si le défilé se trouve vis-à-vis de la gauche, le ployement se fera sur cette aile de la même façon que sur la droite.

Sup-

Suppoſons à cette heure le défilé en arrière : on formera la colonne de retraite. S'il eſt devant le centre il n'y a rien à changer à la marche des diviſions, & s'il eſt vis-à-vis d'une aile on manœuvrera comme pour le défilé en avant, mais en colonne renverſée.

Quant à un défilé qui ſe trouverait ſur le prolongement du front, il faut voir s'il en eſt près, ou à une diſtance un peu conſidérable, & ſi au de-là on doit ſe remettre en bataille, & dans quelle poſition, ou ſi l'on doit continuer la marche. Dans le cas que le défilé ſoit bien près, & qu'en ſe remettant en bataille le nouveau front ſoit dans le prolongement de l'ancien, on peut rompre le bataillon en colonne de flanc, mais dans tous les autres cas il faut le ployer en colonne de front, afin qu'il ſoit dans ſon ordre naturel, ſuſceptible de toutes les manœuvres, & propre à toutes les circonſtances.

Si le défilé eſt trop étroit pour contenir le front de la colonne, c'eſt-à-dire d'une diviſion, l'on défilera par aile-colonne, ou par peloton, & s'il devient encore plus étroit on diminuera les fronts autant qu'il ſera néceſſaire *, & dès que le terrein s'ouvrira, on ſe remettra ſur de plus grands fronts, qu'on augmentera à proportion de la largeur du débouché, juſqu'à ce qu'on ait repris l'étendue ordinaire de celui de la colonne.

Il y a certaines ſituations où l'on peut auſſi faire filer les pelotons par leur flanc, mais il faut pour lors n'avoir rien à craindre au débouché.

Si le défilé eſt un pont, on fera avancer les chaſſeurs ſur le bord de la rivière, & on les placera en deçà de droite & de gauche, pour protéger par leur feu le paſſage de la colonne.

Que ce ſoit des montagnes, des bois, ou autres eſpèces de terreins, qui forment les défilés, on doit toujours employer les chaſſeurs à en garnir également les droites & les gauches, & à en aſſurer l'entrée & la ſortie.

* N'eſt-ce pas injurier le lecteur & abuſer de ſa patience, que de lui faire voir par de longs diſcours que là où on ne peut marcher ſur quatre il faut marcher ſur deux ? De ces démonſtrations puériles on en trouve cependant plus d'une dans quelques ouvrages didactiques.

CHAPITRE XXIV.

Se mettre en bataille ſur deux lignes.

Dès que les colonnes de l'armée auront leurs têtes à une certaine diſtance du terrein où la première ligne doit ſe déployer, les bataillons deſtinés à former la ſeconde s' arrêteront au commandement qui leur en ſera fait, & reſteront en colonnes. Le déployement exécuté par la première ligne, la ſeconde formera auſſitôt les ailes-colonnes par diviſions, dont les têtes ſeront directement perpendiculaires aux ailes des bataillons déployés, faiſant rue avec leurs intervalles, mais au moment de la charge & à la rentrée des chaſſeurs elles déclineront à droite & à gauche, pour ſe placer éxactement vis-à-vis des intervalles.

CHAPITRE XXV.

Paſſage & enchaſſement des lignes.

Cette manœuvre ne peut avoir lieu que lorſque les bataillons de ſeconde ligne ſont en ordre de colonne. C'eſt une chimère que de prétendre l' exécuter avec des lignes minces également déployées.

PlancheXIII. fig. 1. Si la ſeconde ligne formée en ailes-colonnes doit ſe porter en avant, non pour remplacer la première, mais pour s'enchaſſer ſeulement dans ſes intervalles, & des deux n'en plus faire qu'une, on lui fera le commandement, qui ſera répété par tous les chefs de colonne, *En première ligne enchaſſez, marche*; & la première ne fera que la recevoir.

fig. 2. Si la ſeconde ligne devra remplacer la première, on lui commandera, *En première ligne remplacez*, marche. La première ligne ne marchera pas d'abord en arrière, à moins qu'il n'y ait des raiſons pour cela, mais ſe laiſſera devancer par la ſeconde, ſans tourner le dos à l' ennemi. Dans le cas où elle devrait néceſſairement ſe retirer par un demi-tour à droite, elle le ferait couverte par le rideau des chaſſeurs.

Si la feconde ligne doit fe déployer, on lui commandera *déployez*. On commandera en même tems à la première *formez les colonnes*, ou bien *formez les ailes-colonnes*, & elle prendra le même ordre qu'avait la feconde.

CHAPITRE XXVI.

De la charge.

L'ordre dans le quel les bataillons de première & de feconde ligne iront habituellement à la charge a été fuffifamment expliqué; mais cet ordre habituel n'exclura point les changemens momentanés, que le Général jugera à propos d'y faire, & que les difpofitions de l'ennemi ou les circonftances locales éxigeront.

A la diftance qui fera déterminée par le Général, & ordinairement à 300 toifes de l'ennemi, on commandera

1. Halte
2. Rideau
3. Marche

Au premier commandement la ligne fera halte, & fe redreffera. Au fecond toutes les compagnies de chaffeurs marcheront cinquante toifes en avant, fe mettront fur deux rangs, & mafqueront la ligne. * Au troifième le rideau, ainfi tendu, & fuivi de toute la ligne, avancera plus ou moins promptement felon les ordres qui lui feront donnés, & fera en différentes ftations le feu le plus vif de canon & de moufquéterie jufqu'à ce que les bataillons, étant parvenus à la diftance de quarante toifes de l'ennemi, baiffent les bayonnettes & aillent au grand pas le renverfer. Les chaffeurs s'écouleront alors leftement de droite & de gauche, pour démafquer leurs bataillons, & repren-

* Les pièces des bataillons fe porteront en même tems en avant, s'aligneront avec les chaffeurs, & auffitôt placées tireront au canon ennemi. Au moment de la charge, lorfque les chaffeurs rentreront dans les intervalles, elles feront renvoyées fur les derrières de leurs bataillons.

dre leur place dans les intervalles, où ils continueront de faire feu jusqu' au moment du choc.

Dès que la première ligne ennemie sera percée & rompue, ou qu'elle aura tourné le dos, nos bataillons feront l' unique décharge dont il est parlé au chapitre des feux, après quoi les chasseurs reviendront immédiatement masquer leurs bataillons, & les dragons débouchant tout de suite par les intervalles iront fondre au grand galop sur l' ennemi rompu, acheveront de le dissiper, pousseront & sabreront les fuyards, & ramasseront les drapeaux.

Si la seconde ligne ennemie se présente, le rideau répétera sa manœuvre, & l' artillerie légere s' avancera de même pour recommencer son feu, pourvu, bien entendu, que les circonstances le comportent, & que l' action de la charge n'en soit point ralentie. Notre seconde ligne se rapprochera en même tems avec célérité, & présentera les têtes des ailes-colonnes fraisées de bayonnettes aux intervalles de la premiere. Il est à présumer que celle-ci culbutera encore la seconde ligne ennemie, que nous supposons dans l' ordre mince & alongé. Mais si par une bonne contre-disposition faite à tems, & par des efforts extraordinaires, ou des accidens imprévus, notre premiere ligne était repoussée, les ailes-colonnes la traversant rapidement tomberont sur l' ennemi, qui certainement ne tiendra pas contre cette nouvelle charge. * Les bataillons de grenadiers de premiere ligne, s' ils n' ont pas été employés ailleurs, se joindront à ceux de la seconde, & cela formera une très-forte réserve, qui sera dans les batailles ce que les Triaires étaient dans les Armées Romaines.

* Dès qu'une aile-colonne aura percé, la tête fera toujours front devant elle, mais la queue se partagera, & les pelotons qui la composent, faisant des quarts de conversion à droite & à gauche, chargeront brusquement l'ennemi en flanc, & acheveront de le rompre & dissiper.

CHAPITRE XXVII.

Marches d'Armée.

Après avoir établi dans les chapitres précédens tous les principes, sur les quels nos corps d'infanterie doivent être formés, disciplinés, & dressés, il est tems de les rassembler * pour l'exécution des mouvemens de la grande Tactique. Nous venons de voir que l'objet de la Tactique élémentaire est de faire manœuvrer un bataillon ou un régiment dans toutes les circonstances de la guerre avec ordre, simplicité, & solidité. Nous allons voir de même que celui de la grande Tactique est de faire manœuvrer avec tous ces avantages une Armée ou un corps d'Armée dans toutes les combinaisons offensives & défensives que peuvent fournir les différentes opérations d'une campagne; ce qui nous mène bien naturellement à la Stratégique, qui contient les parties du Général, &, qui est le plus haut dégré de l'art, au quel on ne peut parvenir qu'après avoir monté par tous les autres.

La théorie des marches est sans contredit la base de tous les mouvemens d'une Armée, & par conséquent une branche bien intéressante de la science des Généraux; car ce n'est qu'à proportion que les marches sont bien combinées & savantes, que les succès à la guerre deviennent brillans & solides.

Toutes les marches d'une Armée peuvent se réduire à deux especes: marches de route, & marches de manœuvre. Les premieres sont celles qui se font hors de la portée de l'ennemi, soit au commencement d'une campagne pour rassembler les forces, & les rapprocher du théatre des opérations, soit vers la fin pour les séparer après l'éloignement réciproque & bien décidé des Armées, soit dans le cours même de la campagne pour

* On dira, peut-être, que je les ai déjà rassemblés dans les chapitres précédens. Oui, mais autant que cela était nécessaire pour développer tout le système des manœuvres, & rien de plus. Il fallait bien supposer une partie d'armée qui exécutât celles qui ne peuvent être exécutées par un seul régiment. Voilà ce qui a du faire anticiper sur des objets qui sont du ressort de la grande Tactique.

quelque expédition exécutée hors de mesure, & à l'abri de tout accident & de toute insulte. Dans ces marchès on cherche surtout la commodité & le soulagement du soldat, on cherche souvent la célérité, & on se relâche sur la méthode: elles exigent en général bien moins de combinaisons, moins d'ordre même; quoique cependant il y en faille toujours beaucoup, pour prévenir les inconvéniens, & pour habituer les troupes ou du moins les préparer aux règles exactes & rigides.

Les marches de manœuvre sont celles qui se font à portée de l'ennemi pour s'opposer à ses mouvemens ou à ses desseins, pour prendre une position, pour le réduire à l'absurde, & pour combattre. Il y a conséquemment plusieurs choses à considérer & combiner dans une marche de manœuvre. 1.° La nature du pays qu'on doit traverser. 2.° Le tems qu'il faut y employer. 3.° Les mesures relatives à la position de l'ennemi. 4.° La qualité de ses troupes, le caractère & la capacité de celui qui les commande. 5.° Les circonstances locales du nouveau camp, & celles qui sont relatives aux opérations ultérieures. 6.° L'espèce enfin des différentes armes qui composent notre armée, leur discipline, leur ordonnance, leur dextérité, leur aptitude aux manœuvres.

Pour mettre une armée en marche il faut nécessairement lui préparer ses débouchés. Cela s'exécute de plusieurs manieres, selon les circonstances, & les vues qu'on peut avoir. Souvent on ouvre des marches sur toutes les directions environnantes, même sur celles qu'on ne sera jamais dans le cas de suivre, pour mieux cacher à l'ennemi les mouvemens qu'on projette. Souvent aussi, pour lui donner le change, on n'en ouvre qu'une seule avec des démonstrations imposantes, tandis qu'une autre secrétement reconnue sur un point opposé lui dérobe un mouvement rapide, qui vous mène au but avant qu'il soit revenu de son illusion. Quelque fois, pressé par le tems & les événemens, on ne peut ouvrir que la marche du jour, ou du lendemain. Quelque fois même les circonstances & la position de l'ennemi ne permettent pas seulement de reconnaître d'avance les routes, & il faut alors préparer, chemin faisant, ses débouchés. D'autres fois les armées se trouvent tellement situées, que, quelque mouvement qu'elles fassent, la direction en est positivement

déterminée ; & d' autres enfin une défenſive abſolue ne permet que des mouvemens rétrogrades. Dans le premier cas ce ſerait une fatigue inutile, & un travail entierement perdu, que d'ouvrir des marches vers des directions abſolument indifférentes; & dans le ſecond il ſerait non ſeulement inutile, mais dangereux d'ouvrir des marches en avant, qui deviendraient des débouchés offenſifs pour l' ennemi.

Le nombre des débouchés doit être en proportion de celui des colonnes, ſur le quel une armée doit marcher, & chaque colonne doit être formée d' une grande diviſion d' armée, dont nous avons déjà déterminé la force relativement à notre ſyſtême.

Mais pour comprendre comment les marches doivent être ouvertes, & s'en former une idée auſſi nette que facile, il faut ſavoir que les ordres de marche ſe réduiſent dans le fond à deux eſpèces; marches de front, & marches de flanc. Ces deux eſpèces ont leurs diſpoſitions & leurs combinaiſons particulieres, qu' il ſerait très-pernicieux de confondre.

Dans une marche de front, ſoit en avant ou en arrière, le front de la marche doit être égal, depuis la colonne de droite juſqu' à celle de gauche, à l' étendue du terrein que doit néceſſairement occuper l' armée en bataille. Ce n' eſt pas à dire que les débouchés doivent être toujours également diſtanciés ſur cette étendue, choſe impoſſible, à moins qu' on ne marche dans une plaine parfaitement dégagée d' obſtacles; mais il faut qu'en arrivant ſur le terrein où l' armée doit ſe développer, les colonnes reprennent leurs diſtances, & embraſſent toute l' étendue néceſſaire au déployement.

Dans une marche de flanc, qui eſt toujours parallèle au terrein que l' armée occupait, comme le front des colonnes eſt flanc de l' armée en bataille, chaque ligne ou moitié de ligne formant une colonne, il faut au contraire que les débouchés ſoient ouverts à la moindre diſtance poſſible, afin que les colonnes intérieures ſe trouvent très-rapprochées de la colonne extérieure, & par conſéquent de la parallèle, ſur la quelle l' armée dois ſe remettre en bataille.

Mais un principe commun aux deux eſpèces de marches, que nous venons de diſtinguer, & un principe fondamental, c'eſt que l' ordre de marche ſoit tel, qu' il puiſſe par des

mouvemens courts rapides & simples devenir sur le champ ordre de combat. *

Il faut à cet effet si bien combiner la composition l'arrangement & la force des colonnes, qu'elles ne soient ni pesantes ni faibles, que les différentes armes s'y trouvent disposées de façon à se soutenir mutuellement, que leurs manœuvres puissent concourir avec simplicité à la prompte & facile exécution de l'ordre de bataille, ** & que celui de leur marche se prête sans confusion à tous les changemens que le pays & les conjonctures les plus inopinées peuvent rendre nécessaires. Mais la composition plus ou moins avantageuse des colonnes de marche dépend de la plus ou moins parfaite organisation de l'Armée, & de la proportion qu'on a su mettre dans ses différentes parties, & dans ses divisions. Celles que j'ai déterminées dans ma formation, & dont j'ai donné les détails, renferment, ce me semble,

* Voilà le principe qu'on doit suivre, & non celui, qu'on donne communément, de marcher dans le même ordre dans le quel on veut combattre; principe faux, s'il n'est pas bien interprété, ou du moins équivoque & très-capable d'induire en erreur; car, comme le pays que l'armée parcourt dans sa marche est ordinairement différent de celui où elle doit camper & combattre, il ferait absurde de donner la même disposition pour deux choses qui diffèrent totalement, & à l'une des quelles par conséquent elle ne pourrait presque jamais être appliquée. Ce n'est qu'en traversant un pays exactement de la même nature que celui où l'on doit camper, tel qu'une plaine ouverte & non interrompue, qu'il faudrait marcher dans l'ordre qu'on veut combattre, mais ce ferait alors un cas particulier, & non une règle générale. L'ordre de marche est presque toujours sujet à de fréquentes variations, parce qu'il doit se conformer à celles du local. Si d'une plaine on entre dans des montagnes, si des montagnes on passe dans un pays fourré & difficile, si on traverse un bois, des marais, l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, ne feront certainement pas toujours distribuées de même, mais elles le feront suivant la nature du pays & les circonstances.

** „ L'ordre de marche habituel doit être tel, dit M. de Menildurand, qu'on en puisse tirer, „ non seulement l'ordre de bataille habituel au quel il appartient spécialement, mais même tel autre „ ordre de bataille qu'on voudra, „ presqu'aussi facilement & promptement qu'on pourrait le former „ partant d'un ordre de marche fait „ exprès; & surtout sans être obligé „ à de grands déplacemens, toujours „ longs & embarassans, souvent dangereux.

ble, tous les objets d'utilité possibles. La brigade, à l'instar de cette légion inspirée par un Dieu, comme dit Végece, est un corps composé de toutes les armes disposées de la maniere la plus propre à l'action. Deux brigades forment une division d'armée. Chaque division forme sa colonne. Voilà l'ordre habituel de la marche. Il peut arriver des cas où l'on soit obligé par la nature du pays, ou par les circonstances, de s'en écarter. Il n'est pas possible quelque fois d'ouvrir assez de débouchés; on est contraint alors d'alonger les colonnes en les formant de plus d'une division. D'autres fois, marchant dans un pays bien ouvert, il est avantageux de les multiplier en ne les formant que d'une demie division. Souvent il faut varier la distribution des corps d'infanterie & de cavalerie, selon que le pays est fourré ou libre. Mais la constitution de nos divisions d'armée, & par conséquent de nos colonnes, est telle, que toutes leurs parties se prêtent aisément aux modifications les plus variées de l'ordre primitif, dont le fond reste immuable, puisqu'on trouve toujours dans chaque partie les mêmes propriétés, même liaison avec le tout, même combinaison pour les manœuvres intérieures & pour les développemens.

Ce serait une répétition inutile que de parler ici des mouvemens, par les quels les troupes doivent se mettre en colonne de marche, puisque ce sont les mêmes que ceux qui ont été expliqués à l'article des formations en colonne. Chaque division d'armée formant la sienne sera précédée d'un nombre suffisant de travailleurs pour ouvrir les chemins, s'ils n'ont pu être jalonnés ni reconnus, ou pour les réparer s'ils ont été gâtés après la reconnaissance faite. *

* Les chemins pour les colonnes doivent être assez larges, pour que les troupes puissent, autant qu'il est possible, marcher sur le même front qu'elles ont en partant du camp, comme l'observe très-bien le savant & judicieux comte Turpin de Crissé dans ses commentaires sur Montecuculi. S'ils peuvent être ouverts proportionnément au front de nos colonnes, qui sur le pied de guerre est de 24 pas, la marche en sera plus prompte & plus commode. Mais comme bien des fois on n'a pas le tems d'ouvrir de tels débouchés dans des pays difficiles, coupés de ravins, de bois, de ruisseaux, il faut au moins leur donner d'ouverture un peu plus que l'étendue du front de nos ailes-colonnes, qui est de 12 pas, afin qu'il y ait sur les flancs des pelotons l'espace nécessaire aux officiers qui doi-

On a vu aussi au chapitre de l'artillerie comment elle doit être disposée dans les marches, & seconder les mouvemens des troupes. Il y aura autant de divisions d'artillerie * qu'il y aura de divisions d'armée, & une réserve au centre de l'arrière-garde renforcée d'attelages. Quelques pièces marcheront à la tête des colonnes débarassées de leurs voitures d'attirail, & n'ayant que les munitions nécessaires pour le premier moment; toutes les autres marcheront à la queue. Voilà l'ordre habituel, au quel on fera ensuite les changemens indiqués par les circonstances, pour faire entrer l'artillerie dans toutes les combinaisons des ordres de bataille.

Quant aux équipages, dont on doit autant qu'on peut diminuer la quantité, ** il ne faut jamais les entremêler avec les

vent y être à cheval. Cette méthode de faire tenir les officiers sur les flancs de leurs divisions ne sert pas peu à contenir les soldats, qui ne sont point d'ailleurs embarassés par les chevaux. Il est bien essentiel que les officiers de l'Etat major de l'armée, qui son chargés de l'ouverture de la marche, en ayent toute l'intelligence & une grande habitude, car de cela dépend souvent la célétité des mouvemens, & le succès des opérations. Ils doivent ne point manquer de travailleurs munis de tous les outils nécessaires, pour élargir & racommoder les chemins, combler des ravins peu profonds, couper des haies, assurer les terreins marécageux, construire des ponts, & planter des jalons qui indiquent aux troupes les routes qu'elles doivent suivre. Les escortes qu'on leur donne pour les protéger, & couvrir leurs opérations, seront toujours réglées sur la nature du pays, & sur la distance la situation & la force des postes & détachemens ennemis.

* Il s'agit ici de l'artillerie de parc; car pour celle des bataillons elle marche toujours avec eux, & elle est par conséquent tout naturellement divisée & placée.

** Si l'on ne diminue cette quantité énorme d'attirails, d'équipages, de valets, dont la plupart des troupes sont embarassées, malgré l'exemple des Prussiennes, les armées seront toujours pesantes, & leurs opérations toujours trop assujetties à des calculs de subsistance. Il est aussi indécent que pernicieux d'étaler dans les camps le luxe, la mollesse, & le faste des cours. Il faut retrancher au contraire tout ce qui est superflu. Des troupes qui ne seront pas sobres, frugales, & endurcies aux travaux, ne vaudront jamais grande chose. Il est donc essentiel de faire à cet effet des loix sages & bien positives, & de tenir la main à leur exécution. Il n'y en a jamais eu de plus austères, ni de mieux observées, au sujet des équipages, que celles des Romains du tems de la République. Ils regardaient comme indisciplinée & barbare une armée qui en était surchargée. La distribution du blé qu'on faisait au soldat pour quinze jours,

troupes, mais les faire marcher en ordre & serrés à la suite des colonnes selon le rang des corps, les mulets ou chariots de campemens des soldats à la tête de tous. Le nombre des files, sur le quel les bêtes de charge & les voitures doivent marcher, doit être réglé sur le front des troupes, car dans des pays ouverts & des chemins larges il ne faut pas marcher comme dans des défilés, ainsi que je l'ai vu pratiquer souvent, ce qui

les moulins portatifs des légions, les ustensiles dont chaque légionnaire était chargé avec ses outils & ses armes, & l'interdiction de tout le superflu, les débarassaient de cet attirail immense, que nos armées semblent éxiger. On n'entend presque point parler de chariots dans les armées Romaines avant la décadence de la discipline, si ce n'est pour le transport des armes de rechange, & pour les fourrages; & encore y en avait-il très-peu d'attachés aux troupes, car le pays les fournissait à mesure du besoin. Pour les tentes & les bagages il n'était permis d'avoir que des bêtes de charge. Le nombre en était réglé, de même que celui des palefreniers, goujats, & valets, compris sous la dénomination de *calones*. A proportion que la frugalité de l'ancienne milice dégénérait, on voyait croitre la quantité des équipages, & les Généraux étaient souvent obligés de réprimer ces abus par des réglemens qui ramenaient aux institutions primitives, & par des exemples de punitions très-sévères. Nous voyons César, quoique dans un tems qui paraissait éxiger de sa part beaucoup de tolérance, casser pour cette raison en Afrique un tribun, qui était certainement un personnage très-considérable dans les armées Romaines. Les paroles de César sont remarquables. Ayant convoqué les tribuns & les centurions de toutes les légions, voici comme il parla: *Maxime vellem homines suæ petulantiæ, nimiæque libertatis, aliquando finem fecissent; meæque lenitatis, modestiæ, patientiæque rationem habuissent: sed quoniam ipsi sibi neque modum, neque terminum constituunt, quo ceteri dissimiliter se gerant; egomet ipse documentum, more militari, constituam. C. Aviene, quod in Italia . . . . . ., quodque mihi, reique publ. inutilis fuisti, & pro militibus tuam familiam, jumentaque in naves imposuisti; tuaque opera militibus tempore necessario Respubl. caret: ob eas res, ignominiæ caussa, ab exercitu meo te removeo; hodieque ex Africa abesse, &, quantum potes, proficisci jubeo.* Il cassa de même un autre tribun A. Fonteius, & trois officiers T. Salienus, M. Tiro, & C. Clusinas, ne leur accordant qu'un valet chacun, & les faisant embarquer séparément sur des vaisseaux qui devaient les transporter ailleurs. Ceux-ci, à la vérité, furent punis comme transgresseurs, non des loix rélatives aux équipages, mais de celles de la subordination, puisque César leur dit; *ita vos gesseritis, ut neque bello fortes, neque pace boni, aut utiles fueritis; & magis in seditione concitandi milites adversus vestrum Imperatorem, quam pudoris, modestiæque fueritis studiosiores.* Que d'instruction dans chaque mot de César!

alonge les colonnes avec de grands inconvéniens, & sans aucune nécessité. On donne toujours une escorte proportionnée aux équipages, mais si l'on a quelque chose à appréhender pour les flancs de la marche, on les met tous aux colonnes intérieures. Lorsqu'on va à l'ennemi, ou qu'on exécute une marche délicate & forcée qui exige absolument qu'on s'en débarasse, on les envoie dans un lieu sûr & peu accessible, que l'armée ne puisse jamais laisser à découvert dans ses mouvemens.

L'armée aura une avant-garde, qui marchera par le chemin du centre, & la précédera de quelques deux mille toises, plus ou moins, selon les distances de certains points de direction, la qualité de la marche qu'elle doit éclairer, & les postes dont elle doit se saisir. Elle sera composée de quelques bataillons de grenadiers de la seconde ligne, de dragons, & de chasseurs, & aura trois pièces de canon de douze, outre celles des grenadiers & des dragons. Tous les pontons, à moins qu'il n'y ait des raisons contraires, marcheront avec elle, accompagnés d'un détachement de pionniers & charpentiers, avec tous les matériaux, outils & instrumens nécessaires à la construction des ponts, à l'ouverture des défilés, & à l'exécution d'autres ouvrages.

CHAPITRE XXVIII.

Exemples d'une marche de front & d'une marche de flanc.

Planche XIV. L'armée devant exécuter une marche de front pour aller camper en O, elle marchera sur cinq colonnes. Chaque division d'infanterie & de cavalerie formera la sienne.

L'avant-garde marchera par le chemin de la colonne du centre, pour être également à portée des deux ailes. Le Général en chef s'y rendra d'abord avec des officiers de l'état major de l'armée, & de là il observera le pays, dirigera les mouvemens de ses colonnes, & embrassera tout l'ensemble de la marche.

Il y aura à chaque colonne des ailes des troupes de dragons ou de huſſards détachées, qui marcheront en avant par échelons, & communiqueront avec l'avant-garde. Ces détachemens auront avec eux des compagnies de chaſſeurs tirées de la ſeconde ligne, & des officiers intelligens & capables de bien reconnaître le pays ſur le front & les flancs de la marche.

La diſtance d'une colonne à l'autre ſera égale au front des troupes qu'elle aura à déployer en premiere ligne. Chaque diviſion formant ſa colonne, celle-ci eſt compoſée de deux brigades dont une en premiere ligne, & l'autre en ſeconde. Elle n'a par conſéquent que quatre bataillons à déployer en premiere ligne, avec leurs compagnies de chaſſeurs, & leur canon. Les colonnes d'infanterie obſerveront donc de l'une à l'autre la diſtance de 800 pas, ou, ce qui eſt la même choſe, l'étendue du front d'une brigade déployée.

Toutes les colonnes marcheront, autant qu'il ſera poſſible, à même hauteur, ſe réglant à cet effet ſur celle du centre. Pour faire bien diſtinguer les drapeaux & les piques des deux bataillons qui ont la tête & la queue de cette colonne, on y attachera de grandes branches avec leurs feuilles. Si le pays change, s'il ſe rétrécit, s'il devient difficile & couvert, les colonnes s'éloignent ou ſe rapprochent néceſſairement l'une de l'autre, la vue des points de direction eſt interceptée, chaque commandant de colonne cherche ou ſuit ſon débouché; mais comme chacun d'eux connaît la direction générale, ſe trouve muni de guides ſûrs & intelligens, eſt convenu des ſignaux reſpectifs avec l'avant-garde & les colonnes, & envoie des officiers ſur les flancs pour les découvrir, tous les obſtacles ne nuiſent point à l'enſemble & à la ſureté de la marche, qui ne s'écarte point du centre ni du but de la direction, & dès que le pays s'ouvre & ſe dégage les colonnes ſe redreſſent, ſe raccordent, & reprennent leurs diſtances primitives.

A la tête de chaque colonne d'infanterie il y aura un officier à pied qui en réglera la vîteſſe. Les diſtances intérieures des bataillons ſeront exactement obſervées; on empêchera ſur tout qu'elles ne s'ouvrent davantage, pour éviter tout alongement dans la colonne.

L' artillerie & les équipages y occuperont la place qui leur a été assignée dans l' article précédent, & l' armée marchera dans l'ordre, que nous venons d' expliquer, jusqu' à ce qu' elle arrive sur le terrein où elle doit se mettre en bataille.

Si, l' ennemi étant campé en H, l' armée doit éxécuter une marche de flanc, il est à supposer qu' on aura ouvert les débouchés très-rapprochés l'un de l'autre, conformément au principe que nous avons établi, & qu'on aura tâché, en les ouvrant, d' éviter les obstacles qui pourraient empêcher les colonnes de se remettre en ordre de bataille. La marche se fera, s' il est possible, sur quatre colonnes, chaque moitié de ligne en formant une, parce que cette méthode racourcissant de moitié les colonnes prévient de très-grands inconvéniens *, tient l' armée plus ensemble, & elle est par conséquent toujours en mesure de défense & d' une bonne disposition de combat. La premiere colonne sera donc composée de l' aile droite de cavalerie, & de la moitié droite de l' infanterie de premiere ligne; la seconde colonne de la moitié gauche de cette infanterie, & de son aile de cavalerie; la troisième & la quatrième, chacune de la moitié de la seconde ligne dans le même ordre que les deux premieres.

Planche XV.

Outre ces quatre colonnes, il y en aura une cinquième intérieure pour l' artillerie de parc & les équipages, indépendamment de ce qu' on aura jugé à propos d'en partager entre les colonnes des troupes.

* Si l'on marchait sur deux colonnes, chaque ligne formant la sienne, & que le front de l'armée en bataille fût, par exemple, de 3000 toises, il est sensible qu'elle se trouverait souvent dans des situations à recevoir quelque échec. Il est difficile que sur une pareille étendue vos colonnes ne se trouvent pas quelque fois coupées & séparées par des rivières, des marais, des ravins, des défilés, & d' autres obstacles. Si votre adversaire n'est pas un de ces généraux ineptes, qu' on ne voit que trop souvent à la tête des armées, il saisira de toutes ces occasions celle qui lui donnera meilleur jeu. Le tems, la position, les points d' attaque, tout est à son choix. Sûr de réussir, du moins de ne rien hazarder, il tombera en forces sur la partie séparée de votre armée, tandis qu'avec peu de monde il tiendra l' autre en échec, & infailliblement il vous portera le coup décisif avant qu' il vous ait été possible de secourir vos troupes attaquées, & peut-être même avant d' avoir distingué la véritable attaque.

L'avant-garde, composée de même que pour la marche de front, formera une petite colonne séparée en dehors de la marche, à hauteur du centre de la colonne extérieure, & plus ou moins éloignée selon les circonstances. Le Général y sera avec les officiers de l'Etat major d'armée. Il fera observer tous les mouvemens de l'ennemi avec la plus grande attention, afin de découvrir à tems ses desseins, & d'être toujours à même de s'y opposer. Il fera aussi continuellement reconnaître le pays qui est sur le flanc de la marche, & les positions que l'armée pourrait successivement prendre, si l'ennemi se présentait, & donnera des instructions bien positives aux commandans des colonnes afin que si la nature du terrein les obligeait de s'éloigner, ils ayent soin, l'obstacle passé, de les rapprocher immédiatement à la distance prescrite.

Il y aura des détachemens de troupes légères en avant & sur le flanc de la marche, pour l'éclairer, & se saisir des postes qui peuvent la protéger, & des compagnies de chasseurs sur tous les points où il sera nécessaire de couvrir & masquer les colonnes.

Voilà dans quel ordre l'armée marchera par son flanc jusqu'à ce qu'elle doive se remettre en bataille, ce qu'elle exécutera, la première colonne gagnant son terrein pour occuper toute la moitié droite de la nouvelle position, tandis que la seconde s'arrête, & faisant ensuite front avance, & s'aligne avec la première, dès qu'elle s'en voit démasquée, pour occuper la moitié gauche. Il est clair que la troisième colonne & la quatrième forment la seconde ligne par les mêmes mouvemens, si ce n'est que leur bataillons restent toujours en ailes-colonnes.

CHAPITRE XXIX.

Observations sur les marches.

Nous venons d'établir dans les articles précédens tous les principes de la disposition habituelle des marches, mais, comme nous l'avons déjà indiqué, la nature du pays, & les combinai-

sons de l'ordre de bataille qu'on projette, peuvent obliger à y faire des changemens, & c'est alors qu'on voit si le Général a toute la capacité nécessaire, & s'il possede la science des marches.

Quelque fois il faut diminuer, & quelque fois, comme nous l'avons dit, multiplier le nombre des colonnes. Dans telle occasion l'infanterie doit être au centre, la cavalerie sur les ailes; dans telle autre au contraire la cavalerie au centre, & l'infanterie sur les flancs. Dans certains cas il faut que les colonnes soient mêlées d'infanterie & de cavalerie, & que tantôt l'une tantôt l'autre en ayent la tête. * L'artillerie & les équipages se distribuent aussi différemment selon les lieux les chemins & les circonstances, & l'avant-garde on la compose de plus ou moins d'infanterie & de cavalerie selon que le pays est de plaine, ou de montagnes, ou coupé par des bois, des ravins, des canaux, & d'autres obstacles. Il en est de même de l'arrière-garde, & des troupes qu'on destine à éclairer la marche de l'armée, & à couvrir ses flancs. Dans toutes ces circonstances on s'écarte du principe fondamental & habituel autant que la raison de guerre l'éxige, & on y revient dès que le besoin qui a donné lieu à l'exception cesse entierement.

Il n'y a pas, je crois, de Général qui ne soit convaincu de l'absolue nécessité d'avoir une parfaite connaissance du pays, où il fait mouvoir son armée; il y en a cependant bien peu qui prennent des mesures justes pour l'acquérir. Il ne suffit certainement pas d'éxaminer les cartes, & de consulter les gens du pays, ni même d'envoyer reconnaître les lieux par des officiers, & d'en faire lever les plans par des ingénieurs. Tout cela est bon, essentiel, indispensable; mais les cartes peuvent être défectueuses, les gens du pays ne pas bien connaître celui qu'ils habitent, les officiers n'avoir pas assez d'intelligence ou d'attention, & les ingénieurs & leurs plans n'être pas tout-à-fait exacts. Qu'un Général se garde donc bien d'y acquiescer

sans

* Par la constitution de nos brigades, dans les quelles un régiment de dragons est toujours incorporé, nos colonnes ont tout naturellement, jusqu'à un certain point, les avantages qui résultent du mélange des armes & de leur appui mutuel.

ſans examen, & ſans conſtater, autant qu'il eſt poſſible, leurs rapports par ſa propre inſpection. On ne voit guère par les yeux d'autrui, du moins on ne voit guère bien. Un Général aveugle, & un Général qui ne voit que de cette maniere, c'eſt preſque la même choſe.

Quand vous pouvez obſerver vous même n'en donnez pas la commiſſion à d'autres, du moins ne vous en contentez pas. Si vous êtes au milieu des montagnes, tranſportez vous ſur les plus élevées pour en examiner les endroits difficiles ou praticables, les gorges, les vallons, & les revers par où l'ennemi pourrait ſe couler. Si vous êtes en plaine, reconnaiſſez en l'étendue, les inégalités, les bois, les rivières, les chauſſées, les étangs, & toutes les autres circonſtances relatives au local.

Ces circonſtances, la poſition de l'ennemi, & ſa force, doivent régler celle des détachemens qu'on pouſſe devant ſoi & ſur les flancs. Il faut mettre à leur tête des officiers ſages & clairvoyans. Ils fouilleront tout le pays à la ronde à une auſſi grande diſtance qu'on le jugera néceſſaire pour la ſureté de la marche.

On aurait de la peine à croire qu'on pût jamais manquer à de telles précautions, ſi des exemples fréquens ne prouvaient le contraire. Celui de Luzzara eſt tout-à-fait ſingulier, car on ne s'imagine pas facilement qu'en plaine on aille mettre le nez ſur une armée ennemie ſans rien ſavoir, ni ſeulement s'en douter. C'eſt ce qui arriva pourtant au Duc de Vendôme, Général capable, mais peu circonſpect. Il n'y eut pas un ſeul homme de ſon armée qui montât ſur cette digue du Zero, derrière la quelle le Prince Eugene s'était mis en bataille, après lui avoir habilement dérobé ſa marche & ſon paſſage du Pô.

On doit être attentif à ne point négliger aucun défilé, ni aucun poſte de conſéquence, & ſi l'on ne peut pas éviter de prêter le flanc à quelque place ennemie, l'on avancera de ce côté là un détachement aſſez fort pour en contenir la garniſon, & s'oppoſer à toutes ſes tentatives, juſqu'à ce que l'armée n'en ait plus rien à appréhender, & pour lors ce détachement y rentrera.

Le principal ſoin qui doit occuper le Général pendant la marche, c'eſt de méditer ſur les différentes poſitions que le

Q

pays lui offre, afin de les avoir toutes dans l'esprit bien distinctement, & de choisir sans balancer la meilleure au cas qu'il soit obligé de combattre. Il verra alors combien il est nécessaire, avant que de s'engager dans un pays, d'emprunter des lumières de toutes parts, & de mettre tout en usage pour le bien connaître, & pour n'en point avoir de fausses idées.

La marche que fit le Maréchal de Villars, en 1703, pour forcer les passages des montagnes noires, n'eut été que hardie, s'il avait tâché d'avoir au moins quelque connaissance du local, & des mauvaises dispositions de l'ennemi; mais s'étant enfourné, entierement destitué de ces connaissances, come ce grand Général l'avoua lui même *, dans un espace de six lieues de défilés continuels & de précipices, où deux cens travailleurs pouvaient arrêter son armée & la faire périr, on peut bien l'appeller téméraire, quoiqu'elle ait été heureuse.

Quelque sécurité que l'éloignement de l'ennemi, sa situation, ou d'autres circonstances puissent vous inspirer, vous faites toujours une grosse faute si vous vous jettez dans des gorges ou des défilés, avant que de les avoir reconnus, & de vous en être rendu le maître; ou si vous négligez de les garder quand ce sont des passages importans pour la sureté de votre position & de votre retraite, & quand ils peuvent fournir des débouchés offensifs à l'ennemi.

Un seul défilé négligé par le Prince d'Orange pensa lui couter la perte entiere de son armée à Sénef. Son bonheur fut que le Prince de Condé ne s'appercut pas assez-tôt de cette négligence.

* Les grands hommes n'ont point de peine à avouer leurs fautes. Turenne, qui est certainement un de ceux qui en ont fait le moins, ne cessait de parler de Mariendal, & de Rethel. Interrogé par un jeune homme indiscret, comment il avait perdu ces deux batailles, il répondit simplement, *par ma propre faute.*

Je ne soutiendrai pas que je n'aye manqué souvent par inadvertence, dit le Roi de Prusse dans son instruction à ses Généraux, *mais il faut que mes officiers profitent de mes fautes, & qu'ils sachent que je m'appliquerai à m'en corriger.* Voilà le langage de la magnanimité & du génie. Il n'y a que les petits esprits, les ignorans, & les fats présomptueux, qui se croyent infaillibles, ou qui veuillent passer pour tels. Plutôt que d'avouer ingenuement & modestement une faute facile à réparer, ce qui leur ferait glorieux, ils en font, pour la cacher, cent autres plus graves, qui les couvrent de honte & de mépris.

Depuis les fourches caudines jusqu'à nos jours que d'éxemples non moins instructifs! chaque siècle en fournit.

Les Prussiens frémissent encore de l'affront reçu à Maxen. Aucun militaire n'ignore cet événement, mais peu en ont des notions assez claires pour qu'elles puissent leur être utiles. On me saura donc gré, je présume, d'en donner ici une idée juste & complette.

Le Feld-Maréchal Daun avait fait camper son armée à Plauen, tout-près de Dresde, dans le dessein de lui faire prendre ensuite des quartiers de cantonnement, disposés de maniere à couvrir cette capitale de la Saxe, & à conserver ses communications avec la Bohème. Le Roi de Prusse forma dès-lors le projet de lui couper ces communications. Il vint camper à cet effet à Wilsdruf, & fit avancer l'avant-garde sous les ordres du Général Ziethen jusqu'à Kesseldorf. Il détacha en même tems le Colonel Kleist avec un corps de troupes légères vers la Bohème pour s'emparer de plusieurs magasins, & peu après les Généraux Fink, Wunsch, & Rebentisch, furent aussi détachés avec 18 bataillons & 35 escadrons vers Dippoldiswalda & Maxen, pour gagner le flanc & les derrières de l'armée Autrichienne. Il est certain, que la position de ce corps, si elle eût été assurée par des précautions & des mesures, que le Général Fink négligea, aurait intercepté les communications des Autrichiens, resserré leurs fourrages, rendu leur projet de cantonnement impraticable, & laissé la Bohème ouverte aux incursions des Prussiens.

Pour s'opposer à des dispositions qui annonçaient tout cela, le Maréchal Daun fit deux détachemens, l'un aux ordres du Général Brentano vers Loskwitz, & l'autre sous ceux des Généraux Odonel & Sincerre vers Dippoldiswalda. Le Maréchal, non content de toutes les mesures qu'il avait prises, vint enfin lui même à Dippoldiswalda, pour être plus sûr du succès de cette expédition, & après avoir laissé un corps assez considérable à Maltern, afin de conserver la communication libre avec son armée, il marcha en quatre colonnes vers Reinhardsgrim, tandis que l'armée de l'Empire, agissant de concert, s'avançait vers Dohna & Burkerdswalda, pour resserrer & bloquer de ce côté là les Prussiens. *Planche XVI.*

Reinhardſgrim, poſte très-important, fut occupé ſans la moindre réſiſtance, car il n'y avait qu' un bataillon franc Pruſſien, qui à l'approche des huſſards & Croates l'abandonna, s'enfonçant dans le bois. On eut à ſurmonter toutes les difficultés imaginables du local, puiſque les paſſages étaient fort étroits, le terrein gliſſant à cauſe de la gelée, & les hauteurs très-eſcarpées, ce qui embarraſſa fort la cavalerie & l'artillerie, dont les chevaux n'étaient point ferrés à glace, & emporta beaucoup de tems; de ſorte que ſi aux obſtacles de la nature les Pruſſiens avaient ajouté ceux de l'art, il eût été très-difficile de les franchir. Mais les huſſards & Croates, ne trouvant aucune oppoſition, pénétrerent dans le bois, & les colonnes traverſerent en toute ſûreté le village de Reinhardſgrim. Les grenadiers occuperent avec célérité le bois, & chaſſerent l' ennemi de la hauteur de la droite, ſur la quelle le Maréchal ſe tranſporta immédiatement pour reconnaître lui même la poſition du corps Pruſſien. Il vit qu'on pouvait le prendre en flanc de cette hauteur, & que de celle de la gauche on pouvait le canonner avec ſuccès. Il y fit donc conduire la groſſe artillerie, qui ne tarda pas à être placée, & à faire le feu le plus vif. Les colonnes traverſerent en même tems le défilé & le bois, & reſterent cachées ſur le revers de la montagne juſqu'au moment de l'attaque. On en donna le ſignal auſſi-tôt qu'on s'apperçut que le feu du gros canon commençait à ébranler l'ennemi, & elle s'exécuta, l'infanterie en colonnes, & la cavalerie par eſcadrons, avec tant de bravoure, que la principale hauteur fut très-vîte emportée, quoiqu' elle fût très-eſcarpée, & que pour y parvenir il fallût deſcendre dans une vallée profonde, & remonter avec beaucoup de peine. Les Pruſſiens abandonnerent leurs redoutes, & le canon qui y était. Les grenadiers Autrichiens les pourſuivirent, & les chaſſerent du village de Maxen; mais les Pruſſiens s'arrêterent avec beaucoup d'ordre ſur la hauteur qui eſt derrière ce village, mirent le canon qui leur reſtait en batterie, & firent bonne contenance attendant une ſeconde attaque. Elle fut exécutée avec tant de vigueur, qu'ils ſe virent enfin contraints d'abandonner auſſi cette poſition, & ſucceſſivement toutes les hauteurs l'une après l'autre, & de ſe retirer vers Bloſchwitz. C'était déjà nuit toute clouſe, & le Maréchal

jugea à propos de la faire paſſer aux troupes ſur les éminences dont elles s'étaient emparées. Le Général Brentano, qui de ſon côté avait fait beaucoup de mal à l'ennemi, ſe joignit vers l'aile gauche au corps des huſſards. Ceux-ci firent les gardes avancées, aux quelles on donna l'ordre d'obſerver ſoigneuſement tous les mouvemens des Pruſſiens. Le Maréchal prit en attendant ſes meſures pour attaquer à la pointe du jour, & fit venir à cet effet toutes les munitions néceſſaires pour l'artillerie & la mouſquéterie. La même nuit vint un rapport du Général Seckendorf, portant que ſes huſſards & dragons poſtés devant Dippoldiſwalda avaient été délogés & pouſſés, & qu'on avait apperçu de l'infanterie & de la cavalerie ennemie dans le voiſinage. Le Maréchal lui envoya ordre ſur le champ de défendre ce débouché tant qu'il pourrait, & s'il était enfin forcé à la retraite, de la faire vers Reinhardsgrim, dont il fit immédiatement occuper la hauteur par ſix bataillons & deux régimens de cavalerie. En même tems il envoya auſſi ordre à l'armée de détacher quelques bataillons vers Rüppchen, pour renforcer ce poſte, à cauſe que le nombre des Pruſſiens groſſiſſait du côté de Dippoldiſwalda. Une heure avant le jour le Maréchal fit avancer les pièces & les grenadiers pour recommencer l'attaque dès qu'on pourrait bien diſtinguer les objets. Mais un peu avant la pointe du jour une védette annonça qu'un Général Pruſſien demandait à parler au Maréchal. On écouta ſes propoſitions & on les rejetta. Tout le corps du Général Fink acculé vers l'Elbe, & enveloppé de tous côtés par ſes ennemis, fut enfin obligé de ſe rendre priſonnier de guerre, ainſi que le Général Rebentiſch, qui n'ayant pas voulu ſigner la capitulation, tenta vainement de ſauver la cavalerie à travers des marais & des défilés impraticables.

Les fautes que les Pruſſiens commirent ſont en grand nombre, on ne peut pas le diſſimuler, & ſi remarquables que la ſimple narration de l'affaire les rend ſenſibles. Il eſt évident que le poſte & les défilés de Reinhardsgrim entierement négligés; les hauteurs de Hauſdorf, qui dominaient toute la poſition Pruſſienne, imprudamment abandonnées; & les débouchés, qu'on pouvait ſe ménager ſur la gauche vers le Mühlbach pour une retraite, totalement perclus; ont été les cauſes principales de la perte d'un

corps si considérable par le nombre & par la qualité des troupes dont il était composé. *

Revenons aux observations générales. Nous avons parlé d'un pays montueux & difficile; mais quoiqu'un pays de plaine & découvert semble moins propre aux embûches & aux chicanes, il ne laisse pas d'exiger bien des précautions. Il n'y en a guère de si uni où l'on ne trouve des enfoncemens, des rideaux, & des situations capables de masquer des troupes. Ces pièges sont d'autant plus sûrs & plus dangereux, qu'ils sont moins grossiers & moins suspects. * J'ai souvent observé, qu'on ne manquait pas de faire bien fouiller un pays couvert, mais lorsqu'il se découvrait, n'y restant que des moissons, des petites broussailles, & des hautes herbes, on se relâchait trop sur un soin si nécessaire, ne faisant pas même attention aux différens niveaux, qui causent quelque fois de grandes inégalités sur un terrein dont la surface parait au premier coup d'œil tout-à-fait plate & unie. Cette nonchalance trop connue ne serait pas restée dans certains cas sans punition, si on avait eu affaire à un ennemi rusé & entreprenant. Annibal sut bien punir d'une pareille faute le présomptueux Minucius. La plaine entre les deux camps était rase & toute découverte, ainsi que Polybe l'assure; Annibal trouva pourtant moyen, profitant de plusieurs coupures & cavités peu apparentes, d'y cacher cinq mille fantassins & cinq cens chevaux, distribués en troupes de deux ou trois cens hommes, & afin que cette embuscade ne fût eventée le matin par les fourrageurs ennemis, dès la petite pointe du jour il fit occuper la colline qui était entre les deux armées, ne doutant point que Minucius ne vint lui disputer un poste si important.

* Il faut lire ce que M. de Tielk officier Saxon a écrit sur cette affaire. Ses réflexions ne sauraient être plus instructives. Il est à souhaiter qu'il continue à nous donner celles qu'il a faites sur les autres actions d'une guerre si intéressante.

** Les endroits les plus propres aux embuscades sont ceux dont l'ennemi se méfie le moins; mais il faut savoir les choisir, & ce choix dépend de plusieurs combinaisons dont tout le monde n'est pas capable. Les embuscades ne sont le plus souvent éventées que parce qu'on cherche les lieux les plus couverts, & par conséquent les plus suspects. C'est la faute où tombent ordinairement les officiers qui ont plus de circonspection que de sagacité & de finesse.

En effet le Romain envoie d'abord son infanterie légère, la fait suivre de la cavalerie, & la suit enfin lui-même avec ses légions. Le soleil était levé, & le combat engagé à la colline, sans que Minucius eut seulement songé à faire reconnaître le terrein qui était à deux pas de lui, & qu'il eût par conséquent le moindre soupçon d'embuscade au milieu d'une plaine parfaitement découverte. Annibal envoyait continuellement de nouvelles troupes à la colline. Il les suivit bien-tôt avec la cavalerie & le reste de son armée. La cavalerie de part & d'autre ne tarda point à charger. L'infanterie légère des Romains fut enfoncée par la cavalerie Carthaginoise, & se réfugiant vers les légionnaires, y jetta le trouble & la confusion. Alors Annibal donna le signal à ses troupes embusquées. Elles fondent de tous côtés sur les Romains. Ce n'est plus seulement leur infanterie légère qui court risque d'être entierement défaite, c'est toute leur armée. Fabius voit de son camp le péril. Il sort à la tête de ses troupes, & vient en hâte au secours de son collegue. Les Romains déja débandés se rassûrent, reprennent courage, se rallient, & se retirent vers Fabius. Une grande partie de l'infanterie légère périt dans cette action; mais il y périt encore plus de légionnaires, & des plus braves de l'armée. Annibal se garda bien d'entreprendre un nouveau combat contre des troupes fraiches, & qui venaient en bon ordre. Il cessa de poursuivre, & occupa sa nouvelle position. Après ce combat, dit le judicieux Polybe, l'armée Romaine eut de quoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avait été la cause de son malheur, & qu'elle ne devait son salut qu'à la sage circonspection de Fabius: & l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander & une conduite toujours sage l'emportaient sur une bravoure téméraire & une folle démangeaison de se signaler.

En parlant des marches nous ne devons pas oublier celles qui se font quelque fois dans les marais. Elles sont rares, & elles doivent l'être, parcequ'il n'y en a guère de plus pénibles & fâcheuses. Mais il n'est pas toujours libre de les éviter. Il faut alors faire sonder le marais en long & en large par des gens entendus, & bien au fait de ces sortes d'opérations, ayant préalablement tiré des habitans du pays toutes les lumières possi-

bles. On doit y chercher les routes convenables pour l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, & les équipages, & il eſt néceſſaire à cet effet d'en bien examiner le fond; obſervant s'il eſt ferme ou mouvant, ſi c'eſt du ſable, de la boue, une terre ſpongieuſe qui fond pour peu qu'on la foule, ou une terre gliſſante où l'on ne puiſſe guère affermir le pied. Quand il s'y trouve des paſſages difficiles & dangereux, on les indique par des branches d'arbres, ou par d'autres marques bien apparantes, afin de les éviter, ou de les combler avec des claies & des faſcinages. Le marais étant reconnu praticable, on règle l'ordre de marche ſelon la nature & l'étendue du terrain, ſur le quel on peut l'exécuter. Si le fond eſt ferme partout, ou ſi l'on peut y avoir aſſez de routes aſſurées, on marchera dans l'ordre habituel, obſervant d'avoir un bon nombre de travailleurs à la tête de chaque colonne, & que les ſoldats portent chacun une faſcine & les cavaliers deux, pour les faire paſſer de main en main & s'en ſervir au beſoin. Si l'ennemi était en meſure de pouvoir venir ſe poſter ſur le bord & à la ſortie du marais, il faudrait faire un détachement de grenadiers de dragons & de chaſſeurs, muni d'outils de munitions & de vivres, pour aller en diligence ſe ſaiſir du débouché, & en fortifier promptement la tête. Quant à mes colonnes, de quelque nature que ſoit le terrein, elles ſeront tout en arrivant en état de combattre, parce que les différentes armes y étant par leur conſtitution même toujours entrelacées, elles ſe ſoutiennent mutuellement & ſe prêtent à toutes les circonſtances locales, ainſi qu'à toutes les manœuvres.

Je ne vois point d'éxemple plus inſtructif de ces ſortes de marches, que celle d'Annibal dans le marais de Cluſium. D'abord il fit bien reconnaître la marche, & ne l'entreprit, ſelon Polybe, que lorſqu'il fut ſûr, que les lieux où il devait paſſer, quoique marécageux, avaient un fond ferme & ſolide. Son armée marcha ſur quatre colonnes. Il compoſa ſon avant-garde & la tête de ſes colonnes des Africains, des Eſpagnols, & de tout ce qu'il avait de meilleures troupes. Les Gaulois venaient enſuite, & après eux la cavalerie qui avait la queue de la marche. Il diſtribua le bagage entre les colonnes, afin que l'on ne manquât de rien dans la route. Magon commandait la cavalerie, & avait ordre de faire avancer de gré ou de force les

Gau-

Gaulois, en cas qu'ils fissent mine de se rebuter & de vouloir rebrousser chemin. Les Espagnols & les Africains traverserent sans beaucoup de peine. On n'avait point encore marché dans ce marais, il fut assez ferme sous leurs pieds; & puis c'était des soldats durs à la fatigue, & accoutumés à ces sortes de travaux. Il n'en fut pas de même des Gaulois. Le marais avait été foulé par ceux qui les avaient précédés. Ils ne pouvaient avancer qu'avec une peine extrême, & peu faits à ces marches pénibles, ils ne supportaient celle-ci qu'avec la dernière impatience. Mais il ne leur était pas possible de retourner en arrière, la cavalerie les poussait sans cesse en avant. Toute l'armée eut beaucoup à souffrir. Pendant quatre jours & trois nuits elle eut le pied dans l'eau; & les Gaulois souffrirent plus que tous les autres. Mais Annibal en fut bien dédommagé par le succès de cette marche, qui lui ayant ouvert la Tyrrhénie lui fit remporter sur le Consul Flaminius la fameuse victoire du Trasymène.

Une chose à la quelle il faut surtout faire attention dans les marches, de quelque espèce qu'elles soient, lorsque l'ennemi n'est pas absolument hors de mesure, c'est que les équipages, nommés avec raison *impedimenta* par les Romains, n'embarrassent jamais les mouvemens des troupes. Voilà ce que César appellait *Legiones expeditas ducere*, & c'était sa coutume ordinaire *, ainsi que de marcher sur trois colonnes, comme il nous l'apprend lui-même dans ses commentaires. De-là cette grande facilité de se mettre en bataille, & de faire front de tous côtés, toutes les fois qu'il était attaqué dans sa marche. C'est par une telle disposition qu'il repoussa Vercingen-

* *Cæsar, equitatu premisso, subsequebatur omnibus copiis; sed ratio, ordoque agminis aliter se habebat, ac Belgæ ad Nervios detulerant : nam quod hostis adpropinquabat, consuetudine sua Cæsar VI. legiones expeditas ducebat; post ea totius exercitus impedimenta locarat: inde duæ legiones, quæ proximæ conscriptæ erant, totum agmen claudebant, præsidioque impedimentis erant.* De bel. Gall. II. 17.

Quant à la marche sur trois colonnes, & quelque fois sur quatre, usitée non seulement par César, mais long tems avant lui par de grands Généraux Grecs, Carthaginois, & Romains, elle est assez caractérisée par le *triplex acies* de César même, par la *triphalangie* de Polybe, & par le *quadratum agmen* de Tite-Live.

torix *, & d'autres ennemis non moins redoutables ; car les nations aux quelles il eut toujours affaire dans les Gaules étaient toutes très-belliqueuses, & très-entreprenantes. De tous les anciens Généraux César est certainement celui qui mit le plus d'ordre, de combinaison, & de célérité dans les marches. On le voit transporter ses Légions d'une partie du monde à l'autre avec une facilité & une rapidité qui étonnent, & on voit ces Légions toujours completes, toujours en état de combattre, toujours dans un ordre également propre pour la marche & pour le combat : *itineri*, & *prælio.* **

S'il s'agit d'une retraite, forcée ou volontaire, il faut renvoyer la veille pendant la nuit les gros & menus bagages, avec une escorte proportionnée à leur sureté. On fera prendre aussi les devans à l'artillerie de parc, dont on gardera seulement quelques pièces, si on le juge nécessaire. La nuit est le tems favorable aux retraites, sur tout si le camp est, pour ainsi dire, sous les yeux de l'ennemi. Il faut du moins qu'il commence à faire bien sombre pour détendre. La retraite qu'on bat au soleil couchant sert alors de générale. On doit en un mot choisir le tems où l'on peut mieux cacher ses mouvemens à l'ennemi, & se garantir de ses attaques. Il faut conséquemment se mettre en marche dans le plus grand silence, défendre sous des peines très-févères toute espèce de bruit, faire ôter les sonnailles aux mulets, & prendre beaucoup d'autres précautions, qui avec les feux allumés, les gardes avancées, & les vedettes, ne contribuent pas peu à tromper l'ennemi. En lui dérobant ces sortes de marches il est essentiel d'en avoir prévu toutes les difficultés, & d'apprécier au juste le tems nécessaire

* *Probata re, atque omnibus ad jusjurandum adactus, postero die in tres partes distributo equitatu, duæ se acies a duobus lateribus ostendunt: una a primo agmine iter impedire cœpit. Qua re nunciata, Cæsar suum quoque equitatum, tripartito divisum, contra hostem ire jubet. Pugnatur una omnibus in partibus. Consistit agmen. Impedimenta inter legiones recipiuntur. Si qua in parte nostri laborare, aut gravius premi videbantur, eo signa inferri Cæsar, aciemque converti jubebat. Quæ res & hostes ad insequendum tardabat, & nostros spe auxilii confirmabat.* De bel. Gal. lib. VII. c. 67.

** C'est l'expression de Tacite, & il dit encore, en parlant de la marche de Corbulon contre les Parthes, *viæ pariter, & pugnæ composuerat exercitum.*

pour se mettre hors d'insulte, & pour parvenir à un poste avantageux & respectable. On peut masquer la marche par un gros corps de troupes, ou par quelques mouvemens spécieux, ou par d'autres ruses propres à donner le change.

Lorsqu'il y a quelque défilé à passer dans la retraite, on doit le faire occuper avant le départ de l'armée, & en fortifier la tête avec du canon, & même par un retranchement si l'ennemi est trop près. Des abatis d'arbres, par les quels on en barre l'entrée au moment de le quitter, sont excellens, car le déblais en est long pour l'ennemi. Un défilé, qui semblait devoir apporter beaucoup de retardement à la marche, n'en causera point, si les troupes qui le gardent ont eu l'attention, en garnissant la tête & les bords, d'en laisser le chemin libre, & le débouché ouvert. Une retraite à travers des montagnes, ou dans un pays difficile & hérissé d'obstacles, est une opération qui exige une grande capacité, afin de savoir tourner à notre avantage, à force de stratagèmes & de ruses, les difficultés mêmes, que le terrein nous oppose. Il faut surtout occuper les hauteures de droite & de gauche, masquer les gorges & les chemins qui donnent sur les flancs de la marche, & bien placer les postes & les embuscades. Dans ces occasions c'est à l'infanterie à faire l'arrière-garde avec du canon, & quelques troupes légeres à cheval, très-nécessaires lorsque le pays s'ouvre & s'élargit, afin de protéger les flancs de l'arrière-garde.

Si, étant en bataille, l'on est contraint de se retirer devant un ennemi victorieux & prêt à suivre, on sent de quel avantage il est de se trouver dans l'ordre que j'ai établi. La première ligne passe par les intervalles de la seconde, & se place derrière faisant face en tête déployée, ou formant ses colonnes, selon qu'on le juge à propos. La seconde traverse ensuite par les intervalles de la première: & cette manœuvre se réitere par l'une & par l'autre alternativement jusqu'à ce qu'elles puissent se mettre en colonnes de marche.

Rien n'est plus difficile, & ne fait plus d'honneur à un Général, qu'une belle retraite. C'est une des parties de la guerre les plus délicates & les plus savantes, c'est l'occasion où le génie & les talens se développent le plus. Aussi les exemples

en font-ils fort rares. On ne cite de toute l'antiquité que celle des dix mille par Xénophon. Je pourrais cependant en citer plusieurs autres, & particuliérement d'Amilcar Barcas, de Fabius, & de Sertorius; mais celle de César depuis Dyrrachium jusqu'en Thessalie me parait surtout digne d'admiration. Il faut la lire & méditer dans ses commentaires.

L'histoire moderne nous fournit aussi des retraites, qui ont fait grand honneur aux Généraux qui les ont dirigées, comme celles de Turenne à Mariendal, de Schulembourg à Punitz, de Bellisle en Bohême, de Gages en Italie, & plusieurs autres non moins instructives. Mais aucune ne mérite mieux d'être comparée à celle de César, que les deux de Prague & d'Olmütz exécutées par le Roi de Prusse. Je me bornerai à dire quelque chose de la première.

Du champ de bataille, où les Prussiens venaient d'être battus, le Roi envoya ordre au Maréchal Keith, qui commandait le blocus de Prague, de tout disposer pour la retraite, & de cacher ces préparatifs par une nouvelle sommation aux Autrichiens, avec menace d'un assaut général, s'ils refusaient de rendre la ville. Il détacha ensuite le Prince Maurice de Dessau avec le corps qui avait formé l'aile gauche pendant la bataille, pour passer l'Elbe à Nimbourg, & y prendre & garder une position qui devait couvrir le flanc de la marche pendant la retraite, & traverser tous les mouvemens que pourrait faire le Maréchal Daun à dessein de la troubler. En arrivant devant Prague, il trouva l'armée qui bloquait cette capitale prête à marcher, selon l'ordre expédié la veille, l'envoi de la grosse artillerie des attirails & des blessés déjà fait vers l'Elbe, & le Maréchal Keith dans la position prescrite à Rusin du côté gauche de la Moldau, pour couvrir avec les troupes qu'il y avait assemblées la retraite du Roi, qui marcha le même jour vers Brandeiss avec le corps campé du côté droit de la rivière. Celui du Maréchal suivit une heure après, se repliant par échelons. Le Prince Charles de Lorraine, qui était dans Prague, n'eut pas plutôt apperçu ce mouvement, qu'il fit sortir les troupes de la ville. Il posta un gros corps d'infanterie dans la plaine de s. Marguérite: le reste se forma sur plusieurs lignes

entre la ville & le Stroohof, & la cavalerie dans la plaine qui est tout près de la place. Au moment que le corps du Maréchal Keith décampa, les Autrichiens s' avancerent sur la hauteur qui est entre s. Marguérite & Welleslavin; mais y trouvant les grenadiers Prussiens, qui faisaient l' arrière-garde, rangés en bataille, ils firent halte, & se contenterent de saluer de leur grosse artillerie les colonnes Prussiennes. Le Général de Schmettau, qui commandait l' arrière-garde, se maintint dans son poste jusqu' à ce que les colonnes furent assez éloignées pour ne plus risquer d'être prises en flanc, & alors il se mit aussi en marche à pas lents, & sans témoigner la moindre envie de se presser. L' ennemi fit souvent mine de vouloir l' attaquer, mais les bonnes mesures du Général & la contenance fière de ce corps le tinrent constamment en respect. Cette arrière-garde se retira ainsi jusqu' auprès du monastère de *Maria Victoria*, où elle se trouva soutenue par le corps du Prince de Prusse, rangé en ordre de bataille sur un terrein élevé derrière Rusin. Toutes les troupes légères Autrichiennes harcelerent les Prussiens par un feu très-vif d' artillerie & de mousqueterie, & tenterent, mais toujours vainement, de tomber sur le flanc des granadiers. Les deux corps Prussiens continuerent leur marche dans le plus grand ordre, & arriverent le lendemain matin à Mikowitz. Le Maréchal Keith, qui avait dirigé la sienne par Welwarn à Budin, y passa l' Eger, & prit son camp entre Liboschowitz & Lowositz, d' où il poussait des postes le long de la rive gauche jusqu' à Werschoritz, & ensuite se rapprochant de Lowositz il appuya sa droite à cette ville, & sa gauche à Leitmeritz. Le Roi ayant passé l' Elbe à Brandeiss, & détruit les ponts, passa encore l' Iser, & campa près de Lissau. Il repassa peu après l'Iser à Benadek, marcha sur Melnick, & entra dans le camp de Leitmeritz, au confluent de l' Eger & de l' Elbe, de façon que l' aile droite de l' armée appuyait à la ville, & l' aile gauche s' étendait jusqu' au ruisseau qui est entre Budowin & Disnowa, d' où le Roi envoya un détachement à Tetschen, & pour sa communication avec le Maréchal Keith il fit rétablir le pont sur l' Elbe près de Leitmeritz. Il envoya ordre en même tems au Prince Maurice de Dessau d' abandonner son camp de Nimbourg, d'y rompre le pont, & de venir camper à Lissau. Par

cette retraite, en longeant avec son armée la rive droite de l'Elbe, & la rive gauche de l'Eger, le Roi conserva ses communications avec la Saxe, la Lusace, & la Silésie, & se mit en situation de réparer promptement le désastre qui lui était arrivé à Kollin. Pour peu qu'on réfléchisse sur les mesures & les précautions qu'il prit, sur les différentes positions des corps, sur leurs mouvemens concertés, & sur toutes les combinaisons de cette retraite, on ne peut s'empêcher de convenir qu'elle ne soit une des plus savantes, des mieux conduites, & des plus instructives, dont l'histoire militaire fasse mention.

Ce n'est pas assez de bien faire des marches, de quelque espèce qu'elles soient; il faut se garder d'en faire d'inutiles, & encore plus d'inconsidérées qui vous entrainent dans des situations fâcheuses. Il ne suffit pas même, pour entreprendre une marche, d'avoir un objet intéressant: il est nécessaire de bien peser les avantages & les désavantages qui peuvent en résulter, pour voir si ceux-ci ne balanceraient, ou même ne surpasseraient pas les autres.

Soit donc que vous veuillez vous mettre en marche pour occuper un camp plus avantageux, ou pour étendre vos fourrages & resserrer ceux de l'ennemi, ou pour l'attirer dans une province, ou pour lui en interdire l'entrée, ou pour faire un siège, ou pour livrer bataille, prévoyez-en toutes les suites, & gardez vous bien de vous mettre dans une position qui vous fasse regretter celle que vous avez abandonnée, ou qui vous jete dans les mêmes, ou dans de plus grands embarras que ceux que vous vouliez causer à votre adversaire.

Quelque dessein que vous rouliez dans la tête, vous en rendrez l'exécution facile, & le succès presque certain, si vous savez dérober vos marches à l'ennemi. Rien n'avance tant les affaires, & sans cela point de grande entreprise à la guerre. Mais les Généraux médiocres ignorent ce secret, qui est réservé aux maîtres de l'art. Tels étaient cet Amilcar, dont j'ai déjà fait mention, pere du grand Annibal, Annibal lui même, Fabius maximus son digne antagoniste, Scipion l'Africain son vainqueur, Sertorius, César, Turenne, Luxembourg, Catinat, le Prince Eugene: tels sont aujourdhui . . . . . mais laissons les nommer au lecteur, & ne blessons ni la modestie des uns, ni

l'amour propre des autres. Quant au Roi de Prusse, il est au dessus des éloges & de l'envie.

La longue marche, que Turenne, ce génie vaste & sage, exécuta en 1674, en partant de la haute Alsace, fut si bien dérobée aux ennemis, que le corps qu'ils avaient assemblé à Sintzheim fut battu, sans avoir seulement soupçonné que les Français fussent en mouvement. Cette victoire assûra les nouvelles conquêtes de la France.

Si l'on veut s'instruire à fond dans une branche si intéressante de la guerre, qu'on médite attentivement ces campagnes d'Alsace de M. de Turenne; on y trouvera presque chaque jour marqué par quelque marche savante, par quelque mouvement fin & délicat dérobé à l'ennemi. On y verra comment ce grand Général, après avoir fait semblant de prendre des quartiers d'hiver fort séparés en Lorraine, les rapprocha par des mouvemens insensibles, & propres à faire croire que son dessein était seulemement de combiner leur sureté avec la facilité des subsistances, sans découvrir la Franche-Comté; & de quelle manière ces mouvemens firent aboutir les troupes aux deux rendez-vous de Tannes & de Béfort, d'où elles tomberent subitement sur les quartiers de l'armée Impériale, qui fut forcée d'aller en chercher d'autres au de-là du Rhin.

Rien ne ressemble plus à cette invasion de l'Alsace que celle de la Bohéme au commencement de la campagne de 1757. Ce projet si habilement conçû, digéré, exécuté, était principalement établi sur des marches que le Roi de Prusse voulait dérober aux Généraux Autrichiens. Il avança d'abord du côté d'Egra un gros détachement aux ordres du Prince d'Anhalt-Dessau. Le Duc d'Aremberg, qui avec ses troupes couvrait cette frontière depuis Lobenstein jusqu'à Brzeznice, crut qu'il allait être attaqué, & donna en conséquence de très-sages dispositions. Mais le Prince d'Anhalt, après avoir par cette fausse démonstration tenu en échec les Autrichiens autant que le dessein du Roi l'éxigeait, leur déroba une marche, & se replia par le Voigtland vers la grande armée. Cette retraite & plusieurs autres mouvemens des Prussiens donnerent si bien le change à tout le monde, que le Maréchal Brown lui même fut persuadé qu'ils avaient pour cette fois renoncé au dessein de pénétrer en Bohê-

me. Le Roi, profitant de la sécurité qu'il avait su inspirer, & de la négligence qui en est presque toujours la suite, fit marcher avec la plus grande célérité & le plus grand secret les différens corps qui devaient se réunir au centre de cette province. Celui du Feld-Maréchal de Schwerin fut le premier qui entra, débouchant de Landshut par les gorges qui séparent la Bohême de la Silésie; il surprit le détachement Autrichien qui était entre Marienberg & Kratzau, & pénétra dans le cercle de Konigsratz. Celui du Prince de Bevern venant de Zittau par une marche qu'il déroba entierement, & qui lui facilita les passages des montagnes & des défilés, tomba à l'improviste sur le poste de Krottau, & poussant tout de suite vers Reichenberg il y battit le corps du Général Konigseg, & s'avança jusqu'à Leitmeritz. Ceux du Roi & du Maréchal Keith descendirent par Hellersdorf & Peterswald, & furent joints à Aussig par ceux du Prince Henri, qui venait de Neüstadel, & du Prince d'Anhalt qui avait pénétré par Pasberg & Commotau. Si toutes ces marches, sur les quelles roulait tout le plan de l'entreprise, n'eussent pas été si bien cachées & si bien compassées, les troupes Autrichiennes auraient eu le tems de sortir de leurs quartiers, & de s'opposer à l'entrée des Prussiens en Bohême, d'autant plus facilement qu'ils devaient traverser des gorges & des défilés, où quatre bataillons (du moins dans ceux que j'ai vus), étaient capables d'arrêter une armée entiere.

Ce n'est qu'avec des troupes bien disciplinées, débarassées de tout le superflu, & habituées à l'ordre, à la vîtesse, à la précision, qu'on peut dérober des marches; & voilà pourquoi les Prussiens y ont mieux réussi que les autres. L'affaire du Général c'est de compasser avec exactitude les mouvemens par rapport à la distance de l'ennemi, & à celle de l'endroit où l'on veut aboutir; d'apprécier au plus juste le tems dont on a besoin pour masquer son projet, & tenir l'ennemi dans l'incertitude le plus qu'il est possible; d'avoir pourvu secrétement aux subsistances, applani les obstacles, & pris & combiné tous les moyens imaginables pour en assurer le succès. On sent bien que tout cela est fondé sur la connaissance la plus parfaite du pays, du caractère de l'ennemi, de ses forces, & de sa situation.

Les

Les lieux qui ſemblent quelque fois les moins propres à ces ſortes d'opérations, ſont juſtement ceux où l'on trouve plus de facilité à les exécuter, par cela même qu'on les croit trop difficiles, ou impraticables. De cette eſpèce ſont les pays de défilés, formés ou par de hautes montagnes qui ne préſentent qu'une ſeule gorge inacceſſible, ou par des marais inſaignables, ou par des rivières profondes. Si l'on connaît bien parfaitement tous les revers des montagnes, les paſſages par les quels on peut tourner les marais, le cours des rivières, leurs gués & leurs bords, on ſera à même de ſurprendre quelques marches à l'ennemi, & de venir ſe poſter ſur ſes flancs, ſur ſes derrières, & aux endroits où l'on était le moins attendu. Si vous lui jouez de ces tours-là ſous ſes yeux, vous devez le tenir quelque tems en échec par un front de troupes qui lui ôte tout ſoupçon du départ de l'armée; & ſi elle était campée, il faudrait ne détendre qu'à nuit cloſe, & ſe ſervir des fauſſes démonſtrations dont nous avons parlé à l'occaſion des retraites. Les troupes qu'on aura laiſſées pour cela vis-à-vis de lui, auſſitôt que le ſtratagème aura eu ſon effet, rejoindront l'armée dans le plus grand ſilence, & avec toute la célérité poſſible. L'eſſentiel, je le répete, c'eſt de calculer & combiner avec juſteſſe le tems néceſſaire à l'armée pour gagner ſes nouveaux poſtes, celui dont les troupes reſtées au camp ont beſoin pour leur jonction, & celui enfin pendant le quel l'ennemi ignorera ce mouvement.

Une ſeule marche ſoufflée au commencement d'une campagne peut vous donner une telle ſupériorité, que votre ennemi, quoique ſupérieur en forces, ſoit obligé dans la ſuite de ſe régler toujours ſur vos mouvemens. Vous lui ferez la loi, vous le menerez de poſte en poſte au point où vous le voudrez, & cela par de petites marches, qui le forceront d'en faire de grandes & ruineuſes. Voilà quelle fut la conduite de M. de Turenne en Alſace contre le grand Electeur de Brandebourg, & peu de tems après contre Montecuculi plus grand encore.

CHAPITRE XXX.

Ordres de Bataille.

Il y a un ordre habituel de combat, comme il y a un ordre habituel de marche. C' eſt dans l' un & l'autre cas l' arrangement reſpectif des parties qui compoſent une armée, c'eſt cette organiſation qui ſert de baſe à toutes les diſpoſitions, qu' exigent les différentes circonſtances de terrein & de manœuvre. L'ordre primitif & fondamental ſera par conſéquent d' autant mieux conſtitué & combiné, qu' il ſe prêtera plus facilement à toutes ces circonſtances, & qu' il ſera plus ſuſceptible de toutes les modifications utiles ou néceſſaires.

Si de ces modifications, de ces variétés de détails, on en voulait faire autant d' ordres de bataille, on ſent bien qu' il ſerait impoſſible d' en fixer le nombre, mais pour peu qu'on y faſſe attention l'on verra, qu'on peut les rapporter toutes à trois claſſes, ou diſpoſitions générales. Je les nomme ordre parallèle, ordre oblique, & ordre perpendiculaire. *

Le parallèle eſt celui qui ayant tout ſon front étendu, contigu, & déployé parallélement à l' ennemi, doit ſe mouvoir tout enſemble, & combattre de toutes ſes parties à la fois, ou du moins avoir toutes ſes parties en meſure & également à portée de combattre. Cet ordre a de grands défauts. C'eſt de tous le plus faible, celui où il y a moins d' art & de fineſſe, où le hazard a plus de part, & c'eſt par conſéquent l'ordre des peuples ignorans, & des Généraux médiocres.

* C' eſt à quoi je crois pouvoir réduire, en les bien analyſant, les ſept ordres de Végece, & de M. de Puyſegur. M. de Guibert n' en admet que deux, *le parallèle & l'oblique*. Cette diviſion parait aſſez incomplete. Mon ami de Menildurand range tous les ordres ſous quatre claſſes. Il appelle ces ordres *le parallèle, l'oblique, le perpendiculaire*, & *le ſéparé*. Mais comme dans ce dernier les diviſions forment autant d' attaques perpendiculaires, ce n' eſt proprement qu'une modification de l' autre, & ces deux ordres me ſemblent dans le fond n' en former qu' un. Au reſte il faut lui rendre juſtice, & convenir qu' il a perfectionné, & preſque crée l'ordre perpendiculaire.

Egalement faible partout l'ordre parallèle ne pourra oppofer de forte réfiftance dans aucune de fes parties, quelle que ce foit, où l'ennemi dirigera fes efforts. Par la même raifon fes flancs feront toujours expofés à être battus, quelque protection locale qu'on cherche à leur donner, car ou ils ne feront pas appuyés, ou, s'ils le font, on ne pourra pas, en gagnant ou perdant du terrein, trainer après foi les rivières, les villages, les hauteurs, les marais, qui fervaient d'appui. Par la même raifon encore, & parce que fon front étendu & contigu doit conferver un enfemble & un alignement exact, il ne pourra marcher, même en terrein commode, qu'avec beaucoup de peine & une extrême lenteur, ou réduit à une entiere immobilité il attendra que l'ennemi choififfe & combine à loifir les moyens de fa deftruction. Le combat enfin engagé fur cette vafte étendue, aucun Général, quelque habile qu'il foit, ne peut plus conduire une action qui fe dérobe à fa vue & à fes mefures, ni empêcher que le hazard en décide.

Tous ces défauts n'ont jamais été fi fenfibles que dans l'ordonnance moderne, parce qu'il n'y a jamais eu d'ordonnance fi mince ni fi alongée. Ils étaient beaucoup moindres dans tous les ordres parallèles des anciens en raifon du front & de l'épaiffeur des corps, & le feraient de même dans le notre, où des bataillons auffi mobiles que folides, mafqués par des chaffeurs, & foutenus par une bonne cavalerie, font fuivis par une ligne de colonnes toujours prêtes à traverfer les intervalles pour fondre fur l'ennemi.

L'ordre oblique & l'ordre perpendiculaire font ceux qui ne peuvent être employés avec pleine connaiffance que par de grands Généraux. Je dis avec pleine connaiffance, parce qu'il ne faut pas confondre avec ces difpofitions préméditées celles que la routine & le hazard ont fait prendre dans bien de batailles, & qui n'avaient ni fcience, ni plan, ni combinaifons, rien en un mot de ce qui doit caractérifer les premières.

J'appelle ordre oblique celui qui, renforçant une partie du front de l'armée, tient toutes les autres hors de mefure, de maniere que la totalité des parties refufées foit réellement oblique au front ennemi: & j'appelle ordre perpendiculaire celui dont les parties refufées font directement repliées fous la partie atta-

quante, comme dans le perpendiculaire de M. de Menildurand, & dans son ordre séparé. L'ordre oblique & l'ordre perpendiculaire ont donc l'un & l'autre également pour objet de réduire l'action à quelques points d'attaque, ou même à un seul décisif, y portant l'élite & la supériorité des forces, & refusant tout le reste au combat.

Avant d'en venir à la formation de ces ordres de bataille, je crois devoir, selon ma coutume, établir les principes qui doivent leur servir de base. Je les exposerai le plus clairement & succinctement qu'il me sera possible, & ferai voir combien leur application aux détails de mon ordonnance est simple & naturelle.

Premier principe. Il faut que l'action se décide à la première charge, sans quoi l'objet de la disposition n'est point rempli. La partie attaquante doit par conséquent avoir sur la partie attaquée une telle supériorité de nombre & de force impulsive, que l'ennemi ne puisse disputer un moment le combat, ni avoir par-là le tems de se renforcer, ou de faire des contre-dispositions.

2.me principe. Il est donc nécessaire que rien n'annonce la manœuvre, & que l'ennemi soit tenu en suspens jusqu'à son exécution, qui doit être aussi prompte que l'éclair. Etonné surpris battu, tout cela n'est qu'un instant.

3.me principe. Il s'ensuit évidemment qu'on ne doit & qu'on ne peut faire usage de l'artillerie & de la mousquéterie dans ces sortes d'actions, qu'autant que par les circonstances elles sont propres à favoriser & appuyer la charge, mais qu'il ne faut jamais s'en servir lorsqu'elles ne sont que la retarder, quelques effets qu'on puisse d'ailleurs s'en promettre, car peu importe d'avoir tué quelques centaines d'hommes, si pendant ce tems-là l'ennemi renforce la partie attaquée & vous perdez l'occasion de gagner le bataille. Le succès ne dépend donc pas de la tirerie, mais de la charge & de la bayonnette.

4.me principe. Pour donner à la partie attaquante toute la supériorité possible, il faut que les troupes soient plus nombreuses & plus fortes non seulement en première ligne, mais aussi en seconde, & que les lignes & les reserves soient disposées de maniere à pouvoir se pénétrer, enchasser, ou succéder rapidement: car, quoique la première ligne doive avoir en elle mê-

me, & indépendamment des autres, toute la ſupériorité néceſſaire pour décider l' action au premier choc, la ſeconde & les reſerves peuvent être très-utiles pour achever la victoire.

5.me principe. La partie attaquante doit toujours marcher & attaquer parallélement, parce que de toute autre façon le mouvement ſerait compliqué & ralenti. S' il eſt queſtion de déborder & charger en flanc, cet objet ſera rempli par un corps ſéparé, qui réglera ſa manœuvre ſur celle de l' attaque principale.

6.me principe. L'ordre oblique ne doit jamais ſe former par ligne, tous le bataillons & eſcadrons étant contigus & ſur le même alignement; car outre qu'il y a peu de terreins à la guerre aux quels cette diſpoſition d' une ligne, ou d' une grande partie de ligne, puiſſe être applicable, elle ne ſerait guère ſuſceptible d'action, ni de cette viteſſe avec la quelle il lui faut ſuivre le mouvement de la partie attaquante. C'eſt par échelons, qui s' accommodent de toute ſorte de terrein, & même des plus difficiles, qu'on doit former l' ordre oblique; ces échelons étant parallèles, & éloignés ſucceſſivement l' un de l' autre en raiſon de la plus grande facilité à ſe ſoutenir mutuellement au beſoin, & à occuper les poſitions les plus avantageuſes.

7.me principe. Comme les échelons ſont des parties qu' on refuſe à l' ennemi, & que leur objet n' eſt point par conſéquent de combattre, mais ſeulement de ſuivre & appuyer la partie attaquante, il faut qu' ils ſoient à l' abri de toute inſulte, car ſi l' ennemi tombait ſur eux, la partie attaquante ne pourrait continuer ſa marche ſans ſe ſéparer de la ligne oblique, & ſans laiſſer une trouée qui découvrirait le flanc de l' une & de l' autre; & ſi elle s' arrêtait, il eſt tout clair que la manœuvre & la diſpoſition manqueraient totalement leur effet, & que l' ennemi pourrait à ſon choix renforcer la partie menacée, ou la dérober, ou attaquer lui même celles qu' on lui refuſait. Afin que les échelons n' ayent rien à appréhender, & ne puiſſent être jamais contraints à changer leur diſpoſition, il faut qu'ils ſoient aſſez forts pour n' être pas trop multipliés; que leurs flancs ſoient couverts par des colonnes; que les armes s' y ſoutiennent mutuellement; qu'ils ſoient diſtanciés de manière à profiter de tous les points avantageux de défenſive & d' appui que le terrein peut leur fournir; & que leur éloignement ſoit tellement combiné,

qu'ils se trouvent à la fois hors d'atteinte, & à portée, s'il le faut, de compléter la victoire.

8.me principe. On peut dans certaines circonstances prendre une disposition oblique en donnant d'avance aux colonnes le degré d'obliquité que cette disposition doit avoir: mais de telles circonstances sont rares, & il est presque toujours plus avantageux de former l'oblique en partant d'un front parallèle déjà deployé, parceque la manœuvre en est ainsi bien mieux masquée & plus couverte, & l'ennemi tenu dans l'incertitude jusqu'au dernier moment ne peut prendre aucune mesure pour parer un coup si prompt & si inopiné.

9.me principe. Il faut par conséquent que les colonnes se développent toujours le plus près de l'ennemi qu'il est possible, & toutes en même tems & à même hauteur, & que la partie attaquante, qui naîtra de ce développement, marche aussitôt à l'ennemi avec la plus grande célérité, tandis que les échelons successivement retardés forment tout naturellement l'ensemble de la disposition oblique, qu'on peut encore cacher par de fausses démonstrations bien faciles à imaginer, pour peu qu'on sache tirer parti du local, & combiner les moyens.

10.me principe. L'ordre perpendiculaire a toutes les propriétés de l'oblique, & a encore par dessus lui l'avantage de mieux cacher les parties refusées, & de les tenir en même tems plus ensemble, & plus à portée de soutenir la partie attaquante. Sa formation est encore plus simple, puisque ce n'est que le ployement par le flanc des parties refusées, pour se mettre en colonne, mouvement qui éxige moins de combinaison que celui de la ligne oblique. L'ordre perpendiculaire, formant une ou plusieurs attaques, est donc préférable toutes les fois qu'on peut prévoir qu'il ne sera point nécessaire de porter les corps qu'on dérobe sur les parties non entamées de l'ennemi, aussitôt que la tête attaquante aura renversé ce qui était devant elle. C'est au Général à choisir entre les deux ordres, & pour faire un bon choix il faut qu'il connaisse parfaitement toutes leurs propriétés, le terrein sur le quel il fait ses dispositions, celui où son adversaire fera les siennes, & la qualité des troupes dont les deux armées sont composées.

11.me principe. L' ordre oblique & l'ordre perpendiculaire peuvent se former sur la droite, sur la gauche, ou sur le centre; ou sur plusieurs points à la fois. On se déterminera sur les attaques après avoir reconnu les parties plus ou moins accessibles du front ennemi, mais, quelque résolution qu'on prenne, il faut la tenir cachée jusqu' au bout, & l'éxécuter avec toute la rapidité possible.

Pour faire maintenant l'application de ces principes, je vais donner les détails de l'ordre oblique, & du perpendiculaire, relativement à ma formation.

La planche XVII représente une armée composée de six brigades d'infanterie, telles que nous les avons constituées dans notre formation; trois en première ligne, & trois en seconde. Elle a encore deux brigades de reserve. Quant à sa cavalerie, je n' en détermine pas le nombre; cela est ici indifférent. Je suppose que les colonnes, en arrivant sur leur terrein, ont exécuté leur déployement selon les règles prescrites, & formé l'ordre parallèle. En même tems deux divisions d'artillerie, passant le ruisseau qui est sur l'aile droite, se sont mises en batterie pour canonner l'aile gauche de l' ennemi; & deux autres divisions se sont portées sur la crête du rideau qui est à la gauche pour tirer sur son aile droite. La cavalerie de ce côté-ci, profitant du même rideau qui la couvre entierement, devance par sa position en écharpe le flanc de la première ligne, au lieu que la cavalerie de la droite appuyée au ruisseau, ne devant point s'exposer au feu de l'artillerie ennemie, est reculée de plus de cent toises. L'armée ainsi disposée, le Général veut faire une attaque oblique par le centre. A cet effet la brigade du centre marche toute entiere en avant. Dès qu' elle s'ébranle, celle de seconde ligne s'y joint rapidement, & six de ses ailes colonnes s'enchassent dans les intervalles, tandis que les autres quatre se placent sur les flancs. Ces dernières sont suivies de deux de chaque brigade collatérale, & des dragons attachés à ces brigades. Pendant que la tête d'attaque avance, les premiers échelons, formés chacun d'une demie brigade, parcourent le nombre de toises qu'on leur prescrit, pour prendre leur position intermédiaire entre la ligne parallèle & la partie attaquante, si on n' aime mieux les mettre d' abord à hauteur de celle-ci, afin de cacher plus long-tems la

Planche XVII.

manœuvre, & les retarder ensuite à mesure qu'on approche de l'ennemi. Les seconds échelons, formés de l'autre moitié de leurs brigades respectives, restent comme ils étaient dans la position parallèle. Les flancs de tous ces échelons sont fermés par des ailes-colonnes de grenadiers, ou par d'autres tirées de la seconde ligne, si on a jugé à propos d'employer celles de grenadiers sur les flancs de la partie attaquante. Les troisièmes échelons sont formés par les ailes de cavalerie dans la position déjà annoncée. Le rideau de chasseurs enfin masquera la manœuvre jusqu'au moment de la charge.

Pl. XVIII. La planche XVIII représente la même armée sur un terrein différent, faisant une attaque oblique par la gauche. Quoique le meilleur parti soit presque toujours, je le répete, d'éxécuter l'oblique en partant d'un front parallèle déjà déployé, conformément au huitieme principe, il peut y avoir des cas où il soit avantageux de donner d'avance aux colonnes le degré d'obliquité nécessaire à la disposition, & je suppose ici un de ces cas. J'ai sur la droite de la marche un terrein ouvert, & un bois sur la gauche. Je veux profiter de la nature du pays pour faire illusion, & mieux cacher mon dessein. Par l'obliquité que je fais d'abord prendre à mes colonnes vers la droite, je fais accroire à l'ennemi qu'il va être attaqué à sa gauche; mais dès que ma colonne de droite touche au terrein où elle doit être dans l'ordre de bataille projetté, elle fait halte, & les autres colonnes, profitant du bois qui masque leur mouvement, commencent aussitôt à prendre par la gauche le degré d'obliquité qu'elles avaient pris par la droite, conduites par des officiers bien instruits de la direction qu'elles doivent suivre, & des points où elles doivent se déployer. De la colonne du centre on détache quelques bataillons & escadrons, pour renforcer celle de la gauche destinée à être la partie attaquante. L'aile de cavalerie a été pareillement renforcée, afin qu'une partie placée en seconde ligne puisse pendant l'action tourner l'aile droite de l'ennemi. Presque toute l'artillerie s'est portée sur l'éminence occupée par le second échelon, & sur les hauteurs peu élevées qui bordent la rivière, pour battre de front & d'écharpe toute sa gauche. Les compagnies de chasseurs ont tendu leur rideau pour masquer la manœuvre, & quelques unes ont passé

la

la rivière, afin de tirailler sur le flanc gauche de l'ennemi, & y attirer son attention. Je ne m'appesantis point sur d'autres détails, qu'on peut aisément concevoir par la simple inspection de la planche.

L'ordre perpendiculaire peut se former, ainsi que l'oblique, par le centre, par la droite ou la gauche, & enfin par les deux ou les trois points à la fois. La planche XIX représente la formation du perpendiculaire par le centre; & la planche XX l'annonce par les deux ailes en même tems. Le perpendiculaire central je le forme ici sur le front de quatre bataillons déployés, y compris leurs intervalles, ce qui est le front entier de la brigade, sans compter les deux colonnes qui en couvrent les flancs. Toutes les ailes-colonnes de seconde ligne & les dragons suivent le mouvement de cette brigade, manœuvrant à droite & à gauche pour se mettre dans sa direction, & à leurs places respectives dans le quarré. L'artillerie est avantageusement & surement située de droite & de gauche devant les brigades restées sur l'alignement parallèle. La cavalerie de la droite a formé son aile un peu reculée, tandis que celle de la gauche, n'y ayant pas trouvé un terrein propre à son développement, est venue se placer dans la plaine derrière le centre de la seconde ligne. Une partie des chasseurs couvre la tête attaquante, & le reste a été détaché pour inquiéter par leur mousqueterie les ailes de l'ennemi à la faveur du rideau qui est sur la gauche, & des broussailles qui sont sur la droite. Planch. XIX.

Le perpendiculaire par les deux ailes, ou par la droite & la gauche à la fois, je le forme à chaque partie attaquante sur le même front, car je suppose toujours que le terrein le permet. La manœuvre est la même que dans l'autre; les fronts marchant droit à l'ennemi, & les autres parties se mettant à leur suite, celles de seconde ligne par un mouvement direct, & les collatérales par un mouvement de flanc. L'ennemi ayant sa droite appuyée à un ravin impraticable, & postée sur un terrein difficile, a jeté toute sa cavalerie sur la gauche à dessein de s'en servir pour nous tourner & nous prendre en flanc. C'est à peu-près la disposition de Pompée à la bataille de Pharsale, où sa droite était appuyée à la rivière Ænipée. Pour rétorquer la ruse contre l'ennemi, & le prendre lui même en flanc, je Planche XX.

me ménage, à l'exemple de César, une réserve, mais de cavalerie, au lieu que la sienne était d'infanterie, & avec cette réserve je tournerai, & battrai vraisemblablement l'aile ennemie, quelque supérieure qu'elle soit en nombre. Je détache aussi des chasseurs pour préluder sur son flanc, & s'avancer sur ceux des deux lignes d'infanterie aussitôt que cette cavalerie aura été culbutée. Toute l'artillerie, transportée sur les hauteurs du centre, tonnera sur celui de l'armée ennemie dès le commencement de l'action, & ne cessera son feu que lorsque les flancs auront été renversés. Le reste est assez indiqué par la planche.

On sent bien que sur un front de grande étendue l'on peut faire plusieurs attaques perpendiculaires à la fois, telles que M. de Menildurand les suppose dans son ordre séparé; mais c'est toujours du perpendiculaire, & par conséquent je n'ai pas cru devoir en faire deux ordres différens.

Je ne m'arrêterai point à faire minutieusement observer la bonté de ces dispositions, ni la rapidité & la célérité de leurs manœuvres. Ce serait faire tort à l'intelligence de mes lecteurs. Je les prie seulement de considérer combien la Tactique, ainsi que les autres sciences, quelque difficile qu'elle paraisse d'abord, devient facile lorsqu'on la simplifie, & qu'on la réduit à des principes clairs & évidens. Elle se développe alors d'elle même, ses règles naissent les unes des autres comme autant de conséquences ou de propositions successivement identiques, & l'on est surpris de les trouver sans de grands efforts d'esprit ou de raisonnement.

CHAPITRE XXXI.

Supériorité des troupes manœuvrières dans les batailles. Réflexions sur celles du Roi de Prusse.

Il ne suffit pas, pour réussir dans ces grandes actions de la guerre, d'avoir des troupes bien constituées & bien disciplinées; ce n'est pas même assez de mettre à leur tête un Général habile. Il faut que ces troupes, entrant en campagne, soient déjà

rompues aux grands mouvemens, stylées à prendre avec célérité & précision toute sorte d'ordres de combat, en un mot parfaitement manœuvrières. On sent donc l'absolue nécessité de joindre la pratique à la théorie pendant la paix, d'autant plus que si on n'en profite point, c'est-à-dire si on n'en fait pas un tems d'éxercice, il est impossible non seulement d'avoir les soldats dressés, mais même d'avoir les officiers instruits, & par conséquent des hommes capables de commander. C'est par des camps d'instruction qu'on remplit cet objet; c'est au moyen de ces camps qu'on exécute des marches, des ordres de bataille, & des manœuvres de toute espèce; c'est là que se forment les troupes & les Généraux. Tel a été l'usage des Romains, tel est celui du Roi de Prusse, * le premier moderne qui en cela les ait imités. Voilà ce qui a donné une si grande supériorité à ses troupes; voilà ce qui les a rendues victorieuses presque par-tout où elles ont pu manœuvrer: je dis presque partout où elles ont pu, parceque plusieurs fois elles se sont mises dans des situations à ne pas le pouvoir, & alors elles ont été battues.

A Prague ce fut par la finesse & la célérité de ses mouvemens que l'armée Prussienne gagna la bataille; ce fut par la disposition oblique, que ces mouvemens lui firent prendre, afin d'attaquer la droite des Autrichiens tenant leur gauche en échec, qu'elle l'emporta sur des forces supérieures très-avantageusement postées. Entrons un peu dans les détails de cette action; ils donneront peut-être lieu à des réfléxions utiles.

L'armée Prussienne avançait vers Prague sur six colonnes. Leur rendez-vous était sur les hauteurs de Prosick, & là se fit

* D'autres Princes ont fait des camps de paix, soit en France, soit en Allemagne; mais c'étaient des camps de parade, d'ostentation, de fêtes. On y faisait bonne chère, on paradait devant la Cour & les dames, on s'occupait puérilement de quelques manœuvres de détail, on n'éxécutait que des futilités, & on n'apprenait par conséquent rien. Il vaut mieux ne point faire de camps, qu'en faire de cette espèce.

Depuis quelques années les troupes Autrichiennes en forment de très-utiles, & c'est encore un effet des soins de l'Empereur, qui veut les dresser à toutes les grandes opérations de la Tactique. Aussi les progrès, que ce Prince clairvoyant fait faire aux troupes, sont prodigieux.

Planch. XXI. la jonction des corps séparés du Roi, du Maréchal de Schwerin, & du Général Winterfeld. L'armée Autrichienne avait son aile gauche appuyée aux fauxbourgs de Prague & à la montagne de Ziska, & sa droite s'étendait jusqu'auprès du village de Sterbeholy; de sorte que tout son front se trouvait placé sur une chaîne de hauteurs escarpées, & tellement roides, qu'elles étaient impraticables à la cavalerie, étant d'ailleurs toutes hérissées de batteries, & couronnées de redoutes. Devant ce front était un vallon marécageux, coupé par un ruisseau qui avait des bords fort élevés, & derrière le camp une plaine spacieuse environnée pareillement de hauteurs & de marais. Des troupes de hussards & d'infanterie Hongraise garnissaient le vallon dans toute sa longueur aux endroits accessibles, & le terrein du côté des Prussiens présentait par-tout les mêmes difficultés pour la descente.

Ce n'était nullement l'intention du Roi d'attaquer l'ennemi de front dans une situation si formidable. Ce Prince connaissait très-bien un pays où il avait déjà fait la guerre, & même sans cela, il n'eût pas manqué d'en avoir une parfaite connaissance. Il savait que du côté des villages de Potschernitz & de Bischowitz, qui couvraient l'aile droite ennemie, il y avait une espèce de plaine où l'infanterie pouvait marcher à travers des prairies, & la cavalerie avec l'artillerie le long d'une chaussée; & il avait par conséquent formé le projet d'en profiter par une attaque oblique faite inopinément à cette droite Autrichienne. A la faveur donc d'un développement simulé, de quelques fausses démonstrations de vouloir attaquer de front, & des rideaux & marais qui couvraient le flanc de la manœuvre, il fit replier son armée sur Potschernitz, en défilant par sa gauche; & quoique l'infanterie eût souvent de l'eau jusqu'au genou, qu'elle fût obligée de passer plusieurs défilés, & que la marche fût des plus pénibles, ce mouvement s'éxécuta avec tant d'ordre & de célérité, que la cavalerie Prussienne était déjà en de-là de la chaussée avant que celle de l'ennemi eût encore détendu une seule tente, & que cette aile eût pris la moindre mesure contre l'attaque. Malgré la vîtesse des Prussiens, il doit paraître extraordinaire, que pendant une heure que dura leur marche, les Généraux ennemis ne

pénétrassent point le dessein du Roi, ou qu'ils ne fissent pas plutôt une contre-disposition. Elle pouvait s'exécuter par de petits mouvemens très-faciles sur les rayons, tandis que ceux de l'armée Prussienne sur la circonférence étaient grands & difficiles. On aurait pu même, ce me semble, rendre le débouché de sa gauche très-dangereux, & rétorquer peut-être contr'elle le stratagème en la prenant en flanc du côté de Hostiwortz. Mais ce ne fut que fort tard, & lorsque les cuirassiers Prussiens, ayant passé la chaussée, se développaient déjà, que le Prince Charles fit faire à son armée un mouvement vers son flanc droit, & replia le corps de réserve sur l'aile attaquée, qui se plaça un peu en équerre, tandis que la plus grande partie de la cavalerie de la gauche s'y portait avec précipitation, & se formait dans la plaine. Cette cavalerie exécuta néanmoins cela avec une si grande rapidité, que le Prince de Schönaich, qui conduisait l'aile gauche Prussienne, craignant d'être débordé & pris en flanc, se détermina à attaquer sans attendre la cavalerie de l'aile droite qui venait le renforcer; sur quoi nous observerons que c'était ordinairement un défaut de l'oblique Prussien de n'avoir d'autre objet que celui de déborder l'ennemi & le prendre à revers, sans chercher à se procurer aucune supériorité de front-à-front, défaut qui est une suite nécessaire de l'ordonnance moderne. Le Prince de Schonaich, qui ne pouvait attendre son succès que du débordement, se voyant lui même débordé, perdait donc tous ses avantages. Aussi ne put-il pas réussir dans ses deux premières attaques, où il était dépassé de huit escadrons ennemis; & fut obligé successivement de plier après avoir fait une perte considérable. Mais son aile se rallia, & renforcée du régiment de Stechow tiré de la seconde ligne, & de vingt escadrons de hussards de Ziethen & de Putkammer, elle chargea pour la troisième fois avec tant de bravoure, que non seulement toute la cavalerie Autrichienne fut culbutée & battue, mais que même les bataillons de grenadiers postés sur cette aile se retirerent dans le plus grand désordre.

Pendant cette attaque de la cavalerie, l'infanterie de la gauche de la première ligne avançait vers l'ennemi avec célérité & bonne contenance, le fusil sur l'épaule & sans tirer. Mais quelques bataillons de grenadiers qui fermaient le flanc

de cette gauche, & les régiments de Fouquet & de Schwerin, ayant un marais à passer, ne pouvaient suivre qu'un chemin fort étroit, ni se maintenir par conséquent en ligne avec le reste de l'infanterie. On aurait pu, ce me semble, remédier à cet inconvénient en les mettant en colonnes derrière la partie attaquante. Quoiqu'il en soit, aussitôt que les premiers grenadiers se montrerent à l'entrée du défilé, ils y essuyerent le feu de 12 pièces de gros calibre chargées à cartouches, qui devenant toujours plus vif, les obligea de se retirer en désordre sur la chaussée. Le régiment de Fouquet les suivit, & le second bataillon de Schwerin commençait aussi déjà à s'engorger, lorsque le Maréchal de ce nom, qui tenait ferme au devant de ce chemin étroit, saisit le drapeau d'un enseigne de son second bataillon, & marcha à la tête du régiment pour l'animer par son exemple. On se tira ainsi du défilé, & l'on marchait à grands pas vers l'ennemi, lorsque le Maréchal, qui précédait, fut tué & renversé de cheval d'un coup de canon chargé à cartouches. Le Général de Manteuffel lui ôta de la main le drapeau, & le rendit à l'enseigne, qui en le reprenant fut atteint d'un boulet, & étendu à terre à côté de son chef.

Cependant toute cette infanterie de la gauche, qui s'était entierement ralliée sous la protection d'une batterie que le Roi avait fait placer bien à propos sur une éminence, & qui se voyait soutenue par celle de seconde ligne, continua fièrement sa marche, & attaqua l'infanterie ennemie, qui au premier désordre des Prussiens était en partie descendue de ses hauteurs pour les poursuivre, & l'obligea de plier à son tour. Le centre protégé par de fortes batteries se maintint plus longtems; mais dès que le Roi eut apperçu une large ouverture causée par le mouvement que la droite de l'ennemi avait fait en suivant trop loin la gauche Prussienne, mouvement qui la séparait de son centre, il poussa vigoureusement dans cette trouée, & coupa l'armée en deux. La confusion devint alors générale dans cette armée. La droite poursuivie par la gauche Prussienne se trouva coupée & prise en flanc par la manœuvre du Roi, qui chargeait en même tems, la bayonnette baissée, les autres troupes rétrogradantes de toutes parts. Le feu cessa bientôt, mais l'exécution des bayonnettes fut terrible, surtout à la

prise des redoutes. Le Roi traversa avec son corps & toute la gauche de l'armée le camp ennemi encore tout tendu, & s'étant avancé jusqu'aux bords de la Moldau, y fit halte pour donner quelque relâche à ses troupes. La droite de l'ennemi accéléra sa retraite par Michelop & Petrowitz vers la Zaſſawa, où le colonel de Putkammer la poursuivit avec ses hussards, fit beaucoup de prisonniers sur elle, & lui enleva quantité de bagage.

Dans ces entrefaites la droite de l'infanterie Prussienne, jusques-là refusée à l'ennemi, ayant promptement passé plusieurs défilés, tomba à l'improviste sur la gauche Autrichienne qui tenait encore ferme. Le Prince Henri descendit de cheval, & conduisit à pied sa brigade contre les hauteurs les plus escarpées; le Duc de Brunswick-Bevern s'empara de deux batteries placées sur ces hauteurs; & le Prince Ferdinand de Brunswick prit l'ennemi en flanc & de revers. Cette gauche Autrichienne d'environ 40000 hommes fut donc aussi battue, malgré les efforts qu'elle fit pour résister, & comme le Roi avait déjà atteint la Moldau, elle n'eut d'autre ressource que de se jeter dans Prague. Le Maréchal Keith, qui avait observé le petit-côté de Prague pendant la bataille, se maintint avec son corps dans la même position, afin d'empêcher que rien n'en sortit du côté de Konigszaal. Le Prince Maurice du Dessau, qui avait été détaché avec un autre corps considérable, s'était aussi avancé sur la rive gauche de la Moldau jusqu'à Kuchel, pour jeter un pont sur cette rivière, & attaquer l'ennemi à dos pendant l'action; mais il trouva les bords de la Moldau si escarpés dans cet endroit, qu'il ne put exécuter à tems son dessein. De telles entreprises, où le moindre retard a des suites décisives, exigent une parfaite connaissance du local. Si on avait eu cette connaissance on aurait pris des mesures plus justes, & l'effet de cette diversion eut rendu la victoire plus facile, & bien moins couteuse. Les débris de l'aile droite Autrichienne rassemblés à Beneschau de l'autre côté de la Zaſſawa se montaient à 20000 hommes, qui étant partis de là sous les ordres du Général de Pretlach, se replierent sur l'armée du Maréchal Daun, campée entre Kollin & Kuttenberg, où la destinée les réservait à se venger bien-tôt de leurs ennemis.

Nous venons de voir dans cette bataille la supériorité que l'habitude de manœuvrer donnait aux troupes Prussiennes, & nous y voyons en même tems un exemple de la disposition oblique si souvent employée par le Roi de Prusse. Cette disposition, lorsqu'elle n'était pas apperçue, avait certainement de grands avantages contr'une aile mal appuyée, ou mal soutenue, ou composée de troupes peu manœuvrières. Mais elle n'avait pas tous ceux qu'on aurait pu lui procurer, & encore moins ceux de l'ordre oblique que nous avons depuis long-tems proposé, mes amis & moi. Le Prussien n'a jamais eu d'autre objet, ainsi que nous l'avons déjà observé ailleurs, que de tourner une des ailes ennemies, ou de la charger en flanc, & par conséquent n'avait point de front-à-front la supériorité du notre. Une réserve bien placée, un renfort promptement parvenu à l'aile attaquée, pouvaient donc parer la manœuvre, comme cela pensa arriver à Prague, & arriva peu après à Kollin. Ajoutez que cet oblique, loin d'être masqué comme la notre, s'annonce toujours trop tôt; que le mouvement d'une ligne mince & contigue est toujours lent & tardif en comparaison de celui d'une ligne épaisse & composée de corps solides & mobiles; que ce mouvement enfin, par le quel on doit gagner terrein sur l'aile ennemie pour la prendre à revers, étant lui même oblique, se prive de tous les avantages que notre partie attaquante & nos échelons retirent de leur mouvement direct, soit pour la facilité & la vitesse de la marche, soit pour faire constamment front & se trouver en ordre de combat, à quelque point qu'on les prenne. Je ne parle point de la difficulté des échelons à observer les directions & les distances en dérivant continuellement la marche, ni des trouées qui en doivent nécessairement résulter dans la ligne. Je ne parle pas non plus des inconvéniens des mouvemens circulaires pour charger l'aile qu'on déborde, du peu de ressources de l'aile attaquante, ni des obstacles du terrein qui arrêtent souvent des grands fronts contigus, ou y mettent le désordre. Tout cela a déjà été dit & démontré, & je renvoie surtout le lecteur aux *Fragmens de Tactique*. Les réflexions que je viens de faire ne peuvent rien diminuer de l'admiration qu'on doit au Roi de Prusse. Au contraire elles l'augmentent en certain sens, puisqu'il est bien

juste

juste qu'elle soit en raison des difficultés qu'il a eu à surmonter; & ce n'est certainement pas un paradoxe que de dire, qu'on l'admirerait moins dans bien des choses s'il les avait éxécutées avec des instrumens plus parfaits. Cette perfection y eût eu alors autant de part que son génie & ses talens. *

Au reste, que l'oblique Prussien eût les défauts que nous avons indiqués, résultans la plupart de la nature de l'ordre mince, & celui surtout de s'annoncer de loin, & de donner par conséquent le tems à un ennemi circonspect & clairvoyant de parer la manœuvre, rien ne le prouve mieux que l'action de Kollin arrivée quarante trois jours après celle de Prague, car le Maréchal Daun la jugea & l'éluda très-bien, comme je vais le faire voir.

Le Roi de Prusse, ayant passé les défilés de Planian, vit toute l'armée ennemie rangée en bataille sur les hauteurs qui étaient vis-à-vis de la sienne, ayant Krzeczor à une petite distance en avant de son aile droite, Chotzemitz & plusieurs défilés devant son centre, & son aile gauche appuyée à un risseau & à des ravins du côté de Podortz. Tout ce terrein formait une chaîne de hauteurs peu accessibles, qui rendaient le front de l'armée presqu' inattaquable. Le Roi sachant que celles de la droite étaient moins difficiles, & qu'après les avoir gagnées on trouverait un terrein où la cavalerie pourrait agir, se détermina à attaquer cette droite, & fit renforcer à cet effet sa gauche de vingt escadrons, & de quelques bataillons. Les colonnes marcherent en se devançant dans la proportion qu'il fallait pour prendre par la gauche le degré d'obliquité nécessaire. *Planche XXII.*

V

* „ L'avantage de cette organisation (la Prussienne) est immense vis-à-vis d'une armée moins organisée: „ surtout si à la supériorité d'organisation se joignent la supériorité d'exercice dans les troupes, la supériorité de talent dans le Général. Les succès du Roi de Prusse étaient donc une chose nécessaire; & il ne l'était pas moins que ses manœuvres parussent un prodige à des armées qui ne manœuvraient point. Mais cela ne prouve pas que ces manœuvres fussent les meilleures possibles; encore moins que l'ordre qu'il employait mieux que ses ennemis fût réellement bon. Avec le même outil, le maniant beaucoup mieux, il fallait bien qu'il fit de meilleure besogne. Servon nous en aussi bien, mais après l'avoir raccomodé, & de plus travaillons sur de meilleurs plans.. *Fragments de Tactique pag. 363.*

Le Maréchal Daun comprit très-bien le dessein du Roi, & sut faire à tems sa contre-disposition par un mouvement du corps de réserve & de partie de la seconde ligne vers son aile droite, afin de la renforcer & d'en couvrir le flanc. Cette contre-disposition, cachée par le terrein & par la première ligne, ne pouvait être apperçue que tard, & ne le fut bien qu'au moment où le Général Ziethen, conduisant tout le corps des hussards Prussiens, attaqua celui du Général Nadasty, qu'il renversa malgré sa position avantageuse; mais en le poursuivant il se vit exposé au feu d'une batterie masquée de douze pièces de gros calibre, & à celui de l'infanterie qui était derrière pour la soutenir. Il fut donc obligé de rétrograder un peu, & de faire halte, pour se couvrir, sur le revers de la hauteur, d'autant plus que quelques défilés sur le front de la droite Autrichienne étaient bien gardés & défendus par d'autres fortes batteries. En même tems le Général Hülsen, ayant gagné avec dix bataillons la hauteur de Krzeczor, se rendit maître du village sans beaucoup de perte; mais le feu y ayant pris il l'abandonna bien-tôt, & s'avança contre l'infanterie de la droite. Il fut secondé par les Princes Henri & Ferdinand, & par le Roi lui-même. On s'empara d'une batterie de quatorze pièces de canon, & on marcha à une seconde de douze pièces, mais les grenadiers Autrichiens défendaient une hauteur qu'on ne put jamais emporter. On attaqua sept fois inutilement *; & six bataillons Prussiens qui avaient poussé une partie de la droite Autrichienne furent vivement chargés par des bataillons de grenadiers, & par la cavalerie postée derrière le petit bois, & principalement par le régiment des carabiniers Saxons, dont le chef, M. de Zeschwitz, pour les animer, leur rappella la journée de Strichau, en leur disant que *c'était le moment d'en avoir la revanche*. Cette charge se fit avec une telle furie, que les bataillons Prussiens, d'ailleurs constamment exposés au feu de quarante pièces de gros calibre, qui en

* On raconte que le Roi, voulant faire retourner ses troupes à la charge pour la septième fois, les trouva chancelantes, & qu'il leur dit alors *Voulez vous donc vivre éternellement?* Cette exhortation singulière les remplit, ajoute-t-on, d'une nouvelle vigueur. Si cette anecdote est vraie, dit l'officier général Autrichien qui a fait des notes aux lettres du Roi, elle mérite d'être conservée.

avait déjà fait fondre une grande partie, se virent forcés de tout abandonner, & de chercher leur salut dans la retraite. La cavalerie qui était derrière Krzeczor, & qui aurait pu soutenir l'attaque, demeura oisive. Il n'y eut que les cuirassiers du Prince de Prusse, & les régimens du Prince Henri & du Duc de Bevern, qui tâcherent de couvrir la retraite, & qui furent fort maltraités par la cavalerie Autrichienne. La gauche des Prussiens dirigea enfin sa marche sur Nimbourg sans être poursuivie, & l'aile droite commandée par le Duc de Bevern se retira derrière les gorges de Planian, pour empêcher le Maréchal Daun, au cas qu'il eût voulu suivre d'abord les avantages de sa victoire, de couper l'armée battue soit de Prague, ou de l'Elbe.

Depuis que les armées sont devenues si nombreuses, presque toutes les batailles se sont réduites à des points d'attaque; mais ou ne saurait dire, malgré cela, qu'elles ayent été dans l'ordre oblique, ni dans l'ordre perpendiculaire, car la disposition était prise le plus souvent au hazard, & résultait nécessairement de la nature du terrein, ou des circonstances. On peut au contraire avancer que toutes les batailles données par le Roi de Prusse dans le cours de cette guerre ont été engagées dans l'ordre oblique, non qu'il connût seul les avantages le mécanisme & l'objet de cet ordre, mais parcequ'il était seul assez habile pour savoir tirer le meilleur parti d'une formation de troupes diamétralement opposée aux principes de l'oblique, & parceque ces troupes, malgré les défauts des bataillons minces, étaient les mieux éxercées & les plus manœuvrières de l'Europe. L'oblique Prussien avait cependant des inconvéniens, que nous avons assez indiqués; & ces inconvéniens étaient des suites de l'ordonnance habituelle, comme c'en était aussi une toute simple que de se borner à l'objet unique de tourner son ennemi par les flancs. *Je vous conseille sincérement d'attaquer avec une aile*, ce sont les propres mots du Roi. Mais cette attaque de l'aile s'annonce ordinairement de loin, & donne presque toujours à un ennemi vigilant tous le tems dont il a besoin pour parer le coup. C'est ce que arriva, comme nous venons de le voir, à Kollin; mais c'est aussi ce qui n'arriva pas, j'en conviens, ni à Crévelt, ni à Rosbach, ni à Leüthen, parce que les Prussiens manœuvrant supérieurement, leurs ennemis manœuvrerent mal, ou ne manœvre-

rent point, ou donnerent de mauvaises dispositions, qui, jointes aux vices de leur ordonnance, leur rendirent les contre-manœuvres trop difficiles, & presqu' impossibles.

Je ne m' arrêterai point à la bataille de Crévelt, où le Comte de Clermont pouvait appercevoir la manœuvre du Prince Ferdinand de Brunswick, puisque toute l' armée l' appercevait; ni à celle de Rosbach, où le Roi de Prusse masqua si bien le mouvement général de son armée par ses hussards & par la hauteur qu'ils occuperent, que la cavalerie commandée par le Général Seidlitz tomba sur le flanc de l' ennemi avant qu' il y eût un seul escadron en bataille; mais je passerai à la plus importante, à celle de Leüthen, qui certainement est une de plus propres à constater mes assertions, & à faire voir en même tems que si un Général habile est à plaindre lorsqu' il se trompe, il l' est encore plus lorsqu' il n' a pas dans la constitution de ses troupes des ressources pour réparer promptement ses erreurs.

Le Roi de Prusse de retour à Leipzig, après la victoire remportée à Rosbach, résolut d' aller chercher ses autres ennemis en Silésie, où par leur supériorité ils avaient déjà eu plusieurs avantages, & où, pendant la marche du Roi, ils en remporterent de bien plus grands encore, puisqu' en moins de quinze jours le Prince Charles de Lorraine fit la conquête de Schweidnitz, força l' armée du Duc de Bevern dans ses retranchemens, & se rendit maître de Breslau. Mais ces grands avantages devaient être suivis d' un revers des plus inopinés, que des opérations encore plus rapides & plus éclatantes du Monarque Prussien allaient amener d' une façon bien extraordinaire.

Il était parti de Leipzig le 14 novembre, avec 19 bataillons & 23 escadrons seulement. * Il passa l'Elbe à Torgau le 16; le lendemain il passa le Reder, & arriva le même jour à Grossen-Hayn, où il y avait un corps de 2000 hommes de troupes lé-

* Cette expédition nous rappelle ces marches étonnantes des anciens, si rares parmi les modernes. Elle me fait surtout resouvenir de celle du Consul Néron, qui campé à Venuse en face d' Annibal part secrétement pour joindre son collegue sur les bords du Métaure, fait en six jours deux cens cinquante miles, bat Asdrubal, & revient avec la même célérité dans son camp, vainqueur des deux freres Carthaginois, puisqu' il venait de détruire l' un, & de dérober tous ses mouvemens à l' autre, qui était pourtant le plus vigilant & le plus rusé de tous les Généraux.

gères Autrichiennes, qui se replia sur Konigsbruck, & de là sur le corps du Général Marschal dans la haute-Lusace. Le Roi poursuivit sa marche par Camentz, Bautzen, & Gorlitz, sans rencontrer le moindre obstacle, & dès le 24 il se trouva de l'autre coté de la Queiss à Naumbourg sur les frontières de Silésie. De là il se porta par Deutmansdorf & Lobedau à Parchwitz, où il surprit le corps du Colonel Autrichien Gersdorf. Le 2 décembre la petite armée du Général Ziethen, qui avait passé l'Oder à Gros-Glogau, joignit à Parchwitz celle du Roi, qui par cette réunion se trouva forte de 40000. hommes. Le 4 on s'avança jusqu'à Neumarck, où l'avantgarde surprit & enveloppa un gros détachement de troupes légères Autrichiennes. On apprit ce jour-là que le Prince Charles avait quitté son camp de Breslau, & qu'après avoir passé la Schweidnitz il venait de prendre entre Lissa & Leüthen une position où il voulait attendre l'armée Prussienne. Le Roi, pour n'avoir pas trop de défilés à passer le lendemain, fit d'abord occuper les villages de Kammendorf & de Bischdorf. La cavalerie passa à côté de Neumarck, & campa entre cette ville & Kammendorf. L'artillerie traversa la ville, au de-là de la quelle on la fit parquer, & tous les bagages y resterent sous la garde d'un bataillon. Le 5, à la pointe du jour, le Roi se remit en marche. La cavalerie de l'aile droite, qui avait passé les défilés, ayant un grand bois sur sa droite, était couverte par six bataillons de l'avant-garde, dont les autres bataillons resterent pour soutenir les dragons & les hussards.

La marche de cette armée sur quatre colonnes était dirigée perpendiculairement au front de l'aile droite des Autrichiens appuyée à un petit bois & au village de Nypern, tandis que la gauche s'étendait derrière le village de Sagschütz, en avant du quel se trouvait un bois de sapins, & en arrière un marais qui touchait à Klein-Gohlau, & au quel cette gauche se repliait. Devant le centre il y avait deux villages, Leüthen & Trobelwitz, remplis l'un & l'autre de grenadiers, & garnis de beaucoup d'artillerie. *Planche XXIII.*

L'avant-garde Prussienne attaqua les postes avancés, qui étaient sur la hauteur de Borna, un peu trop éloignés pour être soutenus ou pour se replier à tems. Aussi ces troupes furent-elles battues, & l'on y fit grand nombre de prisonniers.



Les colonnes Pruſſiennes, avançant toujours ſur la même direction, menaçaient l'aile droite de l'armée Impériale, & lorſqu'elles furent parvenues entre Borna & Heyde, faiſant ſemblant de vouloir s'y développer, elles firent craindre au Général Lucchesi, qui commandait cette aile, d'être pris en flanc. Le Maréchal Daun, inſtruit par les actions précédentes, & ſurtout par celle de Kollin où il avait habilement prévu la manœuvre, s'en défia quelque tems, & voulut attendre, pour envoyer au Général Lucchesi les ſecours qu'il demandait, d'être mieux éclairci du deſſein du Roi. Mais ce deſſein fut maſqué pendant plus de deux heures par des démonſtrations ſi propres à donner le change, que le Maréchal crut enfin lui même ſi bien que le Roi en voulait à cette aile, que non ſeulement il y envoya tout le corps de réſerve, mais qu'il s'y transféra en perſonne pour la commander. Voilà le moment que le Roi attendait pour exécuter rapidement par la droite ſa diſpoſition oblique, & tourner la gauche des Autrichiens. Les colonnes Pruſſiennes commencerent d'abord à prendre leur degré d'obliquité tirant ſur la droite derrière les villages de Radaxdorf & de Lobetintz, leurs têtes ſe devançant comme des tuyaux d'orgue, & gagnant toujours vers la droite juſqu'à ce que la colonne de cette aile fut à portée de prendre en flanc la gauche de l'ennemi. Alors elles ſe développerent avec la plus grande célérité, & tout en ſe formant il en réſulta la diſpoſition oblique qui s'approchait de la gauche des Autrichiens, & s'eloignait de leur droite. Ce développement fut ſi prompt que la cavalerie du Général Ziethen avait déjà dépaſſé le village de Sagſchütz avant que le Général Nadaſti pût être à portée de ſecourir le flanc menacé. Six bataillons Pruſſiens tirés de l'avant-garde couvraient celui de leur cavalerie, qui vint s'appuyer à un petit bois ſitué devant le recoude formé par la gauche des Autrichiens, & derrière la cavalerie étaient les dragons & les huſſards, qui tournerent le petit bois pour ſe porter ſur le flanc ennemi. Les autres ſix bataillons de l'avant-garde aux ordres du Général Wedel formerent l'attaque contre le bois de ſapins. Ils en chaſſerent les troupes de Würtemberg, malgré leur vigoureuſe réſiſtance, leurs abatis, & leurs batteries, & forcerent enſuite le village de Sagſchütz. Les troupes battues ſe rallierent cependant ſur une hauteur où elles avaient du gros canon. Le Général Wedel s'en rendit

maître, & l'ennemi ſe retira derrière un canal, où ayant reçu du renfort il ſe défendit encore avec beaucoup de courage. Mais le Prince de Deſſau ayant fait ſoutenir le Général Wedel par les ſix bataillons qui avaient couvert le flanc de la cavalerie, toute la gauche des Autrichiens plia, & obligée de rétrograder ſe reforma ſur les hauteurs de Gohlau. Dans ces entrefaites leur droite ſe portait en avant par un mouvement de converſion ſur la gauche des Pruſſiens, de ſorte qu'il en réſulta une nouvelle poſition qui mit les deux armées preſqu' en front. Mais ce mouvement était trop difficile à faire ſans qu'il occaſionnât du déſordre & des ouvertures dans la ligne; & c'eſt ce qui arriva. La cavalerie de la gauche commandée par le Général Drieſen, & quelques bataillons, profitant de ces trouées, attaquerent la droite Autrichienne, & la battirent. Le village de Leüthen fut en même tems forcé. Malgré cela, & non obſtant qu'elle ſe vit abandonnée de ſa cavalerie, l'infanterie Autrichienne ſe rallia, & prit ſucceſſivement deux autres poſitions. Elle ſe défendit toujours avec une vigueur extraordinaire, juſqu'à ce qu'étant chargée par des bataillons Pruſſiens encore tous frais tirés de la ſeconde ligne, & ſoutenus par de groſſes pièces d'artillerie, elle fut enfoncée, plia de toutes parts, & ſe retira avec la plus grande précipitation par Sara à Liſſa, où elle paſſa le Schweidnitzer-Waſſer ſur pluſieurs ponts. La nuit favoriſa ſa retraite, mais deſtituée de ſa cavalerie elle ne put éviter de perdre encore beaucoup de monde, & les dragons de Bareüth qui fondirent ſur elle firent deux régiments entiers priſonniers.

Voilà comme le Roi de Pruſſe, appliquant ſes principes de diſpoſition oblique aux circonſtances locales, remporta une victoire des plus ſignalées ſur une armée, qui était pour le moins d'un tiers plus forte que la ſienne: victoire qui eut des ſuites auſſi utiles que brillantes, & qui le remit ſur le champ en poſſeſſion de Breslau, où il fit priſonnière une armée plutôt qu'une garniſon *; ce qui procura aux Pruſſiens des quartiers d'hiver ſûrs & commodes en Siléſie, & contraignit les Autrichiens d'aller prendre les leurs en Bohême.

* Elle était d'environ 17000. hommes.

Il semble d'abord qu'il y a de la témérité à vouloir chercher des défauts dans des dispositions qui ont eu d'aussi grands succès; mais, comme ce n'est ni par esprit de critique, ni par aucun autre motif, que celui de l'avancement de nos connaissances, que j'examine la mécanisme des manœuvres & des opérations, je présume que mes remarques ne seront point désapprouvées même par ceux qui auraient quelque apparence deraison à les taxer d'audace. Les grandes ames sont inaccessibles aux petites passions. Elles savent d'ailleurs que nous nous élevons à la connaissance de la vérité comme ces géans qui escaladaient les cieux en montant sur les épaules les uns des autres. Le Roi de Prusse, en fait de grands Généraux, est celui qui a monté le dernier, & par conséquent entre les modernes le plus élevé de tous. C'est donc en profitant de ses travaux, de ses lumières, & de ses découvertes, que nous devons tâcher d'en faire de nouvelles.

Il est incontestable que les Prussiens dûrent leur victoire de Leüthen aux savantes dispositions du Roi, à la supériorité de leurs manœuvres, & à la grande aptitude ou dextérité des troupes à les biens exécuter. Cependant, si on approfondit les choses, on découvre dans l'oblique de cette bataille tous les défauts que nous avons indiqués alleurs, défauts qu'on ne doit imputer ni au Général ni aux troupes, mais à l'ordonnance à la quelle ils sont inhérens. Cette ordonnance ne donnant aux Prussiens aucune supériorité de front-à-front, tout l'objet de l'oblique se réduisait, ainsi que nous l'avons déjà observé, à dépasser & tourner une aile; mais souvent l'ennemi était si avantageusement posté qu'il fallait bien des mouvemens & bien du tems pour parvenir à ce but. Voilà pourquoi nous voyons le Roi de Prusse à Leüthen manœuvrer trois ou quatre heures, contr'un des principes essentiels de l'oblique, la rapidité de son exécution. Si les Autrichiens avaient mieux jugé les mouvemens du Roi; s'ils avaient profité du tems qu'il employait à manœuvrer; s'ils avaient manœuvré eux-mêmes; si au lieu de se dégarnir mal-à-propos sur une aîle, & de faire sur l'autre des dispositions purement défensives, ils en eussent fait d'offensives sans dégarnir les flancs, ils n'auraient peut-être pas été battus. Mais comment exécuter tout cela avec une ordonnance si peu capable d'action, si peu susceptible de célérité & de force impulsive,

pulsive, & avec des troupes qui étaient encore alors si peu manœuvrières? Une preuve néanmoins qu' ils pouvaient tenter quelque chose, c'est qu' ils tenterent de secourir l' aile attaquée quand l' ennemi était déjà sur son flanc, c'est qu' ils porterent enfin l' autre aile en avant pour tomber sur la gauche Prussienne, (preuve encore que cette gauche n' était pas assez refusée) c'est qu' ils firent ensuite des changemens de position aussi dangereux que difficiles & forcés. Tout cela ne servit à rien parce que tout fut fait trop tard. Mais des mouvemens volontaires, simples, judicieusement combinés, & exécutés à tems, auraient servi à parer la manœuvre Prussienne, ou du moins à en diminuer considérablement l' effet.

CHAPITRE XXXII.

Maximes sur les batailles.

Une constitution simple & sage, une discipline exacte, une ordonnance solide, un bon armement, des manœuvres aisées sûres & rapides, voilà ce qui fait d' excellentes troupes. Il dépend ensuite du Général de les employer de la maniere la plus utile relativement aux lieux & aux circonstances, qui variant continuellement font bientôt voir s' il sait faire une juste application de ses moyens, s' il est fertile en expédiens, s' il possède tout le sublime de la Stratégique, s' il a en un mot la science nécessaire, & une tête capable de commander.

A l' occasion des batailles tout cela se montre dans le plus grand jour, & ne se montre pas moins lorsqu' on les évite que lorsqu' on les donne; car dans le vrai il y a autant d' habileté & de génie à savoir les éviter, qu' à savoir les donner à propôs. Combien de Généraux qui ne savent ni l' un ni l' autre!

Il faut éviter celles que l' ennemi a intérêt de donner, & dont la perte peut vous être plus funeste que leur succès ne saurait vous être avantageux: & ne donner que celles qui sont amenées par des mesures savantes & profondes, par des mou-

vemens bien concertés & relatifs à quelque dessein grand & solide, & par des opérations entierement libres & indépendantes de la volonté de l'ennemi. Il est rare que des batailles forcées ayent une bonne issue, & il y a ordinairement plus à perdre qu'à gagner dans des actions de cette nature, à moins qu'on n'y soit invité par quelque faute de l'ennemi, & qu'il ne faille saisir le moment de l'en punir. Par la même raison les batailles qui ont le plus grand succès, sont celles qu'on force l'ennemi de recevoir.

Lorsque donc vous aurez jugé, après un mûr examen, qu'il vous convient d'en venir à une action générale, soit pour profiter de la faiblesse, de la désunion, de l'impéritie, ou de la négligence de vos ennemis; soit pour leur couper les comunications, & pénétrer dans leur pays, ou empêcher qu'ils ne pénêtrent dans le votre; soit pour les contraindre à lever le siège d'une de vos places, ou pour en investir une des leurs; soit enfin pour vous tirer d'une situation embarrassante, ou pour décider une guerre qui vous ruinerait, si elle trainait trop longtems; lorsque, dis-je, vous vous serez déterminé sur quelqu'un de ces motifs, ou sur d'autres également solides, vous tâcherez d'attirer l'ennemi par des mouvemens fins & judicieux dans l'endroit où vous voulez le forcer à combattre, & dès qu'il y sera, vous lui tomberez rapidement sur le corps sans lui donner le tems de se reconnaître. Vous vous servirez à cet effet d'une disposition oblique, ou perpendiculaire, qui puisse vous procurer sur les points d'attaque une supériorité décidante; car il ne suffit pas de remporter la victoire, il faut encore que cette victoire ne soit point trop achetée. L'art du Général est d'hazarder peu, & de gagner beaucoup. Voilà comme on s'assûre du succès des batailles, malgré les accidens imprévus aux quels elles sont sujettes, car ces accidens n'ont ordinairement toute leur influence que sur des mesures mal prises, & sur des dispositions mal combinées.

Si l'ordre de marche est conforme aux principes que nous avons établis, & par conséquent susceptible de tous les différens ordres de combat, le développement des colonnes se fera avec promptitude, & les troupes se trouveront tout naturellement à leur place, ou à même de se prêter par des mouvemens simples

sûrs & rapides à toutes les dispositions, & à toutes les manœuvres, que le terrein & les circonstances peuvent éxiger. Puisque le terrein varie continuellement à la guerre, il semble qu'il devrait y avoir une grande variété dans les combats. Rien n'est cependant plus uniforme, plus monotone pour bien des Généraux. Il faut donc de toute néceſſité qu'ils soient le plus souvent dans un ordre absurde & pitoyable.

La plupart s'imaginent avoir tout fait quand ils ont mis l'infanterie au centre & la cavalerie aux ailes, sans trop s'embarasser de voir si le terrein qui est à ce centre & à ces ailes convient aux armes qu'on y a placées, ou, supposé qu'il convienne à leur première position, si celui qui est en avant ou en arrière est de même ou différente nature. On ne peut cependant pas combattre, & rester comme des termes sur la même place. A chaque pas que vous ferez vers la victoire, il y aura de nouvelles combinaisons locales sur les quelles il faudra vous régler, si vous voulez la rendre décisive. Il en sera de même dans une retraite, où vous devrez garantir votre armée de la poursuite de l'ennemi, & la faire promptement parvenir en lieu de sureté.

Rien n'est donc plus absurde que l'entiere séparation des armes, qui ne pouvant se prêter aucun secours réciproque*, se trouvent souvent obligées de combattre avec désavantage sur un terrein qui leur est totalement contraire. Si l'infanterie & la cavalerie étaient toujours à portée de se soutenir & de se remplacer, elles pourraient agir alternativement selon les conjonctu-

X 2

* „ Je suis persuadé, dit le Maréchal de Saxe, que toute troupe qui „ n'est point soutenue est une troupe „ battue, & que les principes que nous „ en a donnés M. de *Montecuculi* dans „ ses mémoires sont certains. Il dit qu' „ il faut toujours soutenir l'infanterie „ avec de la cavalerie, & celle-ci avec „ de l'infanterie. Nous n'en faisons cependant „ rien; nous mettons toute la „ cavalerie sur les ailes, qui n'est soutenue „ que par de la cavalerie; & toute „ l'infanterie dans le centre, soutenue „ par de l'infanterie. Eh comment „ soutenue? de cinq à six cens pas de „ distance. Cette position seule intimide „ de vos troupes sans en savoir la raison; „ car tout homme qui ne voit rien „ derrière lui pour le soutenir, & le secourir „ est à demi battu & c'est ce qui „ fait que souvent la seconde ligne lâche „ le pied pendant que la première „ combat. J'ai vu cela plus d'une fois, &, „ je pense, bien d'autres que moi; mais „ personne n'en a peut-être cherché la „ raison: elle est dans le cœur humain.

res, combiner leurs manœuvres, & profiter de tous les avantages de leur situation. Mais ce mélange des armes ne doit pas se faire en entrelaçant sur une même ligne infanterie & cavalerie, ainsi que plusieurs écrivains militaires l'ont prétendu, & quelques Généraux l'ont à leur grand détriment exécuté. Un pareil arrangement ne vaut rien, à moins que des circonstances locales jointes à d'autres tout-à-fait particulieres ne le rendent sur quelques parties du front utile & raisonnable. Excepté ce cas très-rare, une telle disposition * n'aboutit qu'à embarrasser une arme par l'autre, à anticiper la destruction de la cavalerie, & à exposer surtout l'infanterie à être enveloppée & taillée en pièces dès que la cavalerie l'abandonne, ce qui doit tôt ou tard arriver nécessairement; puisque ces deux armes peuvent bien & doivent se soutenir se protéger s'entre-secourir mutuellement & successivement, mais elles ne peuvent manœuvrer ni combattre en même tems ensemble.

Il faut donc établir un ordre, par le quel l'infanterie & la cavalerie puissent se donner réciproquement tout le secours & l'appui

* „La faiblesse de cet ordre, dit „encore le même Général, intimide seu„le ces troupes d'infanterie, parce qu'„elles sentent qu'elles sont perdues, si „la cavalerie est battue: & cette cavale„rie, qui s'est flattée de leur secours, „dès qu'elle fait un mouvement un peu „brusque, ce qui est de son essence, ne „les voyant plus, est toute déconcer„tée. Si votre aile de cavalerie est bat„tue, l'ennemi vous prend tout à l'aise „en flanc, & cela dans le moment.

„D'autres lardent l'infanterie avec „des escadrons de cavalerie. Lorsque „l'infanterie ennemie vient vous atta„quer, elle tire également sur ces esca„drons comme sur l'infanterie; il y a „des chevaux de tués, la confusion s'y „met bien-tôt, ces troupes de cavalerie „lâchent le pied; il n'en faut pas da„vantage pour faire tourner la tête à „l'infanterie, & la faire fuir aussi.

„Que feront ces escadrons ainsi „placés? S'abandonneront-ils sur l'in„fanterie ennemie, ou bien resteront„ils comme des termes combattant de „pied ferme l'épée à la main contre des „gens qui viennent les attaquer avec „la bayonnette? Veut-on qu'ils s'aban„donnent sur cette infanterie? S'ils sont „repoussés, comme il y a grande appa„rence, ils se renverseront sur votre „infanterie, & la mettront en desordre, „parce qu'ils retrouveront difficile„ment leur poste. Car il faut remarquer „un inconvénient considérable dans le „quel on tombe avec les bataillons for„més selon l'usage reçu. Lorsque les fi„les se brouillent, soit par le mouve„ment, par le canon, ou par le double„ment des rangs, tout est en confusion, „personne n'est plus à son poste, les di„visions, leur ordre, & leur nombre „ne se trouvent plus; & il n'y a per„sonne, qui puisse démêler cette fusée.

néceſſaire, ſans qu' il en réſulte le moindre embarras ou inconvénient; & c'eſt ce que je préſume avoir fait en attachant des dragons à chaque brigade, & les plaçant derrière en interligne; comme je crois avoir ſuffiſamment pourvu aux ailes par la diſpoſition de la ſeconde ligne en petites colonnes, qui ſont tout naturellement à portée de couvrir les flancs, & de protéger le ralliement d'une cavalerie repouſſée ou battue.

Les Autrichiens auraient évité bien des pertes s' ils avaient eu dans leurs ordres de bataille quelque choſe d'approchant de cette diſpoſition, d' autant plus que l' attaque du Roi de Pruſſe était toujours par une aile, & qu' ils ne perdaient ordinairement la bataille que parce que cette aile était culbutée, priſe en flanc, ou tournée. Le Roi a toujours eu des bataillons uniquement deſtinés à couvrir les flancs de ſon infanterie, & à protéger ſa cavalerie. Cela lui ſuffiſait contre un ennemi qui ne ſongeait point à corriger les imperfections de ſon ordonnance, mais ne lui eût certainement pas ſuffi contre une meilleure diſpoſition.

Celle des Ruſſes à Groſs-Yægerſdorf n' était pas bien ſavante, & les Pruſſiens auraient peut-être gagné la bataille, malgré leur grande infériorité en nombre, ſi les régimens de Below & de Dohna, qui avaient délogé l' ennemi du bois de Narſitten, euſſent été ſoutenus par quelques eſcadrons. Mais aſſaillis en front par trois régimens d' infanterie, & pris en flanc par deux de cavalerie, ils ne purent réſiſter, quoique ſoutenus par les bataillons de Polentz & de Manſtein. S' il y avait eu de la cavalerie à portée, le Maréchal de Lewhald n' aurait pas perdu en un moment le fruit de ſes bonnes diſpoſitions & de la valeur extraordinaire de ſes troupes.

C'eſt une maxime triviale, & preſque toujours mal entendue, qu' une armée doit être rangée ſuivant l' ordre qu' on lui oppoſe. Si on l' interprétait bien cette maxime, on attaquerait le faible avec le fort, on avancerait les parties décidantes tandis qu' on refuſerait les autres, on ſe procurerait le ſoutien réciproque des armes là où l' ennemi les a entierement ſéparées, & l' ordre, au lieu d' être le même, ſerait alors préciſément le contraire du ſien, & ſerait conforme à la raiſon, parce qu' on ne peut ſe flatter de le battre que par des *contre-diſpoſitions*, & des *contre-manœuvres*. Mais point du tout; il ſemble qu' on ait toujours

convenu de part & d'autre de respecter la plus absurde routine, & chacun fait son arrangement en conséquence & étale son ridicule tableau. Aussi la disposition d'un ordre de bataille, qui est la chose du monde la plus difficile, parce qu'elle dépend d'une infinité de combinaisons, & qu'elle suppose un génie supérieur, une tête pleine de capacité & de sagesse, devient une affaire de coutume fort aisée même pour des Généraux ineptes.

Quoique cette imitation servile des dispositions de l'ennemi, & cette monotonie absurde des ordres de bataille soient ordinairement une suite de l'incapacité & de l'impéritie des Généraux, il faut cependant convenir que l'imperfection de l'ordonnance & des armes y a beaucoup de part. Et en effet, puisque l'infanterie, de la façon dont elle est constituée & armée, ne saurait jamais soutenir le choc de la cavalerie ennemie, ni être d'un grand secours à la sienne, on ne peut pas distribuer absolument les troupes comme la raison d'une bonne tactique le demanderait, ni mettre sa confiance en des bataillons si faciles à être renversés.

Il n'en est pas de même des notres. Nous sommes les maîtres de les disposer comme nous voulons, & comme l'exige une tactique savante & raisonnée. Les armes redoutables dont notre infanterie est pourvue, & sa formation analogue à l'armement, qui n'en laisse aucune partie inutile, la mettent en état de résister à la meilleure cavalerie, de la battre même quand ce serait dans la plus belle plaine du monde.

Par la même raison, quoique nous ne veuillons pas négliger de bien appuyer les flancs & les ailes, & de leur procurer toute la protection du terrein, nous avons bien d'autres ressources pour les couvrir & les fortifier; ressources d'autant plus nécessaires & certaines, que la protection du terrein est souvent momentanée, parce qu'on ne peut pas, en avançant ou en rétrogradant, la trainer après soi, & qu'il faut toujours ou perdre l'avantage du poste pour pousser l'ennemi & décider l'affaire, ou renoncer à tel mouvement qui vous donnerait la victoire.

La bataille de Paltzig eût été plus décisive, & la retraite des Prussiens du côté de Molau pour repasser l'Oder à Tschichertzig, bien difficile, si le Maréchal de Soltikow avait osé

abandonner la protection du bois & du marais qui étaient sur sa droite, car l'infanterie Prussienne, qui avait attaqué cette droite se retira dans le plus grand désordre, & même peu après on la vit prêter le flanc aux Russes d'une maniere fort hazardeuse par la position qu'elle prit entre Schlesiger, Kay, & Molau.

C'est assurément une précaution essentielle d'appuyer ses flancs, soit à une rivière, ou à des marais, ou à des bois, ou à des ravins, ou à d'autres points d'appui, & même, si le terrein n'en offre point d'assez sûrs, il est souvent nécessaire d'y suppléer par des abatis, ou des redoutes, pourvu que cela ne gêne nullement les manœuvres; mais dès qu'il s'agit d'un mouvement offensif il ne faut point hésiter, je le répete, à abandonner ces appuis naturels ou factices, car alors vous ne devez ni pouvez en chercher que dans la solidité de votre ordonnance.

La notre, constituée de maniere à se passer volontiers de toute protection locale qui ne désignerait que faiblesse & timidité, profitera cependant toujours de celle qui favorisera les mouvemens des parties attaquantes, prête à l'abandonner si elle les contraire ou les retarde *; d'autant plus que la disposition oblique, dont nous voulons toujours nous servir, est faite pour maîtriser les circonstances locales, & non pour s'y assujettir.

Au défaut d'appuis du terrein, qu'on ne mène point avec soi, on peut contre un ennemi fort supérieur en cavalerie couvrir les flancs par des chevaux de frise portatifs, ou avec des chariots; mais tous ces moyens sont faibles, si votre infanterie n'est ni bien armée ni bien constituée. Le Roi de Prusse met toujours sur les flancs de la sienne des bataillons en potence, & c'est ce qui la sauva à la bataille de Molwitz; & lorsqu'une

* „ Toute la force de nos troupes „ consiste dans l'attaque, & nous ne se„ rions pas sages, si nous y renoncions „ sans raison. Il ne faut pas mettre tou„ te sa confiance dans un poste, s'il „ n'est prouvé qu'il est inattaquable... „ Je permets que mes troupes occu„ pent des postes avantageux, & s'en „ servent pour tirer parti de leur artil„ lerie, mais il faut qu'elles les quittent „ tout-à-coup pour marcher fièrement à „ l'ennemi, qui d'attaquant devenant „ attaqué, en est déconcerté, & voit son „ projet renversé. Dans ces occasions „ je défends à mon infanterie de tirer, „ cela ne fait que l'arrêter: ce n'est „ pas le nombre des ennemis tués qu „ donne la victoire, mais le terrein que „ l'on gagne. *Instruction du Roi de „ Prusse à ses Généraux.*

des ailes n'est point appuyée, il place des dragons à la hauteur de la seconde ligne, qui débordent la première, & puis des hussards pour déborder les dragons. Cette disposition est sage & imposante, parce que l'ennemi ne peut tomber sur le flanc de la cavalerie sans le prêter lui même à ces réserves, qui embrassent successivement tout le terrein nécessaire pour le tourner & l'envelopper.

On a déjà vu que notre ordonnance a non seulement ces avantages, mais bien d'autres encore, que ni la Prussienne, ni aucune établie sur des principes moins solides ne peut avoir; qu'elle se prête à toutes les circonstances, & qu'elle tire parti de toutes les situations. Il suffit que le Général sache les connaître, & qu'il examine bien le terrein sur le quel il veut combattre. Pour peu qu'il soit intelligent, il verra bientôt si par sa nature & son étendue les mouvemens qu'il s'est proposés y sont pratiquables, & de quelle maniere ils le sont.

Il n'ira pas faire comme certains Généraux, qui sans aucun objet d'utilité, sans se renforcer sur aucun point, trouvent le secret de rendre une grande partie de leurs forces inutiles. Toutes les troupes d'une armée ne peuvent, & même ne doivent certainement pas combattre, & ce serait la plus grande imprudence que de commettre au hazard d'une action générale toutes les forces d'un Etat. C'est pourquoi les Généraux sages & habiles, évitant les dispositions parallèles, tâchent par des dispositions obliques & savantes de se procurer des victoires moins couteuses. Mais toutes les troupes doivent être bien employées, & à portée de seconder les mouvemens des parties combattantes selon l'exigence des cas, & si de ces dernières on en place dans des situations où il leur soit impossible d'agir, & où leur communication avec le reste est interrompue, c'est assurément le comble de l'ineptie. J'ai cependant vu des Généraux, qui avaient quelque réputation, tomber dans de pareilles fautes. Il croyaient multiplier les obstacles aux ennemis, & ne faisaient que les entasser pour eux-mêmes; ils avaient fait entrer leurs troupes dans certains postes difficiles, mais ils n'avaient point examiné comment elles pourraient en sortir.

Qu'on ses rappelle la bataille d'Hochstet, si mémorable par le grand nombre de fautes qui furent commises dans une armée

armée où il y avait tant d'officiers Généraux, & pas un Général. * M. de Tallard enferma vingt-ſept bataillons & douze eſcadrons dans le village de Bleinheim, où deux bataillons auraient ſuffi. Toutes ces troupes mirent bas les armes, & ſe rendirent à l'ennemi ſans combattre.

Rappellez-vous auſſi Ramillies, où le Maréchal de Villeroi trouva le moyen de rendre toute ſon aile gauche, deſtinée cependant à combattre, parfaitement inutile derrière un marais, qui non ſeulement lui ôtait toute communication avec la droite, mais qui ne lui laiſſait pas même le terrein néceſſaire pour manœuvrer. Voilà les Généraux que la Cour employait, tandis qu'elle avait Villars & Catinat.

A la bataille de Paltzig, dont j'ai parlé ci-deſſus, la ſeconde ligne entière des Pruſſiens, qui s'était placée, je ne ſais pas bien pourquoi, entre Schleſiger & Wolk, ne put jamais combattre, ni porter du ſecours à la première, à cauſe du marais qui était ſur ſon front & ſur ſa droite; de ſorte qu'elle n'eut pas la moindre part à cette action, qui aurait peut-être changé de face, ſi la première ligne avait été bien ſoutenue. **

Si vous êtes trop inférieur à l'ennemi, ſoit par le nombre, ſoit par la qualité de vos troupes, mais par celle-ci ſurtout, vous ne pouvez mieux faire que de l'attirer dans un pays fourré, coupé, ou montagneux. C'eſt là que vous vous aiderez

* La multiplicité de Généraux dans cette armée Françaiſe me fait ſouvenir de Philippe Roi de Macédoine pere d'Alexandre, qui en parlant de l'uſage abſurde établi à Athenes d'élire chaque année dix Généraux, diſait: *Les Athéniens trouvent à point nommé dix Généraux tous les ans; mais moi je n'ai pu en trouver en toute ma vie qu'un ſeul.* C'était Parménion.

** On vit de part & d'autre des fautes de cette nature à la bataille de Keſſeldorf. Le Général Grüne, qui avait joint l'armée Saxonne, à force de chercher un poſte inacceſſible, s'était tellement couvert de ravins marais & défilés, qu'il lui fut impoſſible d'en ſortir pour faire un mouvement en avant. De l'autre côté la cavalerie de l'aile gauche Pruſſienne fut pendant preſque tout le combat dans une inaction totale, à cauſe du vallon de Ztſchon qui était vis-à-vis d'elle, abſolument impraticable. Elle attendit que l'infanterie ſe fût fait un paſſage du côté de Zœllmen, & alors elle défila, mais elle arriva quand tout était fini, & ſa pourſuite ne lui valut que quelques priſonniers. Il eſt vraiſemblable, que ſi cette cavalerie avait agi à tems, l'armée Saxonne eût été entierement détruite.

facilement des situations, que vous trouverez presque par tout des appuis à vos ailes, que vous présenterez à l'ennemi des fronts capables de l'induire en erreur, que vous rendrez sa supériorité inutile, & que vous pourrez souvent avec un petit corps arrêter une armée. On trouve de ces sortes de terreins en Italie beaucoup plus qu'en Allemagne, car le pays y est généralement couvert & coupé par des rivières, des torrens, des canaux, des fossés, & des haies. Il y a partout des points qui font fortification ou poste, arrêtent l'ennemi, & donnent le tems de se reconnaître & de combiner une disposition. Un tel pays est particulierement excellent, lorsqu'on a de nouvelles troupes qu'on veut aguerrir, & accoutumer peu-à-peu à voir l'ennemi.

Si, tout faible que vous êtes, il vous faut agir dans un pays découvert, & de toute néceffité combattre en rase campagne, vous devez avoir d'autant plus d'attention à vous procurer tous les avantages du terrein, qu'il est plus difficile alors de les appercevoir & de les saisir. C'est le coup d'œil juste & familiarisé avec les combinaisons locales, qui fait choisir la meilleure entre les différentes positions qu'on peut prendre, & qui fait voir à certains Généraux ce que d'autres ne soupçonnent seulement pas dans une plaine découverte & unie. Un enfoncement, un rideau, quelques broffailles, peuvent faciliter la victoire. Il faut savoir tirer parti de tout, & même du vent, de la fumée, du soleil; des brouillards, & d'autres accidens, & bien combiner les circonstances physiques avec l'objet des manœuvres & le tems de leur exécution. Mais si vous avez des troupes de nouvelle levée, ou mal dressées, ou non encore suffisamment aguerries, il faut absolument éviter d'engager un combat, & les préparer insensiblement aux actions décisives par des affaires de détail peu importantes, prenant toutes les précautions possibles, afin qu'elles n'y soient point battues, ce qui aurait de très-mauvaises suites, & des inconvéniens peut-être irréparables.

Lorsque vous avez résolu d'attaquer l'ennemi avec l'élite de vos forces, & de tenir le reste hors de sa portée, vous devez soigneusement profiter de tout ce que le terrein vous présente pour couvrir les parties faibles que vous lui refusez; d'un

ravin, par exemple, d'un marais, ou de toute autre fortification naturelle. Vous pouvez même masquer ce ravin ou ce marais en plaçant en de-là des troupes, qui se retirent à l'approche de l'ennemi par les passages qu'on y a pratiqués. Vous l'attaquez alors à l'aile opposée avec des forces très-supérieures, & lui rendez inutiles celles qu'il a vis-à-vis du marais.

Si on peut laisser un détachement à une assez grande distance, ou, étant peu éloigné, le masquer si bien, qu'il ne soit pas découvert, & le faire avancer dans le fort de l'action sur des hauteurs ou sur le flanc de l'ennemi, ce détachement l'étonnera & accélérera à coup sûr sa défaite. Une poignée de gens qui marchent dans cette direction, & ne font que se montrer, quand ce ne serait que des valets de l'armée, suffisent quelque fois pour jeter la consternation parmi les ennemis, & ranimer vos soldats, parce que les uns & les autres les prendront pour un renfort considérable, l'imagination grossissant extraordinairement les objets au milieu de la fumée, du vacarme, & de la confusion du combat.

Mais si l'on veut faire un détachement qui aille par quelque détour prendre l'ennemi en flanc ou en queue, il faut bien compasser les obstacles & le tems de sa marche, afin qu'il n'arrive ni trop tôt ni trop tard à l'endroit désigné. Il est surtout essentiel que de pareils détachemens soient commandés par des officiers parfaitement instruits du local, hardis avec circonspection, & très-intelligens. Il leur faut de bons guides, & des travailleurs avec tout ce qui est nécessaire pour applanir les difficultés qu'ils peuvent rencontrer dans la marche.

Charles XII fit un détachement considérable à Pultawa pour prendre à dos l'armée du Czar Pierre; mais ce détachement s'égara, ou s'écarta de la véritable route, * & ne parut point pendant l'action, ce qui contribua certainement beaucoup à faire perdre la bataille au Roi de Suede.

* C'est ce qui arrive presque toujours à ces détachemens qui ont un grand circuit à faire; & c'est pourquoi il faut les faire partir assez à tems pour qu'ils se trouvent postés à couvert d'un bois, d'une colline, ou dans des ravins, quand le combat commence.

Le corps que le Maréchal d'Estrées détacha sous les ordres de M. de Chevert à la bataille d'Astenbeck pour tourner l'aile gauche de l'armée Hannovérienne, au lieu d'arriver un peu avant la pointe du jour, ainsi qu'on en était convenu, n'arriva que vers les neuf heures. Les Français remporterent la victoire, mais elle eût été bien plus complette si l'ennemi avait été surpris à la pointe du jour avant d'avoir pu donner ses dispositions.

Le détachement que le Roi de Prusse fit à la bataille de Pl. XXIV. Süptitz, ou de Torgau, composé de presque toute la droite de son armée aux ordres du Général Ziethen, pour tourner la gauche des Autrichiens, & leur couper la retraite, arriva aussi trop tard, & ne put ni agir conformément aux instructions du Roi, ni avoir aucune part à la première action. Il est vrai que par d'heureuses combinaisons, & par les manœuvres autant sages qu'hardies des Généraux Ziethen, Saldern, & Mollendorf, il fut cause de la seconde, & par conséquent de la victoire signalée que le Roi remporta trois heures après avoir été battu. Cet événement singulier prouve bien, que la perte du champ de bataille n'est pas toujours une défaite pour un Général intrépide & habile qui commande des troupes bien disciplinées & aguerries. Les Prussiens, débouchant des bois qui sont dans les environs de Süptitz, attaquerent deux heures après-midi la gauche des Autrichiens, qui avantageusement postés & soutenus d'une nombreuse artillerie se défendirent avec la plus grande bravoure. Le Roi renouvella ses attaques jusques vers les 8 heures du soir, mais ses troupes furent toujours repoussées, & les Autrichiens resterent maîtres du champ de bataille. La victoire était à eux à dix heures; mais le Roi n'était pas loin, il avait fait halte à deux petites lieues du champ de bataille du côté d'Elsing, & couvert par un bois il s'y tenait en panne, cherchant à profiter de quelque fausse démarche de l'ennemi, & y attendant des nouvelles du corps du Général Ziethen. Ce corps, quoiqu'il eût été détaché du camp de Schilde, & que sa marche vers Süptitz fût par conséquent directe, tandis que celle du Roi était circulaire, ce corps, dis-je, ou par des obstacles qu'il rencontra en chemin, ou parceque dans les bois il s'écarta de sa direction, ou par d'autres motifs, que j'ignore, arriva trop tard,

comme nous l'avons déjà obſervé, pour prendre à dos les Autrichiens pendant que le Roi les attaquait de front & en flanc. Mais en débouchant du bois les trois Généraux, que nous avons nommés, ſe poſterent ſi bien, & cacherent avec tant de fineſſe leurs manœuvres, qu'ils ſurprirent l'ennemi par ſes derrières, & ſe rendirent facilement maîtres des hauteurs de Süptitz qui dominaient toute l'armée Autrichienne. Le Roi en étant averti revint à la charge, & l'armée Impériale, qui riſquait de voir ſa retraite coupée, repaſſa l'Elbe à la pointe du jour avec la plûs grande précipitation, abandonnant ſon artillerie & ſes bagages.

Les Pruſſiens avaient eux-mêmes éprouvé un revers de cette nature l'année précédente. Les Ruſſes étaient écraſés à Cunnersdorf; il ne leur reſtait plus qu'un dernier retranchement, que les Pruſſiens allaient forcer, lorſque le Général Loudhon par une manœuvre imprévue & rapide vint bien à propos à leur ſecours. Les Pruſſiens, affaiblis & haraſſés par un combat ſi long & ſi ſanglant, ne purent réſiſter aux troupes fraiches du Général Loudhon, qui les prirent en flanc & en queue; ils lui céderent la victoire.

Toute attaque inopinée produit des effets pareils à ceux que nous venons de voir. Quand donc le terrein nous offre des facilités pour maſquer un corps de troupes, ou dreſſer des embuſcades ſur les ailes de l'ennemi, il ne faut pas les négliger: ce ſont des moyens preſqu'infaillibles de le déterminer à la fuite.

On peut encore l'embarraſſer extrêmement par des manœuvres illuſoires & finement exécutées; car en général tout mouvement, au quel il ne s'attendait pas, le ſurprend & déconcerte.

Se ménager des réſerves eſt auſſi un point bien eſſentiel, & qui découle du même principe, puiſqu'avec des troupes encore fraiches, ou vous accablerez l'ennemi déjà haraſſé, ou vous couvrirez votre retraite.

Si une de vos ailes eſt repouſſée, cachez ce malheur à l'autre, & même faites lui accroire qu'elle a de l'avantage, ou qu'elle a gagné le flanc de l'ennemi. De pareil-

les ruses peuvent contribuer à rétablir les affaires. *

Sachez vous servir de votre artillerie à boulet ou à cartouches, suivant les distances & les emplacemens, & toujours conformément aux maximes établies dans le chapitre où nous avons traité de son exécution. Sachez aussi comment il faut s'y prendre pour imposer silence aux batteries de l'ennemi, ou pour s'en emparer. Marchez à elles avec beaucoup de résolution ; il faut de toute nécessité que le canon se taise & s'en aille, ou qu'il vous tombe entre les mains. S'il y a des obstacles que vous ne puissiez facilement franchir, vous pouvez tenter un stratagème ; c'est d'attirer par une fuite simulée l'infanterie qui le défend hors de son poste. Si elle se met imprudemment entre vous & son canon, vous en êtes le maître. C'est par une pareille faute des troupes Saxonnes, que les Prussiens gagnerent la bataille de Kesseldorf.

S'il y a des villages ou des maisons à portée de la tête & des ailes de l'armée, il faut les fortifier & les garnir d'infanterie, pourvu qu'on puisse les faire soutenir. Mais si ces maisons ou ces villages sont trop éloignés, ou s'ils ne sont pas de maçonnerie, il faut y mettre le feu assez à tems pour empêcher que l'ennemi ne s'en serve, & que la fumée ne vous incommode pendant l'action. Si cependant vous ne pouvez pas les raser tout-à-fait, il est inutile de brûler simplement des toits, & l'on doit s'abstenir de faire un mal dont il ne revient aucune espèce de profit.

Quelques Généraux, & entr'autres le Maréchal de Saxe, conseillent de fortifier le front de l'armée par des redoutes. Cela est bon, lorsqu'ayant eu le tems de les construire vous avez aussi de bonnes raisons pour vouloir attendre l'ennemi dans la position que vous avez fortifiée, & que vous êtes certain qu'il vous y attaquera nécessairement ; mais le concours de ces circonstances est si difficile, que l'occasion d'employer ces re-

* Le Chevalier d'Asfeld, qui commandait l'aile droite de l'armée du Maréchal de Bervvick à la bataille d'Almanza, ayant vu plier le centre, fit entendre à ses troupes que c'était un mouvement ordonné pour attirer l'ennemi & l'envelopper. Cela contint son aile, & ne contribua pas peu au succès de la bataille.

doutes ne peut être que fort rare. Elle le sera encore davantage si on adopte les principes d'une Tactique solide, active, & savante.

Le Czar Pierre, dont le Maréchal de Saxe cite l'exemple, avait raison d'élever des redoutes sur le front de son armée parce que n'osant pas attaquer les Suédois, & étant assuré qu'ils viendraient à lui dans quelque position qu'il fût, il voulait les attendre derrière ces redoutes. * Mais, avec tout le respect que je dois à un Général que je mets au rang des plus éclairés & de plus habiles, j'avoue que je ne conçois point la nécessité de toutes ses redoutes à Fontenoy, qu'elles me paraissent même s'opposer au caractère d'une nation vive & impétueuse, dont l'audace peut être refroidie par l'inaction, & se changer même en timidité par la prise des redoutes, & qui renoncera toujours à ses plus grands avantages lorsque pouvant devenir attaquante elle se contentera d'être attaquée.

* Voici le discours que tint le Czar à ses Généraux dans le conseil de guerre. „ Puisque nous nous déterminons à combattre le Roi de „ Suede, il faut convenir de la maniere, & choisir la meilleure. Les „ Suédois sont impétueux, bien disciplinés, bien exercés, & adroits. „ Nos troupes ne manquent pas de „ fermeté, mais elles ne possèdent „ pas ces avantages: il faut donc „ s'appliquer à rendre ceux des Suédois inutiles. Ils ont souvent forcé nos retranchemens, en rase campagne nous avons toujours été battus par l'art & la facilité avec la „ quelle ils manœuvrent; il faut donc „ rompre cette manœuvre, & la rendre inutile. Pour cela je suis d'avis „ de m'approcher du Roi de Suede, „ de faire élever sur le front de notre infanterie plusieurs redoutes, „ dont les fossés seront profonds, „ les faire fraiser & palissader, & „ les garnir d'infanterie. Cela ne „ demande que quelques heures de „ travail, & nous attendrons l'ennemi derrière ces redoutes. Il faudra qu'il se rompe pour les attaquer; il y perdra du monde, sera „ affaibli & en désordre lorsqu'il „ nous attaquera. Il faut donc marcher de maniere que nous arrivions vers la fin du jour en sa „ présence, pour qu'il remette au „ lendemain à nous attaquer, & pendant la nuit nous élèverons ces „ redoutes.

Dans le cas du Czar, le parti qu'il prenait était très-sage. Je crois cependant que les Suédois auraient gagné la bataille, si au lieu d'attaquer les redoutes ils avaient passé rapidement entr'elles, & marché droit à l'ennemi. Ce qui arriva à l'aile droite le prouve. Elle renversa la gauche des Moscovites malgré les redoutes, & s'emporta même trop loin. Mais le Général Roos fit écraser son infanterie en s'obstinant aux redoutes, contre l'intention du Roi.

Le Duc de Bevern ne pouvait peut-être pas faire autrement que défendre ses retranchemens derrière la Lohe, puisqu' ils étaient faits pour couvrir la ville de Breslau; mais il est certain qu'en s'attachant à défendre ses redoutes il se privait de l'avantage des manœuvres, en quoi les troupes Prussiennes avaient une grande supériorité sur leurs ennemis. Je ne m'étendrai point sur les détails de cette action; mais je ne puis m'empêcher d'observer trois fautes essentielles que les Prussiens firent dans la défense de leur poste, puisqu'ils se bornerent à cette
Pl. XXV. défense. La première de n'avoir pas songé à faire une inondation, qui eût été facile par des batardeaux sur la Lohe, & en aurait rendu le passage impraticable aux Autrichiens; la seconde de n'avoir pas construit deux redoutes en avant pour empêcher l'ennemi de profiter des rideaux, à couvert des quels il se forma après le passage; & la troisième d'avoir laissé trop de distance entre celles qui étaient sur la gauche. Quant aux Autrichiens il firent aussi une faute remarquable en ce que le corps du Général Nadasti posté sur le flanc gauche des Prussiens ne manœuvra pas de maniere à leur couper la retraite, ou à la leur rendre plus difficile.

Je ne désapprouve point les redoutes, mais bien l'usage trop général qu'on voudrait en faire. Par le peu que j'en ai dit on a pu comprendre dans quelles occasions je les crois utiles. C'est lorsqu'on est réduit à garder un poste, & à des dispositions purement défensives; c'est lorsque dans une bataille on veut couvrir des parties faibles qu'on refuse à l'ennemi; c'est enfin lorsqu'on se trouve dans des circonstances semblables à celles du Monarque Russe à Pultawa, & du Maréchal Daun à Kollin. Quelles que soient les dispositions pour une bataille, dès que le Général les a faites, & qu'il a donné ses ordres, il doit laisser entierement les détails aux officiers qui en sont chargés, & pour lui ne s'occuper que des grands mouvemens, des grandes vues. Il n'en sera pas capable, s'il en a de petites, * s'il imite ces

* „ Il faut qu'un jour d'affaire „ un Général d'armée ne fasse rien, „ dit le Maréchal de Saxe, il en „ verra mieux, se conservera le jugement libre, & sera plus en état „ de profiter des situations où se „ trouve l'ennemi pendant la durée „ du combat; & quand il verra sa

ces fortes de gens qui regardent tout & ne voient rien, si son esprit en un mot est absorbé dans les minuties. Il doit se tenir avec tout le sang froid, toute la sérénité d'ame possible, toujours à portée d'observer les mouvemens de l'ennemi, & de voir l'effet heureux ou malheureux des attaques, pour les soutenir, ou réparer, saisir le moment des fausses démarches, & porter le coup décisif. Il n'a point de poste fixe. Son poste est celui où il peut mieux voir ce qui se passe, remédier aux accidens, & faire usage de ses ressources. S'il imagine une manœuvre décidante, & de la quelle dépende uniquement le succès de l'action, il doit lui même la diriger. Ses ordres seront simples, clairs, & précis; & il ne se servira que d'aides de camp sages, intelligens, exacts. Un ordre mal rendu par un étourdi peut causer la perte d'une bataille. C'est ce qui pensa arriver aux Prussiens à celle de Hohen-Friedberg. Un aide de camp que le Roi envoya au

„ belle il devra baisser la main pour „ se porter à toutes jambes dans „ l'endroit défectueux, prendre les „ premières troupes qu'il trouve à „ portée, les faire avancer rapidement, & payer de sa personne... „ Bien des Généraux ne font occupés un jour d'affaire, que de faire marcher les troupes bien droites, de voir si elles conservent „ bien leurs distances, de répondre „ aux questions des aides de camp, „ d'en envoyer par-tout, & de courir eux-mêmes sans cesse; enfin ils „ veulent tout faire, moyennant quoi „ ils ne font rien. Je les regarde „ comme des gens qui ne voient „ plus rien, qui ne savent faire que „ ce qu'ils ont fait toute leur vie, „ je veux dire, mener des troupes „ méthodiquement. D'où vient cela? „ C'est que très-peu de gens s'occupent des grandes parties de la „ guerre, que les officiers passent „ leur vie à faire exercer des troupes, & croient que l'art militaire consiste seul dans cette partie. „ Lorsqu'ils parviennent au commandement des armées, ils y sont tout „ neufs; & faute de savoir faire ce „ qu'il faut, ils font ce qu'ils savent.

Il avait dit auparavant „ l'examen des lieux & celui de l'arrangement pour les troupes doit „ être prompt comme le vol d'un „ aigle. La disposition doit être courte & simple; comme qui dirait, „ la première ligne attaquera, la seconde soutiendra; ou tel corps attaquera & tel soutiendra. Il faudrait que les Généraux qui sont „ sous lui fussent gens bien bornés „ s'ils ne savaient pas exécuter cet „ ordre, & faire la manœuvre qui „ convient, chacun à sa division. „ Ainsi le Général ne doit pas s'en „ occuper ni s'en embarrasser: car „ s'il veut faire le sergent de bataille & être par-tout, il sera précisément comme la mouche de la „ fable, qui croyait faire marcher „ un coche.

Margraf Charles pour lui ordonner de se mettre à la tête de la seconde ligne, lui dit, au lieu de celà, de former la seconde ligne de la premiere. Heureusement le Roi s'apperçut à tems de cette méprise, & put en prévenir les suites.

Les officiers Généraux qui commandent les ailes, & les réserves, doivent être des hommes de tête, capables de bien voir & de se décider. Ils sont très-souvent dans le cas d'agir par eux-mêmes, & de prendre leur parti sur le champ, soit pour soutenir les troupes victorieuses, ou pour remplacer celles qui ont été battues, ou pour prendre en flanc l'ennemi, ou enfin pour profiter de quelqu'autre avantage, ou remédier à quelqu'autre inconvénient. L'ancienneté ne devrait donc pas décider de ces sortes de postes au préjudice des talens & du mérite, mais il faut aussi prendre garde que ce ne soit point la faveur, ni la cabale ou l'intrigue, qui en décident.

Quoique vous ayez eu le bonheur de renverser la première ligne ennemie, ne vous imaginez pas d'avoir absolument gagné la bataille. Un échec peut être bientôt réparé par des troupes disciplinées. Ne vous négligez donc pas un instant, chargez promptement la seconde avec le même ordre & la même vigueur: & quoique vous la battiez aussi, ne permettez jamais que vos troupes se débandent; mais bien serré & uni, manœuvrant selon les circonstances, poussez toujours l'ennemi, sans lui donner de relâche, car sa première ligne pourrait fort bien s'être ralliée derrière la seconde, & même avoir été renforcée par une réserve, si elles étaient assez bien disposées pour faire ces manœuvres & ces remplacemens. Quand la déroute sera générale, & la victoire bien déclarée, vous détacherez autant de troupes qu'il sera nécessaire, afin de le poursuivre à outrance, & de profiter d'une si belle occasion de le détruire entierement. Il faut penser comme César & Turenne, & croire n'avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Il y a deux espèces de Généraux, qui laissent tranquillement aller un ennemi qui ne pouvait leur échaper, & dont ils n'avaient rien à craindre, & lui font un pont d'or, comme dit le proverbe: *

* Je ne veux certainement pas qu'on manque de circonspection & de prudence, ni qu'on néglige aucune des précautions que l'expérien-

ce sont les Généraux bornés & timides, & ceux qui avec la capacité & le courage néceſſaires ont fort peu à cœur le bien de l'Etat, & trouvant dans la continuation de la guerre leur intérêt particulier n'ont aucun ſcrupule de le préférer à l'intérêt public. Mais un habile & vertueux Général qui aime ſa patrie & la véritable gloire, s'il ne pourſuit pas vivement l'ennemi vaincu, c'eſt par de bonnes raiſons, c'eſt pour exécuter des deſſeins plus importans, c'eſt pour voler à des opérations plus utiles; comme fit le Prince Eugene, qui ayant remporté une victoire complette ſur les Turcs entre Peterwaradin & Carlowitz leur laiſſa repaſſer le Danube, & marcha ſur le champ dans le Bannat, aſſiégea & prit Témeſwar, & conquit enſuite toute cette province, qui avait été preſque deux ſiècles ſous le joug Ottoman.

Ce n'eſt donc pas tout que de vaincre: il faut ſavoir profiter de la victoire, accabler l'ennemi, ne lui point laiſſer le tems de reſpirer, & voler rapidement à la dernière exécution du projet pour le quel on a combattu; car ce n'a pas été ſans doute pour gagner ſimplement un champ de bataille, & quelques trophées. Si vous avez préparé d'avance tout ce qui eſt néceſſaire à votre deſſein, en ſorte qu'aucune difficulté ne vous arrête, vous ſerez à même de recueillir tout le fruit de

ce & les lumières peuvent ſuggérer, pour ne pas tomber dans quelque piège ou embuſcade, & pour éviter d'autres inconvéniens; mais ayant pris ces précautions, & étant ſûr que la retraite de l'ennemi n'eſt point ſimulée, ou que c'eſt moins une retraite qu'une fuite, vous devez lâcher ſur lui toutes vos troupes légères, le faire ſoutenir par des corps ſolides, & ſuivre avec toute l'armée, ou une grande partie de l'armée, & tout cela avec la plus grande rapidité poſſible, car votre but doit être de le diſſiper totalement. La célérité de la marche qui ne peut produire aucun déſordre parmi des troupes victorieuſes, pour peu qu'elles ſoient diſciplinées, ne tardera pas a mettre en confuſion ou plus-tôt en déroute des troupes qui ſe retirent, quelque courage & quelqu'ordre qu'elles aient juſqu'alors conſervé; parce qu'elles ſe trouvent réduites à la fâcheuſe alternative d'être jointes & rompues par l'ennemi ſi elles marchent lentement, ou de ſe rompre elles mêmes ſi elles marchent vite par la précipitation & le déſordre qui ſont inſéparables de ces ſortes de manœuvres. L'ennemi eſt un imbécille s'il ne fait pas profiter d'une telle alternative.

votre victoire, & de décider, peut-être, par un seul combat du sort de la guerre.

Il est difficile, que des troupes constituées, armées, & dressées comme les nôtres, pour peu qu'elles soient bien conduites, puissent être battues par aucunes troupes de l'Europe, telles qu'elles sont aujourd'hui. Supposé néanmoins que ce malheur leur arrivât, tout le soin du Général, lorsqu'il voit l'impossibilité absolue de rétablir l'affaire, doit être de prévenir une défaite totale, de saisir le moment favorable pour sa retraite, & de gagner avec la plus grande célérité & dans le meilleur ordre le poste ou le défilé dont il aura eu la prévoyance de s'assurer, pour tout événement, avant la bataille.

S'il a combattu avec une rivière à dos, il n'aura sans doute pas négligé d'y avoir plusieurs ponts, car s'il n'y en a qu'un, c'est une armée noyée. Voilà ce qui arriva aux Français & aux Bavarois à Hochstet, dont la plus grande partie n'eut d'autre ressource que d'aller se jeter dans le Danube, où des bataillons entiers furent submergés.

Il doit bien compasser le tems pour arriver au poste qu'il a choisi, & celui dont l'ennemi a besoin pour le joindre; marcher à grands pas s'il est à une grande distance des troupes victorieuses, & plus lentement s'il en est fort près. La raison en est toute simple. Dans le premier cas il ne doit songer qu'à profiter de l'éloignement de l'ennemi pour aller à son but: dans le second, comme il peut être à chaque moment forcé de combattre, il faut qu'il se maintienne bien en ordre & qu'il fasse bonne contenance. Si l'ennemi le serre de près & le menace de la charge, il doit le prévenir & le charger lui même fièrement & sans marchander. *

Soit qu'on commence la retraite par la seconde ligne, ou que la première se retire par les intervalles de la seconde disposée en petites colonnes, il faut avoir eu la prévoyance de se ménager des troupes fraîches à l'arrière-garde, & il faut

* Si l'ennemi est repoussé, ou se retire, il faut se bien garder de le poursuivre, ou seulement pousser trop loin, à moins qu'on ne soit bien sûr de son fait, car en pareilles circonstances sa fuite est souvent un piège pour vous attirer dans une embuscade.

que la manœuvre soit toujours couverte par des chasseurs. Les mesures & précautions dans une retraite sont relatives aux forces des deux armées, au plan des opérations, au pays, & à d'autres circonstances si sujettes à varier, qu'il est impossible d'établir pour tous les cas des règles bien précises: mais on peut dire en général, qu'on doit prendre en se retirant des positions obliques & capables d'embarrasser l'ennemi, lui donner des jalousies sur plusieurs points, garnir les endroits difficiles, y tendre des pièges, rompre les chemins & les ponts, barrer les passages par des abatis, ne faire des haltes que derrière des défilés, des rivières, & autres lieux sûrs, & en un mot ne rien oublier de ce qui peut faciliter & assurer la retraite.

Mais, pour avoir perdu un champ de bataille, n'allez pas abandonner à l'ennemi toute une province, comme quelques Généraux qui ne savent que fuir, & fuient jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus avoir des nouvelles de l'ennemi. Ce n'est qu'alors qu'ils se croient en sureté. Mais ils se trompent grossièrement; car ce n'est pas la distance de l'ennemi qui donne cette sureté, c'est la bonne position. La première lui laisse une pleine liberté de faire tout ce qu'il veut, & un champ vaste pour profiter de sa victoire: la seconde l'arrête tout-court, le resserre, empêche ses progrès, & lui rend quelque fois sa victoire inutile. Nous avons vu le Roi de Prusse surpris à Hochkirchen s'arrêter à une petite distance du champ de bataille, & y prendre une position d'où il menaçait le vainqueur. Nous l'avons vu à Torgau perdre la bataille, se retirer derrière un bois, saisir un instant favorable, battre l'armée qui l'avait battu, & la chasser au delà de l'Elbe. A moins donc que l'état des affaires ne vous oblige à vous éloigner promptement de l'ennemi pour couvrir une province, pour conserver une communication, ou pour quelqu'autre objet important, comme le Monarque Prussien y fut obligé après la bataille de Kollin, sachez faire halte au premier poste qui vous présente un abri assuré, & choisissez un camp avantageux, où votre armée puisse réparer facilement ses pertes, & d'où vos moindres mouvemens puissent inspirer à l'ennemi des jalousies & des craintes bien fondées.

Par une conduite si mâle & si sage, par une contenance si ferme & si intrépide, vous figurerez avec honneur, même après avoir été battu ; & vous préviendrez le découragement de vos troupes, & dissiperez les fantômes de l'imagination, presque toujours plus à craindre que la perte réelle. Souvent on n'a perdu que deux ou trois-cens hommes plus que l'ennemi ; quelquefois il en a perdu davantage. Il peut se faire aussi que le terrein qu'on lui a cédé ne soit de nulle conséquence. * Enfin si la tête ne tourne point, l'on peut se mettre bientôt en état de prendre une bonne revanche, de réduire l'ennemi à l'absurde dans ses opérations consécutives, ou du moins de n'avoir rien à appréhender de sa stérile victoire.

CHAPITRE XXXIII.

Maximes sur les combats particuliers.

J'ai dit qu'il y a souvent autant d'art & de science à éviter des batailles, qu'à en donner. Il n'y a même que les Généraux extrêmement habiles, féconds en expédiens, & capables de pénétrer tous les desseins de l'ennemi, qui réussissent à le miner par de petits combats, & à le détruire tellement en détail, qu'il soit enfin réduit à se cacher pour toujours.

* „Le Roi de Prusse fut surpris „ & battu à Hochkirchen, dit l'officier général Autrichien qui a fait „ des notes aux lettres du Roi, mais „ ce ne sont pas quelques centaines „ d'hommes tués ou prisonniers de „ plus du côté ennemi qui établissent la victoire ; ce ne sont pas „ des trophées enlevés, ce n'est pas „ le champ de bataille abandonné ; „ ce sont les suites de la bataille „ livrée, & à cet égard tout l'avantage est du côté du Roi. Vaincu „ à Hochkirchen il dérobe ses mouvemens au comte de Daun, & vole au secours de la Silésie, où il „ fait lever le siege de Neiss, & le „ blocus de Kosel. De cette province il revient en Saxe avec la même rapidité, & oblige le Comte „ de Daun à se désister de ses desseins sur Dresde, le Prince de Deux-Ponts sur Léipsick, & le Général „ Haddick sur Torgau ; enfin, à la „ fin de cette campagne, en 1758, „ il reste en possession du pays dont „ il était maître en la commençant. „ Cet exposé rapide suffit pour établir un jugement.

On fent bien par conféquent, que dans ces combats particuliers, tout de même & plus encore que dans les batailles, il ne faut jamais être forcé à combattre, parce qu'il ne faut jamais recevoir la loi de fon ememi. * Tout l'avantage eft du côté de celui qui la donne. Une armée qui fe laiffera fouvent engager dans ces fortes d'actions par un ennemi habile à profiter des circonftances, & à prendre des mefures juftes, fe fondra petit-à-petit, tandis que fon adverfaire, fans rien donner au hazard, fe rendra maître des événemens, & du fort de la guerre.

Il y a une infinité de vues & d'occafions, où ces combats particuliers peuvent avoir lieu: dans les marches; dans la rencontre des détachemens; dans des entreprifes pour détruire des magafins ou dépôts, & intercepter des communications; au paffage des rivières & de toute efpèce de défilés; dans les embufcades, les furprifes, les attaques de poftes, de quartiers, de convois, de fourrages &c. Une attention qu'on doit fur tout avoir lorfqu'ils fe donnent à portée de l'armée ou par un corps d'armée, c'eft qu'ils ne deviennent pas généraux, à moins que les fautes de l'ennemi, ou des combinaifons heureufes, ne vous promettent un fuccès infaillible. Il faut donc prendre des mefures fi fages, qu'on foit toujours le maître de les faire ceffer quand on le juge à propos, & ne rien remettre à la fortune; mais au contraire, bien inftruit des forces de l'ennemi, ne laiffer aucun lieu par la fupériorité des vôtres, ou par l'art de vos difpofitions, à l'incertitude de l'événement.

Joindre la rufe, l'activité, & le fecret; tromper l'ennemi par de fauffes démonftrations; affecter des vues qu'on n'a pas; lui dérober des marches; bien calculer les diftances & compaffer les mouvemens; le furprendre enfin avant qu'il ait eu le moindre indice de votre deffein; ** voilà quels font les moyens d'en affurer le fuccès.

* Un officier général Autrichien interrogé par un Français fur ce qu'on penfait dans fon armée de M. le Maréchal de Saxe, ne lui répondit que ces mots: *Il nous commande comme à vous*; éloge le plus beau & le plus énergique qui puiffe fortir de la bouche d'un ennemi.

** „ Il faut dans un Général la „ plus grande adreffe, dit Plutarque,

Il est essentiel au commencement d'une guerre de donner de la réputation à ses armes, & par conséquent de ne pas échouer dans les premiers combats ; car si les troupes se voient inconsidérément engagées, ou si elles se l'imaginent seulement, soyez persuadé que vous perdrez leur confiance, & qu'à moins de trouver le moyen d'effacer ces mauvaises impressions, ce qui est très-difficile, vous ne serez pas heureux dans tous les combats successifs.

On peut inférer de-là que l'omission d'une seule des précautions nécessaires peut devenir funeste ; & certainement on s'expose à de telles omissions, si on n'a pas une connaissance exacte du pays, & si on néglige d'entretenir de bons espions & de prendre toutes les autres mesures convenables pour être bien au fait des mouvemens de l'ennemi, de sa position, de ses projets.

La diligence doit être extrême lorsqu'on a résolu de l'attaquer. Il ne faut pas lui donner le tems de rassembler ses troupes, ni même de se reconnaître. Tâchez de couper ses partis & ses postes, & dès que vous êtes découvert, marchez avec la plus grande rapidité. Si en arrivant vous pouvez aborder sans obstacle les troupes séparées que vous voulez battre, gardez votre feu, & chargez-les brusquement à grands coups de bayonnette. De cette façon l'affaire sera bien-tôt décidée. Après avoir réussi dans votre entreprise, sachez vous arrêter, prenez une bonne position, ou retirez-vous, s'il le faut, mais en vainqueur. Quelques combats ainsi gagnés au commencement d'une campagne sont d'heureux présages qui animent les troupes, & leur persuadent peu-à-peu qu'elles sont invincibles.

Je ne vois aucun Général parmi les modernes comparable à M. de Turenne dans cet art d'éviter les batailles, ou de n'en donner qu'à propos, & de fondre l'ennemi par de fréquens combats, c'est-à-dire de bien faire cette espèce de guerre, qui est incontestablement la plus utile, la plus fine, & la plus

„ pour cacher ses projets à l'ennemi, & pour pénétrer & prévenir „ les siens, &, comme s'exprime „ Platon après Homere, pour lui voler ses résolutions, ses desseins, & „ toutes ses entreprises. »

plus ſavante. Pour s' en convaincre & s' inſtruire on n' a qu' à méditer ſes campagnes, ſurtout celles d'Alſace contre l' Electeur de Brandebourg, & contre M. de Montecuculi. Le Prince Henri de Pruſſe & le Prince Ferdinand de Brunſwick ont fait voir pendant cette guerre qu' ils poſſedent cette partie ſupérieurement, & ils ont prouvé ce que dit le Maréchal de Saxe, qu'on peut faire la guerre ſans rien donner au hazard, en quoi conſiſte certainement le plus haut point de la perfection & de la ſcience du Général.

CHAPITRE XXXIV.

Des ſurpriſes d' armées.

Les maximes principales ſont les mêmes pour toute ſorte de ſurpriſes. Secret, prévoyance, promptitude, connaiſſance des forces de l' ennemi, connaiſſance du local.

Les ſurpriſes d' armée ſont ſouvent des coups déciſifs, & toujours des reſſources pour le moins fort, d' autant plus ſûres, que leur exécution en eſt rarement traverſée, pourvu que les meſures ſoient bien priſes, & qu' aux précautions d' uſage on ſache ajouter celles que dictent les circonſtances.

On peut ſurprendre l' ennemi en marche, ou dans ſon camp, ou dans ſes quartiers. Le ſecret & la diligence ſont toujours l' ame de l' entrepriſe. Le ſecret ne doit être confié à perſonne, ou ne doit l' être qu' à ceux qui doivent abſolument le ſavoir pour concourir à l' exécution du projet. * On donne même quelque fois des ordres cachetés. On règle l' heure du départ ſur la longueur du chemin. La nature du pays, le tems, les obſtacles, tout cela doit être bien calculé & compaſ-

* L' ordre doit être écrit de la main du Général, qui dans ces occaſions ne doit jamais ſe ſervir de ſecrétaire. Il ne faut le donner qu' aux officiers généraux chargés de conduire les colonnes. C'eſt à eux d' en faire part enſuite à qui il eſt néceſſaire avec prudence & circonſpection, & au tems convenable, mais jamais trop tôt.

sé. On avance dans ces entrefaites des détachemens de chasseurs, de dragons, & de hussards, qu'on dit destinés contre les espions & les déserteurs, & qui occupent tous les débouchés menans à l'ennemi, forment une chaîne, & masquent entierement l'armée. On donne ordre de ne point sortir du camp sous peine de la vie, se servant du prétexte d'une revue, ou de quelqu'autre raison spécieuse; & l'on seme des faux bruits, pour tromper les espions & les transfuges. Dès que tout est réglé l'armée décampe à la sourdine, les officiers généraux qui commandent les colonnes * se donnant toutes les attentions pour marcher parfaitement en ordre, & avec autant de célérité que de circonspection.

Si c'est en marche qu'on veut surprendre l'ennemi, il faut tâcher que ce soit à la sortie d'un défilé, ou lorsqu'il s'y est engagé, ou que ses colonnes se trouvent séparées ou coupées par des obstacles. Vous devez à cet effet combiner vos mouvemens avec tant d'art & de justesse, & mesurer si bien votre tems, que vous puissiez l'atteindre aux endroits où vous avez projeté de le combattre: & comme la disposition de l'attaque dépend du terrein sur le quel elle se fait, celle de la marche doit aussi y être relative; & il faut sur tout que vos troupes ayent une Tactique & des manœuvres, qui les mettent en état de combattre en arrivant sans donner le tems à l'ennemi de se reconnaître.

Voilà ce qui manque généralement à toutes les troupes de l'Europe, à qui plus à qui moins; & voilà pourquoi ces actions sont si rares, quoique précisément par les mêmes raisons, par la même inertie, une armée en marche y donne tant de prise. Car comment s'arrangera-t-elle sur un terrein, où elle ne s'attendait pas à combattre, ayant une disposition de marche faible dans toutes ses parties, & qui exige un terrein fait exprès pour prendre celle de combat? Au milieu des inquiétudes, de la confusion, de l'épouvante, il est difficile qu'elle

* Ces officiers généraux doivent bien connaître les chemins assignés à leurs colonnes. Dans une marche nocturne il faut placer de distance en distance des cavaliers pour servir de jalons à mesure que les têtes avancent, & prendre toutes les précautions que le pays exige, afin que les colonnes ne s'égarent point, ou ne dérivent de la direction générale.

faſſe aucune bonne manœuvre contr' un ennemi qui a préparé les ſiennes, qui les exécute avec rapidité, & qui eſt entierement libre dans ſes mouvemens & dans ſes attaques. Une armée ainſi ſurpriſe vous offre une victoire complette, dont vous n' avez qu' à ſavoir profiter en empêchant le ralliement des troupes battues, & faiſant les détachemens néceſſaires pour les diſſiper totalement, & vous rendre maître de l' artillerie, des équipages, des tentes, & de tous les attirails, ce qui met l'ennemi hors d' état de reparaître ſi-tôt en campagne.

Si on veut ſurprendre l'ennemi dans ſon camp, il faut avoir une parfaite connaiſſance de ſa poſition, &, ſi ſon camp eſt fortifié, de l'eſpèce de ſes retranchemens. On doit ſavoir comment ſes ailes ſont appuyées, quels ſont les obſtacles qui couvrent ſon front, & quels les avantages & les défauts de ſa ſituation. Il n'eſt pas moins eſſentiel d'être exactement inſtruit du nombre & de la qualité de ſes forces, de l' arrangement de ſes gardes & poſtes avancés, des routes ordinaires des détachemens ou des patrouilles, & de la nature du terrein qu'on doit traverſer pour aller à lui. C' eſt ſur ces connaiſſances indiſpenſables qu' un Général établit ſon projet, & combine ſes meſures.

La marche doit être circonſpecte & rapide, l' attaque inopinée & bruſque. Il ne faut jamais donner le tems à l' ennemi de ſe reconnaître, & par conſéquent ne ſe ſervir que peu ou point du feu de mouſqueterie, mais décider l'affaire à l' arme blanche. De l' artillerie on ne doit en faire uſage qu' autant qu' elle trouve des emplacemens propres à favoriſer & protéger les attaques, ſans nuire à leur vivacité, ou y apporter le moindre retardement. L' ordre de combat ſera de même réglé & concerté ſur les connaiſſances qu' on a du local & de l' ennemi. Trois principes à ne jamais perdre de vue ſont 1.° d' attaquer avec des corps qui réuniſſent toute la légéreté, toute la ſolidité, toute l' impulſion poſſibles; 2.° que les armes s' entr' aident & ſe ſoutiennent mutuellement; 3.° que les flancs ſoient couverts & aſſurés par leur force intrinſèque & par la diſpoſition même, indépendamment de tout appui étranger. Toutes ces propriétés ſont inhérentes à notre ordonnance. Celle qui eſt actuellement ſuivie s'en trouve au contraire abſolument deſtituée, & ſi elle

veut ſe procurer quelqu'un de ces avantages, il faut qu'elle déroge à ſes principes.

La nuit eſt le tems favorable à ces ſortes d'entrepriſes, d'autant plus qu'on peut entremêler hardiment les vraies & les fauſſes attaques, & obtenir de celles-ci preſque le même effet que des autres; car dans le camp ennemi chacun croit la ſienne véritable, & tandis que l'incertitude, l'irréſolution & l'effroi regnent par-tout, on perce aux points déciſifs, & on prend tout de ſuite en flanc & de revers la ligne percée, où la déroute devient générale avant qu'on ait pu ſeulement diſcerner les diſpoſitions de l'armée attaquante.

Pour former de pareils projets de ſurpriſe, on ſaiſit les conjonctures qui peuvent en faciliter l'exécution; celles, par exemple, d'un gros détachement fait par l'ennemi, d'un fourrage, d'une mauvaiſe poſition, d'une forte méſintelligence entre les Généraux, d'indiſcipline & de négligence dans le ſervice, & un grand nombre d'autres également propres à favoriſer les ſurpriſes.

L'hiſtoire nous en fornit des éxemples bien inſtructifs & bien dignes de fixer les yeux des militaires; * mais ne voulant pas en faire une longue & ennuyeuſe compilation, je me bornerai à en examiner quelques uns, qui étant des plus récens, ou même arrivés de nos jours, ſemblent devoir nous intéreſſer davantage.

La gauche du camp, que l'armée d'Eſpagne & de Naples occupait à Velletri, n'était point appuyée, ni couverte par aucun ouvrage de fortification. Elle n'avait qu'un faible détachement en avant, qui ſe retirait à l'entrée de la nuit. La cavalerie y campait dans un terrein trop reſſerré & trop coupé, pour pouvoir s'y étendre & agir, & le ſervice relatif à la ſûreté du camp ne s'y faiſait pas avec l'exactitude, que la pro-

* Il n'y a pas dans toute l'antiquité de ſurpriſe mieux projetée, mieux exécutée, ni plus éclatante, que celle des deux camps d'Aſdrubal & de Syphax embraſés & détruits par le premier Scipion Africain. Polybe a bien raiſon de dire: *Tout ce qu'on a vu jusqu'àpréſent d'événemens ſurprenans n'approche pas de celui-ci. Nous ne connaiſſons rien qui puiſſe nous en former l'image. C'eſt auſſi le plus hardi de tous les exploits de Scipion, quoique ſa vie n'ait été qu'une ſuite de beaux exploits.*

ximité de l'ennemi & une sage discipline exigeaient. Le Prince de Lobkowitz informé de tout cela par des espions, des déserteurs, des officiers subalternes de ses troupes qui faits prisonniers avaient été trop légérement renvoyés sur leur parole, & même par des gens du pays, forma le projet de surprendre cette gauche du camp, & la ville même de Velletri, où le Roi des deux Siciles logeait avec le Duc de Modène & les principaux Généraux. Il fit à cet effet un détachement aux ordres du Général Brown de six à sept mille hommes, composé de troupes d'infanterie & de cavalerie qui étaient l'élite de l'armée. Ce détachement se mit en marche à l'entrée de la nuit, & à la faveur de l'obscurité, des vignobles, & des grands arbres qui couvraient un terrein fort inégal, il arriva sans être apperçu au fond de la vallée de sainte Marie Hortense. Là il fallut s'arrêter pour attendre la cavalerie, qui peu instruite des débouchés avait fait un long circuit. Ce contre-tems devint fâcheux pour les Autrichiens, car le jour commençait à paraître. Dans ces entrefaites on vint donner avis au Général Brown, qu'un soldat avait déserté. On délibéra si on devait rebrousser chemin. *Le sort en est jeté, marchons*, dit M. de Brown, & la cavalerie étant en même tems arrivée, on donna le signal de l'attaque. On surprend & on égorge les sentinelles & les gardes du camp. Cinquante dragons Espagnols rassemblés par M. Grimau leur Colonel combattirent à pied avec une intrépidité extraordinaire & se firent presque tous hacher en pièces, mais la cavalerie au lieu de les soutenir, & ne le pouvant peut-être pas à cause du terrein, profita de leur défense pour se retirer précipitamment vers le chemin de Rome. La brigade Irlandaise arrêta les ennemis devant la porte de Velletri, nommée porte de Naples, qui était fermée; mais cette brigade, n'étant point secourue, fut entierement détruite. Le Roi des deux Siciles, aujourdhui Roi d'Espagne, averti du danger, monta à cheval & se rendit sur le champ à l'aile droite à la tête des Gardes Espagnoles, donnant des marques d'un sang-froid admirable, & se conduisant en Général.

La porte de Naples fut enfin enfoncée. Les Autrichiens portaient par tout le fer & le feu, mais la soif du pillage, & la valeur des troupes qui défendaient la ville, leur arracherent la victoire. Les Gardes Wallones conduites par le valeureux Beau-

fort, & les Suisses, après un combat des plus opiniâtres & des plus sanglans, vinrent enfin à bout de les chasser de Velletri.

Pendant qu'on se battait dans la ville, le Comte de Gages, qui, faisant sa ronde de grand matin, était arrivé au centre de l'armée, y apprit la déroute de l'aile gauche. Il donne immédiatement, avec cette sérénité d'ame qui lui était naturelle, les plus sages dispositions pour secourir les parties attaquées, & celles qui pouvaient l'être ; & jugeant avec raison que la montagne d'Artémise était surtout celle dont l'ennemi tenterait de s'emparer, il y vole, & y fait venir des renforts considérables. En effet les Autrichiens, avertis par la fumée que leurs gens avaient pénétré dans Velletri, crurent qu'il était tems de former une diversion, & attaquerent les hauteurs. Ils en chasserent les troupes légères Espagnoles, mais les corps que M. de Gages avait fait venir s'étant avancés, il s'y engagea un combat très-meurtrier où il se fit de part & d'autre des prodiges de valeur, & où l'on vit des troupes Napolitaines de nouvelle levée égaler presque le courage des vieilles troupes Espagnoles. Les grenadiers de Parme & le régiment de Macédoine regagnerent enfin les hauteurs de la montagne d'Artémise.

Le Prince de Lobkowitz, qui placé sur une éminence observait toutes les manœuvres, ne jugea pas à propos de faire soutenir le corps qui avait attaqué la montagne, ni d'envoyer du secours au Général Brown qui se retirait ; & les Espagnols n'oserent d'abord le poursuivre dans des lieux difficiles, extrêmement fourrés, & très-propres aux embuscades. Ils firent cependant ensuite un détachement vers Civita-Lavinia pour lui couper la retraite, mais ayant perdu trop de tems à délibérer, ce détachement fut inutile.

Le projet de cette surprise était certainement beau & hardi, mais on fit trop de fautes dans l'exécution. On calcula mal, on arriva trop tard, & on attaqua en plein jour. Le pillage détourna les troupes de l'objet principal, & leur fit perdre un tems précieux. Les diversions aussi furent tardives, & M. de Lobkowitz aurait dû par de fausses attaques partager l'attention de l'ennemi, & lui donner des inquietudes sur plusieurs points. Quant aux fautes des Espagnols, elles ont été assez indiquées dans la narration, mais il faut avouer qu'on n'a jamais réparé ses fautes avec plus de bravoure.

Lorſque deux armées ſont très-près l'une de l'autre, le Général qui forme le deſſein de profiter des défauts de poſition de ſon ennemi pour le ſurprendre, doit employer toutes les ruſes & toutes les fauſſes démonſtrations poſſibles pour le tromper, ou lui inſpirer une ſécurité pernicieuſe. On ſe ſert quelque fois, ſans ſe compromettre, de pluſieurs petits détachemens de troupes légères pour le harceler dans pluſieurs parties de ſon front; on y ajoute même, s'il eſt néceſſaire, un grand feu de canon, pour le forcer à ſortir de ſes tentes, & à être une bonne partie de la nuit ſous les armes, ce qui l'inquiète & fatigue extrêmement. Il s'accoutume enfin à toutes ces fauſſes allarmes, n'en fait plus de cas, & tombe dans une négligence dont on profite pour le ſurprendre.

Les Autrichiens réuſſiſſent mieux qu'aucune autre nation dans ces ſortes de ſtratagèmes, par le grand nombre de leurs troupes Hongraiſes merveilleuſement ſtylées à ces opérations. „ Elles ſe campent ſouvent près de nos armées, dit le Roi de „ Pruſſe; mais avec l'utile circonſpection de ſe poſter ſur les „ cimes des montagnes, dans des forêts épaiſſes, ou derrière „ des doubles & triples défilés. De cette eſpèce de repaire elles „ envoient des partis qui agiſſent ſelon l'occaſion, & les corps „ ne ſe montrent pas, à moins qu'ils ne trouvent le moment „ de tenter quelque coup. La force de ces détachemens leur „ permet de s'approcher de près de nos armées, même de les „ entourer, & il eſt très-fâcheux de manquer d'un nombre égal „ de cette eſpèce de troupes. Nos bataillons francs, formés de „ déſerteurs, mal compoſés & faibles, n'oſent le plus ſouvent „ ſe montrer devant eux. Nos Généraux craignent de les aven- „ turer en avant de peur de les perdre, ce qui donne le moyen „ aux ennemis d'approcher de nos camps, de nous inquiéter, „ & de nous allarmer nuit & jour. A la fin nos officiers s'ac- „ coutument à ces échauffourées; ils les mépriſent, & malheu- „ reuſement ils contractent l'habitude d'une ſécurité qui nous „ eſt devenue funeſte à Hochkirchen, où la plupart prirent „ pour une eſcarmouche de troupes légères & irrégulières l'at- „ taque que l'armée entière des Autrichiens fit à notre droite.

Voici les principales circonſtances de cette ſurpriſe de Hochkirchen. Le Roi, après avoir battu les Ruſſes à Zorndorf,

revint en Saxe pour forcer les Autrichiens à abandonner cette province. Il marcha à cet effet à Budiſſin, ou Bautzen, dans l' intention de leur couper les vivres qu'ils tiraient de la Bohême; & s' empara de ce poſte, d'où il vint camper à Hochkirchen. Ces mouvemens obligerent le Maréchal Daun de venir camper en avant de Lœbau. Il reconnut que le Roi n' avait jeté que quelques bataillons francs dans le bois & ſur les hauteurs qui commandent le village de Hochkirchen, & ce fut ſur cette connaiſſance qu'il forma le projet de le ſurprendre. En conſéquence il ne ceſſa d'allarmer ces bataillons, &, comme le Roi dit, on s' accoutuma à ces échauffourées. Le Maréchal Daun, profitant des facilités que lui offrait le pays tout couvert de bois, déroba la marche de ſa cavalerie de la gauche & d' une partie de ſon infanterie. Ces corps ſe mirent en mouvement pendant la nuit, & tournerent la droite des Pruſſiens.* A quatre heures du matin (c'était le 14 d'octobre) l'infanterie Autrichienne déboucha du bois ſur trois colonnes, & marcha aux redans qui étaient ſur le flanc, tandis que la cavalerie, qui avait fait un plus grand tour, gagnait les derrières. Pour favoriſer cette manœuvre, la droite des Autrichiens faiſait de ſon côté des démonſtrations d' attaque. Toute l' aile droite des Pruſſiens fut ſurpriſe; le camp de cette aile pris tout tendu, ainſi que 102 pieces de canon. En vain le Maréchal Keith reprit pour deux fois le village de Hochkirchen; il y fut tué. Le Roi voyant l'impoſſibilité de conſerver ſa poſition dominée par les hauteurs de Hochkirchen, où appuyait ſa droite, & menacé à ſa gauche, prit le parti de la retraite, & vint camper à Kleinbautzen, à deux petites lieues du champ de bataille. Cet échec, qui eût ruiné toute autre armée, ne rendit pas moins active celle du Général le plus fécond en reſſources qui ait paru depuis bien des ſiècles. Voilà les prodiges de la ſcience, de l'ordre, de la diſcipline. On fut étonné de lui voir prendre une poſi-

Planche XXVI.

* Le Maréchal Daun, pour mieux tromper l'ennemi, s'était bien retranché. Il laiſſa ſon camp tendu, & marcha pendant la nuit par des bois où il feſait travailler à des abatis. Le bruit occaſionné par les coups de hache, & par la chute des arbres, empêchait les avant-poſtes Pruſſiens d'entendre la marche des colonnes qui défilaient par différens chemins.

position avantageuse & menaçante presque sous le feu du vainqueur, y réparer promptement ses pertes, dérober ensuite des marches, paraître inopinément en Silésie, & y faire lever le siège de Neifs & le blocus de Kosel. On ne peut cependant rien trouver à redire au projet du Maréchal Daun; il était beau, il était digne de lui, & fut certainement bien exécuté. Il est néanmoins à croire que si l'on eût porté de plus grandes forces sur la droite de l'armée ennemie, & si certains corps avaient agi plus vigoureusement, on aurait mieux puni les Prussiens de leurs fautes; mais il est vrai aussi que des troupes moins disciplinées & moins manœuvrières, ou conduites par un Général moins habile que le Roi, eussent été, même sans cela, entierement défaites.

Lorsque pour surprendre l'ennemi vous êtes obligé de faire de grands mouvemens, aux quels il peut s'opposer par de moins considérables, vous devez non seulement lui bien cacher vos manœuvres, mais tellement éclairer les siennes qu'il ne puisse tourner la ruse contre vous, & qu'il ne vous arrive d'être vous même surpris par celui que vous vouliez surprendre. C'est ce qui arriva aux Autrichiens à Lignitz, ou à Panten. Le Roi de Prusse était venu en Silésie pour empêcher l'armée Moscovite de se joindre à eux. Il campait à Lignitz. Les Russes avaient jeté des ponts sur l'Oder à Auras. Le Maréchal Daun était posté entre Neudorf & Dohnau. Le Général Lascy à Goldberg menaçait la droite des Prussiens. Les Généraux Beck & Ried étaient au de-là d'Alt-Bechen sur le Kalzbach. Le Général Loudhon enfin campait à Kotschwitz. Tant de forces réunies, & qui enveloppaient l'armée Prussienne, semblaient devoir l'accabler. Mais le Roi informé que le corps du Général Loudhon, ayant été considérablement renforcé, était en marche pour tourner sa gauche & tomber sur ses derrières, tandis que les autres corps Autrichiens l'attaqueraient de front & en flanc, décampe à l'instant, & laissant quelques troupes avec beaucoup d'artillerie sur les hauteurs qu'il quittait pour en imposer au Maréchal Daun, vole contre la petite armée de Loudhon, qu'il surprend & bat entre Hummelen & Panten; & par cette victoire oblige les Russes de repasser l'Oder, ouvre la communication de Breslau, se joint au Prince Henri, & fait lever le blocus de Schweidnitz.

Planche XXVII.

On ne ſonge pas toujours à ſurprendre des armées entières. Il eſt ſouvent encore plus avantageux de ſurprendre des corps ſéparés, qui occupent des poſitions intéreſſantes. Celui du Général Pruſſien During, qui interceptait les vivres & les communications de l'armée Autrichienne campée à Dreſde, & la reſſerrait extrêmement, fut ſurpris & battu par le Général Beck; ce qui rendit les Autrichiens maîtres de l'Elbe juſqu'à Torgau, ramena l'abondance dans le camp, & ôta à l'ennemi la communication de la Siléſie par la Luſace. Le corps du Général Winterfeld, qui retranché ſur le Holtzberg couvrait l'armée du Duc de Bevern, fut ſurpris, ſous prétexte d'un fourrage & à la faveur des grands bois qui cachaient la manœuvre, par le Général Nadaſti renforcé de la réſerve du Duc d'Aremberg. Winterfeld, un des plus habiles Généraux Pruſſiens, fit une très-belle défenſe; mais il fut tué, & ſon corps battu. Les Pruſſiens furent en conſéquence obligés d'abandonner la Luſace, & de ſe retirer en Siléſie.

Si on veut ſurprendre l'ennemi dans ſes quartiers, il faut ſavoir comment ils ſont établis, quelle étendue ils occupent, quelles facilités ils ont à s'entre-ſecourir, à quoi leurs flancs ſont appuyés, quels obſtacles couvrent leur front, par quels chemins ils ſont plus acceſſibles; s'il y a des défilés, des rivières, des ravins, des marais à franchir; ſi la chaîne des poſtes & des gardes eſt bien ou mal diſpoſée, & ſi les patrouilles, les partis, & les détachemens veillent à leur ſûreté. Sur ces connaiſſances on forme ſon projet de ſurpriſe, & l'on tâche en même tems d'endormir ſon adverſaire, ou de lui faire illuſion en affectant d'autres deſſeins. On combine & l'on compaſſe avec juſteſſe, & avec le plus grand ſecret, toutes les meſures relatives au rendez-vous des troupes, à la marche, & aux attaques. Le moment de l'exécution arrivé, on uſe de la plus grande diligence, on marche avec toute la célérité compatible avec l'ordre, on fait en ſorte de couper les détachemens, les poſtes avancés, & les corps de garde ennemis, on attaque bruſquement, & après avoir pénétré on tire de ſes avantages tout le fruit qu'on s'était propoſé, ou que les circonſtances rendent poſſible. Par de telles expéditions l'on peut, ſans preſque rien hazarder, réparer d'un ſeul coup les pertes d'une campagne, & changer entierement la face de la guerre.

Si votre dessein n'est que de forcer un ou plusieurs quartiers séparés ou découverts, il ne faut point risquer, dès que vous avez réussi, de perdre ce que vous venez de gagner, en voulant tenter un nouveau combat contre des troupes fraiches & plus nombreuses, & vous devez même vous retirer assez promptement pour ne pas donner le tems à l'ennemi de marcher au secours des troupes battues. Mais si vous en voulez à tous les quartiers, si vous faites par conséquent agir la plus grande partie de vos forces, & si vous avez bien disposé vos moyens, vous devez suivre vos premiers succès, & pousser l'ennemi vigoureusement jusqu'à ce que votre but soit totalement rempli.

On a déjà vu avec combien d'art & de sagesse M. de Turenne surprit les quartiers des Impériaux en Alsace. Les exemples de pareilles entreprises ne manquent pas ; mais il y en a très-peu qui soient un modèle achevé de science & de conduite comme celle de ce grand Général. On revient avec plaisir à de tels maîtres, on s'arrête volontiers à leurs leçons.

M. de Turenne voyait les ennemis, avec une armée nombreuse, maîtres de la haute Alsace, d'où il n'était point en état de les déloger de vive force. Il eut recours à la ruse. Après avoir garni Saverne, Haguenau, & la petite Pierre, des troupes nécessaires à leur défense, il retira le reste en Lorraine & dans la Franche-Comté, comme pour leur y faire prendre des quartiers. Lui même, ayant tout réglé pour le grand dessein qu'il méditait, partit pour la Cour. Cette conduite l'exposa à la critique du public, même des officiers de son armée, qui ne pénétraient point ses vues, & l'accusaient d'avoir abandonné inutilement toute la province. Les ennemis, dès qu'ils le virent éloigné, persuadés qu'il ne songeait plus à les inquiéter, se répandirent dans la haute Alsace, où ils occuperent différens quartiers & les principales villes ; ensorte qu'ils tenaient plus de vingt-cinq lieues de pays. Leur quartier-général était à Colmar, où l'Electeur de Brandebourg avait établi sa cour. M. de Turenne, voyant ce qu'il avait prévu réussir à souhait, revint au mois de décembre exécuter son projet. Il avait marqué un rendez-vous aux troupes, & chaque corps, marchant par une route différente, ignorait le mouvement des autres. Il les trouva rassemblées près de Béfort, après une longue marche le long

des montagnes des Vôges. Il pénétra par cet endroit en Alsace, & se porta au milieu des quartiers ennemis. Plusieurs furent enlevés, d'autres battus en chemin avant qu'ils eussent eu le tems de se réunir. Le gros de leur armée se forma entre Turkeim & Colmar, où malgré l'avantage de son poste elle fut battue, & obligée de repasser précipitamment & honteusement le Rhin.

Les quartiers, que l'armée de l'Infant prit en 1746, contre l'avis de M. de Gages & du Maréchal de Maillebois, & conformément aux ordres du Conseil de Madrid qui voulait toujours commander les armées, & asservir les Généraux à ses vues bizarres & directement contraires aux raisons de la guerre, ces quartiers, dis-je, étaient encore plus dispersés, que ceux des Impériaux en Alsace, & tenaient plus de quatre-vingt lieues de pays. Le Roi de Sardaigne forma le projet d'enlever celui d'Asti, où M. de Montal était avec dix bataillons. Les mesures furent si bien prises & si bien compassées, & M. de Leutrum chargé de l'exécution fit tant de diligence, que les différens corps arrivant tous à la fois par différentes directions sur les points qui leur étaient assignés, M. de Montal se vit investi & enveloppé de toutes parts avant d'avoir eu la moindre connaissance de leur mouvement, & fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec tout son corps. * Les Espagnols leverent en conséquence le siège d'Alexandrie, & cette reddition d'Asti fut une des causes principales de leurs revers.

Selon que l'ennemi est plus ou moins clairvoyant & habile il faut plus ou moins de finesse pour l'abuser & le surprendre. On est cependant toujours repréhensible lorsqu'on néglige des précautions essentielles, ou qu'on ne choisit pas les meilleurs moyens. Ceux que les Autrichiens employerent en 1745 pour faire illusion aux Prussiens & surprendre leurs quartiers eussent été, à mon avis, insuffisans contre un ennemi d'une médiocre intelligence; à plus forte raison l'étaient-ils contre un adversaire très-éclairé & très-vigilant. Instruit de leurs desseins il les tourna

* Je n'accuserai point ici M. de Montal de faiblesse ou d'impéritie; mais j'observerai seulement, que certains postes, qui sont comme les barrières des quartiers, ne doivent être confiés qu'à des hommes d'une intelligence & d'une fermeté reconnues.

contr' eux, & les furprit d'autant plus aifément qu'ils méditaient une furprife. Voici le fait.

Après avoir gagné la bataille de Sohr, le Roi de Pruffe donna fes difpofitions fur les frontières de la Siléfie pour empêcher les Autrichiens de troubler les quartiers qu'il voulait y faire prendre à fon armée. Il y établit une chaîne de poftes bien fortifiés, y fit de grands abatis, & barra tous les paffages par où les partis ennemis auraient pu fe gliffer; enfuite de quoi décampant de Trautenau, franchiffant les défilés de Schazlar, & venant camper entre cette ville & Liebau, il cantonna fa cavalerie dans les plaines de Schweidnitz & de Strigau, & l'infanterie au pied des montagnes. Il pouffa en même tems de gros détachemens vers les villes de Hirfchberg & de Greiffenberg, contigues à cette langue de terre affez étroite qui de la Bohême s'avance en Siléfie & en Luface. Il prit enfin fon quartier à Ronftok, où il régla les quartiers d'hiver, après quoi il partit pour Berlin, laiffant le commandement de l'armée au Feld-Maréchal Prince Léopold.

Le Prince Charles de Lorraine, qui avait laiffé repaffer aux Pruffiens leurs frontières fans mettre en mouvement fon armée campée aux environs de Jaromitz, faifait répandre le bruit qu'elle prendrait auffi immédiatement fes quartiers d'hiver, que plufieurs régimens avaient déjà défilé vers la Moravie, d'autres vers l'intérieur de la Bohême, & quelques uns vers les cercles de Bountzlau & de Leitmeritz. Mais le Prince Léopold, qui ne voulait pas être la dupe d'un faux bruit, ni d'une fauffe démonftration, n'épargnant aucun foin pour pénétrer les véritables intentions du Prince Charles, découvrit bien-tôt, qu'un corps confidérable de troupes légères, foutenu d'un gros détachement de cavalerie & d'infanterie réglée, s'avançait vers Bœhmifch-Friedland, & que l'armée le fuivait à petites journées en deux colonnes, dont l'une tenait prefque le même chemin, & l'autre avait pris celui de Zittau. Il fut de plus qu'on établiffait des magafins dans les deux Lufaces, & qu'un corps de dix mille Autrichiens aux ordres du Général Grüne venait de l'armée du Rhin par le Voigtland, marchant avec la plus grande célérité, de forte que fa deftination femblait devoir naturellement rouler fur toute autre chofe que fur des quartiers

d' hiver. Au lieu donc d'y faire entrer l'armée Prussienne, le Prince Léopold la fit sortir de ses cantonnemens, & la mit plus bas vers le Bober & la Queiss, afin de prévenir l'ennemi au cas qu'il voulût faire quelque tentative du côté de la Lusace, & en donna sur le champ avis au Roi. Ce Monarque, faisant de son côté éclairer la marche du Général Grüne, apprit qu'il la dirigeait vers la Saxe, pour de là tomber sur Berlin, tandis que le Prince de Lorraine percerait par la Lusace vers Sagan & Crossen, afin de couper au Prince Léopold la communication avec le Brandebourg, & donner de l'occupation au Prince d'Anhalt, qui ayant ses quartiers trop dispersés ne pourrait guère s'opposer à cette invasion, & courait même risque d'être battu en détail. Voyant donc clair dans les desseins de ses ennemis, le Roi ne balança pas à les prévenir, ordonna au Prince d'Anhalt d'assembler immédiatement son armée aux environs de Halle, & partit lui même de Berlin pour aller se mettre à la tête de celle qui était en Silésie. A son arrivée il y fit d'abord rentrer tous les détachemens, excepté ceux des Généraux de Nassau & de Hautcharmoi, qui eurent ordre de descendre de la haute Silésie à la basse, & de couvrir les frontières que les autres venaient de quitter: & instruit que tout ce qu'on croyait des intentions des ennemis, était exactement vrai, & qu'ils avaient ouvert plusieurs routes pour la marche d'une armée, tant vers Bountzlau & Sagan, que vers Crossen & le pays de Brandebourg, il se mit en mouvement, sans plus différer, vint à Naumbourg, passa la Queiss, entra inopinément en Saxe, & surprit les quartiers de Hennersdorf, où quatre régimens Saxons cantonnaient avec assez de négligence. De là il poussa à Garlitz, où il fit prisonnière la garnison & trouva un amas considérable de fourrages & de vivres. L'armée ennemie s'y rassemblait, mais ce qu'il y avait déjà de troupes, au lieu d'attendre les Prussiens, se hâta de gagner la Neiss, pour s'en couvrir, & en disputer le passage. Le Roi ne jugeant pas à propos de lui laisser le tems de revenir de sa surprise, continua sa marche avec la plus grande célérité, & prit chemin faisant plusieurs magasins, mais, en arrivant aux bords de la Neiss, il trouva que le Général Autrichien avait décampé à la sourdine, & s'était dirigé sur Zittau. Il détacha d'abord l'avant-garde pour

le harceler dans sa retraite. Ce détachement l'atteignit lorsqu'ayant dépassé Zittau il s'établissait sur les hauteurs de l'autre côté vers le chemin de Gabel. Les Prussiens s'emparerent à sa vue de la ville & des fauxbourgs, pour donner au Roi le loisir d'arriver avec toute son armée. Mais les troupes ennemies prirent le parti de lever les piquets à deux heures après minuit, & de se retirer en Bohême par les défilés de Gabel. L'avant-garde Prussienne ne s'en apperçut qu'à la pointe du jour; malgré cela elle les poursuivit, leur fit beaucoup de prisonniers, & leur enleva la moitié de leurs bagages. Zittau pris, la Lusace évacuée, le plan des ennemis avorté, leurs préparatifs détruits, le Roi marcha vers Boudissin pour s'approcher de l'Elbe & du corps du Prince d'Anhalt, qui de son côté ayant surpris vers Skenditz le quartier du Général Sybilsky, & ensuite le fameux retranchement du Général Rénard, & s'étant en conséquence emparé de Leipzig & de Torgau, venait d'exécuter l'ordre du Roi de marcher en grande diligence à Meissen, & de se rendre maître de ce poste, & du pont qui était sur l'Elbe. Le Roi fit passer sur ce pont un corps de dix bataillons & de quarante escadrons aux ordres du Général Lehwald, pour renforcer celui du Prince d'Anhalt, & le mettre en état d'aller chercher les ennemis. Le Prince d'Anhalt marcha à l'instant: il joignit, attaqua, & battit l'armée Saxonne à Kesseldorf. Le Prince de Lorraine, qui était redescendu en Saxe par Aussig & Petersvalde, quoiqu'à portée du combat, n'en fut que simple spectateur, apparemment pour ne pas aventurer une faible armée qui était son unique ressource pour couvrir la Bohême. Cette victoire de Kesseldorf rendit le Roi absolument maître de la Saxe: Dresde se rendit aussitôt; & il fit marcher divers détachemens vers Freyberg & les autres villes du cercle montagneux, appellé *Ertzgebürgische Creütz*, pour empêcher l'ennemi d'y établir ses quartiers, ce qui le contraignit de l'abandonner entierement, & de se renfermer dans la Bohême.

Je me suis un peu étendu sur ces opérations, parce qu'elles m'ont paru très-instructives. Le Roi de Prusse par sa prévoyance, par la sagesse de ses dispositions, & par la rapidité de ses mouvemens, prévint & renversa tous les desseins de ses ennemis. Ceux-ci manquerent le coup par leur peu de finesse

à masquer le projet, & on peut les accuser à la fois de précipitation & de lenteur. S'ils avaient imité la conduite de M. de Turenne, le Prince Léopold eût certainement fait entrer l'armée en quartiers d'hiver, & ils auraient pu alors prendre des mesures bien concertées pour le surprendre ; mais ne voulant pas laisser bien mûrir le projet, ni se mettre par conséquent eux-mêmes en quartiers avant d'avoir entrepris quelque chose, ils devaient au moins tomber brusquement sur ceux du Prince d'Anhalt, qui étaient dispersés de façon à ne pouvoir se rallier dans huit jours, & non lui donner le tems, comme ils firent, d'assembler son armée. Celle-ci battue, il leur était libre de porter la guerre dans le cœur des Etats du Roi, & tandis que l'armée Autrichienne, & la Saxonne, chacune de son côté, auraient occupé les Prussiens, le corps du Général Grüne se serait jeté dans le Brandebourg qui se trouvait dénué de troupes, aurait ruiné le plat-pays de fond en comble, & se serait rendu maître de la capitale. Mais tout le contraire arriva, car le Roi prévint ses ennemis, transporta la guerre chez eux, & les contraignit enfin à demander la paix.

Nous venons de voir que la vigilance, le secret, la connaissance du pays, celle de l'ennemi, l'art de masquer le projet, les différentes combinaisons bien compassées, la diligence dans la marche, la vivacité & l'audace dans l'exécution, sont les ressorts de toute espèce de surprises. Si l'on échoue, c'est que l'on a manqué à quelqu'un de ces points essentiels, à moins qu'il n'arrive de ces accidens inopinés aussi rares qu'impossibles à prévoir.

Supposons ici quelqu'un de ces accidens: que vous ayez été trahi, ou que votre dessein ait été autrement découvert, & que l'ennemi ait eu le tems de faire des dispositions pour vous bien recevoir. Le parti que vous devez prendre, soit pour l'attaque, soit pour la retraite, dépend alors d'un grand nombre de circonstances, qu'il vaudrait mieux avoir prévues, mais qu'il faut du moins saisir sur le champ, si vous n'avez pu les prévoir, en les embrassant toutes avec une grande liberté d'esprit, un sang froid imperturbable, & un coup d'œil aussi rapide que juste. La considération de vos forces & de celles de l'ennemi, sa position, les facilités & les obstacles, toutes les combi-

naisons

naifons locales, la néceffité ou l'importance de l'entreprife, fes avantages & fes fuites, toutes ces réfléxions doivent concourir à vous déterminer pour l'un ou l'autre parti. Mais, pour prendre celui de la retraite, il faut que les raifons en foient bien fortes, parce que de tels coups manqués font fur l'ame du foldat la plus mauvaife impreffion, & les fuites en font ordinairement plus fâcheufes que celles d'une perte réelle. Le foldat impute fouvent celle-ci au hazard; mais une entreprife avortée, dont il ne peut rejeter la faute fur rien de fortuit, il ne manque jamais de l'attribuer à l'incapacité & à l'impéritie du Général. Je l'ai déjà dit plus d'une fois, l'imagination du foldat influe plus qu'on ne penfe fur le fuccès des opérations. Le Général qui aura fu plier, manier à fon gré cette imagination, en un mot s'en rendre maître & gagner la confiance de fes troupes, aura une fupériorité conftante fur un adverfaire deftitué de cet avantage; il pourra tout entreprendre, & fera des prodiges.

Si vous êtes donc dans l'abfolue néceffité de vous retirer, colorez toujours votre retraite de quelque prétexte plaufible, affez fpécieux même pour faire accroire aux troupes, que vous ne faites rien que vous n'euffiez véritablement deffein de faire, que votre marche n'était qu'une feinte pour amufer l'ennemi & détourner fon attention de votre principal objet: & comme vous devez avoir prévu tous les cas propices ou contraires, & furtout celui d'une retraite, il ne faut pas que votre rufe fe borne à de vains bruits; mais vous aurez foin de l'appuyer à des faits auffi capables d'en impofer, que de vous procurer quelqu'avantage réel, & propre à vous dédommager, au moins en partie, de celui que vous venez de manquer. * Voilà où

* Si votre retraite eft la fuite d'un combat malheureux, il faut qu'elle foit conduite avec le plus grand art. Comme cet événement doit avoir été également prévu, il eft à préfumer que votre ordre de retraite fera médité & favant, & furtout relatif aux combinaifons locales. Si par la conftitution du pays vous ne pouvez pas trop vous empêcher de donner prife à un ennemi vigilant & actif, il faut employer toute forte de rufes, des partis volans, des faux tambours, des chariots brifés, des arbres abattus, & autres pareils artifices, tandis que vous lui donnez le change par des directions équivoques, & que vous tâchez de mettre

l'on reconnait le génie vaste & profond, le génie capable de soutenir sa réputation au milieu même des revers & des malheurs.

Il n'y a point d'opération à la guerre, ni petite ni grande, où la surprise ne puisse avoir lieu. Outre celles dont nous venons de parler dans cet article, & les surprises de places dont nous parlerons dans le suivant, il est sensible que les enlèvemens de convois, les attaques de fourrages & de postes, les passages de rivières & de montagnes, l'invasion subite d'une province, ne peuvent se bien faire que par surprise. C'est pourquoi très-souvent une expédition, pour être facile & heureuse, doit être exécutée dans le tems où la nature parait y opposer les plus grands obstacles. Annibal descendit en Italie lorsque les Romains croyaient que des montagnes de glace lui barréraient les passages, lui en fermeraient l'entrée. Turenne envahit de même l'Alsace au milieu des neiges & des frimats qui rassuraient les Impériaux. Le Roi de Prusse conquit la Silésie au cœur de l'hiver. Tous trois ont su surprendre leurs ennemis; & ceux-ci n'ont été surpris, que parce qu'ils ne songeaient pas qu'on peut l'être malgré tous les obstacles dès qu'on manque de vigilance.

CHAPITRE XXXV.

Des surprises de places.

Rien ne parait plus difficile que de surprendre des places de guerre, si elles sont passablement fortifiées, & munies d'une garnison proportionnée aux ouvrages. Malgré cela une trop grande sécurité dans celui qui y commande, son incapacité ou son im-

entre lui & vous toutes les barrières que le terrein peut vous offrir. Rivières, marais, défilés, ravins, il faut vous servir de tout pour couvrir les flancs & la queue de vos colonnes, & rendre à l'ennemi le débouché de ses têtes hazardeux & difficile.

péritie, la négligence du ſervice, la ſimple inadvertence ſur des précautions eſſentielles, la trahiſon enfin, peuvent faire réuſſir ces ſortes de ſurpriſes.

On ne voit guère de raiſon, du moins il eſt rare qu'on en voye, qui puiſſe excuſer un gouverneur ou commandant de place de s'être laiſſé ſurprendre. Il y a preſque toujours de ſa faute. Il eſt moralement impoſſible qu'il ſoit ſurpris, ſi le ſervice & la garde ſe font exactement; ſi les rondes & les patrouilles ſont dans un mouvement continuel dans les dehors, dans le chemin couvert, & ſur le glacis; s'il fait occuper toutes les avenues, battre l'eſtrade, & s'il envoie des partis aux nouvelles; ſi l'ouverture & la fermeture des portes & barrières ſe font en règle; ſi tous ceux qui entrent dans la place & qui en ſortent ſont bien reconnus, afin qu'il ne s'y gliſſe pas des officiers ou ſoldats déguiſés, des eſpions, ou autres gens ſuſpects; ſi les chariots de toute eſpèce, ſurtout ceux de fourrage, ſont viſités & ſondés; ſi les ſouterrains, les égouts, les caſemates, les fauſſes portes, & les iſſues des rivières & des canaux, ne ſont point négligés; s'il n'y a aucun ouvrage dégradé ou imparfait, ou ſi du moins les endroits faibles ſont fortifiés par des chevaux de friſe, des chauſſe-trapes, des abatis, ou autres obſtacles; ſi tous les moyens de s'aſſurer de la fidélité des habitans & de prévenir tout complot, toute intelligence avec l'ennemi, ſont adroitement employés; en un mot ſi la circonſpection, l'aſſiduité, la vigilance ſont telles, qu'on doit les attendre d'un commandant jaloux de ſon devoir & de ſa réputation.

Voilà la maniere de ſe précautionner dans une place contre les ſurpriſes ſuccinctement indiquée. Voyons àpréſent comment l'on doit s'y prendre pour les exécuter.

Premierement, celui qui veut inſulter une place doit avoir ſoin de ne pas s'y déterminer trop légérement, ni ſur des avis douteux ou équivoques. Il faut qu'il ne ſe fie qu'à bonnes enſeignes, qu'il ſoit bien inſtruit de la façon dont le ſervice ſe fait dans la place, & qu'il ait une connaiſſance éxacte de l'intérieur, des dehors, & des environs.

Soit que l'on marche en un ſeul corps, ou que l'on faſſe pluſieurs détachemens, les meſures doivent être bien ſecretes & bien juſtes, & tellement compaſſées qu'on arrive éxactement à

l' heure prescrite, sans que l' ennemi en ait la moindre nouvelle. On choisit une nuit sans lune. L'ordre se donne le plus tard possible. Ce n' est d' abord que défense de sortir du camp, ou du quartier. L' ordre de prendre les armes, de monter à cheval, & de se tenir prêt à marcher, ne s'envoie aux corps qu' après avoir détaché des partis pour barrer tous les chemins & passages par où l' on pourrait aller à l'ennemi. On se précautionne de cette maniere contre les espions, qui ordinairement partent dès que l'ordre a été donné. On fait même courir le bruit que ces détachemens les regardent, aussi bien que les déserteurs, ce qui retient les uns & les autres, & l'on débite encore des fausses nouvelles capables de les dérouter.

On se facilite extrêmement l'entreprise, si on trouve le moyen d' introduire avec sureté dans la place des officiers & des soldats déguisés. Mais la commission pour ceux-ci est toujours bien dangereuse. On pourrait cependant en rapporter plusieurs exemples célebres. Ces officiers & soldats s' arrêtent avec des chariots sur les ponts-levis & dessous les herses, & se jetant sur la garde, donnent entrée aux troupes qui sont embusquées dehors, comme à la surprise d'Ulm par les Bavarois en 1702, * ou bien, comme à celle de Crémone par les Impériaux, ** se cachent dans la maison de quelque bourgeois qu'on

* Quarante officiers déguisés en paysans & en femmes avec des paniers pleins de fruits, ayant sous leurs habillemens des pistolets & des bayonnettes, entrerent sans être reconnus. Au poste & au tems marqués, Pekman leur conducteur laissa tomber de sa main une hache, qui était le signal de l' expédition. Ils se jeterent alors sur la garde qui fut désarmée, & firent aussi-tôt le signal convenu au détachement qui était embusqué dans un petit bois, & qui accourant avec celérité se saisit du rempart contigu, & tout de suite de l' arsenal & de cinq bastions.

** Ce fut par un égoût attinent à la cave du Prévôt de Sainte Marie la neuve, que fut introduit le détachement de Magdonel de 400 hommes. Le Prince Eugene avait envoyé plusieurs jours auparavant quelques mineurs & soldats déguisés en paysans & chargés de volaille pour se cacher dans la maison du Prévôt, ouvrir une communication de la cave à l' égoût, & rendre celui-ci praticable. Je n' entrerai point dans les particularités de cette fameuse surprise, dont on peut voir la rélation dans plusieurs auteurs, & surtout dans Folard. J' observerai seulemenr que le corps du Prince Eugene, qui

a gagné, & y attendent l'heure convenue dans la nuit pour aller se saisir du corps de garde, ouvrir la porte, baisser les ponts-levis, & faire entrer le détachement. Ils peuvent encore s'y prendre de plusieurs autres façons, que je ne détaillerai point maintenant, d'autant plus qu'elles dépendent des circonstances, qui varient à l'infini.

Si la place n'a pas de grands dehors, ou si la garnison est faible, l'expédient le plus prompt, surtout lorsqu'on n'y a aucune intelligence, c'est de l'escalader, & l'on doit choisir pour cela les endroits mal flanqués & les plus dégradés. Il doit paraître singulier aux gens réfléxifs, que les escalades, si communes chez les anciens dont les murailles étaient fort hautes & non terrassées, soient si rares aujourd'hui que les murailles sont terrassées & basses, & n'exigent par conséquent pas des échelles si longues & d'un transport si difficile. Ajoutez à cela l'épaisseur de nos parapets, & la hauteur égale des bastions & des courtines, au lieu que les tours des anciens étant beaucoup plus hautes que leurs courtines se défendaient indépendamment d'elles, & lorsqu'on était maître des courtines on se trouvait entre deux tours, sans pouvoir couler en de-là, ni descendre dans la ville, parce que les murailles étant seches il y fallait d'autres échelles. Quant aux dehors, s'ils ne sont pas bien considérables & s'ils n'ont point de bons fossés remplis d'eau, je ne les crois pas un grand obstacle aux escalades, comme quelques uns se l'imaginent, car dans ces attaques brusquées on ne les trouve jamais bien munis, & si l'on y jetait du monde pour les défendre, ce monde serait bien-tôt pris par les revers. Ces avantages prouvent la facilité de pareilles entreprises sur des places qui n'ont ni de grands ouvrages extérieurs, ni une forte garnison, & leur rareté ne peut-être attribuée qu'à défaut de hardiesse & d'intélligence.

ne consistait qu'en trois mille grenadiers, mille chevaux & quelques hussards, n'était pas assez fort pour une ville aussi grande que Crémone défendue par une garnison si nombreuse; qu'un détachement destiné à l'attaque de la porte du Pô s'égara; que le Prince Eugene ne fut pas assez bien secondé par quelques uns de ses officiers; qu'une partie des troupes s'abandonna au pillage; & que toutes ces fautes contribuerent autant que la bravoure & la fermeté extraordinaire de la garnison à faire échouer l'entreprise.

J'ai imaginé des échelles très-simples & très-portatives, composées de plusieurs pièces, à pouvoir facilement les alonger ou raccourcir selon le besoin, & d'autres encore plus commodes dont les échelons sont de corde. On peut se servir des unes ou des autres suivant la qualité de la place qu'on veut escalader. Si elle n'a que le demi-revêtement de maçonnerie avec une berme, l'escalade est beaucoup plus facile. Si le revêtement est tout de placage ou de gazon, je crois qu'on peut se passer d'échelles en donnant aux soldats certains crampons que j'ai aussi proposés ailleurs, & qui sont bien faciles à imaginer. Il faut avoir soin de ne pas manquer de charpentiers & de serruriers munis de haches, serpes, tenailles, rouleaux, & de tout ce qui est nécessaire pour faire sauter les barrières, couper les palissades, arracher les verroux, soutenir les herses, briser les orgues, enlever les portes de dessus leurs gonds; & tout cela doit s'exécuter avec le moins de bruit possible. On ne saurait non plus se dispenser d'avoir des pétards, car si les portes ne peuvent être dégondées il faut absolument les pétarder.

Les fossés pleins d'eau sont très-propres à garantir en tout tems des surprises dans les pays où l'on n'est pas sujet aux fortes gélées: mais c'est tout le contraire, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'hiver, dans certaines régions du Nord où j'ai été témoin de cette différence; car en passant sur la glace on va presque de plein pied de la contrescarpe à la berme. Il est vrai qu'on doit tous les soirs faire rompre la glace, au moins une fois, à l'entrée de la nuit. Mais ou cette attention est négligée, ou ce travail long & pénible est mal exécuté, ou le froid est si excessif que l'eau ne conserve pas longtems sa fluidité, & que la glace est bien-tôt en état de porter. Il faudrait sous un climat si rude employer certaines précautions, que j'ai indiquées dans un petit ouvrage sur la défense des places, & dont je ne parlerai point ici, parce que ce serait m'écarter de mon sujet, que d'entrer dans de semblables détails.

Quelque voie & quelque tems qu'on choisisse pour la surprise d'une place, il ne faut la tenter qu'à la faveur de la nuit, à moins qu'on ne puisse profiter pendant le jour d'un brouillard épais, ou de quelqu'autre accident ou circonstance favorable. On doit toujours couvrir son dessein, comme nous

l'avons déjà dit, par des démonstrations & des bruits diamétralement opposés; compasser bien le tems & les distances & combiner avec justesse les mouvemens, surtout si l'on fait prendre à plusieurs corps différentes directions; marcher dans le plus grand silence; empêcher la désertion; arrêter tous ceux qu'on rencontre; éviter les lieux habités; avoir de bons guides; & dès qu'on arrive, faire les signaux convenus, si on a quelque intelligence dans la place, si non, brusquer les attaques avec toute la vivacité possible, mêlant sagement les fausses avec les véritables.

Si l'on réussit à pénétrer dans la place, les premiers soins doivent être de s'étendre sur les remparts, de s'y saisir du canon, des corps de garde, & des casernes, aussi bien que de la personne du Gouverneur ou de celui qui commande, & des principaux officiers majors; & s'il y a quelque château, citadelle, ou réduit, d'y envoyer un détachement pour l'attaquer du côté de la ville au même tems qu'on l'attaque du côté de la campagne. Il faut, sans marchander, charger avec la bayonnette tout ce qui se présente, fort ou faible, & se bien garder de tirer avant que l'alarme soit générale. L'aggresseur a une telle supériorité sur l'ennemi surpris dans ces actions nocturnes, qu'il le chasserait, quelque nombreux qu'il fût, avec une poignée de monde, pourvu qu'il ne lui donnât pas le tems de se reconnaître, & que la clarté du jour ne vint dissiper son erreur.

Mais comme il peut néanmoins arriver, que malgré les mesures les plus sages l'entreprise échoue par quelqu'événement imprévu, ou par la conduite judicieuse & ferme du commandant de la place, ou par une valeur extraordinaire de la garnison, ce ferait la plus grande imprudence que de ne pas prendre toutes les précautions possibles pour se garantir en tel cas du danger d'être coupé, & pour s'assurer la retraite.

Le Général de Loudhon vient de nous fournir un nouvel exemple aussi brillant qu'instructif de ces sortes d'attaques brusquées. Tout est singulier dans la surprise de Schweidnitz. Une place respectable, une forte garnison, une puissante armée qui la protège; & plusieurs autres circonstances semblaient la rendre impossible. Il fallait premierement faire illusion à l'armée, &

enſuite à la place. C'eſt ce que le Baron de Loudhon exécuta habilement par de fauſſes démonſtrations de vouloir ſe jeter en Bohême, par des marches adroitement dérobées, & par des meſures ſi bien compaſſées, que malgré les obſtacles d'un détour ſi long & ſi difficile, tout lui réuſſit éxactement comme il l'avait concerté. Il arriva de nuit à l'heure preſcrite, & attaqua à la fois les quatre ouvrages extérieurs de Schweidnitz. Ces quatre ouvrages furent emportés avec tant de rapidité, que les aſſiégés eurent à-peine le tems de tirer quelques coups de canon. Pendant ces attaques le feu de la mouſqueterie fit ſauter un magaſin à poudre, qui emporta aux Autrichiens environ 200 hommes, & preſqu'autant aux Pruſſiens. Dès que les ouvrages avancés furent pris, les aſſaillans pénétrerent par le glacis juſqu'au chemin couvert du corps de la place, traverſerent le foſſé, & eſcaladerent le rempart. A la pointe du jour le Général Loudhon ſe trouva en poſſeſſion de la Ville. Tout ſe fit avec tant de vivacité, que M. de Zaſtrow n'eut point le tems de propoſer de capitulation; il fut fait priſonnier de guerre avec ſa nombreuſe garniſon. Ce coup de maître fit voir combien le Général Autrichien éxcellait dans l'art de prendre les places d'emblée, art qu'il avait commencé à déployer à la priſe de Glatz.

CHAPITRE XXXVI.

Des ſtratagèmes & des indices.

Il faut joindre, autant qu'on peut, la ruſe à la force dans les opérations de la guerre. C'eſt le moyen de parvenir à ſon but avec plus de certitude & moins de danger. Ce fut par une guerre toute ſtratagématique, peu connue alors des Romains, qu'Annibal battit tant de fois leurs légions avec une petite armée, conquit preſque toute l'Italie, & mit Rome en péril de devenir l'eſclave de Carthage.

Ce n'eſt pas ici mon deſſein de faire l'énumération de tous les ſtratagèmes qu'on peut employer dans les différentes

circonſtances.

circonſtances. Cela d'ailleurs n'eſt guere poſſible, & Frontinus & Polyen eux-mêmes, & ceux qui après eux ont voulu nous en donner des recueils, n'y ont pas trop réuſſi, à cauſe de la variété immenſe des combinaiſons de toute eſpèce, & peut-être auſſi pour ne les avoir pas faits avec aſſez de choix.

On ſe ſert de pluſieurs ruſes dans les marches, dans les combats, dans toute ſorte d'attaques & de ſurpriſes, dans les détachemens, le paſſage des rivières, les convois, les fourrages, en un mot dans une infinité d'occaſions. Mais pour les employer à propos, & toujours ſagement & utilement, il faut avoir une parfaite connaiſſance du pays, du caractère des Généraux ennemis, de la qualité de leurs troupes, de leurs préjugés, de leurs uſages.

Tout ſtratagème a pour but de cacher un deſſein & de faire illuſion à l'ennemi. On doit par conſéquent affecter toujours des vues qu'on n'a pas. Il faut, par exemple, s'éloigner du poſte qu'on veut attaquer, ou de l'endroit où l'on veut paſſer une rivière, pour attirer l'ennemi ailleurs, & y revenir enſuite par des marches dérobées. Lorſque vous voulez le forcer à un combat, qu'il évite, vous divulguez que votre armée eſt affaiblie, vous retréciſſez votre camp, vous faites de petits détachemens en les annonçant comme conſidérables, ou de gros qui rentrent dans l'armée avant l'action. Si au contraire vous n'avez pas envie de combattre, vous faites bonne contenance, vous vantez & exagérez vos forces, vous employez de fauſſes démonſtrations offenſives, vous donnez à entendre que vous formez le projets le plus hardis.

Il n'y a pas de ruſe plus commune que celle des embuſcades. On les place ou dans un bois, ou derrière des hauteurs & des rideaux, ou dans un ravin de facile ſortie, dans des gorges de montagnes, dans un village, derrière une chauſſée, une digue, une haie &c. Celles qu'on prépare dans un pays découvert, en profitant de quelques enfoncemens ou autres facilités locales, réuſſiſſent d'autant mieux que l'ennemi s'en défie moins, & ſe néglige par conſéquent davantage. Dès que les troupes ſont embuſquées, on envoie des petits détachemens à la découverte avec ordre de ſe battre en retraite s'ils ren-

contrent l'ennemi, & de l'attirer sur l'embuscade. Mais lorsque celle-ci se trouve éxactement dans la direction de sa marche, il est inutile de faire de pareils détachemens. On forme une ou plusieurs embuscades suivant que le terrein le permet. Quand il y en a plusieurs, si l'ennemi en découvre une & l'attaque, les autres peuvent le prendre en flanc & en queue, & l'envelopper. Mais s'il n'y a qu'une embuscade, il faut le laisser enfourner assez avant, pour que toutes les troupes embusquées puissent agir, & tomber sur son centre & sur ses derrières. On doit alors le charger brusquement, & on est moralement sûr d'en avoir bon marché. Mis en déroute, les troupes de l'embuscade peuvent le poursuivre tant qu'elles voient devant elles, mais toujours avec circonspection, & sans trop s'éloigner, crainte de tomber elles-mêmes dans quelques pièges, ou que l'ennemi ne reçoive du secours. Les embuscades nocturnes sont plus dangereuses pour celui qui y tombe, que celles du jour, parcequ'il ne sait de quel côté tourner, ni à qui il a affaire, ignorant les forces & les manœuvres que l'on emploie contre lui, au lieu que l'aggresseur sait où il doit frapper, & ne porte que des coups sûrs. Elles se dressent au reste comme celles du jour, si ce n'est qu'on les place plus près du chemin, afin de rendre l'attaque plus subite, & de mieux voir sa besogne.

Il y a des stratagèmes d'armée qui dépendent de l'habileté du Général dans la science des mouvemens, & dans la finesse de ses manœuvres ou de ses dispositions; & il y a des stratagèmes de détachemens ou de partis, qui sont proprement le partage des troupes légères.

Le secret de conduire la marche de plusieurs détachemens divisés, & de les faire réunir à propos & en peu de tems, en est un qui appartient également aux deux espèces, selon qu'on l'exécute en petit ou en grand. On se met par ce moyen en état de former des attaques d'un succès d'autant plus certain, que l'ennemi ne prévoit pas avoir affaire à des forces considérables, & n'est ordinairement détrompé qu'au moment qu'on lui porte des coups aux quels il ne s'attendait pas.

Quant aux indices il y en a à la guerre, ſur les quels un homme intelligent & expérimenté peut aſſeoir un jugement preſque certain.

La pouſſière peut indiquer les mouvemens de l'ennemi, & l'eſpèce de troupe qui les exécute. La pouſſière de l'infanterie, celle de la cavalerie, celle des fourrageurs, & des équipages, ſont différentes. Il n'y a qu'à ſavoir s'y connaître.

La lueur des armes vous fait auſſi juger de la direction du mouvement. Si les rayons du ſoleil ſont perpendiculaires, dit le Maréchal de Saxe, l'ennemi marche à vous; s'ils ſont variés & peu fréquens, il ſe retire; s'ils vont de la droite à la gauche, il marche vers ſa gauche; s'ils vont au contraire de la gauche à la droite, il marche vers ſa droite. S'il y a beaucoup de pouſſière dans ſon camp, ajoute le Maréchal, qu'il n'ait pas fait de fourrage, & que cette pouſſière ſoit générale, il renvoie ſes vivandiers & ſes équipages, & vous devez vous aſſurer qu'il marchera bien-tôt: cela vous donne le tems de faire vos diſpoſitions pour l'attaquer dans ſa marche, parce que vous devez ſavoir s'il peut venir à vous, ſi c'eſt ſon intention, & de quel côté il doit marcher; vous en jugez par ſa poſition, ſes dépôts, ſes approviſionnemens, par le terrein, & enfin par toute ſa contenance.

On peut auſſi tirer des inductions des différens bruits qu'on entend dans le camp des ennemis. Il y en a qui annoncent pluſieurs ouvrages, & préparatifs. Si on entend un tintamarre de fuſillerie c'eſt que les ſoldats nettoient & déchargent leurs armes, & on peut s'attendre à une affaire.

Les traces des hommes, des chevaux, des bêtes de charge, & du charroi, donnent encore différens indices: & ſi dans des chemins fréquentés on ne rencontre perſonne, on peut conjécturer que l'ennemi arrête tous les paſſans, & qu'il va exécuter quelque deſſein d'importance, & qui exige le plus grand ſecret.

Chaque nation a des uſages particuliers qui peuvent donner des indications intéreſſantes. „ C'eſt un uſage chez les Autri„ chiens, dit le Roi de Pruſſe, de faire cuire aux ſoldats les „ jours de marche. Si on apperçoit donc à cinq ou huit heures „ du matin beaucoup de fumée, on peut hardiment croire, qu'

„ ils feront un mouvement ce jour-là. „ * Je n'ai point vu de troupes qui n'eussent ainsi des coutumes particulieres propres à servir d'indices, mais je n'ai guère trouvé de Généraux qui s'appliquassent à les connaître, & encore moins à en profiter.

„ Le plus sûr moyen de découvrir les desseins de l'enne-„ mi avant l'entrée de la campagne, dit encore le Monarque „ Prussien, c'est l'endroit qu'il choisit pour le dépôt de ses „ vivres. Si les Autrichiens, par exemple, font leurs magasins „ à Olmütz, on peut être persuadé que leur projet est d'atta-„ quer la haute Silésie; & s'ils en font à Konigingratz, la „ partie de Schweidnitz sera menacée. Quand les Saxons vou-„ lurent envahir la Marche-Electorale, leurs magasins montraient „ le chemin qu'ils prendraient, car leurs dépôts étaient à Zittau, „ Gærlitz, & Guben, qui est le chemin pour aller à Crossen. „ La premiere chose dont il faudra par conséquent s'informer „ est de quel côté, & dans quels endroits l'ennemi établira ses „ magasins. Les Français ont fait de doubles magasins, partie „ sur la Meuse, partie sur l'Escaut, pour empêcher l'ennemi „ de découvrir leurs desseins.

* Il était aisé de connaître quand une armée Romaine décampait par les trois signaux donnés au son des trompettes, qui annonçaient le décampement. Au premier signal on détendait & on pliait bagage, au second on le chargeait, & au troisieme on se mettait en marche. Avant ce dernier signal les chefs des cohortes leur demandaient à haute voix si tout était prêt, ce qu'elles témoignaient par le cri général qu'elles jetaient toutes à la fois. C'est ce qu'on appellait *vasa conclamare*. On lit dans les Commentaires de César: *signum dari jubet, & vasa militari more conclamari*. Et en parlant de Scipion beau-pere de Pompée, qui avait décampé à la sourdine devant le corps de Domitius, César dit; *& noctu, ne conclamatis quidem vasis, flumen transiit.* Mais un Général rusé & habile pouvait fort-bien se servir d'un usage si régulierement observé, pour faire illusion à l'ennemi; & c'est ce que fit César lui même après l'échec de Dyrrhachium, afin de cacher sa retraite. Il commença par faire prendre à nuit tombante les devants aux équipages escortés par une légion, il ordonna aux autres légions de les suivre à la pointe du jour, & il en garda deux avec lui, pour faire l'arriere-garde, mais avant de partir il leur fit jeter le cri accoutumé pour les bagages; *ut & militare institutum servaretur, & quam serissime ejus profectio cognosceretur, conclamari jussit*. L'ennemi crut que toute l'armée décampait dans ce moment là, tandis que la plus grande partie était déjà bien éloignée, & absolument hors d'atteinte.

Les Impériaux ont formé aussi dans quelques occasions plusieurs petits magasins à même hauteur pour masquer leur projet de campagne, comme à Braunau, Reichenberg, Aussig, & Eger. Mais personne n'a mieux entendu l'art de bien établir ses magasins & ses dépôts que le Roi de Prusse lui même, combinant ces établissemens de maniere à donner à l'ennemi plusieurs sujets de jalousie & d'incertitude sur ses opérations.

CHAPITRE XXXVII.

Des Détachemens.

On fait des détachemens pour fouiller le pays, reconnaître la position des ennemis, éclairer leurs démarches, s'emparer d'un poste, escorter un convoi, former la chaîne d'un fourrage, attaquer ceux de son adversaire, le prendre en flanc ou de revers, couper ou garder des communications, & pour un grand nombre d'autres objets.

Ces détachemens ne seront confiés qu'à des officiers sages, hardis, & expérimentés dans cette espèce de guerre de détail, qui exige des qualités & de connaissances tout-à-fait particulieres. Quel que soit l'objet d'un détachement, celui qui le commande doit parfaitement connaître le pays qu'il a à parcourir, la position de l'ennemi, & les directions qu'il convient de prendre relativement aux desseins de son Général, qu'il ne doit jamais perdre de vue, & aux quels il doit rapporter toutes ses combinaisons.

Il est censé que tout détachement doit être composé de l'espèce de troupes la plus propre au pays où il doit agir. Si c'est des bois & des montagnes, ou un terrein difficile & coupé, le détachement sera d'infanterie, & n'aura que les dragons & hussards nécessaires pour fouiller le pays, & pour soutenir l'infanterie. Il sera au contraire de dragons & d'autre cavalerie légère dans des plaines ouvertes, & n'aura d'autre infanterie qu'un certain nombre de chasseurs, que les escadrons prendront alternativement en croupe,

Si la commiſſion n'eſt que de fouiller le pays, le commandant du détachement fait les perquiſitions les plus éxactes, s'informe dans les lieux où il paſſe de tout ce qui regarde les ennemis, ſe procure de bons guides, prend ſes précautions pour n'être point trompé, & conſulte bien la carte. Il partage ſon détachement, ou il marche avec toutes ſes forces réunies, ſelon ſes vues & les circonſtances. S'il le partage, il donne ſes inſtructions à tous les commandans particuliers, aſſigne à chacun la partie du pays qu'il doit fouiller, & leur preſcrit un point de réunion pour ſe retirer ſur lui au cas qu'ils y ſoient forcés. S'il le tient enſemble, il choiſit toujours les poſitions les plus avantageuſes, tâche d'y attirer les partis ennemis qui courent les campagnes, leur dreſſe des embuſcades, & avance des petites troupes pour les entrainer dans le piège.

Le chef d'un détachement, qui pénetre dans un pays ennemi, ne doit pas ſeulement être habile à rendre ſa marche ſourde, ſecrete, & circonſpecte; il doit encore prévoir comment il en reviendra. S'il eſt ſage, il ne fera jamais un pas en avant ſans jeter les fondemens de ſa retraite. L'exécution de ſon deſſein exige qu'il uſe de ménagement & de réſerve par-tout où il paſſe, & qu'il rende ſa marche la moins onéreuſe qu'il ſoit poſſible aux habitans. Il s'accréditera dans le pays par ſon affabilité, & par une exacte diſcipline de ſes ſoldats. Cette conduite ſoutenue de quelques largeſſes faites à propos, n'empêchera pas ſeulement qu'il ne ſoit harcelé dans ſes marches, mais lui dévouera auſſi des gens du pays, qui lui découvriront des particularités importantes, & lui apprendront les divers mouvemens des troupes ennemies, leur nombre, leur poſition, leurs projets. Ces connaiſſances combinées avec celles des eſpions, & des partis envoyés à la découverte, le mettront en état d'agir avec confiance, & le rendront preſque certain du ſuccès de ſes entrepriſes.

Si le détachement a pour objet de reconnaître l'ennemi, il doit être plus ou moins fort, ſelon qu'il s'agit d'un poſte, d'une partie de l'armée, ou de l'armée entière. Il faut qu'il marche alors par échelons. Le commandant ne doit s'avancer & approcher de l'ennemi qu'avec peu de monde, aſſez ſeulement pour lui ſervir d'eſcorte, & faciliter la reconnaiſſance.

Si l'ennemi détache des troupes, on ne doit pas s'opiniâtrer, car elles peuvent être renforcées d'un moment à l'autre; mais il faut se battre en retraite pour les attirer loin de leur poste. A mesure qu'on se retire, les échelons se repliant les uns sur les autres, on se renforce, & l'on peut aisément punir l'imprudence de ces troupes, qui se sont trop éloignées de leur corps. Pour faire tomber l'ennemi plus facilement dans le piège, les échelons doivent s'embusquer, si le terrein le permet, & lorsque sa tête est bien engagée dans l'embuscade le prendre en queue & en flanc, tandis que les troupes en retraite font volte-face, & le chargent de front. Des prisonniers qu'on fera on tirera les éclaircissemens que la découverte interrompue ou imparfaite n'avait pu fournir.

Si le détachement est destiné à attaquer un poste, sa force doit être réglée sur celle de l'ennemi, afin de ne pas échouer. Il faut alors marcher ensemble & avec toutes les précautions indiquées pour les marches secretes & rapides. Il s'agit de surprendre, & d'attaquer brusquement. Le nombre & la disposition des attaques dépendent des forces qu'on a, & du local. Mais le tems favorable c'est toujours la nuit, & l'arme décidante c'est la bayonnette.

Si le détachément est fait pour une expédition lointaine, ou pour causer une diversion à l'ennemi, l'officier qui le commande doit être un homme de tête & de courage, capable de prendre les mesures les plus justes, & de bien compasser tous ses mouvemens, afin de réussir sans s'exposer à être coupé ou battu. Tel se montra le Général Haddik lorsqu'en 1757 il partit de la Lusace pour faire une diversion dans le Brandebourg. Il en surprit la capitale par une marche bien combinée, secrete, & rapide. Il leva de grandes contributions, & fit beaucoup de prisonniers. Son corps n'était que de quatre mille hommes; mais pour cacher sa faiblesse il se posta près d'un bois nommé la forêt royale, & l'ennemi crut que ses forces répondaient à sa contenance. Cette diversion dérangea les opérations des Prussiens dans la Thuringe. Le Roi détacha le Prince Maurice de Dessau avec un gros corps de troupes pour dégager sa résidence, mais le Général Haddik avait fait son coup, & il exécuta sa retraite dans le plus grand ordre.

Si le détachement doit obſerver & harceler l'armée ennemie, il faut imiter la conduite du Général Laſcy, qui côtoyant en 1760 l'armée du Roi de Pruſſe dirigée vers la Siléſie, lui cauſa des pertes conſidérables, & l'obligea de retourner vers l'Elbe pour ſe rapprocher de ſes vivres. Il calcula & compaſſa toujours ſi bien ſes mouvemens, & ſut choiſir avec tant d'intelligence ſes camps & ſes poſtes, qu'il remplit parfaitement ſa commiſſion ſans jamais ſe compromettre, & qu'à Roth-Lausnitz les Pruſſiens tenterent en vain d'entreprendre ſur ſon détachement.

Si l'on veut détruire les magaſins ou les dépôts de l'ennemi, on n'a qu'à ſe propoſer pour modèle l'expédition du Prince Henri de Pruſſe au mois d'avril de 1759. Les marches & les opérations de ſes détachemens furent combinées avec tant de fineſſe, & exécutées avec tant de célérité, que les poſtes d'infanterie Hongraiſe derrière Peterswald ayant été ſurpris, deux corps arriverent en même temps à Auſſig & à Teplitz, & y détruiſirent les dépôts de farine & de fourrage; & marchant enſuite ſur Lipay s'emparerent des magaſins de Lowoſitz & de Leutmeritz. Un autre corps brula tous les bateaux ſur l'Elbe & ſe ſaiſit du dépôt qui était à Budyn. Le détachement du Général Hülſen, ſe dirigeant en même tems ſur Basberg, ſuivant la diſpoſition faite, l'ennemi fut tourné par la cavalerie Pruſſienne, qui paſſa par Bresnitz, & fut auſſi pris en flanc par le colonel Belling, de ſorte que le Général Rénard, cinquante officiers, & deux mille ſoldats furent faits priſonniers. D'un autre côté le Général d'Aſchersleben s'empara du magaſin de Saatz, & un corps pouſſé en avant ſe ſaiſit de ceux de Lebochowitz & de Worwizſchau. On brûla enfin tous les ponts ſur l'Eger, & l'on détruiſit tous les magaſins le long de cette rivière. Tout cela s'exécuta en deux jours avec un concert admirable de mouvemens & de diſpoſitions, & avec une rapidité étonnante.

Il faut avoir pour principe de ne jamais faire de détachemens, qu'ils ne ſoient néceſſaires ou utiles, car celui qui partage ſes forces ſans néceſſité s'expoſe à être battu en détail. „ La guerre défenſive nous mène naturellement aux détache- „ mens, dit le Roi de Pruſſe. Les Généraux peu expérimentés „ veulent

„ veulent conſerver tout ; ceux qui ſont ſages n'enviſagent que „ le point capital ; ils cherchent à parer les grands coups, & „ ſouffrent patiemment un petit mal, pour éviter de grands „ maux. Qui trop embraſſe, mal étreint.

En effet le grand nombre de détachemens a été quelquefois pernicieux aux Autrichiens. Le Roi de Pruſſe était obligé d'en faire en Bohème & en Moravie où il n'avait point de places, & où la nature du pays exigeait ces détachemens pour la ſureté des convois & des communications. Mais il n'en faiſait guère en Siléſie où ſes forteresſes lui aſſuraient ſes mouvemens & ſes vivres. Il ſaiſiſſait ſeulement les occaſions d'enlever ceux de l'ennemi, ce qui lui réuſſiſſait ſouvent, & ne ſervait pas peu à augmenter ſes forces. Auſſi-tôt qu'un de ſes détachemens avait fait ſon coup, ou rempli ſon objet, il rentrait dans l'armée, & le Roi ne donnait ſurtout jamais de bataille, qu'il n'eût auparavant raſſemblé, autant qu'il était poſſible, tous ceux que les circonſtances l'avaient obligé de faire.

CHAPITRE XXXVIII.

Du paſſage des rivières.

Celui qui défend une rivière a certainement pluſieurs grands avantages ſur l'ennemi qui veut paſſer ; mais celui-ci en a un bien conſidérable en ce qu'il contraint ſon adverſaire de ſe régler ſur ſes mouvemens. Il peut le tenir en échec dans une grande étendue par de petits détachemens qui l'obligent d'en faire de gros, augmenter encore ſa perpléxité par des contremarches, & lui donner le change par des préparatifs faits dans des endroits où il n'a pas deſſein de paſſer. Il peut même tenter pluſieurs paſſages à la fois, & prendre l'ennemi en flanc, tandis qu'il l'attaque ou qu'il l'amuſe de front.

Si c'eſt un fleuve dans le quel quelque rivière ait ſon confluent, il aura tout naturellement un bon moyen de cacher ſes préparatifs, & de dérober à l'ennemi le paſſage dans

quelqu'endroit dégarni, après l'avoir attiré à quelques lieues de là par de fausses démonstrations.

Pour mieux l'induire en erreur on peut, dès que le jour est tombé, faire de ces démonstrations non seulement sur le rivage, mais sur le fleuve même. Si c'est, par exemple, vers le bas du fleuve qu'on a dessein de passer, un peu avant que l'armée décampe à la sourdine, on fait marcher vers le haut, avec toutes les précautions capables d'abuser les espions & les déserteurs, quelques troupes & bagages qui font assez de bruit pour se faire entendre, mais non trop pour qu'on puisse soupçonner l'artifice; & pendant que les bateaux & radeaux destinés au passage se rendent du côté d'aval à l'endroit prescrit, on fait naviguer en amont d'autres bateaux qui font avec leurs rames le plus de bruit qu'ils peuvent jusqu'à l'endroit où ils ont ordre de remonter. On voit dans les commentaires de César ce stratagème habilement employé par Labienus au passage de la Seine défendu par Camulogene.

Mais pour tenter ces sortes d'entreprises avec cette certitude de succès qui dépend des bonnes dispositions, il faut être avant tout instruit de la nature & du cours du fleuve ou de la rivière qu'on veut passer, & en avoir un plan bien exact. Toutes les sinuosités, tous les gués, la largeur & la profondeur du lit, l'élévation & l'escarpement des bords, digues, batardeaux, moulins, écluses, & autres pareils ouvrages, qualité du terrein en deçà & en delà, flancs naturels, hauteurs, retranchemens de l'ennemi, tout doit être marqué dans ce plan avec la plus grande précision. Mais comme plusieurs de ces choses peuvent varier d'un moment à l'autre, on ne s'en reposera pas entierement sur ce plan, quelque exact qu'on le suppose; on les fera reconnaître plusieurs fois consécutives par des personnes bien intelligentes, & on y joindra les éclaircissemens qu'on pourra tirer des gens du pays, afin de savoir si l'on est exposé à quelque crue ou refluement subit de la rivière par des effets naturels ou artificiels, & si l'ennemi en a rompu les gués, ou s'il en a rendu les bords peu accessibles aux bateaux par des arbres, des pieux, & autres pareils obstacles.

C'est une opération difficile que de purger les gués si l'ennemi les défend, & sur tout s'il s'est ménagé des moyens de

faire refluer les eaux. On ne peut l'exécuter qu'à la faveur d'un grand feu de canon & de mousqueterie. S'ils étaient embaraffés de chauffe-trapes, il y faudrait une grande quantité de claies, de fascines, & de pierres. Mais le meilleur parti, si on ne peut passer ailleurs; c'est d'avoir recours à la ruse, pour éloigner l'ennemi de ces passages.

Si on traverse une rivière à gué, il ne faut pas omettre de placer de la cavalerie au dessus du gué pour rompre la rapidité de l'eau, comme fit César au passage de l'Ebre. Il en mit même au-dessous, pour sauver ceux qui seraient entrainés par le courant; mais je pense qu'il ne faut là que très-peu de chevaux, & que l'on y doit entremêler de bons nageurs, & mettre parmi eux des gens du pays qui connaissent bien le fond de la rivière. Ceux qui conduisent les colonnes ne doivent pas les faire traverser de droit fil, mais dans une direction oblique, avec les rangs un peu ouverts, afin que l'eau, s'écoulant par ces issues, ne fasse pas contr'elles un trop grand effort, comme il arriverait si elle rencontrait une masse capable de la faire refluer.

Lorsque la rivière n'est pas guéable, & qu'on doit y jeter des ponts, l'on choisit des endroits qui commandent le bord opposé & où la rivière fait un coude, afin que les feux prennent de tous côtés l'ennemi en écharpe. On profite aussi des petites isles qui s'y trouvent quelque fois, & dont on doit promptement se saisir avant que l'ennemi y songe; car rien n'est plus propre à faciliter & protéger le passage, surtout si la rivière est fort large.

Si plusieurs de ces avantages vous manquent, & si l'ennemi est en présence bien retranché; & résolu de disputer le passage, rien n'est plus dangereux, ce me semble, que de défiler sur un pont, quelque largeur que vous lui donniez, & en général je pense qu'on ferait mieux de se servir de radeaux, lorsque l'ennemi est fort près du bord.

C'est le parti que prit Charles XII. au passage de la Duna. Pour affaiblir l'armée Saxonne, qui s'y opposait, il menaça Kokenhausen forteresse de Livonie, & dès qu'il sut que le Général Steinau avait fait un détachement pour secourir cette place, il passa la Duna, à la vue des ennemis retranchés, sur des

bateaux plats ou radeaux de son invention, * après avoir fait allumer sur d'autres barques quantité de paille mouillée, dont la fumée poussée par un vent très-fort sur les ennemis les offusquait entierement, & leur cachait sa manœuvre.*

Il me semble qu'on pourrait imaginer plusieurs moyens de faciliter le passage des rivières, comme par exemple, des bateaux dont on pourrait se servir à la fois pour construire des ponts, pour passer des troupes en les blindant avec des fascines & sacs à terre destinés au retranchement, & pour transporter des bagages & des munitions à la place des chariots ordinaires; des ponts de corde pour les canaux, torrens, & petites rivières, où la courbe que feraient ces ponts ne serait pas trop considérable, & où l'on pourrait rendre leurs oscillations presqu' insensibles; * des radeaux enfin bien sûrs, & à l'abri des in-

* Ces radeaux étaient composés de plusieurs lits de poutres écarries, fortement liées & croisées les unes sur les autres. Il y avait un bordage assez élevé pour couvrir les troupes, & dont une partie s'abaissait pour servir de pont au débarquement. Ils portaient cinq cens hommes & deux pièces de canon.

* Les pluies continuelles, qui survinrent après la bataille *de notre Dame de l'Olmo*, ayant emporté les ponts que l'armée Gallispane avait sur la Sture, & étant alors impossible de faire aucun ouvrage solide sur un torrent si rapide, le Prince de Conty, pour rétablir la communication entre les camps, fit construire un pont de cordes. A l'endroit où le torrent était le plus resserré, & les bords le plus élevés, on plaça douze câbles parallèlement, & à un demi-pied l'un de l'autre, arrêtés ensemble solidement par des cordes qui les traversaient. On les couvrit transversalement de planches de huit pieds de longueur, qu'on attacha sur les cables moyennant de petites cordes passées à travers ces planches dans leur extremité & dans leur centre. On éleva ce pont sur des chevalets placés sur les deux bords de la rivière à hauteur de dix pieds, & l'on fit une rampe de terre pour y arriver. La Sture était si rapide que le nageur le plus habile n'aurait pu la traverser; on fut obligé d'attacher au bout du pont un cable qui tenait à une ficelle, qu'on lança de l'autre côté par le moyen d'une pierre. Les ouvriers qui y travaillaient à la rampe la reçurent, & tirerent avec la plus grande peine le pont à eux; car le torrent l'entrainait lorsqu'il fut à flot, quoiqu'on eût pris la précaution de le jeter plus haut que la place qu'il devait occuper. Les cordes arrêtées sur le chevalet aux deux bords, quelque fortement qu'on les pût tirer, ne purent jamais se tenir dans une direction horisontale, & surbaissaient dans le centre. Le pont avait plus de cent cinquante pieds de longueur, sans aucun point d'appui. Cet incon-

convéniens qu' on attribue à ceux qu' on a proposés jusqu' à cette heure, sur les quels les troupes pussent passer le fleuve formées en bataille avec leur artillerie, & faisant feu s' il était nécessaire.

De quelque façon qu' on veuille passer, soit avec des ponts, soit avec des radeaux, il faut tâcher de faire couler auparavant vers l'autre bord quelques barques chargées de soldats, de travailleurs, & d' outils, afin de construire promptement une demilune, ou quelqu' autre ouvrage plus considérable, pour couvrir la tête du pont, & des redoutes sur les flancs, pourvu, bien entendu, que l' ennemi soit à une telle distance qu' il ne puisse empêcher le travail. Si on n'a point de bateaux, & si la rivière a des gués, on peut y faire passer, en y pratiquant des rampes, un détachement de cavalerie légère avec l' infanterie en croupe, munie de tout ce qui est nécessaire. Mais si on ne trouve point de gués, il n'y a qu' à se servir de tous les bons nageurs que l' armée peut fournir. * Je choisirais aussi les chevaux qui nagent le mieux, car, quoique tous nagent naturellement, il y a en cela parmi eux une grande différence; & je voudrais avoir des traineaux faits de jonc, comme ceux dont se servent les Tartares, sur les quels je mettrais avec les habits des nageurs tout ce qu'il faut pour se retrancher, les at-

vénient ne le rendait propre que pour les gens de pied, mais par les soins qu' on y apporta, & les ordres qu' on fit exécuter par des officiers exacts, il fut de la plus grande utilité, sans essuyer d' accident, ni d' interruption de service. *Guerre des alpes par le M.is de s. Simon.*

On a trouvé chez quelques peuples de l'Amerique l' usage des ponts de cordes établi. Mais lorsque l' idée m' en vint je n' avais points encore entendu parler ni des ponts Americains, ni de celui du Prince de Conty. Le mien est d' une structure particulière, & d' un mécanisme aussi simple qu' utile & commode. Ce serait néanmoins une affaire trop longue pour le présent que d' entrer dans les details de sa construction.

* Tous mes chasseurs doivent savoir nager, comme je l' ai déjà dit, & les dragons attachés aux brigades aussi, hommes & chevaux. Il serait à désirer qu' on apprit à tous les soldats à nager comme chez les Romains. Ce n' est pas que je prétende faire toujours passer une armée à la nage, mais quelles ressources n' aurait pas celle qui serait composée de tels soldats? Il faut avouer qu' il y aurait bien peu d' obstacles qui pussent l'arrêter. Si cependant la chose parait difficile, rien ne serait plus aisé que d' avoir des chasseurs & des dragons tels que je les propose.

tachant par une corde aux cavaliers, ou aux queues des chevaux. Dès que ce détachement aurait paſſé; il travaillerait avec la plus grande diligence au retranchement. On ſuppoſe l'ennemi loin; mais ſi quelques uns de ſes partis ſe préſentaient inopinément pour inquiéter le travail, on le ferait ſoutenir par le feu le plus vif de la mouſqueterie, & du canon établi derriere les épaulemens de l'autre côté de la rivière.

Quant à l'eſpece & au nombre des troupes, qu'il faut faire paſſer les premieres, cela dépend de la nature du débouché, & du terrein qu'on trouve en abordant. Un pays de plaine exige plus de cavalerie, & un pays fourré ne veut que de l'infanterie. Il faut néanmoins que l'arrangement ſoit tel qu'une arme ſe trouve toujours ſoutenue par l'autre. Nos brigades ont tout naturellement cet avantage par leur compoſition & ordonnance. Je ſuppoſe qu'on ait dix radeaux. Chaque radeau portera une aile-colonne, ou un demi-bataillon, & un certain nombre de travailleurs avec tous les inſtrumens & matériaux néceſſaires. Les dix radeaux porteront par conſéquent une brigade, qui débarquera toute entiere en même tems avec ſon artillerie, les dragons paſſant aux gués, ou à la nage. Les chaſſeurs débarqueront les premiers, maſqueront le débarquement de leurs bataillons, & ſe ſaiſiront de tout ce qui peut le favoriſer. Si l'ennemi défile & ſort de ſon retranchement pour nous attaquer, il ſe prive dès lors de tout le feu de ſes ouvrages, & nos ailes-colonnes, ſans attendre qu'il ſoit ſorti en trop grand nombre, le chargent bayonnette baiſſé, & le renverſent.

Si l'on doit paſſer ſur des ponts, l'ennemi étant en force & à portée de défendre le paſſage, on choiſira l'endroit le plus avantageux, &, s'il eſt poſſible, un rentrant où le bord plus élevé domine ſur celui qui eſt vis-à-vis, & l'on y placera du canon pour favoriſer la conſtruction des ponts, * aux quels il faut donner le plus de largeur qu'on peut, & dont il faut retrancher les deux têtes, & les bien garnir de troupes.

* Il ne faut jamais ſe contenter d'un ſeul pont, à moins que la néceſſité ne vous y oblige, car outre que e paſſage en eſt bien plus long & ſujet à plus d'inconvéniens, le pont peut être rompu ou par l'ennemi, ou par le courant, où par le poids exceſſif de la charge, ou par d'autres accidens.

Mais, je le répete, il eſt eſſentiel d'employer toujours pluſieurs fauſſes attaques pour faire diverſion à l'ennemi, & empêcher qu'il ne ſe réuniſſe contre la véritable. On doit bien calculer le tems dont on a beſoin pour la conſtruction des ouvrages & des ponts, & pour paſſer la plus grande partie des troupes avant que l'ennemi puiſſe s'y porter avec toutes ſes forces. Il faut avoir pris des meſures juſtes, pour n'avoir à attendre ni pontons, ni bateaux, ni rien de l'attirail. Tout doit ſe trouver au rendez-vous à l'heure preſcrite, & chaque pontonnier ou batelier doit être bien inſtruit de ce qu'il a à faire. Le moindre déſordre peut faire échouer l'entrepriſe la mieux concertée.

Il faut choiſir la nuit pour ces ſortes d'opérations, ſurtout ſi on eſt le plus faible. Les ténèbres cacheront votre faibleſſe aux ennemis & à vos propres ſoldats à la fois. Les uns & les autres vous croiront le plus fort dès-lors qu'ils vous verront être l'attaquant. De-là l'audace de vos troupes & la timidité de l'ennemi, qui vous ſerviront mieux que le nombre.

Ce que nos frêles bataillons craignent le plus à leur débouché, c'eſt la charge de la cavalerie, & ils ont certainement raiſon, puiſqu'il ne ſont ni conſtitués ni armés comme ils devraient l'être pour réſiſter à l'impétuoſité de ſon choc. Des bataillons tels que nous les voulons, ou nos ailes-colonnes, n'auraient pas cette crainte. Une ordonnance ſi ſolide, de ſi redoutables bayonnettes, formeraient une haie impénétrable à la cavalerie la plus téméraire. Quant à cette pauvre infanterie qui eſt dans un ordre ſi mince & ſi incapable d'action, & qui a des méthodes de combat ſi pitoyables, comment ne ſerait-elle pas renverſée par des corps exemts de tout ſes défauts, & réuniſſans la ſimplicité, la perfection de l'ordre, la plus grande célérité, & le plus fort degré d'impulſion? Que pourra faire alors le nombre? Vos alongés & faibles bataillons ſe rompront-ils pour ſe jeter par pièces & morceaux dans les intervalles de mes ailes-colonnes, ſuivies par d'autres, & ſoutenues par une cavalerie d'élite? Je vous laiſſe juger ce qui en arriverait. Mais c'eſt leur faire trop d'honneur, ce me ſemble, que de former une pareille ſuppoſition, puiſque je ne ſuis pas

mal fondé à présumer que leur défaite ſerait l'affaire de mes chaſſeurs.

Quant au retranchement, s'il en faut un pour les troupes qui paſſent, outre celui des ponts, choſe qui dépend de pluſieurs circonſtances, le meilleur, à mon avis, eſt celui dont la conſtruction & le démoliſſement ſont les plus prompts. Si l'on peut ſe procurer des arbres coupés, ſoit en les paſſant à flot, ſoit en profitant de quelque bois qui ſe trouve à la deſcente on fait des abatis, ou ſi au défaut d'arbres on a des chevaux de friſe tels que je les ai imaginés, à pouvoir y mettre deſſus des faſcines & des ſacs à terre, le retranchement eſt vîte formé. Le déblai de tout cela eſt auſſi bien-tôt fait, car, comme il ne s'agit que de ſe couvrir tant qu'on n'eſt pas en forces, ce retranchement doit être démoli dès que la plus grande partie des troupes a paſſé, afin de n'être pas contraint de défiler, * ce qui vous expoſerait une ſeconde fois à l'inconvénient que vous vouliez éviter, & ſerait preſqu'auſſi dangereux que le paſſage même du fleuve. En dégageant les eſpaces fermés par les abatis, on peut laiſſer exiſter les redoutes, s'il y en a de conſtruites, ** car elles ſerviront à protéger la retraite au cas qu'on ſoit obligé de repaſſer la riviere.

C'eſt une ſituation bien critique que celle de cette retraite en préſence de l'ennemi. Il faut que l'armée ne ſoit point alors embarraſſée ni de bagages, ni de groſſe artillerie. Tout cela doit avoir pris les devans en grande diligence, & même avoir anticipé conſidérablement. Rien ne doit gêner une manœuvre ſi délicate, d'autant plus que les ténèbres de la nuit ne doivent pas moins la couvrir, que les bonnes diſpoſitions. La cavalerie doit repaſſer la première, & ſe poſter de façon à dégager promptement le terrein, & ne point embarraſſer les manœuvres de l'infanterie, dont les premiers bataillons, qui ont repaſſé, doivent ſe jeter promptement de droite & de gauche, pour protéger

* Cet inconvénient fort à craindre pour des bataillons alongés, & pour une ordonnance deſtituée de toutes les reſſources que peut fournir une Tactique ſavante & ſolide, n'eſt guère à appréhender pour des corps comme les notres. Il faut ſe refuſer à l'evidence pour n'en pas convenir.

** S'il y a pluſieurs ponts, & ſi l'eſpace intermédiaire a une certaine étendue, quelques redoutes y feront très-utiles, de même que ſur le flancs.

téger de cette rive, avéc les batteries qu'on y aura conſtruites, les flancs de l'armée. Il n'y a pas un mouvement, pas une diſpoſition, qu'il ne convienne de ſoigneuſement cacher à l'ennemi en pareil cas, de lui maſquer du moins, mais ce qu'il faut ſurtout lui dérober c'eſt le décampement. Il eſt eſſentiel qu'il ne voye rien, ou qu'il voye tout le contraire de ce qu'on veut exécuter.

Lorſqu'on replie les ponts de bateaux, ou qu'on en brûle qui ſont ſur pilotis, ou qu'on fait ſauter ceux de pierre en minant quelques piles, il doit y avoir des barques deſtinées à recevoir les fuſiliers qu'on a laiſſés dans les ouvrages qui couvrent la tête du pont; car il eſt également triſte & inexcuſable de perdre les braves ſoldats qu'on met toujours dans ces poſtes, ainſi qu'on l'a vu arriver pluſieurs fois, faute de prendre les précautions néceſſaires pour les ſauver.

J'ai déjà fait ſentir ce que je penſe des retranchemens. Ils ne valent rien en de pareilles occaſions. Si l'ennemi ne les attaque point ils ſont ſuperflus, & s'il les attaque voilà vos troupes arrêtées. S'il les force quelque part, le ſoldat, qui comptait ſur cette barrière, ſe croit perdu. C'eſt pourquoi je ne veux que quelques redoutes, qui laiſſent aux troupes toute la liberté dans leurs mouvemens, ſoit pour charger, ou pour ſe retirer. M. de Maizeroy eſt du même ſentiment, & le prouve par la retraite des Turcs ſur la Theiſſe. Cet exemple eſt trop inſtructif pour aller en chercher d'autres. Voici comme il le rapporte avec ſes réflexions, toujours très-judicieuſes.

„ En 1697 les Turcs ayant réſolu de paſſer la Theiſſe, le „ Prince Eugène ſe mit à leurs trouſſes dans le deſſein de les „ combattre, pendant qu'ils ſeraient occupés à ce paſſage. Il „ les atteignit dans le tems qu'ils commençaient à défiler. Le „ Grand-Seigneur, qui commandait ſon armée en perſonne, „ s'était déjà mis en ſureté au-delà de la rivière avec une „ partie de ſa cavalerie; le reſte était demeuré ſous les ordres „ du Viſir dans les retranchemens qui couvraient la tête „ du pont. Il y avait deux enveloppes, dont l'extérieure était „ aſſez grande pour contenir toute l'armée. Elle était formée „ d'un foſſé bordé d'une double enceinte de chariots, garnis „ de près de cent pièces de canon. Le Prince Eugène, qui

„ s'avançait en pleine bataille, ne perdit pas un moment; il „ fit replier sa droite & sa gauche pour embrasser toute l'etendue du retranchement, & faire plusieurs attaques en même „ tems. La cavalerie Turque voulut sortir à la droite le long „ de la Theisse, pour charger la gauche des Impériaux; mais „ on lui présenta au débouché quelques pièces d'artillerie, avec „ quatre bataillons & autant de régimens de cavalerie, qui la „ firent rentrer. Après une heure de combat, les Turcs furent „ forcés & poursuivis dans le retranchement intérieur, où les „ Impériaux entrerent avec eux. Le passage du pont fut bien „ tôt engorgé par la foule, & les fuyards obligés de se jeter „ dans la Theisse ou de se laisser égorger. Presque toute cette „ partie de l'armée Ottomane y périt. Il est aisé de juger que „ si les Turcs, au lieu d'un mauvais retranchement, avaient „ pris le parti de faire des redoutes, ils auraient eu le tems „ de les perfectionner; leur cavalerie aurait débouché en bataille „ pour charger. Le Prince Eugène, inférieur de près de deux „ tiers, n'eût jamais osé s'étendre comme il fit, & former le „ demi-cercle afin d'embrasser tout le front de l'enveloppe. „ Il ne put faire cette manœuvre sans se dégarnir dans plusieurs endroits, & laisser entre son centre & ses ailes de grands „ intervalles. Il se développa tout à son aise dans la plaine de „ Zenta, qui était le théatre de cette action, pendant que les „ Turcs renfermés ne pouvaient le punir de mouvemens aussi „ hazardeux.

Si l'armée du Prince Eugène avait été à la place de l'armée Ottomane il n'est pas douteux, qu'il aurait passé la Theisse en toute sureté, quelque inférieur qu'il fût en nombre, parce que loin de faire les fautes que commirent ses ennemis, il n'eût donné que de très-sages dispositions. Cet habile Général, que Folard appelle *un grand traverseur de fleuves*, est effectivement parmi les modernes un de ceux qui ont le mieux entendu cette importante partie de la guerre. Les autres sont Aléxandre Farnese, Gustave-Adolphe, les Princes de Nassau, Turenne, & Charles XII. *

* On ne peut pas compter si aisément les anciens Généraux qui y ont excellé. Le nombre en est trop grand. Mais on ne saurait s'empêcher de nom-

Le Prince Charles de Lorraine qui passa le Rhin en 1744 pour envahir l'Alsace, & le repassa à cause de la diversion du Roi de Prusse, nous fournit deux exemples à la fois également instructifs de ces deux opérations. Il fixa l'attention du Maréchal de Coigny du côté de Mayence où les Français avaient rassemblé leurs forces, il lui en imposa par les démonstrations les plus équivoques, & fit marcher pendant la nuit une partie de son armée qui passa le Rhin plus haut. L'ennemi ne s'en apperçut que lorsqu'il apprit que les postes commandés par le Général Séckendorf avaient été forcés. Il marcha au secours de la partie attaquée, & ce mouvement donna lieu à d'autres colonnes de traverser le fleuve en plusieurs endroits dégarnis. Le retour ne fut pas moins heureux, & bien plus surprenant, puisque tout le monde était persuadé que ce second passage, vu la force de l'armée Françaife, ne s'exécuterait que bien difficilement. Le Prince Charles prit des mesures si justes pour couvrir sa retraite, & masqua avec tant d'art sa manœuvre, que son armée défila tranquillement sur les ponts qu'il avait fait construire à une lieue au-dessous du Fort-Louis. Le Maréchal de Noailles fit attaquer l'arrière-garde Autrichienne commandée par le Comte Léopold Daun. Les Français perdirent beaucoup de monde, sans pouvoir empêcher le Prince de repasser heureusement le Rhin.

Dans tous les passages de rivières & de fleuves, & particulierement de l'Oder & de l'Elbe, que le Roi de Prusse a traversés tant de fois pendant cette derniere guerre, & souvent dans des circonstances très-scabreuses, il nous a laissé des leçons bien dignes d'être méditées. Il a toujours mis tant de science & de finesse dans ses mouvemens pour masquer son dessein, pour réduire l'ennemi à l'absurde, & pour diviser son attention & l'éloigner de l'endroit où il se proposait de passer, qu'il a certainement égalé dans cette partie, ainsi que dans les autres, les plus habiles Généraux anciens & modernes.

mer Aléxandre, Annibal, les Scipions, César; ni de penser au Granique, à l'Hydaspe, au Rhône, à la Sègre, à l'Ebre, & au Rhin.

CHAPITRE XXXIX.

Maniere de s' oppoſer au paſſage.

Une rivière dont le front d' attaque eſt fort reſſerré ſe défend aiſément, pour peu qu' on ſache prendre ſes meſures; mais une rivière dont l'étendue à garder eſt trop grande, ne ſe défend que très-difficilement; c' eſt une des opérations les plus épineuſes de la guerre, & il y faut une capacité & une prévoyance peu comunes.

La faute dans la quelle j'ai vu qu'on tombe ordinairement, c'eſt de vouloir tout garder, & être également fort partout. Cela fait qu'on n'eſt fort nulle part, & qu'on ne garde par conſéquent rien. On devrait ſuivre une maxime toute contraire, & ne diviſer ſes forces que le moins qu'on peut, ſans laiſſer cependant de faire les détachemens & d' établir les poſtes, qui ſont jugés néceſſaires.

Mais on doit avant tout faire raſer, autant que cela eſt praticable, ce qui pourrait ſervir à couvrir l' ennemi dans les isles du fleuve & ſur la rive oppoſée; ramaſſer tous les bateaux & les faire conduire aux lieux le plus ſûrs; rompre ou embarraſſer les gués par des puits, des chauſſe-trapes, des herſes, des piquets, des gros arbres, ou autres pièges de cette nature; & rendre inacceſſibles les endroits les plus éloignés qui peuvent être favorables au paſſage.

Il faut enſuite élever des redoutes bien conſtruites & paliſſadées ſur berme, de diſtance en diſtance le long de la rivière, & près du bord. Pluſieurs conſidérations locales doivent déterminer leur éloignement reſpectif. Si le pays eſt affectionné, on fera garnir les eſpaces intermédiaires par des payſans chargés de faire les ſignaux convenus; ſi non l'on y mettra de petites gardes de ſoldats, ou au moins des védettes.

On aura des canots montés par des bateliers parfaitement inſtruits du cours de la rivière & de toutes ſes ſinuoſités, pour aller faire avec quelques ſoldats des découvertes ſur le bord oppoſé, pendant la nuit ſurtout à vogue ſourde. On peut même ſe ſervir pour cela de quelques bons nageurs.

Des patrouilles de dragons, d'huſſards, & de chaſſeurs, longeront continuellement le fleuve dans les eſpaces qui leur ſeront aſſignés, & épieront tous les mouvemens de l'ennemi, pour en avertir auſſitôt le corps d'armée le plus proche. On placera auſſi à cet effet des védettes & des ſentinelles ſur les lieux le plus éminens.

Pour la prompte arrivée des rapports au Général, on établira des relais ſur toute la ligne de défenſe, ſi elle eſt d'une grande étendue, & des ſignaux bien concertés, & tellement décidés qu'on ne puiſſe s'y méprendre.

Ces précautions, & pluſieurs autres qui dépendent des circonſtances, étant priſes, je partage mon armée en trois corps. Je ſuppoſe qu'elle eſt de trente cinq mille hommes, tous les petits détachemens déduits, & que le terrein à défendre a ſix lieues d'étendue. Je mets au centre le premier corps de quinze mille hommes; à la droite & à la gauche de la ligne de défenſe les deux autres de dix mille hommes chacun, éloignés de celui du centre d'environ une lieue. Les trois camps peuvent fort-bien occuper deux lieues, ſans trop s'étendre. Il en reſte donc quatre pour les gardes, les petits poſtes, & les patrouilles qui doivent continuellement battre l'eſtrade; à ſavoir deux entre le corps du centre & ceux des ailes, & deux depuis les flancs de ceux-ci juſqu'aux extrémités de l'étendue à défendre.

Il eſt ſenſible que par cette diſpoſition je ſuis en état de me préſenter promptement par-tout où l'ennemi peut tenter le paſſage, car de quelque côté que cela arrive, le plus grand eſpace que la tête de mes troupes ait à parcourir n'excede guère celui d'une lieue. Suppoſons que l'ennemi employe quatre heures à conſtruire ſes ponts, & deux au moins à paſſer, vous voyez que j'ai tout le tems de m'aſſurer de ſon deſſein ſans m'expoſer à prendre le change, & de l'attaquer bruſquement avant qu'il ſoit en forces. Il en eſt de même s'il paſſe avec des radeaux, puiſque les préparatifs de ces radeaux demandent un certain tems, & ne peuvent ſe faire que ſur la rivière même. Comme il ne nous en faut pas beaucoup pour le joindre, parce que nous ne ſaurions manquer d'être promptement avertis de tous ſes mouvemens, nous n'arriverions jamais trop tard. Cela ſerait à-peu-près égal quand même la rivière ſerait guéable,

pourvu que nous n'eussions pas négligé d'en rompre les gués, car l'opération de les purger demande un tems souvent plus considérable, que l'ennemi ne se l'imagine.

Si le terrein ne fournit pas d'autres moyens de couvrir la cavalerie, & même l'infanterie, contre le feu de l'ennemi, on doit élever des épaulemens distanciés de l'un à l'autre de toute leur étendue, & assez près de la rivière pour qu'il ne puisse se former sans être tout-à- fait sous la mousqueterie. Avec ces épaulemens & ces redoutes, vous avez de fortification autant qu'il vous en faut. D'autres retranchemens ne vaudraient rien, pas même contre un ennemi réduit à certains points d'attaque, & à plus forte raison contre celui qui peut ruser en liberté, & surprendre quelque poste dégarni; & si ces retranchemens se trouvaient assez éloignés de la rivière pour qu'il pût se former hors de leur feu, ils seraient de toute inutilité pour la défense du passage.

Si l'ennemi doit jeter des ponts, les premiers qui passeront seront sans doute des travailleurs, qui voudront se retrancher pour en couvrir la construction. Si le terrein est ouvert on fait culbuter par de la cavalerie le sabre à la main, & s'il est fourré par de l'infanterie à coups de bayonnettes, ces gens mal-assurés, qui ne peuvent guère opposer de résistance. Mais si c'est un corps considérable, ou des têtes de colonnes, qui passent, on marche en forces, & l'on tache en arrivant de leur laisser le moins de terrein qu'on peut pour se former. On profite à cet effet des chemins creux, haies, rideaux, bois, fossés, & l'on y dresse même des embuscades, pour prendre en flanc les troupes qui viennent de passer. Il faut les charger brusquement sans balancer. C'est le moyen de faire taire le feu de l'ennemi, & de l'écraser. Il lui sera impossible de résister au furieux choc de nos bayonnettes, qui le renverseront autant de fois qu'il voudra se former. Dès qu'il lâchera le pied, il faudra le poursuivre la bayonnette dans les reins jusque dans la rivière, & détruire la tête du pont, s'il y en a d'établie. Voilà la maniere de faire échouer son entreprise; car il n'y a pas apparence qu'il s'y obstine lorsqu'il verra haché, pris, ou noyé tout ce qu'il avait fait passer.

Il y a plusieurs moyens de battre l'ennemi au passage d'une rivière, qui pour être moins connus n'en sont pas moins sûrs, & dont un Général qui a une grande intelligence & une imagination fertile saura bien se servir à propos. On ne croirait pas, par exemple, que pour empêcher le passage on dût s'en éloigner. Cependant il y a des circonstances où rien ne convient mieux que ce stratagème, comme lorsque l'ennemi a tous les avantages du terrein, & que pour perdre ces avantages il faut que son armée soit coupée en deux par la rivière, ou lorsqu'il attend un renfort considérable, & qu'on veut le combattre avant la jonction. Séduit par l'appas d'une retraite simulée il se hâte de passer, & même probablement avec peu de circonspection, & si vous avez bien pris vos mesures & bien compassé le tems & les distances, vous culbutez dans le fleuve une partie de son armée, sans que celle qui est sur l'autre rive puisse lui prêter le moindre secours. L'ennemi, dites-vous, peut ruser en liberté. Je l'ai dit aussi: mais qui vous empêche de ruser de même? Il fait de fausses démonstrations; & bien ne pouvez vous pas faire semblant de donner dans le panneau, de négliger les points essentiels aux quels il en veut, & le surprendre lui même lorsqu'il croit vous avoir surpris? On peut encore empêcher l'ennemi de passer une rivière en la passant soi-même, & se postant sur son flanc. Ce stratagème hardi annonce le génie & la science profonde: aussi est-il du plus grand de nos maitres, de César.

Ce Général faisait la guerre aux Belges, qui avaient assemblé une armée nombreuse & formidable. Il couvrait le pays des Rhémois, qui étaient dans son parti. Les Belges voulaient se rendre maîtres de la ville de Bibrax qu'ils avaient attaquée, & passer en même tems la rivière d'Axone ou d'Aisne. César, au lieu d'attendre qu'ils tentassent le passage, traversa lui même la rivière, laissant six cohortes à la garde du pont, & se posta sur le bord du côté des Belges, d'où il envoya sur le champ un détachement de sagittaires Numides & Crétois & de frondeurs Baléares au secours de Bibrax. Le lieu où il avait assis son camp était une colline qui par devant s'abaissait insensiblement vers la plaine, mais dont les flancs étaient fort hauts & très-escarpés. Il le fortifia avec soin. Par cette position il ne

couvrait pas moins le pays de Rheims, & conservait sa communication avec les villes d'où il tirait ses vivres. A l'approche de l'ennemi il laissa dans son camp deux légions de nouvelle levée, & se présenta avec les six autres en bataille. Les Belges, dont le camp tenait près de neuf miles d'étendue, en firent autant. Il y avait entre les deux armées un marais, qu'aucune des deux ne voulut passer, de sorte que cette journée se termina par une escarmouche de cavalerie. Quelques jours après les Belges tenterent de passer la riviére par un grand circuit. César en fut promptement averti; il passa le pont avec sa cavalerie, & ses gens de traît, les attaqua en flanc des deux côtés de la riviére pendant qu'ils étaient occupés au passage, & les défit. Que la conduite de ce grand Capitaine est admirable & instructive! S'il s'était borné à défendre le passage de la riviére il n'y eût pas réussi. La chose était impossible contre des forces aussi supérieures que celles des Belges; & le passage une fois forcé, César était obligé de rétrograder, d'aller chercher au loin un camp avantageux, d'abandonner à l'ennemi le pays d'où il tirait principalement ses subsistances, & de laisser ravager les terres de ses alliés. Mais aussi fécond en ressources, qu'habile dans ses opérations, il fut par une démarche hardie & savante renverser tous les desseins de ses ennemis, prévenir le soulévement général qui se tramait dans les Gaules, & changer la nature de la guerre, convertissant en offensive la défensive à la quelle on voulait le réduire.

S'il arrivait que malgré toutes les bonnes dispositions, & les mesures les mieux concertées, on ne pût pas empêcher le passage, soit par la trop grande supériorité de l'ennemi, soit par l'étendue trop vaste du terrein à défendre, il faudrait rassembler promptement toutes ses forces, & occuper le poste avantageux qu'on aura eu la prévoyance de se ménager. Là on mettra en exécution les manœuvres qu'on aura préméditées pour arrêter l'ennemi, rendre son passage & sa supériorité inutiles, couper ses communications, enlever ses fourrages & ses convois, & l'obliger de repasser la riviére faute de subsistances, ou par quelque échec considérable. Ce second passage ne se ferait assurément pas avec autant de facilité & d'ordre que le premier. Il n'y a point de retraites qui effrayent plus le soldat

que

que celles qui se font pour repasser une rivière. Cette situation entre l'eau & l'ennemi lui parait extrêmement périlleuse. Son imagination alarmée porte presque toujours dans ces retraites une précipitation & un désordre, qui font qu'on se presse beaucoup & qu'on avance peu, car rien ne contribue tant à retarder la fuite que cette même peur qui fait fuir. Si jamais le sort jete votre ennemi dans de pareilles situations, songez que ce sont des coups décisifs, & sachez en profiter, comme l'exécuta César après avoir battu les Germains au nombre de quatrecens mille, & avoir forcé les débris de leur armée à repasser le Rhin au confluent de la Meuse, où ils périrent presque tous; & comme nous avons vu que fit le Prince Eugène contre l'armée Ottomane, forte de cent mille hommes, & commandée par le Sultan & par son Visir, au passage de la Theisse. César n'avait que six légions, le Prince Eugène n'avait que seize mille hommes, mais ils avaient l'un & l'autre le génie & la science, qui manquaient à leurs ennemis.

CHAPITRE XL.

De la défense & de l'attaque des retranchemens.

Nous n'avons parlé jusqu'àprésent que des actions en pleine campagne, ou du moins ce n'est que par occasion que nous avons dit quelque chose de celles qui se passent derrière des retranchemens. Il est tems d'en traiter particulierement, & elles vont faire l'objet de ce Chapitre.

Il y a presque toujours plus d'avantage à attaquer des retranchemens qu'à les défendre. Celui qui attaque peut faire librement les manœuvres les plus audacieuses; il donne ordinairement la loi. Celui qui se défend est obligé de la recevoir; il ne peut ni empêcher ces manœuvres, ni même profiter des fautes de l'aggresseur, surtout si les retranchemens sont construits selon la méthode usitée. Il est donc aisé d'en conclure que c'est le plus souvent un très-mauvais parti, que d'attendre l'ennemi derrière des retranchemens.

Croit-on que Charles XII aurait attaqué & battu avec une poignée de monde quatre-vingt mille Russes s'ils n'avaient pas été retranchés ? C'est justement parce que resserrés entre leurs lignes leur grand nombre leur deviendrait inutile (comme ce jeune héròs * le fit remarquer au Général Rhenschild) c'est pour cela dis-je, qu'il prit la résolution de les forcer. En effet la cavalerie Russe voulut sortir & tomber sur les flancs des colonnes Suédoises; le Roi n'en laissa sortir que ce qu'il voulut, il la chargea, en tailla une partie en pièces, & fit rentrer le reste. Dès que les Suédois eurent gagné le haut du retranchement les Russes se crurent perdus, une partie s'enfuit, un grand nombre se noya au passage de la Narwa, & tous les autres mirent bas les armes & se rendirent prisonniers.

Je fais cependant une grande différence entre des retranchemens d'une petite ou d'une grande étendue. Ces derniers ne valent jamais rien; mais les premiers peuvent être très-utiles pour défendre une position s'ils sont bien construits & bien appuyés, s'ils ont des débouchés, & si l'infanterie est formée & armée de façon à pouvoir repousser tous les efforts des ennemis.

* Le jugement que M. de Montesquieu, & d'autres qui le répètent, ont porté de Charles XII, est certainement très-injuste. Je n'ai jamais pu entendre sans indignation déprimer cet grand homme de guerre. Je ne déciderai point s'il était ou n'était pas Aléxandre, mais on ne saurait me contexter qu'il ne possedât, aussi bien qu'Aléxandre, toutes les parties qui constituent le grand Général. Il y a même deux points à considérer qui déposent en faveur du Roi de Suede: c'est de n'avoir pas eu les plus grands hommes de son siècle pour instituteurs, ni un Darius pour ennemi. Je révère l'illustre Montesquieu, & fais le plus grand cas de ses opinions, mais il n'est pas juge compétent en fait de militaire, & assurément il ignorait combien il faut de génie & de science pour faire tout ce que fit Charles XII pendant neuf campagnes consécutives. J'avoue qu'il manqua quelque fois de prudence. Mais Aléxandre n'en manqua-t-il jamais ? Les imprudences de celui-ci furent toujours heureuses, celles de l'autre malheureuses: voilà toute la différence. Une crédulité excusable fit marcher le Suédois vers l'Ukraine & causa sa ruine. Une vanité un orgueil condamnables transporterent le Macédonien dans les déserts de l'Afrique, & sans un concours de circonstances extraordinaires, toute son armée eût été ensevelie, comme celle de Cambyse, dans les sables brulans de la Lybie. Qu'on compare ces deux expéditions, & qu'on juge.

On met ordinairement toute sa confiance dans le feu des bataillons qui bordent le parapet, & dans celui de l'artillerie. Je ne veux point déprimer le canon; ses effets seront sans doute considérables s'ils peuvent avoir lieu. Mais outre que l'ennemi aura aussi du canon pour faire taire le votre, il vous surprendra par une marche nocturne, sera avant le jour au pied de votre retranchement, ne fera feu qu'aux fausses attaques, & percera aux véritables à l'arme blanche. Dès lors toute votre artillerie vous est inutile. A l'égard de la mousqueterie on lui fait certainement plus d'honneur qu'elle ne mérite, d'autant plus qu'il n'y a que le premier rang placé sur la banquette dont les coups puissent avoir de la justesse & de l'effet. Mais ce feu déjà si faible cesse bien vite d'avoir lieu, & dès que l'ennemi est sur le haut du parapet, & même sur la berme, ce n'est plus qu'avec des armes d'une certaine longueur, & capables d'une forte impulsion, qu'on peut le culbuter dans le fossé. Celles dont on se sert aujourd'hui n'ont certainement pas ces propriétés. Aussi le parti qu'on prend ordinairement, c'est de s'éloigner du parapet à mesure que l'ennemi se montre, & ce parti ne serait pas le plus mauvais si c'était en vue de le charger vigoureusement dès qu'il descend & se forme; mais point du tout, ce n'est que pour se disposer à une retraite precipitée, ou plutôt à une fuite honteuse, dans la quelle toutes les autres troupes du retranchement sont entrainées par l'epouvante qui les saisit.

Des troupes armées & ordonnées suivant notre systême défendraient sans doute beaucoup mieux un retranchement. Je voudrais qu'à cet effet la banquette eût assez de largeur pour contenir trois rangs de mes bataillons, & que le haut du parapet en eût moins qu'à l'ordinaire. Il est bien difficile que l'ennemi puisse s'y établir, & qu'il ne soit pas renversé, à mesure qu'il monte, par les bayonnettes des trois rangs, qui, toutes à la fois, l'atteignent & le repoussent. Si malgré cela il pénetre dans le retranchement, supposition assurément peu vraisemblable, il trouvera du monde bien préparé à le recevoir, car à quinze ou vingt toises du parapet je place d'autres bataillons dans leur ordre habituel à six de hauteur, & derrière eux des ailes-colonnes vis-à-vis de leurs intervalles. Ces corps mar-

cheront sur lui avant qu'il ait eu le tems de se former, & le chargeront fièrement. Mal armé, mal constitué, & en désordre, comment pourra-t-il en soutenir le choc?

Pendant l'action on fera des sorties par les débouchés qu'on doit se ménager, ainsi que je l'ai déjà dit, & que je le ferai voir dans un autre article où j'expliquerai ma pensée sur la construction des retranchemens. Ces sorties se feront par ailes-colonnes, qui sont des corps extrêmement mobiles & solides, faisant front de tous côtés par des à-droite ou des à gauche, & chargeant par conséquent l'ennemi dans quelque si uation qu'il se trouve. Cette manœuvre inopinée qui menace ses flancs l'arrêtera tout court, le déconcertera, & le déterminera infailliblement à la fuite. Si l'on s'était laissé surprendre, & s'il avait déjà percé quelque part, ces sorties n'en seraient que plus nécessaires pour l'attaquer en flanc & en queue, & l'obliger à lâcher prise.

Nous en avons dit assez pour faire voir comment nous défendrions un retranchement. Disons à cette heure quelque chose de l'attaque.

Lorsqu'on doit attaquer des retranchemens, le plus-tôt c'est le mieux, surtout si en donnant le tems de perfectionner les ouvrages, ils peuvent être mis promptement en état, par leur situation & leur peu d'étendue, de faire une vigoureuse résistance.

On fera semblant d'attaquer sur un front fort étendu, si c'est de jour, afin de donner plus de jalousie à l'ennemi, & de le tenir par-tout en échec. On se servira pour cela des chasseurs, & derrière ce rideau on disposera les véritables attaques, qui doivent commencer quelque tems après les fausses. On profitera pour le même effet des bois, des haies, des enfoncemens, & des autres avantages du terrein qui se trouvent à portée des endroits où l'on a intention de pénétrer aussitôt que l'ennemi les aura dégarnis ou abandonnés. Si vous doutez qu'il ait donné dans le piège, & si ses démonstrations vous indiquent le contraire, vous devez faire reconnaître ces endroits-là, car il se pourrait fort bien qu'il y eût laissé de faux drapeaux pour vous faire illusion.

Quand l'attaque se fait de nuit on prend toutes les précautions possibles pour n'être pas découvert, & en arrivant on

aborde tout de ſuite le retranchement, & on tâche de l'emporter avant que l'ennemi ait eu le tems de ſe reconnaître, & de diſtinguer les fauſſes des véritables attaques.

Mais que ce ſoit de jour ou de nuit, l'infanterie ne doit point tirer aux véritables juſqu'à ce qu'elle ſoit dans le retranchement, & que l'ennemi ait tourné le dos. Aux fauſſes on peut ſe ſervir du feu des chaſſeurs pour donner le change. Les véritables attaques ſe feront en ailes-colonnes, qui, outre leurs propriétés ſingulières pour de pareilles actions, donnent moins de priſe au feu du retranchement. Il y en aura pour ſoutenir celles qui attaquent, & de plus un certain nombre en réſerve. Un peloton de chaſſeurs ſera à la tête de chaque aile-colonne de première ligne. Ils auront des plaſtrons à l'épreuve, le fuſil en bandoulière, & de groſſes haches pour couper les paliſſades, ou les faſcines & piquets qui ſoutiennent les terres du parapet. Les ſoldats des ailes-colonnes, ayant de même le fuſil en écharpe, porteront des faſcines & des claïes, qui ſerviront à la fois à les couvrir & à combler les foſſés. Il y aura des travailleurs à la queue des ailes-colonnes pour faire de grandes ouvertures à la cavalerie dès qu'on aura pénétré dans le retranchement. Ces ailes-colonnes chargeront avec furie, & par des à-droite & des à-gauche prendront en flanc & de revers tout ce qui oſera tenir ferme. En s'étendant ainſi elles formeront bien-tôt un front ſans rien changer à leur diſpoſition; mais s'il était néceſſaire de ſe déployer, les deux de chaque bataillon ſe réuniraient, & cette manœuvre ſerait exécutée en un clin d'œil. Si le retranchement avait de faux points d'appui, & des paſſages par où l'on pût ſe gliſſer, cela ſerait fort aiſé à des corps comme les notres faits pour pénétrer rapidement par-tout, & ſuſceptibles de toutes les formes que les circonſtances peuvent exiger.

CHAPITRE XLI.

Des lignes.

Si un retranchement trop étendu ne vaut rien, à plus forte raiſon des lignes, avec les quelles on a la ridicule prétention de couvrir un pays d' une étendue beaucoup plus grande, ſont inutiles, & même très-déſavantageuſes. Elles embraſſent toujours plus de terrein qu' on n' a de troupes pour le garder, ou elles occupent inutilment un grand nombre de troupes, qui, éparpillées ſur un front extrêmement alongé, ne peuvent plus s' entreſecourir, ni par conſéquent oppoſer la moindre réſiſtance ſur les points attaqués. L' ennemi d' ailleurs, libre dans ſes mouvemens, formera différentes attaques, fauſſes ou vraies. Il ne ſe préſentera point aux endroits les mieux gardés, ou, s' il s' y préſente, ce ne ſera que pour vous y donner le change & vous tenir dans l' incertitude, tandis qu'il forcera ceux où il était le moins attendu. Bien loin donc que ces lignes puiſſent défendré un pays, je ſuis perſuadé que rien n' eſt plus propre à l' expoſer à une invaſion. C'eſt ce que l' expérience a conſtamment démontré; & elle a fait voir auſſi que le ſeul bon parti à prendre, en cas d' attaque, c' eſt de les abandonner. Il était donc inutile d' en conſtruire. Le Maréchal de Villars quitta celles de Courtray, & encore celles de Weiſſembourg, & choiſit des poſitions avantageuſes ſur le flanc de l' ennemi pour l' empêcher de pénétrer plus avant. D' autres Généraux, qui n' ont pas voulu ſuivre cette ſage conduite, & qui ſe ſont opiniâtrés à la défenſe des lignes, ont vu avec quelle facilité l' ennemi les a forcées, & que ne pouvant lui oppoſer nulle part un front avec leurs troupes diviſées, ni des corps qui euſſent quelque conſiſtance, ils out été contraints de lui abandonner entièrement les provinces qu' ils s' imaginaient de couvrir. Il eſt donc évident que de telles lignes ne couvrent rien, & que l' unique moyen de fermer l' entrée d' un pays à l' ennemi, c' eſt de ſe tenir toujours près de lui pour le harceler, couper ſes communications ſes vivres & ſes fourrages,

& saisir les occasions de le combattre avec supériorité. Lisez les commentaires de César, & les campagnes de Turenne; vous y trouverez cet art au plus haut degré de perfection. Vous y verrez comment on peut réduire son adversaire à l'absurde par des mouvemens rusés & savans, & par le choix judicieux des postes. Vous y observerez aussi, que lorsqu'on veut en fortifier quelques uns, ils doivent être situés de maniere à obliger si absolument l'ennemi à ces points d'attaque, qu'il ne puisse les éviter.

L'usage des lignes n'a commencé en France qu'avec les Généraux médiocres. Ni Turenne, ni Condé, ni Luxembourg, n'en ont jamais eu la pensée. * Mais leurs successeurs ont proposé ces lignes à la cour; ils ont voulu en faire par-tout, & par-tout ils ont été battus. Villars & Catinat les désapprouverent; mais ce n'était plus le tems où les plus habiles étaient écoutés. Les lignes ont eu le même sort en Allemagne, & leur inventeur même, le Prince de Bade, en a reconnu à ses dépens l'inutilité & les désavantages.

Quoiqu'on doive rejeter l'usage des lignes, on peut toujours profiter des facilités qu'offrent certains pays pour en interdire l'entrée, ou les garantir au moins d'une invasion subite. Ces moyens vous procurent les avantages que vous attendiez vainement des lignes, & n'en ont pas les inconvéniens. Les eaux, par exemple, fourniraient de grandes ressources dans une guerre défensive, si on savait s'en servir pour submerger de petits cantons, des quels pourrait quelque fois dépendre la sureté d'une province dégarnie de troupes. On barre, pour cela, en partie, ou tout-à-fait, les rivières jusqu'à ce qu'elles regonflent à la hauteur des retenues qu'on a faites avec des fascinages & des piquets, & il ne serait pas même difficile de se rendre absolument maître des inondations par des vannages pratiqués dans

* Il est vrai qu'on fit des lignes dès le tems de M. de Luxembourg, celles d'Espierre, de la Trouille, & d'Honscote. Mais ce fut contre l'avis de ce grand homme. Aussi ces lignes furent-elles forcées autant de fois qu'elles furent attaqués, & on fut enfin obligé de les abandonner, c'est-à-dire de se conformer, sans le vouloir, aux sentimens de M. de Luxembourg, toujours contrarié avec autant d'obstination que d'ignorance.

les digues, moyennant quoi l'on pourrait toujours disposer des eaux de la maniere qu'on voudrait. On peut même se procurer, par une ingénieuse construction des batardaux & des digues qui font refluer les eaux, & par la juste position des eclu-ses, le singulier avantage de submerger & mettre à sec alternativement une étendue déterminée de terrein autant de fois qu'on le juge à propos. Mais pour se résoudre à ces sortes d'opérations, il faut savoir auparavant si les suites n'en seront pas trop pernicieuses au pays, & il faut avoir fait avec la plus grande exactitude tous les nivellemens nécessaires pour connaître au juste les pentes & contre-pentes, afin d'être certain que l'écoulement des eaux sera prompt & entier, sans laisser des étangs ou des eaux croupissantes, qui causeraient la perte du terrein & l'infection de l'air.

Quant aux lignes de circonvallation & de contrevallation, qu'on fait dans les sièges, elles sont de toute autre espèce. Ce n'est que des retranchemens utiles, ou même absolument nécessaires. Cependant c'est aussi pour elles un principe bien constaté, qu'il ne faut jamais y attendre l'ennemi. L'étendue de la circonvallation est toujours trop grande, & l'espace pour manœuvrer trop petit entre le front du camp & la place assiégée, sur-tout si la garnison est forte & entreprenante. Ces lignes sont faites pour empêcher que rien n'entre dans la place, pour s'opposer aux petits détachemens, & pour assurer le repos & les commodités nécessaires aux troupes qui font le siège; mais nullement pour y soutenir les attaques d'une armée, pas même d'un corps un peu considérable. Le parti, que proposait le Duc d'Orléans au siège de Turin en 1706, de lever tous les quartiers, & de marcher droit à l'armée combinée, qui passait le Pô à Veillane, était certainement le meilleur, & même le seul bon en de telles circonstances; mais le sentiment contraire du Maréchal de Marsin muni d'ordres particuliers, qui bridaient le pouvoir du Prince, l'emporta. Les Français resterent dans les lignes, & y furent battus.

Comme la ligne de contrevallation, quand on juge à propôs d'en avoir, est à l'égard de la place ce que la ligne de circonvallation est à l'égard de la campagne, on doit, ce me semble, s'en tenir à-peu-près aux mêmes maximes tant pour

l'une

l'une que pour l'autre. Elle peut servir à assurer la queue du camp contre les petites sorties ; mais pour les grosses qui voudraient entreprendre quelque chose sur les quartiers, il faut marcher en forces à leur rencontre, & les charger vigoureusement.

Les Généraux bornés ont de la peine à quitter leurs lignes: ils s'imaginent être plus en sureté lorsqu'ils voient des retranchemens devant eux. C'est qu'ils n'ont ni principes, ni idées nettes des choses. Ils ne savent ni l'objet de ces lignes, ni l'usage qu'on doit en faire. Si vous voulez le savoir, & suivre des guides qui ne vous égareront certainement pas, imitez César à Aléxie, & le Prince Eugène à Belgrade.

J'ai entendu inconsidérément blamer le Roi de Prusse d'avoir quitté le blocus de Prague pour aller attaquer le Maréchal Daun à Kollin. Mais ce Monarque ne fit que ce que César & le Prince Eugène auraient fait en pareil cas. Si l'événement lui fut contraire, il ne faut l'attribuer qu'aux différentes causes que j'ai indiquées en parlant de cette bataille. Mais que de gens, qui au lieu de raisonner d'après les causes ne raisonnent que d'après les effets !

Quant à la construction des lignes dans un siège, je ne puis m'empêcher de dire que je trouve la méthode usitée très-défectueuse. On verra celle que je propose pour retrancher un camp ; & l'on jugera si elle ne serait pas également bonne pour des lignes de circonvallation.

CHAPITRE XLII.

Des camps.

Camper, marcher, combattre, tout cela est fondé sur les mêmes principes, qu'il faut cependant savoir appliquer aux terreins, & aux circonstances. Il s'ensuit donc que tout camp où les troupes en quittant leurs tentes ne peuvent se mettre facilement en bataille, ou en ordre de marche, est mauvais ou par sa nature, ou par sa disposition : mais il ne s'ensuit pas qu'on doive toujours camper dans l'ordre parallèle, comme on le

pratique aujourd'hui, ni s'en tenir à cette routine grossière & stérile, à la quelle on est aussi aveuglément attaché dans les campemens, que dans les autres opérations de la guerre.

La castramétation doit avoir ses principes généraux, afin que les différens camps ayent toujours essentiellement les mêmes propriétés & les mêmes avantages, & ces principes constans doivent être relatifs à ceux d'une Tactique savante, féconde, & solide. Mais de même que d'un ordre de bataille primitif il en doit facilement éclorre tous les ordres que les combinaisons de la guerre peuvent exiger, par une semblable maxime d'un ordre de castramétation habituel, il en doit naître des méthodes de campemens qui se prêtent à toutes les variétés des positions, qui facilitent toute sorte de mouvemens, & qui dérobent à l'ennemi la connaissance de nos forces & de nos projets.

Qu'on observe combien l'espèce de Tactique influe, selon qu'elle est bonne ou mauvaise, sur tous les usages & sur toutes les opérations de la guerre! Une ordonnance alongée, pour se former selon sa disposition habituelle, doit nécessairement avoir aussi un camp très-alongé. Un pareil camp est faible dans toutes ses parties; il est rare qu'il puisse être bien appuyé; il est par conséquent exposé aux surprises & l'ennemi peut aisément se donner sur lui des revers; son énorme étendue rend les communications difficiles, & met les différentes parties dans l'impossibilité de s'entresecourir avec la promptitude nécessaire; il contrarie tous les ordres de bataille, excepté le parallèle, qui est le plus mauvais, & dans le quel on ne combattra vraisemblablement jamais; il éxige des emplacemens qu'on ne trouve pas toujours, ce qui fait qu'on abandonne souvent ceux où la raison de guerre voudrait qu'on campât; il étale enfin toutes les troupes à l'ennemi, qui peut en compter le nombre par l'étendue du camp, & juger de toutes les manœuvres & de toutes les dispositions de l'armée en cas de marche, ou de combat.

Avec l'ordonnance que je propose, dont on peut resserrer les intervalles autant qu'on veut, mes camps auront ordinairement le tiers & souvent moitié moins d'étendue que les camps ordinaires; il y aura entre le front & la profondeur une proportion qui les rapprochera de la force des anciens camps Romains,

mains, fans en avoir les inconvéniens, ou de ceux des Princes Maurice & Frédéric de Naffau, illuftres reftaurateurs des maximes anciennes; * la répartition en fera plus facile & commode aux troupes, qui plus ramaffées, ne craignant rien de l'ennemi en feront plus tranquilles; les emplacemens étant plus aifés à trouver, on gardera fa pofition, ou on la changera, fuivant le cours projeté des opérations fans que rien puiffe l'interrompre ou traverfer; l'armée ne fera plus fi connue de l'ennemi, & il verra auffi peu clair dans votre camp que dans vos mouvemens, & dans vos ordres de bataille; il fera par conféquent plus de fauffes démarches, & fera plus fouvent battu; &, pour tout dire en un mot, on verra naître une nouvelle caftramétation qui influera prodigieufement fur prefque toutes les branches de la guerre, & qui fera auffi analogue à une bonne Tactique, que la méthode actuelle lui eft oppofée.

Rien ne fait mieux connaître la capacité d'un Général que le choix de fes camps, & rien auffi n'eft de plus grande importance que ce choix. D'un camp bien ou mal pris dépend très-fouvent le fuccès d'une campagne. Elle ne peut qu'être heureufe & brillante fi vous favez vous pofter de manière à donner à l'ennemi plufieurs fujets de jaloufie à la fois; à rompre par de petits mouvemens toutes fes mefures; à le forcer à des marches longues & ruineufes; à rendre fes communications & fes fubfiftances incertaines & précaires, tandis que les votres font libres & affurées; à menacer fon pays, fes places, fes dépôts; à l'attirer enfin dans des lieux où vous aurez prefqu'une entiere certitude de le battre.

Lorfque vous aurez choifi un camp qui embraffe tous ces objets, ou du moins ceux qui ont plus de rapport au plan de vos opérations, votre premiere attention doit être de voir s'il eft affis fur un terrein fec & fain, à portée de l'eau, du bois, & des fourrages, & de maniere que la tête en foit prefqu'inabordable, & que les flancs en foient bien appuyés, & les derrières libres. On profite de tous les moyens qu'offre la nature

* Aléxandre Farnéfe, Guftave Adolphe, Turenne, Montécuculi, le Prince Eugene, & plufieurs autres Généraux fages & habiles campaient fur les mêmes principes.

du pays pour le fortifier, comme rivières non guéables ou qu'on fait refluer par des batardaux, marais, hauteurs, bois, ravins, & autres semblables avantages. Là où la nature manque il faut y suppléer par l'art, sans trop multiplier les ouvrages; mais ayant soin qu'ils soient judicieusement distribués, parfaitement bien construits, & exempts des défauts qu'on trouve dans la plupart des retranchemens.

Les avantages d'un camp retranché sont immenses. Il garantit l'armée des surprises; il lui épargne des fatigues qui la détruisent insensiblement, & cette multitude de grandes & petites gardes presque toujours inutiles, & si sujettes à être enlevées; il contribue beaucoup à empêcher la désertion & la maraude, autres sources de la ruine de l'armée; il facilite les fourrages, & assure à la fois les fourrageurs & le camp; il donne au Général la liberté de détacher hardiment de gros corps pour profiter des fausses démarches de l'ennemi, ou pour d'autres objets, sans crainte de se commettre; il le met en situation d'éviter les batailles forcées, & de ne combattre que quand il veut; il présente enfin aux troupes un abri sûr & prompt, si elles ont le malheur d'être battues. *

Malgré tous ces avantages la méthode de fortifier les camps était tombée en dissuetude. Le Roi de Prusse l'a fait revivre, & il a été imité. Le grand inconvénient, qu'on trovait dans les fortifications d'un camp, c'était la difficulté d'en sortir, & de défiler devant l'ennemi pour se former sur un champ de bataille. Mais premierement, l'on ne se retranche que pour se mettre à l'abri des surprises. Lorsqu'on n'est pas surpris, c'est-à-dire, lorsqu'on est prévenu de la marche de l'ennemi, on a toujours le tems de se former, même en défilant, sur le terrein qu'on a choisi à la tête du camp. En second lieu, si on défile, c'est presque toujours parce qu'on le veut bien, car rien n'est si aisé, ce me semble, que de raser un parapet & de combler

* Je sais que c'est une chose bien rare que le camp ait servi de retraite après un échec, mais je présume que cela pourrait quelque fois arriver, si le retranchement avait des ouvertures assez larges pour recevoir les troupes, & s'il était avantageusement situé. Les camps Romains étaient presque toujours abandonnés ou forcés après une bataille perdue parceque les ouvertures en étaient trop étroites.

un foffé pour l'étendue feulement de certains fronts. Troifièmement, il faut s'entendre fur ce mot *défiler*. Si c'eft défiler que de ne pas pouvoir fortir du camp en front de bandière avec des bataillons alongés à 60, à 80, & jufqu'à 100 toifes, j'avoue qu'il n'y a point de retranchement, quelque bien imaginé qu'il foit, à moins qu'on ne le forme d'ouvrages entierement détachés, où l'inconvénient n'éxifte, & où il foit poffible de l'ôter; mais fi défiler eft, dans l'acception du mot, marcher par files, ou fur de fi petits fronts qu'ils ne puiffent former des têtes capables d'attaque ou de défenfe, on doit convenir que l'inconvénient eft bien-tôt levé, & qu'il n'y faut pas une fi grande fcience pour fe procurer des débouchés d'une certaine largeur. En quatrième lieu enfin, il eft tout-à-fait vifible que l'inconvénient appréhendé eft une fuite de la mauvaife tactique reçue, & que nos courts & folides bataillons, ni nos ailes-colonnes, ni d'autres corps conftitués fur les mêmes principes, n'ont rien de femblable à craindre.

Je conviens cependant, qu'un retranchement contigu, & fans des ouvertures à y faire déboucher les troupes fur des fronts d'une certaine étendue, ferait très-défectueux, quand même on ne voudrait pas le quitter & qu'on aurait pris la réfolution d'y attendre l'ennemi: car rien n'eft plus décifif pendant le combat que quelques forties qui tombent brufquement fur l'aggreffeur, & le prennent en flanc & de revers. Je penfe que ces ouvertures ne devraient jamais avoir plus de vingtquatre toifes de largeur, ni moins de dix. * Par les premières, trois de nos divifions pourraient déboucher de front, & les deux des ailes fe repliant derrière & puis reprenant leurs places, le bataillon entier fortirait tout déployé fans le moindre inconvénient. Par les fecondes une de nos colonnes ou de nos ailes-colonnes, dont le front n'eft que de huit toifes, déboucherait avec la même aifance, & plus encore. De préférer les unes

* Les ouvertures ou portes des camps Romains n'avaient que fix toifes. J'ai déjà dit que c'était peu pour y rentrer après avoir été battu, mais cela fuffifait pour fortir, & aucun ennemi n'a jamais empêché les légions de déboucher. On n'a qu'à lire les Commentaires de Céfar. Mais il eft vrai que la Tactique Romaine ne reffemblait guère à celle de nos mincistes.

aux autres, ou de s' en servir alternativement, cela doit dépendre des circonstances locales, des mouvemens qu' on veut exécuter, & des différens objets qu' on se propose.

Il faut faire distinction entre les camps de passage & les camps de séjour. Pour les premiers je me contenterais de simples redans éloignés les uns des autres de cent vingt toises, à compter de leur angle saillant, ce qui donne une ligne de défense bien flanquée. En arrière des intervalles je fais construire des épaulemens, dont l' étendue sera plus ou moins grande en raison de l' ouverture de dix ou de vingt quatre toises, que je jugerai à propos, suivant les circonstances, de laisser entr' eux & les redans. Cette ouverture sera fermée par de légers abatis, ou par des chevaux de frise, dont le déblai est bientôt fait lorsqu' il s' agit de sortir. Voilà un retranchement qui a toute la force des autres, & n'en a pas les inconvéniens: car il n' a ni celui des retranchemens continus qui ne laissent aucun débouché aux troupes; ni celui des ouvrages totalement détachés, qui par leurs grands intervalles offrent, malgré leurs feux, des passages bien commodes à l' ennemi, & facilitent par conséquent les surprises. Si l' on vient me dire, qu' on gardera exactement ces intervalles, je veux seulement qu' on considère quelle quantité de troupes il y faudrait pour tenir à force d' hommes en état de défense ces espaces si étendus & si entierement découverts. Peut-on être bien tranquille dans un camp de cette espèce?

A l' égard des camps de séjour, il faut les fortifier avec bien plus de soin, mais toujours sur les mêmes principes. On doit profiter des hauteurs, bois, ruisseaux, marais, en un mot de tout ce qui peut en rendre l' accès difficile. S' il y a des villages à la tête du camp, on les retranchera de maniere qu'ils le flanquent, & qu' ils en soient flanqués.

Planche XXVIII. Dans ces camps à demeure je substitue des redoutes aux redans. Ces redoutes seront circulaires. Les quarrées ont de grands défauts, parcequ' à leurs angles saillans il y a un espace considérable qui n' est battu d' aucun feu direct. Cet espace, comme l' a démontré le Chevalier de Clairac, est un secteur de cercle dont l' ouverture est réglée par celle de l' angle flanqué, & la longueur des rayons par la plus grande portée du

fusil; de manière que l'angle étant droit & la portée de 150 toises, il y a près de 17679 toises de terrein, où l'assaillant n'a aucun feu de front à craindre. Il est vrai qu'on peut les rendre moins défectueuses en arrondissant les angles, comme le même ingénieur le propose, * mais elles seront malgré cela toujours inférieures aux circulaires, qui sur quelque point que ce soit réunissent une grande quantité de tirs directs pouvant en même tems se donner tous les tirs obliques dont on aurait besoin, se flanquent & se défendent mutuellement de tous les côtés, facilitent l'usage de l'artillerie dont on ne peut guère se servir dans les autres, & ne laissent aucun espace libre à l'ennemi sous la portée du canon.

Mes redoutes doivent être fraisées & palissadées, les palissades dont on les hérisse faisant un angle de 45 degrés avec l'horizon, & leur saillie n'étant pas moindre de 4 pieds. Le parapet en aura 12 d'épaisseur. La banquette sera assez large pour contenir trois rangs de me divisions. Le fossé le sera de 15, & en aura 10 de profondeur. Chaque redoute sera entourée de deux rangs de puits, dont la figure imitera celle d'un cône tronqué, ayant le diamètre supérieur de huit pieds, l'inférieur de trois, & la profondeur de neuf. ** Ils seront fort près les uns des autres, & couverts de manière à cacher le piège, comme l'étaient ceux de César à Aléxie.

A cent toises en avant des redoutes on construira des flèches pour se procurer des feux de revers, si l'ennemi s'engage dans les intervalles. Leurs angles présentés à la campagne attireront l'ennemi, qui dirige le plus souvent sa marche sur les capitales des ouvrages, où il est ordinairement presqu'à l'abri des feux. Mais il se verra bien abusé, lorsqu'il se trouvera sous celui des redoutes. Les flèches seront aussi entourées de puits, & il y en aura le long de leur communication, & en dedans d'espace en espace, ceux-ci couverts de claies ou de

* Il propose aussi de construire les ouvrages en crémaillère, mais alors on ne peut y faire aucun usage du canon.

** Les petits espaces intermédiaires, ainsi que le fond des puits, seront hérissés de pieux dont les pointes auront été durcies au feu & bien aiguisées.

planches, qu'on ôtera en abandonnant ces pièces. Mais quand même on ne ferait pas de tels puits dans l'intérieur de cette communication, l'ennemi ne pourrait guère s'en prévaloir, étant enfilée par le feu de la redoute, comme il ne peut pas non plus se servir de la flèche dont la gorge est entierement découverte. Ces ouvrages défensifs tiendront lieu en même tems de gardes avancées, & serviront à la fois à arrêter l'ennemi, & à avertir le camp. Leur objet rempli, les troupes qui y étaient se retireront dans les redoutes.

Les épaulemens seront construits sur des dimensions analogues à celles des redoutes, qui peuvent être plus ou moins grandes, selon qu'on le juge à propos. Ils seront garnis d'artillerie, & empêcheront l'ennemi de pénétrer par les intervalles des redoutes. Si quelques unes sont emportées, il n'est pas pour cela maître du retranchement, & il a à essuyer les feux obliques des brisures de la courtine, & dans les passages les feux croisés des épaulemens, & ceux des troupes rangées en bataille vis-à-vis des redoutes, & prêtes à le charger vigoureusement dès qu'il voudra avancer.

Cette maniere de fortifier un camp me parait meilleure que toutes celles qui ont été jusqu'à cette heure proposées: les ouvrages en sont d'une facile construction, * l'approche n'en est point du tout aisé, la défense réunit tous les avantages possibles, & je me conserve avec cela l'entiere liberté des mouvemens. Si l'ennemi, au lieu de se diriger sur les capitales des flèches, marchait aux courtines, il serait continuellement exposé aux tirs croisés des ouvrages collatéraux, & s'enfournerait enfin dans des coupe-gorges, où il serait immanquablement détruit par toute sorte de feux directs, obliques, & de revers,

* Quand même elle paraitrait d'un plus grand travail, que quelques unes des méthodes proposées, elle n'en fera ni plus longue ni plus pénible, puisque sur la même étendue de front on aura par notre ordonnance le double du monde qu'on a ordinairement pour y travailler, &, ce qui est surtout à considérer, on se couvrira dans un cas pressant par les courtines & les glacis des redoutes en moitié moins de tems. Il est superflu d'observer qu'on aura aussi dans tous les cas le double de forces pour la défense.

revers, tandis que par des sorties faites aux endroits non attaqués on le prendrait en flanc & en queue, & on lui couperait la retraite. Je présume donc, on me permettra de le répéter, que par cette méthode l'on peut réunir les avantages des retranchemens ouverts & des retranchemens fermés, évitant tous leurs défauts, puisqu'on y trouve à la fois la liberté & la hardiesse des uns, & la force & la sureté des autres.

Quoique j'aye proposé ces ouvrages comme les meilleurs, je ne suis néanmoins pas si exclusif que de prétendre qu'on ne doive jamais en faire d'autres dans toutes les occasions & dans tous les postes, car la nature du terrein, la situation, & les différentes circonstances peuvent suggérer de nouveaux moyens; * mais quels qu'ils soient il ne faut jamais s'écarter des principes fondamentaux que nous avons établis, parce que, s'ils sont vrais, ils doivent être immuables.

Le Roi de Prusse a toujours retranché ses camps avec beaucoup plus de soin que ses ennemis, &, si j'ose dire mon sentiment, quelque fois trop. Un des plus considérables, tant par la situation que par les ouvrages qu'il avait fait construire, était celui de Jauernick. Sa droite s'étendait vers la ville de Striga, s'appuyait en partie à des marais formés par le Freyberger-wasser, & avait en avant deux villages & un bois fort-épais, où plusieurs redoutes défendaient des abatis fort-larges. Sa gauche communiquait avec Schweidnitz, forteresse à trois quarts de lieue de son armée, d'où il tirait ses provisions, & était appuyée au village de Jauernick & à une hauteur qui dominait toute la plaine. Les retranchemens construits pour défendre ce poste étaient d'un très-difficile accès, les dehors bien palissadés, & plusieurs rangs de puits en interdisaient l'approche. On avait élevé dans l'intérieur de ces ouvrages un cavalier qui portait huit pièces de canon, & dominait sur toutes les autres batteries; & on avait tracé sur le terrein qui allait der-

* De simples abatis sont quelque fois une fortification excellente; mais il faut qu'ils soient bien faits, que les branches soient bien entrelacées & bien épointées, & les troncs assujettis par de grosses lambourdes. Lorsque le pays offre de pareils avantages c'est une grande ineptie que de n'en point profiter.

rière en s'élevant d'autres ouvrages de moindre travail, qui commandaient les retranchemens, de sorte qu'après s'en être emparé on n'aurait guère pu s'y soutenir. Il n'était pas non plus possible de les tourner, sans s'exposer à toute l'artillerie de la ville, & aux sorties de la garnison. L'aile droite, dont l'approche était rendu impraticable par des marais, avait des ouvrages à peu-près semblables. On avait profité du terrein qui s'élevait vers le centre pour y construire une redoute à étoile, & on n'avait rien négligé pour la perfectionner. La tente du Roi était dans cette redoute, il y passait la nuit, & il découvrait de là pendant le jour les moindres mouvemens de l'armée Autrichienne campée sur les hauteurs de Cunzendorf, à une petite lieue de son camp. Les trois ouvrages principaux, dont nous avons parlé, se flanquaient & se défendaient d'autant plus facilement que le Roi avait diminué l'étendue de son front, pour former des crochets à ses ailes, afin de n'être pas tourné. Le reste du retranchement sur tout le front était composé de flèches & de redoutes en échiquier, avec des intervalles assez grands * pour faire sortir de la cavalerie lorsque l'ennemi aurait été mis en désordre. Ces ouvrages étaient gardés par des détachemens soutenus de l'armée, qui était rangée derrière. Ce camp défendu par plus de cinq-cens pièces de canon, tirées des arsenaux voisins, ne pouvait s'attaquer que par surprise. Mais le Roi y avait pourvu. Les villages devant le front étaient occupés & retranchés. Au moment d'être forcés, les dispositions étaient faites pour y mettre le feu qui devait se communiquer en un instant par des boyaux de paille goudronnés, qu'on avait attachés aux maisons. S'il avait été possible de défiler au travers de cet embrasement, l'artillerie du retranchement aurait fait une terrible exécution à la clarté des flammes, outre qu'on avait disposé des bûchers de distance en distance pour éclairer pendant la nuit l'approche de l'assaillant.

Il est clair que ce camp Prussien était fortifié sur les principes que nous avons posés dès le commencement de cet article, car le front n'était point trop étendu; il n'y avait pas la continuité que je condamne dans les retranchemens; on s'y était

* Ils étaient couverts par des chevaux de frise.

ménagé des ouvertures suffisantes pour les sorties; des ouvrages bien distribués empêchaient l'ennemi de pénétrer par ces ouvertures; tous les différens points se flanquaient & se défendaient mutuellement; on avait profité de tous les avantages du local, & toutes les parties en étaient bien couvertes & bien appuyées.

Le Maréchal Daun ne retranchait ordinairement ses camps que par des ouvrages détachés, moyennant quoi il se conservait la liberté des mouvemens. Je suis néanmoins persuadé que s'il n'avait pas eu ce grand nombre de troupes légères qui couvraient son camp, & s'il s'était trouvé dans une situation trop accessible, il n'eût pas manqué de lier les ouvrages en y ménageant les ouvertures nécessaires pour le débouché des troupes. Mais ce Général possédait parfaitement l'art de choisir ses positions. Elles étaient toujours presqu'inattaquables, ou l'auraient été à tout autre qu'au Roi de Prusse. Le camp de Plauen, qui couvrait Dresde & une partie de la Saxe, & assurait les communications de la Bohême, a été longtems un grand objet de jalousie pour les Prussiens. Le Roi prit la résolution de le tourner par Dippoldiswalda & Maxen, mais nous avons vu avec quelle sagacité le Maréchal para le coup, & quel fut le sort du gros détachement commandé par les Généraux Finck, Wunsch, & Rebentisch.

Quant à la forme & disposition intérieure du camp relativement à mon ordonnance, & aux principes d'une meilleure Tactique, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la planche pour saisir mon idée. Les troupes y campent dans leur ordre de bataille habituel, c'est-à-dire que l'étendue du front des camps particuliers des brigades est égale au front que ces troupes occupent dans l'ordre de combat, & l'étendue par conséquent de tout le camp de droite à gauche est égale à celle de toute l'armée en bataille, conformément aux principes qui doivent déterminer le front de bandière. L'armée étant donc en bataille à la tête de ce front, chaque brigade peut faire tendre son camp derriere elle, & cela fait, toutes les troupes peuvent entrer ensemble dans leur camp, s'y placer en un moment, & en sortir de même pour combattre. Les grandes rues du camp ont de largeur l'étendue du front de mes pelotons, & il y a

un intervalle un peu plus confidérable entre les brigades. La rue générale a vingt-quatre pas. Mais toutes ces dimenfions ont été exactement indiquées dans le plan, ainfi il eft fuperflu de les répéter ici. J'obferverai feulement que la feconde ligne doit avoir devant elle un terrein affez grand pour fe mettre en bataille, fans que les dernieres tentes de la premiere anticipent fur ce terrein; & que cette premiere ne doit pas feulement avoir affez de terrein libre en avant pour s'y mettre en bataille en cas d'attaque, mais encore pour que la feconde traverfant tout le camp puiffe fe former derriere pour la foutenir.

Il faut que dans le camp les troupes puiffent s'entre-fecourir aifément, & fe tranfporter par-tout avec promptitude, du centre aux ailes, & d'une ligne à l'autre. On doit donc ouvrir des communications affez larges, & aplanir tous les obftacles; on doit même fe précautionner contre tous les accidens qu'on peut prévoir. Je me fuis trouvé dans un camp où l'on avait négligé un ruiffeau prefqu'à fec. Il groffit tout à coup par la fonte des neiges dont les montagnes voifines étaient couvertes, l'armée fe trouva partagée en deux, & la communication d'une aile à l'autre fut interrompue pendant quelques heures. L'ennemi n'était pourtant pas bien loin.

On ne doit pas non plus oublier d'ouvrir toutes les communications qui peuvent conduire au champ de bataille qu'on veut occuper en fortant des retranchemens.

Les troupes légères feront employées à la garde extérieure du camp, & à roder fans ceffe du côté de l'ennemi. Il ne s'agit pas là de combattre, mais feulement de reconnaître & d'avertir. Elles feront donc partagées par petites troupes qui iront aux nouvelles avec circonfpection, battront l'eftrade, & feront des patrouilles fur le front, fur les ailes, & derrière le camp. Peu de troupes fuffifent pour cela, & l'on peut s'épargner une grande partie de ces détachemens toujours éludés, de ces poftes avancés toujours furpris, & de ces grandes & petites gardes, qui à l'approche de l'ennemi, fi tant eft qu'elles ne foient pas coupées, fe replient précipitamment fur le camp, & y amènent l'épouvante, la confufion, & l'ennemi avec elles.

Lorfqu'on doit couvrir ou défendre un pays, il faut fe pofter toujours de maniere à traverfer par de petits mouve-

mens les desseins de l' ennemi, & il est par conséquent nécessaire de choisir pour camper les lieux par où il peut aller le plus directement à son but. Il sera obligé de faire de grands circuits, & des marches difficiles, aux quelles on s' opposera facilement, parce qu' on sera toujours sur les rayons des cercles qu' il lui faudra parcourir. Cependant, comme un adversaire habile peut dérober des marches, & que la meilleure position n' est pas à l' abri d' être tournée, il ne faut point en négliger les derrières, quelques libres qu' ils paraissent, & il faut avoir tout prévu relativement à celles qu' on doit successivement occuper, si on est dans le cas de changer de poste, afin que toutes les démarches & toutes les mesures concourent à remplir l' objet qu' on se propose. Il est essentiel que ces camps soient d' un difficile abord. J' en dis autant de ceux qu' on prend pour couvrir un siège, observer l' ennemi, épier ses desseins, le couper de ses entrepôts & communications. La tête en doit être assurée & forte, & les flancs bien appuyés. Les camps de fourrage surtout exigent de grandes précautions, car souvent une grande partie de l'armée fourrage, ce qui donne beau jeu à l' ennemi, si la situation & la force du camp ne vous mettent pas à l' abri de ses insultes.

Il y a des pays de plaine tellement ouverts, qu'il est bien difficile d' y trouver de ces camps ; & il y en a d' autres au contraire qui en fournissent un grand nombre. Ceux-ci sont les plus communs en Italie. Le Piémont surtout, qui est de sa nature un pays de chicane, en offre, pour ainsi dire, à chaque pas. Mais dans la multiplicité des positions il faut savoir choisir la meilleure, c' est-à-dire celle qui mène plus directement au but, qui remplit mieux votre plan, qui oblige l' ennemi à de grands détours, & qui vous met en état de rompre tous ses projets par de petits mouvemens.

Une des attentions principales en asséyant un camp c' est de se bien garder de prendre de faux points d' appui. * On ne

* Celui de Landshut situé sur de hautes montagnes, & couvert de retranchemens qui paraissaient inexpugnables, fut forcé par le Général Loudhon qui le fit tourner & prendre à dos par un détachement tandis qu' il l' attaquait de front. M. de Fouquet y perdit toute son armée, & fut fait prisonnier.

doit pas se fier, par exemple, aux marais & aux rivières, sans les faire bien reconnaître & sonder. Il y en a qui n'étant pas ordinairement guéables le deviennent dans certains tems : il faut le savoir.

Si le retranchement joint une rivière, on doit l'y conduire assez avant pour qu'il ne puisse être tourné ; & une règle aussi à observer c'est de ne pas tendre le camp si près d'un fleuve, lorsqu'on n'est pas maître des deux rives, que l'ennemi puisse venir impunément l'inquiéter de l'autre bord par son feu de mousqueterie ou de canon ; mais si vous ne pouvez absolument pas vous en éloigner, il faut du moins vous abriter par de bons épaulemens.

Du choix des camps dépendent, comme nous l'avons vu, les succès d'une campagne, & quelque fois le choix d'un seul fait à propos dès le commencement est décisif pour le reste de la guerre, & influe sur toutes ses opérations. Quelles ressources ne fournit point au Roi de Prusse celui de Meissen, * dont il s'est d'abord emparé, & dont vraisemblablement on ne le délogera jamais ! Ce camp lui assure la possession de la Saxe, & la Saxe lui fournit tout ce qui est nécessaire pour la continuation de la guerre. Cette province riche & peuplée est pour lui une minière d'hommes & d'argent. Une telle position éloigne la guerre de ses états, l'entretient chez les ennemis, & lui rend tributaire une partie de l'Allemagne. On doit donc regarder comme un trait d'une grande sagesse, de l'avoir occupée avant toutes choses, & de s'être donné tous les soins imaginables pour la conserver.

Le Prince Henri frere du Roi, & le Prince Ferdinand de Brunswick, se sont acquis la plus grande réputation par le choix judicieux de leurs camps. C'est par ce choix que le premier a su tenir tête avec une poignée de monde à des armées formidables, couvrir alternativement plusieurs provinces, & conserver par une savante défensive le *Herz-Gebirg* en Saxe pendant plusieurs campagnes ; & que le second a fait une guerre également admirée des connaisseurs, & a eu toujours une supériorité décisive sur des armées beaucoup plus nombreuses, jusqu'à ce

* Ceci était déjà ecrit en 1760.

qu' un adverſaire * digne de lui ſoit venu balancer pour quelque tems ſes ſuccès.

Puiſque rien n'eſt plus intéreſſant à la guerre, que le choix dont nous venons de parler, il me ſemble que pour le faciliter on devrait pendant la paix ſe faire une étude de connaître tous les différens camps dans les provinces qui peuvent devenir le théâtre de la guerre, & en dreſſer de bonnes cartes topographiques ou plutôt des plans parfaitement exacts, afin de ſavoir d'avance quels ſont ceux qu'il conviendrait d'occuper, pour couvrir une province, pénétrer chez l' ennemi, rompre ſes deſſeins, éluder ſa ſupériorité, couper ſes communications, ou pour remplir tout autre objet d' offenſive & de défenſive. De pluſieurs camps, qui à vue de pays ſembleront convenir à votre deſſein, il n'y en aura peut-être qu'un ſeul qui y ſoit réellement propre, & qui réuniſſe tous les avantages que vous déſirez. De quelle importance n' eſt-il donc pas d'acquérir une connaiſſance préventive de ces ſortes de poſitions, & de les avoir bien méditées & bien combinées? Cela préſerverait un Général de bien de fauſſes démarches, & de beaucoup de fautes ſouvent auſſi inévitables qu' irréparables. Les principaux points de ces poſitions, une fois bien reconnus, ne varient plus, à moins de quelque révolution extraordinaire; car ce qui eſt ſuſceptible de changement n' eſt que la ſurface du terrein, par des orages, des défrichemens, des plantations, & d' autres cauſes naturelles ou artificielles bien aiſées à reconnaître.

Cet objet eſt, ce me ſemble, aſſez intéreſſant, pour que les Souverains y faſſent un peu d' attention.

* **Le Maréchal de Broglie.**

CHAPITRE XLIII.

Des fourrages.

Lorſqu'on veut prévenir l'ennemi par quelque entrepriſe de conſéquence à l'entrée de la campagne, il faut s'être ménagé des magaſins de fourrage, & les avoir à portée des rivières qui peuvent en faciliter le tranſport. Ces magaſins doivent être diſpoſés de maniere qu'ils ne puiſſent ſervir à l'ennemi d'indices de ce qu'on a deſſein d'entreprendre.

S'il ne s'agit que d'un coup de main bruſque & prompt, il ſuffira de faire ficeler du foin pour le peu de jours qu'on croit devoir y employer.

Il eſt évident que tant qu'une armée n'aura que du fourrage ſec à donner à ſes chevaux, elle ſera trop dépendante de ſes magaſins, & que cette dépendance lui rendra impoſſible toute opération qui l'en éloignerait pour un tems un peu conſidérable. On eſt donc obligé d'attendre, pour ſe mettre en campagne, la ſaiſon de fourrager au vert. Vous choiſiſſez alors un camp, qui avec les autres propriétés néceſſaires ait celle de rendre vos fourrages aiſés & ſûrs, & ceux de l'ennemi dangereux ou difficiles.

J'ai vu quelque fois de très-mauvais arrangemens pour les fourrages. On ne ſe contentait pas de fourrager ſans ménagement dans l'enceinte des gardes & aux environs du camp pour les premiers jours ſeulement, mais on continuait à conſommer ainſi les fourrages les plus à portée tout à la ronde, & on donnait par là le tems à l'ennemi d'enlever ou de rendre fort haſardeux les plus éloignés, dont on aurait pu profiter au commencement. Je n'aurais, peut-être, rien trouvé à redire à cette conduite dans un camp de paſſage; mais dans des camps à demeure elle eſt certainement étrange. Il faut y en tenir une toute différente. C'eſt par les plus éloignés, ſur-tout par ceux qui ſont en avant, qu'on doit commencer, ſe réſervant toujours les plus proches. * En s'emparant d'abord de ceux

* Mais il faut beaucoup d'attention pour empêcher que les fourrages intermédiaires ne ſoient point abimés. On laiſſe ſouvent prendre aux

ceux dont l'ennemi peut profiter, c'est autant d'enlevé à sa subsistance, & par cette disette on lui cause de grands embarras. On doit commencer par reconnaître exactement tous les fourrages, & après en avoir évalué la quantité on en règle la distribution relativement au tems qu'on doit séjourner. Il est de la plus grande importance d'être économe sur les fourrages; autrement l'on est bientôt réduit à la nécessité de décamper pour en chercher ailleurs, & on abandonne peut-être à l'ennemi une position qu'il fallait garder, ou même on s'expose par ce changement forcé à se faire battre.

Il serait à désirer qu'il y eût dans les fourrages plus d'ordre & de secret qu'il n'y en a ordinairement, & il faudrait en contracter l'habitude dans ceux même qui ne se font pas à portée de l'ennemi. Mais lorsqu'on est à cette portée il faut en cacher soigneusement le tems & le lieu, & tâcher de savoir où & quand l'ennemi fait les siens, parce que, fourrageant en même tems que lui, vous pourrez le faire en toute sureté. Prenez bien garde cependant, que ce ne soit pas de son côté un faux fourrage pour vous donner le change, & vous tomber ensuite sur le corps. Vous devez vous attendre à ces sortes de ruses de la part d'un ennemi entreprenant dès qu'il se sera apperçu que vous vous habituez à cela.

Il faut avoir une parfaite connaissance de sa position, & de tout le pays qui l'environne, pour fourrager à portée de son camp. Mais généralement tous les lieux qu'on veut fourrager, & les chemins qui y conduisent, doivent avoir été reconnus auparavant avec toute l'attention possible, tant pour évaluer au juste la quantité du fourrage, que pour régler les escortes. Le

escortes les chemins qu'elles veulent. Les fourrageurs aussi vont à travers champs; chaque file se fraye sa route pour aller & sa route pour revenir; & combien de files de fourrageurs! Pour lors il est inutile de vouloir réserver ces fourrages; ce serait en pure perte. Il faut donc ouvrir un certain nombre de routes pour les escortes & les fourrageurs, dont on doit former des colonnes, & empêcher sous des peines très-févères que qui ce soit ne s'en écarte. Il faut dans l'ouverture de ces routes toucher le moins qu'on peut aux fourrages, & aimer mieux les alonger un peu, que les raccourcir aux dépens de leur conservation.

calcul des rations de fourrage nécessaires à l'armée doit être exact, & la connaissance des terres complette, pour savoir à-peu-près ce qu'elles en peuvent fournir en raison de leur qualité & de leur culture. * On déterminera alors avec précision l'étendue à fourrager, & le nombre des chevaux qu'on y doit employer.

La force des escortes, grandes & petites, est calculée non seulement sur la nature & l'extension du terrein qu'on doit embrasser, & sur le nombre des fourrageurs, mais aussi sur la position, la force, & la distance de l'ennemi. Le tems dont il a besoin pour franchir cette distance, celui de la durée du fourrage, celui qu'exige la retraite, tout cela doit être calculé, comparé, combiné.

Je ne suis pas pour ces grands fourrages dont la chaîne aussi faible qu'étendue est incapable de résistance. Je voudrais plutôt en faire quatre par demi-aile de cavalerie, qu'en faire deux par aile. On y trouverait des avantages considérables; beaucoup plus de sureté, plus d'ordre, moins de fatigue, moins de dégât.

On ne doit point faire partir les fourrageurs assemblés à la tête du camp avec les petites escortes des régimens, que les grandes escortes n'ayent commencé à former la chaîne; dans la quelle il faut avoir soin de placer chaque arme sur le terrein convenable; que l'infanterie, ayant avec elle son canon, occupe les villages, les bois, les ravins, & autres lieux couverts; que la cavalerie placée dans les endroits clairs soit à portée de la soutenir, & que les différens corps soient joints par des sentinelles & des védettes qui puissent se voir & s'avertir.

Il est essentiel de se ménager une réserve pour donner du secours aux parties de la chaîne qui peuvent être attaquées. Au lieu qu'on met ordinairement toute cette réserve au centre, je serais d'avis de la partager en trois corps, les quels, postés

* Je vis une fois calculer un fourrage sur 100000 toises quarrées, qui devaient donner 5000 trousses. Elles n'en donnerent que 1000. C'est qu'on avait supposé le terrein egalement fertile par-tout, & qu'on l'avait trop superficiellement examiné. On n'avait pas même reconnu, ni par conséquent déduit, un espace marécageux qui se trouvait au centre.

à trois points également éloignés du centre & de la circonférence, feraient bien plus à portée de soutenir les endroits où l'ennemi tenterait de percer, & pourraient aisément se réunir si le besoin l'exigeait.

Afin d'avoir de promptes nouvelles de toutes les démarches de l'ennemi, il est nécessaire d'avancer des partis de troupes légères vers son camp, menés par des officiers assez éclairés pour ne pas prendre le change sur la force de ses détachemens, ne pas alarmer mal-à-propos les troupes de la chaîne, ne point confondre les fausses avec les véritables attaques, & avertir néanmoins assez-tôt, lorsqu'un corps considérable s'approche, pour donner le tems d'assembler toutes les escortes & faire ferme à l'ennemi, pendant que les fourrageurs se mettent en sureté. Si l'on se sent assez fort pour disputer le fourrage, on prend la position qu'on doit avoir choisie & reconnue d'avance pour cet effet. Mais il faut être supérieur en troupes, & avoir l'avantage du terrein; car, à moins que ce ne soit un de ces fourrages forcés qu'on doit défendre à quelque prix que ce soit, rien ne ferait plus imprudent que de hasarder légérement une action qui peut avoir les suites les plus dangereuses.

On est quelque fois contraint de faire des fourrages si voisins de l'ennemi, & si aventurés, que la moitié de l'armée, ou même l'armée entiere est en bataille pour les protéger. Il faut user alors d'une grande circonspection & diligenter l'affaire le plus qu'on peut; car quoiqu'on fourrage sous la protection d'un corps capable d'en imposer, la situation est ordinairement bien critique, & pour ce corps, & pour celui qui fourrage.

C'est une chose très-essentielle que l'officier général destiné à commander le fourrage aille lui même en visiter auparavant le terrein, & reconnaître tous les postes qu'il faut occuper. J'ai vu faire de très-mauvaises dispositions pour avoir négligé cette reconnaissance, & j'ai vu des commandans de fourrage obligés de changer, après l'inspection des lieux, l'arrangement qu'ils avaient fait sur le rapport & le conseil des autres; ce qui demande un tems que souvent on n'a pas, & est toujours sujet à de grands inconvéniens.

Les chemins qui mènent du camp au lieu du fourrage doivent être libres & bien praticables. On y fait les réparations nécessaires, & s'il y a des défilés on leur donne toute la largeur possible, & on les garnit d'infanterie pour assurer la retraite & les communications.

Quant à la manière de ramasser & transporter le fourrage, les trousses à la Suédoise sont les meilleures que je connaisse. Le Maréchal de Saxe s'élève contre l'usage universel & immémorial des trousses. „ Il est incroyable, dit-il, combien on „ estropie de chevaux avec les trousses. Elles leur restent sur „ le corps quelque fois huit à dix heures, & pesent jusqu'à „ six-cens livres, & quelque fois davantage. Si dans des défi- „ lés une trousse se rompt, qu'elle tombe, qu'un cheval „ s'abatte, voilà toute la cavalerie arrêtée. Les autres chevaux „ qui ne peuvent supporter leurs charges s'inquietent, ils tou- „ pillent & se heurtent ; voilà tout aussitôt vingt trousses à bas. „ Quand il pleut, les chevaux enfoncent, glissent, & s'abattent, „ les trousses trainent dans les boues, le dessus n'est bon qu'à „ jeter ; de façon qu'il y a toujours un grand tiers de perte. * „ Il vaudrait mieux ne rien donner aux chevaux, que de le leur „ faire payer si cher.

Pour remédier à ces inconvéniens, le Maréchal propose des sacs de sept pieds de tour sur cinq de haut, avec des bretelles pour y passer les bras. Les cavaliers les remplissent de fourrage, montent à cheval, & se les font donner par leurs camarades sur la croupe, placés sur les deux bâtines le plus près du dos qu'il est possible.

Je trouve ces sacs fort bons, mais leur transport n'a guère moins d'inconvéniens que celui des trousses relativement aux chevaux. De ceux-ci il en faut toujours le même nombre, & peut-être davantage ; leur charge n'est pas moins pesante ni plus avantageusement placée, & elle ne les fatiguerait ou ne les estropierait pas moins ; en un mot ces sacs sur la croupe des chevaux n'ont d'autre utilité réelle que de prévenir la dissipation & l'endommagement du fourrage.

* Ajoutez que quelque attention qu'on apporte à faire bien lier les trousses, le déchet en est toujours considérable, & d'autant plus grand que le chemin pour s'en retourner au camp est plus long.

Cela m'a fait rêver à quelques expédiens pour le transporter sans qu'il en coute la moindre peine à la cavalerie, que ce manege abîme infailliblement en très-peu de tems. J'admets d'abord les sacs; je ne vois pas d'autre moyen de conserver tout le fourrage qu'on rassemble. Ils doivent être assez grands pour contenir chacun la quantité de cinq à six cens livres. Je voudrais faire voiturer ces sacs sur des petits chariots très-légers * à deux roues, attelés d'un seul cheval. Chaque chariot en porterait deux, & même trois s'il était nécessaire. Chaque fourrageur conduira son chariot, il remplira ses deux sacs de fourrage, & se rendra aussitôt à l'endroit où se rassemblent ceux de son régiment, qui ayant tous chargé leurs chariots s'en retourneront au camp sans attendre ceux des autres corps. S'il survient une alerte, on pourra se servir des chariots pour former une espèce de retranchement, & les fourrageurs, qui doivent être armés, se rangeront dans l'ordre qui leur sera prescrit pour le combat. ** Outre ces fourrageurs des chariots il y aura pour chaque régiment un certain nombre de fourrageurs à cheval, qui aideront à couper & charger le fourrage, & cela fait remonteront en selle & rentreront dans leurs escadrons.

Moyennant cette méthode il n'y aura jamais ni perte ni détérioration dans le fourrage, & je ne fatiguerai pas le moins du monde ma cavalerie, qui ne fournira qu'aux escortes, de façon qu'il n'y aura pas dans tout le cours de la guerre un seul cheval éclopé à cause des fourrages. Ajoutez qu'il ne faudra pour son transport que la moitié, ou même le tiers des chevaux qu'on y emploie aujourd'hui. Rendons ce-ci évident.

Les trousses pesent jusqu'à six-cens livres. Les chevaux les portent, il est vrai; mais ce poids avec celui du cavalier

* Le récipient de ces chariots sera de cordes entrelacées. On prendra les chevaux dans les équipages & les attirails de l'armée. Ces chariots serviront aussi au transport des menus bagages & des vivres. Ils seront assez étroits pour passer partout où un cheval avec sa trousse de 600 livres peut passer.

** Lorsqu'un fourrage est attaqué, les fourrageurs embarrassés de leurs trousses s'enfuient toujours, & le plus souvent toutes les trousses se perdent. On a beau prendre des mesures pour l'empêcher; il faut prier le ciel qu'il ne prenne pas envie à l'ennemi d'attaquer vivement.

est exorbitant & les assomme. Il y en a qui dès le premier fourrage sont ruinés. Pour qu'un cheval pût sans trop de peine porter sa trousse, il faudrait qu'elle n'excédât point les quatre cens livres, ce qui ferait augmenter d'un tiers le nombre des fourrageurs. Mais un cheval attelé à un chariot fort léger, peut aisément tirer un fardeau de mille sept-cens livres en plaine & dans un bon chemin, & de mille deux-cens dans un pays montueux & difficile. Il ne faudra donc en plaine que le tiers, & en pays de montagnes que la moitié des chevaux qu'on envoie ordinairement au fourrage. Supposons que l'armée ait besoin de quatre mille trousses. Voilà quatre mille chevaux nécessaires pour les charger. Pour moi j'en ai assez de mille quatre-cent, & j'apporte certainement plus de fourrage au camp, puisqu'il ne saurait y avoir le moindre déchet.

Ces chariots, dira-t-on, sont embarrassans. Je ne vois pas cela. Deux chevaux accablés par leurs trousses vous embarrassent bien plus qu'un de ces petits chariots, & ne peuvent porter les deux tiers de sa charge sans s'abimer. Mais encore cette noveauté semblera étrange. * A la bonne heure, l'utilité n'en sera pas moins grande. Vos fourrages se feront avec facilité & ménagement; votre cavalerie, non seulement n'en sera pas ruinée, mais n'en souffrira rien; & dans telle position où l'ennemi ne réussirait pas à la faire vivre dix jours, vous pourrez subsister plus de trente.

On doit en même tems remédier à l'abus assez ordinaire de laisser au caprice des fourrageurs de marquer la circonférence du terrein qu'ils doivent fourrager. ** Ils la font trop grande, ce qui est cause qu'il y a beaucoup de fourrage gaspillé & foulé, & qu'il faut étendre considérablement la

* Les Romains se servaient de chariots dans leurs fourrages, mais c'était le pays qui les fournissait. Lorsqu'ils ne pouvaient pas avoir de ces chariots, ils y substituaient les bêtes de charge de l'armée & toutes celles qu'on trouvait, mais ce n'était que dans le cas d'une nécessité absolue que la cavalerie portait des trousses, & elle ne fournissait ordinairement qu'aux escortes.

** On pourrait déterminer pour chaque fourrageur l'étendue de son terrein, & lui prescrire une méthode facile de la marquer avec assez de précision par le moyen de son chariot placé au centre, & d'une ficelle attachée à ce point central.

chaîne. On ne saurait se donner trop de soins pour ménager les fourrages; on doit les faire toujours bien en règle, & ne jamais tolérer le moindre dégât. Les Prussiens fourragent avec plus d'ordre & d'économie que les Autrichiens, & ceux-ci plus que d'autres nations, qui ont coutume de gaspiller la moitié du fourrage. Pour peu que les Français séjournent dans le même camp ils sont bientôt en disette, leur cavalerie en souffre extrêmement, & le Général est quelque fois contraint de quitter une position propre à lui assurer le succès de la campagne. N'imputons cependant pas ce-ci à la nation, mais à ceux qui la commandent. Le Maréchal de Broglie qui avait remedié à de pareils inconvéniens, ainsi qu'à bien d'autres, fit voir, à l'imitation de Turenne, qu'il n'y a point de nation qui ne soit susceptible d'ordre & de discipline quand le Général le veut; mais dès que la cabale de la Cour l'eut fait rappeller, tout retomba dans l'ancien relâchement.

Les escortes doivent être plus ou moins fortes en cavalerie, ou en infanterie, selon que le pays est ouvert, ou fourré. Pour en régler le nombre & la qualité il est donc nécessaire d'avoir soigneusement reconnu le terrein. Ces escortes partent du camp avant les fourrageurs, & ordinairement sur deux colonnes, par la droite, & par la gauche. Chaque colonne forme, en arrivant sur le terrein du fourrage, la moitié de la chaîne, déposant les troupes à mesure qu'elle passe à portée des endroits où elles doivent être postées. Il faut observer de prendre à la queue des colonnes celles qui doivent occuper les premiers postes, afin que les têtes ne souffrent aucun retardement dans leur marche, & qu'elles se réunissent ensemble pour fermer le milieu de l'enceinte, ou de la chaîne. Comme ce point est ordinairement le plus avancé du côté de l'ennemi, & par conséquent le plus exposé, il doit être le plus fort, & le commandant du fourrage doit y prendre son poste, & avoir sous sa main des réserves dont il puisse promptement se servir selon les circonstances.

A l'égard des fourrages au sec, qui se font dans l'arrière-saison lorsque le produit du terrein est tout dans les granges, il faut tâcher d'avoir la plus grande connaissance possible des villes & villages où l'on doit fourrager. On s'informe combien

ils nourriſſent de bêtes à corne ou de chevaux pendant l'hiver, & ſi les récoltes ſont ſuffiſantes pour leur approviſionnement, ou s'ils en tirent d'ailleurs. Sur ces lumières, & ſur les autres qu'on ſe procure par les gens du pays, par des eſpions, & par des officiers intelligens qu'on envoie en parti, on évalue la quantité de fourrage qu'on peut trouver, & on règle le nombre des fourrageurs.

On prend pour les fourrages au ſec à-peu-près les mêmes précautions que pour ceux qui ſe font au vert, lorſqu'on ne peut pas obliger les communautés de les voiturer au camp. Mais ces fourrages ſont ordinairement moins expoſés que les autres, parce que les herbes & les grains étant dans les villages, & n'en fourrageant que peu à la fois, & même un ſeul, ou deux tout au plus s'ils ſont trop éloignés, la chaîne a beaucoup moins d'étendue.

Il ne faut jamais permettre aux fourrageurs d'entrer dans un village, que les troupes deſtinées à en garder les avenues n'ayent été auparavant poſtées, & ces troupes ne doivent ſe retirer qu'après qu'ils en ſont tous ſortis.

Quant aux eſcortes, il faut qu'elles ſe placent de manière à bien couvrir le village, que la cavalerie ſoit dans un terrein où elle puiſſe agir, & que l'infanterie occupe les haies, taillis, défilés, hauteurs, & autres endroits propres à aſſurer le fourrage, ou à découvrir tout ce qui peut en approcher.

Lorſqu'il eſt poſſible que les chefs des lieux faſſent amener dehors le fourrage, & que cela ſoit exécuté ponctuellement & fidellement, on expédie la beſogne avec bien plus de promptitude, & les fourrageurs n'entrant point dans le village, on évite toute eſpèce de déſordre. Mais, s'ils doivent néceſſairement y entrer, on aſſignera à chaque régiment les maiſons où il doit prendre ſa quantité de foin, de paille, & d'avoine; & l'on défendra très-ſévérement le pillage & le dégât. La déprédation du ſoldat & la tolérance de l'officier ſeront punies à la rigueur, parce que l'indiſcipline à cet égard a des ſuites très-fâcheuſes.

On retirera de mes petits chariots & de mes facs dans ces fourrages le même ſervice que dans ceux au vert. Si l'épy eſt ſur ſa tige, les fourrageurs couperont la paille par moitié, & met-

mettront le tout dans le sac. Il n'y aura point de perte, comme avec les trousses, qui répandent tout leur grain par les chemins.

La retraite du fourrage soit au sec, soit au vert, se fait de la même manière. A mesure que les fourrageurs d'un régiment ont chargé, ils partent aussi-tôt suivis de leurs petites escortes; & dès qu'un village est évacué, la chaîne se resserre pour se mettre en état de marcher à la suite de tout le fourrage. On doit prendre toutes les précautions convenables pour n'être point entamé dans la retraite, & envoyer à cet effet des détachemens d'infanterie dans les bois, villages, & défilés, par où il faut se retirer, avec du canon & quelques troupes de cavalerie légère, sans manquer d'avoir continuellement des partis qui éclairent les mouvemens de l'ennemi, & qui rodent sur les flancs de la marche.

Quant à la manière d'attaquer un fourrage, je n'en dirai que deux mots; d'autant plus que les maximes sont les mêmes pour toutes sortes d'attaques & de surprises. Il y faut beaucoup de secret & de diligence: on doit connaître le local & les dispositions de l'ennemi, & proportionner la force du détachement à celle de l'escorte du fourrage. On avance pendant la nuit à la faveur des bois, des montagnes, & de tout ce qui peut cacher la marche. On choisit l'endroit le plus avantageux pour s'y mettre en panne, s'embusquer, & y guetter le moment favorable à l'attaque, soit lorsque les fourrageurs déjà répandus dans la campagne commencent à faucher, ou lorsqu'ils sont plus avancés dans le travail, ou lorsqu'ils ont fait & chargé leurs trousses. On mêle les fausses attaques aux vraies, & l'on brusque celles-ci avec toute la vigueur possible. Ce n'est pas le tems de brûler de la poudre, ce qui n'aboutit qu'à faire manquer les entreprises les mieux concertées. Il faut joindre l'ennemi, l'infanterie chargeant de la bayonnette, & la cavalerie le sabre à la main, tandis que les troupes légères se jettent sur les fourrageurs surpris & démontés, ou embarrassés de leurs trousses. L'escorte du fourrage battue, il ne faut pas s'emporter trop loin, ni poursuivre à la débandade, crainte de donner dans quelque piège, ou de trouver l'ennemi renforcé; mais, ayant rempli votre objet, vous ne devez songer

qu' à faire votre retraite dans le plus grand ordre. C' est une imprudence inexcusable que de s' exposer à de nouveaux hasards après avoir fait son coup.

CHAPITRE XLIV.

De la subsistance d' une armée.

C' était une maxime du peuple Romain de faire subsister ses troupes, autant qu' il était possible, aux dépens de l' ennemi ; & Caton ne faisait que répéter cette maxime lorsqu' il disait dans le Sénat ; *il faut que la guerre nourrisse la guerre.* Aussi les armées, bien loin d' épuiser l' État, l' enrichissaient presque toujours, &, ce qui doit surprendre, elles remplissaient quelque fois les greniers de Rome.

Mais l' auraient elles fait avec nos méthodes de subsistances? non certainement. Et si les leurs étaient si simples, si bien combinées, si avantageuses, c' est que l' administration en était entierement entre les mains des Généraux, & qu' entretenir l' armée faisait une partie de l' art de la conduire.

Cette partie en est aujourd'hui séparée ; elle est abandonnée à des entrepreneurs avides qui ignorent les desseins du Général, ou qui les traversent : & ni la sureté du gain que suppose toute entreprise, ni les brigandages & les déprédations qui en sont les suites ordinaires, ne suffisent pas pour dessiller les yeux des Souverains. Ils ont pourtant l' éxemple le plus instructif & le plus frappant dans la conduite du Roi de Prusse. Il est lui même le régisseur de toutes les fournitures & de toutes les dépenses relatives à son militaire, & tout le monde sait les ressources inépuisables qu' il a trouvées dans son admirable systême des subsistances.

On ne peut mieux faire que l' imiter, proscrire les entreprises, * administrer les vivres par régie, & laisser à qui

* „Il ne faut jamais se servir „d' entrepreneurs, que dans le plus „grand besoin, parce qu'ils sont plus „usuriers que les juifs mêmes ; ils sont

qui commande l'armée le ſoin de la nourrir, en lui fourniſſant tous les moyens néceſſaires. De même qu'il y a un officier général chargé des détails des campemens & des marches, il devrait y en avoir un chargé de ceux des ſubſiſtances. Cet officier général, choiſi parmi les plus capables de gérer un tel emploi, aurait ſous lui des officiers d'infanterie & de cavalerie * très-entendus dans les différentes branches qui leur feraient confiées, & d'une réputation de zèle & de probité bien reconnue. Un Commiſſariat établi pour tenir les régiſtres de toutes les dépenſes & de tous les achâts, préſidé par l'Intendant de l'armée, dépendrait du même officier général, qui prendrait les ordres du Général en chef, & lui rendrait compte de leur exécution. Voilà la manière de ſubordonner le ſyſtème des ſubſiſtances aux opérations de la guerre, de le ſimplifier, de le perfectionner, de le rendre plus avantageux aux troupes, & moins diſpendieux à l'Etat. Les achâts ſe feront dans les tems convenables avec intelligence & économie, & les matières feront de la meilleure qualité poſſible; l'emplacement des magaſins & dépôts fera relatif aux deſſeins du Général; ſes opérations ne ſe trouveront jamais traverſées ou arrêtées par des calculs de ſubſiſtances; on mettra à profit les reſſources des différens pays; ** on fera ſubſiſter les troupes des productions de leurs conquêtes; & la guerre nourrira la guerre, conformément au principe des Ro-

„ augmenter le prix de vivres, & les „ vendent extrêmement cher. *Inſtruction du Roi de Pruſſe à ſes Généraux.*

* „ Pour former des magaſins en „ foin & en avoine, il ne faut point „ d'entrepreneurs, ni de gardes-maga„ ſins, ni commis, qui ſont autant de „ ſang-ſues, plus âpres les uns que les „ autres à voler & à piller le Roi & „ les troupes. Il faut en charger un „ Major de cavalerie ayant depuis long„ tems le détail de ſon corps, & dont „ la réputation en fait de détail, de „ connaiſſance ſur cet objet, ſoit bien „ établie. On donnerait à ce major un „ certain nombre d'officiers de cava„ lerie, ceux que l'on croirait plus „ entendus dans cette partie. Ce Major „ & ces officiers feraient envoyés, non „ ſeulement dans les provinces les „ plus abondantes en fourrages & en „ avoines, mais encore chez l'etran„ ger, & dans les pays voiſins de celui „ où l'on veut porter la guerre. Ces „ officiers répandus dans ces différens „ pays s'informeraient du prix des avoi„ nes & des orges, & de celui des foins „ &c. *Commentaires ſur Montecuculi du Compte Turpin de Criſſé.*

** C'eſt ce que les entrepreneurs ne veulent pas.

mains, que le Roi de Prusse a si bien suivi dans toutes ses expéditions, & dont il vient de donner un nouvel éxemple en Saxe.

De cette manutention militaire éclairée & utile il en résultera l'avantage de réduire à des proportions raisonnables ces équipages de vivres aujourd'hui si embarrassans, de faciliter la formation des magasins par l'emploi des denrées & productions locales, & d'avoir sous la main tous les expédiens & toutes les ressources, non seulement pour les opérations ordinaires, mais aussi pour les plus inattendues & scabreuses.

On n'ometra alors aucune des précautions nécessaires pour la sureté des établissemens, & de leurs communications entr' eux, & avec l'armée. Il y aura des dépôts intermédiaires qu'on poussera en avant à mesure qu'on s'éloignera des gros magasins, mais toujours sur les derrières de l'armée, jamais à la tête, ni sur un flanc exposé aux insultes de l'ennemi. On préviendra la gelée si le transport de tout ce qui y est destiné se fait par eau, & les mauvais chemins, s'il se fait par terre: & pendant la campagne on profitera des rivières navigables, des canaux, & du voisinage de la mer, pour éviter, autant qu'on peut, les inconvéniens du charroi. Les magasins & les entrepôts toujours placés sur des points relatifs aux opérations ne se trouveront jamais engorgés, seront souvent rafraichis & par conséquent remplis de matières saines & bien conditionnées, profiteront des moyens qu'offre le pays pour leur transport & reversement, & ne seront exposés à aucune espèce de dommage, d'accident, ou de déprédation.

Il ne faut pas seulement bien disposer les magasins & dépôts relativement à leur sureté, & à la facilité des communications; mais aussi par rapport au secret dont on doit voiler ses desseins, car il n'est pas douteux que leur emplacement indique les endroits où l'on veut agir & pénétrer, & c'est encore ce qui est presqu'impossible de cacher avec des méthodes de manutention si défectueuses, si compliquées, & si embarrassantes. *

* Il y a dans le livre de M. de Guibert un article sur les subsistances, qui est rempli de sages réflexions, & de vues utiles, & qui me

En changeant ces méthodes il faudrait introduire dans les troupes plus de tempérance, plus de frugalité, plus d'indifférence sur la manière de se nourrir. * Si le bled leur manque en tems de guerre, elles devraient se contenter du seigle, ou d'autres grains: elles devraient surtout s'accoutumer au biscuit, que j'ai vu tenir lieu de pain à des armées entieres pendant plusieurs campagnes. Elles ne perdraient certainement rien au change; elles auraient une noùrriture très-saine, & ne seraient plus exposées aux effets pernicieux que leur cause souvent la mauvaise qualité du pain. S'il en fallait pour les hôpitaux on en trouverait toujours assez dans les villes ou bourgades voisines. Plus de pourvoyeurs, plus de commis alors, en un mot plus de ces fripons qui pillent & empoisonnent l'armée au lieu de la nourrir, & dont il est impossible dans le système actuel d'empêcher les fraudes, quelques fidelles & vigilans que soient les argus qu'on destine à les observer & à les contrôler. Ce train immense de munitionnaires & de boulangers, ces quartiers, ces moulins, les troupes pour leur garde, tout cela serait donc bien utilement épargné, & l'ennemi n'aurait plus l'avantage de découvrir vos desseins par l'arrangement de vos fours & de vos dépôts de farines.

Les soldats Russes & les Turcs ne connaissent guère le pain. Les premiers se contentent de leur *Soukary*, & les autres de leur *Togatch*. Cela les a rendus quelque fois invincibles dans des postes où des troupes accoutumées au pain n'auraient pu tenir long-tems, & les eût de même rendus propres aux expéditions les plus hardies, si leurs armées allégées sur ce point n'étaient pas extrêmement appesanties sur d'autres.

laisse par conséquent moins à dire. Cet article est un des plus solides & des plus intéressans de cet ouvrage, qui abonde de bonnes choses, & où il serait à désirer que la Tactique ne fût pas la partie faible.

* Mais c'est par les officiers, & les officiers Généraux surtout, que doit commencer cette réforme. Comment proposera-t-on au soldat, sans qu'il murmure, la frugalité & la patience, tant qu'il aura sous les yeux l'intempérance, le luxe, & la mollesse de ses officiers, leurs tables délicates, leurs équipages somptueux, & ce grand nombre de valets inutiles qui consument une grande partie des subsistances de l'armée?

Le ſoldat Romain faiſait plus: il portait ſa portion de farine pour pluſieurs jours, & arrivé au camp il pétriſſait ſes gâteaux avec cette farine détrempée. Les légions n'avaient pas d'autre pain. Elles ignoraient tout cet attirail embarraſſant dont nous ſommes ſurchargés uniquement pour cet objet. Les centuries avaient des moulins à bras, & on leur diſtribuait du grain en nature. Le Roi de Pruſſe, qui ſait faire revivre les bons uſages, a donné des moulins à bras aux compagnies de ſes régimens. On leur fournit le grain ſur les lieux. Les ſoldats portent la farine au dépôt, & y reçoivent le pain. Avec cette farine, non ſeulement on ménage les magaſins, mais on peut ſubſiſter plus long-tems dans un camp, & on n'a pas beſoin par conſéquent de faire tant de convois, ni de fournir tant d'eſcortes. *

Quant à la viande c'eſt une fourniture bien aiſée pour peu qu'on ſache prendre là-deſſus ſes meſures. Des beſtiaux qui pâturent par-tout ne cauſent ni fraix ni embarras; & en les employant aux attirails & aux tranſports, il vous ſervent, & enſuite vous nourriſſent.

Mais afin que l'armée ne manque jamais de vivres & de tout ce qui lui eſt néceſſaire, il faut prendre toutes les précautions poſſibles pour aſſurer ſes convois. Les eſcortes doivent être proportionnées à la nature du pays, & aux forces avec lesquelles l'ennemi peut les attaquer. On leur donne des points d'appui par des détachemens bien poſtés; ** on garde les défilés & les paſſages juſqu'à une certaine diſtance pour les recevoir; & ſi c'eſt un convoi de grande importance on détache un gros corps qui va à ſa rencontre, obſervant de diriger ſa marche entre l'ennemi & le convoi, pour le maſquer & le dé-

* Il y a des caiſſons attachés à chaque régiment, & d'autres caiſſons du commiſſariat. Ceux des régimens portent des vivres pour huit jours, & ceux du commiſſariat pour un mois.

** Si le convoi part d'une place forte, ou d'un endroit où il y ait des troupes, le Gouverneur, ou l'officier qui les commande, envoie des détachemens ſe ſaiſir des défilés, bois, & hauteurs, qui ſont à ſa portée, tandis que le Général de l'armée s'aſſûre des paſſages qui ſont à la ſienne. A l'égard des intermédiaires c'eſt au Commandant du convoi à y pourvoir, & il doit être muni de bons guides, d'eſpions fidelles, & de travailleurs habiles.

fendre. Le Commandant de ce corps doit avoir des partis de troupes légères du côté de l'ennemi pour éclairer tous ses mouvemens; &, s'il en fait qui menacent le convoi, en avertir aussi-tôt l'officier qui commande l'escorte, afin que leurs dispositions défensives se fassent de concert.

La marche d'un convoi ne doit pas être la même dans un pays resserré, montagneux, ou rempli de défilés, & dans une plaine ouverte & spacieuse. Dans celle-ci on peut multiplier les colonnes, pourvu qu'elles ayent toujours de bons guides & travailleurs à la tête, mais leur disposition doit être telle, que par-tout où l'on a besoin de faire halte, le convoi se trouve parqué, les voitures formant une espèce de retranchement, sans qu'il soit besoin pour cela d'un tems qu'on n'a jamais lorsque pour se mettre en ordre de défense on attend le moment de l'attaque. Il y a en pareil cas trois choses à considérer: la nature du pays, celle du convoi, celle de l'escorte; ce qui exige plus de capacité, & plus de combinaisons qu'on ne pense. Il faut se mettre au dessus des règles comunes & triviales. J'ai vu enlever un convoi par un ennemi très-inférieur en nombre, parce qu'au passage d'un défilé on s'en était tenu à l'usage ordinaire de partager l'escorte entre la tête, le centre, & la queue. Ces trois divisions étaient également fortes. L'ennemi embusqué attaqua la tête lorsque le centre se trouva engagé dans le plus étroit, & que les chariots, qui suivaient, bouchaient le passage. Les trois divisions ne purent donc se prêter aucun secours. Si au lieu de trois divisions on en avait fait cinq ou six, si on avait eu une réserve marchant sur les hauteurs qui bordaient le défilé, si on avait bien connu le pays qu'on devait traverser, & s'il eut été exactement fouillé, ou l'embuscade aurait été éventée, ou l'attaque ne se serait pas faite avec tant d'avantages.

Il faut donc partager l'escorte en autant de corps que la nature de la marche l'exige, & dans un pays de chicane il ne suffit pas de s'en tenir aux précautions usitées dans les plaines découvertes. On tire des différens corps quelques patrouilles d'infanterie & de cavalerie qu'on fait marcher le long des chariots: elles obligent leurs conducteurs à serrer la file, & empêchent qu'ils ne s'arrêtent ou ne s'écartent. On se ménage une avant-garde, & des réserves. On envoie dans

les bois, taillis, & villages, qui sont sur les flancs, des chasseurs & des hussards, pour découvrir les piéges de l'ennemi, & on en fait aussi monter sur les côteaux pour se préserver de toute surprise. A la première alarme on fait doubler & serrer les chariots, & on leur donne la disposition la plus avantageuse relativement au terrein pour en former un retranchement que l'infanterie garnit, sans y omettre des débouchés. La cavalerie marche à l'ennemi sans marchander, & le charge brusquement. Si elle est repoussée elle se retire sur les ailes protégée par le feu de l'infanterie, & par celui du canon.

Lorsque le convoi devra passer un chemin creux, ou un défilé, on les fera toujours reconnaitre par l'avant-garde, & l'on enverra quelques pelotons de chasseurs occuper les hauteurs qui les bordent. Ces pelotons y resteront en bataille jusqu'à ce que toute l'escorte soit passée, après quoi ils en prendront la queue.

Lorsque le convoi s'arrêtera pour parquer, on tâchera que ce soit en lieu sûr & abrité, le couvrant de quelque rivière, ravin, ou autre défense naturelle. La disposition des chariots, & de l'artillerie placée sur les angles, formera toujours une espèce de retranchement, & des chevaux de frise y seront fort utiles. Par ces précautions & plusieurs autres relatives au local, par la distribution judicieuse des troupes de l'escorte, & par l'arrangement & la vigilance des gardes & des patrouilles, on se garantira de toutes les surprises. *

L'attaque d'un convoi est plus facile que sa défense par les avantages qu'a toujours l'assaillant sur un ennemi obligé de défendre une grande étendue, & de se régler sur ses mouvemens. Le tems, les lieux, la disposition, tout en un mot est au choix de l'aggresseur. Rien n'est libre au contraire pour l'attaqué. Un convoi considérable occupe en marche plus d'une lieue de pays, & quelque fois plus de deux. Comme l'objet de l'escorte est la conservation du convoi, & d'éviter d'être battue,

* Lorsque, pour profiter des rivieres navigables, on fait aller un convoi par eau, l'escorte doit le côtoyer & couvrir exactement sur le bord exposé à l'ennemi, sans néanmoins négliger totalement l'autre rive, quelque assûrée qu'elle paraisse.

battue, il ne peut y avoir rien de hardi dans ses manœuvres, tout y est gêné, & conduit avec une circonspection qui dégénere très-souvent en timidité. Il est facile à l'attaquant de connaître la force & la disposition de l'escorte, mais celle-ci ne connait ni la disposition ni la force de l'ennemi. Elle est par conséquent interdite, embarassée, incertaine.

L'assaillant bien informé des forces de l'escorte, & des secours qu'elle pourrait recevoir, & connaissant le pays parfaitement, doit savoir profiter de tous les avantages que son coup d'œil & son intelligence peuvent lui suggérer, combiner & compasser avec justesse ses mesures, & dresser les embuscades propres à faciliter ses attaques. Lorsque ses forces sont supérieures à celles de l'escorte, il n'a pas besoin d'un grand art pour réussir. C'est assez de bien disposer sa troupe, & de partager l'attention de l'escorte en chargeant la tête, le centre, & la queue tout à la fois, & avec beaucoup de résolution. Mais c'est lorsqu'il est beaucoup plus faible qu'on voit la différence prodigieuse, que les talens & la capacité, ou l'ignorance & l'ineptie, mettent dans les mêmes manœuvres. Un officier borné, ou se fera battre imprudemment, ou se contentera d'écorner légérement le convoi, & de lui enlever quelque attelage. Mais un officier habile suppléera au nombre par l'art & par la ruse, & dressera des embûches à faire périr le convoi, malgré la supériorité de son escorte. Il en laissera, par exemple, engager la tête dans un défilé, où par quelque stratagème il attirera la plus grande partie de l'escorte, & dès que tout passage pour rétrograder lui sera fermé par la file même du convoi, il tombera sur le centre & la queue, & le détruira facilement. Connaissance des lieux, mesures justes, mouvemens rusés, secret, diligence, voilà ce qu'il faut pour de telles entreprises.

Si dans d'autres circonstances on n'a pas assez de troupes pour faire trois attaques, c'est celle du centre qu'on doit omettre, comme la moins utile, se bornant aux attaques de l'avant-garde, & de l'arrière-garde. On contient mieux de cette manière le convoi, qui ne pense ordinairement à se sauver que par la tête ou par la queue.

Il y a cependant des cas où il convient d'attaquer le convoi par le centre, comme dans une plaine découverte, où

l'on a ſu profiter de quelque haie, d'un chemin creux, ou des hauts bleds, pour s'embuſquer. On peut commencer alors par deux fauſſes attaques à l'avant-garde, & à l'arrière-garde. La véritable attaque du centre leur ſuccede, & ſi elle réuſſit à y battre l'eſcorte, & à couper le convoi en deux avant qu'on ait pu parquer ou doubler, il eſt infailliblement pris ou détruit. Mais dans un terrein reſſerré, & ſans iſſues latérales, où nulle rétrogradation ni nul doublement des chariots n'eſt praticable, le plus ſûr c'eſt de s'en tenir aux attaques des extrémités.

De quelque façon qu'on réuſſiſſe, comme le point capital eſt d'enlever le convoi, on ne doit point perdre à la pourſuite de l'eſcorte un tems dont il faut profiter en grande diligence, pour entrainer la file, & en diriger la marche ſur le camp, ou vers l'endroit projetté; ou du moins pour le détruire, couper les traits, & en emmener les chevaux, ſi la diſtance eſt trop grande, l'ennemi trop voiſin, & la marche trop difficile.

L'enlévement d'un convoi peut décider du ſort d'une armée, ou de celui d'une province, faire avorter les plus grands deſſeins d'un Général, & l'arrêter tout court au milieu de ſa carrière & de ſes ſuccès. C'eſt ce qui arriva à Charles XII dans la perte du convoi du Général Lowenhaupt enlevé par le Czar Pierre; & c'eſt ce que nous avons vu arriver au Roi de Pruſſe, qui pendant le ſiège d'Olmütz perdit le convoi conſidérable de vivres, de munitions, & d'argent, qui lui venait de Siléſie. Le Général Loudhon attaqua d'abord la tête de ce convoi, ſans pouvoir trop profiter des avantages de cette première attaque, parce qu'il était menacé en flanc & en dos par le Général Ziethen, que le Roi avait détaché de ſon camp avec quatre mille hommes pour dégager le convoi. Celui-ci continua donc ſa marche malgré quelques canons perdus, & pluſieurs chariots enlevés ou briſés. Mais le Général Loudhon, ayant reçu un renfort de ſix mille hommes amené par le Général Siskowitz, attaqua de nouveau le convoi dès qu'il vit ſa tête bien engagée dans les défilés de Domſtadtl & de Sternberg. Le centre & la queue ne purent recevoir aucun ſecours de l'avant-garde où étaient les plus grandes

forces, & l'escorte battue tout le convoi fut bientôt à la disposition du vainqueur. Le Maréchal Daun exécuta en même tems une marche de nuit, pour la quelle il avait donné d'excellentes dispositions, & vint camper le lendemain à la vue d'Olmütz sur les hauteurs de Teinitz, menaçant d'attaquer l'ennemi. Ce mouvement fait si à propos fut décisif. Le Roi informé de la perte de son convoi, & surpris de voir l'armée Autrichienne dans une si bonne position, n'eut garde de faire la faute de Charles XII à Pultawa, & ne s'obstina point au siège désormais trop incertain d'une place, dont la prise, sans un evénement si contraire, l'eût rendu maître de la Moravie, & lui eût ouvert la haute-Hongrie & l'Autriche. Il leva promptement le siège, & fit à la faveur de la nuit une retraite si belle & si savante, que ce fut peut-être pour les gens du métier un sujet d'admiration & d'instruction beaucoup plus grand que ne l'eût été la réduction d'une place, ou le gain d'une bataille.

CHAPITRE XLV.

De la guerre de montagnes.

Cette espèce de guerre exige une théorie particuliere, beaucoup d'expérience, un génie rusé, & autant de circonspection que d'audace. C'est là sourtout qu'avec peu de troupes on peut tenir tête à des armées nombreuses, les battre même, ou les détruire en détail.

Il ne suffit pas, pour exécuter des marches dans un pays de montagnes, de bien connaître le pays qu'on doit traverser, ou la route qu'on doit tenir; mais il est également nécessaire d'avoir des notions exactes des vallées collatérales, quelques éloignées qu'elles soient, & des cols intermédiaires, ainsi que de tous les défilés & passages par où elles se communiquent. Il ne faut jamais hasarder de passer dans des gorges, non seulement sans s'être saisi des hauteurs ou des sommets des montagnes, mais encore sans en connaître tous les revers, car on

n'en trouve guère qui en manquent absolument, & qui soient inaccessibles. J'ai vu périr un détachement pour avoir négligé ces précautions. On se fiait à des hauteurs qui semblaient insurmontables, & se contentant d'y faire marcher quelque infanterie légère à mi-côte, on ne tint aucun compte de trois passages qui étaient sur les cimes, & qu'avec deux-cens hommes on eût pu garder & défendre. L'ennemi profitant des revers des montagnes s'en empara, & vint fondre de tous côtés sur le détachement, bouchant à la fois l'entrée & la sortie du défilé dans le quel il se trouvait engagé.

Un Général qui dans une guerre offensive voudrait pénétrer dans un pays de montagnes agirait donc très-imprudemment s'il ne s'en procurait d'avance une connaissance complete. Il ne doit point différer l'acquisition de ces lumières, & sans attendre l'ouverture de la campagne il peut même en hiver envoyer des gens entendus pour reconnaître des passages difficiles, ou regardés comme impraticables. On va par-tout avec ces espèces de raquettes dont se servent les montagnards pour s'empêcher d'enfoncer dans les neiges. Mais il faut, je le répete, employer à cette reconnaissance des personnes très-intelligentes, & avoir de bons guides; car l'inspection d'un pays tout couvert de neige ou de glace peut facilement induire en erreur, & en faire prendre de fausses idées. A ces notions préliminaires on en ajoute d'autres à mesure que la saison & des circonstances favorables les facilitent, jusqu'à ce qu'on puisse voir soi-même, & faire chercher par des officiers experts des issues & des communications ignorées par les habitans, qui n'ont jamais été dans le cas de faire de pareilles recherches, & qui ne connaissent ordinairement les choses que par tradition.

Si le pays est ennemi, ou du moins suspect, on ne saurait prendre assez de précautions pour la sureté de la marche. Il faut donner le change à votre adversaire sur plusieurs points, & gagner les passages avec tout le secret & toute la diligence possibles avant qu'il ait déviné votre dessein, ou qu'il ait pu rassembler des forces pour s'y opposer. Vous devez le prévénir en poussant une avant-garde vers les plus importans de ces passages, afin de vous en saisir & de vous y bien établir. Vous ferez suivre cette avant-garde par des petits détachemens en échelons,

qui occuperont les hauteurs, les entrées des gorges, & tous les endroits accessibles. Il n'y aura presqu'aucun changement à faire dans les colonnes, si l'armée marche dans l'ordre que j'ai proposé & qui est relatif à mon système de Tactique, car cet ordre a cela de propre qu'il s'accommode de tous les terreins, & que les armes y étant distribuées de manière à se soutenir réciproquement, on a toujours sous sa main tout ce que peuvent exiger les circonstances, quelque grande que soit la variété des lieux qu'on traverse. Tout consiste à proportionner les têtes aux débouchés, à doubler où les chemins le permettent, & à remplir le pays autant qu'on peut & présenter des fronts à mesure qu'il s'ouvre. Quant à la grosse cavalerie, elle doit marcher à la queue des colonnes d'infanterie, & être suivie des équipages escortés par quelques bataillons. Une forte arrière-garde composée de troupes d'élite fermera la marche, & se précautionnera contre tout ce qu'elle pourrait avoir à craindre de l'ennemi. C'est ainsi qu'une armée doit avancer dans les montagnes, se tenant dans un ordre uni & serré, marchant, pour ainsi dire, la sonde à la main, garnissant toujours les hauteurs, plaçant des gardes aux aboutissemens des gorges, & se saisissant des revers par où l'ennemi pourrait monter, & couper les colonnes. *

Si le pays s'élargit vous devez étendre votre front, comme je l'ai ci-dessus indiqué, à proportion de celui de votre adversaire, & de l'assiette des lieux, & conserver à une de vos ailes au moins la protection des hauteurs, ou, si cela n'est pas possible, lui procurer celle de quelque ravin, ruisseau, étang, ou autre point d'appui. C'est l'occasion alors de faire agir votre cavalerie, & de vous dédommager du tems qu'elle vous a été inutile.

De même qu'il résulte de mon système de Tactique le meilleur ordre de marche, qu'on puisse tenir dans un pays de

* Les troupes qui gardent les défilés & les gorges ne doivent rentrer dans les colonnes, qu'elles ne les ayent dépassées. Mais celles qui occupent des postes importans & décisifs, soit pour assurer les derrières de l'armée & sa retraite, soit pour faciliter la marche, doivent s'y retrancher par des abatis, ou de quelqu'autre manière.

montagnes, on en voit éclore le meilleur ordre de combat pour ces lieux resserrés, où il faut renoncer aux grands fronts, & où il est très-rare ou plutôt impossible que des bataillons puissent se déployer sur les principes des minciftes. Mes déployemens au contraire se font avec la plus grande facilité, lorsque le terrein s'ouvrant considérablement, & s'agissant de combattre dans une large vallée, on juge qu'ils puissent être avantageux; si non je ne vois rien de mieux que mes ailes-colonnes, ou des corps constitués à peu-près comme elles. Par cette ordonnance j'ai toujours sur mon front des forces supérieures, qui agissent toutes à la fois, & qui peuvent être remplacées ou soutenues par d'autres sans confusion, tandis que l'ennemi ne m'oppose que des lignes minces, faciles à percer, & non susceptibles de remplacement; que celles qu'il a au de-là lui deviennent par conséquent inutiles; & que la premiere battue, toutes les autres sont nécessairement entrainées dans sa défaite.

Celui qui défend un pays de hautes montagnes a de grands avantages sur son ennemi. Il ne faut ni beaucoup de tems ni beaucoup de travail pour mettre en état de défense un pays rempli de rochers, de profondes vallées, de gorges étroites, & de passages bordés de précipices. C'est assez d'en avoir une parfaite connaissance, & de s'instruire de tous les chemins ou sentiers détournés & de traverse, ainsi que de tous les revers des montagnes, particulièrement de celles qui paraissent les moins accessibles. Muni de ces lumières, que vous tâcherez d'acquérir, autant que vous le pourrez, par votre propre inspection, vous examinerez vous même tous les débouchés des vallées par où l'ennemi peut pénétrer, vous les fortifierez, & vous les ferez exactement garder jusqu'à ce qu'il ait pris une route fixe, qu'on voye clair dans ses desseins, & qu'il ne vous reste aucun doute sur les passages qu'il a choisis. Vous vous déterminez alors en conséquence, vous rassemblez les troupes répandues dans les différens postes que vous pouvez en toute sureté dégarnir, vous vous mettez en corps d'armée, & vous choisissez la position la plus avantageuse, la plus convenable à vos forces, & la plus propre à disputer les passages.

Les différentes vallées se communiquent par des chemins ou sentiers de traverse plus ou moins praticables; & il n'y en

a pas une, à ce que je crois, si inaccessible par ses flancs *, qu'en venant des vallées collatérales on ne puisse y pénétrer par les revers des montagnes intermédiaires. Si on connait donc bien ces revers, & tous les aboutissans des sentiers, l'on peut d'une vallée dont l'ennemi croit n'avoir rien à craindre pousser des détachemens vers celle où il se jete, lui couper les vivres, les communications, la retraite, séparer quelque fois en deux ses colonnes engagées dans de longs détroits bordés d'abîmes & de rochers, & arrêter enfin avec très-peu de troupes une armée entière.

Imaginons en un exemple; & pour parler d'un pays connu, à ce que je présume, d'un grand nombre de nos officiers, supposons un corps d'armée qui de la vallée de Barcelonette veuille pénétrer par les cols de Vars & de l'Argentière dans celle de Sture, pour y faire le siège de Démont. Supposons aussi nos forces très-inférieures à celles de l'ennemi, & qu'ayant d'ailleurs par ses mouvemens partagé notre attention sur plusieurs points, elles se trouvent très-divisées; que nous ayons été contraints de garder également beaucoup d'autres passages & plusieurs vallées à la fois; que nous n'ayons par conséquent qu'un corps assez faible dans celle de Sture, même après la jonction d'une partie des troupes qui étaient dans celles de Maira & d'Vraita; & que nous ne puissions pas trop dégarnir ces deux vallées, ni celles de Suse, de Pragelas, & de Château-

* J'ai toujours examiné avec beaucoup d'attention les pays de montagnes, & je présume que mon assertion est fondée. C'est furtout dans les Pyrénées que j'ai fait mes observations. Je les ai passés plus de dix fois en différens endroits, & dans toutes les saisons. Je partis en 1752 de Pamplune au mois de janvier dans un tems où tous les passages étaient bouchés par les neiges, à la réserve d'un seul par les montagnes de Velate & de Maya. M. de Gages, Viceroi de Navarre, qui conservait beaucoup d'amitié pour moi, me fit donner des guides. En arrivant sur le sommet de Velate nous trouvâmes le passage engorgé & rendu impraticable par une prodigieuse quantité de neige récemment tombée. Mes guides se souvinrent d'un sentier creusé dans le roc pour les mulets, qu'ils croyaient trouver plus libre parce qu'il était entre l'est & le sud. Nous retournames environ un quart de lieue en arrière, & nous trouvames le sentier, qui nous conduisit au delà des passages barrés par les glaces & les neiges.

Dauphin, parce qu'elles sont menacées par d'autres corps ennemis capables d'y faire des diversions. Voici les dispositions défensives & offensives que je ferais en de pareilles circonstances. Je retrancherais le poste des barricades, & celui de la montagnette, je ferais bien garder les passages du col de la Meule sur ma droite, & les hautes & basses Loupières sur ma gauche, afin d'avoir mes flancs assurés & mes derrières toujours libres, & de ne courir aucun risque d'être tourné, quelque circuit que l'ennemi pût faire pour se glisser dans la vallée au delà des postes que j'occupe. Ces mesures seront concertées avec celles qu'il faudra prendre dans les vallées de Bellins & de Saint Pierre sur la droite, & de Saint Etienne sur la gauche, pour tâcher de couper les vivres & la retraite à l'ennemi. On profitera à cet effet des passages du col d'Elve & des traversières de toutes les autres montagnes du côté de Méane, ainsi que des communications des cols de Fer & de Poviac, & des autres du côté de l'Argentière. Deux détachemens envoyés de la vallée de Bellins ou de Saint Pierre établiront des postes à Saint Michel, & Aceglio, & suivront exactement les instructions qu'on leur donnera pour se conformer aux arrangemens projetés. Lorsque tout le corps ennemi aura descendu le col de l'Argentière & se sera campé dans le bassin de Berzé, le détachement de Saint Michel, qui pendant sa marche se sera avancé vers Méane & la Madeleine, surprendra ces deux postes, & s'y retranchera, ayant pourvu par d'autres postes fortifiés à la sureté de sa retraite & de ses communications avec le mont Castro & la vallée de Bellins. Ces troupes seront soutenues par le détachement d'Aceglio, qui s'approchera en même tems du col des Monges & de Roburent, tandis que de l'autre côté celles qui auront gagné les revers du col de l'Argentière s'y établiront en force, & de façon à en barrer absolument le passage. Je n'entrerai point ici dans le détail de tous les moyens de défense qu'on peut employer soit dans la vallée, soit sur les hauteurs qui la bordent, ni des ressources qu'offrent contre le nombre des ennemis les rochers & les précipices, indépendamment des retranchemens & des batteries. Mon objet n'est que de faire voir, qu'il ne ferait pas difficile, même avec des forces très-médiocres, en profitant des vallées voisines & des revers

vers des montagnes intermédiaires, de couper les vivres & la retraite à une armée qui voudrait pénétrer par la vallée de Sture en Piémont, & c'eſt ce que je préſume avoir rendu aſſez ſenſible par mes diſpoſitions. Je ne vois pas trop comment cette armée pourrait ſe tirer d'un ſi mauvais pas, ſi nous prenions des meſures à peu-près telles que je les propoſe, & ſi nous les exécutions avec le ſecret, la diligence, la réſolution, & la capacité, qui ſont néceſſaires.

Il y a des pays de montagnes d'un accès ſi difficile, qu'on peut abſolument en interdire l'entrée à l'ennemi, ou du moins le forcer à perdre un tems conſidérable avant qu'il puiſſe commencer ſes opérations, ou s'y frayer un chemin. Il faut défendre ces ſortes de ſituations avec opiniâtreté, faire occuper les gorges, les retrancher, garder tous les paſſages, rompre ceux qu'on ne peut pas garder, faire des abatis, &, ſi on n'a pas des arbres, entaſſer des débris de rochers, ou ſe ſervir de pluſieurs autres moyens. Si c'eſt un défilé qu'on veut garder & défendre, il faut en retrancher la tête, & en bien garnir les hauteurs. On place du canon derrière le retranchement, pourvu qu'on puiſſe le retirer, ſi on était forcé d'abandonner le poſte. Les retranchemens conſtruits à mi-côte ſont les plus avantageux relativement aux batteries, parceque leur effet eſt plus conſidérable à proportion que les tirs ſont moins plongeans. A la ſortie du défilé il ſera bon d'y avoir une redoute avantageuſement ſituée, & on aura grand ſoin de s'aſſurer des droites & des gauches. Si pluſieurs chemins du côté de l'ennemi conduiſent à ce défilé, on ne manquera pas de les rompre & barrer par des abatis ou de profondes coupures, &, s'il eſt poſſible, on tâchera que le canon enfile ceux qui ſont les plus abordables.

Les reſſources que fournit la guerre de montagnes à un Général habile ſont infinies. S'il eſt battu il gagne aiſément les hauteurs, il prend des revers ſur l'ennemi, il intercepte ſes communications, il lui dreſſe des embuſcades & lui tend toute ſorte de pièges. La retraite eſt dans ces lieux moins dangereuſe que la pourſuite, & il eſt impoſſible que l'aggreſſeur ne ſoit réduit à l'abſurde, s'il a en tête un adverſaire ruſé & entreprenant. Nous avons néanmoins vu franchir avec la plus gran-

de facilité des montagnes très-difficiles, où l'on pouvait resserrer, gêner du moins très-fort l'ennemi qui avait pénétré, & lui ôter ses subsistances. Quelle opinion devons nous avoir des Généraux qui les défendaient? Avouons qu'il y en a eu bien peu parmi les modernes qui entendissent cette espèce de guerre. Je pourrais en compter peut-être jusqu'à six ou sept en datant de fort loin. Le Prince Henri a fait voir par sa belle défensive dans le Hertz-gebirg en Saxe, qu'il en a une intelligence parfaite, & il l'aurait encore mieux développée, s'il avait eu pour théatre les Pyrénées ou les Alpes.

Les anciens connaissaient généralement mieux la guerre de montagnes, & le nombre des Généraux qui y ont paru très-instruits est considérable. Mais parmi ceux qui y ont excellé, le plus habile est incontestablement Sertorius. Avec une petite armée formée & disciplinée de sa main il soutint la guerre en Espagne contre quatre Généraux Romains, qui avaient, selon Plutarque, six-vingt-mille hommes de pied, huit-mille chevaux, deux-mille frondeurs & gens de trait, & qui étaient maîtres au commencement de presque toutes les places. En les attirant dans des pays montueux & difficiles, & les faisant donner dans une infinité de pièges & d'embuches, il les battit toujours, prit un grand nombre de villes, subjugua plusieurs grandes nations, & s'il n'eût pas été assassiné par le traître Perpenna, on l'aurait peut-être vu mener ses troupes victorieuses en Italie, après avoir détruit les armées formidables de Metellus & de Pompée.

CHAPITRE XLVI.

Du coup d'œil.

Bien des gens confondent le coup d'œil militaire avec une certaine connaissance du pays où l'on fait la guerre. Mais ces deux choses sont très-différentes. On peut avoir acquis la connaissance du local, & n'avoir pas le coup d'œil. Il est donc à propos d'en donner une définition plus exacte que celle qu'on trouve dans les auteurs qui en ont parlé.

Le coup d'œil militaire n'est autre chose que le talent de savoir juger, à la première inspection du terrein, de tous les avantages qu'on peut en tirer relativement au but qu'on se propose, au nombre & à la qualité des troupes, à leur sureté, & à leurs manœuvres. Cette justesse & cette promptitude du coup d'œil qui saisit à l'instant l'étendue, les diversités, les raports, & tous les avantages des positions, dans un grand comme dans un médiocre espace, doivent nécessairement dépendre de la perfection de l'organe de la vue, de même que les effets des sons dépendent de celle de l'organe de l'ouie. C'est donc une vérité incontestable, & non une erreur, ainsi qu'on l'a prétendu, que le coup d'œil est un talent naturel, c'est-à-dire qu'on le posséde à un degré plus ou moins parfait, suivant la conformation des organes. Il n'est pas douteux même qu'il n'y ait des yeux si peu favorisés par la nature sur ce point, qu'ils en sont entièrement dépourvus, comme il y a des oreilles véritablement anti-harmoniques. Mais quoique le coup d'œil soit un talent donné par la nature, il est sensible que si l'art ne le développe, ne le cultive, ne le perfectionne, c'est un germe étouffé & stérile.

Pour atteindre au degré de capacité qu'on peut se promettre de ses dispositions naturelles au sujet d'une qualité si importante & si nécessaire à un officier, il faut être grand observateur, & s'en faire une espèce d'habitude. Il faut imiter un des plus grands capitaines de la Grèce, le sage Philopœmen, „ qui après avoir lu, dit Plutarque, les préceptes & les règles „ de Tactique d'Evangelus, ne faisait nul cas d'en voir les „ démonstrations par des plans sur des planches, mais il en „ faisait l'application sur les lieux mêmes & en pleine campa- „ gne. Car dans les marches il observait exactement la position „ des lieux hauts, & des lieux bas, toutes les coupures & les „ irrégularités du terrein, & toutes les différentes formes & fi- „ gures que les troupes sont obligées de subir à cause des ruis- „ seaux, des ravins, & des défilés, qui les forcent de se res- „ serrer ou de s'étendre; & après avoir médité sur cela en „ lui même, il communiquait avec ceux qui l'accompagnaient.

Je suppose qu'on soit bien instruit des règles fondamentales de la Tactique & de la fortification, & qu'on sache assez

de géometrie & de physique pour faire usage de ces règles sans tâtonner. Le tout consiste à en faire une juste application. Dans le cours d'une guerre on voit souvent cela, mais on voit encore plus souvent le contraire : l'un & l'autre sert également à vous instruire.

Méditez bien sur toutes les opérations. Si votre armée fait une marche, ayez à la main une bonne carte du pays. Les meilleures & les plus détaillées de ces cartes sont toujours défectueuses, je le sais ; mais elles servent à vous donner des idées générales, & à vous faciliter le moyen de dresser vous-même votre carte itinéraire exacte, & à l'usage de la guerre.

En faisant vos observations sur le pays, vous verrez si l'ordre de la marche a été réglé sur la connaissance qu'on en avait, ou si le hasard y a eu plus de part que l'intelligence. Vous examinerez si on a pris les mesures convenables pour ne rien craindre de l'ennemi ; si on a fait occuper les hauteurs & les défilés, fouiller les bois, sonder les gués, & mettre en usage toutes les autres précautions de cette nature ; si les troupes légères sont employées de façon à pouvoir vous avertir du moindre mouvement, & à éclairer & couvrir la marche des colonnes ; si celles-ci sont formées comme l'exige la constitution du pays qu'elles ont à traverser ; si l'ordre de bataille est tellement combiné avec l'ordre de marche, qu'on puisse dans les différentes situations passer de l'un à l'autre avec la plus grande facilité ; si les armes sont distribuées de maniere à pouvoir se soutenir mutuellement en cas d'attaque ou de surprise ; si les attirails & les bagages ne sont point exposés ; si enfin on a suivi toutes les règles que nous avons indiquées ailleurs pour les marches, & si l'application en a été faite au local avec discernement & sagesse.

Toutes les positions que l'armée pourrait prendre dans la marche, si elle était obligée de camper ou de combattre, vous les comparerez ensemble, vous tâcherez d'en connaître les meilleures, vous vous représenterez celles de l'ennemi, ses mouvemens, les dispositions qu'ils peut faire, les accidens qui peuvent arriver.

Dès que vous serez dans un camp vous commencerez par vous former une idée générale de sa situation par raport aux

places, rivières, montagnes, & autres points principaux; à la ligne de communication de vos magasins & de vos convois; à la distance & aux postes de votre ennemi; & à tous les lieux qui peuvent entrer dans les combinaisons des mouvemens respectifs des deux armées. Vous consulterez pour cela la carte, & en même tems les gens du pays; mais dès que vous aurez acquis ces connaissances préliminaires, vous ne consulterez plus que vos yeux. Eux seuls, si vous les avez bons, peuvent vous donner des idées nettes & précises, & vous faire voir clairement la vérité, qui s' obscurcit ou s' altère toujours en passant d' une bouche à l' autre.

Vous examinerez si le front du camp est couvert & d' un difficile abord; si les derrières en sont libres; & si on n' a pas pris de faux points d' appui aux ailes. De quelle tenue sont les marais, de quel fond les ruisseaux, de quel accès les ravins & les hauteurs, de quelle étendue les plaines. Comment on pourrait corriger les défauts naturels de votre camp, & en fortifier les parties faibles par des retranchemens, des abatis, des batardeaux, des digues, & autres ouvrages. Si dans les environs du camp il n' y a point d' éminence qui le commande; si on est à portée du bois, de l' eau, & du fourrage; si on est tellement campé qu' on puisse par de petits mouvemens obliger l' ennemi d' en faire de grands, lui intercepter ses communications & ses subsistances, & lui inspirer toute sorte de jalousies & de craintes.

Après avoir bien reconnu la situation du camp, & en avoir crayonné le plan, il faut tourner vos yeux vers le terrein qu' on a choisi pour champ de bataille, ou qui peut le devenir. Dans une même étendue on peut prendre bien des positions différentes. Si vous avez le coup d' œil juste, & un peu d' expérience, vous pouvez esperer de choisir la meilleure. Vous en peserez cependant les avantages & les inconvéniens; vous observerez pas-à-pas le terrein, & non seulement le votre, celui aussi que l' armée contraire occupera si elle vient vous attaquer. Mais cela ne suffit pas encore; il faut connaître celui qui est derrière cette armée, de même que celui qui est derrière vous. Car ce n' est pas assez, comme nous l' avons déjà dit plusieurs fois, que de disposer vos armes suivant les lieux où commenceront les attaques: cette disposition doit se régler aussi sur

ceux que vous & votre ennemi occuperez successivement, soit en avançant pour rendre votre victoire décisive, soit en rétrogradant pour assurer votre retraite. Tout officier qui a fait la guerre a vu cent fois le sort des troupes changer avec le terrein. Dès que les victorieuses ont quitté le leur, elles ont été arrêtées, souvent repoussées & battues. Elles n'auraient pas essuyé ce revers si le Général avait embrassé dans sa disposition toutes les vues relatives aux différentes circonstances locales où elles pouvaient se trouver, & si les armes eussent été à portée de se soutenir mutuellement, & d'agir chacune à son tour sur le terrein qui lui convenait.

Vous devez donc observer si une plaine spacieuse, où la cavalerie peut manœuvrer, touche à des bois, ou à d'autres terreins de chicanes & d'obstacles propres à l'infanterie; si ces terreins sont environnés d'autres moins difficiles; s'ils aboutissent à des hauteurs; s'il y en a vers le centre, ou sur les rayons environnans; si les pentes en sont douces ou escarpées; si le pays enfin est peu ou beaucoup varié; s'il est coupé de rivières, de canaux, de haies, ou de ravins, & s'il est entremêlé de petites plaines, de prairies, de champs clos, de vignobles, de bouquets de bois, de villages, ou de cassines.

Le coup d'œil perfectionné par de semblables remarques, & accoutumé à saisir d'abord les dimensions de hauteur & d'étendue, & tous les avantages des différentes situations, il vous familiarisera avec les parties de la Tactique les plus difficiles, & vous menera insensiblement au sublime de la Stratégique. Il vous donnera cette justesse de discernement & cette promptitude d'esprit qui peuvent vous rendre fertile en expédiens & en ressources, & capable de profiter des moindres fautes de l'ennemi, & de saisir dans un combat le moment favorable & décisif. C'est quelque chose de prodigieux & de presque divin, que ce coup d'œil intrépide & sûr, qui aussi prompt que la foudre porte les coups qui déterminent le sort des batailles & celui des États.

Les détachemens, les fourrages, les partis qu'on envoie à la guerre, sont très-propres à former le coup d'œil; mais il serait trop long de vouloir faire ici l'énumération de tous les cas où on peut l'exercer ou le rectifier. J'ajouterai seulement qu'il doit être accompagné de beaucoup de prudence, de sang-

froid, & de liberté d'esprit; car on ne voit pas clair quand l'ame est troublée par quelque passion.

Mais faut-il attendre la guerre pour cultiver ce talent? Personne, je crois, ne le pense; puisque c'est au contraire pendant la paix qu'on doit travailler à se rendre propre à la guerre. Aussi le Roi de Prusse, pour qui la paix est un tems d'exercice continuel, forme toutes les années ces camps d'instruction, où ses officiers trouvent des facilités merveilleuses pour faire l'application des principes de Tactique au terrein & aux circonstances, & pour acquérir ou se perfectionner le coup d'œil relativement aux grandes manœuvres, & à toutes les opérations de la guerre. Les officiers Prussiens ont été long-tems les seuls qui eussent de tels avantages; mais l'Empereur a ouvert enfin les mêmes voies d'instruction aux Autrichiens, & les camps de Bohème & de Moravie les instruisent aujourd'hui beaucoup plus en un mois, que ne faisaient les anciennes méthodes d'éxercice pendant quinze ou vingt ans.

On a aussi loin des camps, ou des troupes, plusieurs moyens de se former le coup d'œil, qui à la vérité ne peuvent pas tenir lieu des autres, mais qui, à leur défaut, peuvent en quelque façon y suppléer. La chasse, & les voyages, si on sait les mettre à profit, sont assurément les plus utiles. On y contracte l'habitude de distinguer promptement la nature de toute sorte de terrein, & d'appercevoir d'un coup d'œil l'étendue des plaines, l'élévation des montagnes, la grandeur & l'aboutissement des vallées, & toutes les autres circonstances & combinaisons locales. Un militaire entendu, & vraiment porté à s'instruire, peut même tirer parti de ses promenades en éxaminant tout le pays qui se trouve à portée de sa vue, & les points principaux de l'horizon qui l'environne; supposant une armée ennemie campée sur quelqu'un de ces points, & choisissant sa position en conséquence; réfléchissant sur tous les avantages & défauts du terrein intermédiaire, comme de celui que les deux armées occupent, ou qu'elles ont sur leurs flancs; formant enfin les deux ordres de bataille relatifs à la disposition des lieux, & manœuvrant en idée le mieux qu'il sait.

Mais les officiers n'ont pas tous le gout de la chasse, ni tous des occasions de voyager; & d'ailleurs l'assiduité du ser-

vice leur permet peu l'un, & encore moins l'autre. La plupart aussi ne s'adonnent que trop à l'indolence & à l'inapplication, & il y en a bien peu qui à la chasse, en voyage, ou dans leurs promenades, songent seulement au coup d'œil militaire. Pour les mettre donc dans l'absolue nécessité de cultiver leurs talens, je voudrais que les Gouverneurs ou Commandans des places eussent ordre du Souverain d'obliger tous les officiers de leur garnison à donner au moins une fois l'année la solution d'un problème militaire qu'il leur proposerait. Ce serait tantôt une bataille dans les environs, tantôt le passage d'une rivière peu éloignée, un campement, l'attaque de certains postes, l'investissement, le siège, la défense de la place, le fourrage d'un canton déterminé, ou quelqu'autre opération propre à leur faire acquérir les connaissances nécessaires, & à leur former le coup d'œil. Il devrait y avoir des prix d'honneur capables d'exciter l'émulation pour ceux qui s'en acquitteraient le mieux, & des punitions sévères pour ceux qui négligeraient volontairement de remplir leur tâche. Parmi les bons projets il y en aurait sans doute de mauvais; mais enfin cela obligerait tous les officiers d'apprendre les sciences nécessaires pour les dresser, & d'examiner & bien connaître le terrein choisi pour leur exécution. Le génie se développerait, & ceux que la nature n'a point enrichi de ses dons ne perdraient pas du moins leur tems entièrement; ils acquerraient toujours les lumières dont leur esprit serait susceptible, & une telle occupation les tirerait de cette ignorante & pernicieuse oisiveté dans la quelle ils croupissent. Je ne doute pas même que dans le nombre des bons projets qu'on verrait éclorre, & qui mériteraient d'être conservés, il ne s'en trouvât de très-utiles, si la guerre venait à se faire un jour dans le pays pour le quel ils seraient formés.

CHAPI-

CHAPITRE XLVII.

Des contonnemens & quartiers d' hiver.

Les cantonnemens, proprement dits, sont les dispositions préliminaires d'une armée pour entrer en quartiers d'hiver, ou pour en sortir. Dans le premier cas l'armée s'étend pour occuper les villages & autres postes capables de la garantir des premieres rigueurs de la saison qui l'obligent de quitter la campagne, afin de se partager ensuite dans des quartiers encore plus étendus; & dans le second elle se resserre pour profiter d'abord du retour du printems, rassembler ses troupes, & camper.

On commence ordinairement par faire cantonner la cavalerie, dont les chevaux, exposés aux injures de l'air & aux inconvéniens d'un terrein toujours fangeux & humide, dépérissent facilement dans l'arrière-saison, & se trouvent bientôt hors d'état de service. Elle occupe les villages les plus proches derrière l'infanterie encore campée, afin de pouvoir promptement paraître à la premiere alarme, & fournit comme auparavant aux grandes gardes, aux détachemens, & aux patrouilles. Le camp de l'infanterie doit être alors assis de maniere qu'il soit presqu' inabordable, & outre cela bien retranché, afin d'ôter à l'ennemi toute envie de l'attaquer; ou, s'il l'attaque, de donner à la cavalerie le tems d'arriver & de se former en bataille.

Il ne faut point songer à cantonner l'infanterie avant d'être bien assuré que l'ennemi ne peut rien entreprendre, & qu'il cantonne aussi la sienne. Mais dès qu'on en a des avis bien certains, sans pouvoir craindre que ce soit une fausse démonstration, on fait insensiblement gagner à la cavalerie d'autres villages plus éloignés vers les ailes, & l'infanterie occupant successivement ceux qui se trouvent le plus à portée, toutes les troupes sont bientôt sous le toit. Dans certains cas où l'ennemi est à une si petite distance qu'une seule marche peut l'amener, l'artillerie demeure au camp, & les régimens envoient des piquets, qui se relevent chaque jour, pour la garder. Les védettes restent placées devant le camp; & le service s'y fait comme si l'armée était sous les tentes, qui restent tendues. Il faut

que les troupes soient tellement disposées dans leur cantonnement, & que les chemins ayent été rendus si praticables, qu'au signal de quelques coups de canon les régimens puissent réoccuper avec la plus grande célérité leur premier terrein, & se trouver en bataille. A cet effet les Généraux doivent être logés avec leurs brigades, ou divisions respectives, & tous les officiers doivent être guêtrés & habillés deux heures avant le jour.

Le Maréchal Daun donna un exemple de ces dispositions en 1759 au camp de Plauen. La droite de son armée, qui s'étendait vers Dresde, cantonna dans les fauxbourgs spacieux de cette ville, & la gauche dans les bourgs & villages qui sont du côté de Dippoldiswalda. Les flancs des cantonnemens & du camp étaient couverts par deux corps de troupes, dont l'un s'étendait le long de l'Elbe vers Meissen & Torgau, & resserrait les mouvemens de l'ennemi vers la basse Lusace, & l'autre du côté d'Altenberg tenait la communication libre avec la Bohème, & assurait les subsistances. Toutes les mesures étaient prises, & tous les obstacles aplanis, pour rentrer avec facilité & promptitude dans le camp de Plauen, au moindre mouvement que l'armée Prussienne eût fait pour s'en emparer.

Le cantonnement devient quelque fois une partie de la chaîne qui doit couvrir les quartiers d'hiver, mais il ne faut ni trop étendre cette chaîne, ni séparer l'armée, comme nous l'avons déjà dit, que l'ennemi n'ait séparé la sienne, lorsqu'on peut différer, * & lorsqu'on ne le peut pas, on doit être du moins assuré qu'il est à une telle distance, qu'en supposant la plus grande célérité dans ses mouvemens il ne puisse tomber sur vous avant que vous ayez rassemblé vos forces, & occupé le

* Le Marquis de Saluces, qui sous le regne de Louis XII commandait l'armée Française dans le Royaume de Naples, souffrant beaucoup de la disette & des rigueurs de la saison, cantonna ses troupes, parce qu'il crut que les Espagnols, exposés aux mêmes incommodités, prendraient le même parti. Mais Gonzalve de Cordoue, surnommé à juste titre le grand Capitaine, après avoir induit son ennemi en erreur par ses démarches équivoques, s'approcha du Garillan qui coulait entre les deux armées. Il jeta secrétement un pont deux lieues au dessus de celui des Français, passa cette riviere, enleva plusieurs quartiers, & mit en déroute cette armée, qui fut obligée d'abandonner le royaume.

champ de bataille. Si au contraire l'ennemi s'est cantonné le premier, vous devez vous instruire de la disposition de ses cantonnemens, & calculer le tems qu'il lui faut pour ramasser ses troupes. Vous examinez les facilités ou difficultés qu'il y a à s'approcher de lui, la nature du pays intermédiaire, les fleuves ou les ruisseaux, les chemins, les défilés, en un mot tous les obstacles, & si vous avez affaire à un ennemi négligent, peu habile, ou peu circonspect, vous formez le projet de le surpendre. Vous faites semblant, pour mieux le tromper, de séparer votre armée, & quand vous voyez qu'il est la dupe de sa crédulité, vous faites insensiblement aboutir vos troupes par des marches bien concertées au rendez-vous général, & si vos mesures sont justes vous exécutez en peu d'heures une entreprise qui devient décisive pour le reste de la guerre. *

Pendant que l'armée est cantonnée, on prend tous les arrangemens nécessaires, & relatifs aux circonstances, pour l'établissement sûr & avantageux de ses quartiers d'hiver. La premiere règle c'est de ne pas trop les étendre, & de les disposer de maniere que les troupes puissent se rassembler en peu de tems. Il faut les étendre ou resserrer à proportion de l'étendue de ceux de l'ennemi, & de leur distance, & bien connaître la nature de cette distance & de tout le pays intermédiaire: car tout doit être si bien disposé & si bien compassé, que vous puissiez réunir les votres en moins de tems qu'il n'en faut à l'ennemi pour venir les attaquer, ou que vous puissiez le surprendre & le battre avant qu'il ait pu rassembler les siens.

Sureté & subsistance sont les deux objets principaux; & les quartiers d'hiver ne sauraient être bien établis, si ces deux objets ne se concilient jusqu'à un certain point. Le second admet cependant des modifications; mais le premier n'en tolère jamais. On peut, on doit même souvent se contenter d'une subsistance moins commode afin d'avoir une sureté plus grande;

* Rien n'est plus instrutif que les réflexions du Maréchal de Puysegur sur le cantonnement de Bleneau & de Briare, & sur celui qu'il suppose de deux armées campées aux environs de Paris.

mais on ne doit jamais diminuer la fureté pour augmenter la fubfiftance. C'eft faute d'avoir donné à cette maxime toute l'attention néceffaire, que des armées commandées par des Généraux de la plus grande capacité ont été battues, ou ont reçu des échecs confidérables.

Quoiqu' il faille toujours concilier la plus petite étendue poffible des quartiers avec la plus grande commodité des fubfiftances, il y a néanmoins des cas où l'on eft tellement à l'abri de toutes les entreprifes de l'ennemi, qu'on peut fe relâcher fur les précautions, afin de procurer plus d'aifance aux troupes: mais ces cas font très-rares, & ce ne font que des exceptions à la règle générale; exceptions que celui qui commande ne fera jamais fans des raifons bien folides, & fans que l'ennemi fe trouve réduit à une impuiffance abfolue de rien tenter.

Au furplus l'établiffement des quartiers doit être relatif au plan des vos opérations fucceffives, aux deffeins que peut avoir l'ennemi, & à tout ce qui pourrait arriver, foit pendant l'hiver, foit à l'ouverture de la campagne: & comme vous devez avoir prévu dans quel pays vous prendrez vos quartiers, il faut que vous en ayez acquis d'avance une connaiffance complete, & que vous ayez pris avec autant de foin que de fecret les mefures néceffaires pour vous y ménager toutes les reffources poffibles.

C'eft inconteftablement un très-grand avantage que de pouvoir prendre des quartiers d'hiver dans le pays ennemi: mais il faut que ce pays n'ait pas été ruiné ou dévafté; qu'outre une grande partie des fubfiftances l'armée y trouve toutes les furetés néceffaires; que fes communications avec les frontières de l'Etat, ou les places conquifes, & les principaux magafins, ne foient ni difficiles ni hafardées; & qu'on ait pour foi la plupart des moyens qu'il fournit pour la facilité des vivres, des fourrages, & des convois. Il faut auffi confidérer qu'un pays ennemi exige plus de précautions, plus de gardes, plus de partis, plus d'efpions; car non feulement il faut avoir l'œil fur les mouvemens de l'armée qui peut inquiéter vos quartiers, mais auffi fur toutes les démarches des habitans des lieux qu'on

occupe. * On voit donc que le projet d'hiverner dans le pays ennemi n'est pas toujours sans inconvéniens: malgré cela, quand on peut le faire avec assez de sureté & d'aisance, la somme des avantages est incomparablement plus grande, qu'en hivernant chez soi; car il faut avoir sans cesse devant les yeux ce grand principe, *que la guerre doit nourrir la guerre*, & qu'il n'y a rien de plus utile que de vivre aux dépens de l'ennemi.

Lorsqu'on est obligé de prendre des quartiers d'hiver dans son propre pays, il faut avoir attention de les établir de manière qu'ils couvrent les parties les plus faibles & les plus exposées de la frontière, ainsi que les magasins ou dépôts, & les provinces où l'ennemi peut faire des incursions pendant l'hiver, tenter quelque coup de main, ou exiger des contributions.

Mais quelle que soit la situation des quartiers, on commence par former la chaîne des troupes, qui doivent les couvrir. Cette chaîne doit être elle même couverte ou par des rivières, ou par des montagnes & des défilés peu accessibles, ou par des places fortes, ou par d'autres postes bien choisis & bien retranchés. ** Aucun de ces avantages n'est cependant pas tout-à-fait exempt d'inconvéniens. Les rivières peuvent se traverser à la nage ou avec des bateaux, & d'ailleurs elles se gèlent dans certains pays, ou ont des gués dans certains tems; le montagnes offrent presque toutes des gorges & des revers dont l'ennemi peut profiter; les places les plus fortes, les meilleures positions peuvent être tournées. Il ne faut donc pas se fier entièrement à ces barrières, & négliger les autres précautions qui doivent assurer la chaîne. Elles consistent à établir les postes de

* Si l'on est trop à portée de plusieurs places ennemies, les quartiers seront exposés à de continuelles alarmes, & aux tentatives de leurs nombreuses garnisons, comme il est souvent arrivé aux Autrichiens en Silésie. Alors une partie considérable de l'armée est toujours en service par la quantité des détachemens & des postes avancés, qu'il faut soutenir. De telles fatigues affaiblissent les régimens, & les empêchent de se rétablir.

** Si l'on est dans un pays aquatique, il faut se rendre maître des eaux, & ôter à l'ennemi tous les moyens d'en disposer. On peut par des digues, des écluses, des batardeaux, & autres ouvrages, en tirer un grand parti pour la défense des quartiers.

maniere qu' ils puissent se communiquer & s' entresecourir facilement; à bien placer les gardes relativement au local, ce qui fait aussi qu' on n'a pas besoin de les trop multiplier; à tenir les partis de troupes légères & les patrouilles dans un mouvement continuel pour découvrir & reconnaître; à garder par des détachemens les passages qui conduisent sur les flancs; à se ménager des réserves le long de la chaîne; à rendre certains chemins impraticables, faire de grands abatis, & prendre toutes les mesures propres à garantir les quartiers des alarmes qui pourraient troubler leur tranquillité & leur repos.

Lorsque les quartiers embrassent nécessairement une grande étendue de pays, il faut balancer cet inconvénient inévitable par d' autres avantages qu' on retire de la position. Celle-ci doit être telle, que l'ennemi n'ose rien tenter par les justes sujets de jalousie & de crainte qu' elle lui inspire, & par les facilités qu' elle vous donne de le couper de ses communications s' il venait vous attaquer. C' est un art dont peu de Généraux sont capables, que de savoir disposer ses quartiers si savamment & si avantageusement.

„ L'hiver de 1744 à 1745 nous formâmes, dit le Roi de „ Prusse, la chaîne de nos quartiers tout le long des montagnes, qui séparent la Silésie de la Bohème, & nous gardâmes exactement les frontières de nos quartiers pour être en „ repos. Le Lieutenant-Général de Truchses avait à observer le „ front de la Lusace jusqu' au Comté de Glatz, la ville de Sagan, & les postes de Schmiedberg à Friedland. Ce dernier „ endroit était fortifié par des redoutes. Il y eut encore quelques autres petits postes retranchés sur les chemins de Schatzlar, Liebau, & Silberberg. Le Général de Truchses s' était „ ménagé une réserve, pour soutenir le premier de ces postes „ qui viendrait à être insulté par l' ennemi. Tous les détachemens étaient couverts par des abatis faits dans les bois; & „ tous les chemins menant en Bohème avaient été rendus impraticables. Chaque poste avait ses hussards pour reconnaître. „ Le Général Lehwald couvrait le Comté de Glatz par un pareil détachement, & avec les mêmes précautions. Ces deux „ Généraux se prêtaient la main, de sorte que si les Autrichiens eussent marché contre le Général de Truchses, le Gé-

„ néral Lehwald entrait en Bohème pour prendre l' ennemi en „ queue, & réciproquement l'autre.

Les officiers qui commandent les différens poſtes de la chaîne doivent avoir continuellement en campagne des patrouilles de huſſards, de chaſſeurs, ou d' autres troupes légères, & ſe donner tous les ſoins poſſibles pour éclairer les mouvemens de l' ennemi, & avertir promptement de tout ce qu' ils apprennent. Ils tâcheront auſſi de s' inſtruire de ſes démarches par les gens du pays, par les rouliers qui amènent des marchandiſes des lieux qu' il occupe, par les correſpondances qu' on parvient quelque fois à ſe procurer dans l' intérieur de ſes quartiers, & par les eſpions de toute eſpèce qui peuvent s' y introduire. Tous les poſtes doivent être retranchés, & ſoutenus, avoir une communication libre avec l' armée, & une retraite aſſurée. Les plus importans & les plus ſuſceptibles de défenſe auront de l' artillerie, qui ſervira auſſi de ſignal en cas d' attaque à ceux qui doivent ſoutenir, pour marcher avec la plus grande diligence en avant, ou ſe tenir ſur leurs gardes. Les poſtes de moindre conſéquence, ou qui par défaut de ſituation ne ſauraient ſe maintenir, ſe replieront à l' approche de l' ennemi par les chemins aboutiſſans à d' autres poſtes ou aux quartiers les plus voiſins, & ſe conduiront de maniere à n'être pas coupés dans leur retraite.

La diſpoſition générale des quartiers doit être relative à l' ordre dans le quel l' armée campe, autant que l' étendue, les diſtances, la nature du pays, & les vues qu' on a, peuvent le permettre. Les troupes de la droite ſeront par conſéquent dans les quartiers de la droite, & celles de la gauche dans les quartiers de la gauche, en première, ou en ſeconde ligne, comme elles ſe trouveront placées dans l' ordre de bataille. Les brigadiers ſeront à leurs brigades, & les Généraux à leurs diviſions.

Il faut avoir pour maxime, qu' il y ait toujours une certaine proportion entre le front & la profondeur de cette diſpoſition générale des quartiers. Celle qui paraît aſſez convenable, c' eſt que la profondeur n' ait pas moins de la moitié du front, en ſorte qui ſi le front eſt de douze lieues la profondeur ſoit de ſix. Il réſulte de cette combinaiſon que les troupes peuvent être promptement raſſemblées; qu' elles n' ont rien à craindre

de l'ennemi; & qu'on peut au contraire entreprendre sur ses quartiers s'ils sont plus étendus, ou tout au moins lui donner des sujets d'inquiétude & d'alarme. Mais cela dépend beaucoup de la constitution du pays. En Silésie, par exemple, on peut donner aux quartiers beaucoup moins d'étendue qu'en Bohème; parceque la Silésie est plus peuplée, plus riche & fertile, & que les villages y sont moins éloignés les uns des autres.

On doit bien prendre garde de ne pas donner de faux points d'appui aux quartiers. Nous avons déjà dit qu'il ne faut pas trop se fier aux rivières, & nous en avons indiqué les inconvéniens. J'ajouterai ici qu'il y en a quelques unes, qui forment dans certains tems des bras considérables. On les prend pour une protection sûre, mais les eaux venant à baisser, elles laissent à sec le terrein de ces bras, & l'on se trouve privé de la défense sur la quelle on avait compté. J'ai vu arriver cela, & c'est pourquoi je fais cette remarque.

Il faut que les différentes armes se soutiennent réciproquement dans les quartiers, ainsi que dans les camps, dans les ordres de combat, & dans toutes les circonstances de la guerre où ce soutien mutuel est praticable. Je ne m'arrêterai point ici à faire voir encore combien cet avantage est inhérent à mon système, puisque je l'ai tant de fois répété, & qu'on doit m'avoir entendu. J'observerai seulement que lorsqu'un quartier de cavalerie est exposé il faut lui donner de l'infanterie pour se défendre, & que les armes doivent être surtout entremêlées dans les quartiers des ailes.

Si on est obligé d'établir ses quartiers dans des pays de montagnes, rien n'y est plus à charge que la grosse cavalerie. Elle n'y peut guère agir, & n'y subsiste qu'avec peine, car il est bien difficile, malgré toutes les précautions, qu'il n'y ait disette de fourrages. On est donc heureux de pouvoir s'en débarasser, & l'envoyer sur ses derrieres dans des cantons sûrs, & commodes pour la subsistance. En pareil cas il faut garder les hussards & les dragons pour les détachemens & les partis. Mais si le renvoi de la cavalerie n'est pas possible, & si l'on est forcé de la cantonner dans les montagnes, il faut l'établir dans les quartiers de la queue les moins exposés, & dans le pays le plus ouvert & le plus fourrageable. On doit toujours y joindre assez d'in-

d'infanterie pour la foutenir, & défendre les quartiers, car la cavalerie ne défend pas des retranchemens ou des murailles. Elle n'y contribue du moins que par fes gardes avancées, fes védettes, & fes détachemens; mais pour agir il lui faut des lieux ouverts. Si le quartier eft attaqué l'infanterie le défend, & la cavalerie, prenant bien fon tems, fort par les iffues qu'on lui a ménagées, & charge l'ennemi.

Il eft effentiel d'occuper tous les poftes, dont la fureté des quartiers peut dépendre, comme bois, ravins, défilés, & autres paffages. * Chaque quartier doit faire roder pendant la nuit des patrouilles ** au devant de fon front, & fur fes flancs jufqu'á moitié chemin des quartiers collatéraux; & les officiers commandans ne doivent jamais tolérer la moindre inéxactitude ou négligence dans les gardes, les rondes, & le refte du fervice.

Il faut avoir grand foin que les communications d'un quartier à l'autre ne foient ni difficiles, ni expofées à être interrompues par quelqu'accident, ou coupées par l'ennemi, ce qui pourrait arriver fi on ne prenait pas toutes les précautions pour s'affurer des défilés, des gorges, & des chemins, non feulement fur le front, mais encore fur les flancs, & fur les derrières.

On doit donner à chaque quartier des ordres clairs & pofitifs, afin qu'il fache fur quel autre quartier il doit doubler en cas d'alarme. Il faut convenir des fignaux pour le quartier général, & pour tous les autres, & favoir, au cas que quelqu'un foit attaqué, quels font ceux qui doivent marcher fur le champ à fon fecours. Chaque quartier doit répondre au fignal pour preuve de l'avoir apperçu. Il ferait auffi à propos qu'il y eût des relais entre les quartiers, afin de confirmer les fignaux, & s'affurer de ceux qui n'auraient pas été vus ou entendus. Outre les fignaux particuliers des quartiers, il en

* Tout commandant de quartier doit fortifier fon pofte autant qu'il en eft fufceptible. Il doit favoir affez de fortification pour cela, & pour tirer le meilleur parti de fon terrein.

** Ces patrouilles doivent avoir un mot exprès qui leur foit commun, & qui doit être envoyé avec l'ordre du quartier général.

faudrait de généraux & distincts pour le centre, la droite, & la gauche de l'armée. Les fusées ne sont pas des signaux à pouvoir beaucoup s'y fier. Les meilleurs pour la nuit seraient des fanaux de toile, ou des mèches goudronnées au bout d'un jalon; mais pour le jour ce ne peut être que de la fumée, en mettant le feu à des matières humides, ou quelques coups de canon. Je pense pourtant que dans certains cas, & dans des pays de montagnes surtout, on pourrait se servir utilement de drapeaux dont les différentes couleurs indiqueraient les différens objets des signaux, en les arborant sur les sommets les plus visibles.

Il faut profiter dans chaque quartier des tours, des clochers, & des endroits les plus éminens pour y poser des sentinelles. Leur attention & leur vigilance pour observer & découvrir tout ce qui peut approcher doivent être sans relâche. Dès qu'elles apperçoivent des troupes elles doivent en avertir, & faire les signaux dont on sera convenu pour donner l'alerte aux quartiers voisins, qui la transmettent sur le champ aux plus éloignés, de sorte que dans un instant tout est sur ses gardes. Ceux qui doivent doubler se disposent alors à marcher au premier ordre ou signal du quartier-général.

Le choix du terrein où les troupes doivent se réunir en cas d'action est un des points les plus essentiels. Ce champ de bataille peut se prendre au centre, ou à la tête, ou même sur les flancs & sur les derrières des quartiers, en les repliant sur des positions avantageuses. Ce qui en décide c'est son assiette plus ou moins favorable, la constitution du pays voisin, la distance & la situation de l'ennemi, & plusieurs autres circonstances relatives au local, ou au plan qu'on doit suivre. Si cependant les avantages d'une autre position ne sont pas bien considérables, celle du centre, pourvu qu'elle ait d'ailleurs les qualités requises, est toujours à préférer. On peut y rassembler beaucoup plus promptement les troupes, qui pour s'y rendre parcourent des lignes bien moins étendues; * car dans

* Il en résulte en même tems que l'ennemi en a de plus longues à parcourir, & qu'il rencontre plus d'obstacles à proportion qu'on lui donne plus de chemin à faire.

des cas pareils, où il s'agit d'éviter toute surprise, & de gagner du tems sur l'ennemi, quelque diligent qu'on le suppose, tout consiste dans une exacte supputation de ce tems, & des distances. Si l'ennemi tombe sur quelques uns de vos quartiers avant l'entière réunion des troupes, ou vous avez mal supputé, ou vous n'avez point supputé du tout. *

De chaque quartier au lieu désigné pour se mettre en bataille, les chemins doivent être libres, les défilés ouverts, & les fleuves ou ruisseaux pourvus de ponts. Chaque corps doit savoir le poste qu'il occupe dans l'ordre de bataille, & le chemin le plus court pour s'y rendre. Il est essentiel que ce rendez-vous de l'armée soit bien reconnu & bien déterminé, que même des points fixes & très-apparens en marquent toute l'étendue; ce que j'observe, parce qu'il n'arrive que trop souvent de donner là-dessus des ordres vagues, qui laissent presque tout au hasard, & sont cause d'une infinité de malentendus & de fautes.

C'est aussi vers le centre, &, s'il se peut, dans une place forte, que doit être le dépôt général des vivres, des munitions, de l'artillerie. S'il n'y a point de place forte, il est nécessaire de fortifier l'endroit choisi pour servir de place d'armes, en bien fraisant & palissadant les ouvrages de terre qu'on y construit. Je crois qu'il serait aussi très-avantageux d'avoir vers les ailes, & entre la place d'armes & les quartiers les plus éloignés, quelques bonnes redoutes, qui, occupant des postes favorables dans les deux distances intermédiaires, seraient des points d'appui très-utiles. Les quartiers des ailes, se repliant sur ces redoutes, se mettraient bien plus promptement en sureté, & dans le cas qu'on eût été entamé quelque part, ces obstacles arrêteraient l'ennemi, & donneraient aux troupes de tous les quartiers le tems de se rassembler dans leur champ de bataille; ou serviraient dans un événement sinistre à faciliter & protéger la retraite.

* Dans ces supputations il faut toujours supposer la plus grande vitesse à l'ennemi, &, afin que l'erreur même dans le calcul vous soit utile, évaluer la somme des facilités beaucoup plus, & celle des obstacles beaucoup moins, qu'on ne la croit réellement. Ce devrait être tout le contraire si ce même calcul vous le faisiez pour vous.

Les quartiers sont sujets aux alarmes & aux attaques, fausses ou véritables, lorsqu' on a affaire à un ennemi entreprenant. La vigilance, l'ordre, l'exactitude dans le service, & les précautions que nous avons indiquées, rassurent contre les unes, & font échouer les autres. Un Général habile saura donner des dispositions à faire tomber l' ennemi dans les mêmes pièges que celui-ci a tendus, & à le rebuter de maniere qu'il ne lui prenne plus envie de venir inquiéter les quartiers.

S'il arrive que les partis qu' on avait en avant pour découvrir soient repoussés, & se replient sur les postes de la chaîne, ou même sur les quartiers, il faut avancer un détachement pour les recevoir, & reconnaître de plus près l'ennemi. Ce détachement sera composé de dragons, de hussards, & de chasseurs. Il se partagera en deux. Les hussards formeront celui de la tête, & seront protégés & soutenus à une certaine distance par les dragons & les chasseurs, qui ne s' eloigneront jamais trop de l' armée. Il est sensible que ce détachement, fait pour procurer au Général des notions justes des forces de l'ennemi & de sa disposition, & tout au plus pour l'amuser, retarder sa marche, & gagner du tems, ne doit jamais se compromettre. Si le Général a le tems d' aller reconnaître lui même, il fait mal de se reposer sur d'autres d' un soin si important. Beaucoup de Généraux n' ont perdu leur réputation que parce qu'ils voyaient par les yeux d'autrui; & ils méritaient bien de la perdre.

Les postes de la chaîne, & les différens quartiers doivent être souvent visités par des Officiers généraux particulierement chargés de cette commission; & le Général en chef fera très-bien de les visiter lui-même quelque fois, pour examiner l'établissement des troupes, & pour être assuré qu' on les exerce, qu'on instruit surtout soigneusement les recrues, que les officiers remplissent avec la plus grande exactitude leurs devoirs, qu' il n'y a aucun relâchement ni dans la discipline ni dans le service, & qu' on fait toutes les réparations nécessaires à l'armement & à l'équipement tant de la cavalerie que de l' infanterie, afin que tout soit dans le meilleur état à l'ouverture de la campagne.

Comme il n' eſt pas moins néceſſaire de ſonger à la ſubſiſtance des troupes, qu' à leur ſureté, nous établirons maintenant quelques règles ſur leur entretien en quartiers d' hiver.

L' ordre & la diſcipline, qu'on a fait obſerver aux troupes pendant la campagne, contribuent beaucoup à la facilité de leur ſubſiſtance pendant l' hiver, parce que le laboureur qui a pu cultiver ſon champ, & faire paiſiblement ſa récolte, a ſes granges remplies, & eſt conſéquemment en état de fournir à la nourriture des troupes. Cela ſeul fait voir combien tout pillage & dégât dans les campagnes, & toute violence ou vexation faites ſans néceſſité contre les cultivateurs, ſont peu raiſonnables, & contraires aux intérêts mêmes de ceux qui les font. * Rien n' eſt donc plus ſage, ni plus utile, que de défendre bien rigoureuſement de commettre le moindre dégât dans les marches & campemens, & de troubler l' agriculteur dans ſon travail. Son hameau devrait être autant reſpecté que les palais des Rois.

J' ai entendu ſouvent les Ruſſes ſe plaindre de la diſette des vivres; mais il devaient ſe plaindre de leurs coſaques & calmouks, qui, précédant l' armée de quelques marches, pillaient & ravageaient le pays, de ſorte que les troupes ne trouvaient en arrivant que des campagnes ruinées & déſertes, & des villages abandonnés. Cela était cauſe qu' ils avaient enſuite bien de la peine à ſe procurer les ſubſiſtances néceſſaires dans leurs cantonnemens, qu' ils étaient ſouvent forcés d' aller hiverner bien loin du pays qu' il leur convenait de garder, & qu' il ne leur reſtait d' autre parti que d' étendre ou diſperſer leurs quartiers aux dépens de la ſureté, & de toutes les règles relatives au plan de leurs opérations.

Pour aſſurer les ſubſiſtances, il faut prendre à tems ſes meſures au ſujet de la formation de ſes magaſins & dépôts, les établir dans des lieux peu acceſſibles à l' ennemi & ſur des points qui facilitent les diſtributions, & deſtiner aux différens quartiers les endroits les plus commodes pour y prendre le pain.

* Il faut qu' un Général ſe mette bien dans la tête cette vérité, que ſon propre intêret exige qu' il faſſe aux habitans le moins de mal poſſible lors même qu'il eſt forcé de leur en faire. *Une armée*, diſait le ſage Béliſaire, *doit protéger les campagnes, non les ravager.*

On oblige ensuite les villages des environs d'envoyer à l'armée des légumes, de la volaille, & toutes les denrées nécessaires, qu'on leur paye au prix réglé. On procure aux bouchers les moyens de se pourvoir de bœufs, de veaux, & de moutons. On prend enfin les arrangemens les plus sages pour l'administration des vivres, & leur distribution, afin que l'abondance règne par-tout également.

On doit faire reconnaître par des perquisitions bien exactes les fourrages qui se trouvent dans les bourgades, & autres endroits couverts ou protégés par les quartiers. On y mettra des gardes, qui dans chaque village ne laisseront fourrager que les troupes aux quelles ce village est destiné. Malgré la sureté de ces fourrages, ils se feront toujours dans l'ordre le plus exact, & avec des escortes proportionnées.

Quant à ceux qu'on trouvera dans des lieux trop éloignés, ou hors de la protection des quartiers, & exposés à l'ennemi, il faut les faire promptement ramasser & voiturer aux dépôts. Quelque abondance qu'on en ait, on ne doit pas non plus négliger d'en tirer, tant qu'on peut, du pays ennemi. Vous vous procurez par là le double avantage de ménager les vôtres, & de lui ôter les siens.

Chez soi tout y est censé réglé, mais chez l'ennemi il faut que le Général règle tout. Il doit se bien mettre dans l'esprit, qu'un pays foulé ou trop chargé est bientôt déserté par ses habitans, & bientôt hors d'état de rien fournir. Il faut conséquemment que les répartitions de grains, de fourrages, & de menus ustensiles, se fassent avec connaissance & égalité proportionnellement à la possibilité de chaque canton. On doit observer la même chose pour les contributions en argent, & pour le traitement qu'on fait aux troupes. La consommation doit être compassée sur la durée des quartiers d'hiver, & du cantonnement qui leur succede avant d'entrer en campagne. Il faut régler là-dessus les fournitures, & empêcher soigneusement tout dégât, toute déprédation, injustice, fraude, ou malversation.

Le tems des quartiers d'hiver est pour les troupes un tems de repos, mais non d'inaction. En se remettant de leurs fatigues, elles doivent se compléter, & se mettre en état de con-

tinuer la guerre avec la plus grande vigueur. Il faut qu' à cet effet le pays fournisse assez de bonne-heure les recrues pour qu' elles puissent être dressées & formées à l' ouverture de la campagne. Il serait bien d' assigner à chaque brigade son district pour le récrutement; mais, quelque méthode qu' on suive, il ne faut point se relâcher sur les arrangemens qu' on aura pris pour obliger chaque canton à livrer son contingent avant l' expiration du terme fixé. On exigera la même exactitude pour les chevaux de l' artillerie, & des vivres, pour toutes les autres fournitures, & pour les réparations des chariots d'équipage; car tout cela est ordinairement un tribut du pays chez l'ennemi, si ce tribut n' est pas converti en argent.

Je ne dirai rien ici de ce qui concerne l' attaque des quartiers, parce que j' en ai parlé à l' article des surprises. Mais je ne puis mieux finir celui-ci, qu' en exhortant, comme fait le Roi de Prusse, les Généraux qui établissent leurs armées dans des quartiers d' hiver, de se souvenir toujours de ce qui arriva à l' Electeur Fréderic-Guillaume, quand le Maréchal de Turenne le surprit dans ses quartiers d' Alsace. Pour moi je profite bien du conseil du Roi, puisque c' est la troisième ou quatrième fois que je parle de cette expédition. Les fastes militaires n'ont effectivement rien de plus beau en ce genre, ni de plus instructif.

CHAPITRE XLVIII.

Du plan de la guerre.

Le plan général de la guerre renferme deux sortes d' objets. Les uns qui sont du ressort de la politique, & les autres qui dépendent immédiatement & totalement de la science militaire. Lorsqu' un Souverain est lui même le Général de ses armées, comme Alexandre, Gustave-Adolphe, Charles XII, le Czar Pierre, ou le Roi de Prusse, il embrasse & combine tous ces différens objets. La machine n' a pour lors qu' un seul principe

de mouvement, & ce mouvement en est bien plus parfait. Mais la plupart des Rois, bien loin de commander leurs troupes en personne, & de s'appliquer à devenir bons Généraux, se déchargent sur leurs ministres de tout le poids des affaires. * Heureux le Souverain qui, sachant placer avec discernement sa confiance, trouve des hommes assez sages, assez éclairés, assez modestes, pour ne point abuser d'une pareille autorité; & heureux alors l'Etat qu'ils gouvernent, puisqu'il est à l'abri des dangers de l'ignorance, de la présomption, des caprices, & du hasard. Un tel ministre ne méconnait point la sphère de sa capacité & de ses connaissances; il ne veut pas en sortir, ni avoir la ridicule vanité de tirer de sa tête tout le plan de la guerre, & de commander les armées de son cabinet. ** Il consulte les Généraux qu'on doit mettre à la tête de ces armées, c'est-à-dire, les plus habiles. Ce n'est que sur leurs lumières, & sur leur expérience, qu'il peut fonder solidement & savamment ses projets. Ils lui feront connaître l'espèce de guerre qu'on peut faire dans des pays différens, & sur les différentes frontières; les facilités & les difficultés qu'on y trouve; les préparatifs qu'ils exigent; les camps & les postes qu'on doit occuper; tout ce que l'ennemi peut exécuter; tout ce qu'il faut prévoir & imaginer pour le réduire à l'absurde; les suites qui doivent résulter de certains mouvemens & de certaines opérations différemment combinées de part & d'autre; les forces de l'ennemi, le caractère de ses Généraux, la tactique & la discipline de ses troupes; les moyens de pourvoir aux subsistances & d'assurer les magasins & dépôts; les places qu'il faut couvrir, celles qu'il faut attaquer; les ressources dans les malheurs & les revers; en un mot toutes les

* Il faut cependant avouer que l'Europe possede aujourd'hui plusieurs Souverains qui gouvernent par eux-mêmes, & dont les vertus donnent à leurs sujets les plus belles espérances. Il n'y en a certainement aucun qui soit plus occupé des soins du gouvernement, que le Roi de Sardaigne. Il en connait parfaitement toutes les branches, & on n'a peut être jamais vu dans un Roi une assiduité au travail si infatigable, ni un penchant plus décidé de sacrifier son repos au bonheur de ses peuples.

** Les ames faibles & vaines sont toujours entrainées par de petits motifs à de grandes fautes.

les opérations offensives & défensives, qu'on peut prévoir, discuter, & régler. Quel génie vaste & profond, quel savoir, quelle expérience n' exige donc pas la formation d' un projet, de guerre! Ce fut à ce génie de M. de Turenne, & non aux conseils de son ministre Louvois, que Louis XIV dut les brillans succès de ses armes. Le ministre était à la vérité prévoyant, hardi, habile, & d' un détail extraordinaire; mais sa partie n' était que le mécanisme de la guerre, & n'en embrassait que les préparatifs & les besoins. Lorsqu' il voulut se mêler des parties du Général, il fit faire de grandes fautes à son Maître, & introduisit un genre de guerre qui eut de funestes suites pour la France. Cela n' arriva point tant que Turenne vécut, parce que le Roi, bien persuadé de la capacité immense de ce grand Capitaine, se rendait toujours à son avis: mais dès que pour son malheur, & pour celui de son royaume, il en fut privé, les ministres acquirent une telle prépondérance qu' ils déciderent toujours de l'état de la guerre, & qu'on ne vit plus de projet savamment combiné, ou marqué au sceau du génie & de l'expérience militaire.

Toutes les considérations sur les quelles un plan de guerre doit être fondé sont relatives à ces trois points: au pays, à la force & à l'espèce de nos troupes, à celles de l'ennemi. Il faut avoir une connaissance parfaite du pays, où l'on doit agir, soit offensivement ou défensivement. Quoique celle qu'on acquiert par des cartes topographiques-militaires ne soit pas à beaucoup près suffisante, c'est par là cependant qu' il faut commencer. On sent donc la nécessité d'avoir de ces cartes exactes, telles que je les ai proposées ailleurs, dressées par des officiers capables & entendus, & accompagnées d'itinéraires & de mémoires, qui marquent avec précision la nature du pays & des chemins; celle des positions les plus avantageuses, des défilés, & d' autres passages difficiles; la largeur & profondeur des rivières & ruisseaux; la qualité de leur fond, les gués, & la hauteur des bords; les villages & cassines; l' élévation, la pente, & les revers des montagnes; les aboutissans des gorges, les ravins, les fossés; la nature des bois & des plaines; les champs clos, & les endroits de fourrage; toutes les particularités essentielles des places de guerre & des villes; les distan-

ces & les communications; & tant d'autres détails enfin non moins néceſſaires pour entabler un projet de campagne. C'eſt pendant la paix qu'il faut faire ce travail, & non ſeulement ſur nos frontières, mais de même, autant qu'on le peut, ſur celles qui leur ſont oppoſées. Si on attend la guerre pour y ſonger on doit s'attendre auſſi à être bien puni de ſon indolence. On manque alors de tous les moyens ſur les quels on peut aſſeoir ſon plan, & de tous ceux qui doivent faciliter ſur les lieux les obſervations & les connaiſſances indiſpenſables pour les opérations projettées.

Quant aux troupes vous devez examiner vos forces & celles de votre ennemi en cavalerie & en infanterie, leur conſtitution, leur diſcipline. C'eſt de là que dépend le choix des plaines larges & découvertes, ou des terreins étroits fourrés & coupés. Il faut voir encore qui a les troupes plus aguerries & plus manœuvrières; s'il s'y en trouve de nouvelle levée, ſans expérience, amollies par l'oiſiveté, ou peu dreſſées aux opérations de la guerre; quel eſt le génie & le caractère des Généraux; & quel l'eſprit des deux peuples belligérans. Leurs préjugés, leurs mœurs, leurs uſages, leur reſſources, tout cela doit être mûrement conſidéré.

J'établis pour maxime fondamentale, qu'il faut porter la guerre chez l'ennemi toutes les fois qu'on le peut, & éviter la défenſive comme la plus délicate, la plus difficile *, & la plus diſpendieuſe. Si cependant l'on s'y trouve abſolument réduit par des circonſtances fâcheuſes, il faut du moins qu'elle ſoit toujours active, & que le Général ſache la convertir en offenſive avant qu'elle devienne trop onéreuſe à l'Etat. Ce grand art M. de Turenne le poſſédait au ſuprême degré. Il m'en fournit un grand nombre d'exemples; mais, afin qu'on ne m'accuſe pas de prolixité, je n'en raporterai qu'un ſeul.

* Dans la guerre défenſive la moindre faute eſt capitale. En vous tenant d'ailleurs ſur la défenſive tout ce qui peut vous arriver de mieux c'eſt de ne point perdre ou de conſerver ce que vous avez, mais en agiſſant offenſivement vous pouvez gagner, & le proverbe allemand qui dit, *il eſt toujours bon d'attacher les chevaux aux arbres de l'ennemi*, eſt certainement très-ſenſé.

Lorsque le Prince de Condé entra à la tête de l'armée Espagnole en France par la frontière de Picardie, les uns voulaient que toute l'armée du Roi marchât vers Compiègne pour se partager & occuper une étendue de pays considérable, sans passer l'Oise; & les autres qu'on jetât l'infanterie dans les places, & qu'on éloignât la cavalerie. Par le premier parti on exposait les places de la Somme, & par le second on ouvrait au Prince le chemin de Paris, & on lui laissait la liberté d'entreprendre tout ce qu'il aurait voulu. M. de Turenne fut d'un sentiment contraire à toute l'armée, & à toute la Cour. Quoiqu'il n'eût que seize mille hommes, & que l'ennemi en eût trente mille, il opina qu'il fallait passer l'Oise, & se tenir à deux lieues de lui dans un camp fort sûr, d'où l'on pourrait se porter vers telle place que l'on voudrait assiéger sur la Somme. „ La résolution de passer l'Oise, dit le Maré- „ chal de Puysegur, de ne mettre personne dans les places, & „ de se tenir toujours proche de l'ennemi, rendit en effet l'en- „ trée de M. le Prince en France sans effet. Ce n'est pas que „ ce parti fut absolument sûr, car l'ennemi pouvait marcher à „ l'armée du Roi & la combattre : mais quand on a une bonne „ armée, quoique plus faible, qu'on prend bien garde comme „ on campe, aussi bien qu'aux mouvemens de l'ennemi, c'est „ en pareille occasion le chef d'œuvre de la plus grande scien- „ ce, & le parti le plus assuré. *

* J'avais fait un article sur les deux campagnes de M. de Turenne de 1652, & de 1653. J'avais comparé, de même que M. de Puysegur, la savante conduite de Turenne sur les bords de la Seine à Villeneuve Saint-Georges avec celle de César sur les bords de la Segre près de Lerida : mais j'y rendais plus de justice à César, qui n'y trouva certainement pas les facilités, que M. de Puysegur suppose. Je supprime mon article parce que Guischard a donné une excellente analyse de cette guerre de César en Espagne contre les Lieutenans de Pompée. Cette analyse vaut mieux que mes réflexions, & il faut la lire pour bien sentir la difficulté, la finesse, & la science de cette guerre de mouvemens, où César vainquit de tête par son savoir & son habileté, & où il remplit son dessein clairement exprimé dans ces paroles de ses commentaires. *Cæsar in eam spem venerat, se sine pugna, & sine vulnere suorum rem conficere posse; quod re frumentaria adversarios interclusisset. Cur etiam secundo prælio aliquos ex suis amitteret? Cur vulnerari pateretur optime meritos de se milites? Cur de-*

Je ne parlerai point ici de la défensive savante & profonde, par la quelle le même Général sauva l'Alsace, l'amenant

nique fortunam periclitaretur? præsertim quum non minus esset Imperatoris, consilio superare, quam gladio: movebatur etiam misericordia civium, quos interficiendos videbat; quibus salvis, atque incolumibus, rem obtinere malebat. Hoc consilium Cæsaris a plerisque non probabatur.... ille in sua sententia perseverat.

Il n'y a jamais eu tant de conformité dans la conduite de deux Généraux, qu'entre César & Turennne. Rien surtout ne se ressemble davantage que les deux événemens qui se passent sur la Segre près de Lerida, & sur la Seine à Villeneuve Saint-Georges. L'un & l'autre, par les manœuvres & les dispositions les plus savantes, reduisent, sans effusion de sang, l'armée ennemie aussi forte que la leur à capituler, & à subir la loi qu'ils lui imposent. Personne ne respecte autant que moi les sentimens du Maréchal de Puysegur, mais certainement il ne considere pas assez la situation des troupes de Petreïus & d'Afranius lorsqu'il leur attribue d'autres motifs pour se rendre à César. Cette situation est cependant bien dépeinte dans le discours d'Afranius même, qui en présence des deux armées dit à César: *non esse, aut ipsi, aut militibus succensendum, quod fidem erga Imperatorem suum Cn. Pompejum conservare voluerint: sed satis jam fecisse officio, satisque supplicii tulisse, perpessos omnium rerum inopiam: nunc vero, pene ut fœminas circummunitos prohiberi aqua, prohiberi ingressu: neque corpore dolorem, neque animo ignominiam ferre posse: itaque se victos confiteri: orare, atque obsecrare, si quis locus misericordia relinquatur, ne ad ultimum supplicium progredi necesse habeant.*

On n'a qu'à voir dans les mêmes commentaires par quelles marches savantes, par quels mouvemens bien combinés, César coupa toutes les communications à cette malheureuse armée, la resserra dans un terrein difficile & aride, lui ferma toutes les issues, & la contraignit (n'ayant plus ni vivres, ni fourrages, ni eau, ni bois, ni aucune ressource) à mettre bas les armes. Je connais les environs de Lerida où j'ai été plusieurs fois; j'ai vérifié sur les lieux les principales circonstances de cette fameuse expédition; & j'ai admiré à la fois le génie de César dans le parti qu'il a su tirer du local, & son exactitude dans la description qu'il en fait.

Il n'est point de guerres dont on puisse porter un jugement plus assuré, que de celles que César & Turenne ont faites & décrites eux mêmes, car ces deux grands hommes nous découvrent les objets & les ressorts de leurs opérations, & pour parler de la guerre aussi bien qu'ils le font, il faudrait la savoir aussi parfaitement qu'eux. Il n'y a donc point de livres que les militaires doivent plus étudier que les commentaires de César & les mémoires de M. de Turenne; mais il faut auparavant qu'ils apprennent bien les principes de la guerre, sans quoi, comme l'observe le Maréchal de Puysegur, ils n'avanceraient pas beaucoup, & n'entendraient point, ou entendraient mal ces deux grands maîtres.

peu-à-peu à une offensive aussi avantageuse que brillante. J'en ai fait mention ailleurs, & d'autres en ont parlé avec plus d'étendue. J'observerai seulement que le ministre Louvois, n'imaginant pas qu'on pût avec vingt cinq mille hommes s'opposer à une armée de soixante & dix mille commandée par des Généraux très-intelligens & très-expérimentés, voulait qu'on abandonnât l'Alsace aux Impériaux, & qu'on se retirât vers les gorges de la Lorraine pour en défendre l'entrée. Mais M. de Turenne fit voir au Roi combien cette défensive serait honteuse & ruineuse. Il lui promit de conserver l'Alsace, & d'en chasser les ennemis. Il tint parole ; & ses compétiteurs *, quoique très-habiles, avouerent qu'il l'était beaucoup plus qu'eux, & rendirent l'hommage le plus authentique à la supériorité de de son génie.

Lorsque l'Europe vit cette formidable ligue de trois grands Empires se former contre le Roi de Prusse, elle dut croire qu'il en serait d'abord accablé. En effet il me semble, que si ce Monarque n'avait établi l'état de la guerre, que sur les principes d'une sagesse & d'une prévoyance commune, & si de plusieurs plans qui se présentaient à sa vue il n'eût pas choisi le seul, peut-être, qui convint à sa situation, il me semble dis-je, quelque beau que ce plan eût été d'ailleurs, qu'il aurait enfin nécessairement succombé. Il faudrait pouvoir l'entendre parler lui même, pour avoir une idée juste & complete de son projet. Mais au défaut de cela on peut, je pense, raisonner sur les faits, & déduire de l'exécution la mieux suivie & la plus constamment soutenue la grandeur & la singularité du dessein. C'est ainsi qu'on a jugé de ceux des plus habiles Capitaines anciens & modernes, qui ne les ont pas dévoilés eux mêmes. On n'imputera donc pas à témérité une semblable conduite dans un militaire qui ne cherche qu'à s'instruire dans ces grands modèles.

Voici comment je présume que le Roi de Prusse a raisonné. Puisque je vois la plus grande partie de l'Europe conjurée contre moi, je dois m'attendre à être attaqué de tous les côtés par des forces considérables. Je sais bien qu'ordinairement

* Le grand Electeur de Brandebourg, & M. de Montecuculi.

ces grandes alliances ne font pas la guerre avec la même ardeur & la même unanimité qu'elles la déclarent, & je trouverai peut-être des ressources dans leur mésintelligence ou leur lenteur; mais il arrive aussi quelque fois que par esprit d'animosité, ou par d'autres motifs, on fait beaucoup plus que ce à quoi on s'est obligé, & dans ma situation j'ai autant lieu de craindre l'un que d'espérer l'autre. Quoiqu'il en soit il n'est pas douteux que je serai dès le commencement investi de toutes parts, & sur des points fort éloignés, par mes ennemis. J'ai des états sur le Rhin, j'en ai sur le Pregel, & du Rhin au Pregel il y a plus de trois cens lieues. Ces états d'ailleurs ne font pas corps avec mes autres états, qui ont aussi une assez grande étendue, & dont la situation n'est pas non plus fort avantageuse; car leur figure irrégulière, & la disproportion entre le gissement, le contour, & la distance de leurs frontières, donnent de grandes facilités à mes ennemis pour les entamer de plusieurs côtés différens. Si je veux donc tout garder il me faudra une infinité de garnisons & de postes, & divisant ainsi mon armée elle sera bien-tôt réduite à rien. Mais c'est sur cette armée, la mieux disciplinée & la plus aguerrie de l'Europe, que je dois fonder toutes mes espérances. Tant que j'aurai cette armée dressée de ma main, & qui a en moi une entiere confiance, je serai presque sûr de battre mes ennemis partout où je les rencontrerai, & de me dédommager de la perte d'une partie de mes états par l'acquisition d'autres provinces beaucoup plus riches & plus considérables. Il ne faut donc l'affaiblir cette armée que le moins possible, & bien loin de vouloir défendre des pays si fort séparés, je ne puis pas même garder toutes les frontières de ceux qui sont les plus proches, sans retomber dans le même inconvénient, c'est-à-dire, sans exposer mes forces ainsi divisées à être battues en détail. Ce m'est par conséquent une nécessité d'abandonner totalement certaines provinces, & dans les autres je ne dois m'attacher qu'à occuper certains postes, à bien garnir certaines places, à être toujours maître de certaines rivières, & à faire usage de tous les moyens qui peuvent assurer mes communications, & empêcher l'ennemi de s'établir & de subsister dans les cantons où il aura pénétré. J'abandonnerai donc aux Français le

Duché de Clèves, & je ne m' opiniâtrerai point à défendre contre les forces de la Ruſſie mon royaume de Pruſſe. Les troupes que j' y ai ſe replieront, après une légère oppoſition, faite ſeulement pour gagner du tems, ſur la Poméranie, où elles me ſeront bien plus utiles, que ſi elles ſe laiſſaient accabler en Pruſſe par le nombre de leurs ennemis. Toute la liſière occidentale de la Poméraine depuis la mer juſqu' à la Warte, ce qui fait à peu-près une étendue de cinquante lieues, eſt un pays entierement ouvert, & que l' ennemi pourra de même envahir très- facilement juſqu' à hauteur de Cuſtrin, Stargard, & Colberg. Stargard même ne peut être un grand obſtacle, & ne ſaurait faire une longue réſiſtance. D' ailleurs entre Stargard & Cuſtrin, & entre Colberg & Stargard, il n' y a aucune place forte. On y trouve à la vérité des poſtes avantageux, mais il y faut une armée partagée en pluſieurs corps pour les défendre, ſans quoi on n' en pourra garder que quelques uns, & l' ennemi pénetrera, & nous tournera par les autres. Il faut défendre Colberg, parce que c' eſt l' unique port que nous ayons ſur cette côté de la Poméraine, & que ſa réduction donnerait aux Ruſſes de grandes facilités pour recevoir par mer des ſecours, mais il ſerait impoſſible de leur fermer entierement le pays qui eſt entre Colberg & Cuſtrin. Il eſt donc évident que juſqu' à l' Oder on ne trouve point de ligne de frontière aſſurée pour couvrir l' Electorat, mais ſur ce fleuve Stettin, Cuſtrin, & Frankfurt, me donnent les moyens de le défendre avec peu de troupes, ſi non des incurſions, du moins des établiſſemens de l' ennemi; & ces places avec celles de la Siléſie m' aſſurent tout le cours de ce fleuve, & par conſéquent la communication entre la mer Baltique, la Poméranie, le Brandebourg, & la Siléſie, tandis qu' elles empêchent celle des Ruſſes avec les Suédois. Il eſt donc eſſentiel de les ſoutenir, & de rendre ſurtout le ſiège de Stettin difficile: mais il faut que de ce côté-là je me borne à cette défenſive, afin de ne point affaiblir mon armée, & de pouvoir agir offenſivement du côté de la Saxe & de la Bohême. Comme mon principe a toujours été, & doit être encore plus à-préſent, de prévenir mes ennemis, de porter la guerre chez eux, & de les contraindre à en payer les fraix, j' envahirai d' abord la Saxe avec cette puiſſante armée;

& la Saxe me dédommagera amplement de la perte de la Prusse, & des autres pays qu' on pourra m' enlever. Elle me fournira abondamment l' argent, les hommes, les vivres, les munitions, & toutes les ressources pour la continuation de la guerre. Je m' en assurerai la possession en occupant Wittenberg place d' armes & dépôt principal sur la frontière, Torgau, Meissen, & Dresde. Le camp de Meissen sera, par sa situation avantageuse, comme le point central qui dirigera & soutiendra tous les mouvemens & toutes les opérations que j' exécuterai sur les rayons environnans. Je m' établirai si bien dans cette partie de la Saxe, qui s' étend depuis Freyberg jusqu' à Leipzig, nommée les Erz-Gebürg, que de toute la guerre on ne pourra plus m' en déloger. Freyberg m' ouvrira ses mines d' or & d' argent, & Leipzig les trésors de son commerce. Par Wittenberg & Torgau j' aurai mes communications avec le Magdebourg, la Marche-Electorale, la Lusace, & la Silésie. La Thuringe, que j' aurai derrière, me fournira des recrues & des chevaux, & remplira mes magasins. Ayant une forte garnison dans Magdebourg, je serai toujours maître du cours de l' Elbe depuis la Bohême jusqu' à Hambourg, & je pourrai tirer parti de la Sprée qui traverse l' Electorat & se jete dans ce fleuve. Mes communications seront libres & ouvertes avec le Holstein, le Méklembourg, & la mer Germanique. Les postes que j' aurai sur la Saal, couvriront tout le pays qui est entre l' Elbe & cette rivière, assureront mes magasins & mes dépôts, & me donneront toutes les facilités d' étendre mes contributions. L' Oder me procurera en Silésie les mêmes avantages. Etant maître du cours de tous les fleuves & de toutes les rivières dans les pays que j' ai intention de défendre, l' ennemi ne pourra jamais y faire aucun établissement solide, & il me sera facile au contraire de porter la guerre chez lui. Moyennant ces mesures il me suffira d' avoir deux corps d' une certaine force en Poméranie, l' un contre les Russes, & l' autre contre les Suédois, pour couvrir les places, se porter partout où l' ennemi percera le long de la ligne de défense, éluder sa supériorité, & rendre ses entreprises inutiles en lui coupant ses vivres, ses communications, & peut-être sa retraite. Avec ma grande armée je tâcherai de faire la plus grande diligence pour pénétrer jusqu'

jusqu'au centre de la Bohème avant que l'ennemi ait rassemblé assez de troupes pour s'y opposer. Je diviserai ses forces en lui donnant jalousie par toutes les gorges qui conduisent dans cette province. J'y déboucherai par la Saxe, la Lusace, & la Silésie à la fois, & je compasserai les mouvemens de ces différens corps de manière à couper les détachemens ennemis, enlever ou détruire leurs dépôts, surprendre leur armée, & la battre avant que ses Généraux ayent pu se reconnaître & prendre de bons arrangemens défensifs. Si je réussis dans tout cela, & si je m'empare promptement de la Bohème, il ne me sera pas difficile de conquérir aussi la Moravie, qui reste comme enclavée entre ce royaume & la Silésie. Mais cela dépend de la première campagne. Car si j'échoue je ne m'opiniâtrerai point à soutenir une guerre ruineuse en Bohème, qui est un pays de chicane, & aussi peu convenable à des troupes manœuvrières comme les miennes, que propre à celles de l'ennemi, dont le système est de choisir toujours les camps les plus forts sur des hauteurs ou des montagnes, de n'engager aucune action dans la plaine, & de les réduire toutes à des affaires de poste. Je dois d'ailleurs m'attendre à être attaqué en Silésie, & attaqué peut-être à la fois par les Autrichiens d'un côté, & par les Russes de l'autre. Je conviens qu'il est fâcheux d'avoir la guerre dans son propre pays, & cela est directement contraire à mes principes: mais chaque règle a ses exceptions, & dans ces circonstances j'aime encore mieux l'avoir en Silésie, * qu'en Saxe, parce que dans les plaines

* Voici ce que dit le Roi lui-même dans ses *réflexions sur la guerre.* „ Tant que nous n'attirerons „ pas l'ennemi dans les plaines, „ nous ne devons pas nous flatter „ de remporter sur lui de grands „ avantages; mais dès que nous pourrons le priver de ses montagnes, „ de ses forêts, & des terrains coupés dont il tire un si grand parti, „ ses troupes ne pourront plus résister aux nôtres. Mais où trouver „ ces plaines, me direz-vous? Sera-„ ce en Moravie, en Bohème, à „ Gorlitz, à Zittau, à Freyberg? Je „ vous réponds que non; mais que „ ces terrains se trouvent dans la „ basse-Silésie, & que l'ardeur insatiable avec la quelle la Cour de „ Vienne désire de reconquérir ce „ Duché, l'engagera tôt ou tard à „ y envoyer ses armées. C'est alors „ qu'obligés de quitter leurs postes, „ la force de leur ordonnance & „ l'attirail imposant de leur artillerie se réduiront à peu de chose.

de Siléſie je ſuis preſque ſûr de battre les troupes peu manœuvrières de mes ennemis, & que tant que je garderai la Saxe on ne pourra m'enlever la Siléſie, puiſqu'on ne pourra jamais m'ôter les moyens de continuer la guerre. Je commencerai donc par établir d'abord la ligne de communication de cette province avec la Saxe par la Luſace, & avec l'Electorat par Frankfurt & Croſſen; moyennant quoi je n'aurai pas beſoin d'y avoir continuellement une armée trop nombreuſe, car je ſerai à portée de la renforcer ſuivant l'exigence des cas. Comme je connais d'ailleurs parfaitement, & beaucoup mieux que mes ennemis, toutes les poſitions avantageuſes qu'on peut y prendre relativement aux circonſtances, j'occuperai toujours celles où je pourrai rompre par de petits mouvemens tous leurs projets, ou les forcer à combattre dans les lieux qui me ſont les plus favorables. Si, par exemple, l'armée Autrichienne eſt en Moravie, je n'ai qu'à occuper le camp de Neüſtadt, en mettant cette ville & la rivière en avant du front du camp. Suppoſé que l'ennemi veuille percer entre Ottmachau & Glatz, on n'a qu'à paſſer entre Neiſs & Ziegenhals, & y prendre un camp avantageux qu'on y trouve. Cette poſition le coupera de la Moravie. S'il marchait du côté de Coſel, on n'aurait qu'à ſe placer entre Troppau & Yëgerndorf, & on le couperait encore de ſes convois. Suppoſé qu'il veuille pénétrer du côté de la Bohème, on a entre Liebau & Schoemberg un autre camp non moins avantageux ni moins important, qui garantit toute la baſſe-Siléſie contre la Bohème. Il y en a auſſi pluſieurs de l'autre côté de l'Oder dont on peut profiter contre les Ruſſes, pour les empêcher d'entrer en Siléſie, ou, s'ils y entrent, les couper de la Pologne d'où ils doivent néceſſairement tirer toutes

„ Ainſi ſi au commencement d'une „ campagne les Autrichiens entrent „ dans la plaine, leur témérité pourra entraîner leur ruine, & dès-lors „ toutes les opérations des armées „ Pruſſiennes, ſoit en Bohème, ſoit „ en Moravie, réuſſiront ſans peine. „ C'eſt un expédient fâcheux, me „ direz-vous, que d'attirer l'ennemi „ dans ſon propre pays. J'en conviens; cependant c'eſt l'unique, „ parce qu'il n'a pas plu à la nature de faire des plaines en Bohème & en Moravie, mais de les „ charger de bois & de montagnes. „ Il ne nous reſte donc qu'à choiſir „ le terrain avantageux, ſans nous „ embarraſſer d'autre choſe.

leurs subsistances. Mais de quelque côté que l'ennemi avance en Silésie, je tâcherai, pourvu que j'aye seulement un peu plus de la moitié du monde qu'il a, de l'attirer dans la plaine, parce que là je puis faire usage de mes manœuvres, & que partout où je puis manœuvrer je suis sûr de le battre, malgré la supériorité du nombre. Je me servirai alors utilement de mon ordre oblique, moyennant le quel, si je suis repoussé, je ne puis jamais être totalement battu, & si je réussis, je peux également détruire mon ennemi. Les Autrichiens ont coutume de faire beaucoup de gros détachemens. Nos Généraux doivent se proposer de les ruiner l'un après l'autre, y marcher par conséquent en force, & les écraser. L'ennemi battu ainsi en détail sera réduit à la défensive, à force de circonspection il se tiendra rassemblé, & nous fournira les occasions d'entreprendre avec succès sur la grande armée. Nous pourrons l'attaquer en marche, profiter de ses décampemens, engager des affaires d'arrière-garde, ou tomber sur une de ses ailes. Mais pour cela il faut l'attirer, je le répete, hors de ses postes avantageux, de ses pays coupés ou fourrés, de ses marécages, de ses forêts, de ses montagnes. Je sais que les troupes Autrichiennes se sont beaucoup perfectionnées depuis la dernière guerre ; que leur artillerie est formidable ; qu'elles seront presqu'invincibles dans les affaires de poste. Il faut donc tâcher de leur ôter, le plus qu'on peut, ces avantages de leur systême, & que nos troupes n'ayent pas à combattre le terrein & l'artillerie, mais seulement d'autres troupes qui, n'étant point rompues & stylées aux grands mouvemens, ne pourront jamais leur tenir tête toutes les fois qu'il s'agira de manœuvrer.

On ne voudra certainement pas me contester, que le discours que je viens de faire tenir au Roi de Prusse, ne soit fondé sur les principes de ses dispositions & de sa tactique, & sur les faits de la guerre qu'il a soutenue contre cette grande ligue qui semblait devoir l'accabler. On conviendra aussi sans peine que ses ennemis n'ont jamais bien connu son plan, & n'ont pas su former leurs projets de campagne en conséquence, ni combiner leurs différentes opérations pour concourir au but général, supposé qu'il y en eût un. Quoiqu'il en soit, la Cour de Vienne devait s'apercevoir que les plaines de

Siléſie lui étaient fatales, & qu'elle faiſait de vains efforts pour reconquérir cette province tant que le Roi était maître de la Saxe.

On voit par ce ſeul exemple de quelle importance il eſt de bien régler l'état de la guerre ; & à cet effet je penſe que rien ne ferait plus utile à un Etat, ni plus inſtructif pour les Souverains, pour les Généraux, & pour le miniſtère, que de former pendant la paix des projets ſur les différentes eſpèces de guerre, qu'on peut ſe trouver dans le cas de ſoutenir. Il faudrait approfondir dans les plans de ces guerres ſuppoſées toutes les connaiſſances qu'ils doivent embraſſer, avec le même ſoin, que s'il s'agiſſait d'une guerre réelle. On pourrait à cet effet partager le nombre des officiers généraux en pluſieurs claſſes ſelon leur rang d'ancienneté, & obliger chaque claſſe alternativement à dreſſer des projets ſur l'eſpece de guerre qui lui ſerait indiquée. Les officiers généraux formeraient d'abord ces projets ſéparément, chacun ſelon ſes lumieres particulieres, & à la fin de l'année ils ſe réuniraient pour ſe communiquer leurs idées, & pour examiner enſuite devant le Souverain, ou devant un conſeil militaire, les différens plans, & en diſcuter les raiſons. Faute d'une pareille méthode perſonne ne s'inſtruit, & ſouvent l'incapacité & l'imprudence dirigent tout. *

* Un art qui aſſure & conſerve la liberté, la glorie, la fortune de l'Etat, & qui enſeigne à vaincre ſes ennemis en épargnant la vie des combattans, mérite bien d'être étudié. Je dis plus, on ne peut jouir d'une longue paix qu'en étudiant continuellement la guerre. Une nation qui l'ignore eſt bientôt ſubjugée ou aſſervie par d'autres qui la ſavent. Si on ne l'étudiait point il faudrait donc la faire ſouvent, il faudrait ſuppléer à la théorie & à l'étude par une expérience machinale & groſſière, car il eſt clair, il eſt inconteſtable, qu'un peuple ignorant chez qui la guerre ne roulerait que ſur la pratique oublierait tout après quelques années de paix, & que plus cette paix durerait & plus il irait en décadence & s'approcherait de ſa ruine.

CHAPITRE XLIX.

Des camps de paix, ou d'instruction.

Il servirait à peu de savoir former de bons projets de guerre si on n'avait pas des troupes capables de les exécuter. Ainsi donc qu'on doit mettre à profit le tems de paix pour apprendre à établir l'état de la guerre selon les différentes circonstances, il faut de même en tirer parti pour l'instruction des troupes & de ceux qui doivent les commander, en les habituant aux grands mouvemens dans les terrains les plus variés, & aux opérations de campagne les plus difficiles. Il n'y a pas d'autre moyen pour cela, que de former des camps d'instruction, comme je l'ai déjà fait voir dans un chapitre de cet ouvrage. Je ne répéterai point ce que j'y ai dit. J'insisterai seulement sur la nécessité de bannir de ces camps tout ce qui est exercice de détail, qu'on doit avoir appris en garnison, & de ne s'y occuper que des manœuvres du grand genre, & des parties sublimes de la Tactique. J'ajouterai que pour en tirer la plus grande instruction, on doit partager les troupes qu'on y destine en deux corps, & les faire camper séparément, & agir l'un contre l'autre. On a beau faire & se donner des soins, les officiers particuliers ne se forment que très-imparfaitement, & les officiers généraux point du tout, lorsqu'il n'y a pas de corps en opposition. Quelque peine qu'on se donne, on retire peu de fruit d'une instruction si défectueuse & stérile, ou, ce qui est pis encore, on y contracte de très-fausses idées de la guerre. C'est tout autre chose quand deux Généraux manœuvrent, comme s'ils étaient ennemis. Il n'y a qu'à leur prescrire un but, qu'à déterminer en gros le plan des opérations, & qu'à les laisser agir après cela suivant leurs lumières.

Pour donner un exemple de cette guerre simulée ou d'instruction, je prends deux brigades formées selon mon systême; car il faut avoir pour de tels simulacres des troupes bien constituées, & qui ayent une théorie de manœuvres fondée sur

de bons principes. Avec mes deux brigades j'ai deux petits corps d'armée, de plus de six mille hommes chacun, qui, semblables aux légions, sont composés de toutes les différentes armes combinées de maniere à pouvoir s'entr'aider sans confusion, ou se séparer sans rien perdre de leurs raports ni de leur force intrinsèque, & munies de tout ce qui est nécessaire à leurs opérations respectives. Afin que cet exemple soit particulierement instructif pour nos jeunes officiers, je choisis dans le voisinage de Turin un canton qui leur est connu, ou qu'ils peuvent aisément connaître; & je place le théatre de cette petite guerre simulée entre les deux rivières d'Orco & de Sture.

Planche XXIX. Je suppose que l'ennemi est maître de Chivas, & que son armée est cantonnée entre cette ville & Aglié, les troupes disposées de façon à pouvoir facilement & promptement s'assembler, afin d'ouvrir la campagne par le passage de l'Orco & du Malon, & en longeant le Pô s'approcher de Turin, & tâcher de combattre avec avantage la petite armée qui couvre cette capitale.

Je suppose de l'autre côté, que par des raisons de subsistances on ait été contraint de prendre ses quartiers en deçà de la Sture, & même de les étendre considérablement; mais, comme il est essentiel de disputer à l'ennemi le passage de l'Orco, ou tout au moins celui du Malon entre Saint Bénin & le Pô, & d'être par conséquent le premier à entrer en campagne, je suppose encore qu'on use de la plus grande diligence pour le prévenir, qu'on donne toutes les dispositions nécessaires pour la prompte formation de l'armée, & qu'en avançant des têtes au de-là du Sangal, & poussant des partis jusqu'au Malon, on prend les mesures convenables pour avoir des nouvelles de son adversaire, & être averti de ses moindres mouvemens. On verra alors le quel des deux Généraux est le plus déterminé, & le plus actif.

Si l'ennemi fait ce qu'il doit, il tâchera de passer hâtivement les deux rivières pour venir occuper Brandis, & avoir le Pô, dont il serait entierement privé, si nous occupions avant lui cette position. Par le même motif il est de la plus grande importance pour nous de l'y prévenir, & d'autant plus que cela l'obligera de remonter un peu le Malon, afin de le passer

plus facilement, & d'éviter les obstacles que nous pourrions lui opposer, & le rejetera par conséquent vers la Vauda pays mauvais & difficile, où il aurait de la peine à subsister, & où nous pourrions aisément lui couper ses communications avec l'Orco & Chivas. A cet effet, en s'établissant à Brandis, il faudrait élever trois redoutes sur le bord du Malon, & autant sur le Malonet vis-à-vis les intervalles des autres, avec de profondes coupures en échiquier dans les espaces intermédiaires; car si on négligeait de semblables précautions, cela inviterait l'ennemi à passer la rivière entre Saint Bénin & le grand chemin de Chivas, & après l'avoir passée le Malonet lui servirait comme d'un retranchement naturel, dont il pourrait tirer de grands avantages.

Je me figure que l'ennemi, n'ayant rien oublié de ce qui est relatif à l'attirail des pontons ou aux autres moyens nécessaires, ait pu passer l'Orco avant qu'il nous ait été possible de nous transporter au de-là du Malon, & qu'il soit venu camper à Saint Bénin. Comme nous avons déjà établi nos postes sur le Malon & le Malonet, & avancé notre gauche à Volpian, pour flanquer la ligne de défense, en même tems que la droite appuye au village de Brandis & au Pô, il n'est pas vraisemblable que, nous voyant si bien postés, il cherche le passage dans l'étendue de ce front, & ose nous y attaquer, puisqu'il y a tout à présumer qu'il y serait battu. Il fera tout au plus quelque détachement pour nous en imposer, & nous cacher l'endroit qu'il a choisi pour le passage; il fera des préparatifs dans des lieux où il n'a point intention de passer & qui paraîtront même les plus favorables, tandis qu'il nous dérobera une marche avec le gros de sa troupe, & gagnera le tems nécessaire pour traverser le Malon avant que nous ayons pu nous y opposer.

La défense d'un passage de rivière est une des opérations les plus difficiles. Je n'entrerai point ici dans ses détails; ce serait répéter ce que j'ai dit ailleurs amplement. On verra si notre Général en est instruit, & de quelle façon il s'y prend pour réduire l'ennemi à l'absurde, soit qu'il tente ce passage de vive force, ou par ruse. J'observerai seulement que lorsque la ligne à défendre est droite l'avantage est égal des deux

côtés; mais que si elle est courbe l'avantage est pour celui qui se trouve dans le concave, parce que ses mouvemens directs sont plus courts & plus prompts que ceux de l'ennemi, qui se font sur la circonférence. Il n'est pas besoin, je crois, d'avertir que ce-ci regarde la totalité de la ligne de défense, ou une grande partie de son étendue, & non les sinuosités ou les angles d'une amplitude peu considérable, souvent propres à favoriser l'attaque, & où celui qui se trouverait dans le concave aurait au contraire tout le desavantage.

Conformément à ces principes, & vû la force de notre position, ce n'est qu'en le remontant, que l'ennemi peut se flatter de passer sans risque le Malon, comme on peut s'en convaincre en éxaminant son cours. Supposé donc qu'il remonte, nous aurons de notre côté des partis qui longeront la rivière, & tâcheront de le suivre à même hauteur, afin de l'observer continuellement, & avertir de tout ce qu'ils pourront découvrir. J'immagine qu'on vient nous apprendre, qu'une tête a passé au dessous de Lombardor, profitant du coude que le Malon y fait au confluent du Fisca, petit ruisseau dont l'ennemi a intention de se couvrir, & qui lui offre une assez bonne position. Sur cet avis on calculera le tems, la distance, & la nature du terrain, pour connaître si en marchant avec toute la célérité possible on peut le joindre avant qu'il soit en forces, & battre une partie de ses troupes séparée du reste. Si cela ne peut point s'exécuter avec toute la sureté immaginable, & une espéce de certitude du succès, il vaut mieux ne rien hasarder; car enfin ce n'est pas un grand mal que son armée ait passé le Malon, & cela peut même tourner en bien pour nous, puisque notre objet n'était d'empêcher ce passage que sur le front de notre ligne de défense entre Saint Bénin & le Pô, & qu'en le laissant effectuer au dessus de cette ligne, on attire insensiblement l'ennemi dans un pays mauvais & scabreux, on l'engage, sans se compromettre, dans des démarches hasardeuses, on le jete en un mot dans une situation critique & capable de procurer à notre défensive tous les avantages que je vais déduire, ou de la convertir en offensive absolue.

En effet l'ennemi étant campé à Lombardor, son front couvert du ruisseau de Fisca, sa droite appuyée au bois où

il

il aura fait des abatis, & sa gauche au village; voici les dispositions que nous devons faire. Comme par sa situation il se trouve sur le flanc de notre armée, il faut immédiatement décamper, & venir prendre poste sur le grand chemin d'Ivrée, appuyant la droite au Malon & la gauche à Volpian, couvrir le front de cette partie du Malonet qui lui est parallèle, construire une redoute à l'extrêmité de cette ligne sur l'angle que forme ce ruisseau avec le chemin de Leyny, * faire sur ce flanc & sur quelques parties du front de grands abatis, pour les quels le voisinage du bois donne toutes les facilités immaginables, & jeter un pont sur le Malon, où appuye notre droite vis-à-vis de Saint Bénin, sans négliger d'en bien retrancher la tête. Dès que nous aurons pris tous ces arrangemens, nous passerons nous mêmes le Malon, c'est-à-dire nous détacherons quelques troupes pour aller s'emparer de Saint Bénin, & s'il y avait des ennemis dans cet endroit, pour les en déloger. Ce détachement, ayant pris poste, poussera des partis le long du chemin d'Ivrée jusqu'à l'Orco, & sur tous les rayons environnans de sa position, & par ces mesures il interceptera les convois de l'ennemi, lui ôtera tous les fourrages, & coupera sa communication avec l'Orco & avec ses magasins de Caluso & d'Aglié. Le corps qui doit être resté à Brandis, avancera en même tems au de-là du Malon des partis de troupes légères, qui voltigeront jusqu'aux portes de Chivas, & empêcheront que rien n'en sorte pour l'armée ennemie, ou enleveront tout ce qui en sortira. Si l'ennemi fait de son côté un détachement vers Bosconero pour se conserver ou rouvrir une communication, nous ferons avancer le notre jusqu'à Montanaro, en le remplaçant par un autre petit corps intermédiaire, moyennant quoi, s'il renforce son détachement, nous serons toujours à même de renforcer le notre à proportion, & de le prévenir dans tous ses mouvemens: nous serons toujours entre

* Il est sensible que nous devons avoir des dépôts de munitions & de vivres à Leyny & à Settimo, & par conséquent des troupes dans ces deux endroits. On leur enverra de Turin les renforts nécessaires, & surtout à Leyny, qui fournira aux postes de Caselle & de Saint Maurice, où l'on se retranchera par des abatis, afin de barrer tous les passages.

lui & ses dépôts, & il ne pourra jamais regagner ses communications, à moins qu' il ne rétrograde vers l' Orco avec toute l'armée. Il est aisé de juger qu' en ôtant à l'ennemi par ces dispositions tous les moyens de subsister dans un pays aussi destitué de ressources que celui de Vauda, il ne lui reste que deux partis à prendre, ou de venir nous attaquer, ou de repasser le Malon pour se rapprocher de l' Orco, & des magasins établis au delà de cette rivière.

De venir nous attaquer aussi bien postés que nous le sommes, ce serait risquer beaucoup, & d' autant plus qu' il n' a point de retraite facile & assurée, & que la perte du combat pourrait par conséquent entraîner la destruction totale de son armée. Il est donc à présumer qu'il préférera de repasser le Malon; & je suppose qu'il ait exécuté ce passage dans le plus grand secret, & avec la plus grande diligence, & qu' il ait été camper entre Bosconero & le chemin d' Ivrée, afin de se rapprocher de Chivas en longeant l' Orco ou par la rive droite ou par la gauche, suivant que nos mouvemens & nos dispositions lui en laisseront la liberté.

Sur la nouvelle de son départ toute notre armée passera aussi le Malon, pour arriver aussitôt que lui aux bords de l' Orco, tandis que le détachement que nous avions déjà sur cette riviere se présentera sur le flanc de sa marche, & la lui rendra certainement scabreuse. Notre distance de l'Orco n'étant que d' une lieue, & celle de l' ennemi presque de deux, nous y serons probablement avant lui, & d' autant plus que sa marche est harcelée & retardée par le corps que nous avons sur son flanc, & que nous sommes toujours à portée de soutenir. S'il passe la rivière à Bosconero, & vient camper entre Cortereggio & Foglizzo, afin de regagner ses communications avec les entrepôts de Caluso & d' Aglié, & avec ses grands magasins établis au de-là de Dora-Baltia à Cillian & Crescentin, notre armée se portera entre Montanaro & l' Orco, appuyant sa droite au village & sa gauche à la rivière, sur la quelle on aura des ponts, pour assurer la communication avec le pays en deçà, & avec tous les postes destinés à la garder. Le détachement que nous avions déjà sur la rive gauche de l' Orco s' avancera en même tems à Rodale, moyennant quoi l'ennemi

ne pourra plus tirer ses convois que d'Aglié, & même ils seront très-fort exposés. Pour empêcher qu'on ne les intercepte, & pour se conserver cette communication, la seule qui lui reste, il faudra qu'il recule, & aille camper à Saint Georges: mais toute notre armée viendra alors prendre poste à Rodale, & le détachement qui y était, avançant jusqu'à Caluso, s'emparera de ce magasin. Si l'ennemi veut entreprendre quelque chose sur notre détachement, & avance une tête entre Saint Georges & Caluso, nous porterons aussitôt un autre corps en avant de Rodale, & nous serons par là toujours en mesure de rompre son projet, parce que notre corps y arrivera aussi vîte que le sien. Nous pousserons ensuite des partis vers Montalengue pour lui couper toute communication avec la province d'Ivrée, & il se verra bientôt reduit à vivre uniquement de son entrepôt d'Aglié, qui ne saurait être un fond de subsistances bien considérable. S'il fait d'autres mouvemens & contremarches, nous le suivrons de position en position, mais toujours de maniere à lui interdire ses communications, à l'éloigner des rivières, à l'obliger par de petits mouvemens directs d'en faire de grands & désastreux, à le maîtriser toujours dans les occasions de combat choisissant à notre gré le tems & le terrein, à le reduire enfin à une disette totale & à la nécessité de subir la loi que nous voudrons lui imposer. Il pourrait fort bien arriver qu'il se trouvât alors dans la même situation que l'armée d'Afranius sur les bords de la Segre, & que n'ayant plus ni vivres, ni fourrages, ni ressources, il se vît obligé, comme elle, de mettre bas les armes, & de s'avouer vaincu.

C'est dans cette guerre de mouvemens qu'on verra qui des deux Généraux est le plus entendu dans la science des marches, & en approfondit mieux l'ordre & les combinaisons, en y calculant la nature des différens pays qu'on quitte, qu'on traverse, & qu'on va occuper, les distances réciproques, les obstacles qui compensent souvent l'excès d'étendue, la situation de l'ennemi, & les facilités qu'on peut avoir de part & d'autre à former des attaques en queue ou sur les flancs de la marche. On verra en même tems qui sait mieux disposer ses troupes, & manœuvrer d'une maniere plus simple & plus nette; qui sait tirer le meilleur parti du local; qui a le coup d'œil

plus juste, & est plus savant dans le choix des camps & des postes; qui apperçoit mieux les avantages ou désavantages de leurs emplacemens relativement aux objets d'offensive ou de défensive; qui sait mieux en appuyer les flancs, en assurer les derrières, en conserver les communications & les soutenir; qui juge mieux des espèces de retranchemens qui leur conviennent; & qui est plus habile à concilier la force de leur assiette avec les commodités du bois, de l'eau, des subsistances, & des fourrages.

On se souviendra que c'est un préliminaire indispensable, comme nous l'avons fait voir au chapitre des marches, lorsqu'une armée s'établit dans une position, que le Maréchal général des logis, nommé dans notre service Quartier-maître général, fasse ouvrir des routes sur différens rayons, ce qui sert à la fois à préparer les débouchés sur les directions qu'on peut être obligé de suivre, & à cacher à l'ennemi le véritable dessein. Dans une guerre simulée, comme celle dont il s'agit ici, on peut se contenter de quelques jalonnemens, ou d'autres démonstrations qui suppléent à la réalité par-tout où elle pourrait apporter quelque préjudice aux campagnes.

Souvent il convient, pour donner le change à son adversaire, de reconnaître secrétement les débouchés dont on veut se servir, & d'ouvrir au contraire avec tout l'appareil ceux dont on ne fera aucun usage. Dans tous les cas il faut se garder de fournir des débouchés offensifs à l'ennemi, & même d'en ouvrir d'absolument inutiles, & qui ne puissent avoir aucune sorte d'objet soit réel ou apparent. On sent par là quelle connaissance exacte le Quartier-maître général, & les officiers de l'Etat-major de l'armée, doivent avoir du pays qui est le théatre des mouvemens. *

Nous avons vû dans notre guerre supposée de quelle maniere la petite armée qui couvre Turin pourrait rompre les me-

* On sent aussi de quelle importance il est de bien choisir ces officiers qui composent l'Etat-major de l'armée, & de quelle expérience & capacité ils doivent être pourvus, puisque non seulement l'ouverture & la direction des marches roulent sur eux, mais c'est sur leurs raports & leurs lumières que le Général projette & combine ses mouvemens, ses positions, ses ordres de combat, & ses manœuvres.

fures de l'ennemi, & le réduire fans combat aux dernières extrêmités, pourvu qu'il ne fût point fecouru. Suppofons maintenant le contraire, qu'on lui envoie un renfort confidérable, que ces troupes font en pleine marche fur le chemin de Verceil pour venir paffer la Dore, & que pour faciliter la jonction, ou nous mettre entre deux corps ennemis, notre adverfaire vient reprendre fa première pofition de Cortereggio. Il eft fenfible que notre intérêt exige alors que nous l'attaquions avant qu'une de ces deux chofes arrive. Nous reviendrons à cet effet à notre ancien camp de Montanaro, & prendrons des mefures auffi hâtives que juftes pour lui livrer bataille.

Une de mes brigades forme, ainfi que je l'ai déja dit, notre petit corps d'armée, au quel, outre les dragons attachés, à la brigade, je fuppofe qu'on a joint quelques efcadrons de groffe cavalerie, & quelques troupes légères encore, independamment des compagnies de chaffeurs annéxées aux bataillons. Suivant donc l'hypothèfe de notre petite guerre, j'imagine que tout ce corps doit exécuter une marche de front, pour aller attaquer l'ennemi à Cortereggio. Voici l'ordre de marche que je forme.

L'armée marchera fur quatre colonnes. Comme de fon camp de Montanaro à Cortereggio c'eft une plaine ouverte, chaque aile de cavalerie formera les deux colonnes de la droite & de la gauche, & l'infanterie les deux colonnes du centre. Cependant, comme il y a des bois fur la gauche de la marche, on fera marcher à la tête, fur le flanc, & à la queue de la colonne de cette gauche, quelques pelotons de chaffeurs. Il y aura une avant-garde compofée de troupes légères & de dragons. Elle ne précédera l'armée que de quatre-cens toifes; & aura avec elle deux pièces de canon pour les fignaux.

On détachera en avant des colonnes des ailes, & par échelons qui fe communiquent avec l'avant-garde, quelques chevaux de troupes légères pour éclairer la marche, & on jettera au même effet des chaffeurs dans les bois qui font fur la gauche, avec ordre à cette infanterie de fouiller exactement jufqu'au bord de la Malofna, & de longer cette rivière. On pourrait même, fi l'ennemi avait négligé certaines précautions, faire marcher un corps bien fecrétement à la faveur des bois entre

la Malofna & l'Orco, pour prendre en flanc ou tourner fa droite pendant l'action. Il y aura une divifion d'artillerie à la tête de chaque colonne d'infanterie avec les munitions néceffaires pour le moment du déployement, & le refte marchera à la queue avec toutes les voitures d'attirail. Toutes les colonnes marcheront, autant qu'il fera poffible, à même hauteur, & il y aura des officiers entendus, & habitués à juger des diftances, chargés de bien choifir des points de raccordement, lorfque la nature du terrein ne permettra pas aux têtes de fe voir. Quant aux autres règles & précautions néceffaires dans ces fortes de marches, on n'a qu'à les chercher à l'article où je les ai établies. J'ajoute feulement ici, qu'on obfervera avec la même attention les diftances d'une colonne à l'autre, qui doit être égale pour celles d'infanterie au front des troupes qu'elle aura à déployer en première ligne. Quant aux colonnes de cavalerie, elles doivent régler leurs diftances fuivant que le déployement devra fe faire ou fur la droite, ou fur la gauche, ou fur le centre.

Si, par exemple, le développement général doit fe faire fur la droite, la colonne de cette droite laiffera entr'elle & la colonne d'infanterie, qui eft à fa gauche, le nombre de pas néceffaire au déployement de cette colonne, & outre cela le nombre de pas déterminé pour l'intervalle entre l'infanterie & la cavalerie. La colonne de gauche ne laiffera au contraire que la diftance pour déployer les efcadrons de première ligne, & de plus l'étendue de l'intervalle entre fon aile & la gauche de l'infanterie.

Ce fera l'inverfe fi le développement général fe fait par la gauche. S'il fe fait fur le centre, comme le mouvement eft également partagé fur la droite & fur la gauche, la cavalerie ne laiffera entr'elle & la colonne d'infanterie que le terrein néceffaire pour le déployement de la moitié de cette colonne, puis l'étendue de l'intervalle, & enfin l'efpace pour déployer la moitié feulement des efcadrons. Si cependant les circonftances locales, ou les combinaifons de l'ordre de bataille, obligeaient de déployer plus de troupes fur un côté que fur l'autre, pour lors les colonnes de cavalerie doivent laiffer dans le déployement central une étendue proportionnée au nombre des bataillons qui vont fe développer fur leur flanc.

Revenons à notre petite armée. En quittant son camp de Montanaro elle traverse une plaine spacieuse & dégagée d'obstacles. Les têtes des colonnes peuvent donc embrasser toute l'étendue nécessaire au déployement général. Mais en approchant de Foglizzo la plaine se retrécit & se couvre, car le ruisseau d'Ulongue, qui était d'abord dans l'intérieur de la marche, il faut le laisser sur le flanc pour ne point séparer les colonnes, & pour le faire servir d'appui à l'aile droite; & sur la gauche il y a des bois, au travers des quels il fraudrait que les travailleurs ouvrissent des débouchés à proportion qu'on avance, ce qui est sujet à de grandes difficultés à cause du peu d'éloignement des ennemis, & d'ailleurs cela retarderait & démasquerait la marche. Les colonnes sont donc obligées de se raprocher, & de perdre leurs distances. Cela n'apporte aucun préjudice à l'ordre de la marche, pourvu qu'elles ne s'écartent point de la direction générale, & qu'elles reprennent leurs distances primitives dès que le pays s'ouvre & se dégage. C'est ce qui exige toute l'attention des Officiers majors de l'armée chargés de l'ouverture de la marche, & de la direction des têtes, de les raccorder & contenir, & d'examiner toutes les positions intermédiaires qu'elles pourraient prendre, si l'ennemi se présentait.

Les têtes des colonnes étant arrivées à une certaine distance du terrein où l'armée doit se former, elles en seront averties par un signal de l'avant-garde, &, serrant les divisions, elles prendront aussitôt les distances relatives à l'espèce de déployement qu'on veut exécuter. Je suppose que le dessein de notre Général soit d'abord de former l'ordre oblique sur la droite, pour attaquer la gauche de l'ennemi peu avantageusement postée & très-abordable, puisqu'elle est absolument en l'air; le ruisseau d'Ulongue étant par l'arc qu'il forme trop éloigné dans cet endroit pour lui servir de point d'appui, & n'y ayant sur ce flanc ni abatis, ni aucune espèce de retranchement. L'oblique peut s'exécuter en partant de l'ordre parallèle déjà déployé, ou en donnant d'avance aux têtes des colonnes le degré d'obliquité que doit avoir la disposition générale. Les circonstances décideront de l'une ou de l'autre méthode; mais la première me parait presque toujours préférable, &

je ne me servirais volontiers de la seconde que lorsqu'il s'agirait d'en imposer par une fausse démonstration. Quoiqu'il en soit, le Général ayant de la tête de son avant-garde examiné la position de l'ennemi, & ses mouvemens, il entrevoit, je suppose, des changemens dans sa disposition. Comme il est maître, en manœuvrant avec cette avant-garde, de diriger, d'avancer, ou de retarder les colonnes, dont elle masque la marche, aidée pour cela, s'il est nécessaire, d'un rideau de chasseurs, il se tient en panne, ou amuse l'ennemi pas des manœuvres illusoires, jusqu'à ce qu'il ait bien reconnu sa nouvelle disposition, & les détails de son emplacement. Arrivé plus à portée de lui il voit enfin, que comptant sur l'avantage local de sa droite appuyée au village de Cortereggio, & à la rivière de Malosna, il a dégarni cette aile, & transporté à sa gauche la meilleure partie de ses troupes. Il faut saisir l'occasion qu'offre ce changement, il faut à notre tour changer aussi de projet, & par une contre-disposition rapide former l'ordre oblique sur la gauche. Un signal indique ce changement, & les Généraux commandans les colonnes, qui s'étaient transférés à l'avant-garde, viennent le faire exécuter. Si les colonnes avaient déjà commencé à prendre par la droite leur degré d'obliquité, elles le prennent alors par la gauche, & les troupes destinées à renforcer la droite remarchent vers la gauche, si on les en avait tirées, ou à leurs places en seconde ligne si elles en faisaient partie. Pour mieux faire illusion à l'ennemi, les colonnes de la droite se montrent à distances ouvertes, tandis que celles de la gauche manœuvrent à distances serrées, & pour lui donner parfaitement le change, on fait des mouvemens offensifs sur l'aile qu'il a renforcée. Mais si les colonnes n'ont pris d'avance aucun degré d'obliquité, elles se développent parallélement dès qu'elles arrivent sur l'alignement général, & tout de suite la gauche de l'armée exécute l'oblique par échelons, couverte par le rideau des chasseurs. A l'approche du moment décisif de la charge, ceux ci s'écoulent derrière leurs bataillons, * les ailes-

* Je renvoie à l'article où j'ai donné les détails de ma disposition oblique. Comme le front de l'échelon ne peut être ici que d'une très-petite étendue, & que les chasseurs s'écoulant par les flancs l'auront bientôt démasqué, les ailes-colonnes peuvent être à l'avance enchassées dans la ligne.

les-colonnes de seconde ligne s'enchassent dans les intervalles de la première, & on attaque brusquement l'ennemi de front, tandis que le détachement embusqué derrière la Malosna traverse & attaque en flanc & de revers. Dès que la droite de l'ennemi est renversée & battue, notre gauche se formant sur le terrein qu'elle occupait prend en flanc les troupes qui tiennent encore ferme, & pousse vigoureusement ses avantages, conformément à notre théorie de manœuvres, jusqu'à ce que l'armée ennemie soit supposée avoir été mise entièrement en déroute.

Je m'arrête ici. Je ne pousserai pas plus loin les opérations de cette guerre simulée, d'autant plus qu'il faut leur assigner un terme, & qu'on ne peut pas tout faire dans une campagne. On mettra successivement en exécution d'année en année celles qu'on jugera convenables, & on les combinera de différentes manières relativement aux différentes natures des terreins. Il suffit pour le présent d'avoir donné un exemple du fruit qu'on doit retirer des camps d'instruction; d'avoir fait voir comment il est possible d'y apprendre la guerre sans attendre une pratique aveugle & tardive qui n'opère qu'au hasard; & d'avoir prouvé que la science de la Stratégique est toujours appuyée sur un calcul exact de tems & de distances, & sur la comparaison des forces motrices combinées avec le choix des postes & des points d'appui, & avec la nature du terrein.

CHAPITRE L.

De la discipline.

J'ai parlé de la discipline dès le commencement de cet ouvrage, & en le finissant j'insiste encore su la discipline, parce que c'est le point fondamental, la base sur la quelle le systeme doit être établi, l'ame en un mot de tout le genre militaire.

C'est la discipline, qui d'un amas d'hommes divisés par l'opinion, le caractère, l'intérêt, le sentiment, forme un corps

animé du même esprit, où règnent l'ordre, l'union, & l'uniformité la plus parfaite.

La discipline consiste dans une obéissance aveugle & passive, dans une subordination exacte, dans le respect personnel & inviolable qu'on doit à ses supérieurs, dans la conduite sage & honnête envers ses égaux, & dans une attention continuelle à bien remplir tous ses devoirs dans les différens détails de règle & de service.

Les gens qui croient qu'une discipline austère abat le courage, n'en ont aucune idée, ou n'en ont que de très-fausses. C'est bien tout l'opposé, car plus elle est austère, & plus les troupes sont enflammées d'un véritable esprit martial & de toutes les vertus guerrières, de sorte que les armées les plus redoutables ont toujours été celles où regnait la discipline la plus rigide.

On ne doit point inférer delà qu'il faille traiter le soldat en esclave, comme quelques uns imbus de notions absurdes se l'imaginent. En le traitant ainsi ils lui en font si bien prendre les dispositions & les sentimens, qu'il épie sans cesse l'occasion de s'affranchir de son esclavage *. Il faut le traiter en homme, sans dureté & sans faiblesse. Mais quel est le système qu'on doit suivre? Je le dis en deux mots: récompenser & punir.

Ce système est bien simple: il se présente naturellement à tous les esprits; on le propose depuis qu'il y a des hommes au monde; cependant on ne le suit guère. Ou les fautes du soldat restent impunies, ou on ne sait que le punir de ses fautes. Mais l'impunité anéantit toute discipline, & ne savoir que punir c'est le moyen de n'avoir jamais des hommes dignes d'être récompensés. Les châtimens peuvent réprimer les vices, mais ils ne donnent jamais des vertus.

Punition & récompense; je le répète, quoiqu'on en ait les oreilles rebattues. Voilà les deux grands ressorts de la discipline, qui doit être bien moins fondée sur la crainte, que sur l'honneur, & l'émulation. Il est nécessaire que ces deux ressorts soient toujours tendus. Le mérite ne doit ja-

* Nul soldat n'aimera son métier s'il n'y trouve son bien-être, mais un bien-être tellement assuré qu'il soit à l'abri de toute espece d'abus, de véxations, & d'injustices.

mais rester sans récompense, ni la faute sans punition. Il faut être clairvoyant & libéral dans le premier cas, sévère & ferme dans le second.

Des troupes bien disciplinées sont des troupes qui ont de bons réglemens, & qui les observent exactement. Voici les caractères des ordonnances ou des loix militaires. Clarté & précision dans leur énoncé, majesté dans leur exécution, irrévocabilité dans leurs arrêts. Tout ce que ces loix prescrivent au sujet de la discipline & de la subordination, doit être observé avec la plus scrupuleuse exactitude. Il ne faut jamais y souffrir le moindre relâchement, & l'on doit s'armer d'une rigueur inflexible afin que rien ne s'affaiblisse, car toute la discipline est perdue, si l'on permet d'en violer un seul point impunément. Un tems très-court suffit pour jeter les troupes dans l'oubli & le mépris des loix; & ce qu'il y a de plus fâcheux c'est qu'on ne saurait les rétablir que par les châtimens.

Les peines doivent être proportionnées aux délits. On se trompe si l'on croit contenir les troupes dans une discipline austère en outrant les genres de punition. Vous ferez pendre ou fusiller beaucoup de soldats, & vous ne remédierez point au mal; vous causerez une impression passagère, & vous ne corrigerez personne. Il faut de tels supplices sans doute; il y a même des cas où le soldat doit être fusillé sur le champ; * mais

* Tels sont ceux de trahison, ou de désertion à l'ennemi. Dans toutes les autres circonstances il faut savoir tirer des déserteurs quelque utilité réelle, même en les punissant. Les ordonnances doivent spécifier bien distinctement les différens dégrés de ce crime, & y attacher différentes peines; mais ces peines ne seront jamais capitales, si ce n'est dans les cas ci-dessus indiqués. Il y a tant de moyens de punir, sans perdre des citoyens dont les services pourraient réparer les fautes! On devrait d'abord accorder pour la première fois quarante jours de regret à tout déserteur repentant, & de retour à son corps ne le punir que par la perte de son rang d'ancienneté, & par un prolongement de service. Pour une seconde désertion on n'accordera jamais de terme de regret, mais les déserteurs récidifs qui ne sortiront point de l'Etat seront remis à la queue de leurs compagnies avec moitié paye, pour y rester aussi longtems qu'on le jugera à propos sans pouvoir espérer d'avancement, à moins qu'ils ne lavent leur tâche par les plus grandes preuves de conduite & de bravoure. Ceux au contraire qui iront à l'étranger, & aussi tous chefs de complôt, seront déclarés infâmes, marqués avec un fer chaud sur les joues, & condamnés pour la vie aux travaux publics.

il faut bien connaître ces cas, distinguer les crimes, & les circonstances des crimes. Il est d'ailleurs incontestable qu'ordonner des châtimens extrêmes pour des fautes qu'on pourrait corriger par des voies moins sévères, c'est presque toujours leur assurer l'impunité. L'intérêt commun, la compassion, la répugnance qu'on a à contribuer à la mort d'un misérable, tout concourt à éluder la loi. Chacun ferme les yeux sur des abus qu'il croit trop rigoureusement punis, & on laisse insensiblement parvenir le relâchement au comble de la corruption. Il n'en serait pas ainsi si les peines étaient moins dures, parce que tout le monde tiendrait la main à faire punir les fautes, & à faire cesser les abus.

Sur des hommes qui doivent par état mépriser la mort, & ne craindre que l'infamie, c'est le ressort de la honte qu'il faut faire jouer principalement. Que de grandes choses on ferait, s'il était bien manié ce ressort, & combien ne ranimerait-on pas le germe de la valeur, que nos constitutions militaires ne tendent souvent qu'à étouffer! Les Romains étaient admirables. Voulaient-ils punir leurs soldats négligens, libertins, indociles, efféminés, ou lâches? Ils leur ôtaient l'habillement militaire & les couvraient de haillons; ils leur donnaient de l'orge au lieu de froment; ils les faisaient saigner, ce qui était aussi une manière de les dégrader; ils les obligeaient de camper hors des retranchemens; ils les transféraient d'une classe plus distinguée à une classe inférieure. Il y avait des crimes qu'ils punissaient de mort irrévocablement, comme celui d'avoir abandonné son poste à l'ennemi par lâcheté ou par trahison, & celui d'avoir jeté ses armes pour fuir. Mais en général les peines capitales étaient très-rares. Ils s'en servaient lorsqu'on avait besoin de grands exemples pour affermir la discipline, & ramener le soldat aux institutions & aux coutumes anciennes. Encore leur préféraient-ils souvent un travail où les troupes trouvaient leur punition, & l'Etat son avantage; puisqu'elles ne pouvaient s'en affranchir que par la victoire.

Ils employaient des peines de plusieurs espèces pour ces violations de discipline qui n'exigeaient pas des marques d'ignominie; mais ces peines, quelque fois très-rudes, n'étaient jamais confondues avec celles qui étaient déshonorantes. C'est à quoi

nous devrions faire aussi un peu plus d'attention, & ne jamais avilir les châtimens qui ne doivent pas être avilissans. Certains travaux, la verbération du plat de l'épée, le prévôt, * & autres pareilles punitions, ne doivent jamais être accompagnées d'opprobre ni d'aucune note flétrissante. Il faut donc ne pas les confondre avec celles qu'on doit statuer pour des crimes ou des individus infames.

Nous avons dit que ce n'est pas assez de savoir punir, mais qu'il faut aussi savoir récompenser. L'espérance est le grand mobile des actions humaines, & sur-tout des actions militaires. Que croyez vous pouvoir entreprendre avec des soldats qui n'espèrent rien, qu'aucun objet flatteur n'anime, qui n'attendent, en un mot, ni honneurs ni récompenses? Quelle fermeté, quel courage, quels travaux, quels exploits, quelle discipline en pouvez vous exiger? J'admire la valeur, l'intrépidité, la vertu des Romains; mais elle ne me surprend pas. Avancemens de grades, dépouilles des vaincus, privilèges, décorations militaires, couronnes, tableaux, statues, ovations, triomphes, tout conspirait à en faire des héros. Ce qui me surprend c'est la bravoure de nos soldats, lors même qu'elle est fort inférieure à celle des Romains. Car n'est-ce pas une espèce de prodige qu'ils en ayent encore, quand, bien loin de leur en inspirer, tout contribue à les décourager, à les abattre? Eh quelles vertus martiales peut-on avec justice prétendre d'un soldat attristé de son état, privé de toute perspective flatteuse, humilié, méprisé, & par conséquent peu attaché à sa profession? **

* Je suis de sentiment qu'il faut châtier le soldat le moins qu'on peut par la prison. Un soldat en prison ne fait point de service, il y croupit dans l'oisiveté, y contracte par conséquent des vices, devient mal propre & crasseux, use en très-peu de tems tout ce qu'il a sur le corps, & la malpropreté, le mauvais air, l'inaction, tout cela joint ensemble doit nécessairement nuire à sa santé. La prison & les fers ne devraient être que pour certains délits très-graves, qui éxigent l'interdiction de tout commerce avec le criminel.

** Le Roi de Sardaigne, qui est véritablement père de son peuple, l'est particulièrement de ses soldats. Leur bien-être est un de ses principaux soins. Il tâche de le leur assurer par les voies les plus sages, & leur prépare des secours pour leurs infir-

On a ſagement inſtitué des marques d'honneur pour les officiers. Pourquoi n'y en a-t-il point pour les ſoldats? J'ai vu des Ruſſes qui avaient combattu à Cunnersdorf, & qui portaient des marques de leur victoire, préférer à l'argent cette diſtinction militaire. Mais preſque par-tout on traite les ſoldats comme des êtres inſenſibles à la gloire; le chemin des honneurs leur eſt entierement fermé, de ces honneurs pourtant où le mérite ſeul devrait élever les guerriers.

Il faut rendre hommage à la vertu par-tout où elle eſt. L'officier doit la reſpecter dans le ſoldat, & ne pas croire que celui-ci eſt une pure machine, un ſimple automate; opinion auſſi pernicieuſe qu'abſurde. On ne conſidère pas, combien ces marques de mépris, ces expreſſions dures & outrageantes dont ſe ſervent ſouvent les officiers, nuiſent à la diſcipline. Si on y réfléchiſſait on agirait autrement. Je veux qu'on puniſſe le ſoldat coupable ſans rémiſſion conformément à la loi, mais auſſi ſans humeur & ſans inſulte. Qu'ils le traitent d'ailleurs avec bonté & décence, ils verront comme il s'attachera à ſon devoir, comme il deviendra ſenſible à l'honneur, &, tel que Caton le voulait, *auſſi vertueux que brave.*

Les Romains s'eſtimaient ſi honorés du titre de ſoldat, que Céſar ne crut pas pouvoir mieux punir ſes légionnaires, qu'en le leur refuſant. Il les appella ſimplement *Citoyens*, & nous ſavons combien ils furent ſenſibles à ce reproche de leur Général. Pourquoi ne fait-on pas aujourd'hui le même cas d'un titre, qui dans quelque grade que ce puiſſe être déſigne un défenſeur de la patrie, & par conſéquent un de ſes membres les plus reſpectables? En voici la raiſon. C'eſt parcequ'on n'apprend pas au ſoldat à ſe reſpecter ſoi-même, ni à reſpecter ſes camarades; c'eſt parce que loin de lui élever l'ame on l'humilie & on le rabaiſſe au deſſous de ſon état; c'eſt parcequ'on ſubſtitue des expreſſions aviliſſantes au langage majeſtueux de l'autorité, & des procédés injurieux & arbitraires aux juſtes loix de la diſcipline. Que les officiers ceſſent de regarder les

mités, leurs bleſſures, & leur vieilleſſe. Si ſes intentions ſont ſecondées nous verrons la profeſſion du ſoldat remiſe en honneur, & bien des abus, qui en terniſſaient l'éclat entierement abolis.

ſoldats comme des êtres fort au deſſous d' eux, qu' ils les conſidèrent comme leurs compagnons d' armes, & des défenſeurs de l' Etat, armés de même pour ſoutenir les droits & la majeſté du Trône: & l' on verra bientôt cette profeſſion, dont l' honneur eſt le principe, eſtimée au deſſus de toutes les autres, dont la plupart n' ont pour objet que la vanité ou le lucre. Si le militaire jouit de toute la conſidération qui lui eſt due, les enrôlemens ſe feront avec facilité, on ne manquera jamais de recrues, & la déſertion aujourd'hui ſi fréquente ſera alors très-rare. Car n' eſt-il pas bien difficile qu' un ſoldat qui a l' ame élevée, qui eſt traité avec les égards dus à ſon état, qui reſpecte par conſéquent cet état, qui a l' expectative de parvenir aux grades militaires par ſon courage, ſes talens, & ſes ſervices, n' eſt-il pas bien difficile, dis-je, qu' un tel ſoldat déſerte, & qu' il veuille renoncer à ſes avantages s'il reſte dans l' Etat, ou ſe couvrir de honte & d' opprobre s' il abandonne & trahit ſa patrie? Tout ſoldat qui aura des talens ne pourra donc jamais ſe réſoudre à quitter un corps où le chemin des honneurs eſt ouvert au mérite, & ceux qui n' auront pas ces talens acheveront du moins leur tems, ſatisfaits de la conſidération publique, & de la certitude d' avoir leur congé à l' expiration du terme preſcrit par les ordonnances.

Je ſais que chaque nation a ſon génie & ſon caractère, & j' ai déjà dit dans un chapitre de cet ouvrage comment il faut les conſulter. Mais cela ne regarde que les détails & les reſſorts, qu' il faut plier au génie national, ſans jamais prendre le contre-pied, ſi l' on veut bien réuſſir: car pour le fond, les propriétés, & les objets de la conſtitution & de la diſcipline, c' eſt la même choſe pour toutes les nations du monde, qui ſont ſuſceptibles de courage, d' honneur, & de vertu.

On n' a qu' à jeter les yeux ſur ma formation pour voir qu' il en réſulterait néceſſairement tous les avantages dont nous venons de parler, un grand eſprit d' honneur & d' émulation, une diſcipline exacte, une inſtruction progreſſive de claſſe en claſſe & de grade en grade, un plan de cenſure militaire éclairée, des perſpectives flatteuſes pour le mérite, & tous les vehicules capables d' inſpirer la valeur, & de faire éclore les talens.

Je n'entrerai point ici dans des détails trop minutieux, car ce serait vouloir dresser un réglement de discipline. Mais on me permettra d'ébaucher légérement l'ordre qui doit naître de l'organisation de mes corps d'infanterie. Les compagnies sont de 144 soldats sur le grand pied de guerre, y compris sous-caporaux & anspessades. Le peloton est par conséquent de 72, & la séction de 36. Celle-ci se partagera pour la police intérieure en deux escouades, & chaque escouade de 18 hommes se subdivisera en deux chambrées de 9, les sous-caporaux compris. Qu'on se rapelle qu'il y a dans mes compagnies huit caporaux, quatre sergens séctionnaires, & deux chefs-sergens. Un sous-caporal sera chef de la chambrée, un caporal de l'escouade, & un sergent de la section. Le sous-caporal répondra de sa troupe au caporal, & celui-ci de la sienne au sergent; & les deux sergens du peloton répondront, chacun de sa section, à leur chef-sergent, qui veillera continuellement sur le bon ordre, la discipline, & la conduite de son peloton; & rendra compte de son inspection sévère à l'officier subalterne qui le commande. Celui-ci sera responsable de tout ce qui concerne son peloton au capitaine, qui deux fois par semaine fera une visite exacte de la compagnie; éxaminera sergens, caporaux, & sous-caporaux; & intérrogera même tous les soldats, afin de ne rien ignorer ni rien négliger, & de pouvoir rendre compte de tout aux officiers supérieurs. Chaque caporal assemblera deux fois par semaine son escouade, & lira très-distinctement aux soldats les articles des ordonnances qui prescrivent leurs devoirs, & les points surtout qui sont relatifs à la désertion & aux autres délits militaires, ainsi qu'aux différentes peines que le Souverain y aura attachées. Le sergent de la séction à la quelle les escouades appartiennent veilleront à ce que les caporaux s'en acquittent ponctuellement, & à ce que les sous-caporaux répetent cette instruction dans leurs chambrées. Les chefs-sergens vérifieront si les sergens séctionnaires n'ont point manqué de vigilance à cet égard, & en feront rapport à leurs officiers respectifs, qui en informeront le capitaine. Dès qu'un soldat aura commis une faute, il sera puni sur le champ, conformément aux ordonnances, par le chef de sa chambrée. Si la faute est légère il ne le sera qu'en présence du caporal; si elle est assez consi-

considérable le sergent sectionnaire & le chef-sergent s'y trouveront; & si elle est plus grave l'officier même assistera à la punition. Il faut qu'aucun individu dans les troupes ne puisse jamais commettre impunément des fautes volontaires. Tous ses supérieurs en doivent être responsables, & à cet effet on punira aussi sévérement le supérieur pour n'avoir pas puni, que l'inférieur pour avoir manqué.

La Religion, & par le culte qu'on doit rendre à l'Etre Suprême, & par l'influence qu'elle a sur les mœurs & sur tous les devoirs, est un des plus forts liens de la discipline militaire, & par conséquent un objet de grande attention pour ceux qui commandent. Ils doivent exiger qu'officiers & soldats observent tous exactement, & avec le plus grand respect, les rits & les cérémonies de la religion qu'ils professent. Il faut que cette religion leur parle au cœur plutôt qu'à l'esprit, qu'elle leur imprime la plus haute idée du serment qu'ils ont prêté à leur Souverain & à leurs drapeaux, & qu'elle tâche de leur inspirer ces mœures douces qui accompagnent toujours la véritable valeur; des sentimens d'humanité, de générosité, de vertu, d'héroïsme. Mais peut-on espérer cela de ces aumôniers, qui, destinés à morigéner les autres, ont encore plus besoin de se morigéner eux-mêmes, & ne donnent que des exemples de débauche & d'irréligion? Ou bien de ceux qui, pétris d'ignorance & de préjugés, ne sont propres qu'à énerver les courages ou à exciter la superstition? Il faut donc prendre garde de ne pas confier à des libertins, ni à des ignorans, un emploi d'une si grande conséquence, & de ne choisir pour ministres de la religion que des personnes dont la piété solide, la sagesse, & les lumières soient bien reconnues, si on ne veut pas voir les armées inféctées de ce monstrueux mélange de superstition & de libertinage, qui enfante des mœurs si corrompues & si atroces. Ces ministres éclairés de la religion le sont nécessairement de la morale, sans la quelle il ne peut y avoir de religion, c'est-à-dire de culte digne de la Divinité. Il faut qu'ils soient versés dans l'histoire, & qu'ils y puisent leurs leçons. Rien n'affecte tant les hommes que le récit des actions généreuses. Leur exemple fait plus d'impression, & est infiniment plus propre à faire aimer la vertu, que les déclama-

tions & les reproches d'un orateur sévère & dur. Qu'ils retracent souvent aux officiers & aux soldats les portaits de ces grands hommes anciens & modernes, qui en faisant la guerre en adoucissaient la rigueur, en diminuaient les maux. * Qu'ils leur fassent voir qu'ils devenaient, non les oppresseurs & les fléaux, mais les bienfaicteurs & les protecteurs des peuples vaincus. Qu'ils leur montrent des armées entières admirées par leur discipline, leur frugalité, leur constance, leur intrépidité, & par les autres vertus guerrières devenues communes à tous les soldats.

Mais c'est par les officiers qu'il faut commencer, si l'on veut donner aux institutions militaires une base ferme & solide; car il est sensible qu'on ne pourra jamais contenir les soldats dans l'ordre & dans une discipline exacte si les officiers ne leur en donnent l'exemple.

La principale cause de l'indiscipline des troupes vient de l'officier, & surtout de l'officier subalterne, qui se répand en propos indécens sur ses supérieurs, & s'arroge publiquement le droit de les juger. Cela se communique bien-tôt au soldat, & le désordre général en est la suite inévitable. Il faut donc établir dans tous les corps la subordination la plus austère, & la faire observer avec la plus grande exactitude depuis le dernier sous-lieutenant jusqu'au Colonel. Les moindres atteintes portées à cette subordination rigide doivent être inéxorablement punies; & le supérieur faible partial ou trop indulgent, qui ne les punit point, & tolère la plus petite transgression des ordonnances, doit être lui même puni par la destitution de sa charge. Il n'y a rien de personnel, mais tout est rélatif à l'emploi & au service, dans la soumission & dans l'obéissance passive que l'inférieur doit à son supérieur. Celui-ci ne l'exigeant pas dans toute son étendue est aussi coupable que l'autre qui ose la violer. Ils sont tous deux transgresseurs de la loi.

* Ils nous ont appris comment on doit distinguer le mal nécessaire d'avec le mal inutile, que les brigandages ne doivent jamais être tolérés, & qu'il n'y a rien qui puisse bannir du cœur d'un militaire vertueux la justice, le désintéressement, & l'amour de l'humanité.

Tout supérieur doit donc obliger par voie d'autorité, & sans la moindre condescendence, ses subordonnés à remplir leurs devoirs, & châtier sévèrement ceux qui n'exécuteront pas ses ordres littéralement, sans délai, & sans la moindre réclamation, ou qui trop raisonneurs oseront seulement les critiquer *: parce que c'est l'unique moyen de détruire cet esprit de discorde, de contradiction, & de censure, qui, si on n'y prend garde, se glisse si facilement parmi les officiers, les rend si revêches aux volontés de leurs supérieurs, invite le soldat à la même indépendance, lui fait perdre toute confiance en ceux qui le commandent, & le fait devenir insolent, séditieux, indisciplinable.

Chaque officier doit répondre à celui qui le précede immédiatement de l'état de la troupe qui lui est confiée, & remplir avec la plus grande exactitude tout ce que les réglemens de discipline & de service lui prescrivent. Il faut qu'il allie dans sa conduite envers le soldat l'humanité & la douceur avec la fermeté & le ton d'autorité nécessaires; qu'il veille à son bien-être en pere & en ami; qu'il le garantisse de toute espèce de tort ou véxation; & qu'il tâche de lui élever l'ame, de lui inspirer de l'estime pour son état, & du gout pour le service.

Mais il ne suffit pas de punir les officiers de leurs crimes & de leurs fautes, on doit les punir aussi de leurs vices. Il faut qu'il y ait des peines attachées à la paresse, à la fausseté, au luxe, à la débauche, à l'ignorance même. ** Le ressort de

* Tout officier qui, ayant été mis aux arrêts par son supérieur, oserait, après en être sorti, lui en demander raison, y doit être renvoyé sur le champ, sans entrer avec lui dans la moindre explication, & s'il avait encore cette audace pour la seconde fois, il doit être mis au conseil de guerre & cassé. Le supérieur qui ne réitérera pas le châtiment, ou qui se prêtera à quelque satisfaction, sera aussi destitué de son emploi, comme ayant donné la main au renversement de l'ordre, & comme incapable de cette fermeté d'ame, que le maintien de la discipline exige dans tous les grades. Car il serait bien tems de revenir de certains préjugés barbares, & de regarder ces satisfactions indues comme des marques de faiblesse plutôt que de courage. Mais c'est au Souverain à régler là-dessus les opinions.

** L'ignorance & le défaut de principes rendent les hommes si aveugles sur leurs propres intérêts, qu'ils

la honte, si puissant sur des soldats, aura encore plus de force sur des officiers, que l'éducation rend plus sensibles à l'honneur & à l'ignominie. Leurs grades, leurs prérogatives, leurs distinctions, tout cela devrait être amissible à proportion de leurs fautes & de leurs vices. * Il faut qu'ils craignent de les perdre autant qu'ils espèrent de les acquérir. On peut les en priver jusqu'à les réduire à l'état de bas-officiers, & même de simples soldats. Mais un officier coupable d'une friponnerie avérée, & celui qui aurait donné des marques évidentes de lâcheté dans le combat, doivent être également dégradés & cassés, avoir leurs épées mises en pièces, & être expulsés de leurs corps comme les plus vils des hommes.

Il serait à désirer qu'on suivit partout la méthode Prussienne, adoptée depuis quelque tems par les Autrichiens. Tout Colonel est obligé d'envoyer au Souverain avec les contrôles du régiment un état de ses officiers, ** dans le quel il rend un compte exact de leur bonne ou mauvaise conduite, de leur caractère, de leurs talens, de leurs connaissances, & de leur zèle, exactitude, & application au service. Ces états ne peuvent qu'être conformes à la plus stricte vérité, parce qu'aucun commandant de corps ne voudra certainement pas trahir la justice, ni son honneur & sa conscience, & parce que, si l'on y découvrait la moindre fausseté, il serait puni d'interdiction, ou privé de son emploi, ou même entierement destitué de tout grade militaire, selon la nature de sa faute.

Les officiers doivent être tous également & impartialement jugés, punis, récompensés, sans acception de naissance ou de

s'opposent souvent de toutes leurs forces à ceux qui leur font ou veulent leur faire du bien. Des sages institutions les rebutent, des travaux utiles les effrayent, des loix salutaires leur paraissent un joug intolérable. Ils préfèrent l'oisiveté, l'insubordination, la licence, aux avantages infinis d'une discipline, dont ils redoutent la gêne.

* Tout officier qui n'a pas les qualités nécessaires à son emploi, ou qui ne travaille pas à les acquérir, est indigne du poste qu'il occupe, & coupable envers la patrie du tort qu'il lui fait, & du mauvais exemple qu'il lui donne.

** Ils appellent cet état *Conduite-list.* Il est d'un détail très-circonstancié, & on n'y peut rien oublier, ni rien omettre, parce que tout est indiqué dans le formulaire, ou modèle.

richesse. Il faut que les récompenses leurs offrent des honneurs, des distinctions, des fortunes. Il n'y a presque plus aujourd'hui dans nos constitutions faibles, vicieuses, ou corrompues, il n'y a presque plus, dis-je, de ces grandes ames que le seul amour de la patrie & de la vertu inspire & enflamme. Peu de gens s'attacheront au bien public, s' ils n' en voient résulter leur bien particulier, & peu d' officiers auront du zèle pour le service, s' il ne leur présente pas un lointain heureux & flatteur. La vertu la plus pure doit être d' ailleurs la mieux récompensée, du moins doit elle être honorée; & si elle ne le prétend pas, il faut qu' elle le soit pour l' exemple, car il n'y en a guère de plus pernicieux que de la voir oubliée ou négligée. *

Les récompenses pécuniaires ou lucratives, qu' on entasse ordinairement sur ceux qui n' en ont pas besoin, devraient être distribuées avec plus de sagesse & d' égalité. Les officiers

* Que ferait-ce si elle était indignement flétrie & persécutée! Nous gémissons encore sur le sort de Bélisaire; mais combien de grands hommes qui pour avoir été maltraités avec moins d'éclat, ne l' ont pas été avec moins d' ingratitude! Les Souverains ne sauraient être assez en garde contre l'envie, cette lâche & sombre rivale du mérite, qui ne cherche qu' à le rabaisser, & lui refuse tout ce qui lui est dû. Ah s'ils savaient le mal que ce vice pusillanime fait à leur service, & à l' Etat, lorsqu' il règne dans les cours! J' ai vu un grand nombre de bons sujets que la calomnie a noircis & perdus, & je pourrais compter jusqu' à dix officiers généraux d' un très-grand mérite, qui de mon tems & en différens pays en ont été les victimes.

Apelle fit un tableau de la calomnie, plus instructif que tout ce qu' en ont dit les philosophes. La crédulité avec de longues oreilles avait d' un côté l' ignorance représentée sous la figure d' une femme aveuglé, & de l' autre le soupçon sous la figure d' un homme agité d' une secrete inquiétude. Elle tendait les mains à la calomnie, qui occupait le milieu du tableau, & qui avec un regard farouche secouait une torche de la main gauche, tandis que de la droite elle trainait par les cheveux l' innocence sous la figure d' une jeune personne, qui semblait prendre le ciel à témoin. L' envie la précédait aux yeux perçans & au visage pâle & maigre. Elle était suivie de l' embuche, de la trahison, & de la flatterie. Dans un lointain qui permettait à peine de discerner les objets, on apercevait la verité qui s' avançait lentement conduisant par la main le repentir en habit lugubre.

Quelle peinture! Les Souverains, les ministres, & ceux qui occupent les premières places dans un Etat, devraient tous avoir un pareil tableau.

indigens, aux quels des biens de famille n'assurent pas un avenir commode, doivent être préférés à ceux que leur opulence met en état de se passer de pareils secours. Mais la plus grande considération il faut l'attacher aux récompenses les moins onéreuses à l'Etat, à ces grades, à ces ordres de décoration, à ces dignités, à ces commandemens, qui sont l'objet de l'ambition militaire. Princes, Ministres, Généraux, si vous connaissez les hommes, si vous n'ignorez pas combien l'opinion les gouverne, employez à propos sa puissance. Sachez bien vous y prendre, & avec peu vous ferez de grandes choses. Rome décernait des dons de toute espèce à la vertu militaire, mais, par les idées qu'elle y attachait, ils tendaient tous à faire voir que le prix de cette vertu devait être l'honneur, & non les richesses. Aussi, lorsqu'il s'agissait de récompenser les plus grands exploits, il ne lui en coutait souvent que des couronnes d'âche, de chêne, & de laurier.

CHAPITRE LI.

De l'éducation nationale militaire.

J'ai promis de dire quelque chose de l'éducation militaire, & en m'acquittant de ma promesse je commence par déplorer la nonchalance inexcusable de plusieurs nations relativement à ce point fondamental, & par féliciter celles qui ont enfin pris la résolution d'y songer efficacement. Il est hors de doute que la prospérité & la gloire de la patrie dépendent de cette éducation, & que ce n'est qu'autant qu'elle est donnée avec lumière & persévérance, que l'Etat se trouve bien constitué, & à l'abri des insultes de ses voisins. Il doit donc paraître bien étrange, pour peu qu'on y réfléchisse, que, malgré tant de beaux exemples des anciens peuples, l'idée en soit venue si tard aux modernes.

Sans parler des Egyptiens, des Perses, & d'autres nations Asiatiques, dont l'agrandissement & la splendeur furent le fruit

de leurs écoles militaires, jetons un moment les yeux sur les Grecs & les Romains. Quant aux premiers on voit des traces de ces institutions jusques dans Homère. Mais toutes les républiques de la Grèce les perfectionnerent à l'envi dans la suite; & voilà la source de ces prodiges de discipline & de valeur, de toutes ces vertus martiales, qui rendirent cette nation si célèbre & respectable, & qui mirent ses petites armées en état de triompher de toutes les forces de l'Asie. C'est aux ordonnances de Lycurgue, c'est à l'excellente éducation qu'on recevait à Sparte, qu'il faut attribuer le courage extraordinaire & la vertu héroique des Lacédémoniens. Leur exemple inspira la plus grande émulation au reste de la Grèce. Il n'y eut point de république ni de ville qui ne se donnât ses géomètres militaires, ses tacticiens, ses pædotribes ou gymnastes, en un mot l'école militaire la plus complète. Le gymnaste, chef des exercices, était revêtu d'une grande autorité, & choisi parmi les citoyens les plus expérimentés & vertueux. Les jeux Olympiques, Néméens, Isthmiques, & Pythiens, ne furent institués que pour juger des progrès que la jeunesse faisait dans les exercices. Les prix qu'on y décernait aux vainqueurs excitaient l'émulation, enflammaient les courages; & les travaux les plus durs étant l'objet de leur ambition, la Grèce, resserrée par la nature dans des bornes si etroites, multipliait ses forces & s'agrandissait en préparant ses enfans à devenir invincibles dans les combats.

Les Rois de Macédoine profiterent de tous ces modèles, & formerent une école militaire composée d'un grand nombre de gentilshommes, qui en sortant de là entraient dans les troupes, & particulierement dans le corps des Argyraspides. Quels éleves, & quels succès! C'est avec eux que Philippe soumet l'Illyrie, la Péonie, la Thrace, & ces mêmes Grecs qui avaient été ses maitres. C'est avec eux qu'Aléxandre son fils détruit l'Empire des Perses, & subjugue toute l'Asie jusqu'aux Indes; & cet habile conquérant reconnait si bien ce qu'il leur doit, que, dans le cours même de ses victoires il crée sur le modèle de l'école Macédonienne des académies militaires, où il distribue trente mille gentilshommes Mèdes, Perses, Arméniens, Phrygiens, & Paphlagoniens.

Rome, cette République imitatrice de tout ce qu' il y avait de solide & d' utile sur la terre, adopta d'abord les idées des Latins & des Etrusques dans l' établissement de ses écoles militaires. Elle y ajouta depuis celles des Grecs; mais en les simplifiant elle les rendit d' une utilité encore plus générale. Tout l' Etat devint une école de guerre. Chaque ville avait son champ de mars. On venait ensuite se perfectionner à celui de la capitale, immense pépinière de soldats & de héros; & c'est de là que sortaient les vainqueurs & les maîtres du monde.

L' esclavage, l' abattement, l' oisiveté, la molesse, firent peu-à-peu tomber sous des princes méchans ou ineptes toutes ces admirables institutions, & l' Empire privé de cette milice nerveuse & bien constituée, qui seule pouvait le soutenir & défendre, devint la proie de ces peuples du nord dont Rome avait tant de fois triomphé. Voir anéantir la constitution militaire, & déchirer démembrer l' Empire, ce fut donc la même chose, & ce qu' il y avait de plus triste encore c' était de voir ces mêmes barbares, à la vérité destructeurs & brigands, mais généreux & braves, beaucoup moins indignes de régner que ces lâches Romains & ces perfides Grecs, qui avaient tant dégénéré, & qui indifférens pour la gloire n' opposaient à leurs ennemis que des vices & des horreurs.

A plusieurs siecles d' abrutissement succéderent ceux de l'entousiasme & du fanatisme, où l' esprit de galanterie romanesque répandu par les Arabes, s' unissant à la dévotion & aux mœurs guerrières, enfanta la chevalerie, qui procurait à la jeune noblesse une éducation martiale, mais très-imparfaite, & remplie de licence, de faux préjugés, de superstition, & d'abus. Les jeunes nobles, élevés dans les maisons des chevaliers, apprenaient sous eux le métier, mais non la science, des armes. Ils les servaient en qualité de pages, ensuite d' écuyers, aspirant au rang suprême de la chevalerie, où l' on ne parvenait qu' après des preuves éclatantes de valeur. Il en résultait donc une espéce d' éducation pour la noblesse, qui, toute défectueuse toute etrange qu' elle était, fut d' abord très-utile dans des tems de barbarie & de brigandage. Elle conservait quelques vertus au milieu des excès de tous les vices, & opposait quelques barrières à l' injustice & à l' oppression qui régnaient partout.

tout. De-là les aventures & les entreprises de la chevalerie. On abusa enfin d'une institution si susceptible d'inconvéniens. La superstition & l'ignorance dictaient alors des règles de conduite en Europe, & corrompant les meilleures pratiques produisaient tous les genres de fanatisme.

Parmi tant de Rois assoupis sur le trône l'histoire nous en montre de loin à loin quelques uns qui pensaient au bien de l'Etat, & par conséquent à l'éducation de la jeunesse. Mais il faut avouer que Louis XIV a été le premier qui ait fait renaître sur cela des vues, qu'on peut regarder, quant à la partie militaire, comme le crépuscule ou l'aurore d'un systême raisonné & solide. Il était, peut-être, réservé à notre siècle de perfectionner ce sistème, & plusieurs Souverains y ont déjà travaillé d'une maniere à immortaliser leurs noms.

Si l'on me permet d'entrer à ce sujet dans quelques détails, de proposer mes idées, & d'établir certaines maximes, je dirai premierement qu'il faut consulter pour ces sortes d'institutions le caractere ou le génie national, & les proportionner à l'étendue & à la population de l'Etat. Conformément à ce principe une seule école militaire pour la noblesse suffira dans tel pays, & il en faudra plusieurs dans tel autre. Quel que soit le nombre des écoles, elles doivent être à portée des villes, * mais non dans les villes, à moins qu'il n'y ait dans leur enceinte un endroit totalement séparé qu'on puisse destiner à cet usage, & qui renferme un espace assez vaste pour appliquer facilement au terrain toutes les opérations de la Tactique. Des chateaux entierement isolés seraient cependant préférables, afin que les éleves, n'acquérant d'autres idées que celles qui sont relatives à leur éducation & à la vie militaire, n'en eussent, s'il était possible, aucune de la mollesse du luxe & des autres vices des sociétés, & ne contractassent jamais des liaisons capables de les écarter de leur devoir. Ces chateaux entourés d'une légere fortification seraient comme des postes de guerre, dont les éleves, classés par ancienneté & par mérite en différentes compagnies, formeraient la garnison.

* Et même des grandes villes, d'où l'ont puisse tirer tous les secours relatifs aux différens besoins & à l'instruction des éleves.

Le premier pas de l'éducation doit être d'y préparer les esprits, & à cet effet il ne faut pas choisir des instituteurs d'un caractère dur & infléxible, mais doux liants & judicieux, qui ayent l'art de rendre leurs éleves dociles, sans qu'il s'aperçoivent qu'on travaille à les rendre tels. Ils ne doivent cependant jamais les tromper, & loin d'apprivoiser l'esprit des jeunes gens avec la séduction & le mensonge, il faut leur dire toujours la vérité. Toutes ces fausses idées, par les quelles on donne le change aux enfans, égarent leur raison & corrompent leur cœur. Ils se livrent sans défiance à vous parce qu'ils vous croient vrai & honnête, & vous les trompez même en voulant les instruire: quelle leçon vous leur donnez!

Les plus belles institutions deviennent inutiles, ou même pernicieuses, si l'on n'enseigne aux jeunes gens à obéir. L'épithete que Simonide donnait à Sparte Δαμασίμβροτος *dompteuse d'hommes*, est un avertissement pour tous les peuples: car le principal objet d'un bon gouvernement ce doit être de rendre les hommes souples & soumis aux loix, & par conséquent la première science qu'on doit leur apprendre c'est d'obéir. Mais il ne faut point se servir pour cela de ces méthodes rebutantes & serviles qui font naître des sentimens de haine pour les instituteurs, & d'aversion pour la règle. Il faut employer au contraire les méthodes les plus propres à leur inspirer le gout & l'amour de l'ordre, à leur former le cœur en même tems qu'on leur forme l'esprit, à diriger les passions vers tous les objets qui peuvent les rendre vertueuses. On doit leur faire connaître la nécessité des devoirs, leurs différens rapports avec la société, leur utilité générale & particuliere, la vertu & le bonheur qui en sont indivisiblement le but & la suite. Il n'y a qu'un seul moyen de rendre les jeunes gens raisonnables; c'est de raisonner avec eux.

Les enfans sont à l'Etat, & il faut qu'ils soient élevés selon les vues de l'Etat. Voici quelles doivent être ces vues relativement à ceux qu'on destine aux armes, & surtout à ceux de la noblesse, que nous supposons rassemblés dans les écoles militaires.

Première vue. Eclairer, instruire, régler leur esprit. Faire pénétrer jusqu'au fond de ces ames encore tendres, comme

une bonne & forte teinture, les principes d'une religion épurée, & ceux de la loi naturelle, qui s'accordent parfaitement ensemble, l'amour du Souverain & de la patrie qui doivent être inséparables, & tous les sentimens de justice, d'humanité, de générosité, & d'honneur. *

2.me vue. Imprimer, pour ainsi dire, les loix dans les mœurs, en les accoutumant à la sobriété, à la frugalité, à la tempérance, à une exacte discipline, & les endurcissant au travail par des exercices propres à leur procurer la santé la plus robuste. Point de molesse par conséquent, rien d'efféminé dans leur éducation. Qu'ils endurent quelque fois le froid, la chaleur, la faim, la soif; sans outrer cependant ces rudes épreuves. Il faut de la prudence & du discernement pour connaître le point jusqu'où on peut les porter sans nuire à l'organisation

* Cet honneur consiste à ne rien faire ni rien penser qui soit indigne d'un brave & vertueux soldat, & à être toujours vrai dans ses paroles & dans ses actions. Les hommes seraient heureux si la bonne foi régnait parmi eux, s'ils se croyaient réciproquement sur leur parole, si leurs promesses étaient des liens assez forts pour n'avoir pas besoin d'autres garants de leur franchise & de leur droiture. Mais les anciens avaient bien raison lorsqu'ils donnaient à cette bonne foi les noms d'antique & de rare; *Cana & rara fides.* Les siècles où elle a été dans sa vigueur sont bien plus éloignés de nous; serait-elle par conséquent aujourd'hui encore plus rare parmi les hommes? Je n'ose prononcer. Les anciens en avaient fait une divinité qui n'avait pour tout habillement qu'un voile blanc, symbole de sa candeur. *Te spes, & albo rara fides colit velata panno.* Les Romains placerent sa statue au Capitole tout près de celle de Jupiter: *Quam in Capitolio*, dit Cicéron, *vicinam Jovis optimi maximi majores nostri esse voluerunt.* C'était faire voir qu'elle était aussi respectable que Jupiter, une émanation de l'Etre suprême, & sa parole même, selon ce beau vers d'Ennius: *O! fides alma, apta pinnis, & jusjurandum Jovis.*

Nous qui professons une religion infiniment plus épurée, nous serions bien répréhensibles si nous avions des idées moins sublimes & moins justes de cette droiture qui doit être la base de nos actions. Comme militaires nous le serions encore davantage, parce qu'aux motifs de religion & de probité nous joignons ceux d'une délicatesse d'honneur & de sentiment, qui doivent caractériser notre état. On disait d'Agésilas Roi de Sparte, que sa main était aussi sûre & ferme dans ses paroles & ses promesses, que dans les combats. On disait la même chose de César. Voilà un éloge que tout militaire doit ambitionner, & voilà les sentimens que l'éducation doit inspirer aux jeunes éleves, pour graver la morale dans les cœurs, & les enflammer de l'amour de la vertu.

des individus. L' habitude fait tout, mais elle a ses bornes. En voulant les passer on va souvent au de-là du but, & on ne l' atteint pas.

3.me vue. Rendre tous les éxercices relatifs à la guerre, tant ceux de la gymnastique, dont je ne ferai point ici l'énumération, * que tous ceux généralement qui peuvent leur donner de la vigueur, de l' adresse, & de l' agilité.

4.me vue. Disposer l' esprit à toutes les connaissances, & faciliter l' ordre & l' enchainement des idées par la logique, non par cette logique qu' enseignent les grammairiens dans leurs écoles, & qui serait entierement inutile à des militaires; mais par une logique, qui, bien loin de consister dans des règles inintelligibles, ne soit que l' habitude d' avoir des idées nettes des choses, de raisonner juste, de chercher la vérité, de n'admettre que des principes évidens, & d' en tirer des conséquences claires & exactes.

5.me vue. Ne rien enseigner aux éleves de superflu, ni de frivole. Les objets de leurs études doivent être la morale, les mathématiques, toutes les parties élementaires & sublimes de la tactique, l' histoire, la géographie, les langues. La géométrie est comme le tronc d' où partent presque toutes les branches de la théorie militaire, & le nombre de ces branches est immense. Il est vrai qu' il ne s' agit point d' une géométrie transcendante, plus admirable qu' utile, & qu' on ne doit enseigner des mathématiques que ce qui a un rapport direct & immédiat à l' art de la guerre. Mais que de parties à apprendre! La géométrie élémentaire, l' algèbre, la trigonometrie, la méchanique, l' hydraulique, la fortification, l' attaque & la défense des places, la tactique, la stratégique.

6.me vue. Observer de joindre toujours la pratique à la théorie, & de chaque manœuvre en faire, autant qu' il est possible, l' application au terrain & aux circonstances: je dis autant qu' il est possible, parce que les grandes opérations ne sont praticables qu' à un certain point par un corps peu nombreux.

* A ceux de la danse, de l' escrime, du manege, on devrait joindre celui de la natation, absolument négligée, & non moins nécessaire.

7.me vue. Employer avec sagesse les moyens les plus propres à exciter l'émulation des éleves, instituer des épreuves publiques, & n'en admettre aucun dans les troupes qui n'ait passé par ces épreuves, & subi un examen dans les formes; car il est certain qu'un officier est long-tems inutile, s'il n'arrive à son corps bien instruit, & préparé à la discipline & aux fatigues.

Voilà les principales maximes qui doivent servir de règle à ceux qui sont chargés de l'éducation militaire de la jeune noblesse. Il nous reste à faire encore quelques remarques sur la constitution des écoles.

Nous avons dit qu'elles doivent être comme autant de postes de guerre, dont les éleves forment la garnison. Le Gouverneur de l'école sera un officier général, distingué par son mérite, son savoir, & son expérience. Il aura sous lui un commandant de l'école, Colonel ou Lieutenant-Colonel, qui ne sera pas moins digne de son emploi, un major de la plus grande capacité, & plusieurs aides-majors très-entendus. * Les éleves seront distribués en plusieurs compagnies ou divisions, à la tête des quelles il y aura un Capitaine & un Lieutenant. Les sergens, caporaux, sous-caporaux, & anspessades, seront choisis parmi les éleves mêmes, & ce choix sera toujours le prix du mérite & de la sagesse.

Supposons de 250 le nombre des éleves. On en formera cinq compagnies, qui composeront un bataillon. Chaque compagnie aura un sergent, un caporal, un sous-caporal, un anspessade, & 36 soldats.

La troupe des éleves sera régulierement & exactement le service dans son chateau comme dans une place de guerre, & ce service sera toujours conforme aux règles établies dans les ordonnances du Souverain; de sorte que l'étude de ces ordonnances sera encore jointe ici à la pratique.

* On ne fera aucune attention à la naissance dans le Gouverneur, pourvu qu'il ait au suprême degré toutes les qualités requises. Mais le Commandant, & le Major devront être gentilshommes. Les officiers des compagnies au contraire seront choisis dans la classe des officiers bourgeois. Toutes ces places seront des retraites honorables, qu'on n'accordera jamais à la protection ni à l'intrigue, mais au mérite le plus reconnu; & même il suffira, pour en être exclu, de les avoir recherchées.

On commandera tous les jours des officiers de piquet, qui auront continuellement les yeux sur les éleves depuis leur lever jusqu'à leur coucher, veilleront sur tous leurs devoirs, présideront à tous leurs exercices, & y maintiendront l'ordre & le silence. Ils observeront encore si les sentinelles d'invalides, qu'on posera dans les sales, & dans d'autres postes intérieurs ou extérieurs, exécutent ce qui leur est ordonné.

Tous les officiers se rendront le soir chez le Gouverneur, qui leur donnera le mot & les ordres, après que les Capitaines lui auront rendu compte, chacun séparément, de tout ce qui concerne leurs compagnies. Lorsqu'il s'agira de punir un éleve, le Capitaine de sa compagnie rapportera la faute par écrit, & le conseil prononcera la punition. Ce conseil sera composé du Gouverneur, du Commandant, du Major, & de tous les Capitaines, excepté celui qui est rapporteur de la faute, & qui commande la compagnie dont est le coupable. On n'infligera jamais de châtiment qui abaisse l'ame; on imaginera au contraire ceux qui peuvent être les plus propres à entretenir ou réveiller l'émulation. La privation de l'étude & des exercices pourrait être même un des plus sévères.

Mais ce n'est pas assez que de régler l'éducation de la jeune noblesse; il faut songer en même tems au reste de la nation. On devrait par conséquent établir dans chaque ville une école militaire générale, sous le nom de champ de Mars, où seraient admis indistinctement les nobles & les bons bourgeois, qui voudraient y entrer. Tous seraient inscrits par rang d'ancienneté dans un contrôle ou régistre, & obligés de se soumettre aux statuts de l'école. Il n'y a presque pas de ville où il n'y ait quelqu'ancien officier qui a obtenu sa retraite, & qui devient ordinairement un sujet tout-à-fait inutile à l'État. Le moyen le plus flatteur & le plus honorable de rendre ces officiers utiles à la patrie ce serait, sans doute, de les choisir pour présider à cette éducation militaire, & une telle marque de confiance, accordée à ceux qui auraient dignement rempli leur emplois, deviendrait la plus belle récompense de leurs services. L'école devrait embrasser trois objets; 1.° La théorie des principes; 2.° Tous les exercices gymnastiques relatifs à la guerre; 3.° Ceux des armes & des évolutions,

Il faudrait exciter l'émulation de la jeunesse par des prix honorables, par des marques décoratives. Les jeunes nobles, qui après s'être exercés un certain tems au champ de Mars de leur ville, s'y être distingués, & y avoir remporté des prix, voudraient entrer dans l'école royale militaire, par où il faudrait toujours passer pour entrer dans les troupes, seraient préférés aux autres qui n'auraient pas fait un pareil apprentissage, & même on leur tiendrait compte du tems employé aux dits exercices; selon ce qui serait réglé par l'ordonnance. Quant aux bourgeois qui auraient les mêmes droits de préférence vis-à-vis de leurs égaux, ils en jouiraient pleinement s'ils optaient aux places qui leur seraient réservées dans les troupes, bien entendu qu'il n'y eût d'ailleurs à leur égard aucun motif d'exclusion.

Mais, comme pour avoir de bonnes troupes il ne suffit pas que l'officier soit instruit, si le soldat n'est en même tems dressé, & en état de seconder ses chefs, il serait nécessaire d'établir dans les principaux villages des écoles plébéyennes, qui deviendraient certainement des pépinières d'excellentes recrues. La jeunesse des campagnes * s'y assemblerait les jours qu'elle ne serait pas occupée des travaux d'agriculture, pour y recevoir les leçons peu composées de ces écoles, pour s'y,

* Conformément à mon système cette jeunesse se trouverait toujours mêlée non seulement avec celle des régimens provinciaux, mais aussi avec une partie de celle des régimens d'ordonnance. Il faut prendre pour cela de sages arrangemens, & les combiner de façon qu'ils soient également utiles à l'agriculture & au service, & qu'il en résulte une économie avantageuse à l'Etat, comme je l'ai fait observer dès le commencement de cet ouvrage. Les compagnies de tous mes bataillons sont de 96 hommes sur le pied de paix, non compris les officiers, & bas-officiers. Le tiers, c'est-à-dire 32 hommes dans les compagnies des régimens, & la moitié ou 40 hommes dans les compagnies des bataillons de recrue, pourraient être renvoyés chez eux après deux mois d'exercice. Ils ne seraient payés que pendant ces deux mois, & les dix autres ils pourraient vaquer à la culture des terres & aux travaux de leur profession, ainsi qu'on le pratique en Prusse. La paye de ces renvoyés resterait en masse au régiment, & on en disposerait selon les vues du Souverain toujours relatives aux troupes, mais on prendrait sur cette masse des petites gratifications pour les soldats qui auraient le plus conservé l'habitude de leurs exercices, & qui reviendraient de chez eux mieux équipés.

livrer comme par délassement à des exercices & à des jeux propres à fortifier & assouplir le corps, & pour y disputer des prix de saut, de course, de natation, de force, & d'adresse. Là elle apprendra à marcher militairement, & à exécuter différens travaux de pionnage. Des bas-officiers entendus, tirés des régimens provinciaux dans leurs districts respectifs, présideront à ces écoles conjointement au baillif ou sindic, & marqueront sur un registre le nombre de fois que chaque jeune homme aura vaincu ses compétiteurs. Dans l'arrondissement de chaque district il y a toujours des officiers qui ont obtenu leur retraite. On choisira parmi eux les plus capables. Ils visiteront de trois en trois mois les écoles, examineront si tout s'y passe conformément aux ordres du Souverain, vérifieront les registres, & distribueront les prix.

On voit par ce plan, que je n'ai fait qu'ébaucher, avec quelle facilité l'éducation de la jeunesse destinée aux armes d'absurde & frivole qu'elle est aujourdh'hui deviendrait utile & solide, par quels moyens aussi simples que surs on formerait dans toutes les classes un grand nombre de citoyens propres à être admis dans les troupes; & comment l'on pourrait rendre la plus grande partie de la nation militaire sans nuire à l'agriculture & aux arts, avoir un peuple à la fois cultivateur & guerrier, & trouver dans la classe de ces laboureurs non seulement d'excellentes recrues, mais aussi les plus grandes ressources dans les événemens inopinés, sans qu'il en eût rien couté au trésor royal, ni à aucune branche de la constitution.

F I N.

ACTION

ACTION DE MAXEN.

Explication des lettres de renvoi marquées sur cette Planche.

A. Le corps du Général Sincerre à Maltern.
B. Le corps du Général Brentano à Rohrſdorf.
C. Le corps de Sincerre devant Rheinhardſgrimme.
D. Son avant-garde.
F. Seconde poſition du corps de Brentano.
G. Marche du corps de Sincerre à travers le bois.
H. Diſpoſition pour l'attaque.
I. Son attaque en colonnes.
K. Hauteur de Maxen occupée.
L. Poſition ſur cette hauteur.
M. Attaque de l'arrière-garde.
N. Mouvement du corps de Brentano.
O. Seconde poſition du corps de Sincerre.
P. Troupes de l'armée de l'Empire ſous les ordres du Général Palfi.
Q. Corps du Prince de Stolberg.
R. Troupes légères de l'armée de l'Empire.
S. Troupes légères du corps de Sincerre.
T. Le corps du Général Fink obligé de ſe rendre au Maréchal Daun.

Lettres de renvoi pour marquer plus particuliérement quelques poſitions relatives aux mouvemens ci-deſſus indiqués.

a. Le Général Wunſch à Bloſchwitz.
b. Le Général Platen près de Rheinhardſgrimme.
c. Le corps de Fink près de Maxen.
d. Le Général Platen près de Hauſdorf.
e. Poſition du corps de Fink contre le Général Brentano.
f. Le Général Platen forcé.
g. Deux bataillons Pruſſiens.
h. Premier emplacement du bagage.
i. Endroit où il ſe retira.

k.)
l.) Troupes qui s'emparent de la hauteur de Maxen.
m. Attaque de cuiraffiers Pruffiens.
n. Leur retraite.
o. Seconde pofition du corps de Fink.
p. Dernière pofition de ce corps.
q. Tentative inutile de la cavalerie Pruffienne.

BATAILLE DE PRAGUE.

Explication des lettres de renvoi marquées fur cette Planche.

A. Camp de l'armée Autrichienne.
B. Marche de l'armée Pruffienne fur fix colonnes.
C. La même armée déployée.
D. Sa marche par Podfchernitz & Sterbeholy pour attaquer l'aile droite des Autrichiens.
E. Pofition que ceux-ci prirent en conféquence, pour couvrir leur flanc.
F. Cavalerie Pruffienne qui attaqua l'Autrichienne en flanc, & l'obligea de fe replier.
G. Infanterie Pruffienne qui, étant en quelque défordre à caufe du paffage des défilés & des marais, fut d'abord repouffée, mais qui ayant été foutenue força enfin la droite des Autrichiens de fe retirer à Strafchnitz.
H. Bataillons & efcadrons Pruffiens, qui s'emparent de la batterie fituée fur la hauteur de Hloupetin.
I. Pofition que prirent après cela ces mêmes troupes.
L. Nouvelle pofition de l'armée Pruffienne pour déloger les Autrichiens des hauteurs qu'ils occupaient au de-là de Malefchütz.
K. Armée Autrichienne qui, après avoir difputé quelque tems le terrein, abandonna enfin l'une après l'autre toutes les hauteurs aux Pruffiens.

BATAILLE DE KOLLIN.

Explication des lettres de renvoi marquées ſur cette Planche.

A. Camp de l'armée Impériale Autrichienne du 16 juin.
B. Nouvelle poſition qu'elle prit à l'approche de l'armée Pruſſienne.
C. Halte de cette armée près de Planian.
D. Marche du corps de réſerve des Autrichiens, & du corps du Général Nadaſti qui ſe porta en E.
F. Poſition de l'armée Pruſſienne près de Chlée.
G. Avant-garde Pruſſienne qui attaque le corps de Nadaſti, & l'oblige de ſe replier juſqu'en H.
I. Bataillons Pruſſiens qui, après avoir été pluſieurs fois repouſſés, retournant à la charge emportent les villages de Krzezor & de Brziſt.
K. Endroit où ces bataillons, qui avaient percé la droite des Autrichiens, furent accablés par les troupes fraîches qui vinrent au ſecours de cette aile.
L. Retraite que l'armée Pruſſienne exécuta, ſa gauche ſur Nimbourg, & ſa droite ſur Planian.

BATAILLE DE LEUTHEN.

Explication des lettres de renvoi marquées ſur cette Planche.

A. Marche de l'armée Pruſſienne ſur quatre colonnes.
B. Poſtes avancés des Autrichiens.
C. Marche ultérieure des Pruſſiens pour gagner le flanc gauche de l'armée Autrichienne.
D. Première poſition des Autrichiens.
E. Avant-garde Pruſſienne qui attaque le village de Sagſchütz.

F. Aile gauche des Autrichiens forcée de ſe replier au-delà de Gohlau.

G. Attaque des Pruſſiens dès que les Autrichiens eurent pris leur troiſième poſition. Leur cavalerie ayant été renverſée, & l' infanterie priſe en flanc, ils abandonnerent le village de Leüthen, & prirent enfin leur quatrième & dernière poſition, d' où ils exécuterent leur retraite au delà du Schweidnitzer-Waſſer.

BATAILLE DE SUPTITZ, OU DE TORGAU.

Explication des lettres de renvoi marquées ſur cette Planche.

A. Première poſition de l' armée Autrichienne.
B. Camp du Roi de Pruſſe à Schilde.
C. Corps de reſerve de l' armée Autrichienne.
D. Corps du Général Ried.
F. Corps du Général Laſcy; & poſition que le Maréchal Daun prit pendant que le Roi était à Weidenhain.
G. Nouvelle poſition du Général Ried.
H. Nouvelle poſition du Général Laſcy.
I Marche du Roi en trois colonnes.
K. Première attaque du Roi avec ſes grenadiers.
L. Seconde attaque.
M. Troiſième attaque.
N. Quatrième attaque.
O. Mouvement rétrograde du Roi.
P. Marche du corps du Général Ziethen.
Q. Poſition du corps de Ziethen après avoir débouché hors du bois.
R. Mouvement de ce corps ver Süptitz.
S. Attaque de ce village par le Général Ziethen. Les Autrichiens y mirent le feu & l' abandonnerent.
T. Attaque ſur la hauteur de Süptitz.

V. Poſition des Autrichiens.
X. Poſition du corps de Ziethen pendant la nuit.
aa. Camp de l'armée Autrichienne après avoir repaſſé l'Elbe.

BATAILLE DE BRESLAU.

Explication des lettres de renvoi marquées ſur cette Planche.

A. Camp Pruſſien.
B. Camp de l'armée Autrichienne.
C. Poſition du corps du Général Nadaſti.
D. Infanterie & dragons de la gauche, que le Duc de Bevern oppoſa à ce corps, pour couvrir Breslau.
E. Poſition de l'armée Autrichienne, d'où ſes batteries détruiſirent les redoutes élevées par les Pruſſiens.
F. Colonnes de la même armée paſſant la Lohe.
G. Pontons ſur cette rivière.
H. Corps Pruſſiens qui avancent pour s'oppoſer aux Autrichiens.
I. Poſition de l'armée Autrichienne après le paſſage de la Lohe.
L. Poſition de l'aile droite Pruſſienne après avoir été repouſſée, tandis que la gauche avait de l'avantage.
M. Poſition de l'armée Autrichienne après la retraite du Duc de Bevern, qui, voyant l'impoſſibilité de réſiſter à des forces ſi ſupérieures, repaſſa l'Oder pendant la nuit.

BATAILLE DE HOCHKIRCHEN.

Explication des lettres de renvoi marquées ſur cette Planche.

A. Camp de l'armée Autrichienne. Les parties ponctuées déſignent la première poſition, qu'elle a occupée.

B. Poſte que le Maréchal Daun avait fait retrancher.
C. Hauteur de Stromberg occupée par 4 bataillons de grenadiers, & ſoutenue par 12 bataillons de la réſerve, & par la cavalerie de la droite.
D. Batteries de groſſe artillerie, ſoutenue par deux régimens d'infanterie, & par un bataillon de grenadiers.
E. Camp du Général Loudhon.
F. Camp de l'armée Pruſſienne.
G. Corps Pruſſien détaché.
H. Première poſition de l'armée Autrichienne, pour marcher à l'ennemi.
I. Développement & ſeconde poſition de trois colonnes commandées par le Maréchal Daun, pour attaquer les ouvrages qui couvraient le flanc de l'armée Pruſſienne.
K. Attaque faite à la gauche des Pruſſiens par deux colonnes aux ordres du Duc d'Aremberg.
L. Troiſième poſition pour l'attaque d'Hochkirchen, après avoir emporté les retranchemens.
M. Corps du Général Loudhon, qui attaque le camp Pruſſien par les derrières.
N. Huſſards Pruſſiens culbutés dès le commencement de l'attaque.
O. Diſpoſitions du Duc d'Aremberg après s'être emparé des batteries.
P. Seconde poſition du Roi de Pruſſe pour ſoutenir le village de Hochkirchen.
Q. Quatrième poſition des Autrichiens après avoir forcé le village.
R. Troiſième poſition de l'armée Pruſſienne.
S. Cavalerie poſtée à Weiſſenberg venue pour ſoutenir la gauche de l'armée Pruſſienne, & arrêtée par la cavalerie Impériale.
T. Dernière poſition de l'armée Autrichienne.
V. Armée Pruſſienne raſſemblée à Klein Bautzen, & qui a été enſuite occuper le terrein marqué b.
Y. Corps du Prince de Dourlach qui ſoutient l'attaque du Duc d'Aremberg.
Z. Corps du Prince Lowenſthein, qui a ſuivi celui que les Pruſſiens avaient à Weiſſenberg dans ſa retraite.

a. Troupes légères Impériales, qu' on avait diſtribuées ſur le front de l' armée.

BATAILLE DE LIGNITZ OU DE PANTEN.

Explication des lettres de renvoi marquées ſur cette Planche.

A. Poſition de l' armée Autrichienne commandée par le Maréchal Daun.
B. Corps d' armée du Général Loudhon.
C. Huit bataillons & deux régimens de cavalerie détachés de ce corps aux ordres du Général Wolferſdorf, pour aller occuper les hauteur de Hochkirchen.
D. Corps du Général Naundorf avant la bataille.
E. Corps du Prince Lowenſthein.
F. Camp Pruſſien avant la bataille.
G. Poſition des Pruſſiens pendant la bataille.
H. Paſſage du corps de Loudhon ſur le Kalzbach.
I. Marche de ce corps & ſes attaques en trois colonnes.
K. Attaque du Général Naundorf.
L. Batterie Pruſſienne.
M. Paſſage du Kalzbach par la grande armée.
N. Sa poſition pendant la bataille.
O. Corps de grenadiers Autrichiens.
P. Corps du Général Laſcy.
Q. Corps du Général Ried.
R. Camp retranché occupé par le Roi de Pruſſe après la bataille.

Il eſt à propos d'obſerver ici, que dans pluſieurs de ces planches, & même dans les autres qui démontrent ma formation & mes manœuvres, les ſignes qui indiquent les différentes troupes n' ont pas été toujours bien blaſonnés, & cela par l' inattention de ceux qui ont copié les deſſeins.

CONSIDÉRATIONS
SUR
LA GUERRE DE 1769
ÉNTRE LES RUSSES ET LES TURCS

Ecrites partie au mois d'octobre, & partie au mois de décembre de cette même année.

Nouvelle Edition corrigée, & augmentée de plusieurs notes historiques.

AVERTISSEMENT.

Ces observations, écrites dès le commencement d'une guerre dont il était assez difficile de prévoir l'issue, peuvent reparaître avec bien plus de confiance, & mériter plus d'attention, après avoir été justifiées par l'évenement. Elles m'ont été instamment redemandées par mes amis, & j'ai d'autant plus facilement acquiescé à leur demande, qu'elles ne sont point étrangeres à l'Ouvrage que je viens de donner. Je les crois au contraire assez propres à constater plusieurs principes que j'ai établis sur la Stratégique, & ceux surtout qui concernent la maniere de former le plan & de régler l'état de la guerre. En raisonnant sur les premieres opérations j'ai entrevu, & en quelque façon deviné les évènemens qu'elles devaient produire, & qu'elles ont réellement produits : ce qui prouve bien que la science de conduire les armées a des principes sûrs, des quels on peut tirer les conséquences les plus justes.

CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE DE 1769 ENTRE LES RUSSES ET LES TURCS.

PREMIERE PARTIE.

Projet d'opérations pour les Turcs.

SI rien n'est si utile à ceux qui sont destinés au commandement des armées, ni si instructif pour tous les officiers en général, que de s'exercer en tems de paix à combiner les opérations des différentes espèces de guerres qui peuvent survenir, comme je l'ai démontré dans ma Stratégique, personne ne disconviendra que des raisonnemens fondés sur une guerre réelle ne soient encore plus propres à instruire, plus intéressans du moins que ceux qui ont pour base une guerre supposée.

Lorsqu'on a des principes, qu'on sait en faire l'application, & qu'on a un peu vu la guerre, on peut, ce me semble, même sans être sur les lieux, se présumer en état de raisonner avec quelque sorte de justesse sur un plan général d'opérations. Mais pour cela il faut avoir de bonnes cartes du pays qui en est le théatre, & il est toujours difficile, souvent impossible, d'avoir de telles cartes passablement exactes. En général elles sont toutes très-défectueuses, & il est peu sûr de s'en servir sans rectifier auparavant leurs défauts. C'est à quoi je me suis appliqué pour celle de la Podolie & des provinces Turques adjacentes, y employant quelques notions particulières, que j'ai été à portée d'acquérir, & qui seules pouvaient mettre dans mes idées la certitude & la précision nécessaires.

Aidé de ce fecours, après avoir un peu réfléchi fur la conduite de la Porte & de fes Généraux dans cette première campagne, j'ai bientôt reconnu leur impéritie & leur incapacité pour la formation d'un plan judicieux, & pour bien régler l'état de la guerre, ce qui étant à la vérité le chef d'œuvre du génie militaire ne pouvait raifonnablement pas fe prétendre de Généraux auffi dépourvus d'art que d'expérience.

Si les Turcs avaient été auffi prompts à faire la guerre qu'à la déclarer, c'eft-à-dire fi moins lents & moins irréfolus ils avaient fu faire leurs préparatifs, leurs difpofitions affez à tems, & affez capablement, pour prévenir la marche des Ruffes vers le Niefter, ils auraient pu agir offenfivement fur la Wiftule & fur le Boriftène à la fois, & ne fe verraient pas réduits aujourd'hui à une défenfive peu honorable. Mais puifque le projet d'une offenfive abfolue ne faurait avoir lieu dans les circonftances préfentes, je n'entrerai dans aucun détail à ce fujet, & confidérant les chofes dans l'état où elles ont été réellement, & où elles font, je me bornerai à obferver ce que les Turcs auraient dû faire pendant qu'ils étaient encore les maîtres de Chotczim, & ce qu'ils doivent faire après l'avoir perdu, afin de bien conduire leur défenfive, & la convertir même en offenfive.

Le Niefter ou Dniefter * depuis l'extrémité occidentale de la Moldavie limitrophe à la Podolie jufqu'à Bender forme une ligne de frontière fufceptible de grands avantages pour fa dé-

* Le Dniefter eft l'ancien Tyras, que les Turcs nomment Thurla. Il prend fa fource dans une branche des monts Krapacs ou Carpates vers le 47.me dégré de latitude, & fort d'un lac confidérable peu loin de Lemberg. Il dirige fon cours du Nord-oueft au fud-eft, fépare la Pologne de la Moldavie, & traverfant enfuite la Beffarabie fe jete au deffus de Bielgorod dans la mer noire. Ses bords hauts & efcarpés, l'inégalité de fon lit, & la rapidité de fon cours, offrent peu d'endroits commodes à une armée pour le paffer. Continuellement refferré par des rochers & des montagnes il forme très-peu d'isles qui puiffent faciliter ce paffage. Plus de quarante petites rivieres portent leurs eaux au Niefter. Malgré cela il baiffe en eté fouvent au point d'être guéable en plufieurs endroits. Mais il ne faut qu'une pluie un peu abondante dans les montagnes de la Pokutie pour que ce fleuve s'enfle exceffivement, & détruife les ponts. Ces crues fubites font d'autant plus dangereufes que

fense. Des yeux militaires peuvent facilement reconnaître, & apprécier au juste ces avantages. Le cours de ce fleuve, qui va de l'ouest à l'est pour sud, est rempli de défauts dans les cartes que j'ai vues, & j'ai assurément vu les meilleures. Il se raproche, par exemple, trop du sud de Ladowa à Soroka, & en le remontant de Chotczim à Halicz, le grand arc * qu'il forme n'avance pas assez vers le nord; erreur qui fait une différence de plusieurs lieues à l'extrémité de l'arc, & en alonge par conséquent la corde, comme je l'ai reconnu sur une carte non gravée qu'a levée par ordre du gouvernement un ingénieur fort exact, & qu'il m'a communiquée lui-même en Russie. Plusieurs endroits d'ailleurs ne sont pas à leur véritable place dans les cartes qu'on a publiées, ** & les distances respectives y sont très-fausses. Ces erreurs ne sont pas de petite conséquence, car une direction changée mal-à-propos dans le cours d'une rivière, ou un endroit mal placé, peuvent être la cause de beaucoup de fausses démarches, & ces démarches influer sur toutes les opérations d'une campagne. Rien ne paraî-

Planche XXX.

son fond pierreux donne peu de facilité à y ancrer les pontons, & qu'il est en même tems peu propre au pilotage, soit pour la construction d'un pont dormant, soit pour tout autre ouvrage destiné à garantir des ponts flottans. Il est certain que la navigation du Niester est sujette à beaucoup d'obstacles, & par sa nature & par la diversité des saisons; mais il y a des tems où l'on peut s'en servir très-utilement pour les transports lorsqu'on fait la guerre en Podolie & en Moldavie, pourvu qu'on sache bien combiner ses mesures pour en profiter.

* Cet arc je le prends sur la totalité du cours: ce n'est pas une seule courbe, mais le résultat d'un grand nombre de courbes que forme le Niester d'Halicz à Chotczim dans son cours très-serpentant dirigé du nord-ouest au sud-est.

** Quand j'ai ecrit ceci le public n'avait encore aucune carte qui fût assez juste ni assez détaillée pour y asseoir dessus le moindre plan d'opérations militaires. Mais dans ce temslà précisément le S.r Rizzi Zannoni habile géographe, que j'ai fort connu, travaillait à sa carte de la Pologne, qu'il a levée sur les lieux par ordre de la Cour de France, & dont il me fit voir tous les détails à Paris. Il en a déjà publié six feuilles. On apercevra une exacte conformité entre nous à l'égard du cours du Niester. Tous les endroits un peu considérables, ou qui ont quelque rapport avec mes opérations supposées, se trouvent sur ma carte, mais je n'ai pas voulu la charger des noms inutiles de tous les villages & hameaux intermediaires, afin de la rendre plus nette, & conséquemment plus propre à nos démonstrations.

tra plus sensible que cette vérité si l'on réfléchit que c'est un des grands principes de la Stratégique de régler les mouvemens sur un calcul de tems, de distances, & d'obstacles, exactement combiné, afin de prévenir l'ennemi dans tous les objets offensifs ou défensifs, & que pour s'en procurer les moyens il faut bien connaître le pays, & savoir tirer géométriquement parti du terrain, surtout des chaines de montagnes, & du cours des fleuves.

Puisque le Niester dirigeant le sien de l'occident à l'orient s'approche toujours du midi, comme nous l'avons remarqué, il s'ensuit qu'en le remontant vous gagnez continuellement terrain vers le nord, & que si votre ennemi posté vis-à-vis de Chotczim, par exemple, ne le cotoie pas à même hauteur, il reste nécessairement au sud par rapport à vous qui remontez, & par là se trouve inévitablement coupé des provinces de Pologne qui sont situées entre l'ouest & le nord, & desquelles il tire la plus grande partie de ses subsistances. Il faut encore observer que dans ces mouvemens, exécutés dans l'entière étendue de la grande courbe du fleuve, vous qui êtes dans le concave avez de très-grands avantages sur les corps ennemis qui sont sur le convêxe, parceque vous parcourez toujours la corde tandis qu'ils sont obligés de parcourir l'arc, & de faire de grands & longs mouvemens pour s'opposer aux vôtres qui sont courts & rapides.

Au lieu donc de songer à passer le Niester sous Chotczim après la retraite de l'armée Russe, * ce qui ne pouvait avoir

* L'armée Russe commandée par le Prince de Galitzin passa le Niester le 14 avril 1769 sur deux ponts qu'on y avait jetés auprès de Kalus, sans rencontrer la moindre opposition. Elle parut devant Chotczim après quatre jours d'une marche très-pénible, tant par la nature du pays montagneux, rude, & plein de défilés, que par le nombre des partis ennemis, qui harcelaient l'avant-garde conduite par le Prince Prosorovvski, & la reserve aux ordres du Général Stoffeln. Le gros corps de Karaman-Pacha attaqua même vigoureusement l'avant-garde, mais le Prince Prosorovvski le repoussa avec autant d'intelligence que de bravoure. Le lendemain de son arrivée le Prince de Galitzin fit attaquer le vaste retranchement qui couvrait Chotczim, & qui était défendu par quarante mille Turcs. Après trois heures de résistence le retranchement fut emporté, ou plutôt abandonné par les Musulmans, car ce fut l'ar-

aucun objet ſenſé, ni aboutir à autre choſe qu' à ſe faire battre par des troupes plus aguerries & mieux diſciplinées, les Turcs auraient dû ſe contenter de harceler & pourſuivre ſeulement juſqu' au fleuve l'ennemi, qui talonné de près eût eu bien de la peine à ſauver ſon artillerie, ſon bagage, ſes munitions, & ſes éclopés. Cela fait, leur premier ſoin devait être d' établir un front de défenſe capable d'empêcher les Ruſſes de paſſer une ſeconde fois le Nieſter, * ou du moins de prendre ja-

tillerie dirigée par le Colonel Meliſſino qui décida cette affaire, en conſéquence des ſages diſpoſitions données par le Général en chef, & par M. d'Olitz, qui commandait les troupes attaquantes. Une partie de l'armée Turque ſe retira avec très-peu de perte vers Bender, le reſte ſe jeta dans Chotczim, mettant le feu aux faux-bourgs. Le Prince de Galitzin n'avait ni groſſe artillerie, ni ſubſiſtances aſſûrées. Il ne put donc pas entreprendre le ſiège de cette place, & ne ſongea qu' à repaſſer promptement le Nieſter avant l'arrivée du Viſir, qui venait avec cent mille hommes pour la ſecourir. L'armée Ruſſe fut attaquée dans ſa marche par un gros corps de cavalerie Natolienne, mais ce corps fut repouſſé & défait par ceux du Prince Proſorovvski, & des Généraux Soltikovv, Glebovv, & Samiatine. Toute l'armée repaſſa le Nieſter aux ponts de Kalus, traverſa la Podolie, & ſe raprocha de ſes établiſſemens de Pologne.

Après la retraite des Ruſſes les Turcs pouſſerent des détachemens au de-là du Nieſter. Mais ces détachemens, ſe ſubdiviſant & s'éparpillant ſans autre objet que celui de piller & d'incendier les villages de Podolie, n'entreprirent rien d'utile, ni de ſolide, & ſe firent battre en détail partout où ils rencontrerent les Ruſſes.

* Ce ſecond paſſage ſe fit environ neuf ſemaines après le premier, & la négligence des Turcs fut ſi grande, quoiqu'ils euſſent alors deux armées ſur le Pruth, une commandée par le Viſir & l'autre par le Seraskier, que le Prince de Galitzin vint camper ſur les hauteurs de Samochine, conſtruiſit un pont ſur le Nieſter, fit paſſer toute ſon armée ſur ce ſeul pont, employa quatre jours à tourner la grande forêt de Bucovina, traverſa enſuite un pays de chicane tout-à-fait ſcabreux, & parvint à Ratikina, ſans être inquiété, & avant que les Généraux Ottomans euſſent des nouvelles préciſes de la marche de ſon armée, qu'ils croyaient n'être qu'un faible détachement envoyé à la découverte. Ce ne fut que ſix jours après le paſſage qu'ils ſe détromperent, & apprirent que c'était toute l'armée qui avait paſſé la rivière & marchait à eux. On fit alors pluſieurs détachemens, qui furent ſuivis par un corps de ſoixante mille Turcs & Tartares, preſque tout cavalerie, commandé par le Seraskier de Romélie Mehemet Bacha. L'armée Ruſse fut trois fois impétueuſement attaquée dans ſa marche, mais le Seraskier toujours repouſsé avec perte ſe retira enfin dans le camp mal retranché de Chotczim, qu'il abandonna précipitamment dès qu'il vit les Ruſses diſ-

mais poste en deçà. Il fallait couper & raser dans les isles qui sont à l'est de Chotczim, & à quelques lieues de distance, tout

sposés à l'y attaquer. Le Prince de Galitzin occupa le retranchement, prit une excellente position, & établit trois batteries pour canonner & bombarder la place, tandis que de l'autre côté du fleuve le Général RennenKampf, posté vis-à-vis d'elle, en faisait autant, & même avec plus de succès, car ses batteries commandaient & enfilaient les rues de la ville. On se flattait d'obliger par ce double bombardement la garnison à se rendre, mais les assiégés souffraient avec constance & le mal qu'il leur causait, & la disette d'eau & de vivres qui en avait fait périr plusieurs d'inanition. Ils faisaient même de tems en tems des sorties contre les postes des assiégeans. Le Prince de Galitzin n'ayant pas plus de canon de siège cette seconde fois que la premiere (chose inconcevable) la place ne pouvait être assiégée dans les formes. Le Kan de Crimée parut enfin avec trente mille Tartares & vingt-mille Turcs pour la dégager. Le Général Russe fit rentrer les corps détachés pour le blocus, & se mit en état de recevoir l'ennemi, qui fut repoussé à différentes reprises, dans lesquelles les Généraux Proforovvski, Bruce, Soltikovv, Repnin, Potemkin, & Ismalovv, se distinguerent particulierement. Mais le Kan ayant été joint par l'armée du nouveau Seraskier Moldavingi Bacha, forte de quarante mille hommes, & les Russes, qui manquaient de fourrages & de plusieurs autres choses nécessaires, se trouvant très-resserrés & dans une position hazardeuse, le Prince de Galitzin, après avoir pris l'avis de son conseil de guerre, jugea à propos de repasser le Niester aux ponts d'Okopi, & de ramener l'armée en Pologne. Les Turcs n'eurent que très-tard connaissance de cette retraite. Les Tartares chargerent l'arriere-garde, mais les batteries dressées sur la rive gauche du Niester les écarterent bientôt, & on replia tranquillement les ponts. Il y eut ensuite plusieurs petits combats entre les détachemens Tartares, qui traversaient tous les jours le fleuve, & les postes avancés des Russes qui les rechassaient avec perte, jusqu'au 22 aout, qu'un gros détachement de troupes Ottomanes passa partie sur un pont qui venait d'être construit, & partie à des gués peu éloignés. Le Prince de Galitzin, ne voulant pas lui donner le tems de se retrancher, le fit attaquer la nuit même par les colonels Weisman, Soukatin, Ighelstrom, & Kretchennickovv, qui commandaient 1500 grenadiers chacun. Ils surprirent les Turcs, en égorgerent un grand nombre, & brûlerent une partie du pont. L'ennemi le répara, mais il ne montra plus, pendant plusieurs jours, que des escarmoucheurs. Le 29 enfin toute l'armée Ottomane commandée par le nouveau Visir Moldavingi, & par le Seraskier Abasa, couvrit la rive droite du Niester. Au lever du soleil elle entra dans le fleuve sur plusieurs colonnes, & une salve de son artillerie fut le signal de l'attaque. La cavalerie chargea l'aile droite avec son impétuosité ordinaire, mais le

ce qui pouvait couvrir & favoriser les mouvemens & les préparatifs des ennemis, qui en effet se sont servis de quelques

feu des batteries dirigées par le colonel Melissino la contraignit de se rejeter sur son infanterie de gauche, qui attaqua cinq fois avec le plus grand courage, & cinq fois fut repoussée par les Généraux Bruce & Soltikovv, qui la bayonnette dans les reins la culbuterent & délogerent des abatis dont elle s'était emparée. La cavalerie légère des Russes battit en même tems la cavalerie Tartare, & les troupes Musulmanes obligées par tout de plier allaient abandonner le champ de bataille lorsque l'opiniatre & inconsidéré Visir, piqué de n'avoir pu reussir nulle part, voulut assaillir les Russes de tous côtés, & ordonna une attaque générale. Les Turcs environnerent toute l'armée Russe depuis le village de Gabrilovitz jusqu'à Schvaniets. Ils firent de grands efforts, mais ils furent repoussés partout, l'artillerie fit les plus grands ravages dans les masses informes de leur infanterie & de leur cavalerie, repandues sans ordre, & combattant sans discipline, & la bayonnette, cette arme qui a toujours si bien servi les Russes, acheva la victoire. Cette nombreuse armée s'enfuit vers le Niester après dix heures de combat, & à la nuit tombante il n'y eut plus de Turcs au de-la du fleuve.

Le Visir se contenta pendant plusieurs jours d'envoyer quelques partis pour escarmoucher, ou enlever quelques fourrages. Mais le 6 de septembre il fit passer un corps d'environ quinze mille hommes, qu'un accident imprévu exposa à une destruction totale. Il survint une grande pluie. Les torrens qui tombaient du haut des montagnes enflerent tellement le Niester, que les gués devinrent impraticables. Le courant extrêmement rapide rompit le pont, il n'y avait point de bateaux sur la rivière, & le détachement Turc se vit à la merci des Russes, sans pouvoir être soutenu par les troupes qui étaient sur le bord opposé. Le Prince de Galitzin ne laissa pas échaper une si belle occasion. Il resolut une surprise nocturne semblable à celle du 22 août. Les quatre colonels, qui l'avaient exécutée, furent de même chargés de celle-ci, & le Général leur associa les colonels Kachkinc & Kretchemikovv, officiers aussi intelligens qu'expérimentés. Leur détachement était fort d'environ 14000 hommes, la plupart grenadiets. La marche se fit dans le plus grand silence, & avec la plus grande célérité, malgré les obstacles d'un terrein coupé, & détrempé par les pluies. En arrivant les Russes s'élancent dans le retranchement sans tirer, & à coups de sabre & de bayonnette ils égorgent un grand nombre d'ennemis. Le reste épouvanté se disperse, fuit au hasard dans les ténèbres, & la plus grande partie se jete enfin dans le Niester, où elle est engloutie par les flots. Les débris de ce corps restés au de-là du fleuve tomberent tous entre les mains du vainqueur, qui prit tout le camp, plus de deux cens drapeaux ou enseignes, trois bâtons de commandement, & plusieurs canons. Le Prince de Galitzin traita les prisonniers avec tant d'humanité & de

unes de ces isles pour masquer leurs dispositions. On aurait dû aussi élever plusieurs redoutes fraisées & palissadées dans des androits par eux-mêmes assez difficiles, & qui au moyen de ces redoutes seraient devenus des débouchés très-dangereux. Si on n'avait pu, ou si l'on n'avait su construire ces redoutes, il n'y avait qu'à faire des abatis, pour lesquels le voisinage des bois donnait toutes les facilités imaginables. Il était nécessaire d'établir des signaux dans ces postes, ainsi que dans ceux qu'on aurait placés sur le bord du fleuve. Je ne m'étendrai pas sur plusieurs autres arrangemens indispensables. On peut consulter ce que j'ai dit ailleurs sur la défense des rivières, ou plutôt ce qu'ont prescrit à ce sujet des auteurs plus instruits que moi. Je ne saurais cependant m'empêcher d'observer, qu'il y a bien des ressources pour la défense d'un fleuve aussi rapide & profond que le Niester, sur lesquelles j'ai souvent médité. C'est un détail considérable que je donnerai peut-être un jour. Contentons-nous pour le présent de dire, que puisque nous autres nous ne savons guère nous prévaloir de la force des courans, ni la combiner avec l'effet d'autres forces, soit pour empêcher la construction des ponts, soit pour briser ceux qui seraient déjà construits, soit enfin pour rendre toute sorte d'établissement ou de passage de radeaux pontons & autres machines très-difficile, il n'est pas surprenant que de telles idées ne se présentent pas à l'esprit d'une nation si peu exercée aux opérations militaires.

Nous en tenant donc simplement aux précautions les plus connues, que j'ai ci-dessus indiquées, & combinant les positions de la manière qu'on verra ci-après, je pense qu'une armée de cinquante mille hommes partagée en deux corps, l'un au-dessus, l'autre au-dessous de Choczim, avec quelques postes intermédiaires, eût été plus que suffisante pour observer les mouvemens de l'ennemi, & pour rendre toutes ses tentatives inutiles.

générosité, qu'ils en verserent des larmes de joie & de reconnaissance, & il mit en liberté un de leurs principaux officiers, le renvoyant au camp du Visir, afin qu'il lui apprit de quelle maniere les Russes traitaient leurs ennemis désarmés.

L'armée Ottomane, consternée de ce nouvel échec, se réfugia sous Choczim, & se retira ensuite vers le Danube, abandonnant la Place, & toute la Moldavie, de la manière que nous le dirons ci-après.

Il eſt ſenſible que par une telle diſpoſition des forces l'on eſt en état, ſans trop les diviſer & ſans s'affaiblir, de détacher des corps proportionnés au beſoin. Si on a bien calculé le tems des travaux & de la conſtruction des ponts, celui du paſſage, & celui des mouvemens & des marches, on arrivera toujours à tems pour attaquer l'ennemi par-tout où il ſe préſentera, & le culbuter avant qu'il ſoit en forces & poſté. L'on ne ſaurait empêcher ſouvent qu'une tête ne paſſe dans quelqu'endroit, mais ce qu'on peut preſque toujours, quand les meſures ſont bien priſes & bien compaſſées, c'eſt d'empêcher l'ennemi de s'établir.

Si malgré les arrangemens les plus ſages on eût été aſſez mal-habile dans l'exécution pour lui laiſſer le loiſir de faire cet établiſſement & de ſe retrancher, ou ſi en l'attaquant on eût été repouſſé, il aurait fallu au moins troubler & retarder ſes travaux, le reſſerrer de manière à ne lui guère permettre de les étendre, & enfin ſe poſter de façon à lui rendre le débouché difficile & perilleux. C'eſt à quoi auraient ſervi les redoutes & les abatis que j'ai propoſés. Il y a une infinité de reſſources avant d'être obligé de ſe retirer pour prendre en arrière la poſition qu'on aura reconnue la plus propre à arrêter l'ennemi: mais rarement profite-t-on de ces reſſources, parce qu'il y a peu de Généraux aſſez éclairés & aſſez fermes pour les voir & les embraſſer.

J'oſe croire que ſi les Turcs avaient tenu une conduite conforme à ces diſpoſitions, les Ruſſes auraient échoué au paſſage du Nieſter. Mais ce n'eſt pas à cela que je borne par mon plan les ſuccès des armes Ottomanes. La défenſe du Nieſter n'en eſt qu'une partie. Il s'agit non ſeulement de faire avorter toutes les meſures de l'ennemi pour le paſſage, mais de mettre ſon armée juſque dans l'impoſſibilité d'entreprendre ce paſſage ſans s'expoſer au riſque d'être entièrement détruite. Il eſt queſtion de lui ôter ſes ſubſiſtances, de la réduire aux extrêmités les plus fâcheuſes, de la contraindre enfin à ſe retirer, & de lui rendre cette retraite difficile & dangereuſe. On ne demande pour exécuter tout cela que deux corps de trente mille hommes chacun, & ce n'eſt pas, je crois, trop demander aux Turcs. Ils ont employé de bien plus grandes forces

cette campagne, & les ont employées très-mal. * On joindra à ces deux détachemens autant de cavalerie Tartare qu'on pourra, puisqu'elle doit subsister aux dépens de l'ennemi. On peut certainement y en joindre beaucoup, mais ne mettons que vingt mille Tartares à chaque détachement.

L'un de ces corps doit remonter le Niester jusqu'à Chmelowa au confluent de la Stripa, & là jeter un pont, en bien fortifier la tête & la queue, & y passer le fleuve. Comme il se sera toujours éloigné du midi, en suivant la direction du Niester que nous avons déjà observée, ce détachement, qui s'étendra le long de la Stripa, se trouvera nécessairement au nord de l'armée Russe qui est en Podolie. Celui qui le commande choisira la position la plus avantageuse entre Potok & Wisniowezyk, appuyant toujours sa droite au Niester. Il avancera des têtes à Trembowla & Budzanow, & poussera des partis en avant & sur les flancs vers Tarnopol, Ozochowic, & Felsztyn. Il aura quelques troupes du côté de Léopol pour la sûreté des subsistances qu'il tirera de cette partie de la Pologne, & pour donner un point d'appui à ses fourrageurs, & aux partis qui feront des courses vers le Palatinat de Luzuc. Par cette position l'on voit au premier coup d'œil que toute communication est rompue entre l'armée Russe & les Provinces de Pologne qui sont au de-là du Bug & du Niester, & que cette armée n'en peut plus rien recevoir. Quant à sa communication avec le Palatinat de Luzuch & la Wolhinie, ** elle devient fort incertaine

* L'armée Ottomane qui passa le Danube, & se répandit en Moldavie, montait à trois cens mille combattans, & il y avait presque même nombre de ces gens superflus qu'elle trainait à sa suite. Il est vrai qu'une grande partie des troupes Asiatiques se débanda après avoir passé le Danube, & qu'elles retournerent dans leurs provinces sans avoir vu l'ennemi. De cette armée d'ailleurs assemblée tumultuairement, & indisciplinée, les chefs ne pouvaient se promettre qu'une obéissance précaire, & elle était toujours prête à se revolter contr'eux. Outre cette armée si nombreuse, le Kan des Tartares se mit en campagne avec quatre-vingt mille hommes de sa nation. Ces immenses multitudes étaient aussi difficiles à nourrir qu'à gouverner, malgré tous les magasins établis sur les deux rives du Danube, & dans l'intérieur de la Moldavie.

** Les Russes avaient en Wolhinie des établissemens de vivres, surtout à Olitz, & à Polonne.

& précaire, & ses convois tomberaient bien souvent de ce côté-là entre les mains des partis Tartares, Moldaves, & Valaques, qui voltigent vers Ostrow Felsztyn, Bazalia, & Teofipol. C'est ce qui arriverait infailliblement à ne considérer que les courses de cette nombreuse cavalerie légère, mais on verra ensuite par quelles mesures cette communication restera aussi totalement interceptée. La cavalerie Tartare ne manquera pas non plus de fourrager dans la Podolie occidentale, * puisque sa principale commission doit être de resserrer les ennemis dans leurs fourrages, d'en consommer & emporter le plus qu'elle pourra; & de tâcher d'y détruire leurs magasins & leurs dépôts.

L'autre corps d'égale force, que j'ai demandé, doit passer le Niester à Kaluz, marcher sur Kopaygrod, s'emparer de Mezyrow & de Brahylow, appuyer sa droite au Bohg, étendant la gauche jusqu'à Bar, & couvrir tout son front de la Kow. Il établira des postes dans Winica & Braclaw, & poussera des

* La Volhinie & la Podolie sont deux provinces très-fertiles. Le terrain en est extrèmement gras, & devient pâteux & glissant à la moindre pluie. Quoique la culture n'y soit pas à un grand dégré de perfection, on y a par la bonté du sol toutes sortes de grains, & les bleds y sont d'une excellente qualité. Les fourrages y abondent, & les paysans entretiennent une grande quantité de bétail. Ces provinces, où les hameaux & les villages sont en grand nombre, fournissent donc tout ce qui est nécessaire pour former des magasins, & pour y transporter les denrées. Les plus considérables des Russes étaient à Polonne, à Mendzibos, & à Barditchevv. Ces grands dépôts versaient dans les petits de Stanislavovv & de Jassovitz, & ceux-ci dans le parc ambulant & dans la consommation de l'armée.

Le pays est très-varié dans ces deux provinces Polonaises. L'eau & le bois n'y manquent point. On y trouve de grandes forêts de chênes, de hêtres, & de bouleaux, & une quantité de petites rivières, presque toutes guéables en eté. Celles qui coulent au midi de la Podolie se jetent dans le Niester à peu de distance l'une de l'autre, & presque parallélement. Les coupures que les Polonais ont coutume d'y faire sont cause qu'il n'y en a guere de navigables, & qu'elles forment des marais & des etangs très-incommodes dans la marche d'une armée. On trouve d'autres eaux croupissantes dans les terreins bas & sur la lisiere des forêts. Les grands chemins sont communément larges, mais les plaines d'une certaine étendue y sont rares. C'est en général un pays de chicane assez couvert, & plein de ravins & de défilés, où l'on trouve quantité de camps & de positions très-propres à la défensive.

partis en échelons vers Laticzew, Deraznia, & Michalpol. Sa communication avec le Niefter fera affurée par les poftes qu'on aura fur les petites rivieres d'Uszyca & de Ladowa, & pour la mieux abriter on fera de grands abatis dans la forêt de Przewlok, qui produiront le double avantage de couvrir cette communication, & de flanquer l'affiette du détachement. Il eft évident que la communication de l'armée Ruffe avec les Palatinats de Bracklaw & de Kiowie, & avec l'Ukraine, fe trouve par ces difpofitions entièrement coupée, & que fi cette armée ne fe retire pas affez promptement vers le Palatinat de Luzuc, toute communication va lui être interceptée également avec le refte de la Pologne. Les partis Tartares du détachement de la Kow pouffés vers Chmielnik & Lubar, fe prêtant la main avec ceux du détachement de la Stripa, formeraient une efpèce de chaîne au travers de laquelle les convois ne pourraient fe gliffer que très-difficilement. L'armée Ruffe ferait alors réduite à confommer tout ce qui fe trouverait de fubfiftance entre Medzibofa, & Conftantinow, où les fourrages verds feraient toujours fort hazardés, & où certainement elle n'aurait pu former avec toute la fertilité & l'abondance du pays d'affez grands magafins de vivres, ni amaffer une quantité fuffifante de fourrages pour y pouvoir fubfifter long-tems au fec.

Si pour fe tirer avec honneur d'une fi trifte fituation cette armée tentait le paffage du Niefter au-deffous de Chotczim, les troupes Ottomanes qui font poftées entre ce fleuve & la Kow attaqueraient l'arrière-garde Ruffe en flanc & en queue dès que le refte de l'armée ferait engagé au paffage.

Si c'était au-deffus de Chotczim qu'on l'entreprit, ce ferait en ce cas à un détachement du corps de la Stripa à exécuter une pareille manœuvre, qui rendrait certainement l'entreprife des Ruffes très-périlleufe.

Suppofé que leur Général prévoyant ce danger, prit le parti de combattre auparavant le corps pofté derrière la Kow, les vingt-cinq mille hommes campés à l'eft de Chotczim pafferaient le Niefter pour prendre l'ennemi en flanc, & felon toutes les apparences il ferait battu.

Si au contraire l'armée Ruffe marchait aux troupes de la Stripa, les autres vingt-cinq mille hommes à l'oueft de Chotczim

czim feraient les mêmes mouvemens, d'autant plus praticables qu'ils auraient moins de chemin à faire que l'ennemi, c'est-à-dire qu'on ferait plutôt sur le flanc de sa marche qu'il n'arriverait sur les postes qu'il veut attaquer, pourvu qu'on ne manquât point d'éclairer ses dispositions. Il est sensible qu'il servirait à peu d'avoir formé le meilleur projet si on négligeait des précautions essentielles. Tout homme de guerre qui sait son métier doit les connaître. On ne parle donc point de cette espèce d'intelligence, on la suppose.

Outre les différens partis que je viens de prévoir, imaginons encore que les Russes prennent celui de diviser leurs forces pour laisser un corps d'observation vers Chotczim, tandis qu'ils marchent avec le reste aux troupes qu'ils ont dessein de combattre. Il est difficile pour lors qu'ils conservent la supériorité du nombre, car, sans entrer ici dans un grand examen, on sent bien que, vu leur position, il ne se peut pas qu'ils n'ayent déjà que trop de troupes détachées *. Mais n'ayons aucun égard à cela. Supposons-les assez forts pour n'être point affaiblis par cette division. Toujours est-il constant qu'un des deux détachemens Turcs de vingt-cinq mille hommes peut remonter ou descendre le Niester pour exécuter les opérations dont il est chargé, se faisant remplacer par l'autre s'il était nécessaire. Aucun obstacle ne s'y oppose, & tous ces mouvemens se font en sureté à couvert du Niester. Mais outre cela le corps d'armée qui n'est point menacé, soit celui de la Stripa, soit celui de la Kow, n'a qu'à avancer une tête pour tenir le détachement Russe en échec. Cette seule démonstration suffit pour donner aux troupes du Niester plus de tems, & une plus grande liberté dans leurs mouvemens, sans qu'il soit besoin de rien hasarder dans des conjonctures où chaque jour va rendre la situation des Russes plus mauvaise.

* Le Général Russe était dans la nécessité de faire beaucoup de détachemens pour assurer ses communications, couvrir ses magasins, s'opposer aux entreprises des confédérés de Pologne, & contenir les Haidamaques, dont une horde infestait l'Ukraine Polonaise, & exerçait ses brigandages indistinctement contre les différens peuples exposés à ses incursions.

Par ce plan de défensive ainsi combiné il eût été impossible à l'armée Russe de se maintenir long-tems vers le Niester & dans la Podolie, où elle aurait bientôt manqué de tout. Le seul parti à prendre pour elle dans cette extrémité c'eût été la retraite. C'était alors le moment d'agir, en la poursuivant avec vigueur & la harcelant sans relâche. Cette retraite lui eût été bien difficile, & certainement funeste, tant par la longueur & la nature des chemins, les plus proches & commodes étant occupés ou barrés par les ennemis, que par la disette des vivres & des fourrages. Elle eût été ruinée presque sans combattre.

Voilà le projet de campagne que j'aurais proposé aux Turcs avant la perte de Choczim. Mais après avoir abandonné cette place sans aucune raison, * & seulement par un effet de cette

* Nous avons déjà indiqué la retraite ou plutôt la fuite de l'armée Ottomane, & l'abandon de Choczim, après la perte du détachement qui avait passé le Niester. Le 9 septembre quelques Cosaques, n'appercevant aucun mouvement à l'autre bord, passerent à la nage, & raporterent qu'ils étaient allés jusqu'aux portes de Choczim, qu'ils les avaient trouvées fermées, & n'avaient pas vu un seul homme sur les remparts de la place. Aussitôt le Prince de Galitzin fit rassembler tous les pontons & les prames qu'on put trouver, & passer au de-là du fleuve un corps de grenadiers aux ordres du général d'Elmt. Il passa ensuite lui même avec une escorte, fit sauter les portes fermées de la place, & escalader les murs par les grenadiers. Il ne trouva dans la ville que vingt personnes tant hommes que femmes, & fut d'autant plus étonné de la voir déserte, qu'une artillerie nombreuse la défendait, que ses ouvrages étaient en leur entier, & que ses magasins étaien remplis de toutes les munitions de guerre & de bouche nécessaires pour soutenir un long siége. Les vingt personnes restées dans la ville ne savaient pas bien la cause de la fuite de la garnison, & disaient seulement qu'elle s'était revoltée, qu'il y avait eu dans le camp une espèce de combat, & qu'ensuite l'armée entière était partie de nuit à la hâte, comme si l'ennemi vainqueur l'eût suivie. Le Prince de Galitzin confia le commandement de la Place au brigadier Veisman, & détacha en même tems le Général d Elmt avec dix mille hommes pour s'emparer de Jassy, & soumettre, s'il était possible, toute la Moldavie. Le Baron d'Elmt ne trouva presqu'aucun obstacle à prendre possession de la province, parce que les troupes Turques s'étaient tellement débandées & dispersées, que de toute cette grande armée il n'était resté qu'environ trente mille hommes au Kan & au Visir, qui se retirèrent précipitamment à Isaczia sur le Danube poursuivis par les troupes légères ennemies.

indiſcipline barbare qui regne chez les Muſulmans, & après avoir encore négligé de profiter du Pruth, qui coule preſqu'en droite ligne d'occident en orient juſqu'à Marſingy, où ſe recourbant pour prendre ſa direction vers le midi, il forme une parallèle au Nieſter ſuſceptible d'une bonne diſpoſition défenſive, après, dis-je, tant & de ſi lourdes fautes commiſes parce que le Turc fait la guerre ſans combinaiſon ni méthode, & parce que des chefs ignorans conduiſent des troupes indiſciplinées, il faudra voir comment les Ruſſes en auront ſu profiter. Maîtres déjà de la capitale de la Moldavie ils vont l'être en peu de jours du reſte de cette province, s'il eſt vrai que l'armée du Viſir fuyant avec la plus grande précipitation & révoltée contre ſon chef ne lui laiſſe aucune reſſource pour en défendre au moins une partie. Il eſt à préſumer que les Ruſſes tireront tous les avantages poſſibles d'un bonheur auſſi ineſperé que capable de réparer les fautes de cette premiere campagne *, & que cet événement inattendu les mettra en poſſeſſion de la Moldavie, qu'ils s'y établiront ſolidement, & qu'ils y prendront leurs quartiers d'hiver dans l'ordre le plus ſûr & le plus analogue au plan d'opérations de la campagne ſucceſſive. Qui ſait même ſi cette nation accoutumée à vivre ſous un climat glacé ne pourrait pas ſans peine & ſans riſque prolonger ſes travaux ſous le climat tempéré de la Moldavie, & entreprendre peut-être dès àpréſent quelque choſe ſur le Danube ?

Quoiqu'il en ſoit je penſe que l'objet des Turcs, après avoir évacué la Moldavie, doit être de couvrir la Valachie, **

* Je n'ai garde d'attribuer ces fautes au Prince Aléxandre de Galitzin. Je reſpecte trop un Général dont les talens & les vertus militaires étaient à un dégré non moins éminent que ſa probité & ſa modeſtie. J'ai aſſez vu les armées pour ſavoir qu'il y a peu de Généraux qui ne ſoient traverſés par leurs envieux à la Cour & dans le miniſtère, & qui ne puiſſent dire à leur maître, comme le Maréchal de Villars, *Sire je vais combattre vos ennemis, & vous laiſſe au milieu des miens.*

** Au moment qu'on écrivait ce-ci on ne ſavait pas encore que le Prince de Galitzin avait détaché le colonel Karaſine avec un corps de Coſaques pour pénétrer en Valachie. Cet officier, qui connaiſſait le pays, dirigea ſa marche par le montagnes, & la déroba entièrement à l'ennemi. Il ſurprit les troupes laiſſées à Boukareſt, & fit priſonnier l'Hoſpodar avec toute ſa famille. Le Général Stoffeln envoyé par le

& qu'à cet effet ils doivent, revenus de leur frayeur & de leur consternation, s'assembler derrière le Sireth. On formerait à la faveur de cette rivière la chaîne de leurs quartiers d'hiver, dont la droite appuyée au Danube commencerait à Brailow, & la gauche s'étendrait par Bisantia jusqu'au Tazleu. Sur le bas Niester il y faudrait un corps considérable composé la plupart de Tartares de Crimée, d'Oczacow, & de Budziac, qui donneraient du côté de Bender & d'Orchow des jalousies & des craintes aux ennemis. Les Tartares de Belgorod observeraient le front de la Bessarabie, & il y en aurait un gros corps avec quelque infanterie Turque à Renii derrière le Pruth. Il faut observer que cette rivière & le Sireth, se rapprochant à leurs différentes embouchures dans le Danube à l'endroit où ce fleuve fait un grand coude saillant vers la Moldavie, forment une langue de terre qui entrecoupée de ruisseaux & de marais n'a pas plus d'une lieue dans sa moinde largeur. Si un corps de troupes ennemies avait l'imprudence de s'y engager il serait enveloppé & coupé. La position des troupes Ottomanes derrière ces deux rivières couvrirait à la fois la Valachie, la Bessarabie méridionale, & les ponts & passages du Danube, & tout le reste de la frontière jusqu'à Bender & Orchow serait couvert, comme on l'a vu, par les Tartares. On pourrait glisser des partis par derrière le Sireth pour venir déboucher aux gorges qui menent dans la plaine d'Harleu. De l'autre côté, à la faveur de la Reut & des postes du front de la Bessarabie, on ferait des courses jusqu'au Pruth, tandis que les troupes légères de l'armée battraient le pays qui est entre cette rivière & le Sireth au sud de Jassi ou de Vaslui. Une telle disposition rendrait certainement celle des quartiers Russes en Moldavie fort hasardée. Ils seraient environnés d'ennemis, bien resserrés, & exposés à être pris en flanc & de revers. Par la surprise des quartiers on peut avec peu de troupes, comme nous l'avons observé plusieurs fois, & avec aussi peu de risque que de pei-

Comte de Romantzovv successeur du Prince Galitzin acheva l'année suivante la conquête de la Valachie, dont on aurait pu tirer de plus grands avantages pour les positions & mesures rélatives aux opérations ultérieures, & au plan général de la guerre.

ne, réparer d'un ſeul coup les malheurs & les pertes d'une campagne. On peut du moins par des tentatives judicieuſement faites (& les Tartares ſont très-propres à cela) inquiéter & fatiguer tellement l'ennemi, que ni ſon infanterie ni ſa cavalerie ne puiſſent ſe remettre, & qu'elles ſe trouvent auſſi délabrées en quittant les quartiers qu'elles l'étaient en quittant la campagne. Ce mauvais état de l'armée ennemie, & le ſoin que vous aurez pris de rétablir la votre, feront changer de face aux affaires.

Il me ſemble qu'il ne manque aux quartiers que j'ai propoſés aucun des avantages eſſentiels tant pour la ſureté, que pour la commodité des ſubſiſtances, & pour tous les objets déſenſifs & offenſifs, pourvu qu'on ſache prendre des points d'appui, bien former la chaîne, & combiner avec ſageſſe toutes les meſures. Leur poſition me paraît auſſi la meilleure relativement à la ſureté & à la facilité de leur doublement, & à l'exécution des manœuvres qui produiſent l'aſſemblée générale de l'armée; ce grand mouvement qui par ſa promptitude & ſes combinaiſons doit prévenir l'ennemi, l'étonner, & lui inſpirer la terreur à l'ouverture de la campagne. Comme on aura travaillé pendant l'hiver à lui intercepter les communications, à lui retrancher les ſubſiſtances, & à rendre l'établiſſement de ſes magaſins en Moldavie très-difficile, le Général de l'armée Ottomane, s'il eſt homme ſage & habile dans l'art des poſitions, pourra réuſſir, ſans trop ſe commettre, à le reſſerrer tellement, qu'il ſoit enfin obligé de rétrograder vers Chotczim, & peut-être de repaſſer le Nieſter. On n'aurait pour lors qu'à reprendre & ſuivre le plan de défenſive que j'ai propoſé au delà de ce fleuve, & qui me paraît d'autant plus ſolide que les dernières viciſſitudes, loin de l'infirmer, exigent qu'on s'y conforme encore plus exactement, ſi on veut forcer le Ruſſes à évacuer la Podolie.

Les Tartares d'Oczacow & de Budziac pourraient faire en même tems une diverſion dans l'Ukraine en tournant du côté d'Oſter les lignes qui défendent cette province, diverſion qui ſerait appuyée par le corps de troupes qu'on aurait ſur le Bohg, & beaucoup facilitée par la rivière de Ciecziref, qui forme une ligne naturelle du Bohg au Nieper ou Boriſtène,

propre à couvrir & flanquer toutes les marches qu'on voudrait faire d'un de ces fleuves à l'autre. Cette irruption devrait être secondée par une autre semblable des Tartares de Crimée à l'extrémité opposée de l'Ukraine du côté d'Isum, où il n'y a point de lignes, & par où ils ont fait toujours leurs excursions dans les guerres précédentes. Ces Tartares passent le Donec vers son confluant avec l'Oskol, & longant cette rivière jusqu'à Sariwinik se rejettent sur le Donec, & le traversant encore du côté de Rutzim ils pénètrent facilement en Ukraine; car quoiqu'il y ait une continuation de ligne qui joint celles de Bielgorod, & qui va même jusqu'à la rivière de Sem, cette fortification est si peu de chose, elle est d'ailleurs si dégradée & si négligée depuis qu'on n'y a plus rien à craindre des Cosaques du Don, qu'elle ne saurait être un obstacle capable d'arrêter les Tartares. C'est ce qu'on a éprouvé plusieurs fois, & c'est une chose étonnante que la facilité & la rapidité avec lesquelles ils font ces incursions. La vîtesse de leur marche ou plutôt de leur course nous semble peu croyable; elle est pourtant vraie. Chaque Tartare mène avec lui deux ou trois chevaux de main, pour pouvoir en changer dès que celui qu'il monte est fatigué, & en cas qu'un de ces chevaux se trouve exténué au point de ne pouvoir plus soutenir la marche on le laisse courir dans le désert pour se refaire pendant l'expédition, & ordinairement le maître le retrouve au retour en très-bon état. On peut juger de la vigueur de ces chevaux par les courses qu'ils font souvent de vingt cinq lieues par jour. Ils trouvent les meilleurs fourrages du monde dans les steps ou déserts, car les herbes y sont excellentes & croissent à hauteur d'homme. Quand une armée ennemie traverse les steps, des détachemens Tartares mettent le feu à ces herbes pour lui ôter les fourrages, & l'incendie se communique à une très-vaste étendue de pays; il peut même porter la flamme dans le camp ennemi. C'est pourquoi les Russes sont dans l'usage de faucher les foins tout-autour du camp jusqu'à une certaine distance quand ils marchent dans ces déserts. Toute la provision des Tartares ne consiste qu'en ce qu'ils peuvent porter sur eux. Ils se contentent ordinairement de biscuit pour nourriture, & pour toute boisson de l'eau croupissante des etangs: mais dès qu'ils entrent dans un meilleur

pays ils font de leur mieux pour se procurer par le pillage les moyens de se dédommager de cette abstinence, & d'apporter chez eux le plus de butin qu'ils peuvent.

Après avoir donné les meilleures dispositions pour les quartiers, & bien établi le plan des mesures propres à faire espérer les avantages que nous venons d'en déduire, & à reprendre peu à peu une supériorité non équivoque, il n'est pourtant guère possible que les Turcs en profitent d'une manière décisive s'ils ne songent à introduire dans leurs troupes, pendant l'hiver, l'ordre & la discipline dont elles manquent absolument, & à les bien armer, & bien exercer.

Depuis que la Porte n'a plus eu de guerre avec les puissances Européennes qui confinent à ses états, le militaire de ces puissances s'est perfectionné, & il est devenu pour elle très-redoutable, du moins quant à la discipline & à quelques branches qui dans la constitution moderne méritent beaucoup d'attention. La Porte au contraire, bien loin de perfectionner sa discipline & sa tactique, n'a pas même conservé les faibles restes de celle des Amuraths & des Solimans. Quoiqu'elle ait depuis long-tems adopté l'usage des armes à feu, ses troupes ne savent pas encore s'en servir. Elles n'ont ni baguettes de fer ni cartouches, ce qui fait qu'elles chargent lentement & mal. Comme d'ailleurs elles ne tiennent ni rangs ni files, il n'y a que les hommes du front qui puissent faire leur décharge. Leur feu est donc peu à craindre malgré leur attention à ajuster & la plus longue portée de leurs fusils, qui sont communément rayés, plus épais, & de meilleur fer. Ils n'ont point de bayonnettes, ce qui fait que lorsqu'ils vont à la charge ils mettent leur fusil en bandoulière, ou bien ils le jetent, & attaquent le sabre à la main. Ce parti n'est pas assurément le plus mauvais, mais rien ne réprime mieux leur fougue que la bayonnette. Les Russes doivent leurs succès à cette arme bien plus qu'à leur artillerie. Si les Turcs craignent celle-ci, ils sont encore plus effrayés de l'autre. On a vu deux bataillons Russes culbuter & dissiper, la bayonnette au bout du fusil, des corps entiers de six & de huit mille Musulmans.

Les Jannissaires, cette milice autrefois le nerf de l'infanterie Ottomane, ont fort dégénéré. Ils n'ont plus aujourd'hui

ni le même esprit de corps, ni la même valeur, ni la même discipline. Accoutumés la plupart à vivre en bourgeois paresseux amollis & indépendans plutôt qu'en soldats, ils préfèrent le repos aux fatigues & aux dangers de la guerre, & il y en a bien peu présentement qui la souhaitent. Je parle des vrais Janissaires, car on ne doit pas compter pour tels tous ceux qui en portent le nom pour jouir des franchises & des privilèges attachés à cette milice. Je conçois bien la crainte du gouvernement sur les dangers qu'il y aurait à ramener ce corps à ses anciennes institutions. Mais on pourrait le rendre plus utile & en même tems moins dangereux, en formant des Odas des Janissaires plusieurs corps distincts comme nos régimens. Il faudrait aussi créer d'autres corps de troupes Européennes & Asiatiques, & les discipliner également, de sorte qu'au lieu que les Jannissaires composent aujourd'hui toute l'infanterie réglée des armées Turques, ils n'en fissent plus qu'une partie.

La Porte pourrait se servir pour cela des Arnautes, miliciens de Bosnie, d'Albanie, & de Macédonie, gens robustes & belliqueux, aussi bons tireurs que braves à l'arme blanche. La manière dont elle s'en sert par des capitulations accordées à des officiers particuliers, & qui ne sont ordinairement que pour cinq ou six mois, lui est très-désavantageuse.

Elle retire encore moins de service des troupes d'Asie. Il vaudrait beaucoup mieux en avoir moins, & les avoir en corps disciplinés & assujettis à une subordination exacte. Ces troupes n'arrivent qu'au mois de juin à l'armée, & dès le mois de septembre elles se débandent pour aller passer l'hiver dans leur pays. Ce n'est pas, comme on voit, un petit voyage, & il n'y a pas moyen de les retenir.

Quant aux Lycaniens, Morlaques, & autres peuples voisins, très-vigoureux, & accoutumés à grimper les montagnes, on peut les employer à la petite guerre. Cela fait d'excellentes troupes légères; mais il faut les discipliner conformément à leur génie, & les habituer à la subordination.

Il en doit être de même des *Sémenes* des frontières composées de montagnards Valaques, Moldaves, & Rasciens, gens forts & agiles, auxquels on voit gravir avec une vîtesse extraordinaire des rochers extrêmement escarpés & qui paraissent inaccessibles,

accessibles, mais, faute de discipline, grands voleurs, bons seulement à piller, & à faire toute sorte de dégat.

La cavalerie Turque, quoiqu'aussi peu disciplinée que l'infanterie, est cependant plus redoutable. Le choc en est extrêmement vif & impétueux par la vîtesse & l'élan de ses chevaux. Mais elle respecte beaucoup le canon, & encore plus la bayonnette. * Les Janissaires ont toujours l'œil sur cette cavalerie. Si elle est battue ils lâchent d'abord le pied; ainsi c'est elle qui ordinairement décide tous les combats. Comme les Turcs aiment de faire la guerre à cheval, goût qu'ils tiennent des Scythes ou Tartares leurs ancêtres, leur cavalerie est toujours excessivement nombreuse dans une armée, & jamais dans une juste & raisonnable proportion avec l'infanterie. Il est pourtant vrai que cette infanterie étant si mauvaise par sa constitution, son ordonnance, & son armement, il faut plus de cavalerie pour couvrir ses flancs & pour l'appuyer & soutenir par-tout. Mais il n'est pas moins incontestable que cette énorme quantité de cavalerie appesantit l'armée, embarrasse ses mouvemens, exige magasins, convois, communications immenses, & cause dans les opérations une lenteur funeste, au lieu de cette rapidité & de cette aisance qu'y apporte une cavalerie bien combinée.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que de cette nombreuse cavalerie il n'y en a qu'un très-petit nombre qui soit soudoyé par la Porte, & c'est ce qu'on appelle cavalerie réglée, ou *Capyculy*. Quatorze ou quinze mille *Spahis* au plus dans tout l'Empire ont paye du Grand-Seigneur. Tout le reste est composé de *Zayms* & *Timariots*, espèces de vassaux qui possedent des fonds de terre en fief, & qui nous retracent, ainsi que les Starosties de Pologne, quoique d'une manière plus imparfaite, l'idée presqu'éteinte en Europe de l'ancien gouvernement féodal. Chaque *Zaym* arme & entretient quatre hommes à ses dépens, &

* On a vu cette arme faire constamment des prodiges pendant cette guerre. On a vu, outre les exemples déjà cités, une petite colonne de trois-cens grenadiers renverser, sans lâcher un seul coup de fusil, deux mille cavaliers Turcs, ou Spahis, que le canon n'avait pu arrêter. Cela ne m'étonne point, mais cela étonnera beaucoup let partisans du feu.

fait lui-même le cinquième; chaque *Timariot* n'en entretient que deux, lui troisième. Il marchent sous les ordres de leurs Bassas respectifs, ou de ceux que les Bassas mettent à leur tête. La différence des usages entre des peuples très-éloignés les uns des autres, & d'ailleurs la liberté qu'ils ont de s'armer comme ils veulent, produisent l'extrême variété qu'on voit dans leur armement. Les uns ont des carabines & des pistolets, d'autres des lances avec des banderoles ou des flammes, plusieurs de longues javelines des dards & des flèches, & il y en a même avec des massues & des haches; mais tous ont des sabres, & quelques uns des épées droites d'excellente trempe, & de quatre jusqu'à cinq pieds de longueur. Quoique les Musulmans abandonnent peu-à-peu eux aussi les armes défensives, il y en a encore beaucoup qui en portent; & presque tous ont une cotte de maille, & un léger pot en tête sous leurs bonnets ou turbans. Ils sont en cela plus sages que nous.

Les Spahis ont des manteaux fort amples avec des capuchons pour se garantir du froid & de la pluie, manteaux que le Maréchal de Saxe trouvait les plus commodes de tous pour les soldats, en quoi je ne suis pas tout-à-fait de son avis, du moins pour ce qui regarde l'infanterie, comme on a pu le connaitre aux sortous que je lui donne. Quant à leurs chevaux, les Asiatiques surpassent ceux d'Europe en souplesse & en beauté, mais ils veulent être bien soignés & ne résistent pas à la fatigue ni à l'intempérie autant que les Moldaves & les Bulgares, qui en général ne sont pas d'une grande taille, mais légers forts & vigoureux.

On a déjà observé que les Spahis combattent sans ordre, & par des masses séparées plus ou moins épaisses. Ce ne sont ni losanges, ni trapezes, ni coins, mais c'est tout cela ensemble ou tour-à-tour, selon que le hazard les forme. Dans une bataille si l'ennemi n'a pas ses aîles appuyées ils se dédoublent & s'étendent pour gagner ses flancs, & si sa cavalerie n'est point protégée du canon, ou soutenue par des corps d'infanterie fraisés de bayonnettes, dont ils n'approchent pas volontiers, elle court risque d'être renversée par l'impétuosité de leur choc. Voilà l'affaire de la cavalerie Turque. Elle ne s'éloigne jamais du camp, elle ne va jamais en parti. La petite guerre est ab-

folument abandonnée aux Tartares, & aux autres auxiliaires ou tributaires. Les troupes Valaques & Moldaves forment ordinairement un corps de dix-mille hommes à cheval accompagnés de huit ou neuf cens Arnautes à pied fous les ordres de leurs Hofpodars. C'eft une cavalerie légère qui fe joint aux Tartares, & qui agit comme eux, fans manquer de faire tout autant de dégat & de ravage. Ce corps fe trouve aujourd'hui confidérablement affaibli par la défection des Moldaves, qui ont été fe rendre aux Ruffes dès que le détachement du Général d'Elmt a marché fur Jaffi.

Mais ce font les Tartares qui forment la plus grande partie de la cavalerie légère, plus légère qu'aucune cavalerie du monde, & auffi la plus facile à nourrir, & la plus endurcie aux fatigues. La mouffe, les jeunes branches, & l'écorce des arbres, tout eft bon pour le cheval Tartare, qui après avoir rendu à fon cavalier tout le fervice poffible finit par le nourrir. Un morceau de viande de cheval meurtri fous la felle eft ce qu'il y a de plus friand pour un Tartare. Nous avons déjà parlé de l'agilité & de la vîteffe de ces chevaux, & de leurs courfes prefqu'incroyables. On leur coupe les nafeaux pour la facilité de la refpiration. Il n'y a point de rivière qui les arrête; ils font accoutumés à traverfer à la nage les plus profondes & les plus rapides. Si le Grand-Seigneur eft à l'armée, le Kan même doit s'y rendre & il ne peut y conduire moins de foixante mille Tartares. Si c'eft le Vifir qui commande, il n'en envoie ordinairement que trente mille fous les ordres d'un de fes fils ou de fes neveux. La confiance & la fécurité des Turcs dans leurs campemens & dans leurs marches font toutes fondées fur la vigilance de ces auxiliaires, qui obfervent tout ce qui fe paffe jufqu'à de grandes diftances, fouillent le pays, affurent les convois, interceptent ceux de l'ennemi, le harcelent par-tout, & couvrent la tête, les flancs, & les derrières de l'armée. Mais comme ils n'ont aucune difcipline, ni d'autre paye que le pillage, leur objet principal eft de dévafter le pays, & le fervice de l'armée n'eft que l'acceffoire.

Les Turcs ne manquent point d'artillerie tant bonne que mauvaife, mais d'artilleurs. Quoique les canonniers & bombardiers foient des Chrêtiens qui ont pris le turban, du moins pour

la plupart, ils ne sont d'ordinaire que des ignorans & des imposteurs. Ils ne savent ni pointer les pièces, ni les servir avec célérité. Il y a dans les places & dans les arcenaux beaucoup de grosses pièces, & même trop grosses & mal construites. Ce n'est pas qu'elles ayent un gros calibre, * mais elles ont l'épaisseur double de celle qui répond au calibre, & sont aussi grosses à la bouche qu'à la culasse, ce qui les rend extrêmement pésantes & difficiles à servir. Les affuts en sont souvent disproportionnés, & toujours grossierement travaillés, ayant les roues tout d'une piece. En général ils ont beaucoup d'artillerie, mais peu de bonne. Une refonte serait nécessaire, & ils devraient se pourvoir de pièces de huit & de seize. Ils mettent leur canon sur des chariots traînés par des bufles, quoiqu'ils y attelent aussi quelque fois des chevaux. Quand il s'agit de le poser sur les affuts & de le mettre en batterie, c'est une histoire qui ne finit point, ce qui donne beau jeu à l'ennemi. Ils n'ont que des pièces de parc, & point d'attachées aux troupes. Ils en ont seulement de très-petites semblables à nos pièces à dos de mulet qu'ils font porter par des chameaux, & dont ils ne se servent qu'en Asie. L'art de combiner les feux de l'artillerie pour en multiplier & en augmenter les effets, leur est totalement inconnu. Ils n'ignorent pas moins celui d'en faire usage dans les retraites, où elle devient ordinairement la proie du vainqueur. Ils consument inutilement une grande quantité de poudre, car ils sont toujours dans la vieille erreur que plus on en met dans la pièce plus le boulet va loin. Ils seraient bien surpris si on leur faisait voir que les portées ne sont jamais proportionnelles aux charges, & que les petites, réglées sur celle qui a été déterminée relativement à la longueur de l'ame & à la grandeur du calibre, font beaucoup plus d'effet, à proportion, que les fortes, parce que tout l'excédent de la poudre qui n'a pas le tems de s'enflammer occupe dans le canon une partie de l'espace que le boulet doit parcourir, & parce qu'en augmentant la résistance contre le fluide élastique il diminue la vîtesse du mobile.

* Il est cependant vrai que les Turcs ont plusieurs anciennes pièces d'un calibre énorme, jusqu'à cent livres par exemple, mais ils ne s'en servent point, en ayant reconnu eux mêmes l'embarras & l'inutilité.

Leurs ingénieurs ne ſont pas plus habiles que les artilleurs. Les fortifications ſont ou mauvaiſes, ou dans l'état le plus dégradé. Les nouvelles n'ont ni flancs ni ouvrages bien conſtruits, & les anciennes ne ſont point entretenues. Les Baſſas, qui ne ſongent qu'à amaſſer de l'argent, les laiſſent dépérir & n'ont garde d'y faire des réparations. Il n'y a pas dans tout l'Empire une ſeule place en état de ſoutenir un long ſiège.

On eſt auſſi peu ſavant dans la caſtramétation que dans les autres parties de la guerre. La tente du Général ſert toujours de centre au camp, & tous les corps campent autour ſéparément ſans obſerver entr'eux aucune diſtance réglée, ni aucune analogie avec l'ordre de marche ou de bataille. On donne à chaque camp particulier une figure circulaire, mais ſans ordre, ſans rues, & ſans la moindre ſymétrie. Il y a ſi peu de méthode dans la façon de tendre le camp, que de nuit c'eſt un labyrinthe dont il n'eſt pas poſſible de ſortir, & que même de jour on eſt à chaque inſtant embarraſſé entre les cordes des tentes. On peut juger quelle confuſion ce ſerait dans une ſurpriſe. Quand les Turcs vont livrer bataille ils ne détendent jamais. Ils font cela, à ce qu'ils prétendent, pour ne pas intimider les troupes; mais comme leur camp n'eſt point retranché, ce qui réſulte d'une telle pratique c'eſt qu'ils perdent tout après une défaite.

Ils ſont toujours les derniers à entrer en campagne, & les premiers à en ſortir. Ils ne manquent cependant pas de ſubſiſtances au commencement d'une campagne, car aucune nation n'a plus de ſoin de bien remplir ſes magaſins. Mais c'eſt leur uſage d'attendre que les grains ſoient preſque mûrs, & les herbes plus nourriſſantes. D'ailleurs ils ne marchent jamais ſans avoir donné auparavant le verd à leurs chevaux pendant vingt jours au moins. Il faut auſſi qu'ils attendent les troupes d'Aſie qui, à cauſe de la diſtance, & de la lenteur de la marche, arrivent fort tard. Dès que l'arrière ſaiſon approche ces mêmes troupes ſe débandent pour retourner dans leur pays. L'armée affaiblie eſt alors obligée de ſe retirer, d'autant plus que le Turc ignore l'art de faire des fourrages en règle, & qu'il veut ſe raprocher de ſes magaſins avant que le mauvais tems rende le tranſport difficile. Quelques abondantes que ſoient les

fournitures, il eſt impoſſible qu'elles ne manquent quelque fois pour cette multitude de valets, d'eſclaves, de marchands, & d'autres gens inutiles dont il ſurcharge ſon armée, car ce n'eſt point une exagération de dire que ſi, par exemple, elle eſt compoſée de deux cens mille hommes à peine y en a-t-il quatre-vingt mille de combattans. Le ſoldat Turc eſt ſobre. Le vin & les autres liqueurs fortes lui ſont défendues ſous peine de la vie, & pourvu qu'il ait de l'eau avec ſon *pilau* il eſt content. Mais le luxe & le faſte des principaux Officiers ſont exceſſifs. Le train immenſe de leurs équipages appeſantit les armées, détruit les fourrages, & conſume en dix jours ce qui devrait durer un mois. Leurs quartiers & leurs tentes occupent dans le camp une étendue extrèmement vaſte, & ils y étalent une pompe & une molleſſe qui leur ſont très-ſouvent funeſtes.

Lorſque les Turcs ſont battus ils le ſont ſans reſſource, parce qu'ils n'ont aucun ordre de retraite. Ils ne ſavent que fuir, & ils abandonnent artillerie, munitions, tentes, équipages, magaſins, dépôts, & des provinces entières, où l'ennemi peut faire tout ce qu'il veut avec la plus grande ſécurité, & ſans craindre qu'ils reparaiſſent de toute la campagne.

Le coup d'œil rapide que nous venons de jeter ſur le militaire Ottoman nous fait aſſez voir combien il ſerait facile d'en corriger les défauts. Mais heureuſement des préjugés ridicules, qu'il eſt encore plus difficile de déraciner, s'y oppoſent, & il n'y a pas apparence que les Turcs ouvrent les yeux de ſi tôt. Ils n'ont aucun officier capable & expérimenté, & ils ſont trop indociles & orgueilleux, trop ſoupçonneux & méfians pour s'en raporter à des étrangers. Si même il y avait parmi eux quelque ſage Muſulman éclairé & en état d'être utile à ſa patrie, il n'oſerait ſe donner pour tel, crainte d'être la victime de la jauloſie & de l'envie. Voilà quel a été le ſort de pluſieurs Pachas & autres officiers de la Porte, & tout récemment encore, après la perte de Choтczim, du brave Karaman Pacha. Tout le monde ſait ce qui arriva à Bonneval lorſqu'il eut la permiſſion de diſcipliner trois mille hommes. Tant que ſes ennemis regarderent cela comme une comédie, ils s'en divertirent, mais dès qu'ils crurent l'affaire ſérieuſe, ils ſurent l'empêcher en dépit du Grand-Seigneur lui-même. Ce

Prince vint voir le petit corps de Bonneval qu' il protégeait, en fut très-satisfait, eût bien voulu qu' il existât, & ordonna de le congédier. Cet Empereur qu' on croit si despotique est souvent l' esclave de l' ignorance superstitieuse, du fanatisme, & des cabales qui abusent de la crédulité du peuple. L'*Ulema* fait presque toujours trembler le Sultan.

SECONDE PARTIE.

Projet d' opérations pour les Russes.

Les observations qu'on a lues, & celles qu' on va lire, n' ont certainement pas été faites ni les unes ni les autres par un vain esprit de critique, mais pour faire sentir par des exemples, bien plus instructifs que des hypothèses, l' évidence & la solidité des principes d' un art qu' on ne saurait assez approfondir, puisque la sureté & la gloire des états en dépendent. Parmi ces exemples les nouveaux frappent plus que les anciens, & les faits contemporains, ordinairement moins équivoques, fournissent plus de lumières quand il n' y entre ni flatterie ni satyre. Les fautes & les erreurs sont des leçons non moins utiles que les opérations les plus sages, car elles nous garantissent d'en commettre de semblables. Mais pour en tirer cette instruction il faut savoir les discerner, ne point juger par les apparences, & remonter aux causes. Ce n' est qu' en suivant cette règle qu' on peut apprécier au juste la bonté des dispositions. Que de succès dûs totalement au hasard, ou à l'ineptie d' un adversaire ignorant!

Le plan général de cette guerre, formé par l'Impératrice elle même, lorsqu' elle se vit réduite à la nécessité de prendre une juste vengeance des affronts & des hostilités de la Porte, ce plan, dis-je, ne pouvait être plus beau ni mieux combiné. Il était digne de son vaste génie, & de sa grande ame. Calculé d' ailleurs sur l' état de faiblesse où se trouvait l' Empire Ottoman par l' ignorance du Divan, par l' indiscipline

des troupes, & par l'incapacité des Généraux, ce projet paraissait n'avoir rien de téméraire, & être fondé sur toutes les règles de la prudence.

L'armée principale aux ordres du Prince de Galitzin devait pénétrer en Moldavie, & porter la guerre au cœur des provinces Musulmanes. Une seconde armée conduite par M. de Romantzow était destinée à couvrir l'Ukraine, & à contenir les Tartares de Crimée. Un corps commandé par le Général Medem marchait contre les peuples qui habitent ces vastes contrées depuis l'embouchure du Don & celle du Volga jusqu'au mont Caucase, & depuis les côtes orientales du Palus-Méotide jusqu'à la mer noire. Un autre corps mené par le Général Totleben allait se joindre au de-là du Caucase aux petits Czars de Cartalinie, de Mingrélie, & d'Imérette, pour pénétrer dans les provinces limitrophes de la Géorgie du côté d'Erzérom & de Trébisonde, & s'opposer aux irruptions des Leskis & des peuples du Daghestan. Un orage contre les Turcs se formait en même tems vers le midi. On excitait les monténegrins & les Grecs à secouer le joug des Ottomans, & pour les soutenir & faire la plus forte diversion, une escadre Russe, tournant presque toute l'Europe, venait de la mer Baltique porter l'épouvante dans l'Archipel, tandis qu'une autre escadre equipée à Noronez & composée de galeres, de galiottes, & de prames, devait descendre dans la mer Noire, agir à l'orient de Constantinople, & interrompre la communication de l'Asie.

En admirant ce plan général de la guerre, ce que je me propose ici c'est d'examiner si le plan particulier de campagne de l'armée du Prince Galitzin a repondu aux grands desseins de l'Impératrice, & si les opérations en ont été bien combinées & mûrement réfléchies.

Le but du Général Russe était sans doute, ou devait être, de profiter de l'extrême négligence de la Porte qui laissait la Moldavie presque sans défense, & de s'emparer de cette province avant qu'elle pût recevoir des secours assez considérables. Voyons s'il prit pour cela les précautions nécessaires, & les mesures les plus justes.

Il avait été résolu d' ouvrir la guerre par la surprise de Chotczim *, place frontière de la Moldavie, située sur une hauteur garantie du côté du Niester par un escarpement inattaquable, mais dont la garnison était faible alors, & les ouvrages du côté de la Moldavie mal entretenus. Il fallait, pour réussir dans cette expédition, beaucoup d' ordre & d' activité, hâter la marche vers le Niester le plus qu'il était possible & en dérober en même tems la connaissance à l'ennemi, passer le fleuve dans l'endroit le moins éloigné & le plus propre à ne laisser devant soi aucune espèce d'obstacle, & tomber rapidement sur la place sans donner le tems à la garnison de se reconnaître.

On ne saurait disconvenir que la marche des Russes dans la Podolie n'ait été trop lente & trop démasquée, & qu' elle n'ait donné le tems aux petits corps de troupes Musulmanes dispersées dans la Moldavie de se rassembler pour renforcer la garnison de Chotczim, & à Karaman-Pacha celui d' occuper le retranchement, & de s' opposer aux mouvemens de l'armée avec un corps considérable de cavalerie. La direction de cette marche sur Kalus, & le passage du Niester dans cet endroit, la retardèrent encore de dix ou douze jour, & donnèrent aussi le tems d' arriver au Seraskier Ali-Pacha envoyé au secours de Chotczim à la tête de vingt mille hommes, auxquels s' était joint le Pacha de Caramanie avec ses troupes Natoliennes.

En passant d' ailleurs, sans aucune nécessité, le Niester aussi bas qu'aux environs de Kalus, on mettait devant soi tous les obstacles possibles. Il fallait traverser la forêt de Szuanlas, & s'exposer à être battu au débouché. On courrait les mêmes

* Chotczim, ou Kotchim, forme sur la rive droite du Niester un quarré long d' environ 300 toises sur 140 de large, entouré d'un rempart qui du côté de la campagne a de distance en distance des tours à pans, avec un large fossé, un chemin couvert, & des contre-mines. Il y a du côté du fleuve un petit fort qu' on nomme la citadelle. Cent soixante huit canons de fonte & quatorze mortiers bordaient les remparts. Mais la garnison était très-faible au commencement. Elle devint ensuite trop forte, car elle s'accrut jusqu'à vingt mille hommes, indépendamment des quarante mille qui sous les ordres de Karaman-Bacha occuperent bientôt le vaste retranchement, que les Turcs avaient formé à la hate sous la place; retranchement très mal construit, & composé de tranchées sans fascinage, & sans banquettes.

risques aux défilés qui sont tout le long du fleuve. Les communications étaient fort hasardées, les subsistances incertaines, & les moyens de les couper rien moins que difficiles. L'armée Russe était peut-être perdue si les Turcs avaient eu un peu plus d' intelligence, ou si Karaman-Pacha profitant mieux du local eût été aussi mieux secondé.

Supposons qu' au lieu d' aller passer le Niester à Kalus, ou pour mieux dire à Nieperotow, le Général Russe l' eût passé entre Kytaigord & Studzienica, se faisant de ces deux villes deux points d'appui. Premièrement il se serait épargné dix à douze lieues de marche qu' il a dû faire pour descendre & puis remonter le fleuve, en venant de Medzibosa. En second lieu le passage en eût été plus commode à cause du coude très-saillant qu' il forme dans cet endroit, & des petites isles propres à en faciliter l' opération, outre qu' il y est beaucoup moins gros & moins rapide qu' à Nieperotow; ayant sept ou huit ruisseaux ou rivières de moins dans son lit. Après le passage on se serait trouvé à la distance seulement d' une petite lieue de Chotczim avec un bois au débouché propre à masquer la manœuvre, un pays ouvert & dégagé d' obstacles devant la marche, & les magasins derrière, & non pas exposés sur les flancs, comme ils l' ont toujours été. Je ne vois pas quelle difficulté aurait pu empêcher le passage vers Studzienica dans un tems où il n' y avait pas un seul ennemi pour le disputer, & d' autant plus que l' armée Russe, une partie du moins de cette armée repassa le Niester dans ce même endroit lorsque toute celle du Seraskier était à ses trousses. Il est donc sensible que ce passage aplanissant tous les obstacles, & faisant gagner un tems considérable, plus de jours même que l' expédition n' en exigeait, aurait été suivi de la prise de Chotczim, qui eût prévenu la réunion des troupes Ottomanes & l' arrivée du secours. Voilà quel eût été le succès d' une disposition réfléchie, & d' une marche rapide & bien combinée.

Qu' il me soit permis de proposer ici mes idées sur le projet & l' ordre des entreprises, en un mot sur le plan de guerre qui m' aurait paru le plus solide, & en même tems le plus glorieux pour la Russie.

Il est évident que l' objet principal & décisif était de soumettre la Moldavie, * & de pénétrer à cet effet avec une extrême diligence jusqu'au centre de cette province, afin de s' y bien affermir dès le commencement de la guerre & avant que l' ennemi eût pu la dévaster, & rendre les subsistances précaires, & l' établissement des magasins & des quartiers trop difficile. Pour s' assurer immanquablement le succès de cette campagne il me semble que le projet aurait dû avoir trois branches. La prise de Chofczim, celle de Bender, & une diversion en Crimée. Ces trois entreprises devaient être préparées & combinées de manière à éclater toutes à la fois, & à être exécutées en même tems.

Quant à la première on a déjà vu que tout dépendait de la justesse des mesures, de l' ordre, & de la célérité. Soixante mille hommes c' était trop pour le coup de main; la marche en eût été fort appésantie. Il ne fallait y employer que vingt mille hommes de troupes d' élite avec une partie de l' artillerie de campagne & quelques grosses pièces de siège, en faisant prendre du pain ou du biscuit au soldat pour cinq ou six jours, & le faisant suivre des caissons des régimens qui peuvent en

* La Moldavie s' étend du Nord-ouest au Sud-est sur environ cent lieues de longueur, & cinquante six de largeur. Le Niester la sépare de la Pologne. Elle a deux autres rivières considérables; le Pruth, nommé par les Grecs *Puréthon* ou *Hyérasos*, & le Sireth, qui se jetent l' une & l' autre dans le Danube. Le pays est très-fertile, & abonde en grains, en vignes, & en pâturages. On y trouve des bois entiers d' arbres fruitiers, & un grand nombre de forêts de chênes très-durs, & propres à la construction des vaisseaux. Ces forêts sont peuplés de toute sorte d' animaux, de chamois, de chevres sauvages, de cerfs, de chevreuils, de renards, de lievres, de blaireaux, de martres, de putois, d' ours, & de loups. Le gibier y est abondant. Les pâturages étant fort gras, le bétail y est grand & beau, & la viande excellente. Cette province fournit tous les ans au serrail cent mille moutons. Les chevaux moldaves sont beaux & vigoureux, & fort recherchés tant pour leur vîtesse que pour leur durée. On trouve dans les cantons qui confinent avec la Valachie & la Tartarie des chevaux sauvages plus petits que les domestiques, qui ont plus de vivacité, & qu' on apprivoise & dresse néanmoins facilement. Le terrein de la Moldavie est trés-varié de plaines & de collines. Les habitans sont naturellement braves, remuans, séditieux, & l' on voit en eux un singulier contraste d' humanité, de barbarie, & de superstition.

porter pour dix. Le reste de l'armée devait se mettre en mouvement deux jours après & s'approcher du Niester avec toute l'artillerie, les équipages, & les vivres. Dans l'état où était la place je ne doute point que le détachement Russe, débarassé de tout ce qui pouvait en retarder la marche, passant le Niester à Studzienica, ne l'eût emportée d'emblée, * quand même ce qu'on a dit de la secrete intelligence du Pacha Gouverneur avec le Prince Galitzin n'eût pas été vrai. Le gros de l'armée en arrivant au fleuve eût donc trouvé ses troupes établies dans Chotczim. Le passage n'étant plus sujet à aucune difficulté, elle se serait promptement étendue jusqu'au Pruth, aurait pris poste à Czernaucy, & sans perdre de tems y aurait jeté ses ponts pour marcher sur Jassi, tandis qu'un gros détachement eût longé la rivière par la gauche, afin de se donner la main avec le corps destiné à l'expédition de Bender.

Celui-ci composé de troupes auxquelles on aurait fait prendre, conformément à ces vues, des quartiers de cantonnement dans le Palatinat de Braclaw, après s'être rassemblé à Raskow devait longer le Niester jusqu'à Zura, le passer dans cet endroit, & de-là marcher sur Orchow & sur Bender. Orchow était presqu'abandonné, & il n'y avait dans Bender au commencement de la campagne qu'une très-faible garnison incapable de résister à une attaque vigoureuse. Les ouvrages en étaient fort degradés, & on y manquait des choses essentielles à une bonne défense. Les Russes pouvaient faire descendre par le Niester l'artillerie & les munitions jusqu'à Bender. Cela eût beaucoup allégé la marche, qui en aurait acquis cette rapidité si nécessaire au succès de l'entreprise. Les suites en devaient être de la plus grande importance, & concourir nécessairement, par l'accord qui en résultait, au concert général des opérations. Les troupes Russes postées entre Bender & Orchow se trouvaient à hauteur de Jassi, & par conséquent à hauteur de celles qui après la prise de Chotczim auraient pénétré jusqu'au centre de la Moldavie, supposé que les Turcs n'eussent pu assembler à tems des forces assez considérables pour les arrêter. Mais quand mê-

* Cela n'était plus possible après avoir donné le tems à une armée trois fois plus forte de s'approcher de Chotczim, pour le couvrir, ou le secourir.

me il leur eût été possible d'assembler ces forces, la position des Russes sur le haut & sur le bas Niester ne les aurait pas moins obligés de retrograder vers le Danube, ou d'abandonner la Moldavie supérieure, pour ne pas se mettre entre deux armées qui par de petits mouvemens auraient pu leur donner de grandes appréhensions. Il s'ensuivait aussi de la prise de Bender, par la quelle on devenait maître de tout le bas Niester jusqu'à son embouchure, que le passage de ce fleuve en restait interdit aux Tartares, & que la Porte était privée par-là de leurs secours. La réduction de cette place était d'ailleurs d'une nécessité absolue, car les conquêtes doivent se tenir toutes les unes aux autres, & il ne faut jamais les faire par sauts, si l'on veut que les derrières en soient constamment assurés, & si l'on connaît l'importance d'éviter les pointes en avant toujours hasardeuses, & souvent funestes.

Quant au troisième objet, l'expédition de Crimée, il fallait se servir d'un gros corps de Cosaques & de Calmoucks, dont on a tel nombre qu'on veut, en y joignant quelques bataillons Russes & de l'artillerie. Peu de pièces suffisent, car on est sûr d'en trouver dans les lignes & les forts de la frontière. Les Criméens craignent beaucoup le canon, & il n'en faut souvent que quelques volées pour dissiper tout un essain de ces barbares. Quelques obstacles que l'invasion de la Crimée semble vous présenter au premier aspect, elle n'est rien moins que difficile ou dangereuse. On sait avec quelle facilité les Russes ont toujours emporté ces fameuses lignes de Pérécop qui s'étendent de la mer d'Azoph ou Palus-méotides jusqu'à la mer noire. On n'a sur-tout qu'à se rapeller de quelle manière le Maréchal de Munich les força en 1736. Les Tartares n'ont jamais su défendre des retranchemens. Ils ne connaissent que la guerre de brigandage. Redoutables à leurs voisins dans leurs incursions, ils sont très-faibles chez eux. Il y a encore un avantage qui facilite l'entrée dans la presqu'-isle, & qu'on ne doit pas ignorer. Le bras de la mer d'Azoph ou d'Asow, qui joint les lignes, se séche en eté, & il est souvent guéable au printems, n'ayant alors que trois pieds d'eau, de sorte qu'on peut aisément tourner les lignes, sur-tout quand le vent d'ouest souffle & repousse le flots. C'est ce que fit le Général Lascy dans deux campagnes consécutives.

La marche des Cosaques & des Calmoucks est aussi légère & aussi prompte que celle de tous les autres Tartares. Ils ne sont jamais en peine pour les fourrages. Leurs chevaux, accoutumés à être pendant tout l'eté au vert, trouvent dans les steps ou déserts les meilleures herbes du monde, qui y croissent, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, à la hauteur de six pieds. Les hommes y trouvent aussi une prodigieuse quantité de gibier, comme lièvres, perdrix, coqs de bruyère, & cailles, & les soldats de Munich & de Lascy en prenaient tant qu'ils voulaient. On voit que ces déserts ne sont pas aussi affreux qu'on se l'imagine. La seule chose véritablement mauvaise c'est qu'on ne peut guère y boire d'autres eaux que celles des étangs & des mares. C'est pourquoi je pense qu'il serait très-salutaire de faire porter au soldat du vinaigre, à l'exemple des Romains, car j'ai remarqué que les maladies qui firent tant de ravage dans l'armée de Munich n'étaient causées que par les eaux, malgré les tonneaux que chaque bataillon traînait après lui pour se précautionner non seulement contre leur qualité, mais aussi contre l'usage qu'ont les Tartares en Crimée de gâter & d'empoisonner les puits.

Pérécop, Jenikale, Kozlow, & Caffa, sont les principaux endroits dont il faut d'abord se rendre maître en Crimée. Une Escadre équipée à Azof doit appuyer ces entreprises, & agir après cela de concert avec les troupes de terre dans la mer noire. On est alors comme à cheval sur Constantinople. Les places de la Crimée ne sont pas fortes. Elles n'ont que des murailles flanquées de tours construites de mauvaises pierres sablonneuses, qui s'écroulent au premier coup de canon. Quand même quelques unes auraient d'assez bons ouvrages, les Tartares ne savent pas les défendre. On ne saurait porter un coup plus terrible à la puissance Ottomane que de lui ôter l'appui de ces Tartares. Après la réduction de la Crimée, Oczakow & Kilburn tombent presque d'eux-mêmes. Si ces deux places veulent être forcées, on peut faire descendre par le Nieper, en se servant de bateaux plats à cause des *cataractes*, l'artillerie, les munitions, & toutes les choses nécessaries. Les Cosaques Zaporaviens sont bien au fait de cela.

Dans le tems qu'on envahit la Crimée il faudrait faire attaquer par les Calmoucks & par les Cosaques Nogais les Tartares du Kuban, afin qu'occupés chez eux ils ne vinsent point secourir ceux d'Europe. Les Calmoucks & les Nogais ont toujours eu sur ces Tartares du Kuban, qui habitent comme eux sous des tentes, une grande supériorité dans toutes les guerres.

Il faudrait aussi réaliser avec la plus grande vigueur la diversion sagement projettée par l'Impératrice du côté de la Géorgie, en réunissant les forces de tous ces petits Princes Chrêtiens qui regnent au de-là du Caucase, sans négliger d'occuper les défilés par où les Leskis & les peuples du Daghestan pourraient venir troubler ces opérations.

Si l'on examine avec un peu d'attention les différentes branches du plan que je propose, leur accord, & leur ensemble, on conviendra sans peine, je présume, que pourvu qu'on eût bien pris les mesures relatives à l'ordre & à la vivacité de l'exécution, l'armée n'aurait pas échoué deux fois devant Chotczim avec des pertes considérables, les Turcs n'auraient pu lui disputer long-tems la Moldavie, & les Tartares ne seraient pas venus fondre sur cette Province. Sa conquête facile eût peut-être mis les Russes en état de porter dès cette année même la guerre sur le Danube. Artillerie, munitions, subsistances, tout se transportait par le Pruth à peu de fraix, & maîtres de la campagne ils n'auraient pas trouvé de grands obstacles à s'emparer de Brailow, de Gurgewo, & peut-être même de Rufzig, d'autant plus que dans l'arrière-saison, où les troupes Asiatiques se débandent, l'armée Ottomane reste dans un état de faiblesse à ne pouvoir plus se montrer. Moyennant ces places & celle de Bukarest ils pouvaient aisément contenir les Turcs, & leur ôter l'envie de passer le Danube dont on maîtrisait les deux rives. Ce fleuve forme depuis Gurgewo ou Rufzig jusqu'à Brailow un grand arc ou coude dont ces endroits occupent les extrémités, qui aboutissent à des angles rentrans vers la Moldavie & la Valachie; en sorte que rien n'eût pu passer à Silistria, à Rassovat, à Kerscua, ni dans toute l'étendue intermédiaire, sans être pris en flanc & coupé. Une telle position, fournissant aux Russes les moyens de prendre en toute sureté des quartiers d'hiver dans les provinces conquises, leur

donnait en même tems toutes les facilités pour l' établiſſement de leurs magaſins à portée du Danube. Ils auraient été à même moyennant-ça, n' y ayant plus de place qui pût les arrêter, d' ouvrir la campagne par le paſſage de ce grand fleuve & par l' invaſion de la Bulgarie, où une bataille gagnée pouvait les rendre maîtres des défilés du mont Emus ou Derbent, leur ouvrir le chemin de Conſtantinople, & faire trembler cette vaſte capitale, qui n' a jamais vu de drapeaux ennemis ſous ſes murailles depuis qu' elle eſt Muſulmane.

Les premiers événemens ſont preſque toujours déciſifs à la guerre, ils influent du moins ſur toutes les opérations conſécutives, lorſqu' ils ſont le réſultat du deſſein & du plan général. Si ce plan a quelque défaut eſſentiel on échoue malgré les coups de fortune les plus heureux.

Un de ces coups, & même des plus inattendus, ce fut l' orage qui cauſa le débordement du Nieſter, la rupture du pont, la défaite du détachement de l' armée Ottomane, la terreur panique de cette armée, ſa fuite, & l' abandonnement de Chotczim. Le haſard n' a jamais mieux ſervi les Ruſſes. Ils avaient renoncé à l' eſpoir de rentrer de cette campagne en Moldavie; & les voilà devenus maîtres en un moment de cette province par l' accident le plus inopiné, & par la frayeur la plus puérile & la plus incompréhenſible de la part d'un ennemi ſi redoutable. Cependant ne croyons pas qu' ils puiſſent recueillir de cette conquête dûe au ſeul haſard les mêmes avantages qu' ils en auraient tirés ſi elle eût été le fruit d' un meilleur projet. C' eſt juſtement au milieu de ces faveurs de la fortune qu' ils ſentiront encore mieux les défauts de certaines diſpoſitions peu meditées, par tous les obſtacles qu'elles feront naître ſous leurs pas. Ils verront à cette heure l' importance d' avoir laiſſé aux ennemis le tems de dévaſter la Moldavie, de n' avoir pas fermé l' entrée de cette province aux Tartares par la conquête de Bender, & de n' avoir pas mis à couvert des incurſions de ces barbares les magaſins & les contrées de la petite Pologne par une diverſion en Crimée, & par la priſe d' Oczakow & de Balta. Ils connaîtront de quelle conſéquence il eſt de ne pas bien régler l' état de la guerre, d' invertir l' ordre des opérations, & de faire au commencement des fautes capitales. Il

s' agit

s' agit àprésent de les réparer. La seule manière d' y parvenir c' est, je crois, de faire en sorte, en s' affermissant bien dans le pays ennemi, de n' avoir aucun revers à craindre, de profiter avec toute la rapidité possible de l' effroi & de la consternation de l' armée du Visir pour soumettre tout jusqu' au Danube, de bien assurer ses communications avec la Pologne, & de prendre enfin en Moldavie des quartiers d' hiver disposés & établis solidement *, derrière lesquels on puisse former des magasins & des dépôts considérables, & faire tous les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre avec la plus grande vigueur.

Supposant qu' on n' ait pu de cette campagne s' emparer de Brailow, ni de Bender, mais qu' on se soit au moins saisi d'Orchow sur la Reut, chose si facile que je ne crois pas qu' on y manque; la chaine des quartiers devrait, à ce qui me semble, se former à la faveur des montagnes par lesquelles on descend dans la plaine de Waslui, & s' étendre depuis la rivière de Bistriza, qui en couvrirait la droite, jusqu' au Pruth où s' appuyerait la gauche, afin de se prêter la main par le fort de Sultanesti, & quelques autres construits sur la Biul, avec les troupes établies dans Kisnow & Orchow. Ces troupes formeraient avec tous les postes de communication une espèce de crochet propre à couvrir le flanc des quartiers, & à les mettre à l'abri des insultes de la garnison de Bender & des Tartares. Moyennant cette disposition si les ennemis marchaient, par exemple, contre les quartiers de la Reut, ils seraient pris en flanc & en queue par les détachemens de la Biul, & réciproquement s' ils marchaient contre ces derniers. Il leur en arriverait de même s' ils entreprenaient quelque chose sur Kisnow & Lapusna, têtes de quartiers qui se flanquent mutuellement. Que s' ils venaient passer le Pruth au-dessous des quartiers entre les forts de Sultanesti & de Faley, on n' aurait qu' à avancer des détachemens vers Sarateni & Kingy pour les couper; & si c' était au-dessus ou par le haut du Pruth qu' ils fissent quelque tentative, ils se

* Au lieu de cela l' armée Russe repassa le Niester, & tandis que le Général d' Elmt prenait possession de la Moldavie avec son détachement, elle se raprocha de Kaminiek, où le Prince de Galitzin remit le commandement au Comte de Romantzovv, qui prit ses quartiers d' hiver en Pologne.

trouveraient avoir les postes de la Reut à dos & ceux du haut & du bas Pruth sur les flancs, de sorte qu' on pourrait par de petits mouvemens les enveloper de toutes parts.

On doit avoir soin de ne jamais prendre de fausses positions, de faux points d'appui. Il ne faut pas trop se fier aux rivières, quoiqu'elles gèlent rarement en Moldavie au point de porter, car outre que quelques unes sont guéables, il n' y en a point de si profonde & rapide que les Tartares ne traversent à la nage avec la plus grande facilité. C' est pourquoi il est nécessaire de garnir tous les postes de la chaîne de Hussards, de Cosaques, & de Calmouks, qui envoyent des partis en avant, fassent de fréquentes patrouilles, & soient attentifs à tous les mouvemens des ennemis. Il faut se saisir de tous les défilés qui peuvent être de conséquence en avant, & sur les flancs & les derrières des quartiers, sans en négliger aucun. Les postes doivent être retranchés, ou fortifiés par des redoutes bien fraisées & palissadées, & tous les détachemens couverts par des abatis. C' est aux avantages de la situation à décider si tel ou tel lieu doit être un poste. Cela demande beaucoup d' intelligence. J'en ai vu souvent de bien fortifiés, qui n' étaient bons qu'à être démolis. Si le choix & l'établissement des postes sont bien faits on n' a pas besoin de les trop multiplier, ce qui est un grand avantage, car on peut mieux réussir à mettre les points principaux hors d' insulte, & en état de se défendre assez long-tems pour être secourus par les autres quartiers, bien entendu qu' on n' aura pas oublié de se ménager des reserves, & de distribuer les armes de façon à pouvoir se soutenir réciproquement, autant que les raisons de subsistance & de commodité l' auront permis. Je présume qu'on n' aura pas manqué non plus de prendre toutes les précautions que la prudence peut suggérer. S'il y a, par exemple, dans la chaîne des terreins aquatiques, comme on en trouve en Moldavie, on en aura tiré parti, sans doute, par des digues, des écluses, des batardaux, & autres ouvrages; on aura rendu certains chemins impratiquables, & au contraire les communications entre les quartiers bien ouvertes commodes & sures; & on aura établi des signaux entre les postes, sur quoi on ne peut mieux faire qu' imiter ceux que le Maréchal de Munich imagi-



na pour ses quartiers de l' Ukraine. Il savait combien on est exposé pendant l'hiver aux incursions des Tartares.

Lorsque les quartiers embrassent une assez grande étendue de pays il faut balancer cet inconvénient indispensable par d'autres avantages qu'on retire de la position. C'est pourquoi nous avons tâché que celle-ci fût telle dans notre plan, que l'ennemi n' osât rien tenter par les justes sujets de jaulosie & de crainte qu'elle lui inspire nécessairement. Mais un autre objet qui mérite la plus grande attention de la part du Général Russe c'est les fonds des subsistances pour l'hiver, & pour la campagne prochaine. Cela exige d'autant plus de soin que la Moldavie a été dans plusieurs cantons dévastée par les Turcs, & que dans d'autres les recoltes n'ont pu s'y faire paisiblement. Il faut que les levées soient le moins onéreuses qu'il est possible, réprimer l'avidité, & établir l'ordre le plus exact. Le moindre dégat toléré entraîne des abus & des suites capables quelque fois de ruiner une armée, & toujours directement contraires au but qu'on se propose dans ces quartiers, qui est de la rétablir. Toutes les subsistances demandent l'attention des chefs. Celles qu'on trouve dans chaque quartier doivent être inventariées, les grains sur tout, & la répartition doit s'en faire avec la plus grande exactitude & l'inspection la plus sévère, afin qu'il ne s'y commette jamais d'injustices, de fraude, de malversation. Je fais cette remarque parce que je sais un peu comme cela va dans les armées Russes. Les fourrages qu'on trouve dans des lieux éloignés, hors de la protection des quartiers, & exposés à l'ennemi, il faut les faire promptement ramasser & voiturer aux dépôts. On ne doit point perdre de tems à faire venir de la Pologne les fournitures les plus abondantes de bled, d'avoine, de viande, & de toutes les choses nécessaires, afin de ne point mettre la disette dans le pays où les troupes hivernent, & de bien remplir les magasins destinés à la continuation de la guerre. Le Pruth donne toutes les facilités imaginables pour la conduite de toutes ces provisions, ainsi que des munitions, de l'artillerie, & du bois nécessaire pour les casernes, les palissades, les différens travaux, & le chauffage des troupes. On n'a besoin d'employer le charroi que sur la ligne des quartiers, & pour fournir aux dé-

pôts. Cela procure de grandes commodités dans l' établissement des magasins, & vous met à même d' avoir plus facilement les attelages pour le transport des vivres à l' ouverture de la campagne; article de la plus grande importance.

Pour qu' une armée soit bien disposée dans le pays où elle doit hiverner, il ne suffit pas qu' ayant toutes ses suretés & subsistant à son aise elle puisse établir à la faveur des quartiers tous ses magasins, afin de recommencer de bonne heure ses opérations; il faut aussi qu' elle puisse se rassembler facilement & promptement, & gagner par-là un tems précieux dans les circonstances décisives où il s' agit de donner de la réputation à ses armes, d' enhardir ses troupes & d' intimider l' ennemi, en un mot de cette première impression qui contribue tant aux succès. L' assemblée des quartiers faite avec plus ou moins d' art, avec des manœuvres & des vues plus ou moins savantes, décide presque toujours de la supériorité pour le reste de la campagne. Si une armée en s' assemblant développe d' abord son objet, & ne laisse aucun doute sur ses opérations, il n' est pas bien difficile de contrecarrer son plan & de rompre ses mesures. Mais si elle donne plusieurs sujets de jalousie à la fois, si elle tient l' ennemi dans l' incertitude & l' oblige par conséquent de diviser ses forces, celui-ci peut être réduit à l' absurde avant d' avoir pénétré ses véritables desseins. Que de combinaisons exactes & bien méditées n' exige pas cette opération! La marche des troupes les plus éloignées, leur jonction de proche en proche avec celles qui sont dans des quartiers avancés ou collatéraux, les différentes directions qu' elles doivent suivre en doublant les unes sur les autres pour en imposer à l' ennemi, d' autres directions encore par où elles doivent se replier vers telle ou telle tête qui a servi à masquer leurs mouvemens & sert de centre à leur réunion, le moment où cette tête doit s' ébranler, ses manœuvres bien concertées avec celles des autres corps & compassées avec les distances de leurs rendez-vous respectifs, la formation de toute l' armée qui en résulte, la surprise l' étonnement & le désordre de l' ennemi qui en sont les suites; tout cela doit avoir pour base la judicieuse disposition des quartiers.

Mais que penser de ceux des Russes sur les nouvelles que nous venons d' en recevoir? Si ces nouvelles sont vraies, si

l' armée repaſſe le Nieſter pour hiverner dans la petite Pologne, & ſi on ne laiſſe qu' un faible détachement en Moldavie, morcelé en de petits poſtes aventurés à l' ennemi, j' avoue que je n' y comprends rien, j'oſe même avancer qu' une telle réſolution eſt une faute capitale, une faute peut-être irréparable, & qu' elle ſera la ſource de bien de fauſſes démarches, de bien de malheurs. *

Pour voir ſi ces conjectures & ces craintes ſont fondées jetons encore un coup d' œil ſur la diſpoſition des quartiers que je propoſe, & qui me paraît concilier la moindre étendue poſſible avec la ſureté, la commodité, l'amas des fonds de ſubſiſtances, & l' ordre des poſitions relatives à l' ouverture de la campagne. On obſervera d' abord que les forces y ſont ramaſſées, & n'ont que des lignes d' une petite étendue à parcourir pour le ſoutien réciproque des quartiers, & pour s' oppoſer à tout mouvement, à toute tentative des ennemis. S' ils veulent, par exemple, ſe tranſporter ſur le Nieſter ils ſont forcés de prendre un grand détour, & on peut toujours les prévenir, n' ayant qu' à marcher par le diamètre tandis qu' ils marchent par la circonférence. Il eſt inconteſtable qu' il nè ſuffit pas à la guerre d' avoir des ſuccès, mais qu' il faut encore les ſuivre, & avancer ſans relâche vers le but. Or cela eſt-il poſſible ſans l' établiſſement ſolide & bien combiné des ſubſiſtances, qui ſont la baſe de toutes les opérations? Certainement les Ruſſes ne pouvaient profiter de leurs avantages qu' en formant des magaſins en Moldavie; & il eſt ſenſible qu' ils ne pouvaient former ces magaſins qu' à la faveur de la chaîne des quartiers. Comme il faut pour ces ſortes d' arrangemens que les communications ſoient ſures, & que la conduite des convois ne puiſſe être em-

* Dans la dernière guerre contre les Pruſſiens, on a vu les Ruſſes faire conſtamment des fautes de cette eſpéce. Ils n'ont jamais ſû prendre leur poſition pour l' hiver. N' ayant pas ſongé à ſe ménager des ſubſiſtances, ni des points d' appui ſur l'Oder, ils ſe retiraient toujours derrière la Viſtule, & y prenaient leurs quartiers. Par cette retraite la campagne qu' ils venaient de faire, & tous les avantages qu' ils avaient remportés n' aboutiſſaient à rien. Ils ne pouvaient ouvrir que fort tard la campagne ſucceſſive, & c'était toujours à recommencer, ou pis encore dans un pays qu' ils avaient entièrement dévaſté.

pêchée par l'ennemi, on ne faurait s'y prendre trop de bonne heure. S'ils voulaient établir le fiege de la guerre fur le Danube, & c'était fans doute leur deffein, le bon ordre établi dans la petite Pologne pour les fournitures & le trânfport de toutes les chofes néceffaires à l'armée devait, bien entendu, précéder toutes les difpofitions, & être relatif à celles de la Moldavie. Mais c'eft cette fertile & importante province qu'il fallait affurer & défendre, c'eft elle qu'il fallait mettre à couvert des irruptions & préferver du dégat, c'eft dans fon fein qu'on devait avoir des dépôts abondans pour fubvenir aux befoins d'une guerre portée à fes extrémités, & pour la pouffer au delà du Danube. Tout cela demandait un tems confidérable. Il n'y en avait point à perdre pour faire ramaffer les grains, les farines, l'avoine, & le foin du pays, & pour établir une ligne de dépôts bien fure. A mefure que les dépôts fe feraient vidés on aurait tiré des gros magafins pour les remplir, & ceux-ci auraient été rafraîchis par les convois de la Podolie & des autres provinces de la Pologne. Nous avons déjà vu avec quelle utilité on pouvait fe fervir des fleuves & des rivières, fi on avait mis toute l'attention à fe rendre maître de leurs cours. Le Bog, le Niefter, le Pruth, & plufieurs autres, coulent dans des directions dont les Ruffes peuvent tirer le plus grand parti. L'eau leur eft favorable par-tout. Quant au charroi il était auffi néceffaire de s'affurer d'avance du nombre des voitures que la Moldavie pouvait fournir, indépendamment de celles qui font conftamment attachées à l'armée, & d'autant plus qu'il fallait régler fur cela la quantité de celles qu'on aurait fait venir de la Pologne. C'eft un article d'une grande conféquence pour lequel il faut un arrangement bien fage, & cet arrangement ne pouvait fe faire qu'en hivernant en Moldavie. On aurait pu alors partager le pays en plufieurs cantons ou diftricts, & les obliger à fournir des voitures au prorata de leur étendue & du nombre des laboureurs, en prefcrivant à-peu-près le tems que ces voitures refteraient à l'armée, & les renvoyant exactement à l'expiration du terme après les avoir remplacées par un pareil nombre d'un autre diftrict. Moyennant cette méthode on ne manque jamais de voitures, les chevaux n'étant point haraffés font toujours en état

de servir, & on ne ruine point les laboureurs & le pays; inconvéniens qui arrivent souvent lorsqu'on garde toutes les voitures, parce que les entrepreneurs ou les commis n'ont aucun soin des chevaux de ces malheureux paysans, ces chevaux exténués périssent, on a des voitures & point de chevaux, l'armée manque de subsistances, & le pays abimé ne peut plus en fournir. Mais il n'est pas possible de prendre les mesures que je viens de détailler si les Russes repassent le Niester pour hiverner en Pologne, & s'ils abandonnent la Moldavie à la merci des Turcs & des Tartares, qui ne manqueront pas de la dévaster entièrement, de piller les paysans & de brûler leurs maisons, tant pour se venger de la défection des Moldaves & jeter parmi eux l'épouvante, que pour ôter aux troupes Russes les moyens de se soutenir dans ces campagnes désolées. La plupart des laboureurs s'enfuit dans un pareil orage, & ceux qui restent sont dépouillés de tout, & incapables de rendre aucun service. Ce n'était donc qu'en se cantonnant en Moldavie (je le répète, & on me pardonnera des répétitions non superflues) que les Russes pouvaient concilier tous les objets qui devaient entrer dans leur plan, sureté & commodité des quartiers, amas de subsistances, formation de magasins, arrangemens de toute espèce relatifs aux opérations, rétablissement de l'armée, union de forces, facilité de mouvemens, abréviation de distances, & tous les moyens possibles de gagner du tems & de prévenir l'ennemi. Accoutumés aux rigueurs des saisons il n'y a point de troupes qui puissent entrer de si bonne heure en campagne, pourvu que les magasins soient bien fournis & à portée, qu'on ait les attelages nécessaires, que les entrepôts puissent joindre au premier ordre, & que les subsistances arrivent au camp sans causer des fatigues extraordinaires au soldat. L'usage opposé où est le Turc d'ouvrir la campagne fort tard leur donnerait le tems de s'emparer de Bender sur le Niester, de Brailow & de Gurgewo sur le Danube, de passer même ce fleuve & de se rendre maîtres des deux rives en prenant poste à Ruszig. Cette position est excellente, car elle avance une tête vers le midi qui vous met en état de prendre en flanc & de revers sur le bas Danube tout ce qui oserait approcher de ce fleuve, dont le cours se

dirige depuis Rufzig entre l'est & le nord. La bonne dispofition des quartiers rendait moralement fures ces entreprifes au printems. Mais les Ruffes habitués à fouffrir le froid, comme nous l'avons déjà dit, & propres à exécuter fans beaucoup de rifque des expéditions d'hiver, auraient pu anticiper celle de Bender d'autant plus facilement que les fortifications de cette place font mauvaifes, que la garnifon eft jufqu'à préfent peu nombreufe, & qu'il eût été prefqu'impoffible au Turc de la fecourir dans cette faifon. La prompte réduction de cette place me paraît d'une néceffité abfolue, car il ne faut jamais laiffer derrière foi, ou fur fes flancs, aucun pofte avantageux pour l'ennemi, ou dangereux pour les troupes qui font en avant. Tout mouvement vers le Danube eft hafardé fi on n'eft pas maître du bas Niefter, & il y a toujours du rifque à fe mettre entre l'armée ennemie & fes places.

Voyons maintenant quelles peuvent être les fuites de la réfolution, à en juger d'ici, peu convenable & peu méditée, de faire hiverner les troupes en Pologne, où même on nous annonce les quartiers difpofés avec affez peu d'ordre pour leur fureté contre les Tartares, leur foutien mutuel, leur doublement, & leur réunion. Quelques poftes aventurés, plutôt qu'établis, vers le Danube & au centre de la Moldavie, ne fauraient remplir aucun des objets détaillés ci-deffus; & dix ou douze mille hommes ne peuvent certainement pas former une chaîne capable d'affurer une communication de quatre-vingt lieues d'étendue, ni garder une vafte province où ils font expofés à être pris en flanc & de revers, en un mot à être coupés & enlevés par de fimples détachemens de cavalerie légère. L'étendue de leur ligne de communication du Danube jufqu'à Jaffi, & de Jaffi jufqu'à Chotczim, eft fix ou fept fois plus grande que leur diftance des poftes que les Turcs ont fur le fleuve, & le long de la frontière de Beffarabie. Comment donc réfifter fi éparpillés & fi faibles à la plus légère attaque, aux moindres infultes? Comment fe foutenir réciproquement, ou fe replier affez tôt pour ne pas être enveloppés? Mais je veux qu'on ne les inquiete point pendant l'hiver: pourront-ils à l'ouverture de la campagne difputer le paffage du Danube à l'armée Ottomane? Et la leur cantonnée en Pologne, devant employer
à

à marcher le tems qu'elle devait employer à agir, pourra-t-elle prévenir en Moldavie l'établiſſement de l'ennemi, quelque lent & tardif qu'il ſoit? Entrant dans une province dévaſtée, ſans avoir ni magaſins ni dépôts ni reſſources, dans une province déſertée par les cultivateurs, & où les Tartares auront certainement tout brûlé juſqu'à l'herbe, il eſt évident que les Ruſſes doivent traîner avec eux toutes les ſubſiſtances, & même les fourrages, qu'ils ne peuvent compter que ſur ce qu'ils tirent de la Pologne, que n'étant pas maîtres des rivières il leur faut de toute néceſſité pour le tranſport un nombre de voitures énorme qui appeſantit l'armée & détruit les proviſions, que la Podolie ne pouvant pas fournir toutes ces voitures ils ſont obligés, à proportion qu'ils pouſſent des entrepôts en avant, d'employer toutes celles dont ils pourront ſe ſaiſir en Moldavie; & que tout cela ſe faiſant, pour ainſi dire, au dernier moment, ſans ordre, ſans arrangemens prévus, achève de ruiner le pays, dont la conſervation & la culture devaient faire un fond de reſſources pour les campagnes conſécutives. Qu'en réſultera-t-il? Que cette armée ſi peu mobile & ſi peſante n'avancera que bien lentement en Moldavie; que cette lenteur donnera le tems aux Turcs de la reſſerrer & de tourner ſes flancs par quelques marches dérobées, rien n'étant plus aiſé que de prendre contr'elle des revers en remontant le Sireth & le Nieſter; qu'enveloppée de toutes parts ſes ſubſiſtances deviendront de jour en jour plus incertaines & précaires, ſujettes à mille accidens, & à être interceptées & coupées par les partis Tartares qui en longeant le Nieſter pénétreront dans le Palatinat de Bracklaw & fermeront les débouchés des convois; qu'elle ſe trouvera enfin réduite à l'alternative ou de faire une retraite difficile & dangereuſe, ou de livrer bataille avec déſavantage dans le tems que l'armée Ottomane ſera dans toute ſa force & dans ſa plus grande vigueur. Je ne doute point que les Ruſſes ne la gagnent cette bataille par la ſupériorité de leur diſcipline de leur ordonnance & de leurs manœuvres, mais on ſait quelles ſont ordinairement les ſuites d'une bataille forcée qui a été amenée par des fautes ou des malheurs. Tout le fruit qu'ils pourront vraiſemblablement tirer de leur victoire ſera de ſe mettre un peu au large,

d'ouvrir leurs communications, & de se maintenir quelques semaines de plus en Moldavie. Mais il faudra à la fin se retirer d'un pays où par les raisons que nous avons déduites il ne serait pas possible de subsister l'hiver, il faudra encore repasser le Niester & aller prendre des quartiers en Podolie, faisant cette fois par nécessité ce qu'on avait fait volontairement, mais contre toute raison de guerre, la campagne précédente. Instruits ou éclairés par de pareils malheurs les Russes parviendront peut-être dans les successives, & après s'être rendus maîtres de Bender & du cours du Niester, ils parviendront, dis-je, à former un établissement solide en Moldavie; mais, ne le dissimulons point, il faut pour cela des arrangemens qui demandent bien du tems dans un pays qu'on a laissé totalement dévaster, dont les terres restent nécessairement en friche, & qu'il n'est pas possible de repeupler promptement de cultivateurs. S'il est ruiné au point qu'il faille faire suivre les fourrages, la dépense est énorme, ce qui s'en perd inconcevable, le train qui appesantit l'armée aussi onéreux qu'immense, ses opérations sont assujetties aux accidens, & ces accidens font perdre le fruit des mesures les plus sages & les mieux compassées. Quelque grande que soit la prévoyance & l'activité des Généraux Russes, je doute fort qu'ils puissent jamais réparer les effets des premières démarches. Je ne cherche point à les trouver en faute, mais celle de n'avoir pas pris dès cette année même des quartiers d'hiver sur le Pruth me parait capitale. Elle est de nature, si je ne me trompe, à influer sur toute la suite des opérations jusqu'à la fin de la guerre, à occasionner de sanglantes vicissitudes, à être enfin le vrai principe de la difficulté ou plutôt de l'impossibilité que les Russes trouveront à prendre pied & à s'établir en deçà du Danube. Plusieurs années de succès ne serviront peut-être qu'à les affaiblir & les épuiser, tandis que l'ennemi acquerra des forces par ses pertes mêmes, ou devenu plus éclairé & plus sage se corrigera au moins de ses absurdités. L'essentiel à la guerre est de bien tabler pour bien débuter, & de bien débuter pour bien finir. Si on manque une de ces parties on manque le tout, car l'une ne se repare presque jamais par l'autre.

L'intérêt de la Russie était, ce me semble, de faire une guerre vive & courte. Après en avoir bien réglé l'état il fallait en pousser les opérations avec toute la vigueur, toute la célérité possible, mais en même tems avec la stabilité la plus solide, & la plus réfléchie. Jamais de démarche sans dessein, jamais de tête sans être soutenue, jamais de pointes, jamais de communication hasardée. Tout devait avancer d'un mouvement concerté, égal, & rapide. C'est le moyen de terminer promptement la guerre sans manquer de fonds. Celui de l'espèce humaine pour recruter & compléter les troupes n'est pas si inépuisable en Russie que bien des gens se l'imaginent; & la consommation des hommes est un objet d'une très-grande conséquence pour un Empire qui, bien loin d'être peuplé à proportion de son étendue, n'a pas le tiers de la population qui lui serait nécessaire. Les provinces Ottomanes sont assurément plus peuplées, quoiqu'en général elles ne le soient pas beaucoup. La constitution du gouvernement d'ailleurs y est telle que les levées n'embarrasseront jamais le Turc, & si au nombre il joignait un jour l'ordre la discipline & l'art, cela ferait bien changer les idées au sujet de ces deux puissances. Quant à l'argent, ce premier mobile ce nerf de la guerre, il est bien difficile qu'il manque à la Porte. Ses revenus sont immenses. Ils sont continuellement accrus par des branches qu'aucun autre état en Europe ne peut se procurer, & il n'y a guère chez elle de ces dépenses de luxe qui épuisent le trésor des autres Souverains. L'administration d'ailleurs de ses finances extrêmement simple, la manière de prélever les impôts exempte d'abus, & la perception des deniers confiée à peu de mains, font que les revenus entrent presqu'entiers dans l'épargne & dans le dépôt militaire. Les Russes ont trouvé, il est vrai, l'Empire Ottoman dans un état de faiblesse qui semblait en préparer la chûte. C'était, pour ainsi dire, un Colosse énervé & languissant; mais il ne fallait par lui donner le tems de reprendre ses forces. Si cette nation amollie corrompue & ignorante, mais courageuse, brave, & par sa constitution même toute martiale, renonce à ses préjugés, se discipline, s'aguerrit, & s'éclaire, elle peut à son tour devenir formidable à celles qui l'auront sovent battue sans avoir su la vaincre.

Nous pouvons donc résumer, que pour ne pas trop prolonger une guerre qui après trois ou quatre campagnes deviendrait de plus en plus ruineuse pour la Russie, il aurait fallu tabler sur un plan savamment combiné & mûrement réfléchi, & puis en rendre l'exécution extraordinairement prompte & vigoureuse, car l'indécision & la lenteur dans des opérations projettées & arrêtées sont des vices capitaux à la guerre, où l'on ne rattrape plus l'occasion qu'on a laissé échaper. Consulter lentement & exécuter rapidement c'est un principe du quel il ne faut jamais se départir.

Le premier soin (j'en reviens toujours là, & peut-être les Russes trouveront-ils que je n'ai pas tort) c'est de bien établir la ligne des magasins & dépôts sur les derrières de l'armée, de les remplir de bonne heure, & d'assurer les communications & la conduite des vivres. Le moindre retardement dans les convois peut déranger toutes les mesures, & faire avorter le dessein le mieux concerté. On est particulièrement exposé à cela contre le Turc. Il ne faut pas compter de trouver de quoi vivre dans un pays qu'il abandonne. En se retirant il ravage tout, il force les cultivateurs à s'enfuir, & laisse les terres désertes. Dans toute expédition, on ne peut assez l'inculquer, le point capital est de ne jamais manquer de subsistances & de ruiner l'ennemi en les lui coupant.

On trouvera, peut-être, que j'appuye trop sur bien des choses; mais ce ne seront pas, j'en suis sûr, ceux qui aiment à s'instruire qui me feront ce reproche. Ils savent bien qu'il y a des articles sur lesquels on ne saurait trop insister. Je ne craindrai donc pas qu'ils me blâment si je leur rapelle souvent des maximes utiles, & si je répète qu'en prévenant l'ennemi à l'ouverture de la campagne on a le tems d'avancer dans le pays, de se ménager pour l'arrière saison les grains qu'on laisse sur le terrein parcouru, d'amasser derrière soi des entrepôts de munitions & de vivres, de se saisir des positions avantageuses, de profiter des directions des rivières, de se faire des points d'appui, de tirer des contributions de toute espèce, de se rendre maître de la campagne, & de former les sièges qu'on veut. On ne doit jamais en entreprendre quand on a le Turc devant soi, & on doit les achever avant qu'il ait assemblé son armée,

ou bien il faut attendre qu'elle se soit séparée. Il n'y a pas dans l'Empire Ottoman une seule place en état de résister longtems à l'artillerie Russe, si celle-ci & les attaques sont bien conduites.

Il faut connaître le tems où il convient de livrer bataille au Turc. A moins de quelque occasion bien favorable on doit tâcher de n'engager de ces actions générales, qu'au commencement de la campagne avant que les Spahis de l'Asie ayent joint, ou dans l'arrière saison quand ces mêmes troupes Asiatiques & même une partie des Européennes se debandent pour retourner dans leur pays. Celles qui restent, quoique toujours nombreuses, se trouvent extrémement affaiblies, & sont d'ailleurs découragées par le départ de la meilleure cavalerie.

La prudence veut qu'on ait soin d'éviter aussi les grandes plaines contre l'armée Ottomane, & de l'attirer dans un pays où sa cavalerie ne puisse point trop agir. Si c'est une des règles principales que de bien appuyer les flancs, elle est particulierement nécessaire vis-à-vis du Turc. Lorsqu'on manque d'appuis naturels il faut y suppléer par de fortes redoutes fraisées & palissadées, ou par des abatis, des fossés, & plusieurs rangs de puits. Cela s'entend d'une position qu'on ne veut point quitter; mais quand on marche à l'ennemi c'est assez d'avoir des corps en interligne, de bonnes réserves bien constituées, & des troupes légères à portée des aîles pour l'empêcher de les tourner, & le prendre lui-même en flanc s'il venait les tâter. Il faut cependant ne pas négliger les appuis qu'on peut tirer du local; on doit seulement avoir attention de les combiner toujours avec la liberté des mouvemens. Quant aux chevaux de frise dont les Russes se couvrent ordinairement, il est bon d'en avoir assez pour s'en servir au besoin, mais non pour s'en embarrasser, comme on l'a vu arriver quelque fois. Ils ne sont bien sur le front que quand on veut se laisser attaquer: ils ne sont pas même toujours à propos sur les flancs. Lorsqu'on avance dans la résolution de charger l'ennemi il faut les avoir la plûpart derrière soi, & on ne saurait les mieux employer qu'à couvrir la seconde ligne, qui peut être prise à dos par la cavalerie Tartare.

Les Ruſſes, qui ont une excellente & nombreuſe artillerie, peuvent dans un jour d'affaire en tirer grand parti contre les Turcs, qui n'en ont que de mauvaiſe & mal ſervie. L'eſſentiel eſt qu'elle ſoit conduite par des officiers habiles, qui ſachent employer le canon & choiſir les emplacemens les plus avantageux, profitant des hameaux ou villages, des bois, des rampes & crêtes des côteaux, en un mot de toutes les poſitions pour prendre en écharpe, en flanc, & même de revers les troupes ennemies. On ſait que les Janniſſaires forment preſque toujours un convêxe, ou même une eſpèce de triangle ou de coin lorſqu'ils attaquent, non qu'ils prennent cet ordre à deſſein, mais parce que les plus hardis, qui ne font jamais le plus grand nombre, avancent & deviennent tête, & les autres s'arrangent ou s'atroupent derrière, & ſuivent inégalement. Or rien n'eſt ſi dangereux pour une armée que de ſe préſenter par un angle ſaillant à un ennemi qui ſait faire uſage de ſon artillerie, & il eſt aiſé de s'imaginer le dégat qu'elle peut faire dans cette eſpèce de coin, dans cette maſſe énorme qui lui donne tant de priſe. Souvent le front tortueux & ſerpentant de l'armée Turque, où l'on ne s'occupe guère de l'alignement, préſente pluſieurs de ces angles, qui donnent beau jeu au canon pour prendre des biais & des revers. L'artillerie peut encore ſervir admirablement les Ruſſes pour le ralliement des troupes, ſi elles étaient rompues. Il n'y a point en ce cas de meilleure protection contre un ennemi à qui le feu en impoſe.

On doit combattre toujours dans une diſpoſition oblique de principe, ſi bien combinée que ſes effets ſoient inévitables. La partie attaquante doit avancer bien ſerrée, en muraille, & ſans flottement, & avoir grande attention à ne point laiſſer d'ouvertures ni de vuides; car ce n'eſt que dans la mêlée que le ſabre Turc a un grand avantage. Il faut, s'il eſt poſſible, ne ſe laiſſer jamais attaquer par les Janniſſaires, mais les attaquer eux-mêmes dès qu'on peut les joindre, & foncer deſſus dans le plus grand ordre avec la bayonnette * après les avoir un peu fouettés par le canon.

* Les régimens Ruſſes ont des compagnies de chaſſeurs armés de grandes bayonnettes. On a reconnu l'utilité de ces bayonnettes, & il

Contre les Janniſſaires l'infanterie doit être ſoutenue par de bons eſcadrons, & la cavalerie doit l'être par des bataillons contre les Spahis. Il faut de l'infanterie ſur les ailes, afin que s'ils veulent les tourner ils trouvent par-tout un feu égal d'artillerie & de mouſqueterie avant la charge, & par-tout une haie de bayonnettes dans le choc. C'eſt le moyen de leur faire rebrouſſer chemin promptement. Les Janniſſaires abandonnés des Spahis ſont perdus parce qu'ils n'ont aucun ordre de retraite, & pour peu qu'on profite de la victoire ils ſont hachés en pièces & détruits ſans reſſource. Quant aux Spahis ce ſerait une folie que de vouloir les pourſuivre. Ils ſont ſi bien & ſi leſtement montés qu'il eſt impoſſible de les atteindre. Mais le Turc battu ne connaît que la fuite: il abandonne tout au vainqueur, camp, équipages, artillerie, magaſins, & des provinces entières.

Les Ruſſes feront ſagement de toujours retrancher leurs camps, aſſez du moins pour ſe garantir des entrepriſes ou des inſultes de la nombreuſe cavalerie Tartare. Ils feront bien auſſi de ne jamais leur donner une trop grande étendue, afin d'être plus en force. En choiſiſſant des terreins reſſerrés il eſt plus facile de ſe procurer de fortes poſitions, & d'avoir le front & les flancs inabordables. Contre le Turc, & même contre qui que ce ſoit, rien n'eſt ſi abſurde que la mauvaiſe caſtramétation qui tient à la tactique des minciſtes, & il vaut mieux camper ſur doubles faiſceaux que de trop s'étendre.

Si l'on s'était affermi à tems en Moldavie pour empêcher le ravage & la dépopulation de cette province, on aurait pu y trouver des reſſources conſidérables non ſeulement pour les recrues & les nouvelles levées, mais auſſi pour le rétabliſſement & l'amélioration de la cavalerie. Autant inférieurs aux Turcs par le phyſique de cette cavalerie, que ſupérieurs par l'ordre & la diſcipline, les Ruſſes auraient pu corriger ce qu'elle a de défectueux dans un pays qui fournit beaucoup de chevaux

eſt ſingulier qu'on ſe contente d'en donner aux chaſſeurs, & encore plus ſingulier qu'on les ait données à des compagnies de chaſſeurs plutôt qu'aux bataillons, ayant pû conjécturer par les effets des bayonnettes ordinaires ceux qu'on peut ſe promettre de cette arme perféctionnée, & avantageuſement employée.

à la cavalerie Ottomane, & des chevaux qui valent bien les Holſtenois & les Allemands, que la Ruſſie achète à grands fraix pour la remonte de ſes cuiraſſiers, carabiniers, & dragons. Des Ruſſes & des Coſaques montés ſur des chevaux Moldaves ſeront peut-être d'auſſi bons cavaliers que des Spahis. Le Turc eſt très-adroit à l'arme blanche & manie bien ſon cheval, cela eſt vrai; mais c'eſt du cheval même que lui vient ſa grande ſupériorité. Les chevaux Turcs ſont plus élevés, plus nerveux, plus ſouples, & plus agiles, & comme ils ſont entiers ils ſont auſſi plus vigoureux. C'eſt ce qui les rend ſi propres à inveſtir, pourſuivre, voltiger, & caracoler. Une cavalerie mal montée, quelques braves d'ailleurs que ſoient les hommes, ne pourra jamais tenir contre une cavalerie qui l'eſt bien. Il y aurait quelque choſe à redire à la formation des eſcadrons Ruſſes, mais ce détail me menerait trop loin. Ils combattent au reſte ſur de bons principes: ils ne ſont preſque point d'uſage de la carabine, & ſe ſervent toujours de l'épée, ou du ſabre droit. Cela eſt très-judicieux, mais ils devraient être plus exercés à frapper de pointe. Cette manière eſt préferable pour bien des raiſons, & auſſi parce que les turbans & les pots-en-tête réſiſtent aux coups de tranchant.

Les Ruſſes, lorſqu'ils ſont bien conduits, ſont capables de tout faire & de tout entreprendre. Leur infanterie eſt devenue une des meilleures de l'Europe. Elle a une conſiſtance & une fermeté qui ſont ſon caractère. C'eſt une muraille que cette infanterie. Un préjugé inculqué par leurs prêtres ne contribue pas peu à l'intrépidité & à la bravoure des Ruſſes. Ils ſont dans la ferme croyance qu'en mourant pour la patrie une récompenſe éternelle les attend. Mais les Muſulmans n'ont rien à leur envier de ce côté-là, puiſqu'ils n'ont pas moins devant les yeux le paradis que l'Alcoran leur promet. Ils ont même par deſſus cette perſuaſion le principe d'une fatalité abſolue & inévitable. L'effet de ces opinions eſt analogue au caractère des deux peuples. C'eſt de l'enthouſiaſme dans les Turcs fataliſtes & doués d'une imagination facile à s'allumer, c'eſt de la conſtance & de l'intrépidité dans les Ruſſes plus flegmatiques. Mais ceux-ci ont pour eux l'ordre & la diſcipline, contre la quelle l'enthouſiaſme ſeul eſt peu redoutable.

Le

Le soldat Russe naturellement robuste, infatigable, patient & docile, est encore accoutumé aux déplacemens, aux longues marches, aux rigueurs des saisons, à la diversité des climats. J'ai été témoin de ce que peuvent la force du tempérament & l'habitude jointes ensemble. J'ai vu en Poméranie, pendant la dernière guerre, des soldats qui après avoir passé la nuit sur un poële très-chaud se levaient au point du jour, allaient rompre la glace d'une rivière qui était devant le quartier, & s'y plongeaient hardiment jusqu'à la poitrine. On sent par là si j'ai eu raison de dire qu'il n'y a point de troupes plus capables de soutenir des campagnes d'hiver. A moins cependant d'une nécessité absolue & décisive je ne conseillerais jamais de telles campagnes. Elles sont toujours ruineuses non seulement par les fatigues extraordinaires qu'elles exigent, & par la difficulté des subsistances, mais aussi parce qu'elles ne donnent pas le tems à l'armée de se rétablir, ni celui de prendre des mesures pour les magasins & dépôts, & pour tant d'autres arrangemens nécessaires, faute de quoi elle est abymée au printems. Je blâmerai même toujours un Général qui sans une utilité bien évidente quittera trop tôt ses quartiers de cantonnement, car il faut attendre qu'il y ait des fourrages sur terre, que le terrein soit essuyé, & que les nuits ne soient plus froides. Cela n'empêche pourtant pas d'exécuter quelques expéditions même au cœur de l'hiver, pourvu qu'elles soient rapides & d'une très-courte durée. On fait alors ficeler du foin pour le nombre de jours déterminé, & la cavalerie le porte sur ses chevaux. Les routes de la Moldavie ne sont guère praticables pour le charroi dans la mauvaise saison. Ce n'est pas l'hiver de Russie où la gélée raccommode tous les chemins, & où l'hiver infiniment plus rude est égal & sec, & par conséquent beaucoup plus sain.

Il n'y a point de soldat plus facile à nourrir que le Russe. Il pétrit & cuit lui-même son pain dans des fours qu'il se creuse dans la terre si on lui distribue la farine, & si la fourniture est de *Soukari*, biscuit de seigle fort dur & noir, coupé en petits morceaux de la grosseur des noisettes, il se croit encore mieux traité. Il le fait bouillir & en fait de la soupe avec des racines & des herbes. Ce biscuit de seigle, quoiqu'un peu aigre, n'est point désagréable au gout; il est d'ailleurs très-alimenteux, ne

s'émiette pas, & se conserve très-long-tems. Le soldat y est si bien accoutumé que le pain doux de froment l'affaiblit, à ce qu'on prétend. La facilité d'avoir du riz dans les provinces où l'on fait actuellement la guerre devrait engager à en fournir aux troupes. Le riz est fort sain, très-nourrissant, plus même que le pain, & cette livraison n'exige aucun attirail. On n'a besoin ni de moulins ni de fours. Quoique les Russes aiment les boissons fortes ils s'en passent aisément, & ne murmurent point si elles leur manquent. Ils ont fait des campagnes sans bière ni eau-de-vie. J'ai déjà dit qu'il faudrait faire porter du vinaigre au soldat pour en mettre dans l'eau, non seulement quand elle est mauvaise & croupie, mais aussi quand elle est bonne. C'est de toutes les boissons la plus saine. Le soldat Russe a son estomac fait à l'eau presqu'autant que le Turc: il ne s'agit que de rendre cette eau salubre. Le Prince André Galitzin, auquel pendant la dernière guerre d'Allemagne, j'avais suggéré cette précaution, en fit l'essai dans son régiment, & m'avoua qu'il n'eut presque point de soldats malades de toute une campagne, tandis que les autres corps en fourmillaient & qu'ils y avait une espèce d'épidémie dans l'armée. Le *Posca* des Romains vaut mieux que la bière, qui est d'une grande dépense & demande une quantité de voitures, & qui, étant par la fraude des entrepreneurs presque toujours frelatée & mélangée de drogues pernicieuses, est souvent plus nuisible que la mauvaise eau.

Malgré ce que je viens de dire de la boisson ordinaire du soldat, j'estime nécessaire qu'il y ait de l'eau-de-vie dans l'armée, pour lui en distribuer les jours d'action, à l'exemple du repas qu'on donne aux Jannissaires avant de livrer bataille, & qu'ils appellent le repas du sang. *

* On distribue aussi aux Turcs, lorsqu'ils doivent combattre, une boisson forte mêlée d'opium, à laquelle on a donné le nom de *Maslach*, & dont les fumées s'exaltant au cerveau les mettent hors d'eux-mêmes & les rendent presque frénétiques. En fournissant de l'eau-de-vie au soldat, je suis bien éloigné de me proposer un pareil effet. Ce ne doit être qu'en petite dose, & seulement pour l'animer & le corroborer dans des jours de fatigue extraordinaire. La bravoure de sang-froid est infiniment préférable à cette bravoure d'ivresse qui passe aussi vite que la vapeur qui la cause, ou à cette fureur aveugle qui en précipitant les hommes dans le péril ne leur laisse aucune issue pour en sortir, ni aucun moyen pour le surmonter.

La méthode du Roi de Prusse est excellente pour que l'armée ne manque jamais de vivres. Rien de mieux imaginé que les caissons du Feld-Commissariat, & ceux des régimens & des compagnies, les moulins à bras, & les fours de fer. Mais je présume que la moitié de cet attirail suffirait aux Russes, tant leurs soldats sont aisés à nourrir. Quelque réduction qu'on puisse faire sur cet objet avec des troupes d'une pareille espèce, il faut cependant ne rien négliger de ce qui concerne les fournitures indispensables, & ce n'est que sur les choses inutiles que doivent rouler les reformes. On doit proscrire des abus aussi pernicieux qu'indécens, des abus qui font un étrange contraste avec des institutions ou des coutumes judicieuses & salutaires. Des troupes accoutumées au biscuit, & qui se passent de pain, sont bien faciles à manier. L'armée Russe est néanmoins toujours pesante & surchargée de bagage. C'est qu'il n'y a que le pauvre soldat, ou le subalterne indigent, qui soit sobre & frugal. C'est qu'au lieu de retrancher sur le superflu pour avoir le nécessaire, on retranche souvent sur le nécessaire pour avoir le superflu. On a beau former des réglemens: ils ont peu de force, si ceux qui doivent l'exemple de la simplicité militaire sont les premiers à les transgresser, & si on ne sévit point contre de tels transgresseurs.

On ne saurait disconvenir que de pareils maux ne soient communément des effets de cette mauvaise éducation, qui presque partout semble n'avoir d'autre but que d'enfanter l'orgueil dans la jeune noblesse, & de lui inspirer le goût du luxe, du faste, & des futiles ostentations. Mais un nouvel ordre va naître en Russie. La clairvoyante Législatrice du Nord ne se borne pas à corriger les vices de la constitution; elle les déracine. Ses établissemens utiles, qui vivifient toutes les parties de l'Etat, doivent nécessairement opérer une espèce de régénération nationale, & poser la base de la félicité publique. L'éducation militaire surtout, un des plus beaux monumens de sa sagesse, établie sur un plan simple & lumineux, va imprimer toutes les vertus guerrières dans les mœurs de la nation, & jeter ainsi les fondemens solides qui, malgré les institutions de Pierre le grand, manquaient encore à ce vaste Empire, pour affermir sa prospérité & sa gloire.

FIN.

Vû, permis de reimprimer avec les remarques, & additions

DE FERRERE pour S. E. Monſieur le Comte CAISSOTTI de ſainte Victoire Grand Chancelier.

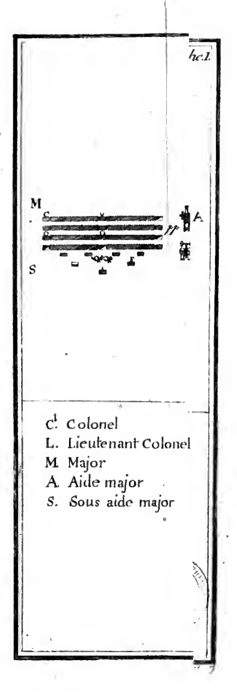
FAUTES À CORRIGER

PENSÉES SUR LA TACTIQUE ET LA STRATÉGIQUE.

Page 2. ligne 7. douc *lisez* donc
15. l. 5. la quantité d'officiers *lisez* la quantité des officiers & bas officiers
52. l. 3. fortbien *lisez* fort bien
56. l. 17. dés piques *lisez* des piques
62. l. 28. baillons *lisez* bataillons
83. l. 2. de la note quisqu' il *lisez* puisqu' il
151. l. 22. du Dessau *lisez* de Dessau
152. l. 17. la notre *lisez* le notre
155. l. 24. ces troupes *lisez* ses troupes
160. l. 7. deraison *lisez* de raison
168. l. 37. qu'on ses *lisez* qu'on se
192. l. 5. de la note fesait *lisez* faisait
209. l. 36. ou *lisez* on
222. l. 4. de la note e *lisez* le
229. l. 6. le plus *lisez* les plus
234. l. 30. de la note le Suedois *lisez* les Suédois
238. l. 27. ils out été *lisez* ils ont été
328. l. 4. de la note écheon *lisez* échelon
329. l. 25. su la discipline *lisez* sur la discipline
335. l. 15. ses avantages *lisez* ces avantages.
336. l. 30. veilleront *lisez* veillera

CONSIDÉRATIONS SUR LA GUERRE de 1769.

Page 14. ligne 28. de la note étaien *lisez* étaient
15. l. 21. de la note par le montagnes *lisez* par les montagnes
19. l. 5. établi *lisez* établir
47. l. 33. par lui *lisez* pas
55. l. 9. in dispensables *lisez* indispensables.



M
A
S
Cl. Colonel
L. Lieutenant Colonel
M Major
A. Aide major
S. Sous aide major

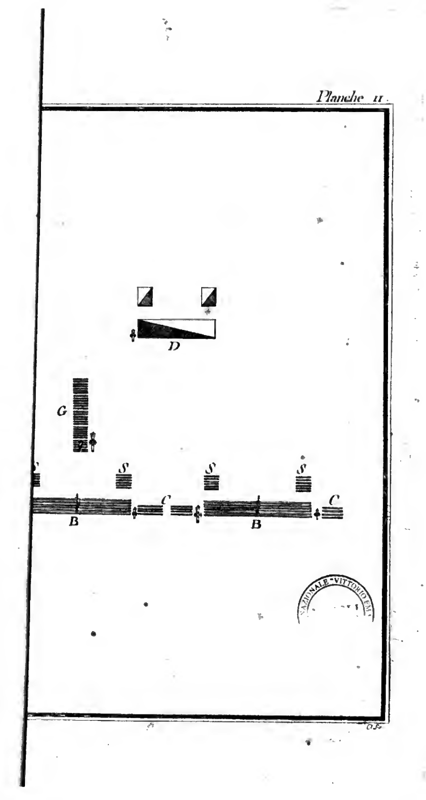
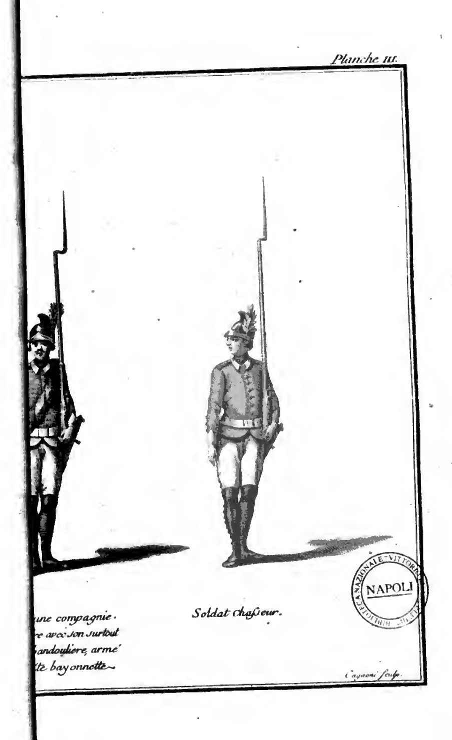
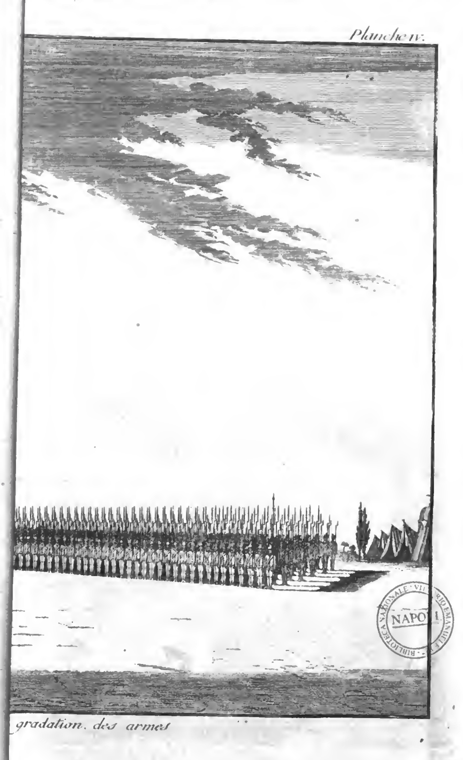

D
G
S
S
S
S
B
C
B
C

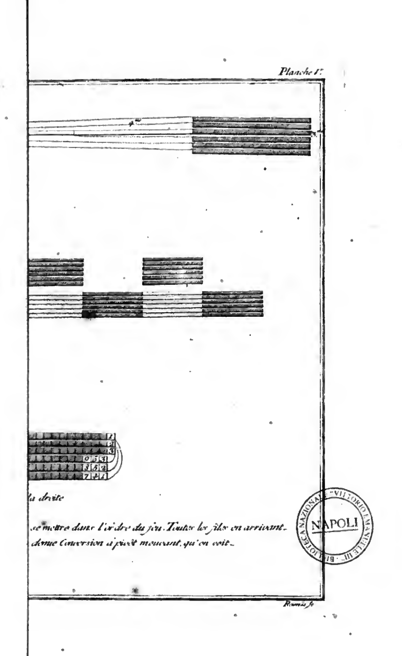
Planche III.


une compagnie.
re avec son surtout
andouliere, armé
tte bayonnette.
Soldat chasseur.
Cagnoni sculp.



gradation. des armes

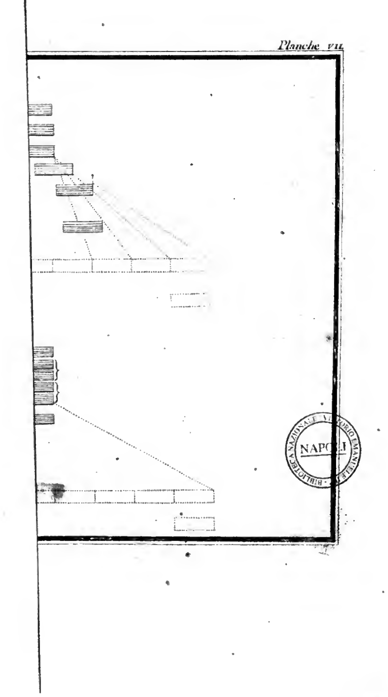
Planche I.re

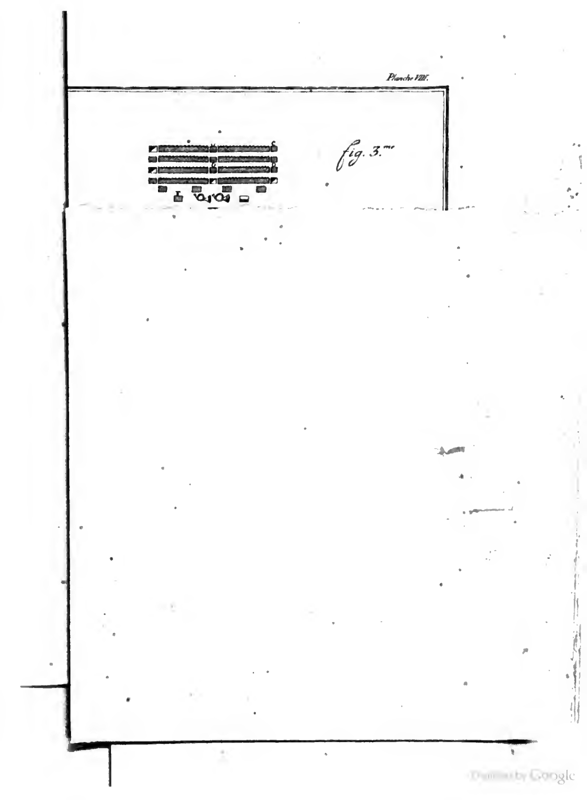


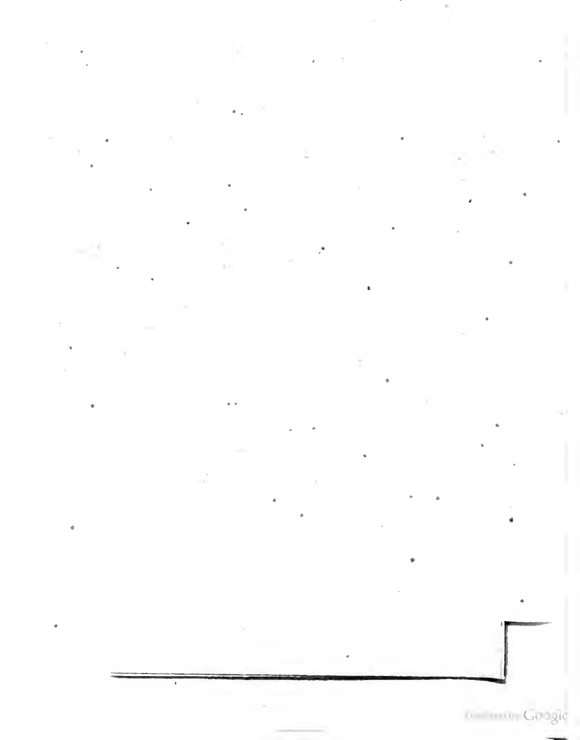
Ramus fe


D

Planche VII.




Planche VIII.
fig. 3.me



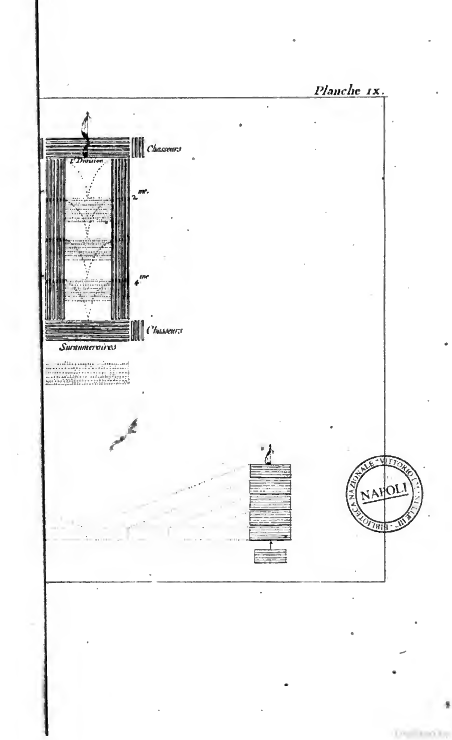
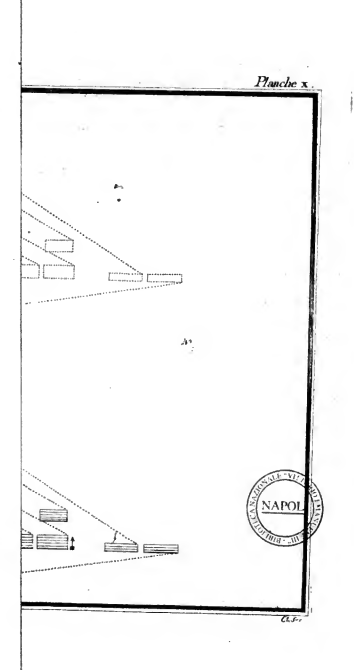

Chasseurs
1.re Division
2.me
4.me
Chasseurs
Surnumeraires

Planche x.



x mouvemens de l'ennemi.

Planche XI.

H

Divers changemens de Front d'une Brigade rélatifs aux circonstances.

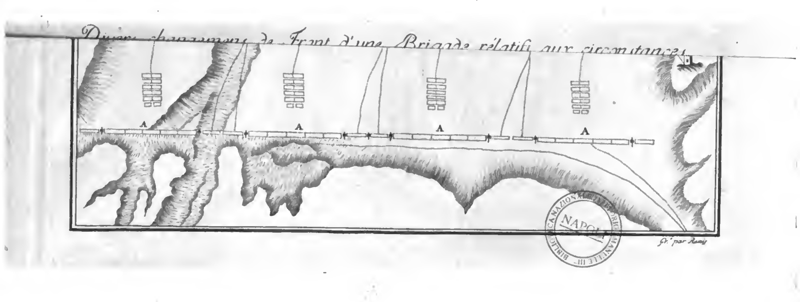
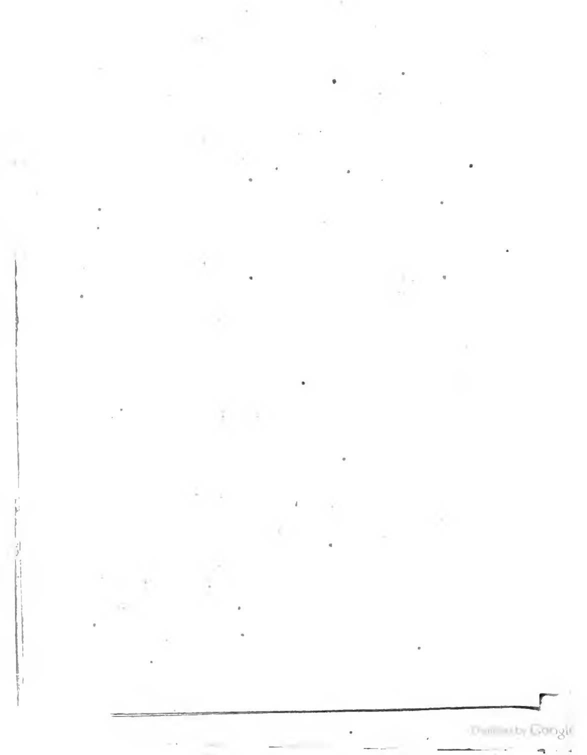
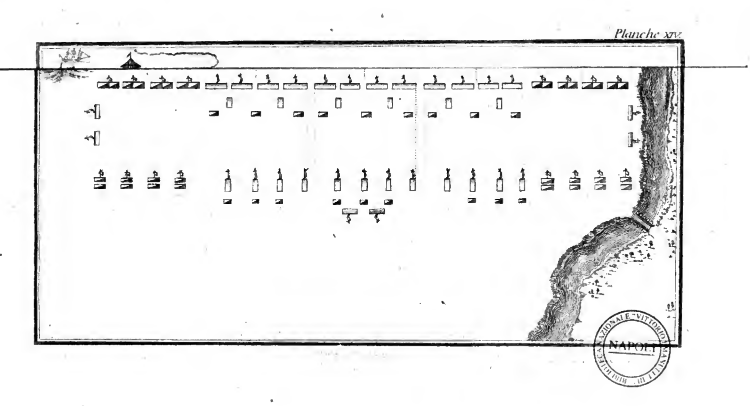


Planche XIII.

ligne les Chasseurs
devant la seconde.





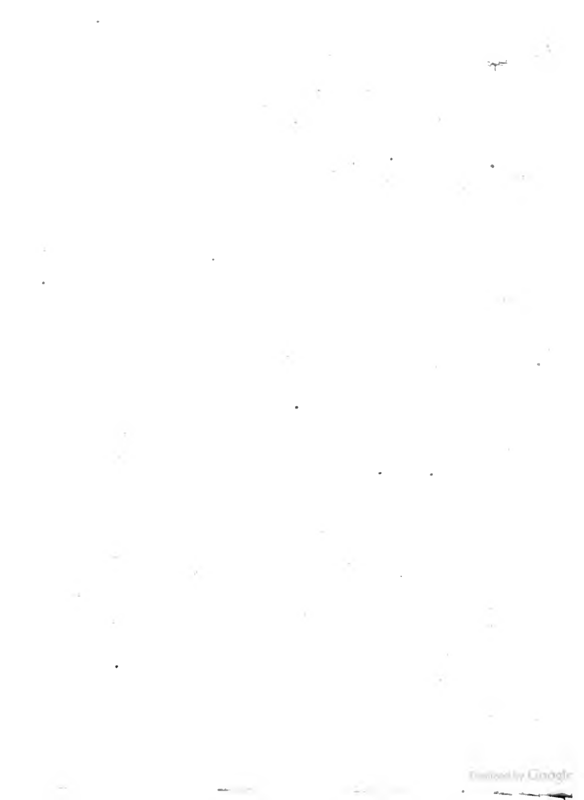


Planche XV.

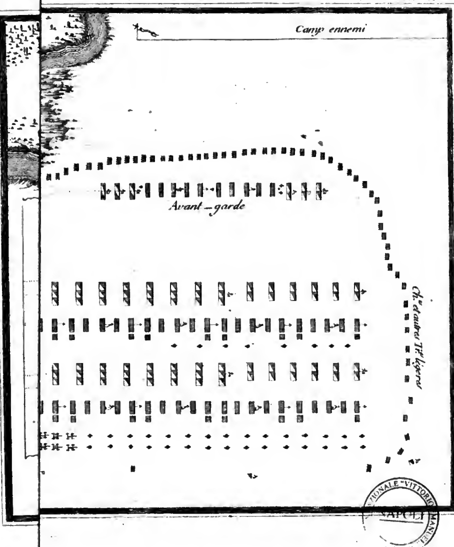


Planche XVI


Paulsdorf
Burgstadel
Kl
Gr Borthen
Gemern
Rathsolz
Kl Rohsdorf
Boseritz
Dohna
Falkenhain
Belvedere
Ober Mausegast
Burkartswalda
Kottwitz
DE
DE
du 2
Denis sc.

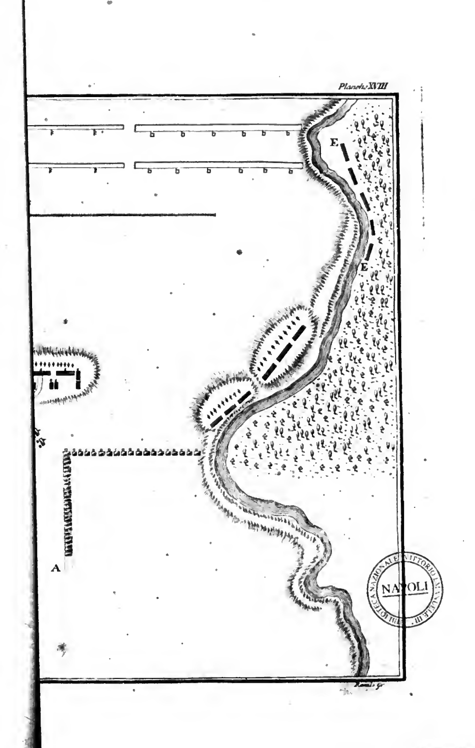
Planche XVII.

E

C

D

Gravé par Joan Ramo


E
E
A

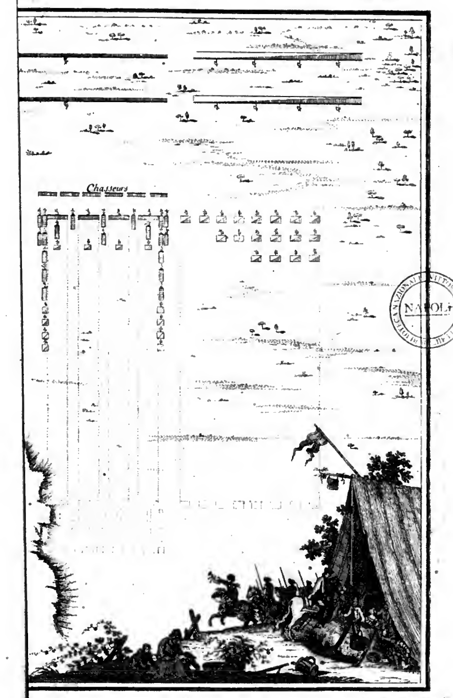
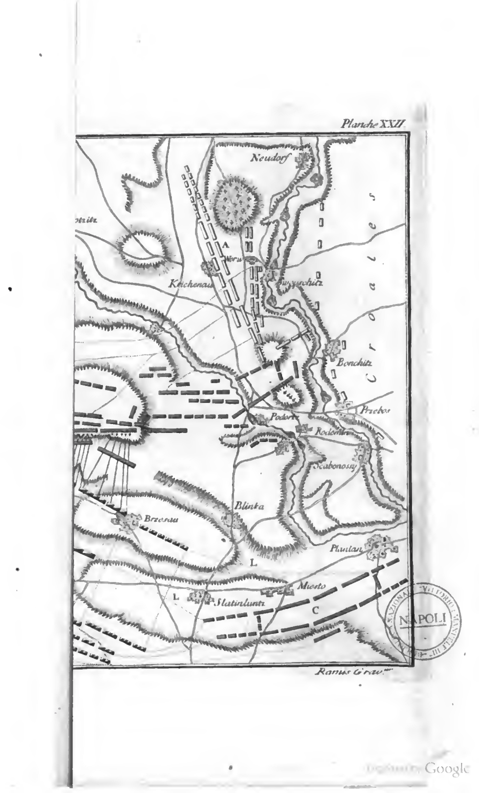
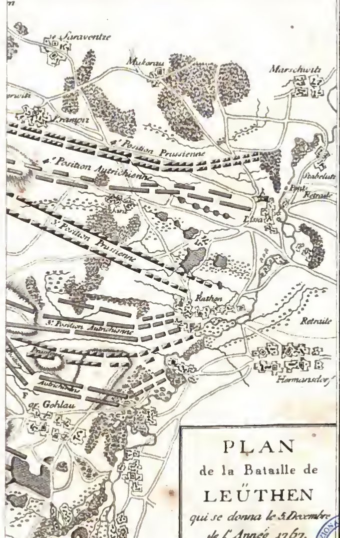
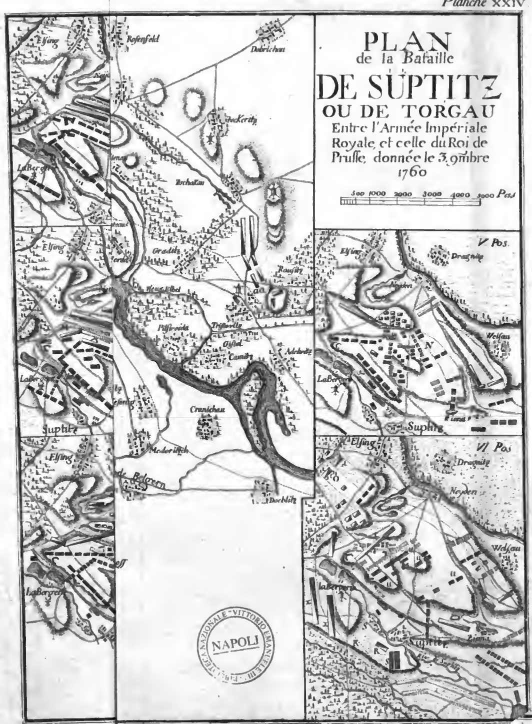

Chasseurs

Planche XXII.




Planche LXIII
Saraventre
Mukenau
Marschwitz
Position Prussienne
Position Autrichienne
Stabelwitz
Pont
Retraite
Lissa
3.e Position Prussienne
Rathen
Retraite
3.e Position Autrichienne
Autrichiens
gr. Gohlau
Hermansdorf
PLAN
de la Bataille de
LEÜTHEN
qui se donna le 5. Decembre
de l'Anneé 1767.
Echelle de 1400 Toises
Gravé par


PLAN
de la Bataille
DE SUPTITZ
OU DE TORGAU
Entre l'Armée Impériale Royale, et celle du Roi de Prusse, donnée le 3. 9mbre 1760
500 1000 2000 3000 4000 5000 Pas
Rosenfeld
Dobrichau
Elsing
Zinckerith
Zschakau
Gradit
Rausitz
Neu-Sibel
Triftovitz
Oyfsel
Caminz
Adelwitz
Cranichau
Suptitz
Elsing
LaBerger
Moderitzsch
de Belgrern
Doeblitz
V Pos.
Dragnitz
Neyden
Welfsau
LaBerger
Suptitz
VI Pos
Elsing
Dragnitz
Neyden
Welfsau
laBergern
Suptitz
LaBergern

Oberhof
Straschwitz
Hermannsdorf
Neukirch
Goldschmieden
Lissa
Kabelwitz
Marschwitz
Masselwitz
Kl. Masselwitz
Protsch
Ranrem

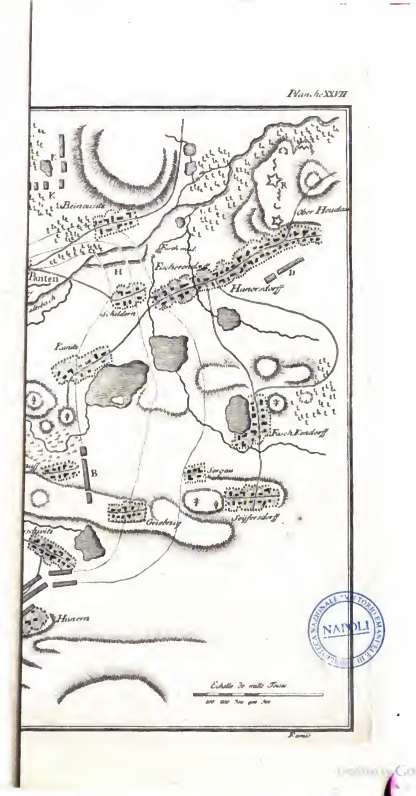


PLAN
DE LA BATAILLE
DE
HOCHKIRCH

Qui se donna le 14. Octobre de l'Année 1758.

Echelle de 1200 Pas

Baruth
Racshel
Grodit
Gr. Gredite
Wäsre
Kirischa
Ueissenberg
Weiche
Y
Wurscher
Nechern
Roth
Tettan
Kretsche
Kil Tettan
Mauschnitz
Kretschen
NaiKoditz
Koditz
Lautitz
Sarcze
Nostitz
Glossen
Drauschwitz
Ancienne Redoute des Suedois
Lanzig
Klein
Kohlwa
Krappe
Oppolr
Unt Spitel
Breitendu
Wuhle
Kittlit
Lausche
Lechn
Tauernick


Plan. he XXVII
Beinausitz
Ober Heudau
Fisch mul.
Panten
H
Fischersdorff
Hunersdorff
D
Schildern
Kunitz
Fisch Kendorff
Sorgau
B
Gicbnitz
Seyffersdorff
Hunern
Echelle de mille Toises

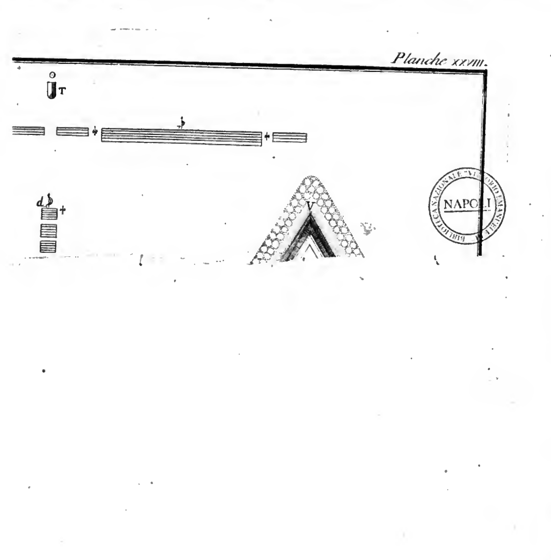
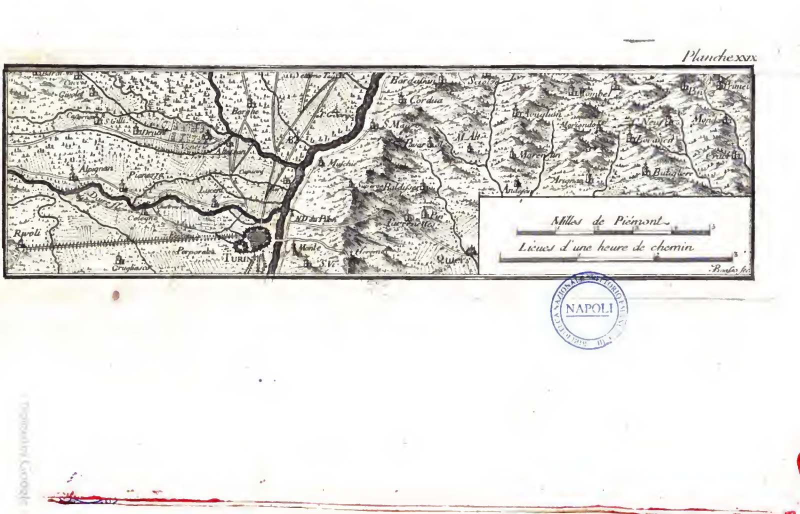
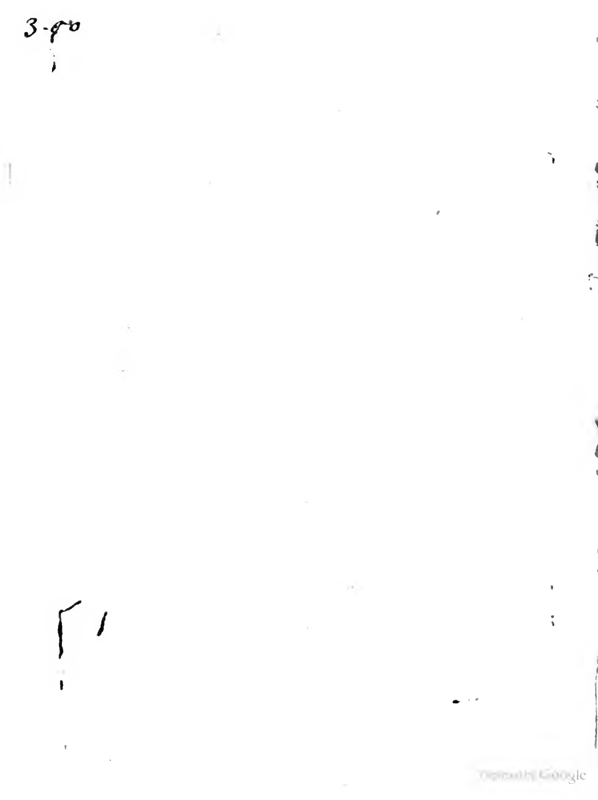

T
d
V

Planche XXIX



Celui du Bog depuis sa source jusqu'à
...uves aux troupes Russes et Ottomanes








REALE OFFICIO TOPOGRAFICO
VI Armadio .
Scansia
N° 26

